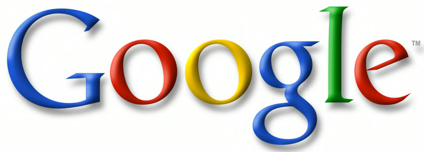
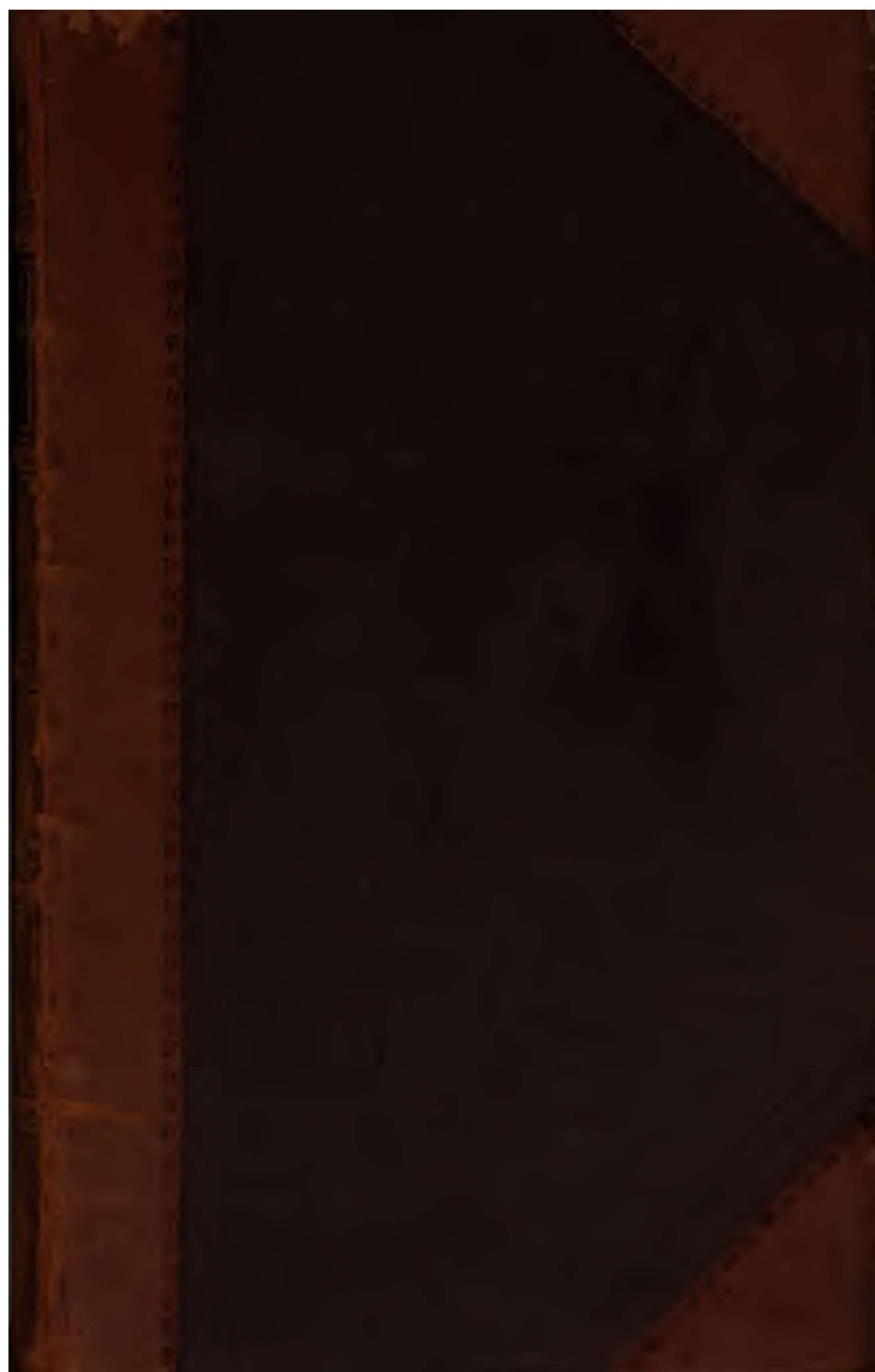
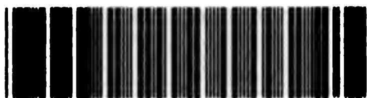

Google




600053690T



HISTOIRE

DE

BERTRAND DU GUESCLIN.

TYPOGRAPHIE D'A. PROUX ET C.ie,
Rue Neptune, 10, à Brest.



Lith: d'A: Proux et C.ie

Bertrand Du Guesclin.

HISTOIRE

DE

BERTRAND DU GUESCLIN,

CONNÉTABLE DE FRANCE ET DE CASTILLE,

CONSIDÉRÉE PRINCIPALEMENT SOUS LE RAPPORT STRATÉGIQUE,
POLIORCÉTIQUE ET MILITAIRE EN GÉNÉRAL,

SPÉCIALEMENT DESTINÉE

A l'usage des Officiers de l'armée française et des Élèves des Écoles militaires du Royaume;

PAR LE CH^er DE FRÉMINVILLE,

Ancien Officier supérieur de la Marine royale, Chevalier de l'ordre royal et militaire de
Saint-Louis, de l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem,
Membre de la Société des Antiquaires de France, etc.;
Auteur des ANTIQUITÉS DE LA BRETACNE.

ORNÉE DE LITHOGRAPHIES.

Du Guesclin au tombeau soumit encor des villes.

DUBELLOY.

BREST.

A. PROUX ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

Rue Neptune, 10.

1841.



PRÉFACE.

Entreprendre aujourd'hui d'écrire une nouvelle histoire de Du Guesclin, après que plusieurs auteurs, qui ne manquaient pas de mérite, l'ont déjà fait, semblera peut-être de ma part une œuvre téméraire. D'autres juges, plus indulgents, la trouveront au moins inutile; à quoi bon, pourront-ils dire, reproduire l'histoire d'un héros dont les faits et gestes sont généralement bien connus?

On peut croire cependant que, si j'ai eu la hardiesse de saisir le burin pour retracer dans les fastes de la patrie les actions d'un aussi grand homme, d'un aussi étonnant guerrier que l'a été Du Guesclin, c'est que j'y ai été excité moi-même par de puissants motifs; c'est qu'occupé depuis nombre d'années d'études historiques et archéologiques,

qui m'ont mis à même de connaître à fond le moyen-âge, j'ai trouvé que les historiens, qui m'ont précédé dans la carrière que je vais parcourir, n'en avaient que des idées fausses ou tronquées, et que, d'après cela, ils n'ont pas présenté Du Guesclin sous son vrai jour, ni ne l'ont peint ce qu'il était. Ils ont raconté plus ou moins exactement ses faits et ses actions, ont longuement paraphrasé ses discours toujours si brefs et si concis ; mais ils n'ont fait connaître ni l'homme ni son époque. Aussi, s'ils n'avaient eu soin de nous préciser les dates de temps à autre, on pourrait presque croire, en lisant leurs ouvrages, qu'on lit l'histoire d'un général du siècle de Louis XIV plutôt que celle d'un grand capitaine du temps de Charles V.

De plus, ces auteurs, qui étaient ou des gens d'église ou des hommes de loi, étaient-ils en conscience bien aptes à écrire l'histoire d'un guerrier? Pour retracer utilement et fidèlement celle de Du Guesclin, il faut avoir non-seulement des connaissances de l'art militaire, qui ne s'acquièrent ni dans le cloître ni au parquet, mais encore c'est l'art militaire de son temps qu'il faut connaître. Or la stratégique, la poliorcétique, la panoplie du quatorzième siècle, si différentes de celles de notre époque, étaient des sciences trop peu fa-

milières aux écrivains mes devanciers, pour que leur ignorance à cet égard ne leur ait pas fait commettre d'étranges bévues.

Ils se sont en outre souvent attachés à rapporter des fables, des récits merveilleux et même quelquefois absurdes, parce qu'ils ont accordé une confiance aveugle à quelques poèmes écrits, en vers barbares, à la fin du quatorzième siècle, en l'honneur de Du Guesclin. Dans ces poésies, remplies de circonstances purement imaginaires, tout est en général défiguré et bouleversé. L'ordre chronologique y est mal suivi et les faits les plus importants y sont transposés ou mal coordonnés.

Le meilleur ouvrage manuscrit, composé au quatorzième siècle, sur l'histoire de Du Guesclin, est *le roman en vers de Trueller*. Il y a tout lieu de croire que tout ce qu'il rapporte est exact et authentique, puisque cela parut tel à un illustre guerrier du temps même, Jean d'Estouteville, gouverneur de Vernon, lequel avait connu Du Guesclin personnellement, avait plus d'une fois combattu sous ses ordres, et avait enfin été témoin de nombreuses circonstances de son histoire. Ce seigneur appréciait tellement l'ouvrage de Trueller, qu'il le fit reviser et récrire par un de ses secrétaires, en 1387, sept ans seulement après la mort

du Connétable. Mais il le fit récrire en prose pour que la lecture en fût plus coulante, plus claire et plus digne, en un mot, de la gravité de l'histoire. C'est cette chronique contemporaine de notre héros qui nous a paru la plus digne de confiance; c'est elle qui nous a principalement servi de guide dans l'ouvrage que nous allons tracer.

Elle a aussi servi de base au travail d'un historien estimable, Claude Ménars, lequel, en 1618, publia à Paris l'histoire de Du Guesclin; c'est, selon nous, la meilleure comme la première qui ait été imprimée. Cependant, si elle est bonne dans son ensemble, elle pèche par les détails; elle en omet beaucoup; elle passe sous silence plusieurs choses remarquables; elle est enfin beaucoup trop concise. En outre, le style en est fatigant et diffus; on peut difficilement en supporter la lecture.

Vers 1630, Paul Hay du Chastelet, gentilhomme breton, avocat-général au parlement de Rennes, entreprit d'écrire l'histoire de son illustre compatriote. Son ouvrage, qui ne fut publié que trente ans après sa mort, tombe dans un excès opposé à celui qu'on reproche à Ménars : il est rempli de longueurs insignifiantes, de fables ridicules et de faits controuvés. Nous n'oserons cependant pas dire de cet auteur ce qu'a pu se

permettre le célèbre Dom Vaissette en parlant de lui, c'est-à-dire que *Du Chastelet n'est pas de mise comme historien ;* mais nous nous en référons pleinement au jugement qu'en a porté un littérateur très distingué de notre temps, M. Petitot :

« Mais en supposant, dit-il, que ses récits ne » fussent pas défigurés par de pareilles fables, » son style et sa manière auraient suffi pour nous » empêcher d'admettre son histoire de Du Gues- » clin dans notre collection. * Lorsqu'à défaut » des chroniques originales susceptibles d'être réim- » primées, nous sommes obligés d'offrir des tra- » ductions ou des imitations modernes, il faut » que ces imitations conservent le caractère de » naïveté et de *simplesse* qui distinguent les an- » ciens mémoires. Or, rien ne s'éloigne plus de » cette naïveté que la narration de Du Chastelet. » Il règne dans tous ses récits un ton d'emphase » qui choque d'autant plus qu'il contraste davan- » tage avec la noble simplicité de son héros. Au » lieu de rapporter textuellement nombre de pa- » roles de Du Guesclin que les chroniques nous » ont conservées, et auxquelles le vieux langage

* Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'au commencement du dix-septième siècle, par M. Petitot.

» donne une forme si pittoresque et si énergique,
» il compose des discours, des harangues, de
» longues conversations qui ne sont en rapport
» ni avec l'esprit du temps ni avec le caractère
» des personnages ; tantôt sa narration est inter-
» rompue par des descriptions qui appartiennent
» plus au roman qu'à l'histoire, tantôt par des
» digressions étrangères au sujet, tantôt par des
» réflexions déplacées, par un étalage fatigant
» d'érudition, par des comparaisons forcées de son
» héros avec ceux de l'antiquité, ou par des rap-
» prochements si bizarres qu'on a peine à con-
» cevoir comment ils ont pu se présenter à l'es-
» prit de l'auteur.

» Il faut remarquer, en outre, continue M. Pe-
» titot, que Du Chastelet a souvent assigné des
» dates positives à divers évènements de la vie
» de Du Guesclin, quoique les anciennes chro-
» niques ne donnent pas même les plus légères in-
» dications à cet égard ; qu'il a, de sa propre
» autorité, classé les faits dans un autre ordre
» que celui qui avait été adopté par ses prédé-
» cesseurs ; et que, lorsqu'il manque de détails sur
» un fait particulier, cela ne l'empêche pas d'en
» décrire toutes les circonstances en donnant un
» libre cours à son imagination. »

Tel est le sentiment d'un de nos écrivains les plus érudits sur l'ouvrage de Du Chastelet, et nous l'avons trouvé de la plus grande justesse.

En 1692, Le Fèvre, prévôt et théologal d'Arras, publia à Douay une autre histoire de Du Guesclin. Ainsi que Ménars, dont il n'avait pas connu l'ouvrage déjà devenu très rare, il rédigea le sien d'après la vieille chronique de Trueller, et sur une copie, faite en 1387 pour le sieur d'Estouteville, dont nous avons parlé ci-dessus. Cette histoire, par conséquent, très analogue à celle de Ménars, a droit aux mêmes éloges, mais mérite pareillement les mêmes reproches. Elle est trop abrégée, le style aussi en est un peu ancien.

Enfin, en 1779, M. Guyard de Berville a publié une histoire très détaillée de Du Guesclin. Le livre de cet avocat n'est absolument qu'une copie ou, si l'on veut, une paraphrase de celui de Hay du Chastelet, dont il s'est borné seulement à rajeunir le style. Comme lui, il fait parler et agir le héros breton ainsi qu'un maréchal de France de la cour de Louis XIV; comme lui, il lui fait faire des discours semés de fleurs de rhétorique, des conversations et de longues harangues absolument imaginaires, qui décolorent entièrement le chevalier du quatorzième siècle. On voit bien que

M. Guyard de Berville avait l'habitude du barreau; Du Guesclin ne parlait que le langage des camps.

Cependant cette dernière histoire du vaillant Connétable est aujourd'hui la plus répandue et la plus connue, parce que toutes les autres, publiées à des époques déjà loin de nous, et n'ayant pas été réimprimées, sont devenues excessivement rares, surtout celle de Du Chastelet. *

Nous venons d'examiner les défauts particuliers aux différentes histoires de Du Guesclin qui ont été publiées jusqu'à ce jour; mais toutes méritent, en général, le reproche que j'ai déjà signalé. Les auteurs qui les ont écrites n'ont pas songé qu'en retraçant les divers évènements de sa vie, il était surtout important de bien faire connaître, par le récit même, l'époque à laquelle vivait le héros breton; qu'il fallait le peindre lui-même tel qu'était un chevalier de cette époque, tandis qu'ils l'ont en quelque sorte travesti en un général des derniers temps; qu'il fallait encore bien connaître la Bretagne et les Bretons, afin de n'en point défigurer de la façon la plus étrange les noms de lieux et

* On trouve encore une *Vie de Du Guesclin* dans un ouvrage intitulé : *Vies des grands Capitaines français du moyen-âge*, publié à Paris, en 1827. Ce n'est qu'un roman qui fourmille d'erreurs de tous les genres ; il est au-dessous de la critique.

les noms d'hommes, pour donner enfin à l'ouvrage le vernis antique, la couleur locale et pittoresque qui ne pouvaient qu'en relever de beaucoup le mérite et donner à sa lecture un charme particulier apprécié par toutes les classes de la société.

Enfin, en écrivant la vie d'un aussi grand homme de guerre, d'un homme qui a consumé son existence au milieu des combats, des siéges et des batailles, il eût été à désirer que les historiens nos prédécesseurs se fussent attachés spécialement à bien faire connaître l'état de l'art militaire en France, au temps où vivait Du Guesclin ; par quels moyens et par quelles manières on y faisait la guerre. Leurs ouvrages fussent devenus par là d'un intérêt majeur pour les militaires qui auraient été curieux de connaître l'histoire ancienne de leur métier et d'en apprécier les progrès successifs par des comparaisons remarquables ; ils eussent aussi été goûtés par les antiquaires, par ceux qui s'occupent de toutes espèces de recherches historiques ; les beaux-arts même, la sculpture et la peinture y eussent trouvé des documents précieux.

Réparer ces défauts, ces importantes omissions, tel a été le but que je me suis principalement proposé en écrivant aujourd'hui une nouvelle histoire

du Connétable Du Guesclin. Peut-être ai-je eu plus que mes devanciers les moyens d'atteindre à ce but par des études approfondies de l'archéologie française, surtout de celle de la Bretagne ; et parce qu'habitant cette province depuis plus de vingt ans, l'ayant souvent parcourue dans tous les sens, j'y ai acquis des connaissances exactes, tant sur ses localités, que sur les noms et l'histoire particulière des familles bretonnes qui se trouvent liées si souvent à celle de mon héros principal.

Je me suis donc efforcé de faire, avec des couleurs plus vraies, le portrait de l'illustre Connétable ; de le représenter lui et son époque avec les costumes qui appartiennent à l'un et à l'autre. Je n'ai point mis Du Guesclin à la portée de lecteurs du dix-neuvième siècle en le dépeignant selon les idées, les caractères, les mœurs et usages de notre temps ; j'ai tâché au contraire de transporter mes lecteurs dans le quatorzième, en mettant en usage tout ce qui était susceptible de compléter cette illusion. En donnant par là à ceux qui me liront une juste idée des choses d'alors, j'ai cru trouver le meilleur moyen de leur donner une idée exacte de l'homme.

Voulant principalement rendre mon livre utile aux officiers de l'armée française, ainsi qu'aux

jeunes élèves de nos écoles royales militaires, je n'ai rien négligé de ce qui pouvait leur donner une idée précise de ce qu'était, dans ces temps reculés, le noble métier de la guerre. Je suis entré sur ce sujet dans d'assez grands détails où les uns trouveront des documents curieux et où les autres pourront puiser d'utiles leçons. En effet, Du Guesclin, malgré la différence des âges, sera toujours pour les militaires un grand exemple à suivre, un beau modèle à imiter. De plus, ce célèbre Connétable fit faire à l'art de la guerre les premiers pas réels vers son perfectionnement, et ces premiers pas ont été grands; ils ont été la source d'utiles changements dans la tactique, la stratégie, la levée, l'organisation et l'administration des troupes. Enfin, c'est à lui qu'on doit l'adoption de l'artillerie à feu dans nos armées, innovation terrible qui devait un jour changer entièrement la face des sciences militaires et influencer si fortement la politique des empires.

Sans doute cet accessoire de mon ouvrage aurait pu être traité plus avantageusement par un officier de l'armée de terre que par un marin; mais je ferai observer pourtant que, dans la dernière guerre, sous le régime impérial surtout, les officiers de marine ont souvent été employés à terre

et y ont très convenablement rempli les fonctions d'officiers d'artillerie ou même du génie. Je me suis plus d'une fois trouvé dans ce cas, et ne suis donc pas absolument étranger à ce qui concerne la guerre sur terre, puisque j'ai pu l'étudier à une époque où les leçons ne manquaient pas, et elles étaient rapides et grandes ces leçons mémorables, elles furent données par le plus grand capitaine de nos jours! — Du moins m'accordera-t-on, j'espère, que, quelle que puisse être mon insuffisance sur cette matière, j'ai pu, étant homme d'épée, la traiter avec plus de connaissance de cause que des avocats et des prêtres.

On trouvera encore dans mon ouvrage des particularités secrètes infiniment curieuses et que seul à peu près je pouvais faire connaître, relatives à la vie de Du Guesclin : ce sont celles qui le dévoilent comme grand-maître d'un ordre célèbre injustement proscrit par l'église romaine, mais non pas aboli, celui des Templiers; ordre qui, mystérieusement, à travers la nuit des siècles, s'est perpétué jusqu'à nos jours avec ses chartes, ses archives et tous les titres enfin qui peuvent constater l'authenticité d'un fait historique si remarquable. Cette partie de mon travail n'en sera pas, je crois, la moins intéressante.

Je viens de faire connaître les motifs qui m'ont inspiré le projet, trop hardi peut-être, d'entreprendre l'ouvrage que je présente aujourd'hui à mes compatriotes, mais surtout à l'armée. Ce n'est certainement pas sans une grande défiance de mes moyens que je m'y suis hasardé; si j'ai atteint le but que je me proposais en prenant la plume, c'est au public instruit à en juger maintenant; pour moi, je dois attendre sa décision avec résignation et respect.

N. B. Afin de ne pas couper à tout moment ma narration par des digressions purement scientifiques, qui lui ôteraient tout son intérêt, en détournant sur d'autres objets l'attention du lecteur, j'ai renvoyé à des notes placées à la fin du volume tout ce qui est spécialement relatif à l'histoire de l'art militaire au quatorzième siècle. Ces notes sont indiquées dans le texte par un numéro entre deux parenthèses. De cette sorte, l'action de mon récit marchera toujours rapidement et mon héros, toujours en scène, y excitera un intérêt non interrompu.





HISTOIRE

DE

BERTRAND DU GUESCLIN.

CHAPITRE Ier.

SOMMAIRE.

Origine de la famille Du Guesclin. — Étymologie de son nom. — Naissance et enfance de Bertrand Du Guesclin; son caractère et ses inclinations guerrières. — Du Guesclin à Rennes. — Tournoi solennel dans cette ville où il remporte le prix.

Autrefois nos historiens, infatués de la manie des Grecs et des Romains qui faisaient toujours descendre leurs grands hommes de quelques demi-dieux ou même de dieux, nos historiens, dis-je, ont voulu, à l'exemple de ceux de l'antiquité, donner à nos héros une origine miraculeuse ou extraordinaire. Ainsi, comme si les grandes actions de Du Guesclin n'eussent pas été bien suffisantes pour faire briller son nom d'un éclat immortel, on a cru devoir y ajouter en donnant à ce grand capitaine une origine royale. Or, comme il n'était pas possible de la rattacher à aucune des familles monarchiques de l'Europe, dont les généalogies étaient trop connues, on a imaginé de faire arriver d'Afrique, vers le règne de Charlemagne, un roi de Bugie, nommé *Aquin*, qui, débarqué sur les côtes de Saint-Malo, y bâtit une for-

teresse qu'il appela le château de *Glay*, et qui, du nom de ce prétendu roi, fut surnommée *Glay-Aquin*, d'où l'on aurait fait, en unissant les deux noms, *Glaydquin*, et par corruption, *Guesclin*. C'est de ce roi imaginaire qu'on a fait descendre Du Guesclin.

Cette fable absurde, que Froissard a pourtant cherché à accréditer, ne mérite pas qu'on la réfute, n'étant appuyée sur aucun document ni même sur aucune tradition historique.

Une opinion plus raisonnable, mais qui ne me semble pourtant pas suffisamment prouvée, veut que la famille Du Guesclin soit une branche cadette de la maison de Dinan. Ceux qui sont de cet avis disent que Salomon de Dinan, cadet de cette famille, en avait quitté les armoiries (qui étaient de gueules fascées de quatre fusées d'hermines et six besans d'hermines) pour prendre celles que portait Bertrand Du Guesclin, et en même temps avait adopté le nom de seigneur de Glayaquin, d'un château qu'il possédait aux environs de Cancale.

Il est vrai que les cadets de famille, auxquels quelque fief particulier venait à échoir, quittaient souvent entièrement les armoiries de leurs ascendants pour en prendre de toutes différentes en fondant ainsi une nouvelle branche. Mais les ancêtres de Bertrand Du Guesclin ne paraissent pas en avoir agi ainsi; puisque notre héros portait pour blason : *d'argent à l'aigle de sable éployé*, *bequé et armé de gueules* A LA BANDE DE GUEULES BROCHANT SUR LE TOUT. Cette bande de gueules, qu'on le remarque bien, indique ici une brisure de cadet placée sur les armoiries de la branche aînée pour l'en distinguer. Or, les armoiries de cette branche aînée auraient été tout simplement *d'argent à l'aigle de sable éployé*, *bequé et armé de gueules*, ce qui n'est ni n'a été dans aucun temps les armes de la maison de Dinan. Je suis donc porté à croire que l'opinion que je révoque ici en doute, quoique Hay du Chastelet paraisse l'adopter, est encore une fable imaginée par la flatterie pour faire descendre mon héros d'une maison princière.

Selon moi, la famille Du Guesclin est une famille à part, ne se rattache à aucune autre, et son origine se perd dans

la nuit des temps, quoique, selon des documents authentiques, elle jouît dès le onzième siècle d'une certaine illustration, puisque nous voyons en 1096 un Bertrand et un Olivier Du Guesclin porter le titre de chevaliers bannerets et passer en Palestine à la suite du duc Alain Fergent., lors de la première croisade.

Quant au nom de notre héros, il en est peu que les chroniques du moyen-âge aient autant défiguré et qu'elles aient écrit avec autant de variantes. Effectivement, on le trouve orthographié des diverses manières qui suivent : *Guezclin*, *Glequin*, *Claykin*, *Glayaquin*, *Glesquin*, *Gleaquin*, *Glaesquen*, et enfin *Guesclin*.

Ce nom vient incontestablement de celui d'un château qui existait encore au treizième siècle sur la côte de Saint-Malo, et qui s'appelait réellement dans l'origine *Glayaquin*, non pas du nom de ce prétendu roi de Bugie dont parle Froissard, mais bien parce qu'il était situé près d'une petite rivière, dans un endroit où son cours formait un coude ou un *replis*, et que le mot de *Glayaquin* est formé de deux racines bretonnes qui signifient littéralement *repli d'eau*.

Déjà, en 1224, le nom de ce château était altéré, puisqu'on le voit appelé *Castrum de Gaisclinis* dans un titre de ce temps.

Mais ce *Castrum de Gaisclinis* ou *du Gaisclin* n'appartenait pas dans l'origine à la famille de notre héros, et il est certain qu'il a passé successivement dans plusieurs maisons différentes. Dans le principe, il appartenait, à ce qu'il paraît, à ce Salomon de Dinan dont nous avons parlé ci-dessus. Au treizième siècle, il était au sire d'Avaugour, ainsi que le prouve une lettre du roi Louis VIII, conservée à la chambre des comptes de Nantes et qui est conçue en ces termes :

« Ludovicus Dei gratiâ Franciæ rex, universis ad quos præ» sentes litteræ pervenerint, salutem, noveritis de mandato nostro, » et de mandato dilecti et fidelis nostri Henrici de Avalgor, tra» didit castrum de Gaisclinio solino avunculo ejusdem Henrici de » Avalgor. Actum anno Dom. MCCXXIV mense Augusti. »

(Ce titre se trouve rapporté par D. Lobineau, tom. II, col. 380.)

D'après cette lettre, il s'est élevé encore une autre opinion sur l'origine de la famille Du Guesclin, et on a voulu la faire sortir de celle d'Avaugour, parce qu'un membre de cette dernière avait possédé le château du *Gaisclin.* Mais, outre que, comme nous venons de le dire, ce château paraît avoir successivement appartenu à différentes familles, nous objecterons encore l'argument concluant tiré des armoiries : celles du connétable Du Guesclin, même en faisant abstraction de leur brisure de cadet, n'ont pas le moindre rapport avec le blason d'Avaugour. * Je crois donc devoir persister dans mon sentiment, qui est que la maison Du Guesclin est une maison particulière.

Il paraît même qu'au commencement du quatorzième siècle, cette famille ne possédait pas une fortune considérable. Robert Du Guesclin, père du connétable, n'était encore que simple chevalier, seigneur du modeste fief de la Motte-Broons, entre Lamballe et Montauban. ** Il se maria à une demoiselle d'une famille de Normandie, noble, d'ancienne extraction, mais qui n'était pas non plus très opulente ; elle se nommait Jeanne de Malemains.

Bertrand Du Guesclin, leur fils aîné, naquit en 1320, au château de la Motte-Broons. *** Il eut pour parrain Bertrand de

* *Avaugour*, première baronnie de Bretagne, portait primitivement, d'argent au chef de gueules, et en dernier lieu, écartelé aux 1er et 4e de Bretagne, contre-écartelé des armes de France; aux 2e et 3e de Milan, qui est d'argent à une guyure ondée d'azur, jetant par la bouche un enfant de gueules.

** « Son père avait plus de noblesse que de biens; et quoique personne ne lui » pût disputer la qualité de gentilhomme, la fortune ne lui avait pas donné suffi- » samment de quoi la soutenir. » *(Anciens Mémoires sur Du Guesclin, écrits en* 1387 *et publiés en* 1692, *par Le Fèvre, prévôt et théologal d'Arras.)*

*** Ce château était situé entre Lamballe et Montauban, tout près de la ville actuelle de Broons et sur le bord de la grande route qui conduit de Brest à Paris. J'ignore précisément à quelle époque il fut démoli, mais on y montrait encore dans le dix-septième siècle la chambre dans laquelle Du Guesclin vint au monde. Il y a une trentaine d'années que j'en ai vu encore distinctement les décombres. Aujourd'hui des atterrissements et la végétation, qui les recouvrent, les ont fait disparaître ; mais quelques mouvements de terrain, quelques flaques d'eau, restes de l'étang du château, en font encore reconnaître l'emplacement.

Saint-Pern, chevalier d'une ancienne famille de Bretagne dont la postérité existe encore. Il eut trois frères, Olivier, Guillaume et Robert Du Guesclin. Le premier fut souvent son compagnon de gloire et lui succéda même dans la dignité de connétable de Castille. L'histoire ne dit rien des deux autres ; il est probable qu'ils moururent jeunes.

Avec ces trois frères, notre Bertrand eut six sœurs, dont trois se marièrent, une fut abbesse de Saint-Georges de Rennes, l'autre prieure des Coets, près de Nantes, et la dernière mourut sans avoir été ni mariée ni religieuse. Une famille si nombreuse, quand même son chef eût été riche, devait nécessairement tomber dans la médiocrité. Aussi verrons-nous que, dans les premiers temps de sa carrière militaire, Bertrand Du Guesclin était loin d'être dans l'aisance ; il fut lui-même ensuite l'artisan de sa fortune, comme il le fut de sa gloire.

Pour avoir une juste idée de ce qu'était la Motte-Broons à l'époque de l'enfance de Du Guesclin, il ne faut pas que le lecteur imagine une de ces imposantes forteresses à remparts bordés de machicoulis, flanquées de tours crénelées, dominées par un donjon formidable ; il ne faut pas qu'il y suppose une garnison bruyante, composée de fastueux chevaliers, d'écuyers et de nombreux hommes d'armes ; il n'y doit pas non plus chercher ces appartements splendides, ces vastes salles ornées de riches tentures, de trophées d'armes, de bannières et d'écus armoiriés, où le noble suzerain déployait en temps de paix sa magnificence hospitalière, et en temps de guerre l'appareil le plus menaçant. — Non, la Motte-Broons n'était rien de tout cela. Qu'on se représente un château peu étendu, orné plutôt que défendu par quelques tourelles et nids d'hirondelle à toits en flèche, dont les appartements, modestement meublés de coffres, de bahuts, de bancs et d'escabeaux de bois, étaient éclairés par de petites fenêtres à croisées de pierre sans vitrage et fermant avec de simples volets ; qu'on voie la chambre du châtelain et de sa femme seulement un peu plus ornées que les autres, avec un grand lit à ciel et rideaux d'étoffe grossière, un fauteuil garni en tapisserie frangée pour le sei-

gneur, un autre en bois pour la dame, deux bahuts curieusement sculptés pour serrer leurs hardes, quelques escabeaux pour les enfants; que l'on entre par la pensée dans une salle à manger où se trouve une longue et étroite table de chêne accompagnée de grands bancs, et l'on aura une idée précise de l'habitation qui vit naître le héros de la Bretagne, peuplée alors, non d'une nombreuse réunion de gens de guerre, mais d'un père et d'une mère de famille, environnés d'un troupeau de jeunes enfants très simplement vêtus, et de quelques domestiques, fermiers et métayers.

Nous relèguerons au rang des fables les prédictions des devins relativement à la naissance du jeune Bertrand, ainsi que le songe mystérieux de sa mère avant cet évènement, quoique Hay du Chastelet le rapporte de bonne foi. Ce qu'il y a de certain, c'est que les premières années de son enfance furent bien loin de faire présager ce qu'il devait être un jour. Outre qu'il était d'une laideur repoussante, il avait un caractère bouillant, brusque et intraitable. Ces qualités malheureuses le firent prendre en aversion par son père et surtout par sa mère, qui, douée par la nature de toutes les grâces de la beauté, ne pouvait se consoler d'avoir donné le jour à un petit monstre. Ainsi, le pauvre Bertrand, maltraité et rebuté par ses parents, l'était encore plus des domestiques de la maison qui, en pareil cas, sont toujours très disposés à imiter et même à surpasser leurs maîtres. Les choses en étaient au point que la dame Du Guesclin, ne pouvant le souffrir près d'elle, ne lui permettait point de se mettre à table avec ses frères et sœurs: on le faisait manger tout seul dans un coin de la salle sur une petite table à part.

Cet enfant avait l'âme fière et sensible; les caractères de cette trempe ne se corrigent jamais par les mauvais traitements, c'est par la douceur qu'il faut les prendre. Aussi le petit Bertrand devint de plus en plus sombre, taciturne et irascible; il avait toujours à la main un gros bâton noueux dont il menaçait de frapper tous ceux qui cherchaient à le molester par leurs quolibets, et, comme nous l'avons dit, les valets même ne les lui

épargnaient pas. Il lui échappa un jour un trait qui fit voir dès-lors qu'on ne l'outragerait pas impunément et qu'il avait, quoique tout enfant, le sentiment intime de la dignité de sa naissance. Toute la famille était à table pour dîner; Bertrand, selon l'usage, mangeait tout seul dans son coin, dévorant autant qu'il pouvait son humiliation. Quelques sarcasmes lancés contre lui le mirent en fureur; il se leva brusquement, s'élança vers la table où étaient assis sa mère et ses frères et sœurs, et ordonna hautement à ces derniers de lui faire place au haut bout où il devait s'asseoir de droit comme leur aîné. Ces enfants, qui le redoutaient tous, s'empressèrent de lui faire place, et sa mère elle-même, étonnée d'abord de son action, ne se fâcha pas de cette saillie de fierté dont elle finit par rire en lui permettant de rester à table. Mais à peine y fut-il assis qu'il se jeta sur les plats d'une manière si brutale et si malpropre, y prenant les viandes à poignée, que cette dame indignée lui ordonna de se lever et de sortir de sa présence. Bertrand obéit, mais exaspéré de cette dernière humiliation, il le fit avec tant de rage que, d'un effort extraordinaire dans un enfant si jeune, il renversa la table avec tous les mets qui étaient dessus, en bouleversant tout à la fois le service et les convives.

Sa mère, outrée à son tour, l'accabla de malédictions et de reproches, s'écriant qu'elle était la femme du monde la plus malheureuse d'avoir donné le jour à un rustre, à un bouvier qui ne pouvait que déshonorer un jour sa famille.

Au milieu de cette scène orageuse, une religieuse, fille d'un médecin juif et qui s'était convertie au christianisme, entra dans la salle. Cette femme, qui venait assez souvent visiter la dame Du Guesclin, fut fort étonnée de la trouver toute en larmes, de voir le couvert renversé, tous les enfants effrayés et pleurant, et enfin le petit Bertrand boudant à l'écart dans un coin obscur de la salle. Elle demanda l'explication de ce qu'elle voyait. Jeanne de Malemains lui répondit, en lui montrant son fils aîné, que son chagrin était causé par cet enfant dont les mauvaises inclinations et le caractère indomptable faisaient sa honte et son désespoir,

car elle prévoyait que jamais on ne viendrait à bout de le corriger.

La religieuse s'approcha de Bertrand qu'elle voyait encore tout en colère, et chercha à l'adoucir par quelques paroles bienveillantes. L'enfant était si peu habitué à s'entendre tenir un pareil langage, qu'il crut qu'elle voulait le railler et que, levant sur elle son gros bâton, il la menaça de lui fendre la tête si elle continuait à se moquer de lui. Cette bonne sœur, sans se décourager, continua à lui parler avec bonté, tellement qu'enfin elle l'adoucit et le persuada de ses bonnes intentions. Il se calma, écouta les remontrances qu'elle lui faisait avec douceur et lui témoigna même de la reconnaissance. La châtelaine ordonna qu'on réparât le désordre qu'avait commis son fils et qu'on servît à dîner pour la religieuse. Le maître d'hôtel apporta un paon rôti, mets très recherché alors et qu'on ne servait qu'aux personnes auxquelles on voulait rendre honneur. Le petit Bertrand, charmé de la religieuse dont la bouche lui avait adressé les premières paroles de bonté qu'il eût entendues de sa vie, arracha le plat des mains du maître d'hôtel et voulut la servir lui-même; il prit ensuite une grande coupe pour lui verser à boire; il est vrai qu'il le fit avec tant de brusquerie qu'y versant du vin précipitamment, il remplit cette coupe par-dessus les bords et répandit la liqueur sur la table. Sa mère, toutefois, parut touchée de lui voir un cœur si reconnaissant et le regarda d'un œil moins sévère.

Au quatorzième siècle, l'astrologie et l'art de la divination étaient en grande vogue; les meilleurs esprits de cette époque, le sage Charles V lui-même, avaient foi dans ces sciences absurdes. Les médecins juifs surtout passaient pour être très versés dans la cabalistique et pour avoir des connaissances surnaturelles. La religieuse dont nous venons de parler, initiée par son père à ces vaines connaissances, croyait avoir le don de lire dans l'avenir. Frappée de l'expression martiale de la physionomie du jeune Bertrand, de la fierté et du feu de son regard, elle le fit approcher d'elle, considéra attentivement les linéaments de ses traits, les lignes de ses mains, et tirant sa mère à part, elle lui déclara que, bien loin de se repentir d'avoir donné le jour à cet

enfant, elle devait en rendre grâce à Dieu, parce qu'il serait un jour l'honneur de sa maison, le plus brave des chevaliers, la gloire et l'ornement de sa patrie. Jeanne de Malemains, quoique croyant à peine à cette prédiction *, en versait des larmes de joie. Dès ce moment, elle ordonna à tous ses domestiques de ne plus rudoyer son fils, de le traiter au contraire avec tous les égards dus au fils aîné de leur seigneur, et elle le fit soigner et vêtir avec propreté, car jusqu'alors on s'occupait si peu de sa personne qu'il était toujours en guenilles.

Cependant, quoique l'humeur de cet enfant s'adoucît, il donna encore à ses parents bien des sujets de chagrin. Il annonçait déjà la passion la plus déterminée pour la guerre et pour les exercices violents. Son caractère bouillant ne lui permettait pas de rester un moment en repos, et on ne pouvait le contenir. Il avait atteint sa neuvième année et était d'une force étonnante pour son âge. Il s'esquivait alors de la maison le plus souvent qu'il pouvait et allait provoquer les petits paysans des environs pour s'éprouver contre eux à la lutte et au pugilat ; il les renversait presque tous, et plus d'une fois seul contre plusieurs il venait à bout de les battre et de les terrasser. Toutefois, il ne remportait pas ces premières victoires sans qu'il y parût ; après avoir rossé tous les enfants des fermiers de la paroisse, il revenait au château, les yeux meurtris, le nez sanglant et ses habits déchirés. Sa mère alors de l'accabler de remontrances, lui reprochant de ne fréquenter que de la canaille, de ne se plaire qu'avec des petits gueux, et d'avilir ainsi la noblesse de son extraction. Tous ces reproches étaient inutiles : l'amour des combats l'emportait toujours, et malgré la vigilance de ceux qui le surveillaient, malgré la précaution que son père avait prise de faire

* Quelques critiques sévères pourront la ranger au nombre de ces prédictions faites après coup. J'avoue que je ne crois pas beaucoup moi-même à celles que font les diseurs de bonne aventure ; mais pourtant, tous les auteurs, toutes les chroniques contemporaines et toutes les traditions s'accordant à confirmer celle-ci, je n'ai pas cru devoir la rejeter.

publier dans les environs que les parents des enfants qui se prêteraient aux fantaisies belliqueuses de Bertrand seraient condamnés à une forte amende, il se dérobait souvent encore, courait rassembler des troupes de petits paysans, les rangeait en batailles, en commandait une et attaquait l'autre avec acharnement. L'animosité se mêlait naturellement bientôt à de pareils jeux. Les combattants revenaient souvent chez eux éclopés, estropiés ou blessés. Leurs parents finirent par en porter plainte au seigneur Du Guesclin dont le fils causait tout ce désordre. Ce chevalier, voyant qu'il était impossible de corriger ni de contenir Bertrand, le fit enfermer entre quatre murailles dans une des chambres du château.

Pendant quatre mois entiers, il languit dans cette prison domestique ; mais au bout de ce temps il trouva moyen de s'échapper : une servante de la maison lui apportait à manger deux fois par jour ; ne se défiant plus du jeune captif, elle avait, un jour qu'elle le servait, laissé la porte entr'ouverte et la clef dans la serrure. Bertrand saisit cet instant, pousse brusquement la servante au fond de la chambre, se précipite dehors et ferme sur elle la porte à double tour. Il descend l'escalier en trois sauts, enfile la porte extérieure et le voilà dans la campagne courant à toutes jambes. A peu de distance, il rencontre un des valets de ferme qui ramenait des chevaux de charrue ; il saute sur l'un d'eux, le presse à coups de talons en se moquant du paysan qui criait et courait après lui, et le voilà galopant sans selle ni bride sur le grand chemin de Rennes, où il se réfugia chez un de ses oncles. *

En y arrivant, il ne trouva au logis que sa tante, qui le voyant ainsi tout échauffé et en désordre, monté sur un méchant cheval tout pelé, sans fers, sans selle et n'ayant qu'un licol de corde pour bride, lui fit un très mauvais accueil, se doutant bien qu'il venait de faire encore quelque escapade. Mais son oncle, qui

* Cet oncle, frère cadet de Robert Du Guesclin, père de notre héros, se nommait comme lui *Bertrand;* il avait épousé Thomasse Le Blanc, dame de la Roberie.

survint peu après, et qui avait de l'amitié pour lui, le reçut avec plus d'indulgence. Il dit à sa femme que tous les hommes avaient une jeunesse plus ou moins orageuse, mais que cela n'avait qu'un temps, et que le caractère bouillant et belliqueux de leur neveu décelait peut-être en lui de grandes dispositions à devenir un jour un grand homme de guerre. Il se chargea volontiers de le garder chez lui, de soigner son éducation et de ménager un jour sa réconciliation avec son père.

Ce chevalier s'attacha effectivement à former l'esprit et à diriger dans une bonne voie les penchants naturels de son neveu; il l'entretenait souvent des brillantes qualités et des exploits des grands capitaines des temps anciens. A ces récits, l'imagination du jeune Bertrand s'enflammait et il brûlait du désir de les imiter en les prenant pour modèles. La politesse et la courtoisie étant des choses nécessaires pour être un chevalier parfait, et le jeune homme aspirant à ce titre, il sentit qu'il lui fallait faire tous ses efforts pour dompter son caractère brusque et sauvage. Il y parvint et devint enfin aussi doux, aussi civil dans la société des gentilshommes et des dames qu'il avait été jusqu'alors grossier et brutal. Du reste, il était humain, compatissant et charitable, se plaisant à faire l'aumône et se dépouillant même de ses habits pour en revêtir les pauvres, quand il n'avait pas d'argent à leur donner.

En outre, son oncle ne négligeait pas de le former à tous les exercices militaires qui faisaient alors la principale partie de l'éducation de la jeune noblesse. Il le faisait monter souvent à cheval, faire ainsi de longues traites pour l'endurcir à la fatigue; l'exerçait au maniement de la lance, de l'épée et de la hache, et, sous ce rapport, il trouvait dans son élève une docilité et une adresse qui l'enchantaient.

Il en résulta que Du Guesclin, à l'âge de dix-sept ans, aurait déjà pu faire un excellent homme d'armes et était doué d'une force physique extraordinaire; il était cependant de taille fort médiocre et avait les mains et les pieds d'une petitesse remarquable; mais il était ramassé, trapu, et avait de larges épaules qui indiquaient assez combien il était robuste.

Mais si son heureux naturel, joint aux leçons de son oncle, avait adouci ses mœurs, rien n'avait pu altérer son invincible penchant pour les luttes et les combats. La lutte a été de tous les temps l'exercice favori des Bretons, surtout parmi la classe inférieure. Cet exercice s'y faisait, et s'y fait encore dans les campagnes, avec solennité et appareil. Il était proclamé plusieurs semaines d'avance, pour que les lutteurs de paroisses éloignées pussent y venir prendre part. Il y avait des réglements tant pour les combattants que pour les assistants, des juges du camp, etc.; c'étaient enfin, au moyen-âge, les tournois du peuple qui y accourait en foule.

Une de ces luttes solennelles fut un jour annoncée pour avoir lieu dans la ville de Rennes même; le prix de la victoire était un beau chapeau orné d'une profusion de plumes. Il ne faut pas demander si notre Bertrand brûla de l'obtenir. Mais sa tante qui s'en défiait ne trouva pas de meilleur moyen, pour l'empêcher de se mettre au nombre des prétendants, que de l'emmener avec elle au sermon précisément à l'heure où la lutte devait avoir lieu. Or, le sermon n'avait guère plus de charmes pour les jeunes gentilshommes du quatorzième siècle, qu'il n'en a aujourd'hui pour les élèves de nos écoles militaires, cette manière de passer le temps, toute louable qu'elle soit, ne les séduisant pas beaucoup. Bertrand, toutefois, suivit sa bonne tante à l'église où la foule des fidèles était déjà considérable. Mais à peine le prédicateur monté en chaire avait-il captivé l'attention de son nombreux auditoire, que notre jeune homme, s'esquivant au milieu de l'assemblée, sortit de l'église et courut au lieu où se faisaient les luttes.

La première chose qu'il vit fut un jeune Breton d'une contenance fière, qui, venant de terrasser successivement douze de ses rivaux, regardait dédaigneusement tous les autres et semblait leur dire : « Qui de vous oserait encore se mesurer avec un homme » tel que moi? » Bertrand s'avance et le provoque; le combat s'engage avec fureur et se soutient long-temps avec un égal avantage de la part des deux athlètes. Enfin Bertrand, faisant un effort

terrible, fait perdre terre à son adversaire et le renverse sur le dos ; mais il tombe lui-même sur lui, et dans sa chute un de ses genoux heurta si rudement un caillou qu'il s'y fit une large blessure ; elle fut si douloureuse qu'on fut obligé de le relever tout en le proclamant vainqueur. Le prix lui fut adjugé, mais il n'osa l'accepter pour que sa tante ne se doutât point de son escapade. Il supplia les assistants de lui garder le plus grand secret, et comme la douleur de sa blessure l'empêchait de marcher, il pria quelques-uns de ses camarades de le porter chez un barbier pour s'y faire panser avant de retourner au logis, espérant qu'ainsi on ne s'y douterait de rien.

On le transporta donc chez le barbier ; ces hommes étaient les seuls alors qui se mêlassent de chirurgie. Celui-ci pansa la blessure de Bertrand, qui heureusement n'était pas dangereuse, et on le ramena chez ses parents où il se mit au lit, sa tante n'étant pas encore de retour du sermon.

Cette dame, cependant, n'avait pas tardé à s'apercevoir de la disparition de son neveu ; craignant qu'il ne fît encore quelque équipée, elle était fort inquiète et le faisait chercher de tous côtés. Elle rencontra un des compagnons de Bertrand qui lui conta ce qui venait de se passer et la félicita en même temps sur le bonheur qu'avait eu son neveu de remporter le prix des luttes et d'en être quitte pour une légère blessure. Peu sensible aux félicitations de l'indiscret, elle courut chez elle toute irritée, et fit à Bertrand une de ces longues et sèches réprimandes dont les dévotes sont si prodigues. Il chercha à l'adoucir en lui représentant que sa blessure n'était que peu de chose et qu'ayant été soigné sur-le-champ il ne lui fallait qu'un peu de repos pour se guérir. Cette blessure, en effet, n'était pas ce qui irritait le plus la bonne dame ; mais avoir manqué au sermon... ! c'est ce qu'elle ne pouvait aisément pardonner.

Neuf jours suffirent à Bertrand pour être remis sur pied. Peu de temps après cet événement, son oncle le fit rentrer en grâce près de son père, en lui annonçant les changements heureux qui s'étaient opérés en la personne de son neveu et lui affirmant qu'il

le trouverait un tout autre homme. Le seigneur Du Guesclin fit bon accueil à son fils, fut charmé de sa tenue et de ses bonnes manières. Pour l'en récompenser, il lui fit présent d'un petit roussin (1) et lui permit d'aller en temps et lieu assister aux joûtes et tournois qui se donnaient alors assez fréquemment en différents lieux de la province. Le jeune Bertrand s'y rendait toujours avec un vif plaisir, quoiqu'il n'y pût encore prendre part, à cause de sa jeunesse et parce qu'il était trop mal monté. Mais il observait tout ce qui s'y passait et, à son retour, il en rendait compte à son père d'une manière circonstanciée, avec un esprit et un jugement dont celui-ci était charmé.

Une chose qui avait le plus frappé Bertrand en assistant à ces spectacles guerriers, c'était l'influence qu'y avaient les dames : elles y étaient les reines; leur présence y animait, y encourageait les combattants; pour leur plaire, pour mériter leurs suffrages, ils faisaient les plus grands efforts, s'exposaient à tous les périls. Un sourire, un regard de la beauté les récompensaient bien plus encore que le prix du tournoi, et pour l'obtenir il n'était rien qu'ils ne fussent capables de faire. Le pauvre Bertrand, en méditant sur ce sujet et considérant sa laideur, se désespérait. « Jamais, » disait-il, je ne pourrai plaire aux dames, jamais je n'en obtiendrai ces récompenses si douces par lesquelles elles reconnaissent le dévouement des nobles champions qui s'exposent en leur honneur et pour faire triompher leur beauté. Quelle est » celle qui jamais voudra m'avouer pour son chevalier, moi » dont la laideur rebutante m'avait aliéné presqu'en naissant la » tendresse de mes parents? » — Il ignorait encore que les avantages physiques sont loin d'être toujours ceux qui captivent le plus le cœur des femmes, et qu'un grand nombre d'entre elles apprécient, bien plus que la beauté, la valeur et la vertu. Il en fit plus tard l'expérience.

Enfin se présenta l'occasion où Du Guesclin devait faire briller publiquement les prémices de ses talents guerriers : un tournoi solennel en l'honneur des dames fut proclamé pour avoir lieu dans la ville de Rennes à l'occasion du mariage de Charles de

Châtillon, comte de Blois, et de Jeanne de Penthièvre, héritière du duché de Bretagne. Toute la province célébrait cet évènement par de grandes réjouissances, et, à cette occasion, toute la noblesse de la contrée accourut au tournoi de Rennes. Du Guesclin, avide de ces spectacles, ne fut pas des derniers à s'y rendre, mais seulement comme assistant. Sa mauvaise mine, sa chétive monture, la pauvreté de son équipage, ne lui permettaient pas d'entrer dans la lice. D'ailleurs, il n'avait même pas encore d'armure; un harnois complet était une chose fort chère, et la médiocrité de la fortune de son père ne lui avait pas permis de lui en donner un. Il se contentait donc de regarder et d'admirer, non sans envie, les exploits des combattants, déplorant avec amertume l'impossibilité où il était de se mesurer avec eux.

Il arriva qu'un gentilhomme, qui venait d'accomplir avec honneur le nombre de courses fixé par le réglement du tournoi *, se trouvant fatigué, se retira pour s'aller reposer à son hôtellerie. Du Guesclin conçoit aussitôt un projet qu'il met sur-le-champ à exécution. Il suit ce gentilhomme jusqu'à son logis, monte avec lui dans sa chambre, et là, se jetant à ses genoux, il le conjure de lui accorder une faveur dont il sera éternellement reconnaissant. Ce chevalier (quelques-uns disent qu'il était parent de Du Guesclin), étonné et touché de la prière du jeune écuyer, lui promet de lui accorder sa demande et l'engage à s'expliquer. Bertrand lui dit alors que, mourant d'envie de prendre part au tournoi, et trop pauvre pour se procurer l'équipage nécessaire, il le supplie de lui prêter son armure et un cheval, afin qu'il puisse se présenter dans la lice. Le chevalier, charmé de voir un si jeune homme animé de cette noble émulation, s'em-

* Dans les tournois, surtout dans ceux qui, comme celui dont il s'agit, avaient lieu avec des *armes courtoises*, c'est-à-dire des lances sans fer et des épées à tranchant émoussé, le nombre des courses, des coups de lance et d'épée, que devait faire et donner chaque champion, était déterminé par un réglement. Ce nombre accompli, le champion se retirait de la lice pour faire place à d'autres. Celui qui avait eu le plus de succès dans ces exercices remportait le prix.

pressa de le satisfaire ; il le revêtit lui-même de son armure, lui donna une lance, un cheval frais, et Bertrand, plein de joie, revole vers la place où les lices étaient dressées. * Il se présente dans la barrière la visière baissée, et fait signe à un des tenants pour le défier de joûter contre lui. Ce défi est accepté, les trompettes donnent le signal et les deux champions se précipitent l'un sur l'autre la lance en arrêt. Bertrand atteignit son adversaire juste dans la visière et lui enleva son casque, ce qui était réputé pour le coup le plus adroit de ces sortes de joûtes; mais il le heurta avec tant de violence qu'il envoya rudement le cheval et le cavalier par terre. Le premier ne s'en releva pas : il avait été tué sur la place par la violence du choc. Le chevalier, étourdi de sa chute, demeura quelque temps évanoui. Revenu à lui, il demanda le nom de son vainqueur; personne ne put le lui dire, et Du Gueselin refusa de se nommer et de lever sa visière, l'incognito étant autorisé dans ces occasions pour ceux qui voulaient le garder.

Son propre père, qui ne le reconnaissait pas plus que les autres et qui était du parti des tenants, se présenta pour joûter contre lui et venger la défaite de son compagnon. Mais sur le point de se rencontrer, Bertrand, qui le reconnut aux armoiries brodées sur sa cotte d'armes, au lieu de chercher à l'atteindre, baissa sa lance et s'inclina respectueusement sur les arçons, action qui surprit toute l'assemblée et augmenta le désir qu'elle avait de savoir quel était ce mystérieux guerrier.

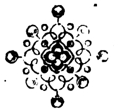
Il accomplit encore quinze courses contre autant de champions, et les désarçonna tous l'un après l'autre sans qu'on eût pu parvenir seulement à l'ébranler. Les dames les plus qualifiées et les principaux d'entre les assistants, voulant à tout prix connaître au moins la figure d'un si vaillant champion, engagèrent un chevalier normand, renommé par sa force et son adresse, à se mettre au rang des tenants, à joûter contre l'inconnu et à lui

* Cette place existe encore à Rennes et y porte toujours le nom de *Place des Lices.*

enlever sa visière. Le Normand, s'étant chargé volontiers de cette mission, au signal donné, les deux adversaires coururent l'un sur l'autre. Le chevalier justifia bien ce que la renommée publiait de son adresse : il réussit à lever du premier coup la visière du jeune écuyer ; mais celui-ci, passant près de lui, lui jette le bras gauche autour du corps et, l'enlevant de dessus sa selle par un effort prodigieux, il le jette à la renverse sur le sable.

Robert Du Guesclin, à l'aspect du visage de son fils, fut frappé de surprise et pénétré d'attendrissement en le voyant se signaler dans la carrière des armes par un début aussi brillant. Il l'embrassa avec des larmes de joie. Son oncle et sa tante, qui avaient assisté au tournoi du jeune héros, partagèrent son bonheur. Tous les spectateurs étaient ravis d'admiration, et Bertrand, proclamé vainqueur d'une voix unanime, reçut le prix des joûtes, qui était un cygne d'argent de grandeur naturelle.

Dès ce moment, son père, revenu totalement de ses préventions contre lui, lui promit de faire tout ce que ses moyens lui permettraient pour l'équiper convenablement et l'entretenir de manière à suivre avec honneur la carrière des armes, pour laquelle il semblait avoir été prédestiné. Il lui tint parole, et Bertrand put enfin se livrer sans obstacle à ses inclinations guerrières.





CHAPITRE II.

SOMMAIRE.

Origine et motif de la guerre civile de Bretagne, entre Charles de Blois et le comte de Montfort. — Du Guesclin embrasse la cause de Charles avec la grande majorité de la noblesse bretonne. — Il se met à la tête d'une troupe de volontaires aventuriers. — Combat de Montmuran. — Du Guesclin est fait chevalier à la suite de cette action. — Siége de Rennes par les Anglais auxiliaires du parti de Montfort. — Efforts de Du Guesclin pour se jeter dans la ville assiégée. — Il prend le château de Fougeray. — Il parvient à entrer dans Rennes avec un convoi de vivres. — Son combat singulier contre Guillaume Brembro. — Vigoureuse sortie commandée par Du Guesclin qui incendie les machines des assiégeants. — Les Anglais lèvent le siége de Rennes.

Peu après le tournoi mémorable qui fit présager les succès guerriers de Du Guesclin dans des occasions plus sérieuses, survint un grand évènement politique, un de ces évènements majeurs qui occasionnent parmi les peuples les résultats les plus graves; je veux parler de la fameuse querelle qui éclata alors entre Charles de Châtillon, comte de Blois, neveu du roi de France, époux de Jeanne de Penthièvre, héritière légitime du duché de Bretagne, et Jean, comte de Montfort, oncle de cette princesse. Cette querelle, qui eut du retentissement dans presque toute l'Europe, fut pour la Bretagne la source d'une guerre qui dura vingt-deux ans, qui coûta la vie à deux cent mille hommes; mais qui fut l'école où se formèrent les plus illustres capitaines du quatorzième siècle. Voici comment cet évènement fut amené :

Le duc de Bretagne, Artus II, mort en 1312, avait laissé quatre fils, fruit de ses deux hyménées successifs. Jean, l'aîné

des quatre, succéda à son père et régna sur la Bretagne jusqu'à sa mort, arrivée en 1341, sous le titre de Jean III, surnommé *le bon Duc.*

Le second fut Guy, comte de Penthièvre, qui mourut avant son frère aîné, ne laissant qu'une fille, nommée Jeanne, dite *la Boiteuse* (elle avait cette infirmité).

Pierre, le troisième, mourut sans avoir été marié.

Et enfin Jean, le quatrième, dit le comte de Montfort (il possédait ce comté du chef de sa mère).

Le duc Jean III n'ayant pas eu de postérité, le duché de Bretagne devait après lui appartenir de droit à Jeanne la Boiteuse, fille de son frère puîné, Guy de Penthièvre, qu'elle représentait suivant la coutume de cette province où, la loi salique n'existant pas, les femmes de la ligne directe héritaient de préférence aux hommes d'une branche latérale. Mais le duc, connaissant l'ambition et l'esprit turbulent de son jeune frère Jean de Montfort, craignant qu'il n'entreprît de disputer à la faiblesse d'une femme le riche héritage qui lui appartenait, chercha à lui donner un époux qui pût au besoin soutenir ses droits avec fermeté. Plusieurs prétendants se présentèrent pour obtenir la main de Jeanne. Le duc flotta long-temps incertain de son choix. Enfin il le fixa sur Charles de Blois, quoique ce ne fût pas celui de tous les rivaux qui réunît les qualités les plus brillantes. Mais il était neveu du roi de France, Philippe de Valois, et Jean III, ne doutant pas qu'en cas de contestations à main armée un si puissant monarque ne prêtât à son neveu le secours décisif de ses armes et de son crédit, le désigna de préférence à tous les autres pour épouser l'héritière de Bretagne. Il prit même la sage précaution de faire d'avance prêter serment de fidélité à Charles de Blois par la plus grande partie des seigneurs bretons, qui jurèrent de le reconnaître pour leur duc.

Jean de Montfort fut outré de cette élection. Il entreprit, comme son frère l'avait bien prévu, de disputer à Charles de Blois la possession du duché, en circonvenant Jean III à son lit de mort par des raisons captieuses et lui insinuant de le désigner authen-

tiquement lui-même pour son successeur. Il lui représenta, en outre, que les Bretons seraient indignés de voir l'héritage de l'illustre maison de Dreux, dont il était issu, passer par l'alliance d'une femme dans une maison étrangère. Il ajouta que de cette indignation pourraient naître une foule de dissensions qui mettraient toute la Bretagne en désordre.

Le moribond fut d'abord ébranlé par les raisonnements du comte de Montfort; mais enfin, fatigué de son obsession, il coupa court à la discussion en le priant de le laisser mourir en paix, et que, dans ce cas suprême, il ne voulait plus s'occuper que du salut de son âme, sans plus songer aux affaires du monde. Il expira effectivement peu après. Les dernières paroles du duc n'ayant rien exprimé de décisif, Montfort, sans plus de scrupule, interpréta en sa faveur le moment d'hésitation qu'il avait fait naître dans l'âme du mourant. Il n'avait pas négligé de se former de nombreux partisans; de sorte qu'à peine Jean III fut-il au cercueil, il prit audacieusement le titre de duc de Bretagne et s'empara des trésors du défunt, ainsi que des villes de Rennes et de Nantes. Il mit à cela une telle diligence, que Charles de Blois, son compétiteur, qui était alors à Paris, n'eut pas le temps d'y mettre la moindre opposition. Mais il se hâta de recourir à l'autorité du roi de France, se plaignant hautement de l'usurpation de Montfort et suppliant le monarque, leur seigneur naturel à tous deux, de lui en faire rendre justice.

Le roi cita aussitôt Montfort à la cour des pairs, lui ordonnant de se rendre sur-le-champ à Paris pour y rendre compte de sa conduite et y exposer les raisons qui la lui avaient suggérée. Jean, quelque désir qu'il en eût, n'osa désobéir à l'injonction de son souverain : il se rendit à Paris, accompagné d'une suite nombreuse. Il y fut reçu avec tous les égards et les honneurs dus à un prince de son rang; mais, pendant que le procès s'instruisait, il s'aperçut qu'il ne prenait pas une tournure favorable pour lui; on lui suggéra même que l'intention du roi était de le faire arrêter. Sur cet avis, fondé ou mal fondé, il jugea prudent de se soustraire à un arrêt définitif et de quitter la

capitale ; ce qu'il fit secrètement et en grande hâte, accompagné seulement de deux personnes. Le reste de sa suite, divisé par petits pelotons, regagna la Bretagne par des routes détournées. Il fut s'enfermer dans Nantes pour y attendre les évènements.

Ils furent tels qu'il devait les prévoir ; le roi indigné ordonna que, malgré son absence, la procédure fût continuée. Elle fut menée rapidement, et par arrêt de la cour des pairs, rendu à Conflans, le 7 septembre 1341, le duché de Bretagne fut adjugé à Charles de Blois comme lui appartenant légitimement du chef de sa femme, suivant les lois de cette province. Jean de Montfort fut débouté de toutes ses prétentions et déclaré, en outre, convaincu de félonie envers son souverain. Le roi, séance tenante, arma Charles de Blois chevalier et lui dit : *Biau nepveu, vous avez pour vous jugement de bel héritaige ; ores hâtez-vous de le conquierre sur celui qui à tort vous le détient, je ne vous y fauldray mie.*

Effectivement, il mit des troupes à sa disposition et Charles se mit en campagne. La grande majorité de la noblesse bretonne, inviolablement attachée aux lois et aux coutumes de son pays, très jalouse de les maintenir, se rangea sous ses drapeaux, le reconnaissant pour seigneur légitime. Cette armée débuta par faire le siége de Nantes, où Montfort s'était remparé, mais où il ne tarda pas à être forcé et pris. *

Telle fut l'origine de cette fameuse guerre de Bretagne, dite *de la succession*, et dans laquelle notre Bertrand Du Gueselin fit sérieusement ses premières armes, car jusqu'alors il n'avait connu de la guerre que les exercices et les jeux. Ainsi que son père et tous ses parents, il avait embrassé, comme étant le plus juste, le parti de Charles de Blois. La réputation, qu'il s'était acquise au tournoi de Rennes, lui donna dès-lors beaucoup d'as-

* Il fut amené à Paris et enfermé à la grosse tour du Louvre. Il y mourut au bout de quatre ans ; mais sa femme, véritable héroïne, de laquelle il avait eu un fils encore jeune, soutint son parti en Bretagne, et cette vaillante amazone combattit en personne à la tête de ses partisans.

cendant sur la pauvre noblesse et les gens de guerre des environs de Broons. Il en profita pour réunir sous son commandement une petite troupe, à la tête de laquelle il se mit à courir la campagne et à faire la guerre en partisan.

Après avoir remis la ville de Nantes sous son obéissance, Charles de Blois s'était empressé de réduire Rennes, et dans la même année (1342) il fut assiéger la ville de Vannes. Il y eut un égal succès et se trouva dès-lors maître des trois principales villes du duché.

La comtesse de Montfort, qui luttait courageusement contre lui pour soutenir les prétentions de son mari et de son fils, vit bien que la partie n'était pas égale, Charles de Blois ayant pour lui la majeure partie de la noblesse bretonne et étant de plus fortifié du puissant appui du roi de France. Renfermée dans Hennebon, et près d'y être forcée, cette princesse invoqua le secours de l'Angleterre. Cette puissance, toujours prête à saisir l'occasion de fomenter ou de propager en France des divisions et des guerres civiles, s'empressa de répondre à son appel. Édouard III se hâta de lui envoyer une armée nombreuse, sous les ordres du célèbre Mauny, le Bayard de son époque. Le siége d'Hennebon fut levé. Dans la suite, le duc de Lancastre vint se mettre en personne à la tête de l'armée anglaise et entreprit le siége de Rennes pour remettre au plus tôt cette capitale de la province entre les mains de la comtesse. Il espérait que la réduction de cette place entraînerait naturellement celle de plusieurs autres et serait par conséquent d'un grand avantage.

Quoique Rennes fût dès-lors considérée comme étant par son importance la première ville de Bretagne; il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût alors l'étendue qu'on lui voit aujourd'hui, ni même celle qu'elle eut un siècle après, lorsque le connétable de Richemont la fit enclore d'une nouvelle ligne de fortifications. A l'époque dont nous parlons, Rennes, d'une forme à peu près circulaire, était une ville de huit à dix mille âmes seulement. Ses fortifications n'étaient même pas très imposantes; elle n'avait qu'une seule enceinte de murailles flanquées de quelques tours, et ses

portes, dont la principale était la porte Mordelaise *, étaient également protégées par des tours. Mais, outre la rivière d'Ille, qui environnait la moitié de son enceinte et en interdisait l'approche, elle était encore vaillamment défendue par son brave gouverneur, le sire de Penhouët, surnommé *le Tort-Boiteux*. Le duc de Lancastre éprouva donc sous ses remparts une résistance à laquelle il ne s'était pas attendu, et les opérations du siége n'avançaient que très lentement.

Hay du Chastelet prétend que Du Guesclin avait assisté et contribué à la prise de Rennes ainsi qu'à celle de Vannes, quand Charles de Blois s'en rendit maître ; mais rien absolument ne confirme cette assertion. Il paraît qu'au contraire, Du Guesclin et sa petite troupe n'avaient pas quitté les environs de Rennes, où ils maraudaient tout en combattant les partisans du comte de Montfort. Beaucoup de gens de guerre de ces temps, pauvres gentilshommes ainsi que Du Guesclin, ou cadets de famille sans patrimoine, ne vivaient qu'en guerroyant et ne se faisaient pas faute de rançonner l'ennemi.

Ce fut à cette époque, où Du Guesclin courait ainsi la campagne, combattant, défaisant et rançonnant les Anglais accourus au secours du parti de Montfort, qu'eut lieu l'aventure du château de Montmuran. Ce château appartenait à Jeanne de Combourg, baronne de Tinténiac. Elle y donnait une grande fête, à laquelle étaient invités Du Guesclin et plusieurs chevaliers français, entre autres le célèbre Arnould d'Andreham, qui fut depuis maréchal de France. Un capitaine anglais, nommé Hugues de Caurelée, se trouvait dans les environs à la tête de 140 hommes, et résolut d'attaquer Montmuran, qu'il espérait enlever par surprise au milieu du tumulte de la fête. Mais Du Guesclin, informé de son dessein, prit trente hommes avec lui et fut l'attendre dans un défilé par

* On a tout récemment abattu cette porte. Les antiquaires doivent surtout regretter cet acte de vandalisme inutile. Elle était la plus ancienne de la ville de Rennes et en partie de construction romaine, ainsi que le constatent les inscriptions trouvées dans ses fondations.

lequel Caurelée devait passer pour arriver au château. Ce dernier, tombé dans l'embuscade, y fut entièrement défait et y demeura même prisonnier. S'il faut en croire d'Argentré, ce fut à l'occasion de cet exploit que Du Guesclin aurait été armé chevalier, dans la chapelle du château de Montmuran, par un chevalier nommé Élâtre du Marest. Mais, selon du Chastelet et Guyard de Berville, ce ne serait qu'après la levée du siége de Rennes que Du Guesclin aurait reçu l'ordre de chevalerie des mains de Charles de Blois, son suzerain. Le manuscrit de 1387, publié par le théologal d'Arras, n'éclaircit pas la question; il garde sur ce fait un silence absolu et ne dit ni quand ni comment Du Guesclin fut fait chevalier. Nous adopterons sur ce point la version de d'Argentré, parce qu'elle est fortifiée par la tradition généralement répandue en Bretagne, même encore aujourd'hui.

Dès que l'armée anglaise eut formé le siége de Rennes, la petite troupe de Du Guesclin se mit à la harceler, et quoique peu nombreuse, l'incommoda beaucoup. Les continuelles alertes, les alarmes nocturnes que notre Bertrand donnait aux assiégeants, les forçaient à une double vigilance dont ils étaient très fatigués, obligés qu'ils étaient de surveiller la garnison de la ville, qui les menaçait de fréquentes sorties, et la compagnie de Du Guesclin qui ne leur donnait pas de repos. Celui-ci cependant était quelquefois gêné dans ses opérations par la garnison anglaise d'un château des environs, situé dans la forêt de Teillé, et où commandait un capitaine nommé Robert Brembro, homme aussi brave qu'expérimenté. Ce château, nommé le château de Fougeray, était très fort et avait deux cents hommes de garnison. Du Guesclin n'en avait pas cent sous ses ordres; cependant il conçut le projet de s'emparer de cette forteresse. Outre l'avantage qui résulterait de sa prise pour les affaires de Charles de Blois, il y voyait encore celui d'avoir pour lui et ses hommes d'armes une retraite sûre et commode; car la plupart du temps ils n'en avaient d'autres que les forêts de Rennes ou de Châteaubriant, et ils bivouaquaient souvent en pleine campagne.

Mais, avec une si faible troupe, il était impossible de s'emparer

de vive force d'un château parfaitement bien remparé, bien muni de machines de guerre et défendu par une forte garnison. Du Guesclin eut donc recours à un de ces stratagèmes, à une de ces ruses de guerre par lesquels l'habileté triomphe souvent de la force. Rôdant sans cesse aux environs de Fougeray, Du Guesclin apprit un jour que le capitaine Brembro en était sorti, à la tête d'une partie de la garnison, pour aller courir la campagne et y chercher à butiner. Ce moment lui parut favorable. Il s'approcha, à la tête de soixante hommes, à la portée de la place, mais il les tint cachés dans les broussailles.

On était alors dans l'hiver rigoureux de 1356. Bertrand et deux des siens se déguisèrent en bûcherons ; cachant leurs armes sous leurs vêtements et se chargeant chacun d'un gros faix de fagots, ils s'avancèrent jusqu'à la porte du château, et appelant le portier, ils lui demandèrent si l'on n'avait pas besoin de bois de chauffage. Celui-ci répondit qu'ils ne pouvaient venir plus à propos, que certes on en avait grand besoin par le froid qu'il faisait. Accompagné de trois soldats, il vint lever la herse. Alors les faux bûcherons, entrant sous le portail, y déchargèrent leurs fagots de manière à empêcher qu'elle ne pût retomber, et tout d'un temps Bertrand, tirant la hache d'armes qu'il portait cachée sous sa casaque, assomma le portier en s'écriant *Notre-Dame du Guesclin!* cri de guerre qu'il avait adopté et qui fut si souvent depuis, pour les Anglais, un signal d'épouvante et de déroute.

Ses compagnons, l'imitant, tuèrent deux des soldats qui étaient venus pour aider le portier à loger le bois ; mais le troisième, quoique grièvement blessé, sonna la cloche d'alarmes et aussitôt cent Anglais tombèrent sur nos braves aventuriers. Les soldats, que Du Guesclin avait embusqués près du château, accoururent au tumulte et un combat acharné s'engagea dans la cour. Sept Anglais à la fois attaquèrent Du Guesclin, qui les fit plus d'une fois reculer sous les coups de sa terrible hache. Il en tua deux et blessa les autres ; mais blessé lui-même au visage et très incommodé par le sang qui lui coulait sur les yeux et l'aveuglait,

il eût succombé si les siens ne fussent venus le dégager à temps. La victoire enfin leur demeura ; ils firent un massacre terrible des Anglais qui ne mirent pas les armes bas, et ils se rendirent entièrement maîtres du château, où ils trouvèrent le dîner tout apprêté et où ils se firent servir les mets préparés pour leurs ennemis. Bertrand, ayant fait mettre à la hâte un appareil sur sa blessure, visita la place après le repas et eut lieu de se féliciter de sa capture en la trouvant abondamment pourvue de vivres et de munitions de toute espèce.

S'être rendu maître du château n'était pas tout, il fallait encore le conserver ; et le capitaine Brembro avec sa troupe pouvaient y revenir d'un moment à l'autre ; la besogne n'était donc qu'à moitié faite. Pour l'achever en entier, Du Guesclin laissa dix de ses hommes dans le château, et, suivi du reste, il fut se mettre en embuscade dans un taillis qui se trouvait en tête de l'avenue de la place pour y surprendre Brembro à l'improviste. Il le vit effectivement revenir sur la fin du jour, à la tête des siens, qui, chargés de butin et bien loin de s'attendre à courir le moindre danger, marchaient dans ce joyeux désordre naturel à des soldats victorieux qui reviennent avec sécurité faire le partage de leur capture. Du Guesclin fond sur eux et tue Brembro de sa main. Les soldats anglais, dans l'excès de leur étonnement et l'embarras de leur butin, peuvent à peine se mettre en défense ; ils se rendent et sont conduits prisonniers dans le château de Fougeray.

Ce succès fit un honneur infini au vainqueur qui, pour la première fois, venait de s'emparer d'une forteresse, sans machines d'attaque et avec des forces bien inférieures. Libre de toute inquiétude du côté de la campagne, où il avait dès-lors un excellent point de retraite, il put dorénavant harceler plus activement encore le camp du duc de Lancastre, cherchant toutes les occasions possibles de se jeter dans Rennes pour secourir plus directement les assiégés. Dans une de ses escarmouches contre les Anglais, il fit prisonnier le baron de la Poole, l'un des seigneurs les plus qualifiés de leur armée. Il le traita avec beaucoup d'é-

gards et le renvoya même sans rançon au duc de Lancastre, à condition que ce dernier lui permettrait d'entrer librement dans la ville ; mais telle était déjà la réputation de Du Guesclin, que le duc refusa cet arrangement, disant qu'il se garderait bien de donner un tel secours à ses ennemis. Le baron de la Poole, esclave de sa parole, revint donc se reconstituer prisonnier de Bertrand, qui ne tarda guère à lui rendre la liberté, moyennant une rançon modérée. Ses soldats disaient plaisamment, en faisant allusion à ses armoiries, que *l'aigle bretonne avait plumé la poule anglaise.* *

Le duc, irrité des alertes continuelles que lui donnait Du Guesclin, lequel, dans ses attaques réitérées, lui tuait toujours beaucoup de monde, jura que, s'il le pouvait prendre une fois, il le ferait mourir dans les fers, décidé à ne jamais le relâcher, quelque rançon qu'il pût lui offrir. Mais un chevalier breton du parti de Montfort, qui connaissait bien Bertrand, dit à ce prince que ce n'était pas un homme facile à prendre et que, du reste, il ne leur donnerait aucun repos jusqu'à ce qu'il eût réussi à se jeter dans Rennes. Le duc de Lancastre avait fait de son côté le serment de ne point désemparer du siége qu'il n'eût poussé son entreprise à fin et planté sa bannière sur les remparts de la ville assiégée. Voyant que jusque-là ses attaques de vive force avaient eu peu de succès (2), il tenta de réduire la place par un autre moyen : il en resserra le blocus, ne doutant pas qu'en empêchant rigoureusement tout moyen de la ravitailler, la famine n'obligeât bientôt ses habitants à capituler.

En même temps, il imagina de creuser une mine ou chemin

* Quelques historiens placent ce fait un peu avant la prise du château de Fougeray ; la date précise en est incertaine. Ici la chose est de peu d'importance ; ce qu'il y a de certain, c'est que les deux événements eurent lieu à peu de distance l'un de l'autre. Mais les anciens mémoires sur Du Guesclin, publiés par le théologal d'Arras, faisant suivre la prise de Fougeray par celle du baron de la Poole, nous avons adopté sa version qui s'appuie sur des mémoires contemporains.

souterrain qui, passant par-dessous les murailles, irait déboucher dans l'intérieur et y donnerait accès à ses troupes. Ses pionniers se mirent donc au travail et le poussèrent avec activité, étançonnant avec du merrain et des poutres les parois de ce long conduit, à mesure qu'ils le poussaient en avant.

Mais ils avaient affaire à un adversaire qu'il n'était pas facile de surprendre. Penhoaët le Tort-Boiteux était un de ces capitaines expérimentés, auxquels tous les stratagèmes, toutes les ruses de guerre étaient familiers, et que, dans leur langage pittoresque, les soldats appellent d'ordinaire de vieux renards. L'inaction apparente des assiégeants lui parut suspecte. Loin de l'attribuer, comme beaucoup d'autres, à la rigueur de l'hiver dont la froidure retenait les soldats dans leurs baraques, il soupçonna quelque machination; l'idée d'une mine se présenta à son esprit comme étant un des moyens alors fréquemment employés dans les siéges qui traînaient en longueur. Pour découvrir si ses soupçons étaient fondés et en même temps vers quel point cette mine pouvait être dirigée, il ordonna à tous les habitants, dont les maisons étaient adjacentes aux remparts, de suspendre dans leurs salles basses des petits bassins de cuivre dans lesquels ils mettraient quelques boules de métal, et de l'avertir aussitôt qu'ils s'apercevraient que les boules remueraient dans les bassins par un mouvement de vibration. Cette invention eut un plein succès; elle fit découvrir la direction de la mine, et Penhouët la fit aussitôt contre-miner. A dix ou douze pieds de profondeur, elle fut éventée. Bertrand de Saint-Pern, Geoffroy de Saint-Barthelemy et un habitant, nommé Dupont, commandant la milice bourgeoise de la ville, s'y précipitèrent l'épée à la main, suivis de quelques soldats intrépides. Ils y joignirent les travailleurs anglais, les tuèrent sans miséricorde; puis ayant mis le feu aux poutres qui soutenaient la voûte de cette galerie souterraine, elle s'éboula dès que ces appuis furent consumés et fut aussitôt recomblée.

Cet échec désappointa fortement le duc de Lancastre, qui avait regardé l'expédient de sa mine comme infaillible; un autre stratagème de sa part fut bientôt pareillement déjoué.

Il pensait qu'en attirant dehors, par quelque moyen, une partie de la garnison, il pourrait en avoir bon marché en l'attaquant dans une sortie et l'accablant par des forces supérieures. Présumant que la famine devait commencer à se faire sentir dans la ville, il crut parvenir à son but en faisant rapprocher d'une poterne, qui donnait sur de vastes prairies, un troupeau considérable de porcs; il supposait que la garnison sortirait pour tenter de s'en emparer, et qu'alors il la détruirait en grande partie. Le Tort-Boiteux ne donna pas dans ce piége : il le fit au contraire tourner à son avantage; car, voyant tous ces porcs rassemblés à peu de distance de la poterne, il la fit ouvrir et y fit suspendre par les pieds une truie à laquelle, pour surcroît de précaution, il fit tenailler les oreilles. Cet animal jetait des cris épouvantables. Tous les porcs, accourant à ces cris, se jetèrent dans la Vilaine, qui de ce côté baignait le rempart, la passèrent à la nage et se rendirent dans la poterne autour de la truie. On coupa la corde qui la retenait, elle s'enfuit alors dans la ville suivie de tous les porcs; la poterne fut incontinent refermée et les habitants, montés sur la muraille, se mirent à huer les Anglais, les appelant beaux gardeurs de cochons, disant qu'ils allaient faire grande chère à leurs dépens et qu'ils les remerciaient de les avoir si bien ravitaillés. *

Ce secours imprévu mit la ville en état de tenir encore quelque temps; mais enfin il s'épuisa et la famine commença à s'y faire sérieusement ressentir. Penhouët le Tort-Boiteux prévit qu'avant peu il serait forcé de capituler faute de vivres, puisque l'ennemi s'opiniâtrait à le resserrer étroitement dans sa place et que la petite troupe de Du Guesclin, malgré son utile diversion, n'é-

* Hay du Chastelet attribue cette contre-ruse à Du Guesclin, mais c'est une erreur. Il est avéré, d'après tous les mémoires du temps, qu'il n'était pas encore entré dans Rennes quand on la mit en œuvre, et que ce fut Penhouët qui l'imagina. — Les historiens portent à 1,200 le nombre des porcs qui entrèrent ainsi dans la ville, ce qui fut d'un grand secours pour ses habitants.

tait point assez forte pour faire lever le siége. Dans cette perplexité, il assembla en conseil de guerre les principaux habitants et leur exposa l'état des choses qui allait infailliblement le forcer d'entrer en pourparler avec le duc de Lancastre, afin d'en obtenir une capitulation honorable, à moins qu'il ne leur arrivât quelque secours du dehors.

Ce secours ne pouvait leur venir que de Charles de Blois, qui alors se trouvait à Nantes avec ses principales forces. Il fallait donc, ou se rendre aux Anglais, ou lui faire connaître l'extrémité à laquelle la ville de Rennes était réduite, en le priant d'y envoyer en toute hâte des forces susceptibles de la délivrer en obligeant les Anglais à la retraite.

Il fut décidé qu'on tenterait ce dernier moyen : la difficulté était de faire parvenir à Nantes un émissaire qui pût informer Charles de la triste situation de sa capitale et en réclamer un prompt secours. Les assiégeants bloquaient si exactement cette ville qu'il paraissait impossible d'en sortir et de tromper leur vigilance. Quiconque de la garnison eût été surpris dans leurs lignes devait à coup sûr s'attendre à la potence, et personne n'osait entreprendre une aventure si hasardeuse.

Un pauvre bourgeois, chargé d'une nombreuse famille (l'histoire eût dû nous conserver son nom), apprenant l'embarras du conseil de guerre et préférant mourir plutôt que de voir sa ville natale tomber au pouvoir des Anglais, résolut de se dévouer pour la sauver. Il se présenta au gouverneur et lui dit que si, en cas de malheur, on voulait assurer le sort de cinq garçons et de trois filles qu'il avait, et qui par son défaut se trouveraient sans pain, il se faisait fort de parvenir jusqu'à Nantes en dépit des Anglais qu'il se proposait de tromper par un habile stratagème. Son offre généreuse fut, comme on peut le croire, acceptée avec empressement. On lui promit qu'en son absence la ville se chargerait de sa famille et qu'à son retour il serait généreusement récompensé.

Ce brave homme, muni des instructions verbales du gouverneur, sortit de Rennes par une fausse-porte, et loin de chercher

à éviter les Anglais, pour mieux leur donner le change, il marcha droit à leurs avant-postes et se fit prendre exprès par eux. Il leur dit qu'étant lui-même affectionné au parti de Montfort, il avait voulu transmettre au duc de Lancastre un avis important qui lui serait d'un grand avantage, et il pria les soldats qui l'avaient arrêté de le conduire immédiatement à leur général. Amené en sa présence, il se jeta à ses genoux et, affectant la plus grande douleur, il se plaignit amèrement de la cruauté du gouverneur de Rennes, qui avait fait mourir de faim sept de ses enfants; il dit que cet homme barbare, au lieu d'avoir fait sortir les non combattants, comme cela se fait d'ordinaire dans une ville assiégée, les avait tous fait passer au fil de l'épée de crainte que, s'ils s'échappaient, ils prévinssent l'armée anglaise de sa situation désespérée; que, pour lui, révolté d'une si atroce conduite, il avait résolu de l'en punir en allant révéler au duc de Lancastre le secret d'une chose dont Penhouët attendait son salut.

Ce prince donna en plein dans le panneau et fit beaucoup d'accueil au rusé bourgeois, qui lui dit que Penhouët attendait immédiatement un secours de quatre mille hommes qui devaient forcer le camp des assiégeants et jeter dans la place une grande quantité de vivres et de munitions; il ajouta que ce corps de quatre mille hommes devait être partagé en deux bandes, afin que, si la première venait à échouer dans sa tentative, la seconde pût accomplir son dessein. Enfin, il circonstancia si bien son récit fabuleux qu'il persuada pleinement le duc, lequel, au lieu de le faire pendre, ordonna qu'on le traitât bien et qu'on lui fît grande chère. En même temps, il monta à cheval, et se mettant à la tête de l'élite de ses troupes, il sortit du camp pour aller au-devant de ce secours imaginaire. La nuit suivante, le Rennois, profitant de l'obscurité, s'échappa furtivement, et gagnant en toute hâte la campagne, il s'achemina vers Nantes, afin d'accomplir sa mission.

Le hasard voulut que, le surlendemain, au point du jour, il tombât droit au milieu de la troupe de Du Guesclin, qui, toujours aux aguets dans la campagne, y épiait sans cesse l'occasion

de jouer quelque tour aux ennemis. Le pauvre bourgeois courut alors un grand péril; car Bertrand, qui le prit d'abord pour un espion des Anglais, le voulait faire pendre en lui disant : « *Fausse espie, que le corps Dieu te cravante si tu ne me » dis moulte vérité.* »

Le malheureux bourgeois, épouvanté, se jeta aux genoux du chevalier, lui protestant que, loin d'être un espion anglais, il était habitant de Rennes et des plus affectionnés à la cause de Charles de Blois. Il lui fit ensuite le récit du stratagème dont il s'était servi pour tromper le duc de Lancastre et le faire s'éloigner avec l'élite de ses forces, ce qui donnait beau jeu aux assiégés pour faire une sortie. Enfin, pour preuve de sa loyauté, il lui offrit de se joindre à lui s'il voulait profiter d'une si belle occasion pour charger le camp des Anglais, alors affaibli de beaucoup.

Persuadé par ces paroles, et ne doutant plus de la sincérité du bourgeois, Du Guesclin se calma, lui donna des éloges sur son dévouement et résolut sur-le-champ d'attaquer à l'improviste les lignes des assiégeants. Sa troupe s'était alors considérablement augmentée. Depuis la prise de Fougeray, elle s'était grossie d'un grand nombre d'aventuriers, que la confiance, que leur inspirait un si habile capitaine, et l'espoir de s'enrichir, en faisant de riches butins sous ses ordres, avaient attirés sous sa bannière. Du Guesclin se trouvait donc alors à la tête de près de deux mille hommes. Avec de pareilles forces, il pouvait, avec beaucoup de chances de succès, non-seulement forcer et ravager le camp ennemi, mais encore réussir à s'introduire dans la ville assiégée; ce qui, depuis long-temps, était le principal but de ses désirs.

Il se mit donc en marche, guidé par le bourgeois qui lui était si à-propos tombé entre les mains. Ses soldats, pleins d'ardeur, firent une telle diligence qu'ayant cheminé toute la journée et toute la nuit, ils se trouvèrent dès l'aurore suivante devant les lignes des Anglais qui, bien loin de les savoir si près d'eux et sans la moindre défiance, dormaient encore dans leurs tentes et leurs baraques. Égorger la garde avancée, pénétrer dans le camp, l'épée et la torche au poing, fut pour Du Guesclin l'affaire d'un instant.

Réveillés en sursaut, les Anglais, saisis d'effroi, crurent qu'une armée entière arrivait au secours de la ville. Ils ne purent jamais se former ni se rallier pour se défendre, et il en fut fait un grand carnage. Après avoir mis le feu à plusieurs tentes et massacré quantité d'Anglais, Du Guesclin victorieux marcha vers une des portes de la ville, son dessein principal étant, comme nous l'avons dit, de s'y enfermer avec ses soldats pour donner secours aux habitants; mais il aperçut un convoi de cent charrettes chargées de vivres, que des paysans venaient d'amener au camp. Il ne voulut pas perdre cette aubaine, et sans laisser à ces misérables le temps de se reconnaître, il leur ordonna de toucher leurs chevaux vers la ville. Ils ne reçurent pas cet ordre de bonne grâce, objectant que, les vivres qu'ils amenaient ne leur ayant pas encore été payés, ils allaient être ruinés si on les leur prenait ainsi de force. Les soldats de Bertrand les firent marcher à coups de plat de sabre en leur disant que, loin de prétendre à un paiement, ils seraient bien heureux si on ne les faisait pas tous pendre pour leur apprendre à fournir ainsi des subsistances aux ennemis de leur pays. Notre héros, suivi de sa troupe et du convoi qu'elle emmenait en triomphe, se présenta aux barrières de Rennes. Le gouverneur, prévenu de son arrivée, lui fit ouvrir la porte Mordelaise, et il entra sans obstacle dans la ville, aux acclamations de tous ses habitants, qui, considérant l'entrée de Du Guesclin dans leurs murailles comme un bienfait de la Providence, se crurent désormais invincibles. On se pressait sur ses pas, toutes les croisées des maisons étaient garnies d'une foule de dames qui agitaient leurs écharpes, leurs mouchoirs, en faisant retentir l'air des cris de : *vive Du Guesclin!*

Bertrand, après avoir reçu les compliments et les félicitations du gouverneur Penhouët, couronna sa belle action par un trait qui fit bien voir combien son âme était généreuse. Les malheureux paysans, conducteurs du convoi de vivres, bien persuadés que leur félonie allait être aussitôt et exemplairement punie, se croyaient déjà la corde au cou et n'attendaient plus que la mort. Le chevalier les fit venir en sa présence et leur dit : « Adonc, seigneurs,

» or entendez, je n'y perdrai qui vaille un seul denier, ne cheval
» ne jument aussi. Mais serez payez de ce que vos denrées vous
» ont cousté, puis vous en retournerez en l'ost, car je le vous
» commande ainsi. Et me recommandez au duc de Lenclastre,
» et lui dites que je me suis mis céans à garant : et que nous
» avons des biens assez pour vivre au plaisir de Dieu, tant que
» secours nous soit venu. Et vous deffens aussi à trèstous que
» en l'ost vous ne revenez jamais en vostre vie. Et se je vous
» y truye (trouve) vous me lairrez ce que vous emporterez,
» et se perdrez la vie. * » (Ancienne chronique de Du Gueselin.)

Ainsi donc, ces misérables, qui, au lieu d'une mort cruelle, se voyaient renvoyés libres avec leurs chevaux et leurs charrettes, et de plus bien payés de leurs denrées, sortirent de la ville en bénissant le nom du généreux vainqueur qui donnait un si rare exemple de modération.

Pendant que tout ceci se passait, le duc de Lancastre courait après ce prétendu convoi de munitions, escorté de quatre mille hommes, dont lui avait parlé le bourgeois de Rennes. Il fit battre la campagne par des éclaireurs qui ne découvrirent rien. Il commença alors à soupçonner le piége que lui avait tendu ce citadin ; la manière furtive dont il s'était esquivé de son camp augmenta ses soupçons, et il ne douta plus enfin qu'il eût été complètement la dupe d'un artifice imaginé pour l'éloigner de son camp avec ses meilleurs soldats, pour qu'en son absence Du Guesclin entreprît de nouveau de s'introduire dans Rennes.

Dans cette conviction, il se hâta de revenir sur ses pas ; mais il arriva trop tard. On peut se figurer quelle fut sa fureur en se voyant ainsi joué comme un enfant, trouvant son camp sac-

* Tel était le langage naïf et concis que parlait Du Guesclin et que nous lui mettrons à la bouche toutes les fois que nous en trouverons des exemples authentiques. Nous préférons de beaucoup faire tenir à notre héros ce langage de son époque, que de lui faire faire, en français moderne, de belles harangues semées de métaphores et de fleurs de rhétorique, comme l'a fait, dans son histoire, M. Guyard de Berville.

cagé et apprenant la nouvelle que Du Guesclin, auteur de ce ravage, était entré triomphant dans la ville. Il maudit cent fois le bourgeois qui l'avait ainsi dupé, et jura que, si jamais il retombait entre ses mains, il le ferait mourir dans les plus cruels tourments. Tandis que ce prince se livrait ainsi à sa colère, les charretiers, que Bertrand avait si généreusement renvoyés, se présentèrent devant lui selon l'ordre qu'ils en avaient reçu. Ils lui racontèrent la manière pleine de clémence et de bonté dont il les avait traités, et assurèrent en outre le général anglais que Rennes, possédant un si vaillant capitaine, serait désormais imprenable, tant sa présence y avait excité d'enthousiasme et relevé le courage des habitants. Le duc de Lancastre, qui depuis longtemps estimait la valeur de Du Guesclin, fut, malgré son dépit, frappé d'admiration en entendant de la bouche de ces paysans le récit de sa noble conduite. Soupant le soir dans sa tente, environné de ses principaux officiers, la conversation roula sur le chevalier breton, sur la manière hardie dont il avait réussi à s'introduire dans Rennes, sur ses exploits et sur la magnanimité de son caractère. Le baron de la Poole, qui était présent et qui avait été quelque temps prisonnier de Du Guesclin, renchérit encore sur ces louanges et dit que, pendant qu'il avait été avec lui, il n'était sorte de bons procédés qu'il n'en eût éprouvés. Sur cela, le duc de Lancastre témoigna un vif désir de voir un chevalier dont l'éloge se trouvait ainsi dans toutes les bouches, et de qui la valeur avait déjà été si souvent préjudiciable aux armes de l'Angleterre. « La chose ne sera pas difficile, dit alors le » duc de Pembrock ; si tout ce que la renommée publie de la cour- » toisie et de la grandeur d'âme de Du Guesclin est vrai, votre » altesse n'a qu'à lui faire part de son désir en lui envoyant » un sauf-conduit, et je suis assuré qu'il s'empressera de la venir » trouver. »

Le prince ordonna aussitôt à un de ses secrétaires d'écrire à Du Guesclin pour l'inviter à se rendre sous sa tente, et d'expédier le sauf-conduit. Dès le lendemain matin, il en chargea un héraut, qui, accompagné de trompettes, fut se présenter aux portes de

la ville. Arrivés sur la crête du fossé, les trompettes sonnèrent les fanfares de parlementaires. Les gardes, qui étaient sur la muraille, demandèrent ce qu'on voulait, et le héraut répondit qu'il était porteur d'un message du duc et qu'il désirait parler au gouverneur de la ville.

Celui-ci, prévenu aussitôt, accourut sur le rempart. Le héraut, élevant les lettres au-dessus de sa tête, lui cria qu'il désirait les remettre, de la part du duc, son seigneur, au capitaine Du Guesclin. Le sire de Penhouët fit à l'instant ouvrir une porte de ronde : le héraut entra et se trouva en un moment environné d'une foule d'officiers qui étaient accourus avec Penhouët, curieux d'apprendre ce qu'il pouvait y avoir de nouveau. Le héraut, regardant tout autour de lui, dit qu'il ne voyait pas là celui à qui il avait affaire. Alors le gouverneur, lui montrant Du Guesclin qui se promenait à quelque distance environné de six écuyers, lui dit que le chevalier qu'il demandait était celui qu'il voyait là vêtu d'un jupon noir. L'envoyé du prince anglais considéré tout étonné Du Guesclin et ses compagnons qui, comme lui, étaient fort simplement vêtus. « Quand il les vit, dit la vieille chronique que » nous avons déjà citée, il dist que ce sembloyent bien brigants, » qui marchans espiassent. Et lors le dit capitaine (Penhouët) » pria au herault qu'il ne deist à Bertran, fors que courtoisie. » Et se il lui avoit dit aucune villenie, il luy auroit tout donné » de sa hache parmy la teste. Et il dist que Dieu et la Vierge-» Marie l'en voulzissent garder. Adonc le capitaine vint à Ber-» tran, et lui dist qu'il parlast à ce herault. Et Bertran lui de-» manda qu'il vouloit sermonner (ce qu'il voulait dire). Lors » s'enclina le herault devant lui, et Bertran le fist relever et le » salua : et demanda quelles nouvelles il vouloit raconter. Et le » herault respondi, que le duc de Lenclastre lui prioit, que à » lui venist, et ses gens aussi : et bon sauf-conduit lui appor-» toit de venir et retourner, sauf allant et sauf venant, s'il y » voulzist aller, car pas ne le devoit refuser. Et Bertran lui re-» pondi, qu'il estoit prés de l'aler. Adonc prist le sauf-conduit » et le bailla à lire. Car riens ne savoit de lettres, ne oncques

» n'avoit trouvé maistre de qui il se laissast doctriner : mais les » vouloit tousjour ferir et frapper. »

Le sauf-conduit portait que Du Guesclin pourrait se rendre librement au camp anglais, accompagné de trois écuyers, et il leur garantissait toute sûreté pour le retour. Le chevalier breton assura le héraut qu'il allait dès ce matin même se rendre auprès du duc de Lancastre pour lui rendre ses respectueux hommages ; mais, avant de congédier ce messager, il l'emmena à son logis où il lui fit présent d'une belle robe et d'une bourse de cent florins. Le héraut, charmé d'une telle générosité, s'empressa, à son retour au camp, d'exalter hautement la courtoisie et la libéralité de Bertrand, auquel alors, malgré son jupon noir, sa figure basanée et sa hache d'armes pendue au cou, il ne trouvait plus du tout l'apparence d'un chef de brigands.

Du Guesclin, revêtu de ses plus beaux habits, monté sur un superbe coursier et accompagné de trois de ses amis, s'avança vers le camp avec une contenance intrépide. A peine parvenu aux barrières, une foule de soldats anglais l'environna et le considéra avec une avide curiosité. « Veez comme il est gros et court » et comme il a les poings carrez », se disaient-ils en se le montrant l'un à l'autre avec surprise. Quatre chevaliers anglais vinrent au-devant de Du Guesclin et le conduisirent en cérémonie à la tente de leur général. Il mit pied à terre, et, introduit en présence du duc, il fléchit respectueusement le genou devant lui. Le prince anglais, l'ayant relevé sur le champ, le remercia avec des paroles gracieuses de la démarche qu'il avait bien voulu faire à sa prière, ajoutant que, depuis long-temps, il avait le désir le plus vif de le connaître personnellement. — Du Guesclin l'assura qu'en tout temps et en tous lieux il s'honorerait d'être le dévoué serviteur d'un si grand prince, sauf la fidélité qu'il devait à celui qui était le chef de son parti. — « Et quel est » donc, demanda le duc de Lancastre (qui croyait l'embarrasser), » ce chef de votre parti auquel vous êtes si attaché ? — C'est, » répartit Bertrand avec fermeté, Charles de Blois, auquel » la Bretagne appartient légitimement du chef de la duchesse sa

» femme. — Vaillant Bertrand, dit alors le duc avec un peu de » hauteur, avant que cette question ne soit jugée, il en coûtera » la vie à plus de cent mille hommes. » Notre héros, voyant que cette conversation pouvait aller trop loin, ne voulut rien répliquer qui pût blesser le duc en quoi que ce soit, et, pour couper court, il tourna la chose en plaisanterie et dit au prince, avec un visage gai : « Eh bien! monseigneur, on tuera cent mille » hommes et davantage, si vous voulez; au moins ceux qui mour- » ront les premiers laisseront-ils leurs robes aux autres. » Le duc sourit de cette saillie, puis, après un instant de réflexion, il lui dit : « Bertrand, soyez des nostres; si vous voulez pren- » dre parti dans mon armée, je vous y donnerai un rang dis- » tingué et tant de biens que vous en serai satisfait. » Il savait que le chevalier breton était pauvre, et il espérait le séduire par ces brillantes promesses; il se trompa. La proposition d'une telle trahison fit monter au visage de Du Gueslin la rougeur de l'indignation. Il sut pourtant se modérer et répondit au prince anglais, avec une noble fierté, que rien au monde ne pouvait être capable d'ébranler la foi qu'il devait à son légitime souverain.

Cette réponse, loin de blesser le duc de Lancastre, augmenta au contraire l'estime qu'il avait pour Du Guesclin. Il le combla de politesses et de marques de sa bienveillance, et le fit souper avec lui. Parmi les assistants, il se trouva un chevalier anglais assez sot pour s'offenser de toutes les caresses que le duc faisait à Du Guesclin, et assez discourtois pour oublier le respect qu'il devait à la présence de son général. Ce chevalier se nommait Guillaume Brembro *; il était proche parent de ce Robert Brembro, que Du Guesclin avait tué à la prise du château de Fougeray, et désirait venger sa mort. Ce désir était naturel, mais le moment était mal choisi. Prenant donc la parole, il dit arrogamment à Du Guesclin, et sans aucun préambule : « Messire Bertrand, j'ai

* Il était fils de Richard Brembro, qui commandait les Anglais au fameux combat des Trente.

» une demande à vous faire que vous ne me refuserez certaine-
» ment pas si vous êtes aussi brave qu'on le dit. Vous avez
» surpris le château de Fougeray, vous avez tué de votre main
» Robert mon parent qui en était capitaine. Je veux le venger,
» et pour cela je vous défie pour faire ensemble trois coups
» d'épée en combat singulier. » Du Guesclin, lui prenant vivement la main, lui répondit : « Je n'ai jamais refusé personne ; ainsi
» donc je vous accorde de grand cœur les trois coups d'épée
» que vous me demandez, et trois autres en outre, pour peu
» que cela vous fasse plaisir. »

Le duc de Lancastre fut très offensé de la hardiesse de Brembro, qui avait osé faire insolemment un tel défi en sa présence à un guerrier venu sur la foi d'un sauf-conduit. Il voulait le faire punir et s'opposer au combat, dans la crainte qu'on ne lui reprochât à lui-même d'avoir voulu attirer Du Guesclin dans un guet-à-pens. Mais celui-ci le supplia de lui laisser achever sa querelle et de lui accorder le champ libre, disant que, quand on lui compterait son poids d'argent, il ne voudrait pas renoncer à un combat qui lui donnait l'occasion de faire voir en si bonne compagnie jusqu'où pouvait aller la valeur d'un chevalier breton contre celle d'un chevalier anglais. Le duc, voyant la résolution de Du Guesclin, consentit, quoiqu'à regret, à permettre le combat entre Brembro et lui, et il leur assigna le champ pour le lendemain, dans l'espace qui séparait le camp des fossés de la ville de Rennes.

Sur ces entrefaites, le héraut qui, le matin, avait été chercher notre chevalier, entra dans la tente du duc et, se prosternant devant lui, lui fit un récit exact du bon accueil et des présents qu'il en avait reçus. La courtoisie de Bertrand toucha tellement le prince, qu'il ordonna qu'on fût choisir sur-le-champ le plus beau coursier de son écurie et qu'il lui en fit don généreusement. Notre chevalier, transporté de joie, le remercia en lui disant :

« Sire, Dieu vous gard d'encombrier : car oncques ne trou-
» vay comte, ne prince qui me donnât vaillant un seul denier ;
» le cheval est bel, si le chevaucheray demain devant vous pour

» acquitter mon convenant » ; puis, prenant congé du duc, il retourna dans Rennes.

Penhouët, impatient de connaître la réception qu'on lui avait faite dans le camp anglais, accourut au-devant de lui avec les principaux chefs de la garnison, et il le questionna avec empressement sur les évènements de la journée. Bertrand lui rendit un compte détaillé de l'accueil distingué que lui avait fait le duc de Lancastre et de toutes les courtoisies qu'il en avait reçues; puis il termina son récit par le défi que lui avait fait Brembro et la convention faite entre eux de se combattre le lendemain.

Cette nouvelle fut bien loin de satisfaire Penhouët; la vie de Du Guesclin lui était trop précieuse, ainsi qu'à tous les habitants de Rennes, qui le considéraient comme le gage de leur salut, pour qu'il pût consentir à le voir s'exposer dans un duel dont le motif lui paraissait peu important. Il craignit même que la provocation de Brembro ne cachât quelque perfidie; il connaissait depuis long-temps la politique des Anglais. Bref, il déclara tout net à Du Guesclin qu'il s'opposait à ce combat et qu'il ne laisserait ouvrir le lendemain aucune des portes de la ville dans laquelle il le consignait.

Bertrand lui représenta que son honneur était engagé et qu'il n'y avait plus à reculer; il lui peignit ensuite le duc de Lancastre comme un guerrier si loyal et si magnanime, qu'assurément il ne pouvait y avoir à craindre de sa part ni perfidie ni trahison. Penhouët enfin, persuadé plutôt que convaincu par les raisonnements de Du Guesclin, lui accorda la liberté de sortir pour le lendemain; mais il prit secrètement toutes ses mesures pour déjouer celles des Anglais, en cas de mauvaises intentions de leur part, et commanda une forte troupe de gens d'armes pour être prête à donner secours, s'il en était besoin, à celui qu'il considérait comme son bras droit.

Le lendemain, Du Guesclin se fit armer, les uns disent de pied en cap, d'autres disent fort légèrement pour être plus leste et plus agile. Le Fèvre dit qu'il refusa de mettre sa cuirasse et ne voulut prendre que son casque et son écu, ce qui n'est pas

vraisemblable et ce que les parrains * de Du Guesclin n'eussent pas souffert, son adversaire s'étant présenté armé de toutes pièces, ainsi qu'il était alors d'usage dans les combats de la nature de celui-ci.

Étant donc revêtu de ses armes, il se rendit à la plus prochaine église, afin d'y entendre la messe et de demander l'assistance du ciel pour la défense de sa cause. Et (que l'on remarque bien ceci, car nous reviendrons plus tard sur cette circonstance plus importante pour l'histoire qu'on ne le croit) il voulut aller à l'offrande et y fit un vœu dans lequel il promit, s'il était vainqueur de Brembro, de se consacrer tout entier *à la défense de la religion chrétienne contre les payens et les infidèles*. Ayant terminé ces actes d'une piété sincère, il revint au logis où il prit *trois soupes au vin* **, *en l'honneur de la Sainte Trinité*. Sa tante, qui craignait pour ses jours, employa les prières et même les larmes pour le détourner d'aller combattre l'Anglais. Bertrand, importuné de ses supplications, lui dit d'aller caresser et embrasser son mari et de ne pas s'inquiéter de lui, la priant seulement de lui faire préparer un bon dîner pour son retour.

Il éprouva un autre obstacle, quand il voulut sortir de la ville ; le peuple, rassemblé en foule et qui voyait en lui son plus ferme appui, ne voulait pas qu'il s'exposât dans un combat singulier. Cette foule l'entourait, le pressait et le conjurait de demeurer. Il fut inébranlable et franchit la porte accompagné de plusieurs chevaliers et écuyers. Penhoët l'embrassa à plu-

* On appelait ainsi ceux qui accompagnaient un champion et qui répondaient de l'honneur de sa conduite. C'étaient à peu près ce que sont les *témoins* dans nos duels d'aujourd'hui.

** Beaucoup de personnes se sont imaginé, d'après cette manière de s'exprimer des vieux chroniqueurs, que Du Guesclin mangea trois écuellées de soupe au vin, ce qui leur a paru extraordinaire ; mais elles sont tombées dans l'erreur. Au moyen-âge, et aujourd'hui encore dans nos provinces de l'Ouest, on entend par *une soupe*, une mince tranche de pain. Ainsi, on y dit *couper une soupe de pain*, pour une tranche de pain. Il faut donc entendre ici, par les *trois soupes* que mangea Du Guesclin, trois petits morceaux de pain qu'il trempa dans du vin.

sieurs reprises en lui disant : « Allez donc, brave Bertrand, » puisque rien ne peut faire chanceler votre résolution, allez, » personne n'est plus que vous capable de faire voir que les Bretons » sont invincibles. »

Ayant pris des mains de son écuyer son casque chargé de plumes et de lambrequins (4), qui tombaient jusques sur la croupe de son cheval, Du Guesclin se le mit en tête et s'avança fièrement vers l'emplacement choisi pour le combat. Un hérault du camp et les trompettes étaient venus au-devant de lui, et ils l'escortèrent en sonnant de bruyantes fanfares. Les trompettes de la ville y répondirent et furent accompagnées des acclamations d'une foule d'habitants qui bordaient les remparts pour être spectateurs du combat.

Le duc de Lancastre, accompagné de toute sa suite, venait d'arriver sur le champ de bataille, où Brembro attendait déjà son adversaire. Le duc fit aussitôt proclamer à son de trompe, qu'aucun des assistants n'eût à s'approcher des deux champions de la distance de moins de vingt lances, et cela sous peine de la vie; il fit aussi défense de donner aide ou secours à celui qui serait jeté par terre.

Du Guesclin, ayant salué respectueusement le prince anglais, fut prendre de suite sa place à l'extrémité du camp, et les trompettes donnèrent immédiatement le signal. Les ennemis piquèrent des deux et coururent l'un sur l'autre l'épée au poing. Cette première course fut déjà à l'avantage de notre héros, qui porta un coup d'estoc si violent à Brembro, qu'il perça son écu, sa cuirasse et pénétra jusqu'à la casaque rembourrée de coton que l'Anglais portait sous son armure. A la seconde course, celui-ci, irrité du désavantage qu'il avait eu à la première, donna un si violent coup de taille sur la tête de Du Guesclin, qu'il entama son casque; mais cette rude atteinte ne le blessa ni même ne l'ébranla. A la troisième course, les deux adversaires se frappèrent si vigoureusement que le feu jaillissait de leurs armures; mais ils ne se blessèrent point et eurent un avantage égal.

D'après les conventions arrêtées, le combat devait en finir là; mais Du Guesclin dit à Brembro qu'il l'avait ménagé jusqu'alors, à la considération du duc son maître, et que s'il voulait fournir avec lui une quatrième course en l'honneur des dames, il lui montrerait tout ce qu'il savait faire. Brembro accepta ce défi sans hésiter. Tous deux firent demander par le hérant l'autorisation du duc pour ce quatrième assaut, et ils y mirent tant d'instance qu'il la leur accorda.

Les trompettes donnèrent donc de nouveau le signal, et les deux chevaliers se précipitèrent l'un vers l'autre avec une égale fureur. L'Anglais, selon sa manière de faire, donna un si furieux coup de taille sur l'écu de Du Guesclin que son épée y entra, de sorte qu'il ne put l'en retirer. Notre héros, qui préférait toujours pointer, lui lança alors un coup d'estoc sous l'aisselle, où, le prenant au défaut de ses armes, il le renversa à terre très dangereusement blessé. Dans sa chute, l'Anglais abandonna son épée, qui était demeurée engagée dans l'écu de Bertrand. Son vainqueur s'en saisit ainsi que de son cheval, et lui dit qu'il lui laissait la vie, mais à la seule considération du duc son maître. « Je suis sorti de Rennes, ajouta-t-il, avec un cheval et une épée, j'y vais rentrer avec deux glaives et deux coursiers. »

On fit enlever Brembro, qui était sans connaissance. Le duc de Lancastre, témoin de la valeur de Du Guesclin, l'en fit complimenter par son hérant d'armes, que le chevalier breton remercia de ce compliment en lui faisant présent du cheval du vaincu, acte de générosité qui fut admiré de tout le monde. Il revint triomphant vers la ville dont le gouverneur et les principaux habitants allèrent à sa rencontre lui adressant leurs félicitations. Ils rentrèrent tous ensemble dans Rennes, aux acclamations d'un peuple immense; les cris de *vive Du Guesclin !* éclataient de toutes parts et chacun s'empressait de lui faire fête. Il fut descendre chez sa tante et lui dit qu'en homme de parole il venait prendre sa part du dîner qu'il lui avait recommandé d'apprêter avant le combat.

Après cet évènement épisodique du siége de Rennes, le duc de Lancastre en fit pousser les opérations avec une nouvelle vigueur. Ayant éprouvé qu'il n'avait fait jusqu'alors que peu ou point de progrès, que la valeur des habitants, jointe à l'expérience de leur gouverneur, l'avait empêché de faire aux murailles une brèche praticable pour l'assaut par les moyens ordinaires de la sape ou du bélier, il résolut de tenter un dernier expédient qu'il regardait comme infaillible : ce fut d'assaillir la place au moyen d'une de ces tours de bois roulantes que l'on nommait *Beffrois* ou *Garrots* *, et qu'au moyen-âge on considérait comme dernière ressource dans les siéges opiniâtres. Le duc en avait fait préparer les matériaux de longue main ; il n'y eut plus qu'à monter ce beffroi. Il était de forme carrée, avait vingt pieds sur chaque face, et sa hauteur, d'où s'abattait un pont, égalait celle des murs de la ville assiégée. Il était en outre percé d'un grand nombre de meurtrières, par lesquelles les arbalétriers pouvaient tirer à couvert sur ceux qui se présentaient pour défendre le parapet. Trois cents Anglais d'élite s'y enfermèrent.

Ces sortes de machines étaient très redoutées ; les habitants de Rennes virent avec consternation celle-ci s'élever et s'approcher de leurs murailles. Cependant, animés par la valeur et l'exemple de Du Guesclin, ils résistèrent courageusement à un premier assaut et repoussèrent constamment les ennemis dans leur beffroi ; mais ils y perdirent beaucoup de monde et la plupart de leurs meilleurs soldats.

Le reste de la garnison ne se composant plus guère que de la milice bourgeoise, peu habituée à des actions si meurtrières, il était à craindre que, dans un second assaut, les Anglais n'eussent un succès entier et ne réussissent enfin à s'emparer de la ville. Le gouverneur Penhouët en témoigna ses appréhensions à Du Guesclin. Celui-ci convint que le péril était imminent, mais assura qu'il restait encore un moyen de le conjurer et qu'on pouvait tout sauver par un coup de main hardi. Il proposa donc à Pen-

* Voir la note 3 à la fin du volume.

houët de faire faire une vigoureuse sortie qu'il se chargeait de commander en personne, et d'aller mettre le feu au beffroi, seul expédient par lequel on pût le détruire.

L'exécution d'un projet si téméraire n'était pas une chose facile, car huit cents hommes d'élite montaient la garde jour et nuit autour de la machine et en défendaient les approches. Cependant, se confiant en l'intrépidité de Du Guesclin, le gouverneur l'adopta, voyant bien d'ailleurs qu'il n'y avait plus qu'un moyen en quelque sorte désespéré qui pût sauver la place dont la défense lui avait été confiée. Les habitants, qui se croyaient invincibles avec notre héros à leur tête, se présentèrent en foule pour l'accompagner dans sa périlleuse expédition. Penhouët choisit les plus aguerris; il donna donc à Du Gueslin cinq cents arbalétriers, ayant chacun une petite fascine soufrée qu'ils devaient adapter à leurs flèches pour la lancer toute enflammée contre la machine. Il commanda en même temps cinq cents autres hommes de pied et quelques cavaliers pour être prêts à soutenir les premiers au cas qu'ils en eussent besoin.

Les choses ainsi disposées, Bertrand sortit à la petite pointe du jour, suivi de ses cinq cents braves, l'épée d'une main, la torche de l'autre, et marcha jusqu'au beffroi. Les huit cents Anglais, qui le gardaient avec vigilance, se mirent en devoir de les repousser; mais ils furent chargés si impétueusement, qu'ils furent rompus en un moment. Trois cents furent tués à la première charge, et les autres, prenant l'épouvante en entendant le cri de *Notre-Dame Du Guesclin!* s'enfuirent en désordre. Les Bretons s'approchèrent alors du beffroi, la porte en fut enfoncée à coups de haches et tous ceux qui se présentèrent pour en défendre l'entrée furent incontinent massacrés. Une centaine d'Anglais, pour éviter l'épée de Du Guesclin, se réfugièrent au plus haut étage de la machine, mais ils ne purent éviter la mort. On y lança les fascines soufrées et allumées qui l'embrasèrent de toutes parts. Beaucoup de malheureux Anglais, voyant la flamme les gagner, se précipitaient du haut en bas de la tour et se tuaient roides sur la place. Enfin la machine incendiée se déboîta et s'écroula

avec un fracas horrible, mêlé des hurlements des misérables qui y étaient demeurés et qui périssaient dans les flammes.

Cependant tout le camp s'étant mis sur pied, des forces bien supérieures tentaient d'envelopper la troupe de Du Guesclin. Mais il la rallia en bon ordre, et, soutenu par les cinq cents hommes de réserve restés dans Rennes, il fit face à l'ennemi de tous côtés, si bien qu'il ne put être entamé, et qu'après cette action glorieuse, accomplie avec une rare audace, nos Bretons rentrèrent dans Rennes, n'ayant perdu que cinq hommes seulement, tandis qu'ils laissaient le champ de bataille couvert des cadavres des Anglais, sans compter ceux qui avaient péri à la destruction de la machine.

Après ce dernier échec, qui anéantissait toutes ses espérances, le duc de Lancastre désespéra de jamais prendre Rennes. Il avait épuisé, par la longueur de son siége, toutes les ressources que pouvait lui offrir la contrée environnante en vivres et en fourrages; la famine menaçait son camp; Charles de Blois pouvait d'un instant à l'autre arriver avec un secours de troupes fraîches, l'attaquer, et alors sa défaite était certaine. Son armée épuisée, se trouvant prise pour ainsi dire entre deux feux, n'aurait pu résister à une attaque extérieure combinée avec une sortie de la garnison. Il sentait donc qu'il était réduit à la nécessité absolue de lever le siége, et il n'était plus retenu que par le serment solennel qu'il avait fait de ne pas y renoncer qu'il n'eût arboré les léopards d'Angleterre sur les remparts de la ville. En ces temps d'héroïsme et de loyauté, on se croyait inviolablement lié par la religion du serment, et les fastes de l'histoire ne peuvent presque citer aucun exemple qu'un chevalier y eût jamais manqué. Le prince anglais tenait absolument à accomplir le sien, et cependant il se voyait plus que jamais dans l'impossibilité de le faire.

Ce fut encore Du Guesclin qui résolut cette difficulté et opéra à la fin l'entière délivrance de Rennes. Instruit par quelques pourparlers de la perplexité du duc de Lancastre, il proposa de l'en tirer par un subterfuge qui ne pût que couvrir ce prince

de ridicule aux yeux des assiégés, mais qui satisfaisait à la fois sa conscience et son amour-propre.

Bertrand lui fit donc dire qu'on lui permettrait d'entrer dans la ville, lui dixième, comme s'il était victorieux; qu'il monterait sur la muraille, qu'il y planterait, sur une des portes, sa bannière déployée; mais qu'il sortirait ensuite et lèverait le siége immédiatement; la formule de son vœu se trouvant ainsi accomplie littéralement.

Le prince anglais accepta cette proposition. Au jour fixé, il se présenta à l'une des portes de Rennes, suivi de neuf de ses principaux capitaines. Elle lui fut ouverte sur-le-champ; Penhouët, accompagné de Du Guesclin et des plus notables habitants, vint le recevoir et lui présenta les clefs de la place. Le duc les prit et les rendit aussitôt. On le conduisit ensuite à l'hôtel de ville, où un banquet splendide lui avait été préparé. Après ce festin, il monta, comme on en était convenu, sur la porte principale de Rennes et y planta sa bannière déployée. En ce moment, Du Guesclin, s'approchant de lui avec respect, lui demanda, en lui présentant, selon l'usage, une coupe de vin épicé pour boire à la santé du roi d'Angleterre, en quel endroit il continuerait la guerre après la levée du siége. « Vaillant Bertrand, lui répondit-il, assurez-vous que je vous » le ferai savoir, et que je vous donnerai un champ assez large » pour y exercer votre valeur. »

Après avoir ainsi, par cette vaine cérémonie, mis sa conscience en repos, le duc se retira avec les siens, pour donner ordre à la levée immédiate du camp; mais il éprouva alors une grande mortification : à peine repassait-il le pont-levis, qu'un des soldats de la garnison monta sur la porte, en arracha l'étendard d'Angleterre et le jeta aux pieds du prince en criant : « *On a bien dit qu'il y serait planté, mais on n'a pas dit* » *qu'il y resterait.* » Cette action fut accompagnée des huées des bourgeois qui bordaient la muraille. Lancastre en fut outré; mais sa parole était donnée, et il leva le siége dans la nuit suivante. Il se retira dans Auray pour y concerter avec le jeune comte de Montfort un plan d'opérations pour la campagne suivante.

Ainsi finit le siége de Rennes, en 1357; il fut sans contredit un des plus mémorables de tous ceux qui eurent lieu pendant la longue guerre de la succession. Il est certain aussi que tout l'honneur en appartient à Du Guesclin. Si, par son audace intrépide, il n'eût pas réussi à entrer dans la place; s'il n'eût pas été présent pour commander les sorties et y combattre en personne, si les plans et les entreprises des Anglais n'eussent pas été constamment déconcertés par sa valeur, il est hors de doute que ce siége aurait eu une issue toute différente.

A peine fut-il levé, que Charles de Blois (qui aurait pu arriver plus tôt) se hâta de se rendre à Rennes. Il y mit ordre à toutes choses, car, pendant un siége si long et si meurtrier, toutes les affaires de la ville n'avaient pas manqué de péricliter. Il songea ensuite à récompenser le zèle et la fidélité des habitants et des gens de guerre qui, dans cette circonstance, avaient servi ses intérêts avec tant de dévouement. Il fit beaucoup de largesses et d'aumônes aux veuves et aux orphelins de ceux qui avaient péri à la défense de la ville, récompensa du mieux qu'il put les soldats et les officiers de la garnison; et quant à Du Guesclin, auquel il reconnaissait qu'il devait surtout la conservation d'une place si importante, il lui fit don de la seigneurie de la Roche-Derrien. * Ce fut là le commencement de la fortune du vaillant chevalier, qui, comme on sait, était peu riche de son patrimoine.

* La Roche-Derrien est une petite ville située sur la rivière de Jaudy, à cinq quarts de lieue au sud de Tréguier. Son château était bien situé, sur une hauteur escarpée que contourne la rivière; mais il est entièrement détruit et on n'en voit plus que l'emplacement, sur lequel est érigé un calvaire. Presque toutes les maisons de la Roche-Derrien sont fort anciennes et ont vu probablement l'époque à laquelle Du Guesclin en était seigneur. Il y a une fort belle église gothique, bâtie par Charles de Blois. Le buste de ce prince, celui de Jeanne de Penthièvre et celui de leur fils aîné sont encastrés dans le mur du chœur, à gauche : ce sont les seules effigies connues de ces personnages historiques.



CHAPITRE III.

SOMMAIRE.

Siége de Dinan par les Anglais. — Du Guesclin et Penhouët défendent la place. — Suspension d'armes. — Perfidie de l'Anglais Thomas de Cantorbery. — Du Guesclin le combat et le défait. — Le siége de Dinan levé. — Le roi Jean mande Du Guesclin à Paris. — Il entre au service de la France. — Il va en Normandie où il défait une division de l'armée anglaise. — Son mariage avec Tiphaïne Raguenel. — Première défaite de l'Anglais Felleton par Du Guesclin. — Il va en Poitou, assiége et prend le château d'Essay. — Il y est blessé. — Son retour vers la Bretagne. — Il y défait les Anglais à Saint-Méen. — Felleton veut surprendre le château de Pontorson. — Héroïsme de Julienne Du Guesclin, sœur de Bertrand. — Felleton battu et pris une seconde fois. — Prise du château de la Roche-Tesson. — Caurelée et Du Guesclin en Anjou. — Du Guesclin nommé général d'armée. — Prise de Carhaix.

Après la levée du siége de Rennes, l'historien Hay du Chastelet et, d'après lui, Guyard de Berville, font faire à Du Guesclin un voyage aux frontières de Normandie pour y visiter, près de Pontorson, un petit fief qu'il possédait en ce lieu de l'héritage de sa mère.* Là ces deux auteurs le font combattre en champ clos contre un chevalier anglais, nommé Guillaume Troussel, qu'il vainquit, quoiqu'il eût alors la fièvre quarte. Tout cela est controuvé, et les meilleurs chroniqueurs ne font aucune mention ni de ce voyage en Normandie ni du combat avec l'Anglais. Du

* Jeanne de Malemains, mère de Du Guesclin, était fille de Foulques de Malemains, seigneur de Sacey, gentilhomme normand. Nous ignorons l'époque de la mort de cette dame.

Chastelet a tiré ces faits d'une chronique mensongère, qui paraît avoir été écrite dans le seizième siècle et même assez avant dans cette époque, car le combat de Du Guesclin contre Troussel y est évidemment calqué sur celui de Bayard avec l'Espagnol dom Alonze de Sotomayor. Nous rejeterons donc absolument comme faux tout ce que les deux écrivains précités ont raconté de Du Guesclin dans l'intervalle de temps qui sépare le siége de Rennes de celui de Dinan dont nous allons parler. Cet intervalle s'écoula pendant une trève, qui dura environ dix-huit mois.

Le roi d'Angleterre avait été extrêmement mortifié de l'échec que ses troupes avaient essuyé devant Rennes, et, pour le réparer, à l'expiration de la trève, il envoya à Jean de Montfort un nouveau et puissant secours qui débarqua à Brest. Il l'augmenta successivement et tellement que bientôt la Bretagne fut inondée d'Anglais. Le duc de Lancastre fut confirmé dans la dignité de généralissime de l'armée britannique, et il fut investi de pouvoirs fort étendus, quoiqu'il lui fût enjoint pourtant de se concerter toujours avec le jeune prétendant pour toutes les opérations de la guerre.

Tous deux convinrent d'aller mettre le siége devant la ville de Dinan, qui tenait pour Charles de Blois ainsi que presque toutes celles de la province. Leur armée se mit donc en marche pour approcher de cette place. Les habitants, alarmés, en se voyant menacés par des forces imposantes, écrivirent à Charles de Blois pour le prier de leur envoyer une garnison qui les mît à même de résister. On ne sait trop pourquoi ce prince, qui avait mis tant d'insouciance à secourir les Rennois, ne fut pas en personne attaquer Lancastre avant qu'il arrivât devant Dinan : nous le voyons avec peine s'éloigner souvent du théâtre d'une guerre où se débattaient ses intérêts immédiats, pour ne s'occuper que des pratiques minutieuses d'une dévotion aussi exagérée que mal entendue. Quoi qu'il en soit, il ne fit rien de sa personne pour la défense de Dinan, mais il donna à Du Guesclin le commandement de six cents hommes, avec l'ordre de s'aller renfermer dans cette ville : c'était y envoyer une armée. Un grand nom-

bre de gentilshommes bretons, jaloux d'acquérir de la gloire dans cette circonstance importante et de partager le péril avec Bertrand, furent volontairement se jeter dans la place. De ce nombre furent Olivier Du Guesclin, son frère puîné, et Penhouët le Tort-Boiteux, que nous avons vu naguère gouverneur de Rennes. Ils furent tous assez heureux pour y entrer avant que l'armée anglaise en eût formé le blocus. On était alors en l'an 1359.

Dinan n'avait eu pendant long-temps d'autres fortifications que des palissades revêtues d'un fossé; mais, depuis le commencement du quatorzième siècle, cette ville avait été enceinte de fortifications en pierres de taille. Ses remparts, entièrement bordés de machicoulis, étaient flanqués de distance en distance par de fortes tours garnies des mêmes défenses. Ses portes étaient surtout fortifiées d'une manière remarquable. Nous avons vu encore intacte toute la ligne de fortifications de Dinan; elle présentait, en 1809, un aspect aussi pittoresque qu'imposant; elle subsiste seulement en partie aujourd'hui.

Le duc de Lancastre ne tarda pas à paraître avec sa nombreuse armée; il investit la ville, et les léopards d'Angleterre flottèrent de tous côtés autour de ses remparts. A l'aide des bons ingénieurs (5) qu'il avait dans son armée, le fossé fut comblé sur plusieurs points et l'escalade tentée. La garnison, animée surtout par l'exemple de Du Gueselin, repoussa valeureusement ces assauts; mais ils se multipliaient et coûtaient aux assiégés beaucoup de monde. Le grand nombre des assaillants leur permettait d'y envoyer chaque fois des troupes fraîches, tandis que, dans la ville, il fallait toujours que les mêmes guerriers courussent aux remparts chaque fois que l'ennemi plantait ses échelles. Ils étaient donc constamment sur pied, harassés de fatigue et déjà beaucoup diminués en nombre par ces actions toujours meurtrières. Le duc, d'ailleurs, resserrait la ville de si près, que ni vivres ni munitions n'y pouvaient entrer, et la famine commençait à s'y faire sentir.

Du Guesclin, Penhouët et les autres chefs bretons virent bien que, contre des forces si supérieures, toute résistance serait

inutile s'ils n'étaient bientôt secourus par des troupes capables d'obliger les Anglais à lever le siége; et qu'à moins de cela, ils se verraient incessamment réduits à capituler. Dans cette conviction, ils envoyèrent un parlementaire au généralissime anglais, pour lui proposer une suspension d'armes pendant laquelle ils enverraient un exprès à Charles de Blois pour lui exposer la situation de la ville et lui demander un prompt secours, s'engageant, si ce secours n'était pas arrivé sous quinze jours, de remettre la place au parti de Montfort.

Le duc de Lancastre, instruit par l'expérience du passé, se souvenant de la longue résistance de Rennes, et ne voulant point enfin réduire au désespoir de braves guerriers qui, commandés par Du Guesclin, pourraient lui faire payer la victoire trop cher, accéda à ces propositions. Une trève de quinze jours fut donc solennellement proclamée entre les deux partis. Toutes hostilités cessèrent; les portes de Dinan furent ouvertes; ses habitants eurent la liberté de sortir et de se promener comme ils voudraient dans la campagne, de même que les Anglais et les Bretons du parti de Montfort eurent la permission d'entrer librement dans la ville pour y visiter leurs parents ou leurs amis. Tous, assiégés et assiégeants, oubliant leurs inimitiés, se visitaient l'un l'autre, se réjouissaient ensemble et se donnaient mutuellement des fêtes et des festins. Ce fut alors qu'eut lieu un de ces épisodes de l'histoire de notre héros, qui, sans être d'importants évènements militaires, n'en ont pas moins puissamment contribué à ajouter à sa renommée.

Son frère Olivier, sur la foi de la trève, était sorti seul et sans armes pour se promener à cheval dans la campagne. Le hasard voulut qu'il rencontra, en revenant vers la ville, un chevalier anglais, nommé Thomas de Cantorbery*, qui se promenait aussi, mais armé et accompagné de quatre écuyers.

* Tous les vieux historiens l'appellent, par corruption, *Cantorbie*. Ces altérations des noms propres, très communes au moyen-âge, ont plus d'une fois jeté de la confusion sur l'histoire.

Cet Anglais, homme de grande naissance, était frère de l'archevêque de Cantorbery, primat d'Angleterre. Il arrêta brusquement Olivier et lui demanda avec arrogance qui il était. Le jeune homme répondit qu'il se nommait Olivier Du Guesclin, et qu'il était frère du brave Bertrand, dont la réputation était assez répandue pour être venue jusqu'à ses oreilles. A cette réponse, Cantorbery, qui depuis long-temps haïssait notre héros, se sentit enflammé de colère et l'exhala d'abord en injures grossières contre Bertrand, qu'il traita de misérable aventurier, de chef de brigands, de scélérat et de pillard. Il ajouta que, depuis long-temps, il désirait avoir l'occasion de lui faire quelque affront, et que, puisqu'enfin elle se présentait, il allait en profiter. Là-dessus, il déclara à Olivier, sans avoir égard à la trève, qu'il l'arrêtait prisonnier et ne le relâcherait pas à moins d'une rançon de mille florins d'or. Il ordonna au jeune Breton de le suivre, en le menaçant, s'il s'y refusait, de lui couper la tête sur-le-champ; et, en disant ces mots, il mit l'épée à la main.

Olivier Du Guesclin, seul contre cinq hommes, et de plus désarmé, ne pouvait tenter aucune résistance; mais il releva fièrement les injures que le déloyal Anglais avait vomies contre son frère aîné. « Sire, lui dit-il, vous avez grant tort, mon » frere est povre chevalier, et povrement herité, et s'il s'est avan- » cié pour avoir richesse et estre honnourez, vous ne l'en devez » blasmer. * » Cantorbery n'écouta aucune représentation et le conduisit prisonnier dans sa tente, où il le fit garder par deux archers.

Il se trouva là, par hasard, un écuyer breton qui avait autrefois servi au château de la Motte-Broons, chez le père de Du Guesclin. Cet écuyer, quoiqu'alors dans un parti opposé à celui de son ancien maître, lui avait toujours conservé beaucoup d'attachement. Il reconnut sur-le-champ le jeune prisonnier, mais n'en fit pas semblant. Sans rien dire à personne, il se hâta de courir à la ville pour prévenir Bertrand de l'aventure. Il le trouva

* Anciens mémoires sur Du Guesclin.

dans la place dite *du Champ* (aujourd'hui le champ Du Guesclin), occupé à regarder d'autres gentilshommes jouant une partie de longue paume. L'ayant abordé, il l'instruisit immédiatement de la violence qu'au mépris de la trève Cantorbery venait de faire à son frère. « Et par Saint-Yves, il me le rendra, s'écria » Bertrand, ne oncques si mauvais prisonnier n'a pris. » Laissant là le jeu et les joueurs, il sauta sur-le-champ à cheval et galopa d'une traite jusqu'au camp des Anglais.

La plupart d'entre eux le connaissaient depuis long-temps, et honorant un si brave chevalier, furent charmés de le voir arriver au camp, où ils le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Du Guesclin, sans s'amuser à leur répondre, les pria de lui indiquer où était le quartier-général. Ce fut-à qui s'offrirait pour l'y conduire. Introduit sous la tente du duc de Lancastre, il y trouva ce prince faisant une partie d'échecs avec le fameux Jean Chandos, environné du jeune comte de Montfort, du comte de Pembrock, de Robert Knolles et des autres principaux officiers de l'armée. Tous l'accueillirent avec empressement. Le duc, en l'apercevant, quitta sa partie, l'embrassa et lui dit que, quelles que fussent les affaires qui l'appelaient au camp, il s'en félicitait, puisqu'elles lui procuraient l'occasion de revoir un guerrier pour lequel il avait tant d'estime. Chandos, qui lui portait les mêmes sentiments, l'invita à souper avec lui, disant qu'il ne le laisserait pas retourner à Dinan, *qu'il n'eût auparavant goûté de son bon vin;* mais Du Guesclin, encore tout ému de colère, répondit qu'il ne boirait ni ne mangerait qu'il n'eût obtenu réparation d'un outrage qu'on lui avait fait. Le duc de Lancastre, prenant alors la parole, dit à Bertrand que, si quelqu'un de son armée lui avait fait le moindre tort, il lui en ferait assurément avoir raison, puis il lui demanda de quoi il s'agissait.

Le chevalier breton l'informa alors de l'aventure qui venait d'arriver à son jeune frère, lequel, malgré la foi de la trève, avait été insulté et fait prisonnier par le chevalier Thomas de Cantorbery.

Lancastre, à cette nouvelle, fut outré d'indignation, regardant

son honneur personnel comme compromis par cette violation d'un traité. Il dit à Du Guesclin qu'il allait lui faire rendre son frère sur-le-champ ; en même temps il ordonna à un de ses hérauts d'armes d'aller chercher Cantorbery et de le lui amener à l'instant même. Chandos et tous les autres seigneurs anglais qui étaient présents partagèrent l'indignation de leur général envers ce chevalier félon.

Quelque sujet qu'il eût de redouter la colère de son chef, Cantorbery, que sa haute naissance et sa proche parenté avec le primat rendaient aussi insubordonné qu'arrogant, se présenta devant le prince avec beaucoup d'effronterie ; il essuya ses sanglants reproches sans témoigner la moindre confusion et se refusa insolemment à l'ordre formel qui lui fut donné de mettre sur-le-champ Olivier Du Guesclin en liberté ; il osa même dire que c'était justement qu'il l'avait fait prisonnier ; qu'il le soutiendrait les armes à la main contre quiconque le démentirait, et que, pour preuve de ce qu'il avançait, il jetait son gage de bataille. En même temps, il jeta son gantelet au milieu de l'assemblée.

Bertrand se précipita dessus et le releva ; prenant ensuite la main de Cantorbery et la lui serrant fortement, il lui dit qu'il allait lui prouver qu'il était un traître et un déloyal, et que sa conduite envers son jeune frère était celle d'un lâche. Les deux chevaliers, également irrités, voulurent combattre sur-le-champ ; et comme Du Guesclin était venu au camp sans armes, Chandos lui offrit aussitôt un beau destrier (6) et une excellente armure.

Mais déjà le bruit de cet évènement s'était répandu dans toute la ville de Dinan et y avait jeté le trouble et l'inquiétude. Le chevalier de Penhoët, qui en était le commandant supérieur, comme il l'avait été précédemment à Rennes, voyant que les Anglais cherchaient tous les jours de mauvaises querelles à Du Guesclin, dans l'espoir qu'enfin il succomberait dans un de ces combats singuliers, craignit encore cette fois qu'ils n'usassent de trahison à son égard et qu'ils ne lui tendissent quelque piége, si le combat entre Cantorbery et lui avait lieu au milieu de leur camp.

Dans cette appréhension, il envoya en toute hâte un héraut au duc de Lancastre pour le supplier de trouver bon que le duel fût remis au lendemain, qu'il s'accomplît dans la ville de Dinan, où il y avait une place toute propre pour cela, et que, s'il lui plaisait d'y assister lui-même, il lui promettait toute sûreté pour sa personne, ajoutant qu'il serait reçu dans Dinan avec tous les honneurs dus à l'élévation de son rang et de sa naissance.

Le prince anglais accéda à cette proposition. Il décida, en conséquence, que le combat aurait lieu le lendemain, dans la ville même, sur la place du Champ; il accepta avec joie l'invitation que Penhouët lui avait faite d'y présider lui-même, demandant seulement des otages pour sa personne et pour les seigneurs de sa suite qui désiraient l'accompagner. Cette condition fut acceptée sans aucune difficulté.

Les deux champions se séparèrent donc, et chacun de son côté fut se préparer à un combat mortel, car de part et d'autre l'animadversion était égale, et chacun d'eux se promettait bien de ne point ménager son adversaire. Penhouët, en même temps, fit préparer les barrières qui devaient environner le Champ et des échafauds pour les spectateurs. Celui où devait se placer le duc de Lancastre fut décoré avec magnificence.

Les bons bourgeois de Dinan virent ces apprêts avec moins de joie que de consternation; ils craignaient beaucoup pour les jours de Bertrand, car Cantorbery passait pour un des plus vaillants et des plus vigoureux guerriers de l'Angleterre. Une jeune demoiselle de la ville, Tiphaine* Raguenel, fille de Robert Raguenel, vicomte de la Bellière, calma leurs appréhensions. Cette aimable personne, aussi renommée par sa beauté que par son savoir, s'était beaucoup occupée d'astrologie, science qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, était alors fort accréditée. Le hasard ayant plus d'une fois vérifié ses prédictions, ses oracles passaient pour infaillibles, et le peuple, y ajoutant une foi aveugle, la regardait comme une espèce de fée et lui en avait même donné le surnom. Tiphaine,

* Abréviation du nom de Stéphanie.

depuis long-temps, admirait Du Guesclin dont les belles actions avaient souvent retenti à ses oreilles. Elle possédait une de ces âmes ardentes et élevées dans lesquelles l'admiration conduit promptement à l'amour. Sans s'arrêter, comme une femme vulgaire, à la laideur de notre héros, elle ne considéra que sa valeur et la grandeur de son âme. Elle aimait en secret Du Guesclin, et trouva dans le sentiment qui l'animait la conviction que le noble guerrier triompherait en cette occasion de l'arrogance de l'insolent Anglais. Elle dit donc à ses concitoyens de se calmer et qu'elle avait appris par son art que le soleil du lendemain ne se coucherait pas sans que Bertrand eût remporté sur son ennemi une éclatante victoire.

Un de ces officieux, comme il s'en trouve toujours partout où il n'en est pas besoin, se hâta d'aller informer Du Guesclin de la prédiction de Tiphaine, comme si celui-ci eût besoin d'être rassuré pour entrer en lice. Bertrand ne croyait point aux vains oracles de l'astrologie : il s'en moqua ainsi que de celui qui les lui apportait; il dit qu'il n'attendait rien que de son épée et de la justice de sa cause, les prédictions des astrologues n'étant que chimères et mensonges.

Le lendemain, de bonne heure, le duc de Lancastre se rendit dans la ville, accompagné d'une suite aussi nombreuse que brillante. Il s'assit, avec ses officiers, aux places d'honneur qui avaient été préparées pour eux et où le gouverneur Penhouët les conduisit lui-même. Un grand nombre de dames des plus distinguées de la ville occupaient déjà d'autres échafauds, et les lices étaient environnées d'un nombre immense de spectateurs.

Les deux champions, armés de toutes pièces, le casque en tête et l'écu au col (7), entrèrent en lice tout à cheval, et se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, chacun à une extrémité du champ. Ils n'attendaient plus que le signal. Cependant, soit que la nuit, comme on dit, portant conseil, eût fait réfléchir Cantorbery sur la déloyauté de sa conduite; soit que, comme cela arrive assez ordinairement aux fanfarons insolents, le cœur vint à lui manquer au moment de combattre contre un adversaire aussi brave que

déterminé, il voulut tenter un accommodement avec Du Guesclin. Il avait prié secrètement Robert Knolles et Thomas de Granson de se charger du pourparler; Chandos et le comte de Pembrock se joignant à ces deux chevaliers, ils s'avancèrent tous quatre vers Bertrand, auquel ils dirent que la conduite de Cantorbery envers son frère avait été plutôt l'effet d'un emportement irréfléchi que d'une méchanceté préméditée; qu'il en éprouvait du regret, qu'il était prêt à reconnaître son tort et à lui rendre le jeune Olivier sans rançon. Le chevalier breton, encore irrité des injures que la veille l'Anglais avait vomies contre lui, répondit qu'il était trop tard et que les choses en étaient au point de ne pouvoir plus s'en dédire. « Je jure à Dieu tout-puissant, ajouta-t-il, que » le faux chevalier qui m'a fait vilenie, n'echappera jusqu'à temps » que son tort luy ay montré, où il me detruira ce voyant la » baronie. * » Toutefois, Du Guesclin dit encore aux amis de Cantorbery, que, s'il ne voulait pas combattre, il y consentirait, mais à condition qu'il vînt lui-même se mettre à sa discrétion en lui rendant son épée la tenant par la pointe.

Les chevaliers anglais répondirent que jamais Cantorbery ne se soumettrait à de si humiliantes conditions et qu'il aimerait mieux périr mille fois. Le duc de Lancastre et Penhouët, voyant alors que toute intervention était inutile, ordonnèrent qu'on laissât le champ libre aux deux adversaires.

Le signal étant donné, ils s'élancèrent l'un vers l'autre avec une égale impétuosité. Ils ne commencèrent point leur combat avec la lance, suivant l'usage ordinaire, mais en vinrent d'abord à l'épée et se chargèrent si furieusement que mille étincelles jaillirent de leurs armures, dont bientôt les pièces mêmes volèrent en éclat. Longtemps ils s'acharnèrent l'un sur l'autre avec un égal avantage. Les spectateurs étonnés gardaient un profond silence et ne pouvaient concevoir qu'un combat rendu avec tant d'animosité se prolongeât ainsi avec égalité sans que la fortune se prononçât pour l'un ou l'autre des champions. Enfin, dans un effort désespéré que fit Can-

* Toute la noblesse assistante.

torbery pour fendre la tête de son ennemi, son épée porta à faux et lui échappa de la main. Du Guesclin sauta à terre aussitôt, s'en empara et la jeta hors du camp; mais il ne put trouver le moment pour remonter à cheval, poursuivi qu'il était par Cantorbery.

Le combat prit alors un caractère plus effrayant par l'inégalité de ses chances. Le chevalier anglais n'avait plus d'épée, mais il avait l'immense avantage d'être monté sur un puissant coursier, tandis que le chevalier breton était à pied et qu'il lui était ainsi bien difficile, dans cette situation, de se servir de son épée qu'il avait conservée. Cantorbery se crut sûr de la victoire; il fit caracoler son cheval et poursuivit ainsi Du Guesclin qui ne pouvait éviter d'être écrasé qu'en faisant des détours à la course. Or, cet exercice lui était extrêmement pénible, à cause du poids de son armure et de l'embarras que lui occasionnaient ses genouillères qui l'empêchaient de plier le jarret. Il vit bien que l'intention de son ennemi était de le fatiguer et de lui faire ensuite passer son cheval sur le corps. Pour déjouer sa tactique, il cessa de chercher à l'éviter; mais s'asseyant par terre au milieu du champ, il se débarrassa le plus vite qu'il put de ses grèves et de ses genouillères. L'Anglais, le voyant dans cette position, crut que le moment était favorable pour en avoir bon marché, et il piqua son cheval sur lui afin de l'écraser. Du Guesclin le vit venir, et, conservant toute sa présence d'esprit, au moment où le cavalier le joignait, il fit un léger mouvement de côté pour l'éviter, et tout d'un temps il enfonça jusqu'à la garde son épée large de quatre doigts dans les flancs du coursier. L'animal, se sentant mortellement blessé, se cabra et fit de si rudes saccades qu'il jeta Cantorbery par terre. Du Guesclin alors se précipita sur lui, lui arracha son casque, et lui mettant l'épée dans la gorge, lui dit de se confesser vaincu, ou qu'il allait le tuer. L'Anglais, furieux de sa défaite, n'y voulut pas consentir. Du Guesclin, irrité de cette obstination hors de saison, lui fit quelques blessures au visage en le frappant avec ses gantelets de fer, et il le mit tout en sang, lui répétant toujours d'avouer ses torts, ou qu'il lui

couperait la tête. Cantorbery, tout sanglant et tout étourdi, ne pouvait plus répondre. En ce moment, plusieurs chevaliers anglais coururent à lui et le prièrent de laisser la vie au vaincu ; mais Bertrand leur répondit : « Seigneurs, laissiez-moi ma bataille achever. Car par la foy que je doy à Dieu, ou il se rendra à moy » comme mon prisonnier, ainsi comme il a fait à mon frère, ou » je le tueray tout mort. » (Ancienne chronique de Du Guesclin.) Les Anglais redoublèrent leurs instances, mais Du Guesclin était inflexible ; enfin il dit qu'il ne consentirait à épargner son ennemi qu'à la prière du duc de Lancastre, auquel il n'avait rien à refuser.

Là-dessus Penhouët le Tort-Boiteux vint de la part de ce prince lui demander la vie de Cantorbery, quoiqu'il convînt que l'indignité de sa conduite ne méritait aucune grâce. Il lui promettait, en outre, de lui faire faire de ce félon pleine et entière justice. Du Guesclin, satisfait, abandonna alors le vaincu qui avait perdu connaissance et qui fut emporté sur une claie par-dessus les barrières du camp, marque d'ignominie par laquelle, selon l'usage de ces combats à outrance, on flétrissait celui qui avait été vaincu en soutenant une mauvaise cause.

Le vainqueur, au contraire, sortit de la lice par la barrière ouverte au son des fanfares de trompettes et au bruit des acclamations joyeuses de tous les spectateurs. Il fut d'abord saluer le duc de Lancastre, qui admirait sa valeur et qui le reçut gracieusement en lui disant : « Messire Bertrand, vous avez vaillamment » soutenu votre bon droit ; bien heureux est le prince qui a un » serviteur aussi brave que vous, car il ne peut manquer d'ob- » tenir sur ses ennemis de grands avantages. Pour moi, je pu- » blierai partout ce que je viens de vous voir faire en cette oc- » casion où vous avez acquis tant d'honneur et de gloire. » Il fit ensuite délivrer le jeune Olivier Du Guesclin, auquel on rendit son cheval et tout son équipage.

Les soins que l'on s'était empressé de donner à Cantorbery venaient de lui faire recouvrer l'usage de ses sens. Le duc ordonna qu'il fût amené en sa présence, et là, devant tous les chevaliers

des deux partis, il lui témoigna hautement son indignation de son infraction à une trève que son honneur à lui, duc de Lancastre, avait solennellement garantie. Il le condamna à payer à Olivier les mille florins d'or auxquels il avait cru devoir fixer sa rançon quand il l'avait arrêté si déloyalement, lui fit ôter son armure, qui appartenait de droit au vainqueur, et enfin le chassa honteusement en lui défendant de jamais reparaître en sa présence.

Les principaux habitants de la ville avaient fait préparer un grand repas pour célébrer la victoire de leur compatriote. Le duc et sa suite voulurent bien y prendre part. Les dames les plus distinguées de la ville y assistèrent; chacun fêta à l'envi le valeureux Bertrand Du Guesclin, et le prince anglais ne cessa de lui prodiguer des marques de son estime. Après le festin, il se retira dans son camp, où Penhouët, Du Guesclin et autres chevaliers bretons l'accompagnèrent pour lui faire honneur. Les otages furent rendus de part et d'autre; on attendit dans le repos l'issue de la trève.

Elle fut plus prompte et plus heureuse pour les habitants de Dinan qu'ils n'auraient osé s'en flatter. La suspension d'armes durait depuis trois jours, lorsque, le lendemain même du combat dont nous venons de rendre compte, le duc de Lancastre reçut du roi d'Angleterre l'ordre subit de lever le siége de Dinan, d'abandonner de suite les affaires de la Bretagne, en quelqu'état qu'elles fussent, et de se porter avec son armée sur la ville de Calais, d'où il voulait faire une invasion en France avec une armée considérable. Édouard III, qui tenait alors le roi Jean prisonnier à Londres depuis la funeste bataille de Poitiers, voulait profiter des troubles, où l'absence de ce brave et malheureux prince jetait le royaume, pour l'envahir et l'accabler sous des forces très supérieures; il regardait déjà la conquête de la France comme assurée, mais il sentait cependant que, pour accomplir un tel dessein, il avait besoin de concentrer et de réunir tous ses moyens.

Lancastre leva donc le siége de Dinan, malgré les prières du jeune comte de Montfort, qui, réduit à ses propres forces, ne

pouvait le continuer. Il fut s'embarquer à Brest, et Montfort, retiré dans Hennebont auprès de la comtesse sa mère, se vit contraint de consentir à une trève de quelque temps avec Charles de Blois. Cette trève avait été négociée entre les deux compétiteurs par quelques prélats bretons, afin de suspendre l'effusion du sang humain et de tâcher, pendant sa durée, d'amener les deux rivaux à quelque accommodement pacifique.

L'escadre, qui portait sur les flots de la Manche le duc de Lancastre et son armée, fut bien loin d'être favorisée : battue et dispersée par une violente tempête, plusieurs de ses vaisseaux périrent ; le reste arriva dans les ports d'Angleterre dans un tel délabrement qu'Édouard ne se crut plus assez fort pour exécuter son projet d'invasion, du moins pour le moment, et il fut contraint de l'ajourner ; mais dès qu'il eut réparé ses pertes et rétabli l'ordre dans son armée, il débarqua enfin à Calais, d'où, se répandant dans l'Artois et la Picardie, il arriva presque sans coup férir aux environs de Paris. C'en était fait de la France, si un évènement fortuit ne fût venu la sauver. On sait que l'armée anglaise, faisant le siége de Chartres, fut assaillie d'un si effroyable orage, que tous les soldats, les chefs, et le roi lui-même, en furent frappés d'épouvante. Ils s'imaginèrent que Dieu leur envoyait ce fléau en punition des déprédations que leur ambition et leur cupidité leur avaient fait commettre. On sait que, disposé par suite de cette frayeur à faire la paix avec la France, Édouard conclut, en 1360, le traité de Brétigny.

Mais ce traité, qui, outre la rançon énorme qu'il exigeait pour la liberté du roi, livrait à l'Angleterre les plus belles provinces de la France, était inexécutable. La population entière se souleva contre une telle condition, et les états réunis refusèrent d'y accéder. Le roi Jean, qui était revenu en France en laissant en otage le duc d'Anjou son second fils, vit bien qu'il fallait à toute force continuer la guerre ; mais il voulut du moins profiter de l'armistice qui régnait pendant qu'on discutait les articles du traité, pour se mettre en état de reprendre les hostilités avec avantage. Il réorganisa de son mieux son armée et chercha à y

attirer de toutes parts des capitaines vaillants et expérimentés.

La renommée de Du Guesclin était parvenue à ses oreilles même pendant sa captivité à Londres. Depuis son retour en France, il ne cessait d'en entendre parler de la manière la plus avantageuse. Convaincu de l'utilité dont pourrait lui être un tel chevalier, il souhaita vivement l'avoir à son service. Le maréchal Arnould d'Andreham, qui connaissait Du Guesclin depuis long-temps, fortifia le monarque dans son intention. Il lui dit que, l'état de paix temporaire, dans lequel était alors la Bretagne, laissant notre héros dans l'oisiveté, il ne doutait pas qu'il ne saisît avec empressement l'occasion qui lui serait offerte d'acquérir une gloire nouvelle en se rangeant sous la bannière des lis.

Le roi, pour mieux disposer notre héros à accepter ses offres, lui écrivit de sa main même une lettre des plus flatteuses, dans laquelle il lui disait que, désirant depuis long-temps connaître personnellement un si brave chevalier, il l'engageait à se rendre le plus tôt possible à la cour. Il chargea un de ses chambellans d'aller remettre cette missive à Du Guesclin lui-même.

Celui-ci était alors retiré dans le petit fief que, de l'héritage de sa mère, il possédait auprès de Pontorson. Il y passait, dans un repos qui ne lui convenait guère, le loisir que lui laissait la trève, ayant autour de lui plusieurs de ses compagnons d'armes, pauvres gentilshommes qui avaient fait avec lui leurs premières campagnes et qui, toujours attachés depuis à sa fortune, ne l'avaient jamais quitté. Il les entretenait et les nourrissait même de ses propres deniers; il s'en était fait pour ainsi dire une famille dont il était le père et le chef. Aussi tous lui étaient dévoués à la vie et à la mort, et lui avaient juré de ne jamais l'abandonner, quelques chances qu'il pût courir.

Bertrand, en recevant la lettre du roi de France, se trouva on ne peut plus honoré d'une marque si insigne de la considération d'un grand monarque. Il s'empressa de se rendre au désir que ce prince lui témoignait de le voir et partit en hâte pour la cour.

Dès son arrivée, le maréchal d'Andreham le présenta à S. M., qui l'accueillit de la manière la plus favorable, lui témoigna le

désir qu'elle éprouvait d'avoir pour serviteur un capitaine d'un mérite tel que le sien, et lui dit que, s'il consentait à entrer au service de France, il pouvait compter sur un rapide avancement et sur des récompenses proportionnées à son mérite éminent.

Du Guesclin témoigna respectueusement au roi combien il était flatté de la proposition dont il l'honorait, disant qu'il était porté à l'accepter de grand cœur; mais il observa que, pendant la guerre de Bretagne, il s'était formé une compagnie de gentilshommes peu fortunés qui ne vivaient que du métier de soldat, et s'étaient attachés à sa personne, et que, réciproquement, ils s'étaient engagés solennellement à ne se jamais quitter; que, lié par cet engagement, il ne pouvait entrer dans l'armée royale, à moins que Sa Majesté ne consentît à prendre avec lui ses compagnons à son service. Cette considération n'arrêta pas le roi, qui voulait s'attacher Du Guesclin à tout prix. Il lui dit donc qu'il l'autorisait à former avec ses anciens compagnons d'armes une compagnie de cent lances, sans compter les archers, de laquelle compagnie il le nommait capitaine, et qu'il les retenait tous à son service en leur allouant des appointements fixes. (8) En même temps, il donna à Du Guesclin le gouvernement de la ville de Pontorson, que sa position sur les frontières de la Bretagne et de la Normandie, alors inondée d'Anglais, rendait un poste très important.

Du Guesclin, ravi de tant d'honneurs, jura au roi de France une fidélité inviolable; puis, prenant congé de lui, il lui promit de charger les Anglais, en quelque lieu qu'il les rencontrât, quand l'occasion se présenterait, et quelle que pût être l'inégalité du nombre. Il se rendit à son gouvernement de Pontorson et s'appliqua sur-le-champ à y organiser régulièrement sa compagnie de cent lances, qui fut mise bientôt sur le meilleur pied et parfaitement équipée en armes et en chevaux. (9)

Il ne tarda pas à trouver l'occasion de donner à son souverain des preuves de son zèle. Les Anglais, toujours mauvais observateurs de la foi des traités, ne cessaient, malgré celui de Brétigny, de courir la Normandie et d'y commettre des actes d'hos-

tilité. Deux de leurs capitaines entre autres, nommés dans les chroniqueurs Windsor et Pleby, ayant sous leurs ordres un millier de cavaliers, se faisaient redouter par leurs exactions ; ils pillaient et rançonnaient sans pitié tous les habitants qui n'étaient pas affectionnés à leur parti. Du Guesclin se chargea de mettre un terme à leurs brigandages et marcha contre eux avec ses hommes d'armes. Ces deux capitaines ne tardèrent pas à être informés de sa marche, et bientôt même les éclaireurs des deux partis se rencontrèrent. Les Anglais avaient appris à leurs dépens à redouter Du Guesclin ; ils traînaient après eux un convoi considérable de bestiaux et de charriots chargés de leur butin ; et craignant de perdre leur proie, ils n'eurent que le temps de se jeter avec tout ce bagage dans un petit village où ils se remparèrent du mieux qu'ils purent. Dès le soir même, la compagnie de Du Guesclin les atteignit et se prépara à les assaillir dans le poste où ils s'étaient refugiés.

Les deux capitaines Windsor et Pleby ne tardèrent pas à s'apercevoir que la position qu'ils avaient prise était mauvaise. Leurs forces, concentrées dans l'espace étroit du village, embarrassées de leurs charriots et du bétail qu'ils traînaient à leur suite, ne pouvaient s'y développer de manière à pouvoir faire face à l'ennemi sur tous les points. Ils auraient bien voulu sortir et regagner la campagne, mais il n'était plus temps : Du Guesclin les serrait de si près et avait si bien disposé ses gens pour l'attaque qu'il n'y avait pas moyen de songer à forcer sa ligne; et les Anglais, se trouvant pris là comme dans une souricière, se voyaient au moment d'être obligés de se rendre à discrétion.

Dans cette situation désespérée, les deux capitaines crurent pouvoir se tirer d'affaire en faisant un appel à la générosité de Du Guesclin. Ils lui envoyèrent donc dire par un trompette qu'un guerrier aussi vaillant que lui ne devait pas profiter de la position désavantageuse de ses adversaires pour les attaquer, qu'il lui serait plus honorable de les combattre en rase campagne, et qu'en conséquence ils le priaient de remettre la partie au lendemain, après leur avoir permis de sortir dans la plaine et de s'y ranger en ba-

taille. Cette proposition était assez étrange, car, dans tous les temps, les lois de la guerre ont permis d'attaquer avec honneur un ennemi qui s'est acculé dans une mauvaise position, et tout commandant qui ne le ferait pas passerait pour une grande dupe. Du Guesclin pouvait donc en toute sûreté de conscience assaillir les Anglais dans le lieu où il les tenait renfermés. Mais, en outre, ladite proposition était presque une perfidie, car les Anglais étant au nombre de mille hommes, et la compagnie de Du Guesclin ne se composant que de quatre cents combattants, la supériorité numérique devait donner en rase campagne un grand avantage à ses adversaires.

Cependant le généreux chevalier, pour faire voir que rien au monde n'était capable de l'intimider, accorda aux deux chefs anglais ce qu'ils lui avaient demandé. La nuit se passa en repos de part et d'autre, et le lendemain matin les ennemis sortirent du village, se rangèrent en bataille, et l'action s'engagea aussitôt. Elle dura six heures entières; car si les Bretons attaquaient avec impétuosité, les Anglais soutenaient vaillamment leur choc, et, en outre, ils étaient en nombre bien supérieur, ainsi que nous venons de le dire; mais la valeur et l'exemple de Du Guesclin enfantaient des prodiges, et la victoire lui demeura complètement. Les Anglais furent tous tués ou faits prisonniers; Windsor et Pleby furent du nombre de ces derniers.

Cette action vigoureuse rétablit le calme et le bon ordre dans toute la Normandie; aucun des aventuriers qui brigandaient dans cette province n'osa plus se mettre en campagne, tant le nom seul de Du Guesclin leur inspira de terreur. Le roi fit témoigner au brave Breton combien il était satisfait de l'important service qu'il venait de lui rendre en mettant un terme aux déprédations que commettaient les ennemis dans une de ses plus riches provinces.

Tout étant tranquille pour le moment, Du Guesclin demanda et obtint un congé pour se rendre à Nantes, où il voulait aller visiter Charles de Blois et son épouse, ses seigneurs immédiats. Pendant la route, il n'est sorte de témoignages d'admiration qu'on

ne lui prodiguât publiquement; chacun accourait sur son passage pour le voir et même lui apporter des présents que sa modération lui fit toujours refuser. Il fut parfaitement bien accueilli du duc et de la duchesse Jeanne de Penthièvre. Quoique plusieurs envieux eussent cherché à le desservir près d'eux, la loyauté et la franchise de Du Guesclin leur étaient trop bien connues pour qu'ils pussent ajouter foi aux traits de la méchanceté et de la calomnie. On assure que la duchesse même lui donna alors une preuve de son affection particulière en lui ménageant une riche alliance, et que ce fut par son intervention qu'il épousa, dans ce même temps, c'est-à-dire vers 1360, Tiphaine Raguenel, cette demoiselle de Dinan qui, depuis long-temps, prévenue favorablement pour le héros, avait prédit qu'il sortirait victorieux de son combat contre l'Anglais Cantorbery.

Tiphaine était fille unique de Robin Raguenel, vicomte de la Bellière; elle apporta en dot à Du Guesclin une fortune considérable et de plus le tribut de sa beauté, qui était fort remarquable, et celui d'un esprit au-dessus de son siècle. Son époux l'aima bientôt éperdûment. Après la solennité de ses noces, il retourna à son poste dans le gouvernement de Pontorson. Toute la noblesse des environs l'y attendait pour le féliciter sur son mariage; on voulut lui donner des fêtes, on se prépara même à les célébrer par un tournoi des plus brillants, ce qui était alors *le nec plus ultrà* des pompes de réjouissance. Mais pendant qu'on en faisait les préparatifs, le destin disposait des évènements plus sérieux. Le roi Jean n'avait pu encore amasser de quoi payer sa rançon, quoique le dévouement de ses sujets lui eût volontairement fourni des sommes très fortes. Son fils, qu'il avait laissé en otage à Londres, fatigué de sa captivité et désespérant d'en voir le terme, s'évada et revint en France; dès-lors le roi de France, esclave de sa parole et voyant aussi que sa liberté allait coûter trop cher à sa patrie, revint noblement se constituer prisonnier d'Édouard. « Si la bonne foi et la loyauté étaient bannies de la » terre, dit-il en allant reprendre ses fers, elles devraient tou» jours se retrouver dans le cœur des rois. » C'est à ce prince

bien plus qu'à tout autre que l'histoire doit surtout donner le titre glorieux de ROI CHEVALIER. Oui, il est bien véritablement chevalier ce roi qui, dans les moments calamiteux, ne déserta pas lâchement le trône de ses ancêtres; il est bien véritablement chevalier ce roi qui combattait dans la mêlée comme le moindre de ses soldats et attaquait l'ennemi corps à corps; il est bien véritablement chevalier ce roi qui, à la désastreuse bataille de Poitiers, préférait mourir les armes à la main plutôt que de se rendre; qui chercha à se faire tuer à la tête de ses braves plutôt que d'accepter des fers d'une main obscure; ce roi qui, réduit à cette cruelle extrémité, après avoir brisé toutes ses armes, ne voulut du moins remettre le tronçon de son épée sanglante qu'à un héros digne d'être son vainqueur, le prince de Galles. Oui, enfin, il est bien chevalier ce roi esclave de sa parole, qui préféra à un parjure la captivité et la mort! *

Ce brave et malheureux monarque retourné en Angleterre, et le traité de Brétigny rompu, les Anglais s'empressèrent de faire de nouvelles invasions en France. Une troupe de douze cents d'entre eux, commandés par Jean Felleton, débarqua à la Hougue et se dirigea sur la Bretagne. A cette nouvelle, Du Guesclin, laissant là et fêtes et réjouissances, se disposa à marcher contre eux. Il envoya dans différentes directions des éclaireurs pour être informé avec certitude de la direction que prenait la troupe ennemie. Celle-ci, qui avait fait grande diligence, approchait déjà de Pontorson; mais cette ville était défendue par un château assez fort et surtout par l'épée de Du Guesclin. Les Anglais firent halte à peu de distance des murailles, et leur chef se détachant s'approcha des bords du fossé et demanda à parler à Du Guesclin. Celui-ci ne se fit pas attendre et parut sur les créneaux. Alors Felleton, lui adressant la parole avec une arrogance ironique, lui demanda s'il n'y avait pas assez long-temps qu'il s'amusait à faire l'amour; qu'on voyait bien qu'il trouvait plus de charmes à demeurer en-

* On sait que, le traité de Brétigny n'ayant pu s'accomplir, le roi Jean mourut prisonnier à Londres, en 1364.

fermé nonchalamment près de sa nouvelle épouse qu'à courir les chances de la guerre, et qu'il allait devenir un gentillâtre casanier; que, pour lui, il était venu pour le combattre en combat singulier, s'il était assez hardi toutefois pour sortir de sa tanière; que, s'il n'était pas assez brave pour se mesurer avec lui dans un duel, il pouvait prendre avec lui tel nombre des siens qu'il lui plairait et qu'il trouverait un nombre égal d'Anglais pour lui faire tête. Enfin, il poussa l'insolence jusqu'à le défier de venir avec vingt Bretons contre cinq Anglais seulement, ajoutant qu'avec ce petit nombre il se faisait fort de les vaincre.

Du Guesclin, méprisant cette rodomontade britannique, dédaigna d'y répondre de bouche et tourna le dos à Felleton qui lui dit alors qu'il allait s'établir aux environs avec ses gens et qu'ils viendraient souvent manger ses poules et ses chapons. Le chevalier breton lui répondit avec sang froid, qu'il avait écouté patiemment toutes ses fanfaronnades et qu'elles l'avaient même beaucoup amusé; qu'il ne voulait pas, du reste, accepter le combat avec lui de la manière qu'il lui avait proposé, se réservant de défaire d'un seul coup et tout à la fois lui et les siens. « Préparez-vous donc à » une action générale, ajouta-t-il; mais en attendant prenez garde » de trop fatiguer ces beaux guilledins * que vous avez amenés » d'Angleterre et sur lesquels vos gens sont si gaillardement mon- » tés, car je compte bien en faire mon profit. » Cette réponse faite, il se retira sans attendre aucune répartie de Felleton, lequel, croyant l'avoir intimidé, rejoignit fièrement sa troupe à laquelle il dit qu'il venait de bien voir que ce Du Guesclin dont on parlait tant n'était qu'un poltron et un lâche. Puis il continua sa marche en entrant en Bretagne.

Cependant tous les gentilshommes bretons et normands, qui se trouvaient en ce moment au château de Pontorson, indignés des arrogantes paroles de Felleton, et enflammés de colère, couru-

* Chevaux propres au service de la cavalerie légère, et non pas cavaliers, comme l'a cru M. Mazas dans son Histoire des grands capitaines français du moyen-âge.

rent aux armes et voulaient absolument aller après lui pour le combattre corps à corps ou charger sa troupe en queue. Du Guesclin modéra leur ardeur et leur dit d'avoir patience, qu'il n'était pas homme lui-même à laisser impunies les fanfaronnades de l'Anglais, et que sa punition n'était différée que pour être plus complète; qu'on pouvait donc là-dessus s'en rapporter à lui.

Le corps que commandait Felleton se composait de trois cents hommes d'armes ou *lances* et de huit à neuf cents hommes de pied, archers ou arbalétriers. Du Guesclin, qui n'avait avec lui que sa compagnie d'hommes d'armes, se trouvait beaucoup trop faible pour attaquer un ennemi qui avait trois fois plus de monde que lui. Il manda donc sur-le-champ aux garnisons du Mont-Saint-Michel et de Saint-James de Beuvron, dépendantes de son gouvernement, de venir se joindre à lui. Toutes ces troupes réunies ne formaient encore qu'un corps d'un tiers moins nombreux que celui des Anglais; mais, malgré cette infériorité, le chevalier breton n'hésita pas à marcher à leur poursuite et à satisfaire l'impatience de ses compagnons, qui brûlaient d'en venir aux mains avec eux.

Felleton, tout bouffi d'orgueil et parfaitement content de lui-même, parce qu'il se persuadait qu'il avait intimidé Du Guesclin, s'avançait à grandes marches vers la Bretagne. Notre héros, qui le poursuivait avec non moins de hâte, l'atteignit dans les landes de Meillac, près de la petite ville de Combourg. Dès qu'il eut aperçu la division anglaise, qui marchait en bon ordre, trompettes sonnant et drapeaux déployés, il détacha un héraut d'armes chargé de dire à Felleton qu'il venait pour chercher ses fringants guilledins, ainsi qu'il le lui avait annoncé, et en même temps pour lui faire voir si vingt Bretons seraient vaincus par cinq Anglais.

Felleton, ayant reçu ce message, dit au héraut : « Retournez » vers votre chef et dites-lui que, bien loin de lui livrer mes » guilledins, je compte les faire servir aujourd'hui à porter ceux » de ses compagnons qui se rendront à ma merc et que j'emmène» rai prisonniers. » Se tournant ensuite vers les siens, il leur

dit que, pour leur bienvenue en Bretagne, la fortune leur offrait une belle occasion de battre ce Du Guesclin qui avait des forces bien inférieures aux leurs, et qu'il fallait cette fois en profiter pour venger l'Angleterre des affronts qu'il avait fait éprouver à ses armes. On répondit à sa harangue par des acclamations et des cris d'impatience, chacun lui demandant à être conduit au combat à l'instant même. Trois des plus braves chevaliers qui étaient avec lui firent vœu de tuer en ce jour Du Guesclin, ou de mourir à la peine.

Du Guesclin, qui vit les Anglais venir à lui en ordre de bataill e, y rangea aussitôt sa troupe. De part et d'autre, selon l'usage de cette époque, les deux corps se disposèrent sur deux lignes parallèles, les archers et les arbalétriers placés au front, devant les hommes d'armes. Tous étaient animés d'une égale ardeur, les Bretons pour se venger des injures de leurs ennemis, et ceux-ci se fiant en la supériorité de leur nombre, qui leur semblait un garant assuré de la victoire. L'action s'engagea par des décharges précipitées que firent les gens de trait et qui tuèrent et blessèrent beaucoup de monde. Quand ils eurent épuisé leurs flèches et carreaux*, la cavalerie mit la lance en arrêt et chargea avec une impétueuse rapidité.

Les lances rompues, après ce premier choc, qui coûta la vie à un grand nombre de guerriers des deux partis, tous se mêlèrent en se servant de la hache d'armes et de l'épée, et combattirent corps à corps avec un acharnement furieux. Dans cette sanglante mêlée, Du Guesclin tua de sa main deux des chevaliers anglais qui avaient fait vœu de le mettre à mort. Le troisième avait perdu la vie au commencement de l'action, par un coup de carreau qui lui avait percé la gorge. La fortune flotta long-temps incertaine entre les Bretons et leurs ennemis; tous se battaient avec une égale bravoure, tous étaient animés d'une même

* Le *carreau* était une grosse flèche à fer prismatique et très fort, qui ne se lançait qu'avec l'arbalète, instrument qui avait plus de portée et de force que l'arc ordinaire. Cette arme était très meurtrière.

haine et d'un désir égal de vengeance. Felleton, fait trois fois prisonnier, fut trois fois délivré par les siens. Enfin les Bretons, exaltés par l'exemple de Bertrand, déployèrent en cette occasion une si énergique valeur qu'ils firent reculer les Anglais. Felleton, renversé de son cheval par un écuyer breton, nommé Roland Bodin, fut pris une quatrième fois et à ce coup demeura dans les mains du vainqueur. Ses deux lieutenants, Isannay et La Grée, furent aussi faits prisonniers. Alors l'armée anglaise, privée de ses commandants, perdit courage et se débanda. Les soldats bretons, dans la fureur qui les transportait, faisaient main basse sur les fuyards et ne voulaient leur donner aucun quartier; mais l'humanité de Du Guesclin fit bien vite cesser un massacre qui ne pouvait ajouter à l'éclat de sa victoire. Il ordonna de prendre à rançon tous ceux qui se rendraient. Il fit sur-le-champ même panser les blessés et enterrer les morts. Le butin fait sur les vaincus fut en même temps partagé également entre les vainqueurs. Bertrand ne voulut pour sa part que les trois capitaines anglais Felleton, La Grée et Isannay, qu'il conduisit triomphalement dans son château de Pontorson, où il les retint prisonniers. Là le sire de Felleton eut tout le loisir de réfléchir au peu de succès de ses bravades, quoique Du Guesclin, vainqueur aussi généreux que guerrier intrépide, le traitât avec toutes sortes d'égards, lui laissant pour prison l'enceinte du château, l'y logeant commodément et le faisant manger à sa table même.

Pendant le voyage que Du Guesclin avait récemment fait à Nantes, il avait eu souvent l'occasion d'y voir, à la cour de Charles de Blois, un chevalier français d'une valeur renommée, nommé Jean de Saintré, qui commandait l'armée royale en Guyenne et était venu en Bretagne exprès pour saluer le prince qui en était devenu souverain. Jean de Saintré * et notre Bertrand avaient

* Ce Jean de Saintré fut très probablement, dans sa jeunesse, le héros d'un joli roman historique composé au quatorzième siècle, dont le manuscrit existe à la Bibliothèque royale, et duquel le comte de Tressan a publié l'extrait. Ce manuscrit vient d'être reproduit textuellement par un des meilleurs éditeurs de Paris.

souvent entendu parler l'un de l'autre et se portaient avant de s'être vus une estime réciproque qui, lorsqu'ils se rencontrèrent à Nantes, les engagea naturellement à se lier d'amitié. Ces deux chevaliers, également zélés pour le service de leur souverain, étaient alors convenus ensemble de réunir leurs forces et d'agir de concert quand il se trouverait une occasion de rendre au roi de France quelque important service.

Cette occasion se présenta peu de jours après la défaite de Felleton. Le château d'Essay, en bas Poitou, était occupé par une garnison anglaise qui faisait des courses fréquentes aux alentours et ravageait toute la contrée. Ce château était très fort et sa position, au milieu de marais impraticables pendant les trois quarts de l'année, le rendait la plupart du temps inaccessible. Saintré désirait beaucoup en chasser les Anglais. On était alors au cœur de l'été, et le moment était favorable pour en faire l'attaque, les marécages qui en défendaient l'approche étant presqu'à sec. Toutefois, cette place était si forte et sa garnison si nombreuse, que ce chevalier jugea sa propre troupe trop faible pour réussir à s'en emparer. Il écrivit donc à Du Guesclin pour lui rappeler leur engagement et lui demander sa jonction. Celui-ci, n'ayant pour le moment rien à faire en Normandie ni en Bretagne, s'empressa de se rendre à l'invitation qui lui était faite, laissant donc le sire de Felleton, Launay et La Grée, prisonniers à Pontorson, jusqu'à l'acquittement de leur rançon. Il se mit en marche pour le Poitou, à la tête de sa compagnie, augmentée d'un grand nombre de gentilshommes volontaires qui voulurent accompagner sa bannière, afin d'apprendre le métier des armes sous un si vaillant capitaine.

Les deux troupes, lorsqu'elles se furent réunies, se composaient de quatre mille hommes en tout. Les Anglais, évitant d'en venir aux mains en rase campagne, concentrèrent toutes leurs forces dans le château d'Essay, dont aussitôt les Français formèrent le blocus.

Jean de Saintré voulut par courtoisie remettre le commandement en chef entre les mains de Du Guesclin. Celui-ci s'en excusa,

disant qu'il n'avait de commission du roi que pour le servir en Bretagne et en Normandie; que lui, Saintré, était au contraire commissionné officiellement comme gouverneur de la Guyenne et du Poitou, qu'à lui naturellement appartenait toute la direction de l'entreprise, que les Bretons ne se considéraient que comme auxiliaires et obéiraient à son commandement. Saintré insistait pour le remettre à Du Guesclin, mais notre héros lui protesta qu'il repartirait pour la Bretagne sur-le-champ plutôt que de lui ôter un commandement dont il était si digne. Il fallut donc qu'il le conservât.

Les assiégeants commencèrent leurs approches et serrèrent le château de près. Ils furent d'abord fort incommodés par les archers anglais qui leur tuèrent plusieurs soldats; mais étant parvenus sur un terrain assez solide pour y établir des mantelets, ils s'avancèrent au moyen de ces abris jusqu'au pied de la muraille. Ils y plantèrent leurs échelles; car, dépourvus de machines, ils ne pouvaient enlever la place que par escalade. L'assaut commença donc sur tous les points à la fois et avec tant d'ardeur que les Anglais ne pouvaient suffire à y faire face et repousser les assaillants. Du Guesclin parvint le premier sur le rempart et y planta son étendart en criant : *N. D. Guesclin!* Ses Bretons le suivirent de près et furent en un instant maîtres des murailles. Les Anglais, voyant la place emportée, se rallièrent dans la cour, espérant de là gagner le donjon d'où ils pourraient obtenir une capitulation honorable. Du Guesclin, en les poursuivant, passa sur une espèce de pont formé seulement de deux ou trois planches pourries; son poids les fit rompre et il tomba dans la cour du château d'une hauteur de vingt pieds. Dans cette chute, il se cassa une jambe. Cinq Anglais accoururent pour l'achever, mais il avait eu le temps de se relever, et se soutenant sur une seule jambe, le dos appuyé à la muraille, il fit face à ses cinq ennemis : armé d'une longue hache d'armes, son arme favorite, il assomma le premier qui l'approcha et en blessa deux autres mortellement; il résistait valeureusement aux deux derniers, mais l'extrême douleur que lui causait sa propre blessure l'affaiblissait beaucoup;

il se sentait défaillir lorsqu'un écuyer breton, nommé Jean Hongar, l'aperçut faisant les derniers efforts et accourut à son secours. Il tua d'abord un de ces deux Anglais, le dernier prit la fuite. Du Guesclin, épuisé par la fatigue et la souffrance, tomba évanoui entre les bras de Hongar. Dans le premier moment, on le crut mort, et les Bretons, furieux de la perte de leur brave chef, se ruèrent sur les Anglais, auxquels ils ne firent aucun quartier: tous furent sacrifiés à leur douleur et à leur vengeance; ils mirent ensuite le feu au château.

Cependant Du Guesclin, transporté dans une tente sur des manteaux, revint à lui. On sut bientôt que sa blessure n'était pas mortelle, et les transports de joie de ses compagnons remplacèrent leurs cris de désespoir. Le traitement de la blessure du héros devant être long, il allait se trouver dans l'inaction pendant un certain temps; il prit donc congé du seigneur de Saintré et regagna la Bretagne. Il s'y arrêta à Nantes, où il se fit soigner par les chirurgiens de Charles de Blois, qui tenait toujours sa cour dans cette ville. Ce prince lui fit tous les bons traitements imaginables et lui dit que, la trève entre lui et Montfort devant bientôt expirer, il comptait sur lui pour l'ouverture de la campagne prochaine. Du Guesclin, d'après les ordres du roi, au service duquel il était, devait aider en tout le parti de Charles de Blois; il lui promit donc qu'il serait à sa disposition, ainsi que tout son monde, du moment où on reprendrait les hostilités.

Il demeura trois mois à Nantes pour attendre que sa jambe fût entièrement remise; au bout de ce temps, se voyant guéri et en état de monter à cheval, il reprit à petites journées le chemin de son gouvernement de Pontorson, suivi de sa compagnie ordinaire d'hommes d'armes. Un capitaine anglais, nommé Richard de Grevaques, était alors en garnison à Ploërmel, ville qui tenait le parti de Montfort. Ce capitaine, sachant que Du Guesclin était en route pour retourner à Pontorson suivi d'une escorte assez peu nombreuse, résolut de le surprendre et de l'enlever à son passage dans les environs de sa place. Bertrand fut informé de ce dessein, et bien loin de vouloir éviter

Grevaques, il se détourna de sa route pour le chercher et l'attaquer ouvertement lui-même. Deux ennemis qui se cherchent ne tardent pas d'ordinaire à se rencontrer. Du Guesclin, arrivé un soir à Saint-Méen, s'y arrêta pour y passer la nuit; il se logea dans l'abbaye, dont le prieur le reçut de son mieux, et cantonna dans les maisons du bourg les hommes de sa compagnie. Grevaques fut averti par ses coureurs que notre héros avait fait halte à Saint-Méen; il conçut l'espoir de l'y surprendre à l'improviste; il marcha toute la nuit à la tête de tout son monde, et arriva à Saint-Méen une heure avant le lever de l'aurore. D'abord il fit halte et envoya deux de ses soldats, déguisés en paysans, pour voir en quel état était le bourg et si l'on y faisait bonne garde. Ces deux hommes lui rapportèrent qu'il y régnait le plus profond silence, que tout le monde y dormait, à l'exception d'une vingtaine d'hommes postés au corps-de-garde, à l'entrée de la principale rue, mais qu'il était facile de les surprendre. Sur ce rapport, Grevaques s'avança à petit bruit avec ses gens; et fondit sur ce corps-de-garde dont il égorgea une partie; le reste s'enfuit et donna l'alarme. Tandis que les hommes d'armes français se réveillaient et s'armaient à la hâte, les Anglais attaquèrent une maison où étaient logés les équipages de Du Guesclin, gardés seulement par quelques valets; mais ces gens résistèrent courageusement à l'ennemi, et quelques chevaliers accourant à leur secours, un combat acharné s'engagea devant cette maison. Les Anglais ayant l'avantage du nombre firent reculer leurs adversaires et tuèrent même Geoffroy le Vayer, Raoul de Kergouët et le sieur De Romillé, braves chevaliers, qui tous trois étaient capitaines dans la compagnie de Du Guesclin. Cependant tous les habitants du bourg, éveillés par le tumulte, s'armèrent promptement et fondirent sur les Anglais dont une partie s'occupait déjà à piller. Leur capitaine, craignant que, dans leur désordre, ils ne finissent par être accablés et voulant, tandis qu'il avait encore le dessus, en venir à l'accomplissement de son dessein qui était de s'emparer de la personne de Du Guesclin; leur capitaine, disons-nous, les rallia et marcha droit à l'abbaye. Notre héros avait

eu le temps de se préparer au combat, et déjà ses hommes d'armes s'étaient rassemblés autour de lui. Averti de l'approche de Grevaques, il les rangea en bataille dans le préau de l'abbaye qui était vaste et spacieux, et bien loin d'en vouloir disputer l'entrée aux Anglais, il en fit ouvrir les portes toutes grandes. Ils arrivèrent. Grevaques, en voyant les portes ouvertes et la troupe de Du Guesclin rangée en bon ordre et l'attendant de pied ferme dans la cour, eut un moment d'hésitation : il avait eu le projet de la défaire par une surprise et non de la combattre en bataille; mais il n'y avait plus à reculer. Faisant donc contre fortune bon cœur, il chargea vigoureusement les Bretons, qui le reçurent sans reculer d'un pas, et l'action devint générale. Le combat fut long et meurtrier; mais, au milieu du carnage, le fils aîné de Grevaques tomba percé de coups; son malheureux père, le voyant expirer, sentit fléchir son courage. Les Anglais plièrent et furent enfin entièrement défaits; Grevaques, son gendre et son beau-frère, rendirent leurs épées à Du Guesclin, lequel, après cette nouvelle victoire, continua de s'avancer vers Pontorson.

Il y avait laissé, comme nous l'avons dit, ce Felleton dont les insolentes bravades avaient été si bien punies. Pendant son absence, cet Anglais, ayant reçu la somme nécessaire pour payer sa rançon et s'étant ainsi acquitté de sa parole, avait été mis en liberté par l'épouse de Du Guesclin. Il ne se vit pas plutôt libre que, brûlant de venger son humiliation, il médita une entreprise contre le château dont il sortait et dont il comptait s'emparer facilement en l'absence du maître, qui n'y avait laissé que des femmes et quelques domestiques. Il s'en croyait d'autant plus sûr que, pendant qu'il y était prisonnier, il avait fait la cour à une jolie chambrière dont il avait gagné les bonnes grâces et qui lui avait promis de le favoriser dans son dessein.

Ayant donc rassemblé deux cents hommes, il s'approcha pendant la nuit du château de Pontorson, dont il connaissait parfaitement le fort et le faible, y ayant séjourné assez long-temps; et comptant sur le concours de la perfide chambrière pour lui en faciliter l'accès, il se disposa à l'escalade. Julienne Du Guesclin,

sœur de notre héros et religieuse de Saint-Sulpice de Rennes *, était alors dans le château de son frère; elle fut réveillée en sursaut par un léger bruit, et, soit hasard, soit presentiment, elle se douta que la place était menacée. Concevoir ce soupçon, sauter à bas du lit, jeter sur elle les premiers vêtements qui lui tombèrent sous la main, se saisir d'un bouclier et d'une épée, fut pour cette digne sœur d'un héros l'affaire d'une minute. Elle courut au rempart du côté où elle avait entendu le bruit et y arriva précisément au moment où les Anglais atteignaient le haut de l'échelle qu'ils avaient appliquée contre la muraille. D'une main ferme et hardie, elle renversa cette échelle: trois Anglais se tuèrent raide en tombant. L'héroïne aussitôt sonna la cloche d'alarme; tous les habitants du château se rassemblèrent en armes et coururent aux créneaux. Felleton, voyant son entreprise manquée, se retira à petit bruit, et chacun dans la maison admira la bravoure et la présence d'esprit de la noble religieuse, qui venait de sauver par son courage la famille et le château de son frère.

Il paraît que Felleton n'était pas né sous une heureuse étoile: comme il se retirait doucement avec ses deux cents hommes, honteux et déconcerté d'avoir échoué dans son stratagème, sa mauvaise fortune le fit tomber au petit jour droit sur la compagnie de Du Guesclin, qui arrivait à son château. Le chevalier breton le chargea brusquement. Les Anglais, surpris et en désordre, ne firent presque pas de résistance : leur défaite fut l'ouvrage d'un instant. Tous ceux qui ne restèrent pas sur la place furent faits prisonniers, et Felleton, qui était au nombre de ces derniers, fut une seconde fois reconduit captif à Pontorson.

Tiphaine Raguenel, en y voyant rentrer son époux revenant glorieusement de son expédition en Poitou et amenant à sa suite de nombreux prisonniers, accourut à la tête de toute sa maison

* Elle fut depuis abbesse de Saint-Georges, de cette même ville. Hay du Chastelet rapporte qu'un songe miraculeux l'avertit de l'entreprise de Felleton à l'instant même où il en commençait l'exécution.

pour le féliciter et l'embrasser. Mais quand, parmi les prisonniers, elle aperçut encore Felleton, elle ne put s'empêcher de rire et de lui dire en le plaisantant : « Ah ! sire de Felleton, » c'est vraiment trop pour un brave tel que vous, d'avoir été » battu deux fois en douze heures, une fois par la sœur, l'au» tre par le frère. » Du Guesclin, étonné, demanda à sa femme l'explication de ces paroles ; Tiphaine alors lui raconta l'aventure de la nuit précédente, en exaltant le courageux dévouement de sa belle-sœur. Du Guesclin, ajoutant à la raillerie de sa femme et se tournant vers le hasardeux prisonnier, lui dit : « Com» ment, chevalier, je vous croyais plus courtois envers les dames, » et je n'aurais jamais cru qu'un homme aussi galant que vous » l'êtes eût voulu surprendre des femmes endormies. Cette action » est plutôt celle d'un indiscret amant que d'un loyal chevalier. » Mais de vous être laissé vaincre par elles dans le château, et » quelques heures après par moi en rase campagne, c'est une » double disgrâce dont je ne puis m'empêcher de vous plaindre » sincèrement. » Felleton crevait de dépit en se voyant ainsi moqué ; mais il lui fallut dévorer son humiliation et sa colère.

Du Guesclin, ayant réfléchi à cette tentative nocturne, se douta bien que l'Anglais ne l'avait pas entreprise sans avoir quelque intelligence dans l'intérieur ; il fit rassembler ses domestiques et les interrogea d'une voix sévère. La chambrière que Felleton avait subornée se trahit elle-même par son trouble et le désordre de ses réponses ; elle finit par avouer son crime en implorant la pitié de son seigneur. Il fut implacable : il eût tout pardonné, hormis une trahison. La malheureuse fut cousue dans un sac et précipitée dans la rivière. Quant à Felleton, pour qu'il n'abusât plus de l'honnête liberté qu'on lui avait laissée lors de sa première captivité, où il avait été libre dans le château sur sa parole, il fut enfermé dans une tour.

Bertrand prit à peine le temps de se reposer au milieu de sa famille ; les Anglais continuant leurs hostilités en Normandie, il fut y assiéger le château de la Roche-Tesson, à la tête de douze cents hommes. Les fortifications en étaient si élevées qu'il

était impossible d'en tenter l'escalade, et de plus il était défendu par une nombreuse garnison. Du Guesclin, pour y faire une brèche propre à donner l'assaut, eut recours à la sape. On a pu observer déjà que, dans les siéges qu'il avait entrepris, il ne s'était pas servi de machines pour détruire les murailles des places qu'il attaquait; peut-être en aura-t-on été surpris, mais la raison en est simple : il ne s'en était pas servi, parce qu'il n'en avait pas avec lui; et ces machines, lourdes et embarrassantes (voyez la note 2), étaient d'un transport si difficile ou d'une construction si longue, quand on voulait les confectionner sur place, qu'on n'y avait généralement recours que lorsqu'il était impossible de faire autrement.

Du Guesclin donc attacha des sapeurs au pied des murailles de la Roche-Tesson, et un pan de vingt pieds de large s'en étant écroulé, il y fit donner l'assaut, montant le premier sur la brèche. Les assiégés furent forcés, leur commandant tué avec une partie de sa garnison, et le reste se rendit à rançon. Le roi, pour reconnaître les bons services que notre héros lui avait déjà rendus, lui fit don du château qu'il venait de prendre et de toutes les terres qui en dépendaient. Il ne garda pas long-temps cette seigneurie; peu attaché aux richesses et doué du caractère le plus généreux comme le plus désintéressé, il en fit présent à son tour à son frère Olivier, qui déjà depuis long-temps combattait sous sa bannière et avait part à ses succès. Elle passa ensuite, par la fille dudit Olivier, dans la maison de Gouyon de Matignon, cette demoiselle ayant épousé un chevalier de cette maison.

Immédiatement après la prise de la Roche-Tesson, Du Guesclin reçut un message du sire de Craon, en Anjou, qui l'informait que Hugues de Caverlée *, l'un des plus fameux capitaines anglais de cette époque, commettait de grands désordres sur ses domaines; que n'étant pas assez fort pour le combattre et délivrer ses vassaux des exactions de l'ennemi, il le priait de lui envoyer quelques secours en hommes. Du Guesclin y courut en

* Appelé indistinctement Caurelée, Caverlée ou Carvalay.

personne à la tête de sa compagnie, et s'étant joint au sire de Craon, ils se mirent ensemble à la recherche de l'ennemi. Ils le rencontrèrent dans une lande, sur les frontières du Maine, entre les bourgs de Croisille et de Juvigny. Les deux corps de troupes ennemies se rangèrent à l'instant en bataille et en vinrent aussitôt aux mains. Dès la première charge, les Angevins du sire de Craon furent enfoncés et prirent la fuite, laissant Du Guesclin avec sa seule compagnie de cent lances soutenir l'effort des ennemis. Caverlée depuis long-temps admirait et estimait notre héros; le voyant ranger son monde de manière à lui opposer une résistance désespérée, qui allait lui coûter sans doute beaucoup de ses Anglais et lui faire acheter la victoire bien cher, il résolut d'entrer plutôt en accommodement. Il fit donc suspendre le combat, et, s'approchant de Du Guesclin, il le pria de considérer que les Anglais étaient au moins six contre un; que, s'il s'opiniâtrait à continuer un combat si inégal, il succomberait infailliblement sous le nombre, lui et ses Bretons; que, pour lui, il aurait un extrême regret d'être forcé à verser le sang de tant de vaillants hommes; il lui offrait donc de se séparer et de se retirer chacun de leur côté, à condition toutefois qu'il lui serait payé une somme de trente mille florins d'or, et que, jusqu'à l'acquittement de cette rançon, ni lui ni aucun des hommes de sa compagnie ne porteraient les armes contre l'Angleterre. Du Guesclin reconnut la justesse de l'observation de Caverlée et l'impossibilité où il était de le vaincre, n'ayant avec lui qu'un si petit nombre de combattants. Cependant, avant de conclure le traité que venait de lui proposer le capitaine anglais, il voulut prendre l'avis de ses compagnons et avoir leur assentiment, ne voulant rien prendre sur lui qui fût à leur préjudice. Tous furent d'avis d'accepter les conditions de Caverlée, et l'accommodement fut conclu à l'instant même. Du Guesclin voulut donner au chef anglais des otages pour garantie du paiement de la rançon stipulée; mais Caverlée n'en voulut recevoir aucun et dit à Bertrand qu'il ne voulait avoir d'autre garantie que sa parole, tant il était estimé de ses ennemis même.

Les deux troupes se séparèrent ainsi à l'amiable. Du Guesclin se retira à Pontorson, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il vendit tous ses meubles, tous ses bijoux, engagea une partie de ses domaines pour faire la somme de trente mille florins, exigée pour l'acquittement total de lui et des siens. Il voulut fournir seul cette somme énorme pour le temps, quoique chacun de ses hommes d'armes eût dû en payer sa part; et cependant, dans les succès, le généreux chevalier leur abandonnait presqu'en entier le butin qu'il faisait sur les ennemis.

Dès qu'il eut réuni les trente mille florins, il les envoya à Caverlée par un gentilhomme, et fut ainsi dégagé de sa parole.

Une chose des plus étonnantes dans la vie de notre héros est son incroyable activité et la rapidité avec laquelle il se portait rapidement d'un point sur un autre souvent fort éloigné. La chose paraîtra plus surprenante encore, si l'on considère le peu de moyens de transport qu'on avait au quatorzième siècle et les difficultés des chemins alors à peine tracés. Il n'y avait à cette époque ni voiture ni chevaux de poste; les routes, tout au plus frayées au milieu des landes, des forêts et des marécages, offraient souvent, en hiver surtout, des obstacles presque insurmontables. Cependant, dans l'espace de moins d'une année, nous voyons Du Guesclin aller à Nantes, à la cour de Charles de Blois, de là se rendre à Pontorson, sur la frontière de Normandie, place dont il est nommé gouverneur. Il poursuit ensuite Felleton, qu'il défait dans les landes de Meillac; revient à Pontorson, en repart pour aller en bas Poitou prendre le château d'Essay, où il est blessé. De là il se rend à Nantes, où sa blessure le retient trois mois. Il quitte cette ville, va battre le capitaine Grevaques, à Saint-Méen; rentre à Pontorson, après avoir une seconde fois battu le sire de Felleton; va ensuite en Normandie s'emparer du château de la Roche-Tesson. Appelé en Anjou par le sire de Craon, il y court, puis revient dans ses foyers après son accommodement avec Caverlée.

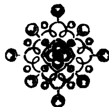
Cependant la trêve conclue entre les deux prétendants à la couronne ducale de Bretagne était près d'expirer. Charles de Blois

et Montfort se préparèrent à reprendre les armes et à recommencer les hostilités dans la province. Charles rassembla tout ce qu'il put de gens de guerre, et la majeure partie de la noblesse bretonne se rangea sous son étendard. Le commandement de cette armée appartenait de droit à Robert de Beaumanoir, en sa qualité de maréchal de Bretagne; mais ce chevalier, qui avait été conduire comme otages, en Angleterre, les jeunes enfants de Charles de Blois, s'était engagé lui-même avec eux à ne point reprendre les armes jusqu'à ce que la rançon de leur père fût acquittée. * On fut donc d'abord indécis sur le choix d'un général en chef. Le maréchal, obligé par son engagement de renoncer à cet honneur, désigna lui-même le vaillant Du Guesclin comme étant le plus capable de remplir dignement cette charge où le danger était égal à la gloire. Charles de Blois approuva ce choix. Du Guesclin voulut s'en excuser par modestie; mais le suffrage universel de toute la noblesse et de tous les gens de guerre, qui le proclamaient avec enthousiasme comme le plus digne de les commander, l'obligea d'accepter la suprême autorité militaire, et il se trouva ainsi promu au grade de général d'armée.

Cette armée se composait de trois mille hommes d'armes, quatre mille archers à cheval et neuf mille hommes de pied. Après l'avoir passée en revue et s'être assuré qu'elle était parfaitement préparée pour entrer en campagne, Charles de Blois envoya un héraut au comte de Montfort, son compétiteur, pour lui signifier officiellement la rupture de la trève; puis, demeurant à Nantes, occupé surtout des pratiques puériles de cette dévotion minutieuse et malentendue qui faisait le trait dominant de son caractère, il laissa partir son armée sous le commandement de Du Guesclin.

* Charles de Blois avait été fait prisonnier par les Anglais en 1347, à la bataille de la Roche-Derrien; mais il avait obtenu sa liberté provisoire, en attendant le paiement d'une rançon exorbitante, en envoyant ses deux fils en otages en Angleterre. Ils y demeurèrent plus de trente ans, leur père ayant été tué à la bataille d'Auray sans s'être acquitté.

Celui-ci, moins occupé de processions que de combats, le laissa se faire à son aise donner la discipline par son écuyer et marcher pieds nus sur des petits cailloux bien tranchants, et il conduisit l'armée droit à Carhaix, ville qui tenait pour le comte de Montfort et dont la position était forte. L'histoire ne nous a pas donné de détails sur le siége qu'en fit Du Guesclin ; tout ce qu'elle nous apprend, c'est qu'après un blocus de six semaines, après avoir soutenu quelques assauts où la garnison perdit beaucoup de monde, cette ville capitula et se rendit à notre héros. La garnison en sortit vie et bagues sauves.





CHAPITRE IV.

—

SOMMAIRE.

Caractère de Charles de Blois. — Nouvelle armée anglaise en Bretagne. — Siége de Bécherel. — Premier exemple d'un camp retranché. — Levée du siége par Montfort. — Affaire des landes d'Evran. — Refus de la comtesse de Penthièvre de ratifier le traité de partage de la Bretagne. — Du Guesclin retenu prisonnier contre la foi du traité. — Il s'évade et se rend à Guingamp. — Supplique que lui adressent les habitants de cette ville. — Prise des châteaux de Pestivien et de Trogoff.

Charles de Blois, prince dévot et superstitieux, n'avait ni énergie ni caractère; il était incapable de prendre une résolution ferme et généreuse, de commettre une action de vigueur. Cependant, malgré ces défauts si graves dans quiconque est appelé à gouverner des hommes, il ne manquait pas de bravoure personnelle, et nous le verrons se comporter valeureusement au combat. La princesse Jeanne de Penthièvre, son épouse, était d'un esprit bien différent : douée d'une âme ardente et fière, d'un caractère énergique et courageux, elle déplorait amèrement l'indolence et l'apathie de son mari; elle se repentait souvent d'avoir, par son hymen, confié le soutien de ses droits et les destinées de son peuple à de faibles mains, plus capables de manier l'encensoir que l'épée. Plus d'une fois on l'entendit se plaindre *qu'on lui avait fait épouser un moine et non pas un chevalier.* Dans la conjoncture importante où l'on se trouvait, à l'ouverture d'une campagne qui devait enfin décider du sort de la Bretagne entière, elle fit à Charles de si fortes remontrances, lui reprocha si vivement qu'il était indigne à lui de

rester dans une honteuse inaction, tandis que l'élite du duché allait combattre pour sa cause, qu'elle piqua enfin son amour-propre et le fit sortir de sa léthargie. Il comprit que sa véritable place était à la tête de l'armée qui soutenait ses droits; qu'il devait être le premier à montrer l'exemple et à tirer l'épée pour sa cause, et il rejoignit Duguesclin après la réduction de Carhaix.

On pense bien que le comte de Montfort, à la reprise des hostilités, n'avait rien négligé de son côté de ce qui pouvait faire triompher ses prétentions. Il avait rassemblé autour de lui tous les gens de guerre attachés à sa cause et avait, comme à l'ordinaire, imploré l'assistance du roi d'Angleterre. Celui-ci, empressé de répondre à un appel qui devait causer de nouvelles calamités à la France, lui envoya un corps de troupes considérable, commandé par le célèbre Jean Chandos; Robert Knoles et Gauthier Huet, deux des plus braves chevaliers d'Angleterre, commandaient sous ses ordres. Ayant opéré leur jonction avec l'armée de Montfort, ils espérèrent pouvoir résister avec avantage à tous les efforts de l'armée de Charles de Blois.

Celle-ci, conduite par Du Guesclin et le prince en personne, avait été mettre le siége devant la forteresse de Bécherel, place importante alors et dont la garnison, commandée par le capitaine Latimer, désolait la campagne et faisait des courses jusqu'aux portes de Rennes. Du Guesclin l'investit, et, ne doutant pas que l'armée de Montfort ne vînt bientôt l'attaquer lui-même pour le forcer à lever le siége, il avait environné ses lignes d'un retranchement palissadé, avec des redoutes de distance en distance, et d'un fossé très profond, de sorte qu'il était inexpugnable dans son camp. Ce premier exemple d'un camp retranché, dans la guerre dont il s'agit, fut dû à l'habileté de Du Guesclin, à son intelligence parfaite de l'art militaire.

Latimer, se voyant menacé par des forces imposantes et dont les préparatifs annonçaient une ferme résolution de s'emparer de sa place, jugea bien qu'il ne pouvait leur opposer une longue résistance. Il entra donc en arrangement avec Du Guesclin et s'engagea à

remettre Bécherel entre les mains de Charles de Blois, s'il n'était secouru dans le terme de quinze jours. Il fut convenu en même temps qu'il aurait la liberté d'envoyer un émissaire au comte de Montfort, pour lui faire connaître la position dans laquelle il se trouvait et le prier d'envoyer au plus tôt des forces capables de faire lever le siége par ses ennemis.

Le comte de Montfort, qui tenait infiniment à conserver Bécherel en sa possession, y marcha en personne avec toute son armée, bien résolu d'attaquer Du Guesclin dans ses lignes. Mais quand il en fut à portée et qu'il les vit si parfaitement bien retranchées, il hésita, voyant bien qu'il ne pourrait, dans tous les cas, venir à bout de les forcer sans y perdre beaucoup de monde. Il fit assembler son conseil de guerre, lequel, après avoir bien fait reconnaître les travaux qui remparaient le camp de Du Guesclin, déclara qu'il était inexpugnable et, qu'au lieu d'y tenter une attaque inutile et meurtrière, il valait mieux prendre position dans la campagne et tâcher, par quelque stratagème, d'y attirer l'armée de Charles de Blois, afin de la combattre en bataille rangée.

Montfort adopta cet avis, et, se retirant à quelque distance, il campa ses troupes en plein champ, persuadé qu'avant peu il saurait contraindre Bertrand à venir l'y chercher. Mais celui-ci avait pris d'avance toutes ses mesures, et il ne sortit pas de son camp, resserrant toujours la place de près. Comme il avait eu la précaution de ravager toute la contrée environnante, d'en enlever les bestiaux, d'en brûler tous les moulins, l'armée de Montfort n'y put trouver aucune ressource, et, au bout de quelques jours, se vit sur le point de manquer de vivres et de fourrage. Il lui était donc impossible de demeurer plus long-temps dans cette position.

Pour sortir d'embarras, Montfort envoya à Charles de Blois un héraut pour lui proposer de finir d'un seul coup leur querelle par un combat singulier entre eux deux. Charles accepta ce défi; mais ses généraux et Du Guesclin tout le premier y mirent opposition : ils lui représentèrent que le cartel du comte

était un coup de désespoir auquel il se trouvait réduit par la fausse position où il avait mis son armée; que les chances n'étaient point égales, et qu'ayant sur lui un avantage manifeste, il y aurait plus que de l'imprudence à le perdre pour condescendre au désir d'un adversaire déjà à demi vaincu. Charles de Blois se rendit à ces raisons; mais, pour faire voir à son compétiteur que la crainte n'entrait pour rien dans le refus qu'il lui faisait de se mesurer seul à seul contre lui, il lui fit dire qu'il n'avait qu'à lui indiquer un lieu propre pour y donner une bataille générale, et qu'il s'y trouverait sans faute au jour qu'il assignerait, à la tête de toute son armée.

Montfort, ayant reçu cette réponse, fit dire à son tour à Charles de Blois qu'il acceptait la bataille de là à huit jours, et il désigna pour rendez-vous les landes d'Evran.* En attendant le jour fixé il y eut suspension d'armes.

La nouvelle d'une bataille générale, prochaine et décisive entre les deux rivaux, circula rapidement dans toute la Bretagne. Une foule de gentilshommes, désireux d'acquérir de la gloire dans une si importante occasion, s'empressa de rejoindre l'une ou l'autre armée, selon l'opinion qui dominait chacun, pour y servir dans cette journée en qualité de volontaire.

Au jour fixé, les deux armées ennemies se trouvèrent en présence au milieu des landes d'Evran. L'usage alors (et il durait depuis plus de trois siècles) était de combattre en gros bataillons. L'armée de Charles de Blois fut donc partagée en trois corps: le premier, composé de mille hommes d'armes ou cavaliers nobles, de quinze cents archers à cheval et de trois mille cinq cents hommes de pied, tous Bretons, fut commandé par le sire De Léon. Du Guesclin prit sa place dans cette division; le second corps fut composé de douze cents hommes d'armes, de quinze cents archers à cheval et de quatre mille hommes de pied. Il fut

* Evran est un bourg à deux lieues au sud de Dinan. Les landes dont il est ici question se trouvent entre ce bourg et Bécherel; elles portaient aussi le nom de landes de Beaumanoir.

commandé par Charles de Blois en personne, et il avait sous ses ordres le jeune comte de Laval, les sires De Rieux, De Rochefort et de Malestroit; le troisième corps, formé de huit cents hommes d'armes, mille archers et deux mille cinq cents hommes de pied, était sous les ordres du vicomte De Rohan, ayant avec lui le sire de Retz. Il n'y avait, dans cette dernière division, qu'un petit nombre de Bretons : elle était presqu'entièrement composée de Français et d'Allemands auxiliaires.

Le comte de Montfort avait pareillement disposé ses troupes en trois divisions, rangées parallèlement à l'armée franco-bretonne : la première de ces divisions, entièrement composée d'Anglais, comptait cinq cents hommes d'armes, mille archers à cheval et deux mille hommes d'infanterie; elle était commandée par le brave Chandos, ayant sous lui Gauthier Huet; la seconde, toute composée de Bretons, était formée de cinq cents hommes d'armes, douze cents archers à cheval et deux mille cinq cents fantassins. Le comte de Montfort commandait ce corps en personne; il avait avec lui Olivier de Clisson, Tanneguy du Châtel et Olivier de Cadoudal, chevaliers qui, depuis, se firent une illustre renommée, le premier surtout qui devint, comme Du Guesclin, connétable de France.

Enfin la dernière division de l'armée anglo-bretonne se composait d'un mélange de Bretons, d'Anglais, de Normands et de Gascons; elle avait quatre cents hommes d'armes, huit cents archers à cheval et douze cents hommes de pied. Elle était commandée par Olivier de Tréziguidy, chevalier breton renommé, ayant en sous ordres Robert Knoles et le sire de Montagu, anglais d'une réputation égale.

D'après ce dénombrement, on voit que l'armée de Montfort était bien moins nombreuse que celle de son ennemi. Pour compenser cet inconvénient autant que possible, il avait donné moins de profondeur aux rangs de ses bataillons et avait de beaucoup étendu ses ailes pour éviter d'être enveloppé. De plus, il avait donné l'ordre à ses généraux de partager, au premier signal, leurs divisions en petits corps séparés, afin d'embarrasser davantage

l'armée de Charles en l'attaquant sur des points écartés, et de l'obliger ainsi à diviser lui-même ses forces.

Toutes les dispositions étant prises de part et d'autre, on fit la prière comme il était d'usage alors avant d'engager une action. Le signal allait être donné, la charge était prête à sonner, lorsque les évêques, qui se trouvaient dans l'une et l'autre armée (les prélats dans ces temps combattaient souvent en personne), furent émus de compassion en considérant les flots de sang humain qui allaient être répandus. Ils s'avancèrent comme d'un commun accord dans l'intervalle qui séparait les deux partis, et firent signe qu'on suspendît l'instant d'en venir aux mains, afin de voir s'il ne serait pas possible d'amener un accommodement entre les deux prétendants.

Les chefs des deux armées s'approchèrent, et l'on convint d'abord d'une trêve d'une heure, pour écouter et discuter les propositions de paix que voulaient faire les prélats. Ceux-ci proposèrent un arrangement assez singulier : c'était de partager également la province entre les deux prétendants, dont chacun prendrait le titre de duc de Bretagne et en porterait les armoiries pleines et entières, exerçant, chacun dans la part qui lui serait échue, l'autorité souveraine, et tous deux vivant du reste en bonne intelligence. Du Guesclin saisit du premier coup d'œil tous les inconvénients qui résulteraient naturellement d'un traité aussi bizarre, qui n'était qu'une paix plâtrée, et cette paix ne pourrait ni éteindre l'esprit de parti qui diviserait toujours le pays, ni empêcher les querelles qui s'élèveraient à tous moments au sujet des délimitations d'un état ainsi partagé. Il insista donc fortement auprès de Charles de Blois pour qu'il n'accédât point à un pareil arrangement, surtout au moment où une victoire décisive pouvait lui assurer la possession paisible de la totalité du duché. Mais ce prince, qui n'aimait pas la guerre, et qui d'ailleurs était entièrement soumis à l'influence des ecclésiastiques, n'écouta pas les sages remontrances de son général : il déclara qu'il était prêt à souscrire aux conditions proposées, et qu'il se contenterait volontiers de posséder seulement la moitié de l'héritage de son épouse.

De son côté, le comte de Montfort balançait; les Anglais, ses alliés, qui trouvaient leur compte à perpétuer une guerre intestine dans un pays qui n'était point le leur et qu'ils exploitaient de leur mieux, les Anglais, disons-nous, le détournaient tant qu'ils pouvaient de conclure aucune pacification. Mais les Bretons des deux partis étaient mûs par des motifs très différents : tous souhaitaient ardemment la fin des hostilités, car chacun d'eux voyait dans les rangs qui lui étaient opposés un voisin, un ami, un parent contre lequel il était obligé de combattre et dont il pouvait avoir le sang à se reprocher. Affreuse conséquence des guerres civiles, qui brisent tous les liens de la nature, opposent le père au fils, le frère au frère et déchirent le sein de la commune patrie!

Les Bretons des deux partis, pénétrés de cette triste vérité et voyant que le pourparler des chefs se prolongeait sans rien conclure, ne purent contenir leur impatience. Tous firent retentir les airs des cris de *la paix, la paix, plus de guerre!* Cet élan général décida tout : cédant moitié de gré, moitié de force, les chefs furent obligés de déposer les armes. Les deux princes s'embrassèrent et jurèrent d'observer religieusement le traité de partage, que l'histoire consacra sous le nom de traité des landes d'Evran.

Aussitôt, dans toute l'étendue des deux lignes de bataille, les rangs furent rompus, les Bretons des deux partis coururent l'un vers l'autre et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. On convint de nommer des commissaires pour régler le partage du duché de la manière la plus égale, et, en attendant qu'il fût exécuté, on se donna des otages de part et d'autre. L'histoire ne nous apprend pas les noms de ceux du comté de Montfort; mais, du côté de Charles de Blois, ce furent les seigneurs de Rohan, de Léon, de Retz, de Malestroit, de Châtillon, de Rieux, de Rochefort, de Beaumanoir et Bertrand Du Guesclin. Montfort avait insisté spécialement pour avoir ce dernier, persuadé que Charles de Blois n'entreprendrait jamais rien contre lui en l'absence d'un tel capitaine. Du Guesclin, en prenant congé de Charles,

lui dit : « Monseigneur, je suis bien aise que vous ayez la paix, » mais vous la payez bien cher, et nous avons manqué aujourd'hui une belle occasion de vous faire seul duc de Bretagne. »

Mais ce traité des landes d'Évran ne pouvait être mis à exécution sans être ratifié par Jeanne la Boiteuse, de laquelle seule Charles de Blois tenait ses droits sur la Bretagne ; et quand elle apprit l'accord honteux, par lequel son époux avait ainsi disposé de la moitié de son héritage, elle refusa absolument d'y donner son adhésion, laissant éclater toute son indignation de ce que son mari avait pu consentir à une si humiliante transaction. Écoutons la manière dont, dans son style naïf et vrai, le vieux d'Argentré rapporte en cette circonstance le refus de cette fière princesse : « Le dict de Blois aduertit sa femme de ce qui avoit passé » et luy envoya les articles signez à voir. Ceste dame n'auoit pas » le cœur bas, et à ces nouuelles commença incontinent à prendre le vent et se mettre en cholère : et dist pleinement que le » dict de Bloys son mary, faisoit trop bon marché de ce qui » n'estoit pas à luy, et qu'il n'y alloit rien du sien. Voilà pourquoy il faisoit du cuir d'autruy large courroye : et luy escri» uit et redemanda qu'elle l'auoit prié de défendre son heritage » comme le deuoit-il parce qu'il en valoit la peine. Et que tant » de gens de bien y estoient morts à soustenir son droit, et tant » de sang espandu, qu'il ne deuoit pas auoir mis chose si pro» pre à elle et laissée par ses prédecesseurs, en arbitrage ayant » les armes au poing, pour prendre la raison de ceux ausquels » il ne touchoit guère de leur honneur. La fin de la lettre fut; » Et bien vous ferez ce qu'il vous plaira, je ne suis qu'une » femme et ne puis mieux : mais plustost je y perdrois la vie, » et deux si ie les auois, que d'auoir consenty à chose si re» prochable, à la honte des miens et de ceux qui s'en ressen» tiront un jour quoy que vous en pensiez faire. » (D'Argentré, liv. V, chap. 239, pag. 473.)

Ce noble langage de sa courageuse épouse fit honte à Charles de Blois; il vit bien d'ailleurs qu'il ne pourrait jamais rompre sa résistance, et conséquemment il fut contraint d'y céder lui-

même. Il envoya donc dire au comte de Montfort que l'accord des landes d'Évran ne pouvait s'accomplir, la duchesse sa femme refusant opiniâtrément d'y accéder. De part et d'autre on se rendit les otages, et on se disposa à reprendre les hostilités.

Mais Montfort, en renvoyant à Charles de Blois les otages qu'il en avait reçus, refusa obstinément de lui rendre Du Guesclin. Sans égard pour le droit des gens, et au mépris des lois de la justice et de l'honneur, il retint le héros par force : il ne pouvait se résoudre à restituer à son adversaire le secours d'un si vaillant et si habile capitaine. Pour être même plus sûr qu'il ne lui échapperait point, il le donna en garde à ce Felleton qui haïssait Du Guesclin dont il avait été deux fois le prisonnier. La haine de cet Anglais répondait de sa vigilance, et Montfort crut devoir s'y fier. Vainement Du Guesclin protesta contre cette violation de toutes les lois de l'équité; vainement il représenta qu'il n'était pas prisonnier de guerre, mais simple otage, et qu'il devait être mis en liberté comme l'avaient été les autres chevaliers bretons qui s'étaient livrés en cette qualité : ses représentations ne furent point écoutées. Les vieux historiens disent que Felleton lui-même, révolté de la manière injuste dont on en usait envers Du Guesclin, fit à ce sujet au comte de Montfort les remontrances les plus vigoureuses. Celui-ci fut inflexible, et foulant aux pieds toute pudeur, déclara qu'il ne rendrait la liberté à Bertrand, qu'à condition qu'il donnerait sa parole de ne jamais porter les armes contre lui; qu'autrement, il allait l'envoyer prisonnier en Angleterre, où il serait retenu jusqu'à la fin de la guerre.

Du Guesclin, voyant bien que, d'après cette odieuse déclaration, le comte ne reviendrait jamais sur sa décision et ne lui rendrait pas la liberté tant que durerait sa querelle avec Charles de Blois, prit le parti de se la procurer lui-même en usant de stratagème, puisqu'il n'était lié par aucun serment envers ses détenteurs. Il ordonna donc à un écuyer, qu'il avait avec lui et qui n'inspirait aucune défiance, de se procurer dans les environs deux bons chevaux et d'aller avec eux l'attendre, à un lieu qu'il lui désigna, à peu de distance du logis de Felleton. L'écuyer exé-

cuta cet ordre et, au jour convenu, Du Guesclin, auquel on laissait du moins la liberté de prendre l'air autour de la maison, en sortit le matin comme pour s'aller promener à pied, accompagné seulement d'un jeune fils de Felleton. Il se dirigea tout doucement vers l'endroit où son écuyer devait l'attendre avec les chevaux; et l'y ayant trouvé, il dit au jeune Felleton : « Beau » fils, pensez de retourner et me saluez vostre père et luy dites » que je m'en voys en France aidier au duc de Normandie à » guerroyer, et ne vous esmayez * : car si vostre pere vous fait » ennuy ou destourbier, venez à moi pour avoir armures et che- » vaux et ja ne vous faudray. » (Ancienne chronique.) Puis, sautant à cheval et laissant là le jeune homme qui pleurait dans la crainte d'être maltraité par son père, Bertrand et son écuyer galopèrent tout d'une traite jusqu'à Guingamp, ville appartenant à Charles de Blois et où ils furent en sûreté.

Il y séjourna quelques jours, puis songea à gagner effectivement la Normandie pour s'y joindre aux troupes du dauphin (Charles V) et y guerroyer contre les Anglais. Mais il fut bien étonné lorsque, le jour de son départ, il trouva toutes les portes fermées quand il voulut sortir de la ville. Une foule de peuple lui barra le passage en l'entourant de tous côtés. Du Guesclin, étonné, demanda aux plus apparents de ceux qui se trouvaient près de lui, pour quelle raison il se trouvait ainsi arrêté, ajoutant que, si quelqu'un de sa suite devait quelque chose, ou avait fait dommage à quelque habitant, il lui en ferait tenir compte sur l'heure. Mais les bourgeois lui répondirent que, bien loin d'avoir à se plaindre de lui ni de ses gens, tout ce peuple l'environnait pour implorer son secours et le prier de le délivrer des ravages et des désordres que commettaient, dans les environs, deux fameux capitaines anglais, l'un nommé Roger Davy et l'autre Thuomelin. Le premier occupait un fort château appelé Pestivien **, et

* Ne soyez point ému ou affligé.

** Pestivien est un gros bourg au pied de la chaîne d'Arès, à 4 lieues S.-O. de Guingamp. On ne voit plus que l'emplacement de son fort château.

le second, le château de Trogoff*, et leurs garnisons, pillaient journellement et désolaient toute la contrée, jusqu'aux portes même de Guingamp. « Nous sommes chargés, de la part du corps de » ville, ajoutèrent ces bourgeois, de vous offrir une somme de » soixante mille écus, et de mettre à votre disposition six mille » hommes, si vous daignez en prendre le commandement, pour » aller attaquer et détruire ces deux châteaux, repaires de vrais » bandits. »

En cet instant, toute la foule du peuple se jeta à genoux et joignit les mains vers Du Guesclin en s'écriant : *Homme de Dieu, ne nous abandonnez pas !. homme de Dieu, secourez-nous! vaillant Bertrand, délivrez-nous de nos cruels ennemis!* Un si touchant spectacle attendrit le héros. Ému jusqu'aux larmes, en voyant à ses pieds la population d'une ville entière implorer le secours de sa vaillante épée, il promit à ces bons habitants de demeurer avec eux et de ne les point quitter qu'il n'eût défait leurs ennemis. Du reste, il n'accepta de leur offre que les six mille hommes, et ne voulait pas faire payer en argent les services qu'il rendait à ses compatriotes.

Dès qu'il eut énoncé cette promesse, il reprit le chemin de son hôtellerie, où il fut escorté par la foule qui poussait le cri de : *vive Du Guesclin!* et le comblait de ses bénédictions. Ces pauvres gens se félicitaient, s'embrassaient l'un l'autre en s'entredisant par les rues : *L'excellent Bertrand, le bon capitaine a eu pitié de nous; l'homme de Dieu ne nous a point abandonnés!* Ces éloges, ces expressions unanimes des sentiments de tout un peuple, exactement rapportés par tous les historiens, prouvent assez combien il était généralement admiré et estimé, et font un des plus brillants rayons de son auréole de gloire.

Dès le jour même, Du Guesclin assembla le conseil du corps de ville, pour concerter le plan d'attaque des deux châteaux, tous deux

* Le château de Trogoff est situé aux environs du Pontou, en tirant vers le nord. Il en subsistait naguères encore une tour.

très forts, surtout celui de Pestivien, et tous deux défendus par une nombreuse garnison. Il fut décidé qu'on se porterait d'abord sur Pestivien, et des ordres furent donnés afin que les habitants les plus en état de porter les armes se tinssent prêts pour cette expédition le plus tôt possible. Ce ne fut pourtant qu'au bout de huit jours que les six mille hommes promis furent complètement armés et équipés. Ce délai avait donné le temps aux capitaines Davy et Thuomelin de se remparer de leur mieux dans leurs places ; car ils n'avaient pas tardé à apprendre qu'ils y devaient être attaqués par le fameux Du Guesclin en personne.

Celui-ci, à la tête de sa petite armée improvisée, alla donc se présenter en premier lieu devant le château de Pestivien. Ce château était extrêmement fort, tant par son assiette que par ses ouvrages. Situé au milieu d'un vaste et profond étang, on n'y pouvait arriver que par une espèce d'isthme, une langue de terre très étroite que Davy avait eu la précaution de faire couper. Il avait une double enceinte de fortifications flanquées de tours; entre la première enceinte et le corps de place, régnait un fossé à fond de cuve dont la contrescarpe était fraisée dans tout son pourtour par un palis de pieux aigus. La prise d'une telle forteresse n'était pas facile; aussi, pour en venir à bout, Du Guesclin eut-il besoin de toutes les ressources de son génie.

Il tenta d'abord la voie des pourparlers, et, dans l'espoir d'intimider Davy, il lui envoya un héraut pour lui dire que, s'il voulait se rendre à lui, il lui accorderait une capitulation honorable, tandis que, s'il prenait le parti de la résistance, les troupes qui l'assiégeaient et qui se composaient des habitants du pays qu'il avait dépouillés et molestés de toutes manières, animées d'un vif désir de vengeance, ne feraient aucun quartier à la garnison si la place était prise d'assaut. Mais le capitaine anglais, qui était un très vaillant homme et qui de plus se fiait à la force de sa citadelle inaccessible, fit répondre à Du Guesclin qu'il n'ignorait pas le sort qui l'attendait si le château était forcé; qu'il savait aussi très bien qu'il allait avoir affaire au valeureux Du Guesclin lui-même, dont la réputation seule était bien ca-

pable d'inspirer l'effroi à ses ennemis; mais que, quant à lui, rien de tout cela ne pouvait le faire chanceler dans la détermination qu'il avait prise, et qui était de s'ensevelir sous les décombres de sa forteresse plutôt que de la rendre.

Sur cette réponse, Du Guesclin fit toutes ses dispositions d'attaque. Ne pouvant parvenir aux ouvrages extérieurs par l'isthme qui avait été coupé, n'ayant ni bateaux, ni pontons, ni le temps d'en construire, il songea à mettre l'étang à sec en coupant la chaussée qui en retenait les eaux et les faisant écouler. Des travailleurs se mirent à l'œuvre. Alors les Anglais, se plaçant dans des petits bateaux bastingués avec des planches, commencèrent à les harceler à coups de flèches et les incommodèrent beaucoup. Les archers bretons leur ripostèrent de leur mieux, et, malgré les planches qui leur servaient de pavois, parvinrent plus d'une fois à les faire reculer. Enfin, après un travail pénible et opiniâtre, la chaussée fut coupée, l'eau s'écoula et l'étang demeura à sec.

Les assiégeants n'en furent pas plus avancés pour cela; car, lorsqu'ils voulurent y mettre le pied, ils trouvèrent que le fond de cet étang était d'une vase si molle et si profonde qu'on s'y serait englouti et noyé tout comme dans l'eau. Cet obstacle fut sur le point de les rebuter; mais l'opiniâtreté de Du Guesclin surmonta leur découragement. Il aurait mieux aimé périr cent fois que de lever le siége d'un simple château, quelque fort qu'il fût, lui qui n'avait jamais échoué jusqu'alors dans de semblables entreprises. Il persuada donc à ses gens qu'avec du courage et de la persévérance ils viendraient à bout de celle-ci.

Il ne lui restait plus d'autre moyen pour parvenir à ce but que de rendre l'isthme praticable, puisque c'était le seul point par lequel on put parvenir au pied des murailles. L'étang se trouvait environné de grands bois; Bertrand ordonna qu'on y coupât une quantité considérable de merrains et de fascines, avec lesquels il combla les coupures de l'isthme et de plus lui donna une largeur suffisante pour que quinze hommes y pussent passer de front. Cette opération coûta à son armée huit jours d'un

travail assidu et exécuté au milieu de la grêle de traits et de pierres que, du haut de leurs tours, les Anglais lançaient sans relâche sur les travailleurs.

L'accès du château devenu facile, notre Bertrand s'en regarda comme le maître. Il conduisit ses troupes à l'attaque de la première enceinte, et y ayant attaché ses sapeurs, la brèche fut bientôt praticable. Les Bretons montèrent à l'assaut et furent bientôt les maîtres des ouvrages extérieurs, que les Anglais, d'ailleurs, ne leur disputèrent que faiblement. Ils se retirèrent derrière la palissade de la contrescarpe, et là ils firent la plus vigoureuse résistance, accablant les Bretons de traits et de brandons enduits de résine enflammée. Du Guesclin ordonna à cinq cents de ses plus braves soldats de renverser la palissade, et ceux-ci se mirent à en arracher les pieux avec une telle ardeur, qu'elle ne tarda pas à être détruite. Les Anglais alors entrèrent tous dans le corps de la place, d'où ils espéraient bien chasser leurs ennemis et les contraindre à la retraite.

De nouvelles fascines furent apportées par les assiégeants et des échelles appliquées contre la muraille : un assaut meurtrier commença. Si les Bretons attaquaient avec autant d'acharnement que d'audace, les Anglais ne se défendaient pas avec moins d'énergie. Roger Davy, leur chef, les animait par son exemple ; car, outre son honneur qu'il avait à conserver, il avait encore à défendre la vie de son épouse, Jeanne de Rostrenen, d'une illustre maison de Bretagne, et qui se trouvait enfermée avec lui dans sa place.

Les assaillants éprouvaient donc de tous côtés une résistance désespérée : du haut des murs on faisait pleuvoir sur eux de grosses poutres, de gros blocs de pierre qui les écrasaient et les renversaient eux et leurs échelles. Cependant leur ardeur n'en était pas ralentie : à peine une échelle était-elle fracassée qu'une autre se plantait à sa place et se couvrait de soldats grimpant courageusement à l'escalade, mais qui ne tardaient pas à éprouver le sort de ceux qui les avaient précédés.

Du Guesclin, impatienté du peu de succès de l'assaut, commanda mille hommes pour attaquer la porte du château, avec

ordre d'y périr ou de s'en emparer. Lui-même se mit à leur tête la torche à la main, et, malgré les efforts opiniâtres des archers placés sur les tours du portail, il parvint à y mettre le feu. Elle fut bientôt embrasée, et les Bretons, furieux, se précipitèrent sous la voûte pêle-mêle et au milieu des pièces de charpente de la herse enflammée, dont les charbons ardents leur pleuvaient sur la tête.

Roger Davy, qui combattait sur les remparts, fut aussitôt prévenu que la porte du château était brûlée et que les assiégeants en étaient les maîtres. Il y courut avec cent de ses plus braves soldats et se précipita en déterminé sur les Bretons qui encombraient le portail; lui-même y poussa une charrette qui se trouvait dans la cour, et il les arrêta un instant avec cette espèce de barricade. Mais elle fut presqu'aussitôt incendiée, et le vaillant Anglais n'eut plus d'autre ressource que de disputer à ses ennemis le passage pied à pied et l'épée à la main.

Cependant le succès de l'attaque du portail avait fait une diversion favorable en faveur de ceux qui tentaient d'un autre côté l'escalade de la muraille. Obligés de la dégarnir pour courir à la défense de leur porte, les Anglais n'y firent plus qu'une résistance affaiblie. Cinq ou six Bretons parvinrent au parapet et y plantèrent l'étendard de leur général. A cette vue, les assiégés perdirent courage et abandonnèrent le rempart, et le cri redoutable de *N. D. Du Guesclin* fut le signal de la victoire des Bretons.

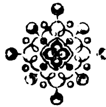
Davy cependant résistait encore et se battait en désespéré; les cris de triomphe des assiégeants lui annoncèrent que tout était perdu et que sa place avait changé de maître. Le généreux Du Guesclin se souvint alors que l'épouse de ce brave capitaine s'y trouvait en personne, et que cette dame de haute naissance allait se trouver exposée à la brutalité de ses soldats, que la vigoureuse défense de leurs ennemis avait rendus furieux. Il jugea qu'il ne pourrait plus les maîtriser si cette défense, désormais inutile, se prolongeait encore, et il voulait à tout prix sauver l'honneur et la vie à cette dame et à son valeureux époux. S'avançant

donc vers ce dernier, il lui dit : « Vaillant capitaine, il n'est » plus temps de faire résistance, votre place est à nous. Rendez-» vous à moi, et je vous accorderai bonne composition. » Davy, voyant bien qu'en effet il était inutile de prolonger désormais le combat, lui remit son épée en lui disant : « A tout autre » qu'à vous, illustre Du Guesclin, je ne l'aurais jamais remise » et j'aurais combattu jusqu'au dernier soupir pour défendre ma » liberté et ma vie; mais je ne dois pas rougir de ma défaite, » puisque je n'ai cédé qu'à un héros digne de soumettre l'u-» nivers entier. » Du Guesclin lui donna la main et lui rendit son épée, ne voulant que sa parole pour gage de la soumission d'un si brave homme.

Tandis que cela se passait, les Bretons pénétraient de tous côtés dans le château et passaient impitoyablement au fil de l'épée tous ceux qu'ils y rencontraient; ils commençaient aussi à piller. Mais Du Guesclin fit sonner la retraite et ordonna de cesser le carnage. Il eut beaucoup de peine à faire exécuter cet ordre : tous ses gens, n'étant pas des troupes soldées et n'étant que des hommes des communes qui avaient marché volontairement, n'étaient point habitués à la soumission qu'exige la discipline militaire; de plus, ils étaient exaspérés par l'opiniâtre résistance qu'avaient faite les Anglais et par les pertes qu'un assaut si sanglant leur avait occasionnées. Dans le premier moment, ils ne voulaient rien écouter. Enfin, l'ascendant de Du Guesclin et le respect qu'imposait son nom l'emportèrent : la boucherie cessa. Davy, son épouse et la plus grande partie de ses richesses furent sauvés. Les soldats anglais, qui avaient survécu au massacre, furent renvoyés libres et sans rançon, à la seule condition de ne point porter les armes d'un an, et le château de Pestivien fut démantelé.

Après cette expédition, Du Guesclin, pour accomplir entièrement la promesse qu'il avait faite aux habitants de Guingamp, marcha à leur tête sur le château de Trogoff. Mais Thuomelin, qui y commandait, ayant appris de quelle manière notre héros avait triomphé du château de Pestivien, qui était infiniment plus fort, n'attendit pas l'escalade; et dès qu'il se vit investi par les

soldats de Bertrand, il se rendit à composition. Il eut la permission, pour lui et sa garnison, de sortir de la place vie et bagues sauves, et de se retirer où ils voudraient. Cette affaire ainsi terminée, les hommes qui avaient suivi Du Guesclin retournèrent dans leurs foyers en le comblant de bénédictions et de remercîments. Pour lui, après avoir ainsi purgé tout le comté de Penthièvre de la présence des Anglais, il se rendit à son gouvernement de Pontorson.





CHAPITRE V.

SOMMAIRE.

Situation politique de la France pendant la régence du Dauphin. — Il rassemble son armée et en donne le commandement à Du Guesclin. — Siége et prise de Melun par les Français. — Prises de Mantes, du fort de Rouleboise et de la ville de Meulan. — Commencements de l'artillerie à feu. — Mort du roi Jean; son fils, Charles V, lui succède. — Les Anglais et les Navarrois réunissent leurs forces en Normandie. — Du Guesclin marche contre eux. — Bataille de Cocherel. — Du Guesclin, victorieux, est nommé par le Roi maréchal de Normandie et comte de Longueville.

A l'époque à laquelle nous sommes parvenus, la France se trouvait réduite à l'état le plus désastreux. Les Anglais étaient maîtres de ses plus belles provinces et y commettaient toutes sortes d'exactions; la Guyenne, le Poitou, l'Anjou, le Maine étaient en leur pouvoir. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui possédait les plus fortes places du Perche et de la Normandie, les y avait appelés, et, levant contre son souverain la bannière de la révolte, ce méchant prince faisait cause commune avec les ennemis de la France. Le roi Jean, toujours prisonnier à Londres, avait donné la régence du royaume au Dauphin, son fils, qui fut bientôt Charles V; mais ce prince pouvait à peine soutenir le fardeau d'un gouvernement qui chancelait. Il ne lui restait, avec quelques provinces centrales, que la ville de Paris, dont la fidélité douteuse ne lui permettait pas d'en espérer de grandes ressources. Il en trouva dans la force de son caractère et dans le dévouement de sa vaillante noblesse. Quoique menacé de tous côtés par des ennemis nombreux et bien supérieurs en force,

il résolut de leur opposer une énergique résistance et ne désespéra pas d'en triompher en opposant le courage au nombre de ses adversaires. Il envoya donc de tous côtés des émissaires aux seigneurs et aux généraux fidèles à la cause de la patrie, en leur mandant de se rendre auprès de sa personne avec toutes les troupes dont ils pouvaient disposer.

On pense bien que Du Guesclin fut convoqué des premiers. Il était à peine depuis huit jours dans ses foyers domestiques, que l'ordre du Dauphin lui arriva et qu'il lui fallut courir à de nouvelles fatigues, braver de nouveaux dangers.

Avant son départ, Tiphaine, son épouse, toujours sectatrice zélée des prédictions astrologiques, le supplia de revenir du mépris qu'il avait toujours montré pour ces absurdités; et quoique Du Guesclin lui dît que la destinée des hommes était entre les mains de Dieu seul, qui en disposait à sa volonté, elle persista à lui soutenir qu'il y avait des jours heureux et malheureux marqués d'avance par le destin, et que, dans ces derniers, il fallait se précautionner contre la malignité de leur influence. Elle remit à son mari des tablettes sur lesquelles elle avait inscrit une série de ces jours malheureux, dans lesquels elle le supplia de ne rien hasarder, de ne rien entreprendre, parce qu'alors il n'éprouverait que des revers.

Bertrand prit les tablettes par pure complaisance, car tous les raisonnements de Tiphaine ne pouvaient le persuader. Mettant toute sa confiance en Dieu seul, il embrassa sa femme, monta sur son coursier et partit à la tête de sa compagnie d'hommes d'armes, augmentée de nombreux volontaires, pour aller joindre le Dauphin à Paris.

A son arrivée dans cette capitale, il la trouva dans une situation très critique : Meulan, Mantes, le fort de Rouleboise, en un mot, toutes les places qui maîtrisaient le cours de la Seine étaient entre les mains de capitaines anglais et navarrois, parmi lesquels on remarquait le Captal de Buc, le Basque de Mareuil, Jean Jouel et Pierre de Sacquainville. Ils interceptaient toute espèce de commerce et de communication entre Rouen et Paris.

D'une autre part, la ville de Melun était aussi occupée par eux et empêchait les bateaux chargés de subsistances de descendre la Seine pour aller approvisionner la capitale. La disette s'y faisait déjà sentir; la populace parisienne, qui fut toujours, à toutes les époques de notre histoire, la plus infâme de toutes les canailles du royaume, commençait à murmurer hautement et à menacer, selon son usage invariable, de se révolter contre son prince légitime, comme si ce dernier eût été cause du fléau dont cette populace était menacée.

Environné par ses ennemis dont les forces réunies menaçaient de l'accabler, le Dauphin sentit bien que, si, en un pareil moment, la capitale lui échappait, c'en était peut-être fait de sa cause et de celle de la France. Il fut donc arrêté dans son conseil que, pour apaiser les murmures des Parisiens et rendre libres les arrivages des subsistances venant de Brie et de Bourgogne, il fallait sur-le-champ aller s'emparer de Melun.

Blanche de Navarre, sœur de Charles-le-Mauvais, habitait dans cette ville; en apprenant le projet du Dauphin, qu'on ne tint pas assez secret, elle y appela le plus de gens de guerre qu'elle put et le Basque de Mareuil lui-même, auquel elle confia le commandement de la place comme au plus expérimenté capitaine de son parti.

Le Dauphin, malgré la faiblesse de sa constitution, malgré l'état maladif permanent qui lui était resté depuis l'empoisonnement effectué sur lui par Charles-le-Mauvais, le Dauphin, dis-je, voulut se mettre en personne à la tête de son armée, qui bientôt parut sous les murs de Melun. Cette ville fut investie et on fit toutes les dispositions nécessaires pour lui donner l'assaut.

Avant d'en venir là, le Dauphin, par égard pour la princesse qu'il savait enfermée dans la place, l'envoya sommer de la lui rendre et lui proposa même de la dédommager de la perte de Melun, en lui faisant don d'un autre domaine qui lui offrirait de plus grands avantages que celui qu'elle céderait. Blanche répondit fièrement que, pour posséder la ville qu'elle tenait, il

faudrait que Charles y entrât par la brèche, et que cette brèche serait arrosée du sang des soldats français. Sur cette réponse, le Dauphin ordonna qu'on se tînt prêt à donner l'assaut le lendemain.

Dès l'aube du jour, les trompettes donnèrent le signal de l'attaque. On n'avait pas de machines et il fallait employer l'escalade, faute de pouvoir faire une brèche aux murailles. Elles étaient bordées d'une foule de combattants disposés à les défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les archers et arbalétriers commencèrent leurs décharges, afin de balayer les remparts, tandis que les hommes d'armes montaient à l'assaut.

Du Guesclin et ses Bretons, jaloux de se distinguer sous les yeux du Dauphin, qui les voyait combattre pour la première fois, se présentèrent les premiers à l'escalade; mais ils furent repoussés par les assiégés, qui déployèrent dans leur défense autant d'activité que de valeur. Le Basque de Mareuil surtout les animait par son exemple : il courait d'un point à un autre, encourageant sans cesse et excitant ses soldats; armé lui-même d'une arbalète, il s'en servait avec tant d'adresse et visait avec tant de précision, que chaque trait qu'il décochait abattait un homme, percé d'un coup mortel. Il força plus d'une fois les assaillants à la retraite. Du Guesclin, voyant que leur ardeur fléchissait sous les coups de ce redoutable ennemi, cria aux archers français de diriger tous leurs traits sur le Basque de Mareuil et de tâcher de le tuer, disant que, si une fois il était mort, il répondait de la reddition de la place. On s'efforça d'exécuter cet ordre, mais le Basque ne fut point atteint. La résistance des assiégés en devint plus énergique : ils renversaient les échelles et culbutaient les Français les uns sur les autres dans le fossé, en jetant sur eux des poutres et des pierres énormes.

LeDauphin, de la fenêtre d'une maison du faubourg, considérait et dirigeait l'assaut. Voyant que ses troupes n'y obtenaient aucun succès et commençaient même à se décourager, il voulut y aller lui-même et réveiller leur énergie en combattant

à leur tête. Les chefs de l'armée s'y opposèrent en lui représentant que, dans la situation critique où se trouvait le royaume, le destin de la France dépendait de sa personne; que sa mort la plongerait dans toutes les horreurs de l'anarchie, et qu'il ne devait donc pas exposer sa vie dans une action si meurtrière. Du Guesclin, furieux de la résistance des assiégés, rallia ses Bretons, leur inspira une nouvelle ardeur et jura « que par Dieu, qui » peina en croix et au tiers jour ressuscita, il iroit parler à la » barette du Basque de Mareuil. »

En disant cela, il saisit une échelle qu'il dressa contre la muraille, et commença à monter l'épée au poing en se couvrant de son bouclier. Le Dauphin, remarquant sa contenance intrépide, dit à ceux qui l'environnaient : « Je parie que ce brave » guerrier est Du Guesclin, car voilà bien son audace accoutu- » mée. » On lui dit qu'il ne se trompait point, et que c'était bien le brave Bertrand lui-même.

Déjà au haut de son échelle, notre héros atteignait les créneaux et provoquait le Basque de Mareuil : « Mais, dit la vieille chronique, » le bascon n'acoutoit rien de son dit; mais demanda une pierre » à ses gens, toute la plus poisante que l'on pourroit trouver, » et ils lui dirent : vous avez devant vous ce que vous demandez » et grands bans traversins, et queües * plaines de cailloux. Vous » ne povez faillir. Boutez à tous côtez sur ce villain qui ainsi » monte. Mais comme il est gros et quarré, et court et tout » enflé pour ses armeures. Qui le tomberoit on fossé, il auroit » tantôt le cueur crevé. Et sembloit estre un porteur d'affeutreüres » qui soit nez de Paris, car il estoit tout boursouflé. — Ainsi » se moquoient de Bertran ceulx qui mal le cognoissoient. Et » le bascon deschargea sur lui et sur son eschielle, un grant » quaque tout plain de cailloux. »

Le poids de ce tonneau rempli de pierres brisa effectivement l'échelle sur laquelle était Du Guesclin, et il tomba la tête la

* *Queües*, pour *cacque*, vieux mot qui signifie *tonneau*.

première dans le fossé rempli d'eau. Le Dauphin, témoin de sa chute, ordonna à cinq ou six archers de sa garde d'aller l'en retirer à tout prix. Ceux-ci le rattrapèrent par les pieds; mais la chose ne put être exécutée si promptement que Du Guesclin ne fût déjà fortement asphyxié quand on le retira de l'eau. On lui ôta vite son casque; il était privé de sentiment. Le médecin du Dauphin accourut, le fit désarmer et mettre dans un fumier chaud. Il y demeura près d'une heure avant de reprendre ses esprits. L'assaut, pendant ce temps, avait continué avec acharnement. Du Guesclin eut à peine recouvré l'usage de ses sens qu'il saisit ses armes et y retourna. Il fut attaquer les barrières extérieures de la porte principale de Melun, tua ou mit en fuite ceux qui les gardaient, brisa les barrières à coups de hache, et il allait s'exercer contre la porte même, lorsqu'enfin la nuit vint mettre un terme à l'action et suspendre cet assaut meurtrier où, de part et d'autre, on avait déployé un courage égal, essuyé de grandes pertes, et dont le succès demeura indécis pour le moment.

Le lendemain, de bonne heure, le Dauphin ordonna de recommencer un nouvel assaut, pour lequel il désigna l'élite de ses troupes, dont il donna le commandement à Du Guesclin, car il voulait absolument se rendre maître de Melun. La reine Blanche et le Basque de Mareuil apprirent bientôt ces préparatifs. L'assaut meurtrier de la veille, qui avait duré tout le jour, leur avait coûté leurs meilleurs soldats; ils crurent qu'ils ne pourraient résister à celui qui se disposait et que le fameux Du Guesclin devait diriger en personne. Pour éviter donc à la ville les désastres qu'éprouve, d'après les lois de la guerre, une place enlevée de vive force, ils demandèrent à capituler. Le Dauphin leur accorda la liberté de sortir avec la garnison vie et bagues sauves, et de se retirer où ils voudraient, moyennant quoi la place et le château de Melun furent remis entre ses mains. Ce prince, après y avoir établi une garnison française, revint à Paris, dont les habitants le reçurent avec des transports d'allégresse et de grandes acclamations de joie. Ils étaient ravis d'être

délivrés du voisinage des Anglais et des Navarrois, qui, de Melun, faisaient des courses presqu'aux portes de la capitale.

Le Dauphin se plut à publier que c'était principalement à la valeur de Du Guesclin qu'on était redevable de la réduction de la ville assiégée. Les Parisiens, curieux de connaître ce guerrier dont ils avaient déjà si souvent entendu parler, couraient partout au devant de lui, se pressaient sur son passage, l'admirant avec leur étonnement de badauds et ne trouvant pas que son extérieur répondît à la grandeur de sa renommée : ils ne pouvaient revenir de ce qu'un homme de si médiocre apparence et d'un extérieur si simple était capable de faire de si grandes choses.

La prise de Melun avait rendu libre le cours de la Seine au-dessus de Paris; mais les places, qui l'interceptaient entre cette capitale et Rouen, portaient à ces deux villes un tel préjudice, que le Dauphin ne voulut pas différer de s'en rendre maître le plus promptement possible. Il chargea Du Guesclin de l'exécution de cette importante entreprise et lui donna, pour la conduire à bonne fin, le commandement d'un corps d'armée composé de cinq cents hommes d'armes et de deux mille hommes de pied.

Des trois places qui *bouclaient* ainsi le cours de la Seine, comme on disait alors, c'est-à-dire de Rouleboise, Mantes et Meulan, la forte tour de Rouleboise était celle qui incommodait le plus les Rouennais, et ils avaient résolu de s'en emparer à tout prix. Dans cette intention, dix mille bourgeois ou habitants de la ville de Rouen avaient pris les armes et s'étaient organisés en corps de milice, sous les ordres d'un des leurs, nommé Jacques le Lieur*; ils marchèrent sur cette forteresse. Du Guesclin, apprenant cette nouvelle, voulut les seconder et commencer son expédition par la réduction de Rouleboise. Il y arriva avec son armée et en combina l'attaque avec les miliciens de Rouen. Cette place ne consistait guère qu'en une seule tour de dimensions énormes, et d'une hauteur telle qu'il n'y avait pas à songer de

* Charles V anoblit ce brave homme, dont la postérité existe encore.

la prendre par escalade; de plus, elle était assise sur un sol dur et rocailleux, qui s'opposait aux moyens de la sape et de la mine. Elle était défendue par une garnison toute composée de vieux soldats allemands à la solde de l'Angleterre, et que commandait un capitaine bruxellois, nommé Wautaire Austrade, homme aussi expérimenté que brave. Du Guesclin vit du premier coup d'œil que la prise de cette forteresse ne serait pas l'affaire d'un jour, qu'il en faudrait faire le siége en règle, et que, pour cela, il serait nécessaire d'avoir des machines de guerre. Il songea de plus que, pendant les opérations de ce siége, il serait souvent harcelé et entravé par des sorties de la garnison de Mantes, ville située à peu de distance, et il pensa qu'il serait utile de commencer par s'en emparer. D'un autre côté, il ne pouvait souffrir la pensée de se retirer de devant Rouleboise et de voir une armée royale lever, sans coup férir, le siége d'une si petite place. Dans cette perplexité, il crut devoir prendre l'avis de ses principaux officiers et il les convoqua en conseil de guerre. On y convint unanimement que la prise de Mantes serait une chose nécessaire avant de continuer l'attaque de Rouleboise; mais on s'accordait aussi à penser qu'en se retirant de devant ce dernier lieu, on porterait un rude échec à la réputation des armes du Dauphin. La discussion n'avançait donc à rien et ne résolvait pas la question, lorsqu'un chevalier français, nommé Guillaume de Launoy, dont la valeur était très estimée dans l'armée, dit que, sans lever le blocus de Rouleboise, si son général voulait mettre seulement quelques troupes à sa disposition, il se faisait fort de surprendre Mantes et de s'en emparer par une ruse de guerre. Du Guesclin, voyant que ce terme moyen pouvait tout accommoder, loua beaucoup le zèle du brave Launoy, lui donna les hommes qu'il désirait avoir sous ses ordres et le chargea de diriger en chef le projet qu'il avait conçu.

Launoy choisît donc d'abord trente soldats qu'il fit entrer séparément dans Mantes, où ils se présentèrent comme Navarrois et venant prendre du service dans la garnison de la ville. Ces soldats, bien endoctrinés, feignirent de ne se pas connaître les

uns les autres et se logèrent çà et là dans les cabarets de Mantes, ne se réunissant point ensemble pour ne point éveiller de soupçons. En outre, ils affectèrent dans tous leurs discours un grand zèle pour le service du roi de Navarre et une grande haine pour les Français, jurant que, si ceux-ci venaient assiéger la ville, ils s'enseveliraient sous ses ruines plutôt que de consentir à la rendre au Dauphin.

Les choses ainsi préparées quelques jours d'avance, Launoy prit vingt autres soldats qu'il fit déguiser en vignerons, mais qui portaient de bonnes armes sous leurs casaques de toile, et, au jour fixé, il s'approcha de Mantes avec ces vingt hommes, par une nuit très obscure. Du Guesclin et le comté d'Auxerre se tinrent prêts à le soutenir avec un corps de gens d'armes assez considérable.

Les prétendus vignerons se présentèrent à la porte de la ville au jour naissant, et au moment où on allait l'ouvrir pour envoyer les bestiaux au pâturage. Ils se présentèrent aux bourgeois qui étaient de garde à cette porte comme s'ils venaient en ville pour demander de l'ouvrage; ces bourgeois, complètement dupes de l'air simple et niais qu'ils affectaient, les laissèrent entrer sans défiance; mais à peine les quatre premiers avaient-ils passé le portail, que les autres, mettant l'épée à la main, se saisirent brusquement du corps-de-garde. Launoy, en même temps, poussa une charrette sur le pont-levis pour empêcher qu'on ne le relevât, et fit sonner du cor. A ce signal, les trente soldats, qu'il avait quelques jours avant introduits dans la place et qui se tenaient alertes, prirent leurs armes et se répandirent dans les rues en criant : *Launoy*, *Launoy*, *ville gagnée!* Bertrand et sa troupe, au bruit du tumulte, accoururent et se jetèrent à corps perdu dans Mantes, dont les habitants, surpris, à peine éveillés, ne purent faire qu'une faible résistance. Un certain nombre cependant réussit à se rallier et fut se barricader dans l'église cathédrale; ils montèrent dans les tours, et de là lancèrent par les fenêtres des pierres sur les Français. Mais les archers de ces derniers les eurent bientôt forcés de rentrer en

dedans, car quiconque se montrait par quelque ouverture de ces clochers, était à l'instant même percé d'un trait d'arbalète. Du Guesclin, apprenant cette résistance aussi opiniâtre qu'inutile, s'avança à la tête de cinq cents hommes de pied, enfonça les portes de l'église, et dit aux malheureux, qui s'y étaient refugiés avec beaucoup de femmes et d'enfants, que, s'ils ne se rendaient à l'instant même et à discrétion, il allait tous les faire passer au fil de l'épée. Il les assura, du reste, que, s'ils se soumettaient à l'obéissance du Dauphin, leurs biens leur seraient conservés avec leurs vies. Dans cette alternative, les bourgeois, comme on peut le croire, ne balancèrent pas à prendre le parti de la soumission, et tous prêtèrent, entre les mains de Du Guesclin, serment de fidélité à la France et au prince qui en était le régent pendant la captivité du roi son père.

Les habitants de Mantes, ainsi rentrés sous l'obéissance de leur souverain naturel, firent observer à Du Guesclin qu'ils allaient être en butte aux agressions de la garnison de Meulan; qu'elle était forte, très aguerrie, très rapace, et qu'elle ne leur laisserait pas de repos. Ils le supplièrent donc de les délivrer du fléau qui les menaçait en allant assiéger cette ville.

Bertrand les assura que telle était bien son intention, et qu'ils pouvaient compter qu'en peu de temps ils n'auraient plus rien à redouter de ce côté; mais qu'auparavant il lui fallait réduire le fort de Rouleboise, qu'une partie de son armée tenait en ce moment bloqué. *

Il retourna donc à son camp, où se trouvait toujours la milice bourgeoise de Rouen, et, en attendant que les machines de guerre qu'il avait demandées à Paris fussent arrivées, il fit encore une fois sommer Austrade de lui rendre sa forteresse : « Fist Bertran » appeller le chastellain pour parlementer à lui et adonc lui dist : » je vous signifie et commande de par nostre régent de France,

* Hay du Chastelet rapporte différemment la prise de Mantes, mais il est constant que son récit est plein d'erreurs. Nous avons suivi dans le nôtre la vieille chronique de 1387.

» que vous me rendez la tour. Ou, par la foy que je doy à » Dieu, ja de cy ne partiray, si l'auray prise avant. — Et le » chastellain lui respondi : Sire, je croy que ainçois * que » vous peussiez entrer en ceste tour, il vous convendra apprendre » à voler haut. » Ce châtelain avait tant d'assurance parce qu'il voyait Du Guesclin dépourvu de machines, et que sa place, comme nous l'avons déjà dit, était imprenable sans ce secours.

Mais les machines arrivèrent dans la nuit suivante, et le jour naissant fit voir à Austrade le menaçant appareil des béliers et des catapultes. A cet aspect, il comprit que sa résistance serait vaine et qu'elle n'aboutirait qu'à le faire passer au fil de l'épée lui et sa garnison. Il demanda à capituler. On lui accorda cette demande, et il remit son formidable donjon entre les mains de notre héros, qui lui donna à lui et aux siens la liberté de sortir et de se retirer vie et bagues sauves. **

Une fois maître de ce poste important, Du Guesclin y donna le soir même un grand souper à ses principaux officiers. A la suite du repas, on agita la question de savoir si on conserverait cette tour en y laissant une forte garnison, ou si on la démolirait. Du Guesclin penchait pour ce dernier parti, mais pourtant il ne voulut rien décider sans prendre à ce sujet les ordres du Dauphin, auquel on envoya de suite un exprès.

Charles apprit avec une grande joie la prise de la forteresse en question; mais, considérant que, pour la garder, il y faudrait laisser une garnison qui affaiblirait d'autant son armée active, déjà assez peu considérable, il envoya à son général l'ordre de la démanteler, ce qui fut immédiatement exécuté.

Il ne restait donc plus qu'à s'emparer de Meulan pour débarrasser en entier le cours de la Seine. Toute l'armée témoigna beaucoup

* *Ainçois*, avant.

** Hay du Chastelet est encore ici en contradiction avec les chroniques les plus anciennes et les plus authentiques : il dit que Du Guesclin prit la tour de Rouleboise d'assaut et qu'il fit passer au fil de l'épée toute la garnison et le capitaine Austrade lui-même.

d'empressement à marcher contre cette ville, même les milices de Rouen, fières de combattre et de vaincre sous le valeureux Du Guesclin. Pour les animer davantage, on leur promit que, si cette ville était emportée d'assaut, elle serait livrée au pillage et qu'elles y auraient bonne part.

L'armée se mit donc en mouvement vers Meulan. Un cavalier anglais y courut à toutes jambes et informa les habitants, déjà consternés de la prise de Mantes et de celle de Rouleboise, qu'ils allaient être attaqués par les troupes royales sous le commandement de l'invincible Du Guesclin ; nouvelle qui ne contribua pas peu à augmenter leur consternation.

Pourtant, après un premier moment de stupeur, ils se rassurèrent en considérant la force de leur ville et le nombre de gens de guerre qu'elle renfermait. Ils firent tous les apprêts d'une vigoureuse résistance.

Meulan était en effet fortifiée de manière à inspirer de la confiance à ses défenseurs : outre l'enceinte flanquée de tours dont elle était environnée, la tête du pont qu'elle avait sur la Seine était défendue par un bastion, et elle était dominée par son château bâti sur la hauteur et muni d'un donjon très fort et très élevé. L'armée française ayant fait ses approches et pris ses positions autour de la ville, on assembla le conseil de guerre pour décider sur quel point on dirigerait la première attaque, le donjon et les fortifications du pont paraissant également difficiles à emporter. Quelques-uns voulaient que l'on se rendît d'abord maître du pont, afin d'établir une libre communication entre les deux rives de la Seine. Mais le comte d'Auxerre opina pour débuter par la prise de la grosse tour ou donjon qui, naturellement, entraînerait celle de la ville. Il observa avec raison qu'une fois qu'on en serait maître, la réduction du pont ne serait plus que peu de chose. Cet avis fut adopté par le général Du Guesclin; mais comme il vit bien que le siége d'une place aussi forte que le château ou citadelle de Meulan pourrait être de quelque durée, il cantonna commodément ses troupes dans les villages environnans, afin qu'après les fatigues des assauts elles pussent prendre

un repos nécessaire. Il cantonna de même les bourgeois auxiliaires de Rouen, qui avaient remonté la Seine en bateau pour venir partager les périls de ce siége remarquable.

Nous disons remarquable, parce que ce fut à son occasion qu'on vit pour la première fois des canons dans l'armée française. Ces instruments de guerre étaient pourtant inventés depuis une quarantaine d'années. Un titre authentique, que nous avons rapporté dans un autre ouvrage *, prouve qu'en 1338 ils étaient connus en France, où les Anglais en faisaient usage. Les Flamands en avaient en 1340 et s'en servirent contre les Français lorsque ceux-ci attaquèrent le Quesnoy; car le chroniqueur Froissart, parlant de ce siége, dit : « Ceux de la ville décliquèrent contre » eux (les Français) canons et bombardes qui gettoient grands » quarreaux. » A la bataille de Crécy, en 1346, et au siége de Romorantin, en 1356, les Anglais avaient quatre canons qui, dit-on, contribuèrent beaucoup au succès qu'ils obtinrent en ces deux occasions.

Mais, en France, on fut plus lent à adopter l'usage de cette nouvelle artillerie. Les armes à feu ont été à toutes les époques un objet d'aversion pour les véritables braves; car, au moyen de ces instruments, toute vraie valeur personnelle se trouve paralysée : le plus vaillant homme du monde ne peut se défendre contre la balle tirée par un adroit poltron, et plus d'un héros illustre a ainsi péri de la main inconnue d'un misérable dont toute la bravoure consistait uniquement dans la justesse de son coup d'œil. Ainsi la gendarmerie française repoussait de tous ses efforts l'adoption, dans les armées, d'une invention qui tendait à réduire à néant le plus généreux courage.

Cependant, lorsque de tous côtés les ennemis de la France adoptèrent l'artillerie à feu, la supériorité qu'elle leur donna en mainte circonstance fit enfin sentir aux Français la nécessité d'en faire également usage, afin de rétablir l'équilibre et de rendre

* Notice sur quelques pièces d'artillerie ancienne, trouvées à Brest. — Brest, chez Come et Bonnetbeau, 1835.

égale de part et d'autre la chance des siéges et des combats. Quoique Du Guesclin, comme chevalier valeureux, n'aimât pas plus que ses nobles compagnons ces infernales machines à feu, il se convainquit, comme général, de la nécessité de s'en servir et de les propager dans nos armées. Il fut donc le premier à les recommander. Mais, malgré ses efforts et son exemple, il ne réussit guère à vaincre les préventions de la *gent d'armerie* contre les canons, et la force du préjugé s'opposa long-temps chez nous aux progrès de l'art de l'artillerie pyrobalistique, qui ne commença à prendre une véritable extension que dans les premières années du seizième siècle.

Du Guesclin donc fit venir de Paris quelques petits canons, espérant par leur moyen avancer les progrès du siége de Meulan. Ces canons, qu'on appelait *pierriers*, parce que leurs boulets n'étaient alors qu'en pierre, étaient encore bien imparfaits : ils étaient faits en tôle et cerclés en fer, n'étaient point établis sur des affûts roulants; on les transportait sur des charriots au lieu où l'on voulait s'en servir, et là on les plaçait sur des madriers posés à terre pour les mettre en batterie.

Toutes ses dispositions bien prises, Du Guesclin fit faire une première attaque sur la ville et s'avança le premier en tête de ses troupes pour les encourager de toutes parts. Les assiégés, qui bordaient la muraille, voyant les Français s'avancer résolument, tirèrent sur leur général avec une baliste, qui lança une énorme pierre dont il faillit être écrasé, car elle tomba aux pieds de son cheval. Bertrand fit aussitôt avancer ses arbalétriers qui balayèrent les remparts à coups de traits, tandis que lui-même, à la tête de sa gendarmerie, marcha droit aux barrières de la porte de la ville, qu'il emporta en un clin-d'œil et qu'il fit abattre à coups de hache. Il attaqua alors la porte même; les habitants, épouvantés de son audace, en abandonnèrent la défense, et, avant que les Français fussent entrés dans la ville, ils s'enfuirent en désordre, rassemblèrent à la hâte ce qu'ils avaient de plus précieux et furent se renfermer précipitamment dans la

grosse tour ou citadelle qui, comme nous l'avons dit, dominait la place.

Cependant la porte fut enfoncée, Bertrand et ses soldats pénétrèrent dans Meulan; ceux-ci se répandirent dans les rues, forcèrent les portes des maisons, et cette ville, livrée au pillage, leur procura un riche butin. Tous ceux des bourgeois, qui n'avaient pas eu le temps de se réfugier dans le donjon, se crurent trop heureux de racheter leur vie en payant une forte rançon, de sorte que les soldats français et surtout les volontaires de Rouen firent en cette occasion un profit considérable.

Ceux qui gardaient la tête du pont, voyant la ville ainsi saccagée, se hâtèrent de la rendre dans la crainte que, s'ils résistaient, ils ne fussent tous passés au fil de l'épée dans la chaleur de l'action. Ils obtinrent la vie sauve et il ne resta plus à Du Guesclin, pour obtenir un succès complet, que de s'emparer du donjon, ce qu'il regardait pourtant comme le plus difficile. Avant que d'en venir à une attaque de vive force, il fit sommer le gouverneur, au nom du Dauphin, régent de France, de se rendre, en lui représentant que, la ville étant déjà entièrement au pouvoir des Français, une plus longue résistance de sa part serait inutile et n'aurait à la fin d'autres résultats que de lui coûter la vie ainsi qu'à tous les siens, auxquels il jura de ne faire aucun quartier s'ils se laissaient emporter d'assaut. Mais le gouverneur se moqua de cette menace, et, du haut de ses créneaux, il répondit à Du Guesclin que, s'il s'opiniâtrait à vouloir prendre sa tour, il lui fallait auparavant apprendre à voler pour y entrer par la voie des airs comme un oiseau, car, pour y pénétrer de toute autre manière, il le mettait au défi d'en pouvoir venir à bout.

Notre héros, irrité de cette raillerie, fit aussitôt jouer son artillerie contre la tour; mais elle était effectivement si forte, que les boulets ne pouvaient l'entamer, et que ces canons imparfaits faisaient beaucoup moins d'effet que de bruit. Ce que voyant, Bertrand fit cesser le feu et attacha ses mineurs au pied de la forteresse, se contentant de les faire protéger par

un corps d'arbalétriers d'élite, qui, tirant sans cesse sur le sommet du donjon, empêchaient les assiégés d'y paraître et de là d'incommoder les travailleurs.

Ceux-ci creusèrent une mine qu'ils conduisirent en quelques jours jusque sous les fondements de la tour, en l'étançonnant, selon l'usage, avec de fortes pièces de merrain. Quand cet ouvrage fut ainsi conduit assez avant, ils mirent le feu aux étançons sur lesquels seulement reposait alors le pied du donjon. Cette charpente consumée, un grand pan de la muraille tomba avec fracas; le reste menaçait d'en faire bientôt autant. Ceux qui étaient dans cette tour furent saisis de frayeur et crièrent qu'ils se rendaient à discrétion, s'en remettant entièrement à la générosité du vainqueur. Du Guesclin leur accorda la vie, mais les envoya tous prisonniers à Paris avec leur gouverneur. Le Dauphin ordonna d'achever de démolir la tour et de raser les fortifications de Meulan, ce qui fut exécuté. Il ne fit conserver que celles de la tête du pont, et y mit une forte garnison, afin de le défendre et pour qu'en tout état de choses la communication d'une rive à l'autre de la Seine demeurât toujours à sa disposition.

Les environs de Paris ainsi débarrassés de la présence des Anglais et des Navarrois, le cours de la rivière rendu libre tant en dessus qu'en dessous de la capitale, et les communications par eau rétablies, Du Guesclin remercia et congédia les braves volontaires de Rouen, qu'il renvoya dans leur cité fort satisfaits et chargés des dépouilles de l'ennemi. Pour lui, il se rendit à Paris, accompagné du comte d'Auxerre, et fit au régent un récit détaillé de l'importante expédition qu'il venait de terminer glorieusement et en moins de temps qu'il n'avait lui-même osé l'espérer.

Ce prince les combla de louanges et leur fit à tous deux de riches présents. Tout en remerciant notre héros des éminents services qu'il venait de rendre à la couronne de France, il lui dit qu'il en attendait encore d'autres de sa part, et que l'occasion ne tarderait pas à s'en présenter. Du Guesclin lui jura qu'il répandrait s'il le fallait jusqu'à la dernière goutte de son sang

pour lui conserver le sceptre que les ennemis de la patrie cherchaient à arracher de ses mains, et qu'il désirait que l'occasion de lui prouver de nouveau son dévouement entier se présentât bientôt.

En attendant, il se retira avec sa compagnie dans son château de Pontorson, pour y prendre un court repos et consacrer quelques instants aux soins de ses affaires domestiques. Cette tranquillité, comme on va le voir, ne fut pas de longue durée.

Si la prise des places, qui interceptaient le cours de la Seine et tenaient pour ainsi dire la capitale bloquée, avait causé au Dauphin la plus vive satisfaction, elle avait jeté la consternation la plus profonde dans l'âme perfide du traître Charles-le-Mauvais. Sa ville d'Evreux, où il séjournait d'habitude, et plusieurs autres des places qu'il possédait en Normandie, se trouvaient par là à découvert et étaient menacées de tomber entre les mains des Français à la première irruption qu'ils feraient sur ses domaines. Pour tâcher de les conserver et se mettre en mesure de faire, au besoin, une résistance efficace, il rassembla des troupes qu'il fit venir de tous côtés auprès de sa personne. Le Gascon Jean de Grailly, Captal de Buch *, lui amena quatre cents hommes d'armes; Jean Jouel, général anglais, lui en fournit autant; enfin, ces renforts, joints à ceux qu'il leva sur ses propres vassaux, lui composèrent une armée forte de quinze cents hommes d'armes, faisant cinq à six mille chevaux, et de cinq mille hommes d'infanterie. Il donna le commandement en chef de cette armée au Captal de Buch, qui avait la réputation d'un très expérimenté capitaine.

Quelque confiance qu'il eût dans le nombre et la bonne tenue de ses troupes, ainsi que dans l'habileté du général qu'il avait choisi, Charles-le-Mauvais ne pouvait songer sans inquiétude que, sans aucun doute, Du Guesclin lui serait opposé. La renommée

* C'est-à-dire Seigneur de Buch, terre située à l'entrée de la Gironde. Tout le Languedoc et la Gascogne étaient alors sous la domination des Anglais.

si justement acquise de cet illustre Breton lui causait un secret effroi. L'expérience avait démontré que rien ne résistait à ses armes, et le roi de Navarre doutait fort que les siennes fussent plus heureuses.

Un jour que, dans une des salles du château d'Evreux, ce prince causait familièrement avec le Captal de Buch et plusieurs autres seigneurs, la conversation tomba sur la promptitude avec laquelle Du Guesclin s'était emparé des places fortes sur la Seine, et Charles en déplorait amèrement la perte : « Tant que ce Du » Guesclin sera au service de la France, dit-il avec une tristesse » profonde, on ne pourra lui faire la guerre qu'avec désavan» tage. » Sur cela le Captal de Buch, rodomont et vantard comme un gascon qu'il était, répondit vivement au roi de Navarre de n'en point prendre de souci et lui jura son *cap de bious* qu'avant la fin du mois il lui amènerait Bertrand pieds et poings liés. « Mon cousin, lui dit le roi, je connais votre bravoure et » votre attachement à mon service ; je suis bien assuré que vous » vous y porterez de tout cœur ; mais, croyez-moi, encore que » ce Breton n'ait pas la promptitude ni la vivacité gasconnes, » il n'est pas si aisé à prendre que vous vous l'imaginez. Vous » aurez besoin de toute votre valeur et de toute votre adresse » non seulement pour l'attaquer, mais encore pour vous en dé» fendre. — Ah ! sire, répartit le Captal, je ne le rencontrerai » jamais sitôt que je le souhaite ! »

Sur ces entrefaites, on reçut en France la nouvelle de la mort du roi Jean, décédé à Londres le 10 avril 1364. Le Dauphin, son fils, lui succéda immédiatement, sous le nom de Charles V, et, pressé d'affermir par tous les moyens la couronne sur sa tête, il hâta la cérémonie de son sacre, laquelle alors avait sur l'esprit des peuples la plus grande influence.

Du Guesclin, de son côté, informé des préparatifs hostiles du roi de Navarre, en fit donner promptement avis à Charles V, qui lui ordonna aussitôt de lever des troupes pour son service et de les conduire en Normandie, afin de s'opposer aux desseins de l'ennemi. Il l'investit en même temps du commandement en chef de

l'armée, en lui donnant carte blanche pour agir contre les ennemis de la manière qu'il jugerait la plus avantageuse pour l'honneur et le bien de la couronne de France.

Du Guesclin, ainsi muni de l'autorité suprême sur l'armée et revêtu de pleins pouvoirs, *jura Dieu qu'il feroit les Anglais couroucier*, *ou qu'il seroit occis par eux en bataille.* Il envoya ensuite des courriers à tous ses amis, tant en Normandie qu'en Bretagne, pour les prévenir qu'il avait besoin de troupes pour le service du roi et qu'il comptait sur leur concours. Il leur donna donc rendez-vous à Rouen, où il se rendit aussitôt lui-même.

Au mandement de Du Guesclin, une foule de gentilshommes Bretons, Normands, Bourguignons, Picards et même de Gascogne, accoururent pour se ranger sous l'étendard des lis et témoigner le zèle qu'ils avaient pour le service de leur souverain, zèle dont les Français se piquaient autrefois plus qu'aucune autre nation de l'Europe. « N'y ayant, dit Lefèvre, aucune nation au monde » qui prenne plus de part à la gloire de son Roy, ny qui » s'expose plus volontiers à tous les périls, pour l'honneur de » sa patrie, que la Françoise. Cela s'est remarqué dans tous » les temps. * »

Tel était d'ailleurs l'avantage immense que la France retirait du système féodal, lequel liait irrévocablement tous ses habitants au service du roi pour la défense de l'état. Quels que fussent d'ailleurs les défauts de ce système (et quel mode de gouvernement n'a pas les siens?), quoique plus d'une fois on vît des grands vassaux et des seigneurs insubordonnés s'insurger contre l'autorité souveraine, lors des grands dangers de la patrie, quand la monarchie se trouvait en péril, tous rentraient dans la soumission, oubliaient leurs griefs particuliers, ne voyaient plus que la France et son roi. Réunis en faisceau autour du trône, ils lui formaient

* Anciens mémoires sur Du Guesclin, traduits par Lefèvre, tom. 4, pag. 253, de la collection Petitot.

un rempart invincible de leur bravoure et de leur dévouement, et la patrie était sauvée.

En outre, Du Guesclin était si généralement aimé des gens de guerre, tant à cause de sa valeur admirable que pour son équité, sa générosité et sa bienveillance envers eux, que c'était à qui servirait sous ses ordres, et qu'à son appel les militaires de tous rangs, de toutes dignités, s'empressaient de toutes parts d'accourir sous ses drapeaux. Ainsi, une foule de seigneurs et de chevaliers des plus renommés de l'époque se hâtèrent de le venir joindre à Rouen avec tous les hommes dont ils pouvaient disposer. L'histoire cite dans leur nombre le comte d'Auxerre, le comte de Tonnerre, son frère surnommé le Vert Chevalier, Baudouin d'Hennequin, grand-maître des arbalétriers de France, le vicomte de Beaumont, Louis de Havenskerke, chevalier flamand, Thierry de Bournonville, que Du Guesclin arma chevalier, les sires de Rambures, de Sempy, de Villequiers, de Bethencourt, Jean de Cayeux, Guillaume Trenchant, Enguerrand de Hesdin, Robillard de Frontebois, Robert de la Treille, Pierre de Villaines, surnommé le Bègue, qui depuis devint fameux sous les ordres de Du Guesclin*, Odoart de Renty, le sire de Beaujeu, le sire de Vienne, Petiton de Courton, Aïmart de Poitiers. De puissants bannerets du Languedoc, tels qu'Aymon de Pamiers, Perduccas d'Albret et le Souldich de l'Estrades, amenèrent à notre Bertrand leurs compagnies d'hommes d'armes bien complètes. Parmi les principaux Bretons, on remarquait Olivier Du Guesclin, Guillaume Bouestel, Eustache de la Houssaye et Rolland du Bois.

Toute la jeunesse de Rouen, animée d'une noble émulation, voulut se joindre à ces guerriers et marcher au combat avec eux.

* Le Bègue de Villaines, qui joue un rôle remarquable dans cette histoire, était un pauvre gentilhomme de la Beauce; il commença par servir comme simple soldat, mais par sa bravoure et son mérite, qui le firent estimer de tout le monde, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de général. On croit qu'il mourut vers l'an 1395.

Les prières et les larmes de leurs parents, qui craignaient de ne plus les revoir, ne purent ébranler la résolution généreuse de ces jeunes gens dont la plupart n'avaient manié les armes de leur vie. Du Guesclin, pour s'approcher du Captal de Buch dont l'armée ravageait déjà les environs de Vernon et de Louviers, conduisit la sienne au Pont de l'Arche. Il y arriva de Paris une foule d'ouvriers et de marchands ambulants qui apportaient provisions de haches d'armes, de dagues et d'épées, dont ils espéraient avoir bonne défaite sachant que plusieurs des volontaires n'étaient point armés; ceux de Rouen entr'autres profitèrent de l'occasion pour s'équiper et leur achetèrent leurs armes au comptant.

Bertrand, prêt à entrer en campagne, voulut faire le dénombrement et la revue de ses troupes qu'il rangea à cet effet dans un champ à la sortie du Pont de l'Arche. « C'était, dit Lefèvre, » un agréable spectacle de voir la belle ordonnance de l'armée » françoise, dont les bataillons et les escadrons étant tout de » fer jettoient une grande lueur par toute la campagne, parce » que le soleil dardant sur leurs casques excitait une réverbé» ration qui répandoit par tout un fort grand éclat. Les dra» peaux et les enseignes que le vent agitoit exposoient les lys » aux yeux des spectateurs, et les faisoient souvenir qu'ils en » devoient soutenir la gloire au dépens de leur sang et de » leur vie. »

Le dénombrement achevé, Du Guesclin trouva que son armée se composait de douze cents hommes d'armes, c'est-à-dire quatre mille huit cents cavaliers * et de quatre mille bons hommes de pied. Elle était donc cette fois encore numériquement beaucoup plus faible que celle du Captal, forte, comme nous l'avons dit, de près de onze mille combattants. Néanmoins, il n'était pas un Français qui ne portât dans son cœur la certitude de la victoire,

* Chaque homme d'armes, nous le répétons encore, avait *sous sa lance*, c'est-à-dire attachés à sa personne, deux écuyers et un coutillier. On doit donc toujours compter quatre hommes pour *lance* ou pour homme d'armes. Ce nombre a varié dans la suite.

tant ils avaient tous confiance dans la fortune de leur invincible général. Celui-ci allait de rang en rang, exhortant chacun à bien faire son devoir, et leur disant qu'ils ne devaient pas douter du succès et que Dieu serait pour eux puisqu'ils allaient combattre pour soutenir une juste cause, celle de leur souverain légitime. Cette courte allocution remplit les soldats d'ardeur, et il n'y eut qu'un cri dans toute l'armée pour demander à marcher sur-le-champ à l'ennemi.

Du Guesclin détacha aussitôt quelques coureurs pour savoir avec précision où et dans quelle position se trouvait alors l'armée anglo-navarroise. Il se mit en marche vers le village de Cocherel-sur-Eure, où il ordonna à ses éclaireurs de venir lui rendre compte de ce qu'ils auraient découvert.

Le Captal, qui tenait la campagne, brûlait d'envie de son côté de rencontrer les Français. Comptant sur la supériorité de ses forces, il s'assurait qu'il les vaincrait aisément en ce moment, et il voulait en profiter, car il songeait que, s'il tardait et que si une fois tous les seigneurs qui se trouvaient retenus pour lors auprès du roi pour la solennité de son sacre, venaient ensuite rejoindre l'armée, la chance ne serait plus en sa faveur. Il envoya donc un héraut d'armes anglais, nommé Faucon, pour reconnaître l'armée française. Ce Faucon, homme alerte et adroit, s'approcha des Français, et, sans en être vu, il en fit une reconnaissance exacte dont il fut rendre compte au Captal en lui disant qu'il avait aussi aperçu des Gascons dans l'armée de Du Gueselin. « Hé donc! s'écria le Captal de Buch avec son accent » national, nous trouverons à qui parler : Gascons contre Gascons, » Cap Saint-Antonin! ils se pourmeineront. »

Etant donc informé que l'armée française se dirigeait sur Cocherel ou la croix Saint-Leufroy, bourg qui en est voisin, le Captal prit aux environs une position avantageuse. Il se posta sur une colline adossée à un bois taillis et qui dominait une vaste prairie arrosée par la rivière d'Eure. Il disposa ses troupes en croissant sur cette hauteur, qui s'abaissait en pente douce jusqu'à la prairie. Dans cette situation, il lui était

facile d'accabler l'armée de Du Guesclin si elle tentait de monter la colline pour le joindre, et il était bien déterminé quant à lui à ne pas descendre et à ne pas quitter un poste si avantageux. Il y pouvait d'autant mieux demeurer qu'il avait de ce lieu la facilité de tirer d'Evreux les vivres qui lui étaient nécessaires.

Du Guesclin, arrivé à la croix Saint-Leufroy et persuadé que les Anglais ne pouvaient pas être éloignés, harangua de nouveau son monde et exhorta ceux qui avaient quelques gros péchés sur la conscience à se rendre au couvent des Cordeliers de Cocherel pour s'y confesser et s'en faire absoudre, afin que les déréglements des uns n'attirassent pas sur les autres les malédictions de Dieu, lors de la bataille décisive qui s'allait donner prochainement. Une foule d'hommes d'armes et de soldats, qui n'avaient pas toujours vécu comme des saints, se rendirent à l'avis de leur général et les bons pères cordeliers eurent assez de besogne pour écouter et réconcilier tous ces pénitents improvisés.

Du Guesclin, logé dans les bourgs de Cocherel et de Saint-Leufroy, y attendait impatiemment le retour de ses coureurs. Ils revinrent enfin; mais, soit par maladresse, soit par la mauvaise volonté des habitants du pays dévoués pour la plupart au roi de Navarre, ces coureurs ne purent rien découvrir ni rien apprendre touchant la situation de l'armée ennemie. Ils rapportèrent seulement qu'ils étaient certains qu'elle était dans les environs, mais sans pouvoir rien préciser davantage. Mal satisfait d'une réponse si vague, Du Guesclin les renvoya faire une nouvelle reconnaissance et leur ordonna expressément de ne pas revenir vers lui sans avoir à lui annoncer quelque chose de positif; lui-même s'avança dans la campagne avec quelques-uns de ses officiers, auxquels il dit qu'il n'aurait ni paix ni repos qu'il n'eût trouvé les Anglais; *ces gars*, ajouta-t-il, *y laisseront la pel, et fussent ores trois contre un.* Il fit ensuite proclamer dans son armée que, s'il s'y trouvait quelqu'un qui ne se sentît pas assez de cœur pour combattre les Anglais jusqu'à extinction, il n'avait qu'à le déclarer sur-le-champ et qu'il lui donnerait volontiers son congé; mais qu'une fois la bataille engagée, s'il

s'en trouvait d'assez lâches pour prendre la fuite, il les ferait sur-le-champ brancher au premier arbre. Personne, comme on peut croire, ne demanda à se retirer; tous les soldats jurèrent au contraire de se faire tuer sur la place plutôt que de reculer d'un pas.

Du Guesclin, comme on le voit, prenait toutes les précautions imaginables pour s'assurer du succès d'une bataille dont il appréciait toute l'importance et qu'il voulait gagner ou mourir. En effet, s'il la perdait, rien ne s'opposerait plus à ce que l'armée du Captal ne marchât sur Paris et même sur Reims, comme il s'était vanté de le faire pour empêcher le sacre du roi. S'il la gagnait, au contraire, il affermissait pour toujours la couronne sur la tête de son souverain et acquerrait par là une gloire immortelle.

Toujours posté à Cocherel, il y attendit le retour de ses éclaireurs qui ne lui donnèrent pas plus de satisfaction que la première fois, n'ayant pas su découvrir les Anglais, ce dont il se mit fort en colère : « Adonc, leur dit Bertrand, je ne sais que » dire, mais si j'eusse couru, je ne doubte point que je n'eusse » trouvé le Captal et ses gens. Mais je croy que vous doubtez » les Engloiz. Vous sauriez mieulx trouver une grant huche, » ou un coffre bien rempli pour piller les joyaulx qui dedens » seroient, qui vostres ne sont pas, que de trouver les Engloiz. » Car je oseroie bien jurer pour vray que ilz ne sont pas loing » decy; ne me partiray, si en auray nouvelles, car vecy le chemin » qui doit aler envers nos adversaires. — Et il disoit » vérité. » (*Ancienne chronique citée.*)

En effet, quelques chevaliers s'étant avancés dans la campagne, le lendemain matin, aperçurent enfin les lances des Anglais et leurs bannières qui s'élevaient au-dessus des broussailles dont était couverte la colline où ils avaient pris poste. Ils vinrent vitement en rendre compte à Du Guesclin qui, ravi d'avoir enfin déterré les ennemis, fit passer le pont de Cocherel à toute son armée et la rangea en bataille dans la prairie que nous avons mentionnée ci-dessus. Il la disposa en trois corps, dont l'un en-

tièrement composé de Bretons, fut sous ses ordres immédiats. Le second, formé de tous les chevaliers et écuyers français, bourguignons, picards et normands, fut commandé par le comte d'Auxerre. Il composa le troisième corps avec tous les Gascons; il s'éleva entr'eux quelques discussions pour décider qui les commanderait particulièrement. Le sire d'Albret, auquel cet honneur eût appartenu de droit s'il eût été à l'armée, était retenu au sacre du roi, de sorte que plusieurs autres seigneurs se le disputèrent. Afin de les mettre d'accord et ne pas leur donner de jalousie les uns envers les autres, Bertrand, qui sentait combien l'ensemble était nécessaire dans l'occasion qui se préparait, leur donna pour commandant Guillaume Bouestel, chevalier breton et capitaine d'un mérite éminent.

Les deux premiers corps d'armée furent mis en bataille sur deux lignes. Du Guesclin posta le troisième en corps de réserve. La vanité des Gascons les fit se récrier sur une telle disposition; mais le général leur dit que, loin d'en être humiliés, ils devaient s'en féliciter, car la suite leur ferait voir que le poste où il les plaçait était le plus honorable, puisque c'était d'eux surtout qu'il attendait le succès du plan qu'il avait conçu. Il y eut encore une légère contestation, mais de pure courtoisie, pour décider quel serait le cri de ralliement dans cette importante journée. Le comte d'Auxerre étant le seigneur le plus qualifié de l'armée, Du Guesclin proposa de crier *N. D. d'Auxerre.* Ce comte s'en excusa, alléguant que, naturellement, on devait adopter le cri de guerre du général qui commandait l'armée, c'est-à-dire *N. D. Du Guesclin.* D'autres proposèrent, pour couper court à la contestation, de prendre le cri du grand maître des arbalétriers à cause du rang éminent que sa dignité lui donnait parmi les gens de guerre. Mais les soldats, s'apercevant du sujet de la contestation, demandèrent à grands cris et d'une voix unanime que *N. D. Du Guesclin* fut adopté, persuadés que cette exclamation guerrière leur porterait bonheur et serait pour eux le gage certain de la victoire.

Toutes choses étant ainsi disposées, Du Guesclin, d'après les

usages du temps, envoya un héraut au Captal pour l'engager à descendre dans la prairie, lui faisant observer qu'il n'était pas équitable de prétendre que les Français eussent à combattre à la fois et les hommes et les difficultés du terrain. Jean de Grailly répondit au héraut que, grâce à Dieu, il savait son métier, et qu'il n'était pas assez simple pour perdre, en descendant la colline, l'avantage que lui donnait l'excellente position qu'il y avait prise; que, si Bertrand voulait venir l'y attaquer, il l'y attendrait de pied ferme. Celui-ci, de son côté, fortifié de l'avis du vicomte de Beaumont, sentait trop bien qu'en gravissant cette hauteur ses soldats perdraient nécessairement leurs rangs et donneraient trop beau jeu à l'ennemi pour les défaire. Il demeura donc immobile dans la plaine.

Tandis que les deux armées étaient ainsi en présence, aucune ne voulant abandonner sa position, on vit arriver seul et sans aucune suite, et trempé d'eau des pieds à la tête, Enguerrand de Hesdin, chevalier artésien très renommé, qui se trouvait à Vernon au moment où l'armée française prenait ses dispositions pour combattre. Il brûlait de la joindre afin d'avoir part à l'action; mais la princesse Blanche de Navarre, qui se trouvait dans Vernon, voulant, autant que possible, empêcher qu'aucun renfort ne pût parvenir aux ennemis du roi son frère, avait fait fermer les portes de cette ville et garder le pont qu'elle a sur la Seine. Enguerrand ne fut pas arrêté par cet obstacle : il avait un coursier très vigoureux et excellent nageur; il s'élança tout armé et tout à cheval par-dessus le parapet du pont, traversa la rivière à la nage, aux yeux de la garde stupéfaite, et galopa jusqu'à l'armée de Du Guesclin, qui donna de grands éloges à sa bravoure et à son dévouement. *

* Ce fut là qu'Egorrant de Hesdin vint joindre l'armée françoise, qui, sur son corcier armé, le bacinet à son harson, passa la riviere de Sayne à noe au dessouz de Vernon pour estre à la journée; car la royne Blanche, suer du roy de Navarre, qui dedens Vernon se tenoit le jour de la bataille, fit fermer les ponts que nul ne peut secourir Bertrand. (*Les faiz de Du Guesclin, page* 33, *colonnes* 1 *et* 2.)

Les deux armées, inébranlables dans leur poste, passèrent la journée entière à s'observer mutuellement. Il y eut sur le soir un léger engagement entre les fourrageurs des deux partis. Du Guesclin, espérant attirer à lui ses adversaires, fit soutenir les fourrageurs français par un gros de cavalerie, qui mit ceux des Anglais en fuite; mais le Captal demeura immobile, quoiqu'il eût eu un moment la tentation de faire descendre ses troupes, croyant que Du Guesclin avait peur de lui; Pierre de Sacquainville le fit revenir de ce sentiment et l'engagea à rester simple spectateur de l'escarmouche.

Un des grands inconvénients qu'il y avait dans la manière de faire la guerre au moyen-âge était le peu de prévoyance et de régularité avec lequel se faisait le service des subsistances militaires. Les armées n'étaient alors réunies que temporairement et convoquées à des époques prévues peu de temps d'avance; elles ne restaient ordinairement réunies que pour une courte durée, souvent pour celle qu'il fallait pour joindre l'ennemi et lui livrer bataille, ou bien pour le temps d'un siége. La bataille gagnée, la ville assiégée prise, l'armée était presque toujours licenciée. D'après un état de choses si précaire et si incertain, les munitionnaires n'avaient aucunes données sur lesquelles ils pussent se baser pour faire d'avance les approvisionnements de vivres et s'assurer les moyens de transport obligés ; et comme, dans la crainte d'essuyer des pertes, ils ne fournissaient que ce qu'ils avaient jugé strictement nécessaire, c'est-à-dire plutôt moins que plus, il arrivait fréquemment qu'une armée venait à manquer de subsistances avant la fin de la campagne, quelque courte qu'elle fût, surtout lorsqu'elle n'en pouvait tirer immédiatement du pays qui était le théâtre de ses opérations.

Tel fut précisément le cas où se trouva l'armée de Du Guesclin lors de la bataille de Cocherel; il était à la veille de manquer de vivres, et la contrée environnant, dévastée par les Anglais, ne pouvait plus lui en fournir. Ces derniers, au contraire, toujours plus prévoyants que les Français, étaient abondamment pourvus de subsistance : ils pouvaient d'ailleurs, ainsi que

nous l'avons dit ci-dessus, en tirer facilement des magasins de la ville d'Évreux, que leur armée tenait à couvert. Aussi le Captal de Buch, instruit de la disette qui menaçait l'armée française, ne doutait pas qu'elle fût obligée de battre en retraite, et qu'ainsi, en évitant la bataille, il la forcerait d'évacuer le pays sans coup férir.

Le troisième jour, l'armée française, qui avait passé la nuit au bivouac, se reforma en bon ordre et se remit en bataille pour défier le Captal qui, fidèle à sa tactique, ne bougea pas d'un seul pas. Du Guesclin devina l'intention de l'ennemi et vit bien qu'il voulait attendre que la pénurie de vivres qu'il éprouvait le forçât à se retirer sans combattre. Sûr, d'après cela, que les Anglais ne désempareraient jamais volontairement de dessus leur colline, convaincu de l'impossibilité de les y obliger par la force, il voulut essayer de les y contraindre par une ruse de guerre. Il assembla autour de lui ses principaux officiers afin de les mettre au courant du stratagème qu'il allait employer : il consistait à faire une retraite simulée et à feindre de fuir devant les Anglais; il espérait par là les attirer à sa poursuite et les faire descendre en plaine. L'ordre fut donné en conséquence et exécuté de suite. Du Guesclin fit filer d'abord les charriots de bagage avec les valets de l'armée, puis le corps du comte d'Auxerre. Il se tenait à l'arrière-garde avec ses Bretons, et ayant fait faire un circuit au corps des Gascons, il leur fit prendre poste comme réserve derrière la rivière d'Eure.

Quand les Anglais virent ainsi défiler précipitamment l'armée française, ils crurent réellement qu'elle prenait la fuite et que Bertrand avait hâte de se tirer d'un mauvais pas. Le Captal, rempli de joie, donna en plein dans le panneau et voulut descendre pour le poursuivre et le charger en queue. Pierre de Sacquainville et le Basque de Mareuil, qui connaissaient de longue main notre héros, l'engagèrent à n'en rien faire; ils l'assurèrent que Bertrand n'était pas homme à fuir devant eux comme il le croyait, et qu'assurément le mouvement qu'il faisait faire à ses troupes n'était qu'une ruse de guerre pour leur faire abandonner

leur excellente position. Ces représentations firent hésiter le Captal; mais Jean Jouel, qui commandait particulièrement la gendarmerie anglaise et qui brûlait d'en venir aux mains, reprocha aux autres chefs leur trop de circonspection qu'il taxa presque de lâcheté. Il dit qu'il était absurde d'hésiter à fondre sur une armée en retraite, et surtout moins forte que la leur, et qu'enfin, si on la laissait échapper, on perdrait la plus belle occasion du monde de défaire ce Bertrand dont on parlait tant, et qui, au bout du compte, n'était pas un homme si redoutable qu'on croyait. Là dessus, sans attendre aucun ordre, sans délibérer davantage ni vouloir rien écouter, il descendit la colline au galop à la tête de ses hommes d'armes. Ce mouvement entraîna toute l'armée, obligée alors de le suivre pour le soutenir, et tout en enrageant, le Captal, Sacquainville et le sire de Mareuil descendirent dans la prairie avec toutes les troupes.

A peine y furent-ils arrivés que le corps que commandait le comte d'Auxerre fit subitement volte-face; celui où était Du Guesclin en fit autant et se rangea auprès, présentant son front de bataille à l'ennemi; le corps, que commandait Bouestel, vint se poster un peu plus loin comme corps de réserve. Le Captal et Jean Jouel reconnurent alors la sagesse des représentations de Sacquainville : ils virent qu'ils avaient donné dans un piége; mais il n'était plus temps de reculer, il n'était plus possible de regagner le poste qu'on avait si imprudemment abandonné, et il fallait se résoudre à combattre si, comme il y avait tout lieu de le présumer, Du Guesclin persistait à livrer la bataille.

Le Captal fit ranger son armée dans le même ordre que celle qui lui était opposée, mais en déployant un front plus étendu parce qu'il avait plus de monde et que, de plus, il se flattait de l'envelopper. Il exhorta ses troupes à combattre valeureusement, leur disant qu'elles ne pouvaient manquer d'être victorieuses, puisque leur nombre surpassait de beaucoup celui des Français, qui, en outre, ajouta-t-il, sont affaiblis et exténués par la disette. Enfin, pour donner plus de cœur et de force à tout son monde, il fit faire à la hâte une distribution de soupe au vin, et, comme

pour narguer les Français, il fit apporter sa table devant le front de bandière et se mit aussi à boire et à manger.

Du-Guesclin profita de ce moment d'inaction pour achever, de son côté, de mettre son armée dans le meilleur ordre. Le Captal qui, malgré ses fanfaronnades, redoutait à coup sûr de se mesurer avec Du Guesclin, chercha à se tirer d'affaire par un subterfuge de vrai gascon. Il lui envoya un héraut qui lui dit que le général anglais, touché de l'état de faiblesse où la disette avait réduit les Français, ne voulait pas en cette circonstance profiter de l'avantage qu'elle lui donnait sur eux, et il leur offrit même généreusement de leur envoyer du pain et du vin, avec la liberté de se retirer où ils voudraient, disant que, plus tard, ils pourraient se rencontrer ailleurs et se combattre, quand les chances seraient plus égales. Mais Bertrand, qui voulait absolument en venir aux mains, et dont les soldats étaient animés d'un égal désir, répondit au héraut anglais : « Gentil herault, » vous sçavez moult bien preschier, vous direz à votre retour » par delà, que se Dieu plaist, je mangeray aujourd'huy la » viande qui est dans le quartier du Captal, et ne pense au- » jourd'huy manger d'autré char. »

A peine le héraut avait-il rapporté au Captal cette fière réponse, que les valets et les enfants perdus des deux armées, qui déjà s'étaient chamaillés la veille en allant au fourrage, se prirent de querelle et se chargèrent avec animosité. Dans cette escarmouche, les Français eurent un plein avantage sur les Anglais, ce qui sembla d'un heureux présage pour les premiers.

L'instant d'après le Captal, qui cherchait toujours à gagner du temps, dans l'espoir que, s'il pouvait amuser ses adversaires toute la journée, il regagnerait la nuit suivante son poste de la colline qu'il avait alors à dos, le Captal, dis-je, envoya un chevalier qui, s'avançant vers les Français, demanda à faire un coup de lance contre le plus brave d'entre eux. Rolland du Bois s'avança aussitôt pour répondre à ce défi particulier; l'issue de ce combat fut encore d'un bon augure pour les Français : les deux chevaliers ayant couru l'un contre l'autre la lance en arrêt, celle

de du Bois perça la cuirasse de l'Anglais, pénétra bien avant dans sa poitrine et le renversa raide mort.

Le Captal aurait bien voulu temporiser encore, car il attendait de minute en minute un renfort de six cents cavaliers, qu'il savait être partis la veille de Nonancourt, et qui s'avançait à grands pas pour joindre son armée. Mais l'impatience des Français ne put se contenir davantage. Du Guesclin fit sonner sur toute sa ligne le signal de l'attaque, et ses arbalétriers la commencèrent par des décharges de flèches, de carreaux et de matras (11), auxquelles il fallut bien que les Anglais ripostassent. L'air fut en un moment obscurci par tous ces projectiles, dont l'effet toutefois ne fut pas très sérieux, surtout sur la cavalerie qui était armée à blanc, c'est-à-dire de pied en cap. Après que les gens de trait eurent épuisé leurs trousses *, la gendarmerie des deux armées baissa la lance et fondit au galop l'une sur l'autre. Dans ce choc terrible, plus d'un brave mordit la poussière. Les lances rompues, on en vint aux haches et aux épées; Thibaut du Pont, chevalier breton, combattait avec une épée à deux mains, longue de cinq pieds et pesant douze livres; il s'en servait avec tant de force qu'il faisait autour de lui un épouvantable abattis de bras et de têtes. Son arme rompit dans ses mains, et il allait se trouver hors de combat, si son écuyer, qui le suivait de près, ne lui eût donné une hache d'armes, dont il fit voler du premier coup la tête d'un chevalier anglais qui s'avançait pour le prendre.

Du Guesclin, galopant de rang en rang, animait ses guerriers par son exemple et ses discours : « Or, avant, mes amis, » s'écriait-il, la journée est à nous. Pour Dieu souvieigne-vous » que nous avons un nouveau roi de France, que aujourd'huy » sa couronne soit estreinée par nous. » Le comte d'Auxerre, le Vert Chevalier **, le vicomte de Beaumont, Baudouin d'Hen-

* Leurs carquois.

** Ainsi surnommé à cause de la raideur ou de la *verdeur* avec laquelle il avait coutume de combattre, et non pas pour la couleur de sa cotte d'armes, comme l'ont cru plusieurs historiens modernes.

nequin, Le Bègue de Villaines, Enguerrand de Hesdin et le sire de Rambures secondaient valeureusement leur intrépide général et portaient partout l'épouvante et la mort. Les Anglais cependant ne combattaient pas moins courageusement. Le Captal de Buch, faisant contre fortune bon cœur, donnait aux siens l'exemple de la bravoure. Pierre de Sacquainville, le Basque de Mareuil, Jean Jouel, combattaient héroïquement et tuèrent nombre de chevaliers français, parmi lesquels on cite le sire de Béthancourt, Renaud de Bournonville, Jean de Senarpont, Pierre de l'Espine et Jean de Cayeux. La victoire balançait encore incertaine entre les deux partis. « Le Bascon de Mareuil (dit l'historien Secousse, dans » sa vie de Charles-le-Mauvais) crioit comme tout enragé : Où » êtes-vous, Du Guesclin? Du Guesclin, qui l'entendit, se jeta » sur lui comme lion cresté, et lui porta un coup si rude qu'il » le renversa. » Il allait le tuer, si ses écuyers ne fussent promptement venus le relever et le remettre à cheval.

La mêlée devint alors une horrible confusion de combats corps à corps, de lutte, de meurtre et de carnage. Le sire d'Hennequin, grand maître des arbalétriers, y perdit la vie, et le Basque de Mareuil tua de sa propre main le vicomte de Beaumont. Il n'eut pas le temps, toutefois, de s'enorgueillir de cet avantage, car le Vert Chevalier l'ayant joint l'étendit aussitôt sans vie sur ce sol inondé du sang de tant de braves. Jean Jouel, l'un des généraux anglais, fut aussi renversé percé de coups et privé de sentiment.

Il arriva alors un de ces incidents, aussi singuliers qu'imprévus, et qui souvent décident du sort des plus grandes choses : deux voyageurs, qui avaient rencontré la troupe de cavaliers partie de Nonancourt et qui l'avaient prise pour un corps de troupes françaises, arrivèrent par hasard sur le champ de bataille au plus fort de la mêlée; ils répandirent aussitôt le bruit que six cents hommes d'armes arrivaient en toute hâte pour renforcer l'armée de Du Guesclin, et qu'ils n'étaient pas éloignés. Cette erreur, qui se répandit aussitôt parmi les combattants, augmenta

l'ardeur des Français et jeta au contraire le trouble et la consternation parmi leurs adversaires. Du Guesclin profita de ce moment pour faire charger sa réserve et pour faire prendre les ennemis en flanc par un corps de deux cents hommes d'armes, commandés par Eustache de la Houssaye, qu'il avait fait filer autour d'une pièce de vignes, derrière des haies qui dérobaient leur mouvement aux regards des ennemis. Ceux-ci, chargés à l'improviste en queue et en flanc, perdirent tout-à-fait courage, et le plus grand désordre se mit parmi eux. Le Captal, au désespoir, voulut se faire tuer. Thibaut du Pont l'attaqua corps à corps, bien décidé à ne lui faire aucun quartier; mais Bertrand, qui voulait le prendre en vie, accourut et lui ordonna de ne le point blesser. Thibaut, qui était d'une force prodigieuse, le saisit à deux mains par la visière de son casque, et s'efforça de le renverser. Le Captal, dans cette lutte, chercha, mais en vain, à percer le chevalier breton à coup de dague afin de se dégager. Bertrand lui dit pour en finir : « J'ay à Dieu convenant » que se ne vous rendez, je vous bouteray mon épée dans le » corps. » Le Captal ne se le fit pas répéter, et, reconnaissant Du Guesclin, il se rendit à lui sur-le-champ; Sacquainville suivit cet exemple. Dès-lors la victoire fut complètement décidée en faveur des Français. Les Anglais et les Navarrois, voyant leurs chefs tués ou pris, lâchèrent pied de tous côtés, et, dans la déroute, un grand nombre fut massacré ou fait prisonnier. Pierre de Sart et Robert de Londres, neveux du fameux Jean Chandos, perdirent la vie dans ce désarroi.

Du Guesclin venait à peine d'obtenir ce brillant succès, lorsqu'il fut averti par un espion que le secours de six cents hommes, que le gouverneur de Nonancourt envoyait au Captal, était alors tout proche. Aussitôt il fit désarmer les nombreux prisonniers qu'il avait entre les mains, afin qu'ils fussent absolument hors de combat, et ralliant un corps nombreux de cavalerie, il marcha promptement au-devant des six cents hommes, qu'il joignit à peu de distance de Cocherel. Il les enveloppa en un instant, et tous furent taillés en pièces, à l'exception du capitaine qui

les commandait, lequel, voyant tout perdu, se dégagea de la mêlée et s'enfuit à toutes brides vers Nonancourt. Craignant que la riche broderie de sa cotte d'armes le fît reconnaître et dépouiller par quelques maraudeurs, il entra dans un moulin qui se trouva sur sa route, y prit un sac qu'il mit par-dessus sa cotte afin de la cacher à tous les yeux et de la sauver ainsi que sa vie. Il arriva à Nonancourt dans ce bel équipage, et donna le premier au gouverneur de cette place la nouvelle de la perte de la bataille, en lui apprenant que le Captal et Sacquainville étaient prisonniers, et que tous les autres chevaliers anglais et navarrois étaient tués, blessés ou pris; qu'enfin leur défaite était complète et sans aucune ressource.

Ce gouverneur ne voulut pas le croire, et pensant qu'il ne rapportait ce désastre que pour faire excuser sa fuite, il ne parlait de rien moins que de le faire pendre afin de lui apprendre à divulguer de fausses nouvelles ; mais l'arrivée successive de plusieurs autres fuyards vint à temps lui confirmer la vérité, et il n'eut plus qu'à déplorer le terrible échec que venait d'essuyer son parti.

Du Guesclin et ses gens, revenant vers Cocherel, après la défaite du secours, virent une foule de paysans qui de toutes les paroisses voisines étaient accourus en grand nombre sur le champ de bataille pour y butiner et dépouiller les morts; ils dispersèrent toute cette canaille. Du Guesclin fit soigneusement chercher parmi les monceaux de cadavres, qui couvraient l'herbe sanglante de la prairie, les corps du vicomte de Beaumont et du grand maître des arbalétriers; ils furent reconnus et enlevés pour recevoir les honneurs de la sépulture d'une manière digne de leur rang et de leur valeur. On retrouva aussi Jean Jouel, général anglais, qui était mortellement blessé, mais donnait encore quelques signes de vie. Par ordre de Bertrand, on le transporta à Cocherel pour l'y faire soigner; mais les secousses de la charrette sur laquelle on l'avait placé achevèrent d'éteindre les faibles restes de sa vie, et il expira en arrivant au village.

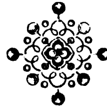
Telle fut l'issue de la bataille de Cocherel, que l'acharnement avec lequel on y combattit et l'importance de son succès pour la cause de la France ont rendue à jamais célèbre dans les fastes de notre histoire. Ce fut la première fois que Du Guesclin commandant en chef remporta une victoire en bataille rangée, et dans cette occasion il déploya tous les talents militaires, toute la valeur personnelle qui caractérisent un général consommé. Avec une armée plus faible et moins bien équipée, il sut forcer les ennemis à quitter une position inexpugnable pour le venir combattre en plaine; et là, par son exemple, par des efforts de courage inouïs, il exalta celui de son armée et obtint enfin le triomphe le plus complet.

Dès le soir même, il se porta sur Vernon, qui lui ouvrit ses portes; il emmenait avec lui tous ses prisonniers. Le lendemain de la bataille, il les conduisit lui-même à Rouen. Ce fut de cette ville qu'il expédia un courrier à Charles V pour lui apprendre la victoire signalée qu'il venait de remporter sur les ennemis de la France.

Le roi reçut ce courrier à Reims, au milieu de la cérémonie de son sacre, qui ne pouvait être plus glorieusement inauguré. Il nomma sur-le-champ Du Guesclin maréchal de Normandie et lui fit don du comté de Longueville. Il accorda à tous les officiers de l'armée des récompenses proportionnées à l'importance de leurs services. Le monarque envoya en même temps l'ordre de resserrer étroitement les prisonniers dans le château de Rouen en attendant leur échange ou le paiement de leurs rançons. Quant à Pierre de Sacquainville, seigneur normand et par conséquent son sujet, il ne put le considérer comme simple prisonnier de guerre, mais bien comme un rebelle pris les armes à la main en combattant contre son roi et sa patrie; Sacquainville eut la tête tranchée.

Charles V, aussitôt après la cérémonie de son sacre, revint dans la capitale, où la victoire de Cocherel fut célébrée avec ma-

gnificence par des réjouissances publiques. Cette victoire, qui porta à un haut degré la gloire et la renommée de Du Guesclin, le rendit cher au peuple : son nom et son éloge étaient dans toutes les bouches, tandis que depuis lors les affaires des Anglais en France commencèrent à péricliter visiblement.





CHAPITRE VI.

SOMMAIRE.

Continuation des succès de Du Guesclin en Normandie. — Il prend Valognes, Carentan et Douvres. — Il reçoit l'ordre de se rendre en Bretagne au secours de Charles de Blois. — Mort du père de Du Guesclin. — Bertrand rallie son armée à Guingamp. — Charles de Blois veut la commander en chef. — Bataille d'Auray. — Charles y perd la vie et Du Guesclin y est fait prisonnier.

Du Guesclin crut devoir profiter de la consternation où la victoire de Cocherel avait jeté les Anglais pour leur enlever deux ou trois places qu'ils tenaient encore en basse Normandie, et en purger entièrement la province. Il rallia donc toute son armée à Rouen, la remit en bon ordre et en répara les pertes par plusieurs recrues d'importance, entr'autres celle des deux frères Mauny (Olivier et Alain), chevaliers des plus renommés de l'époque. Le premier, dont nous avons déjà parlé, avait été partisan du comte de Montfort et commandait le corps d'Anglais auxiliaires, qu'Édouard III avait envoyé au secours de la comtesse son épouse, assiégée dans Hennebont en 1342; mais la droiture de son caractère lui ayant fait reconnaître la justice de la cause de son rival, Charles de Blois, il était revenu se ranger sous les drapeaux de Du Guesclin. Il n'avait pas voulu d'ailleurs servir contre sa patrie dans la guerre acharnée que lui faisait l'Angleterre. Alain de Beaumont, qui brûlait d'envie de venger la mort de son frère, tué récemment à la bataille de Cocherel, vint aussi à la tête de ses vassaux rallier l'armée française à Rouen.

Elle en sortit en bon ordre et bien équipée en armes et en

chevaux pour se rendre en basse Normandie. Du Guesclin fut d'abord y prendre possession du château de Longueville que le roi lui avait donné, mais dont alors une garnison navarroise était maîtresse; elle en fut chassée en un moment. De là l'armée s'avança dans le Cotentin. Quelques Anglais, réchappés de Cocherel, informés de sa marche, tentèrent de surprendre dans une embuscade l'avant-garde que commandait Guillaume Boistel. Ce chevalier ne s'y attendant pas donna effectivement dans le piége; mais ce fut à la honte de ses ennemis, car, sans être déconcerté de leur attaque inopinée, il leur résista si vaillamment que cent quarante d'entre eux demeurèrent sur la place et les autres s'enfuirent à toutes jambes jusqu'à Valognes. En y arrivant, ces fuyards y répandirent l'épouvante en criant dans les rues qu'il fallait que chacun se sauvât et songeât à la sûreté de sa personne et de ses biens, parce que *ce diable de Bertrand* était à leurs trousses et ne leur ferait pas de quartier.

Valognes n'était pas ville fermée : elle ne pouvait, par conséquent, opposer aucune résistance; mais elle avait un château dont la grosse tour ou donjon était extrêmement forte. Les habitants s'y réfugièrent en foule pour s'y mettre en sûreté avec leur argent et leurs effets les plus précieux. Le gouverneur du château les accueillit et envoya en même temps un courrier à Carentan et à Saint-Sauveur, places occupées par les Anglais, pour les avertir de se tenir sur leurs gardes, attendu que Du Guesclin était en campagne et les irait probablement visiter.

L'illustre général, arrivé à Valognes avec le gros de son armée, s'empara de cette ville sans coup férir; mais le gouverneur du château se prépara à la résistance. Du Guesclin le fit appeler aux créneaux pour le sommer en personne de lui remettre sa citadelle, en lui disant que, s'il avait la prétention d'arrêter une armée royale devant une bicoque, il pouvait compter qu'il le ferait pendre aux créneaux de son donjon aussitôt qu'il l'aurait emporté, et qu'il ne ferait aucun quartier à la garnison.

Le gouverneur, qui connaissait bien la force de sa place et

qui voyait que l'armée française n'avait ni machines ni artillerie à feu, répondit avec fierté qu'il se défendrait en homme de cœur et que, d'ailleurs, il ne faisait aucun cas du roi de France ni du général de son armée. Cette réponse insolente rendit Du Guesclin furieux; il dit à l'Anglais, en lui montrant les poings, *que voulsist ou non*, *il auroit le chastel.* Il fut aussitôt donner des ordres pour l'assaillir immédiatement.

On va voir ici un exemple de ce que nous avons dit dans la note n° 2, placée à la fin de ce volume : c'est-à-dire qu'avant l'usage et le perfectionnement des canons, les moyens de défense, dans les siéges, étaient si supérieurs à ceux d'attaque, qu'une place sans importance, un simple château, défendu par une garnison peu nombreuse, mais déterminée, pouvait arrêter une armée sous ses remparts, l'y retenir long-temps, et quelquefois même la forcer à la retraite.

Du Guesclin, ayant fait balayer par ses archers les ouvrages extérieurs du château, s'en rendit maître sans difficulté ; mais quand il voulut faire donner l'assaut au donjon, où tous les ennemis s'étaient réfugiés, il se trouva, pour premier obstacle, que ses échelles étaient trop courtes et ne pouvaient parvenir jusqu'aux créneaux, et qu'après avoir perdu plusieurs braves soldats, qui s'étaient efforcés d'y atteindre, il fallut renoncer à l'escalade.

Du Guesclin, voyant que, pour réussir, il fallait battre la tour en ruine et y faire une brèche, envoya chercher les machines nécessaires à Sain-Lo, où il y en avait un dépôt. Aussitôt qu'elles lui furent arrivées, il établit une batterie de six *mangonneaux**, qui lança de grosses pierres contre la tour, mais sans grand effet, tant ses murailles étaient épaisses et sa maçonnerie bien liée. Une sentinelle, placée au haut de la tour, sonnait la cloche du beffroi aussitôt qu'elle voyait les machines prêtes à jouer; à ce signal, ceux qui y étaient renfermés descendaient par les fenêtres

* Le *mangonneau* était une machine de jet, la même que la catapulte des anciens. (*Voyez le chevalier Folard, dans ses Commentaires sur Polybe.*)

des cuirs verts, suspendus à des cordes, et de grosses balles de laine qu'ils opposaient aux projectiles et qui en amortissaient les coups. Les assiégés, en même temps, n'épargnaient pas à Du Guesclin les railleries et les sarcasmes sur l'inutilité des efforts qu'il faisait pour les réduire.

Notre héros se désespérait de voir qu'une misérable place lui opposait une résistance si opiniâtre et de ce que ses machines ne pouvaient réussir à entamer la tour; il ne lui restait plus, pour y parvenir, que le moyen de la mine; mais, quand on voulut l'employer, on trouva qu'elle était bâtie sur du roc, dont la dureté résista à tous les efforts des mineurs. Ce nouvel obstacle rebuta la plupart des chefs de l'armée et déjà le vicomte de Rohan et le sire de Beaumanoir proposaient de lever le siége. Mais Bertrand dit qu'il mourrait mille fois plutôt que de compromettre l'honneur des armes du roi en faisant reculer devant un misérable château cette même armée qui venait de remporter une si brillante victoire dans les champs de Cocherel.

Il avait fait faire des échelles d'une longueur suffisante. L'assaut fut de nouveau ordonné: les Français s'y portèrent avec impétuosité; mais la défense des assiégés fut aussi valeureuse qu'opiniâtre et coûta beaucoup de monde aux assiégeants. La nuit vint interrompre cette attaque meurtrière et Du Guesclin donna l'ordre de la recommencer le lendemain au point du jour, jurant qu'il y périrait lui-même ou qu'il se rendrait maître de la place.

Ceux qui y étaient renfermés avaient aussi essuyé une grande perte des leurs; le gouverneur finit par comprendre que Du Guesclin, s'opiniâtrant contre sa tour comme il le faisait, finirait par s'en rendre maître tôt ou tard et qu'alors il exécuterait sûrement sa menace de n'y faire quartier à personne. Il se décida donc à cesser sa résistance et à demander à capituler tandis qu'il en était encore temps. Le lendemain, au point du jour, comme les Français se disposaient à donner un nouvel assaut, on fut avertir Du Guesclin que quelqu'un sur le haut du donjon faisait signe de la main comme pour demander à parlementer. Il s'avança près du fossé pour entendre ce qu'on lui voulait dire.

Le gouverneur lui fit savoir qu'il était disposé à lui rendre la place, s'il voulait lui faire compter trente mille francs en monnaie de France. Du Guesclin lui répondit qu'il ne faisait de conquêtes qu'à la pointe de l'épée et non avec de l'argent; qu'il ne lui donnerait pas un sou et qu'il devait se contenter de ce qu'on le laisserait sortir avec ses gens vies et bagues sauves. Il ajouta qu'il lui accordait trois jours pour faire ses réflexions sur ce sujet; mais que, ce délai expiré, s'il ne lui livrait pas la place, il n'aurait plus aucun quartier à attendre.

Le gouverneur ne doutait pas que Bertrand n'accomplît cette menace; aussi se décida-t-il à se rendre gratuitement. Seulement, pour la décharge de sa conscience, il demanda à prendre sur la capitulation proposée l'avis de sa garnison. Il fut unanime pour se rendre, puisqu'on leur laissait avec la vie la liberté d'emporter avec eux tout leur argent et leurs meubles, et celle de se retirer à Saint-Sauveur ou à Cherbourg. La capitulation consentie des deux parts fut exécutée dès le lendemain; les assiégés ouvrirent la porte du donjon et défilèrent devant une partie de l'armée française rangée en bataille. Mais il arriva alors un incident qui fait bien voir qu'il est souvent dangereux de pousser les braves gens au désespoir. Comme les Anglais sortaient de la tour, quelques soldats français, oubliant les ordres du général, qui ne voulait pas qu'on insultât les vaincus, se mirent à faire contre eux de grandes huées et à les accabler d'injures. Huit écuyers anglais, outrés de cet affront, rentrèrent précipitamment dans le donjon, s'y renfermèrent, barricadèrent la porte et dirent qu'ils s'y défendraient jusqu'à la mort plutôt que d'endurer des outrages qui humiliaient leur orgueil national, et portaient préjudice à l'honneur de l'Angleterre. Ils ajoutèrent qu'ils avaient encore dans la tour des vivres pour long-temps et qu'ils pouvaient opposer aux Français une résistance qui les ferait repentir de les avoir ainsi insultés. Du Guesclin, averti du fait, accourut à la hâte, courut aux barrières et somma ces huit écuyers d'exécuter sur l'heure la capitulation jurée; il leur fit observer qu'ils devaient être bien assurés que les injures que leur avaient adressées quelques soldats

n'étaient pas autorisées par lui ni par les autres chefs de son armée ; que, par conséquent, ils ne devaient pas y faire attention ; qu'au reste, ils devaient savoir que, d'après les lois de la guerre, ils se mettaient dans le cas d'être pendus, comme infracteurs d'un traité, s'ils se laissaient prendre de force. Mais les Anglais, exaspérés, refusèrent tout accommodement et lui dirent du haut des créneaux qu'ils aimaient mieux périr jusqu'au dernier que de supporter paisiblement l'ignominie dont on avait voulu les couvrir, et que, tant qu'il en resterait un seul d'entre eux, jamais les Français ne mettraient le pied dans la tour. — « Certes, gars, » vous mentirez, répondit Du Guesclin, car j'y souperay en cette » nuit et vous jeunerez dehors. »

Il donna aussitôt l'ordre d'attaquer. Ses arbalétriers tirèrent si continuellement aux créneaux de la forteresse, qu'aucun des ennemis n'y pouvait paraître sans s'exposer à être tué sur l'heure. Les sapeurs purent sans obstacle se loger au pied du donjon, et enfin, après plusieurs heures d'un travail pénible mais opiniâtre, ils parvinrent à y pratiquer une ouverture par laquelle les Français pénétrèrent dans l'intérieur. Les huit écuyers se défendirent en héros d'étage en étage et furent enfin poussés jusque sur la plate-forme, où ils furent accablés par le nombre. Les soldats français, furieux de leur longue résistance, les précipitèrent du haut de la tour dans le fossé où ils se tuèrent en tombant. Du Guesclin, qui avait admiré leur défense héroïque, regretta qu'on ne les eût pas pris vivants, son intention étant d'honorer leur valeur en leur laissant la vie.

Hay du Chastelet raconte la prise du château de Valognes avec quelque différence : il dit premièrement que les machines, que Du Guesclin fit venir de Saint-Lo pour le battre en brèche, étaient des petits canons ou pierriers, et que, chaque fois qu'un des boulets avait frappé la muraille de la tour, un des assiégés, par dérision, paraissait aux créneaux et essuyait avec une serviette blanche la place que le projectile avait frappé, en disant aux canonniers français : « *Vous avez grand tort de noicir* « *ainsi nos belles pierres blanches.* »

Du Chastelet ne citant jamais les autorités d'après lesquelles il a écrit son histoire, nous ne voyons pas sur quoi il a affirmé que la batterie, dont se servit Du Guesclin dans l'occasion dont il s'agit, était composée de pièces d'artillerie à feu, à moins qu'il n'ait été induit en erreur par le nom de *pierriers*, donné, dans les anciennes chroniques, aux machines dont se composait cette batterie. Mais cet historien ignorait que ce même nom de *pierriers* ou *pierrières* se donnait, dans le moyen-âge, aussi bien aux machines neurobalistiques, c'est-à-dire aux balistes, mangonneaux ou autres analogues, qu'aux primitives pièces de canon, parce que les unes comme les autres lançaient des projectiles de pierre. Ainsi, dans tous nos anciens manuscrits historiques, il est question de pierriers, bien long-temps avant l'invention de la poudre et des pièces à feu.

Quoiqu'il soit bien certain que, du temps de Du Guesclin, on commençait à se servir de canons dans nos armées, puisque lui-même en avait déjà fait usage, comme on l'a vu ci-dessus, à l'attaque du fort de Meulan, la manière dont l'ancienne chronique de 1387 parle des machines qu'employa Du Guesclin au siége de celui de Valognes, ne peut laisser de doute que ce ne fussent des mangonneaux.

Quant à la mauvaise plaisanterie des assiégés, qui, au rapport de du Chastelet, essuyaient avec une serviette et du haut des créneaux la place où le boulet avait frappé la muraille, nous la rangeons parmi les mille et une fables que l'amour du merveilleux a fait inventer sur l'histoire de notre héros. Comment des gens, placés sur le couronnement d'une tour très élevée, auraient-ils pu atteindre avec une serviette les points frappés par les boulets des assiégeants, qui sans doute, pour faire brèche à cette tour, pointaient leurs coups de manière à frapper sa base bien plutôt que son sommet?

Lorsque enfin, après de longs efforts, les Français réussirent à s'introduire dans la place, du Chastelet prétend qu'au lieu d'y pénétrer par la brèche faite par leurs sapeurs, comme nous l'avons rapporté d'après la chronique précitée, ils y entrèrent

par une poterne ou fausse-porte, découverte dans le fossé au pied même du donjon, et qu'ils réussirent à enfoncer quoiqu'elle fût de fer. Ce fait est très possible, mais nous avons encore préféré adopter à son égard la version de l'ancienne chronique (ce qu'ont fait pareillement Mesnard et Lefèvre), plutôt que celle de du Chastelet qui, nous le répétons, ne cite jamais ses autorités et semble, plus d'une fois dans ses récits, s'être laissé entraîner par son imagination plutôt que de s'être basé sur des documents authentiques.

Tandis que Du Guesclin soumettait Valognes à l'obéissance du roi, un détachement, commandé par Mauny, s'emparait de Carentan, dont le gouverneur, nommé Pierre Le Doux, fut amené prisonnier au général français. Les Anglais possédaient encore en basse Normandie, avec Cherbourg et Saint-Sauveur, une place, petite à la vérité, mais extrêmement forte : c'était celle de Douvres, gros bourg situé près des bords de la mer, à trois lieues au nord de la ville de Caen, qui était fort incommodée de ce voisinage, car la garnison de Douvres ravageait la campagne environnante et venait faire des courses et enlever des bestiaux jusqu'à l'entrée même des faubourgs.

Le Doux connaissait cette place, car il était du pays. Du Guesclin, qui voulait la soumettre pour achever de rendre le calme à toute la Normandie, le consulta franchement sur les moyens à employer pour s'en emparer le plus promptement possible. Le rusé Normand, se sentant dans un mauvais cas, puisqu'il avait servi les Anglais contre son prince légitime, désirait se rendre Du Guesclin favorable, et il lui répondit par une flatterie en lui disant que, pour prendre Douvres promptement et sans coup férir, il n'avait seulement qu'à paraître devant ses remparts en criant : *Guesclin !* et que la terreur de son nom était tout ce qu'il fallait pour lui en faire ouvrir aussitôt les portes. Du Guesclin lui répliqua qu'il ne croyait pas que son nom eût assez d'influence pour produire un pareil effet, que la place était forte, la garnison nombreuse, qu'elle était en outre commandée par le brave Hugues de Caverlée, dont il avait déjà éprouvé la valeur, qu'enfin

il jugeait qu'il serait nécessaire de l'assiéger dans les formes.

Quittant donc la presqu'île du Cotentin, il dirigea son armée vers les rivages du Calvados. Le passage du Vay, près d'Isigny, qu'il lui fallait franchir, était gardé par un poste d'Anglais; il fut forcé en un instant, quoique la rivière qu'il faut traverser à gué fût assez dangereuse, parce que la direction du gué, au milieu d'un fond de sables mouvants, change à toutes les marées. On arriva devant Douvres, qui fut aussitôt bloqué, et Du Guesclin ordonna de tout disposer pour l'assaut.

Il fut donné vigoureusement dès le lendemain; mais la place, comme nous l'avons dit, était commandée par un chevalier dont l'expérience et la valeur étaient égales; en outre, sa garnison était en grande partie composée de Normands, c'est-à-dire de sujets du roi de France, qui, à cause de leur révolte contre leur souverain, savaient bien qu'ils n'avaient que la mort à attendre s'ils étaient forcés les armes à la main. Ils firent donc une résistance opiniâtre et repoussèrent les Français avec une grande perte d'hommes.

Du Guesclin, voyant que la force de la place et la résistance désespérée de la garnison lui coûteraient de grandes pertes dans ces assauts meurtriers, jugea à propos d'employer un autre moyen pour s'en rendre maître. Continuant de la bloquer rigoureusement, il fit creuser une mine qui, passant par-dessous les remparts, irait déboucher dans l'église même de Douvres, dont Caverlée avait fait un donjon parce que la maçonnerie de son clocher était très forte. Les mineurs français conduisirent leur ouvrage avec tant d'intelligence et de secret, qu'il était presque terminé sans que les assiégés en eussent eu la moindre connaissance. Une circonstance fortuite le leur fit découvrir. Quelques soldats postés dans le château étant à dîner, l'un d'eux posa par hasard son verre plein de vin sur le rebord d'une fenêtre. Il y était à peine qu'une forte vibration en fit répandre le vin par-dessus les bords. Les soldats, étonnés de l'aventure, virent bien que les murs de la citadelle étaient ébranlés et furent à l'instant même en prévenir Caverlée. Celui-ci avait trop d'expérience de

l'art de la guerre pour ne pas reconnaître dans cet accident l'effet d'un travail souterrain des assiégeants; à force d'attention et de recherches, on se douta qu'ils le dirigeaient vers l'église. Caverlée aussitôt fit ouvrir une contre-mine dont les travaux furent poussés avec beaucoup de hâte. Les mineurs et les contremineurs furent bientôt à si peu de distance les uns des autres, qu'ils entendaient sourdement retentir, chacun de leur côté, les coups qu'ils donnaient en travaillant.

On fut avertir Du Guesclin que les ennemis contreminaient, et que leur souterrain était près d'atteindre celui des Français. L'intrépide général ordonne aussitôt un assaut pour tromper les assiégés et les occuper sur les murailles, tandis qu'il se précipite dans la mine à la tête de deux cents hommes et précédé de dix mineurs qui ouvrent le passage devant lui. Bientôt ils touchent à la contremine; ils y débouchent; le cri terrible de *N. D. Du Guesclin* frappe les oreilles des travailleurs anglais; le héros paraît lui-même à leurs regards; à la lueur des torches, ils reconnaissent son aigle victorieuse, et, sans faire aucune résistance, ils tombent à ses pieds en implorant sa clémence.

Les Français pénétrèrent dans l'église et se répandirent de tous côtés dans la ville. La consternation de la garnison et sa surprise furent si grandes qu'elle mit aussitôt les armes bas et se soumit aux vainqueur. Caverlée lui rendit son épée : il fut mis à rançon ainsi que tout ce qu'il avait d'Anglais sous ses ordres. Mais, quant aux Normands, il n'y eut point de pardon pour eux : tous eurent la tête tranchée comme traîtres et rebelles envers le roi de France.

Il ne restait plus qu'à s'emparer de Cherbourg* et de Saint-

* Je n'ai pu découvrir pour quelle raison Du Guesclin, après avoir pris Carentan et Valognes, n'avait pas été immédiatement attaquer Cherbourg qui en est tout proche, plutôt que d'aller assez loin de là soumettre Douvres d'où il comptait très probablement ramener son armée dans le Cotentin pour achever d'en extirper les Anglais. Il paraissait plus naturel d'en finir tout d'un coup avec eux dans ce canton, tandis qu'on y était.

Sauveur-le-Vicomte, pour purger entièrement la Normandie de la présence des Anglais. Bertrand, qui avait cette affaire extrêmement à cœur, se préparait à ramener ses troupes dans le Cotentin, lorsque des ordres exprès du roi l'obligèrent à quitter cette province pour reporter ses armes sur le théâtre de ses premiers exploits, c'est-à-dire en Bretagne.

La guerre s'y était rallumée avec plus de fureur que jamais entre Charles de Blois et son compétiteur, Jean de Montfort. Celui-ci, avec une armée considérable et presque toute composée d'Anglais, que commandait le célèbre Jean Chandos, assiégeait la ville d'Auray et la serrait de fort près. Charles voulait la secourir et en faire lever le siége en livrant à son adversaire une bataille décisive, qui devait enfin fixer définitivement les destinées de la Bretagne; mais son armée n'était pas assez forte, il ne voulait d'ailleurs rien hasarder dans une circonstance si importante pour lui, et pour tenter le sort des armes il voulait avoir du moins de grandes chances de succès. Il réclama donc l'appui du roi de France, son seigneur et son parent, le priant de lui envoyer le plus promptement possible un renfort de troupes considérable; mais surtout il le conjura de faire commander ce renfort par Du Guesclin, dont la présence seule lui paraissait un gage certain de la victoire.

Charles V, pour qui il était de la plus haute importance que, dans cette lutte si prolongée en Bretagne, la cause du comte de Blois triomphât, envoya en toute hâte un courrier à Du Guesclin avec ordre de laisser la Normandie dans l'état où elle se trouvait et de se porter rapidement, et toutes affaires cessantes, sur la Bretagne où il se joindrait aux troupes de Charles de Blois réunies sous les murs de Guingamp.

Au moment de se mettre en marche pour exécuter cet ordre, l'armée française subit quelques mutations : l'infanterie volontaire de Rouen rentra et demeura dans cette ville; il y eut aussi quelques gentilshommes normands qui prirent leur congé, aimant mieux demeurer dans leurs foyers et s'occuper du soin de leurs

affaires que de s'en aller prendre part en Bretagne à une guerre qui ne les regardait pas. D'un autre côté, plusieurs braves, qui ne cherchaient que des occasions d'acquérir de la gloire, sans autre intérêt que celui de leur renommée, vinrent de provinces même éloignées se ranger sous l'étendard de Du Guesclin, que suivirent toujours au reste ses inséparables compagnons, le comte et le vicomte d'Auxerre, le Bègue de Villaines, Robert de Beaumanoir, Olivier Du Guesclin, Olivier de Mauny, Eustache de la Houssaye, Kerlouet *, Sylvestre de Budes, le sire de la Rivière, Guillaume de Launay, le sire de Plusquellec, Guillaume Boistel et Guy de Bayeux. Parmi les chevaliers qui vinrent joindre notre héros pour combattre à ses côtés, on remarquait le sire de Frontigny, de Bourgogne, Henri de Pierrefont, de l'Ile de France, le sire de Poix, chevalier savoyard, et enfin le fameux Arnaud de Cervolles, surnommé l'Archiprêtre, chef d'une compagnie d'aventuriers, qui parut ici pour la première fois sous les drapeaux de Du Guesclin, et depuis s'y rendit célèbre par ses exploits. L'armée française, en quittant la Normandie, sous la conduite de tant de vaillants capitaines, se trouvait forte de deux mille hommes d'armes (six mille cavaliers) et de deux mille hommes d'infanterie.

Dès le premier jour de marche, elle fut rencontrée par un courrier breton, dépêché de Broons même à Du Guesclin, pour l'avertir que son père, alors fort âgé, touchait à sa dernière heure et qu'il désirait ardemment le voir encore une fois avant que de mourir. Pénétré d'une vive douleur en recevant cette nouvelle, Bertrand s'empressa de se rendre aux désirs de son père mourant; laissant donc la conduite de son armée au comte d'Auxerre, son lieutenant-général, auquel il promit de le rejoindre bientôt, il partit en toute hâte pour Broons, accompagné de son frère Olivier, du sire de Beaumanoir et du brave Mauny,

* C'est ce guerrier, souvent cité par du Chastelet et Guyard de Berville, dont ils ont constamment estropié le nom en le changeant en celui de *Carlonet*.

ses amis intimes, qui ne voulurent pas se séparer de lui dans une si pénible circonstance.

En arrivant à Broons, ils trouvèrent Robert Du Guesclin abandonné des médecins et déjà privé de la voix. Sa famille éplorée environnait son lit de mort et le vieillard, presque privé de sentiment, paraissait insensible aux larmes et aux démonstrations de douleur dont il était l'objet; mais, quand il vit Bertrand entrer dans la chambre, la joie qu'il ressentit à l'aspect de cet illustre fils ranima ses sens prêts à se glacer pour jamais et lui fit recouvrer l'usage de la parole. Il lui tendit les bras et lui dit en l'embrassant qu'il avait toujours instamment demandé au ciel la grâce de le revoir avant que de mourir, qu'il le bénissait d'avoir ainsi exaucé ses vœux, que rien ne manquait plus à sa félicité, puisqu'il revoyait son cher Bertrand et qu'il le revoyait victorieux et couvert de gloire. Celui-ci ne put lui répondre qu'en versant des pleurs. Le mourant lui donna sa bénédiction, lui recommanda de servir de père à ses frères et sœurs auxquels il ordonna de lui obéir en toutes choses. A la fin, épuisé par ce dernier effort de la nature, il perdit tout-à-fait le sentiment et expira une heure après.

Du Guesclin, malgré la douleur que lui causait une si grande perte, après avoir fait les funérailles de son père, ne demeura pas long-temps à le pleurer. Il se disposa à aller rejoindre son armée à Guingamp où elle l'attendait déjà. Il l'augmenta encore de plusieurs illustres chevaliers, ses compatriotes, qui vinrent à la tête de leurs vassaux se réunir à lui; tels furent entr'autres le sire de Tinteniac, Jean de Laval, Charles de Dinan, le vicomte de la Bellière, le vicomte de Rohan, les sires de Coetquen et de Montbourcher.

Clarles de Blois éprouva la satisfaction la plus vive en recevant ce renfort et surtout en voyant à la tête de tant de preux son brave et fidèle Du Guesclin. Il se mit en marche sur Josselin, où il passa en revue toute son armée. « Ce luy fut, dit » l'historien Lefèvre, un fort agréable spectacle de voir la fiere » contenance de tant de braves, à qui les mains démangeoient

» d'attaquer le comte de Montfort. Toute la campagne brilloit » du rejaillissement que faisoit sur elle la lueur de tant de casques » et de cuirasses sur qui le soleil donnoit tout à plomb. Les en- » seignes et les drapeaux tous fleurdelisez, que le vent agitoit, » faisoient encore un fort bel effet. »

Charles de Blois, à la tête de son armée dont il voulut se réserver le commandement en chef, quitta Josselin après cette revue, et traversant les landes de Lanvaux, vastes bruyères qui sont au cœur du Morbihan, il vint se cantonner à l'abbaye du même nom. Il savait que son rival assiégait toujours Auray et que cette place, malgré la famine qu'on y endurait, résistait encore avec opiniâtreté. Il voulait en faire lever le siége en livrant bataille au comte de Montfort et s'approchait ainsi peu à peu de la place, suivant sa lenteur et sa circonspection habituelles, tandis qu'il aurait dû s'y porter avec rapidité pour en opérer la délivrance. C'est ce qu'eût fait Du Guesclin, s'il eût été le maître de diriger les mouvements de l'armée; mais, comme nous venons de le dire, le prince avait voulu s'en charger lui-même.

Effectivement Auray était à toute extrémité; ses défenseurs, après avoir épuisé toutes leurs munitions et mangé leurs chevaux, allaient être forcés de se rendre s'ils n'étaient très promptement secourus. Pour faire connaître à Charles, qu'ils savaient n'être pas éloigné, leur position désespérée, ils allumaient chaque soir au haut de leur donjon un grand feu qui brûlait toute la nuit. Les coureurs du comte de Blois aperçurent ce signal de détresse et vinrent lui en rendre compte. Il fut d'abord consterné de cette nouvelle et ce guerrier indolent, qui eût dû envoyer de suite un corps de troupes harceler du moins les assiégeants, voulut encore temporiser, ne sachant se décider à rien. Il chercha le moyen de faire dire au gouverneur d'Auray de tâcher de tenir bon encore quelques jours, lui promettant alors de venir le délivrer en attirant les ennemis vers lui et leur livrant une bataille rangée. La difficulté était de faire parvenir ce message dans la ville, car l'armée du comte de Montfort la bloquait si étroitement qu'il était impossible d'y pénétrer.

Un arbalétrier adroit tira Charles d'embarras : il se présenta devant lui en disant qu'il connaissait un endroit d'où, sans être vu de personne, il était certain d'envoyer une flèche sur la plate-forme du donjon d'Auray ; que, si on voulait y attacher une lettre pour le gouverneur, il se faisait fort de la lui faire parvenir par ce moyen. Le prince accepta l'offre de cet homme, lui confia sa missive, et l'arbalétrier, selon sa promesse, l'envoya sur la tour, attachée à une de ses flèches ; elle fut aussitôt remise entre les mains du commandant.

Dans sa dépêche, Charles de Blois l'engageait à patienter et à ne pas capituler avant le jour de Saint-Michel, qui n'était pas éloigné, lui promettant de le délivrer dans ce terme ; mais que, si à son expiration il n'était pas secouru, il le laissait le maître de rendre la ville aux ennemis.

Le gouverneur Hauterenelles, qui avait un pressant besoin de vivres et ne pouvait attendre plus long-temps sans en recevoir, tenta pour en obtenir de conclure un accommodement avec le comte de Montfort. Il lui envoya un héraut chargé de lui communiquer la lettre de Charles, de lui demander une suspension d'hostilités et libre communication avec le dehors jusqu'au jour de la Saint-Michel prochaine, lui promettant qu'alors il remettrait Auray entre ses mains si l'armée française n'avait point paru. Le comte acquiesça à cette proposition, et la garnison aux abois reçut du moins des approvisionnements.

Mais Montfort fut bientôt averti lui-même, par ses éclaireurs, que l'armée de son rival était campée près de l'abbaye de Lanvaux. Un traître, qui la quitta pour se venir rendre à lui, lui confirma cette nouvelle en disant qu'il allait avoir sur les bras l'élite de la France et Du Guesclin en personne. En recevant ce rapport, le comte éprouva la plus vive inquiétude ; son courage en fut ébranlé, et il désespéra du succès de l'imminente et décisive bataille qui allait se livrer infailliblement sous peu de jours. Il témoigna ses appréhensions à Chandos, commandant des Anglais, ses auxiliaires, et ajouta même qu'il désirait beaucoup que sa querelle se terminât à l'amiable et que Charles de Blois

voulût enfin consentir à partager également entre eux le duché de Bretagne et à mettre un terme, par cet accommodement, à une guerre intestine qui avait fait déjà répandre inutilement des torrents du sang le plus généreux. Chandos, guerrier plein de sagesse et d'expérience, partagea ses craintes jusqu'à un certain point, lui avoua que le succès de la bataille était fort douteux, que, s'il la perdait, tout serait fini pour lui, que son parti s'éteignait sans ressources, et qu'au lieu de courir une chance incertaine, il valait mieux sans doute acquérir sûrement et sans effusion de sang la moitié d'une belle province qui pouvait constituer encore une magnifique principauté. Il lui conseilla donc, avant de tenter une dernière fois le sort des armes, de chercher à entrer en arrangement avec Charles de Blois, en lui renouvelant la proposition faite aux landes d'Évran ; il ajouta qu'on lui saurait gré, dans tous les cas, d'avoir cherché par là à épargner le sang de la noblesse bretonne prête à s'entretuer dans cette querelle, et qu'enfin il se croyait certain que Charles de Blois lui-même n'était pas éloigné d'accéder au traité qui lui serait proposé sur ce sujet.

Le comte, ravi de se voir approuvé par Chandos dans cette importante affaire, envoya une personne de confiance à Charles, la chargeant de lui faire, dans une entrevue particulière, la proposition d'une paix durable moyennant le partage égal de la Bretagne entre eux deux. Le prince français accueillit favorablement cet envoyé. On a déjà vu, lors de l'affaire des landes d'Évran, qu'il était par lui-même très porté à accepter cet accommodement pour assurer son repos. Mais connaissant surtout l'opposition de son épouse, de qui il tenait tous ses droits sur la Bretagne, il n'osa pas prendre sur lui seul la responsabilité d'une décision dans une affaire de cette importance. Il répondit donc à l'envoyé de Montfort qu'il allait en référer à son conseil.

Il le rassembla aussitôt et lui exposa le message qu'il venait de recevoir du comte de Montfort, lequel, pour avoir la paix, lui renouvelait les propositions déjà faites aux landes d'Évran. Charles laissa ensuite entrevoir que lui même, pour terminer une

guerre qui depuis si long-temps désolait la province, inclinait pour l'acceptation de son partage. Mais son conseil, composé de l'élite des braves de la Bretagne, manifesta hautement et d'une voix unanime l'indignation qu'il éprouvait en le voyant presque décidé à conclure un traité si honteux, si préjudiciable aux intérêts de son épouse ainsi qu'au bonheur du peuple breton, lequel, si Montfort régnait une fois sur la moitié de son territoire, serait continuellement molesté par les Anglais ses bons amis, dont il aurait toujours des nuées autour de lui. Du Guesclin surtout, leur irréconciliable ennemi, s'éleva énergiquement contre la proposition du traité. Il représenta à Charles de Blois que ces ouvertures étaient un coup de désespoir de la part de son rival, parce qu'il se voyait perdu et prêt à être infailliblement vaincu; que, dans cette persuasion, il préférait naturellement posséder la moitié du duché que de perdre tout en perdant la bataille; que, pour lui, Charles, qui avait de son côté son bon droit, la force et l'épée de tant de braves chevaliers, il était assuré de vaincre et ne devait pas flétrir les lauriers déjà cueillis par son armée au prix de son généreux sang, en acceptant l'humiliante transaction qui lui était proposée.

Le discours du héros fit une vive impression sur Charles de Blois; il releva tellement son courage et ranima si bien sa confiance, qu'il se détermina à rejeter absolument l'accommodement qui lui était offert. Inspiré par l'humeur martiale de Du Guesclin, par la valeur des guerriers accourus en foule sous ses drapeaux, il renvoya l'émissaire de Montfort dans son camp, avec charge de dire de sa part à son maître, qu'il n'y avait point de partage à faire lorsque tout appartenait légitimement à un seul; et que, bien loin de lui rien concéder, on allait sur-le-champ se mettre en mesure de lui faire restituer par la force tout ce qu'il avait usurpé jusqu'alors dans la Bretagne.

Cette fière réponse, rendue mot pour mot au comte, irrita surtout les Anglais ses alliés. Chandos et Knolles, qui en étaient les principaux chefs, jurèrent par Saint-Georges que, puisqu'il en était ainsi, ils ne mettraient point les armes bas qu'ils n'eus-

sent conquis toute la Bretagne et ne l'eussent entièrement soumise au comte de Montfort.

Pour joindre l'œuvre aux discours, Charles de Blois fit avancer son armée sur Auray par une marche forcée. Du haut de leur donjon, les guerriers enfermés dans cette ville aperçurent le secours qui leur arrivait et en témoignèrent leur allégresse en arborant tous leurs drapeaux sur la tour et faisant de grandes fanfares de trompettes, violons et autres instruments. Ce bruit donna l'éveil aux Anglo-Bretons qui, voyant en même-temps la citadelle d'Auray toute pavoisée, se doutèrent que c'était en réjouissance de l'approche de l'armée franco-bretonne, et qu'ils allaient l'avoir incessamment sur les bras.

Chandos prit sur-le-champ ses dispositions pour la recevoir. Il posta son armée à une demi-lieue d'Auray, sur la lisière d'une prairie, et s'adossa aux collines couvertes de broussailles et de bois, sur lesquelles s'élève aujourd'hui le couvent des Chartreux. La petite rivière d'Auray, qui n'est qu'un ruisseau quand la marée est basse, serpentait devant son front de bataille.

Charles de Blois, arrivé dans la soirée du 28 septembre 1364 en présence de ses ennemis, rangea son armée vis-à-vis, dans une grande prairie, de sorte que la rivière la séparait de celle du comte de Montfort, dont la position était excellente ; aussi Chandos, son général, était bien déterminé à ne pas la quitter d'un pouce de terrain et à attendre de pied ferme que les Français vinssent l'y attaquer en passant à gué la rivière. L'exemple tout récent du Captal de Buch, vaincu à Cocherel pour avoir quitté une position inexpugnable, l'affermissait encore dans la détermination de ne pas s'ébranler de la sienne, et il donna à cet égard des ordres précis à tous ses officiers. Il eut en outre la sage précaution de faire filer, derrière des broussailles qui en dérobèrent la marche, un corps de réserve de cinq cents hommes d'élite, commandés par Caverlée, qu'il chargea de prendre ses adversaires en flanc lorsqu'il verrait l'action bien engagée.

Les principaux chefs de l'armée anglo-bretonne étaient, avec Chandos, Knolles et Caverlée, le célèbre Olivier de Clisson (qui

depuis changea de drapeau et devint connétable de France), Gauthier Huet, les sires de Gournay et d'Auberticourt. Le comte de Montfort, impatient de mettre un terme à ses incertitudes, voulait engager sur-le-champ la bataille, quoique la journée fût très avancée; mais le magnanime Chandos, le Du Guesclin de l'Angleterre, lui représenta que les Français venaient de faire une longue marche, qu'ils étaient harassés de fatigue et qu'il serait peu glorieux de les vaincre dans cet état; il lui persuada donc d'attendre qu'ils se fussent rafraîchis et reposés jusqu'au lendemain. Cette générosité chevaleresque, qui tenait à l'esprit du temps, n'aurait guère d'imitateurs aujourd'hui. Un ménagement semblable envers son ennemi, au moment d'une bataille, serait regardé comme le comble de l'ineptie. On peut juger d'après cela du changement que cinq siècles ont apporté dans l'esprit des nations. On dit qu'elles sont en progrès.........

Toutefois, Gauthier Huet, impatient de signaler sa bravoure, sortit des rangs, franchit la petite rivière qui séparait les deux armées, et s'avançant dans la prairie, défia le chevalier breton le plus adroit de venir rompre contre lui une lance en l'honneur des dames, à condition cependant que le vaincu demeurerait prisonnier. Aussitôt Hervé de Kergoët s'avança pour répondre à ce défi; les champions coururent l'un sur l'autre, l'Anglais fut jeté par terre et obligé de se rendre. Comme il déplorait son malheur qui l'allait priver de prendre part à l'action du lendemain, le brave et généreux Kergoët lui rendit sur-le-champ la liberté et lui laissa même son cheval et ses armes qui, d'après la loi des combats singuliers de cette époque, appartenaient de droit au vainqueur.

Le comte de Montfort usa d'une semblable générosité envers le maréchal de Beaumanoir, lequel, quoique présent à l'armée franco-bretonne, ne pouvait prendre part active à la bataille, parce qu'il était encore sur parole comme otage des enfants de Charles de Blois. Le comte lui permit de combattre le lendemain, mais à condition qu'il ne le ferait que comme simple chevalier seulement, et n'aurait dans cette journée aucun commandement supérieur.

Le 29 septembre, jour de Saint-Michel, des fourrageurs anglais s'étant répandus dans la prairie furent attaqués par ceux de l'armée de Charles, qui les mirent en déroute et leur prirent beaucoup de chevaux. La gendarmerie anglo-bretonne allait s'ébranler pour les secourir; mais Chandos, auquel le comte de Montfort, plein de confiance dans ses grands talents militaires, avait remis pour le jour le commandement en chef, défendit à qui que ce fût de quitter son rang sous peine de la vie. Cet habile général usa, dans cette occasion, de la tactique qui avait rendu les Anglais victorieux aux journées de Crécy et de Poitiers. Se voyant avantageusement posté, les rangs de son armée bien serrés et immobiles, il était, comme nous l'avons déjà dit, résolu d'attendre que les Français attaquassent les premiers, persuadé que leur attaque se ferait, comme lors de ces journées désastreuses, avec l'impétuosité désordonnée dont ils ne pouvaient se corriger, quoiqu'elle leur eût été si souvent fatale. Il voulait, par son immobilité, obliger ses adversaires à passer, pour venir le joindre, la petite rivière qui traversait la prairie, et il comptait bien profiter, pour les accabler ensuite, du désordre que le passage du gué, enflé par la marée montante, devait nécessairement mettre dans leurs rangs.

Charles de Blois n'imita malheureusement pas la sagesse de son compétiteur qui, reconnaissant la supériorité militaire de Chandos, l'avait investi du commandement général de ses troupes. Au lieu de laisser à Du Guesclin la suprême autorité sur les siennes, ce qui lui eût assuré le succès de la journée décisive qui se préparait, il voulut la garder pour lui : son inexpérience et son entêtement lui coûtèrent ses états et sa vie.

Il disposa, selon l'usage, son armée en trois corps. Il confia le commandement du premier, qui était entièrement composé de noblesse bretonne, à Bertrand Du Guesclin; il donna le second, formé de troupes françaises, au comte d'Auxerre, et il se tint en personne à la tête du troisième corps, mêlé de Bretons et de Normands. Il ne prit point l'utile précaution d'avoir un corps de réserve.

Les deux armées, rangées en bataille en face l'une de l'autre, présentaient un spectacle étrange : toutes deux, quoiqu'ennemies, avaient les mêmes étendards; des deux côtés on voyait flotter les drapeaux semés d'hermines*; des deux côtés les chefs les portaient également sur leurs cottes d'armes, et le même cri de guerre retentissait également dans les airs. D'une part comme de l'autre, se trouvaient nombre de gentilshommes bretons, et chacun d'eux pouvait apercevoir dans les rangs opposés, non-seulement un compatriote, un ami, mais même un parent, un frère, contre lequel il allait tourner ses armes homicides. Le comte de Montfort, attendri par cette douloureuse considération, voulut faire une dernière tentative pour éviter de si grands malheurs et empêcher l'effusion du sang prêt à couler pour sa cause. Il envoya encore un héraut à Charles de Blois lui proposer une dernière fois la paix aux conditions stipulées par le traité d'Évran.

Lorsqu'un homme indolent, faible ou irrésolu, a une fois la tête montée, il devient plus ardent, plus animé, plus opiniâtre qu'un autre. Telle était la situation d'âme dans laquelle se trouvait Charles de Blois, décidé à tout risquer, lorsque le héraut de Montfort se présenta devant lui. Il ne voulut pas l'écouter et le renvoya durement, le chargeant en outre de dire à son seigneur que, dans la bataille qu'il allait lui livrer, il ne ferait quartier à personne et ferait pendre sans pitié tous les prisonniers qu'il ferait. Cette décision, soit dit en passant, n'était pas trop chrétienne pour un dévot qui se serait cru perdu, s'il eût manqué un seul jour d'entendre la messe, et qui, le matin même, avait communié trois fois.

Montfort, voyant qu'il n'y avait aucune espèce d'accommodement à espérer et qu'il fallait vaincre ou mourir, fit ses dernières dispositions pour combattre. Il prit une précaution singulière, et qui peint bien la superstition qui dominait encor à cette époque. On lui avait dit qu'une prophétie du fameux Merlin, prédisant

* On sait que les hermines étaient les armoiries de la Bretagne avec cette devise : *Potius mori quàm fædari.*

cette bataille, annonçait que celui qui y porterait les hermines y perdrait la vie. Pour détourner de sa personne l'accomplissement de cette prédiction, il quitta sa cotte d'armes ordinaire, qui était semée d'hermines, et en revêtit un jeune chevalier de ses parents, que l'histoire n'a pas nommé, et qu'il dévouait ainsi à la mort à sa place. On ne dit pas si ce chevalier était informé de la prophétie fatale et s'il y croyait; mais, dans ce cas, son dévouement eût été aussi généreux que les craintes du comte de Montfort étaient lâches et puériles. *

Son armée, disposée en bon ordre de la manière que nous avons dit, attendit impassiblement, de l'avis de Chandos, l'attaque de celle de Charles de Blois. Ce que le général anglais avait prévu arriva : Charles, impatienté de voir que ses ennemis se tenaient immobiles dans leurs lignes et ne passaient pas la rivière, se décida à la passer lui-même pour les aller forcer dans leur position. Vainement Du Guesclin, qui avait deviné les intentions de Chandos, remontra-t-il au prince l'inconvénient de sa détermination, vainement s'y opposa-t-il de tous ses efforts, en l'assurant que, par là, il donnait dans le piége que les Anglais lui tendaient; il ajouta qu'il valait mieux tâcher, ainsi qu'il l'avait fait lui-même à Cocherel, de les attirer par quelques stratagèmes et de les débusquer de leur poste en les forçant de venir eux-mêmes aux Français. Loin d'écouter de si sages avis, Charles lui ordonna, au contraire, d'avancer et de charger le premier à la tête de sa colonne.

Le héros, forcé d'obéir, franchit donc la rivière avec toute la

* On dit qu'un peu avant le commencement de l'action, un lévrier favori de Charles de Blois sortit des rangs de son armée et accourut au milieu de celle du comte de Montfort, auquel il vint lécher les mains et faire mille caresses. Les amateurs du merveilleux ne manquèrent pas d'en présager que le comte sortirait victorieux de la bataille, et que l'animal, par son action singulière, le reconnaissait d'avance comme son maître et vrai duc de Bretagne. Nous rapportons, sans le garantir, ce fait mentionné par quelques historiens.

gauche de l'armée ; mais il prévit dès-lors la fatale issue de la bataille. Ses archers firent d'abord leurs décharges sans grand succès, parce que les cavaliers anglais, placés au front de leur armée, étaient cuirassés de pied en cap et leurs chevaux bardés, et qu'ils présentaient ainsi une muraille de fer que les traits ne pouvaient entamer. Les hommes d'armes de Du Guesclin les joignirent ensuite la lance en arrêt ; mais leurs rangs, qu'ils n'avaient pu conserver en passant la rivière, étaient mal reformés, et leur choc inégal et partiel ne put ébranler les Anglais, tandis qu'au contraire il coûta la vie à un grand nombre de Bretons.

Charles de Blois s'avança en hâte pour soutenir cette avant-garde, et toute son armée le suivit. Le passage de la rivière mit pareillement du désordre dans ses rangs ; toutefois, sa gendarmerie attaqua impétueusement celle des ennemis, et bientôt une mêlée furieuse s'engagea sur toute la ligne. Charles, voulant terminer la guerre par un coup décisif en combattant corps à corps et tuant le comte de Montfort, ne s'attacha qu'à le chercher dans cette mêlée. Apercevant le jeune chevalier auquel le comte avait fait prendre sa cotte d'armes semée d'hermines, il y fut trompé, crut que c'était Montfort lui-même, l'attaqua avec fureur et le renversa sans vie. Croyant alors son succès assuré, il s'écria, plein de joie : « *Bretaigne ! Bretaigne ! or est mort celtuy de Mont-* » *fort par qui j'ai esté ainsi grevé !* » A ces cris, le véritable Montfort, voyant que l'épouvante et le désordre se répandaient parmi les siens, se hâta de galoper, la visière levée, sur toute l'étendue du champ de bataille et de se faire voir en criant aussi *Bretaigne ! Bretaigne !* Ses guerriers rassurés à son aspect combattirent avec une nouvelle ardeur. En ce moment, le comte d'Auxerre, lieutenant de Du Guesclin, eut un œil crevé d'un coup d'estoc porté dans la visière de son casque ; la douleur et le sang qui sortit abondamment de cette blessure le mirent hors de combat, il fut fait prisonnier. La perte d'un de leurs plus braves généraux commença à répandre de la consternation parmi les Franco-Bretons.

Quoique les mauvaises manœuvres de Charles de Blois eussent

déjà favorisé fortement ses ennemis, Chandos n'osait compter sur la victoire tant qu'il aurait en tête le redoutable Du Guesclin. Il savait que sa seule présence inspirait aux troupes une confiance et un courage capables de rétablir dans un combat les chances les plus désespérées. Il avait donc pris à l'avance les mesures les plus fortes pour s'assurer de sa personne et s'en rendre maître mort ou vif. Il avait désigné vingt chevaliers d'élite, qui tous ensemble devaient l'assaillir à la fois. Ce projet fut exécuté; cette troupe choisie se fit jour au milieu du carnage jusqu'au lieu où était Du Guesclin, et fondit sur lui en l'environnant de toutes parts. Armé d'un marteau d'acier, le chevalier breton se défendit en lion et assomma plusieurs de ses assaillants; mais enfin, accablé par le nombre, il fut renversé et allait être pris, lorsque Charles de Dinan et le vicomte d'Auxerre, surnommé le Vert Chevalier, accoururent à son aide et le dégagèrent.

D'un autre côté, Olivier de Clisson éclaircissait les rangs à coups de hache, et, quoiqu'il eût reçu dans la visière un coup qui lui creva un œil, cet homme de fer, insensible à la douleur, continuait de combattre. Le carnage devint horrible, et le champ de bataille, inondé de sang, se couvrit des cadavres d'illustres guerriers des deux partis. Richard de Cantorbery eut la tête fendue par Charles de Dinan; Gauthier Huet fut jeté par terre. Les Anglais pliaient, lorsque Hugues de Caverlée, qui commandait leur corps de réserve, s'ébranla avec sa troupe, laquelle jusqu'alors n'avait eu aucune part à l'action. Faisant un circuit, il vint prendre à dos l'armée de Charles de Blois, qui, déconcertée par cette attaque imprévue, commença à se mettre en déroute. Charles, environné d'ennemis, se défendit vaillamment et fit une longue résistance; mais enfin, il fut serré de si près qu'il fut contraint de se rendre. Caverlée ordonna de le tirer de la mêlée et de le conduire en sûreté sur les derrières; mais un soldat anglais s'avança brusquement sur ce malheureux prince, et, avant qu'on eût pu l'en empêcher, lui enfonça son épée dans la bouche; le fer sortit par derrière le cou. Charles, en recevant ce coup mortel, n'eut que le temps de s'écrier : *Haa! Domine*

Deus! et il expira aussitôt. * Dès ce moment, ses troupes perdirent courage, furent enfoncées de tous côtés et mises en pleine déroute. Du Guesclin seul résistait encore; la terre autour de lui était jonchée de cadavres. Il abattait tous ceux qui l'approchaient; mais ses assaillants se succédaient sans cesse. Son marteau se rompit, sa hache et son épée se brisèrent successivement dans ses mains fatiguées de carnage.

Désespéré de la perte de la bataille, qu'on eût gagnée si son conseil eût été suivi, il voulait se faire tuer tout en assommant encore à coups de gantelets les Anglais qui l'entouraient. Il eût bientôt succombé dans une lutte si inégale, si Chandos, qui l'aperçut, ne fût accouru promptement, ne voulant pas qu'un si vaillant chevalier tombât sous les coups d'une soldatesque obscure. Il écarta la foule qui l'environnait et lui dit : « Messire » Bertrand, rendez-vous, cette journée n'est pas vôtre; il faut » céder à la fortune, une autre fois vous serez plus heureux. » Du Guesclin, persuadé par ces paroles, lui remit le tronçon de son épée et se rendit son prisonnier.

Telle fut la fin de Charles de Blois; la victoire de son adversaire fut complète, et sa mort mit le comte de Montfort en possession pleine et entière du duché de Bretagne. L'infortunée Jeanne de Penthièvre ne conserva que le comté de ce nom, la vicomté de Limoges et quelques terres peu importantes. Ses enfants, prisonniers à Londres, y demeurèrent encore long-temps. On craignait, en leur rendant la liberté, qu'à l'instigation de leur mère ils ne fissent valoir leurs prétentions et ne rallumassent en Bretagne une guerre qui avait été si longue et si difficile à

* L'historien Mesnard rapporte, d'après une vieille chronique, que Charles de Blois, en recevant cette mortelle blessure, « Bati sa colpe et se com» manda à Dieu en disant : Vraiz Dieu, pardonnez-moy la mort des bonnes » gens qui cy meurent pour moy. J'ai guerrié long-temps oultre ma vou» lenté, et par l'ennortement de ma femme, qui tousjours m'a donné à en» tendre que j'avoye très bon droit. » Mais ceci n'a nulle vraisemblance; il est impossible qu'un homme qui a le gosier et le cou traversés par une épée puisse tenir un si long discours.

éteindre. La fière princesse, en effet, ne renonça jamais à ses droits, et très probablement ne perdit jamais l'espoir de les faire appuyer de nouveau par les armes, dans des temps plus heureux. Elle conserva toute sa vie le titre de duchesse de Bretagne, et ne cessa point d'en porter les armoiries dans son écusson.

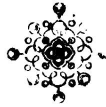
La bataille d'Auray avait duré sept heures entières, et cinq mille morts du parti de Charles de Blois jonchaient le champ de bataille. On comptait au nombre de ceux qui avaient perdu la vie mille gentilshommes chevaliers ou écuyers, entre autres Charles de Dinan, les sires d'Ancenis, d'Avaugour, de Lohéac, de Boisboueïxel et le brave Kergoët qui, la veille, avait vaincu Gauthier Huet en combat singulier. On distinguait parmi les prisonniers, dont le nombre était considérable, Du Guesclin, Franville, Jean de Laval, les sires de Joigny, de Rais, de Rochefort, de Rieux, de Montauban, de Tournemine et de Beaumanoir, les vicomtes du Faou, de Dinan et de Rohan.

Le comte de Montfort fit chercher parmi les morts le corps de Charles de Blois. On le retrouva déjà dépouillé de ses armes et de ses vêtements. On avait seulement jeté sur lui un grand bouclier pour le recouvrir. On s'aperçut que ce pauvre prince portait une haire et qu'il avait les reins ceints d'une grosse corde à nœuds. Le comte de Montfort vint le voir lui-même et, en l'apercevant ainsi gisant sur l'herbe sanglante de la prairie, il ne put retenir ses pleurs et s'écria : « Ah! mon cousin, par » votre opiniâtreté vous avez causé bien des maux en Bretagne! » Dieu vous le pardonne ! Je regrette bien que vous ayez eu une » si triste fin, et plût au ciel que vous fussiez encore en état » d'entrer en accommodement avec moi ! » Il le fit enlever et transporter à Guingamp, où il fut honorablement inhumé dans l'église des Cordeliers. Son cœur embaumé fut conservé long-temps dans la chapelle de N. D. de Grâce, près de cette ville. On ne sait ce qu'il est devenu. Il est présumable que, lors de la révolution de 1793, la boîte d'argent qui le contenait aura excité la cupidité sacrilége de quelque républicain et qu'il aura été volé. Le cœur, que l'on montre aujourd'hui dans cette chapelle comme

étant celui de Charles de Blois, est une relique frauduleuse, inventée sous les dernières années de la restauration pour tromper la crédulité des fidèles et extorquer leurs aumônes.

Le clergé, que Charles avait toujours vivement affectionné et comblé de donations et de bénéfices, fit les plus grands efforts pour lui obtenir après son trépas les honneurs de la canonisation. On prétendit que beaucoup de miracles s'opéraient sur son tombeau. Le pape ordonna une enquête; mais elle n'eut pas l'issue qu'on désirait. Charles ne fut pas mis au nombre des saints.

Suivant la convention faite quelques jours avant la bataille, Hauterenelle, gouverneur d'Auray, sitôt qu'il la vit perdue pour son parti, remit sa citadelle entre les mains du comte de Montfort, reconnu dès-lors comme duc de Bretagne. Chandos envoya au château de Niort Du Guesclin, son prisonnier; le nouveau duc exigea de lui qu'il ne rendrait jamais la liberté à son illustre captif, mais la fortune en ordonna autrement et le prince fut bientôt lui-même obligé de briser ses fers.



CHAPITRE VII.

SOMMAIRE.

Suites de la bataille d'Auray. — Soumission au roi de France du nouveau duc de Bretagne. — Réfutation des prétentions de certains historiens bretons, relativement à la mouvance du duché. — Traité de Guérande. — Du Guesclin mis en liberté se rend à la cour de Charles V. — Il médite le projet d'une croisade contre les Infidèles. — Origine des grandes compagnies. — Leurs brigandages et leurs désordres. — Le roi veut en délivrer la France et charge Du Guesclin de l'exécution de ce projet. — Entrevue et négociations de celui-ci avec les chefs de ces compagnies. — Il les engage au service de France, se met à leur tête et les emmène en Espagne. — Leur passage à Avignon. — Du Guesclin y met le pays à contribution et continue sa marche par Toulouse. — Coup-d'œil sur la situation politique de l'Espagne. — Caractère du roi Pierre le Cruel et de son frère Henri de Transtamarre. — Les cruautés de Pierre le font excommunier par le pape qui le déclare dépossédé de ses états et les donne à son frère. — Du Guesclin passe par Toulouse, Perpignan, et entre en Arragon avec son armée.

La nouvelle de la perte de la bataille d'Auray et de la mort de Charles de Blois causa au roi de France un extrême déplaisir. Déjà très occupé contre les Anglais, qui possédaient toujours la Guyenne, le Poitou, l'Auvergne et la Touraine, il les voyait encore, par suite de cet évènement, dominateurs en Bretagne, car le nouveau duc, qui avait pris le nom de Jean IV, était entièrement leur créature, leur était absolument dévoué et leur allait laisser la haute main dans ses états où ils seraient plus maîtres que lui. Frappé de cette appréhension et fortifié par les conseils du duc d'Anjou, Charles V, malgré les nombreux ennemis auxquels il lui fallait faire face, allait se déterminer à

continuer la guerre en Bretagne en faveur de Jeanne la Boiteuse et de ses fils, lorsque le duc Jean, qui se trouvait trop heureux s'il pouvait posséder en paix les états que les Anglais lui avaient à peu près conquis, et qui ne demandait plus qu'à en jouir tranquillement, envoya des ambassadeurs au roi pour lui demander la paix en lui promettant *de lui rendre hommage pour le duché de Bretagne et de se déclarer son homme lige et son vassal.** Le roi donna les mains à cette proposition, afin de pouvoir disposer de toutes ses forces militaires sur les autres points de son royaume occupés par les Anglais. Il exigea seulement qu'il serait fait par le traité de paix un sort honorable à la veuve de Charles de Blois, et il envoya pour en régler les conditions avec le duc, qui était alors à Guérande, des commissaires qui furent Jean de Craon, archevêque de Rheims, le sire de Craon, son cousin, et le maréchal Boucicaut.

D'Argentré, dans son Histoire de Bretagne, rapporte la chose tout différemment. Cet historien, qu'aveugle trop souvent son esprit national, prétend qu'au contraire ce fut le roi de France qui, le premier, demanda la paix au duc. Outre que la chose est hors de vraisemblance, parce qu'il ne tombe pas sous le sens qu'un puissant monarque aille demander la paix à un duc qu'il ne pouvait considérer que comme un vassal révolté, et qui, de plus, à peine en possession de sa province, n'y était soutenu que par les armes des ennemis de la France, l'assertion de d'Argentré est encore contredite par toutes les chroniques contemporaines.

Nous ferons remarquer ici qu'en tout ce qui concerne l'histoire particulière de la Brètagne, les historiens français et bretons qui l'ont écrite se sont réciproquement accusés de préventions, de partialité et de réticences. On serait d'après cela fort embarrassé de décider qui a raison des uns ou des autres, si des faits incontestables et

* C'est en ces termes que s'exprime expressément l'ancienne chronique de Du Guesclin, de 1387, et elle est en cela conforme à tous les autres documents du temps.

des preuves contemporaines bien authentiques ne viennent se réunir pour fixer l'incertitude de l'écrivain qui ne cherche que la vérité et qui seul est digne d'écrire l'histoire. En effet, le véritable historien, quelles que soient ses opinions particulières et quelle que soit la contrée dans laquelle il a reçu le jour, doit se dire en prenant la plume : *Je ne suis plus d'aucun pays ni d'aucun parti.* S'il n'est guidé que par des préventions vaniteuses ou de nationalité, il ne mérite plus la confiance de la postérité.

Nous insistons sur ce point parce qu'il est important d'éclairer le public sur les faits d'une espèce de coalition que viennent de former de très jeunes écrivains nés en Bretagne, historiens improvisés, véritables *jeunes France*, c'est-à-dire voulant tout décider, tout savoir après de minces études, et attaquer sans ménagement les auteurs les plus graves et les plus accrédités du dernier siècle. Cette nouvelle école historique, qui joint à l'entêtement l'exaltation irréfléchie de la jeunesse, prétend établir que la Bretagne, bien supérieure en tout au reste de la France, n'a jamais rien eu de commun avec elle avant le mariage de Louis XII avec la duchesse Anne; qu'elle a toujours fait un état indépendant luttant avec avantage contre les prétentions des rois de France; que jamais ces monarques n'y ont exercé de suzeraineté, et que les ducs de Bretagne se sont toujours refusés à leur rendre toute espèce d'hommage.* Malheureusement pour ces jeunes écrivains, les faits les mieux constatés sont là pour démontrer l'absurdité ridicule de leurs assertions. Le patriotisme est sans doute un sentiment louable, mais il ne faut pas qu'il aveugle un auteur au point de lui faire dénaturer l'histoire. Quoique né français et passionné pour l'hon-

* Il y a plus, nous savons à n'en pouvoir douter, qu'il s'est formé en Bretagne une association secrète de jeunes gens de cette province, dont le but est, dans le cas où la France éprouverait de nouvelles secousses politiques, et où son gouvernement serait renversé, d'en séparer entièrement la Bretagne, de la constituer en un état libre et indépendant, tel qu'elle l'était, disent-ils, sous ses premiers rois. Les fous qui composent une telle association ne sont pas dangereux, on peut les laisser faire.

neuf de notre patrie, on a pu voir dans nos divers écrits, combien nous avons toujours affectionné la Bretagne et les Bretons, combien nous nous sommes plu à faire briller dans tout son éclat la gloire de cette province en général et celle des illustres personnages qui y sont nés, qui en ont fait l'ornement. On ne saurait donc nous accuser de préventions contre la Bretagne, si nous combattons ici les opinions erronées et dictées par l'esprit de parti des jeunes littérateurs dont nous venons de parler.

Du reste, nous ne voulons asseoir notre jugement sur leurs écrits, qu'en nous étayant de ce qu'ils sont forcés de dire dans ces écrits mêmes; car enfin, malgré leur partialité, il leur a été impossible de nier entièrement l'inexorable histoire. Qu'on prenne donc le mieux accrédité de ces écrits, celui de M. Aurélien de Courson *, qu'on le lise avec attention, et on en conclura naturellement avec nous : 1° que, sous le règne de Charlemagne, le roi de Bretagne Nomenoë, vaincu par les armes de cet empereur, se reconnut à tout jamais comme son vassal et déclara ses états irrévocablement agrégés à l'empire français **; — 2° que les princes bretons ses successeurs, mus par l'esprit d'indépendance inné chez les peuples armoricains, se sont dans la suite souvent révoltés contre l'autorité des rois de France; mais qu'aussitôt qu'une armée française marchait contre eux pour les faire rentrer dans le devoir, elle entrait en Bretagne presque sans coup férir, pénétrait jusqu'au cœur de cette province, battait ses habitants et forçait promptement leur chef à la soumission; — 3° que les ducs de Bretagne, que M. de Courson exalte toujours autant qu'il dénigre les plus illustres rois de France, ainsi soumis plusieurs fois et forcés de traiter de la paix, se montraient fort

* *Essai sur l'Histoire, la Langue et les Institutions de la Bretagne armoricaine.* 1 Vol. in-8°. — Paris, 1840.

** Sous la première race même de nos rois, plusieurs princes bretons se soumirent volontairement à Childebert et à Clotaire Ier, ainsi que le déclarent des anciennes légendes bretonnes elles-mêmes. (Voyez la *Vie des Saints de Bretagne*, d'Alb. le Grand.)

mauvais observateurs de la foi des traités et les violaient presqu'aussitôt que les troupes françaises s'étaient retirées de cette province, ce qui les obligeait à y rentrer peu de temps après pour remettre les rebelles à la raison; — 4° enfin, que la puissance des ducs de Bretagne par elle-même était si faible et si peu capable de se mesurer avec celle de la France, que, lors de leurs révoltes multipliées, ces ducs étaient forcés la plupart du temps de s'étayer de secours étrangers et d'appeler à leur aide les Anglais, ces éternels ennemis de la patrie et que le peuple breton lui-même avait en horreur.

Du reste, les hommes les plus sages et les plus braves de la Bretagne se sont considérés eux-mêmes comme liés à la France, comme Français avant tout : Du Guesclin, Clisson, Artus, qui tous les trois portèrent l'épée de connétable, n'ont jamais séparé les intérêts de leur province natale de ceux de la France, jamais ces héros de la terre des hermines n'ont renié les fleurs de lis.

Reprenons le fil de notre histoire, un moment interrompue par ces observations nécessaires.

Par le traité conclu à Guérande, en octobre 1365, entre les plénipotentiaires du roi Charles V et le duc de Bretagne Jean IV, le roi reconnaît à ce dernier la souveraineté entière de la Bretagne, *réservé toutefois à nous et à nos successeurs, rois de France à toujours, le ressort et la souverainété et l'hommage de tout ledit duché de Bretagne et des appartenances d'icelui.* * Le duc consentit de son côté à laisser porter à Jeanne de Penthièvre, jusqu'à sa mort, le titre de duchesse et les armoiries de Bretagne. On lui laissa en toute souveraineté le comté de Penthièvre et la vicomté de Limoges (qu'il fallait, au reste,

* Termes exprès du traité de Guérande, textuellement rapporté par d'Argentré lui-même, livre VI, chap. CCXXVI, page 504. Il paraît difficile, d'après cela, de soutenir que, jusqu'au mariage d'Anne de Bretagne, la Bretagne était un état à part, absolument indépendant de la couronne de France. La vérité est qu'elle n'en était depuis long-temps qu'un grand fief

reprendre par les armes, attendu qu'elle était pour lors au pouvoir des Anglais), plus une somme de quatorze mille livres tournois de rente annuelle, avec quelques petits fiefs de peu d'importance.

Le roi exigea en outre expressément que, par suite de ce traité, tous les prisonniers faits à la bataille d'Auray, et surtout Du Guesclin, fussent remis immédiatement en liberté, ce que le duc n'osa refuser. Cependant Chandos, auquel Bertrand s'était rendu personnellement à Auray et qui l'avait depuis traité avec les plus grands égards, exigea pour sa délivrance une rançon de cent mille francs d'or, somme exorbitante et qui eût rivé ses fers si le roi n'en eût payé la moitié comptant; des arrangements furent pris pour l'acquittement du reste. Notre héros vit donc tomber ses chaînes, et il ne fut pas plutôt libre qu'il se rendit à Paris où le roi l'accueillit avec distinction, le traitant comme un guerrier dont l'épée lui avait souvent été utile et pouvait encore servir la gloire et les intérêts de la France. Du Guesclin retrouva à Paris le Captal de Buch, son adversaire à Cocherel; il était encore prisonnier, mais venait payer sa rançon qu'il acquitta en cédant au roi quelques-uns de ses châteaux. Les deux illustres rivaux se revirent avec la joie de deux braves qui s'estiment et savent mutuellement s'apprécier, quoiqu'ayant combattu sous des drapeaux opposés.

Du Guesclin, pendant son séjour à Paris, fut aussi témoin du traité de paix que Charles V conclut avec le roi de Navarre, traité dont la perfidie et la méchanceté de ce prince, si justement surnommé *le Mauvais*, pouvaient faire suspecter la durée; aussi ne fut-elle pas longue et il suscita bientôt par ses sourdes menées de nouveaux embarras au roi de France.

Du Guesclin avait été fortement attaché au parti de l'infortuné Charles de Blois et il affectionnait surtout la comtesse Jeanne de Penthièvre, sa veuve. Le sort malheureux de cette princesse, la ruine de son parti en Bretagne, causèrent à notre héros une affliction des plus profondes. Pour se distraire de sa douleur, il voulait quitter la France, s'éloigner même de l'Europe et cher-

cher les aventures les plus hasardeuses en mettant à exécution un projet qu'il avait conçu depuis long-temps (on saura plus tard pourquoi) et qu'il ne cessait de rouler dans sa tête : c'était de passer en Orient à la tête des braves qui voudraient se joindre à lui pour son entreprise, d'y combattre les Infidèles et de tâcher de délivrer de leur joug Jérusalem et le tombeau sacré de notre Rédempteur. Il crut trouver dans une circonstance particulière, qui se présenta alors, des moyens sûrs d'accomplir ce généreux dessein, tout en rendant à la France le plus signalé des services.

Jusqu'au règne de Charles VII, qui le premier établit les *compagnies d'ordonnance* en exigeant que chaque paroisse du royaume lui fournirait un archer tout équipé entretenu continuellement, nos rois n'avaient point eu d'armée soldée permanente (nous croyons l'avoir déjà dit); ils ne réunissaient de forces militaires qu'au moment d'entreprendre une guerre. Ces forces se composaient de deux éléments : d'abord des gens de guerre appartenant au domaine de la couronne (12) et de ceux que les grands vassaux devaient amener au roi, en vertu du pacte féodal; ensuite de troupes d'hommes libres habitués à guerroyer, se vendant à qui voulait les payer et que le souverain prenait temporairement à sa *solde*, d'où leur sont venus les noms de *solduriers*, de *soldoyers*, et enfin de *soldats*. Ces gens s'engageaient au service, soit en traitant immédiatement avec le prince qui voulait les employer, soit avec des chevaliers auxquels il avait délivré des commissions de *capitaines*, et dans ce dernier cas ces capitaines, qui le reste du temps étaient sans troupe, se chargeaient eux-mêmes de la levée et de l'équipement des hommes qu'ils engageaient au service du roi, auquel ils amenaient leur compagnie dès quelle était complète en hommes, chevaux et armes.

De ces deux sortes de troupes, celles qui étaient composées de vassaux et arrière-vassaux n'étaient obligées envers le suzerain qu'à quarante jours de service militaire par an, et nulle autorité ne pouvait les retenir une heure de plus contre leur gré sous les

drapeaux. Inconvénient grave, qui priva souvent nos rois des moyens d'accomplir de grands desseins et les força d'abandonner, au milieu même d'une campagne, les plus importantes entreprises.

C'était pour y obvier qu'ils prenaient à leur service, autant qu'ils le pouvaient, des compagnies d'hommes soldés; ils étaient sûrs de retenir ceux-là à l'armée, du moins tant qu'ils avaient les moyens de les payer. Mais la plupart du temps, au quatorzième siècle surtout, la mauvaise administration des finances et, par suite, la pénurie du trésor royal faisant une loi de la plus stricte économie, le souverain n'entretenait ces hommes que tant qu'il en avait absolument besoin; la campagne ou la guerre finie, ils étaient licenciés. Ces soldats, ainsi renvoyés et ne trouvant pas toujours à se faire réemployer, n'avaient plus de moyens pour vivre; incapables d'exercer aucune espèce de métier, méprisant les travaux de l'agriculture, la guerre était leur unique profession; seule elle était leur gagne-pain, leur existence, leur vie; venait-elle à cesser, ils se trouvaient sans aucune ressource.

Dès-lors, ne pouvant plus guerroyer en vertu d'un motif légitime, ils se réunissaient en bandes et guerroyaient pour leur propre compte. Il fallait vivre, et si l'impérieuse nécessité ne peut justifier tous leurs excès, elle peut jusqu'à un certain point y servir d'excuse, puisque seule elle en était la cause première.

Ces bandes, effectivement, commettaient les plus grands désordres, pillant les voyageurs, enlevant les convois de marchandises, attaquant les châteaux, les monastères, rançonnant même quelquefois des villes. Elles prirent primitivement naissance dans le Brabant, à la suite des guerres de Flandres. De là le nom de *Brabançons*, que l'on donna d'abord à ceux qui les composaient. On les appela aussi *Cottereaux*, parce qu'ils étaient principalement armés d'épées courtes, ou plutôt d'une sorte de sabre assez analogue à nos couteaux de chasse; *Routiers*, parce qu'ils parcouraient incessamment les routes et grands chemins.

Bientôt ces Routiers, gens de toutes sortes de nations, Flamands, Anglais, Picards, etc., débordèrent sur la France : elle en fut promptement inondée. Leur nombre s'y augmenta d'une foule d'aven-

turiers, d'hommes sans aveu et sans ressources, d'un nombre assez considérable de cadets de familles nobles, de pauvres gentilshommes qui, n'ayant que la cape et l'épée, tentèrent la fortune en cherchant à s'enrichir par les moyens coupables employés par ces routiers. Enfin, il faut bien le dire, plusieurs seigneurs, auxquels leur naissance et leur richesse ôtaient tout prétexte plausible pour mener un genre de vie si condamnable, plusieurs seigneurs, disons-nous, entraînés par l'invincible passion de la guerre et des aventures, ne dédaignèrent pas de se joindre aux routiers et de se mettre à leur tête; oubliant les lois de l'honneur et de la chevalerie, ces hommes égarés ne rougirent pas de déchirer le sein de leur patrie, de cette patrie qu'en ceignant l'épée ils avaient juré de défendre envers et contre tous.

Dès-lors le nombre et la puissance de ces bandes devinrent de plus en plus redoutables. Guidées par des chefs aussi braves qu'expérimentés, elles répandirent partout la terreur et l'effroi; elles causèrent même plus d'une fois de vives alarmes au trône. Plusieurs fois le souverain envoya ses propres troupes pour les combattre, mais elles furent insuffisantes pour les détruire : dispersés sur un point, les routiers se ralliaient bientôt sur un autre et recommençaient leurs désordres. Enfin, dans les combats qu'elles leur livraient, les troupes royales n'étaient pas toujours victorieuses : en 1361, un corps de trois mille hommes, commandé par Jacques de Bourbon en personne, fut complètement défait par les routiers à la bataille de Brignais, village à trois lieues de Lyon; le prince et son fils y furent mortellement blessés et expirèrent quelques jours après.

Les armes spirituelles n'avaient pas eu plus de succès que celles des hommes; vainement les papes avaient, à diverses fois, excommunié ces terribles bandes : cette mesure, loin de mettre un terme à leurs désordres, n'avait fait que les augmenter en les exaspérant. Sur la menace même qu'ils firent d'entrer dans le comtat d'Avignon et de le mettre à feu et à sang, le souverain pontife, qui craignit pour cette portion de ses états, fut forcé de lever le fatal anathème.

A l'époque à laquelle nous sommes parvenus, la conclusion des affaires de Bretagne laissant une foule de gens de guerre de tout grade sans emploi et sans moyen d'existence, ils furent se joindre aux routiers, dont les bandes, grossies d'un nombre considérable de Bretons et d'Anglais, prirent dès-lors le nom de *grandes compagnies*. Ce ne serait pas sans douleur que nous citerions, parmi ceux qui prirent ce blâmable parti, les noms du célèbre Caverlée, de Mathieu de Gournay, de Gauthier Huet, du Bègue de Villaines, de Jean d'Evreux, même celui du vicomte d'Auxerre, si, avant qu'ils n'eussent déshonoré leurs armes en partageant les excès de leurs nouveaux compagnons, Du Guesclin n'eût trouvé le moyen de les leur faire employer d'une manière plus glorieuse. . . . .

Mais jusqu'alors les grandes compagnies, ainsi qu'une plaie affreuse, rongeaient et dévastaient les plus belles provinces de la France et rendaient nul pour elles le bienfait de la paix en tenant les habitants dans de continuelles alarmes, ainsi que sous le coup de continuelles exactions. Le sage Charles V, qui gémissait sur les maux dont ce fléau accablait ses sujets et qui désirait ardemment de les en délivrer, se voyant pour le moment libre de soins envers ses ennemis extérieurs, porta toutes ses vues sur les grandes compagnies en cherchant par quelles voies il pourrait parvenir à en purger le royaume. La chose ne présentait à son esprit qu'obstacles ou grandes difficultés. Les combattre avait déjà été tenté sans résultats heureux; les prendre à son service et les retenir à sa solde était impossible, l'entretien d'une telle armée eût absorbé à lui seul les finances de l'état. Il ne restait qu'un moyen praticable, c'était de tâcher de les attirer hors du royaume par l'attrait de quelque guerre lointaine et lucrative, par l'espoir d'un riche butin et le charme de cette vie aventureuse qui avait tant d'appas pour des gens qui, du reste, ne tenaient à rien dans leur patrie.

D'après l'esprit qui avait si long-temps dominé en Europe, et qui même n'y était pas encore entièrement éteint, l'idée d'une croisade se présenta naturellement à l'imagination de Charles V. Elle offrait à ses yeux le double avantage d'affaiblir la puissance

des Infidèles, celle des Turcs surtout, qui prenait une extension alarmante pour la chrétienté, et celui d'entraîner pour jamais loin de la France une masse d'hommes qui en faisait le fléau. Mais quel moyen employer pour persuader à ces bandes formidables de consacrer leurs armes à une aussi sainte expédition? quelles voies de négociation fallait-il prendre avec elles? La dignité de la couronne s'opposait à ce que le roi de France traitât avec de coupables aventuriers, qui eux-mêmes s'étaient déclarés en guerre ouverte avec la société et ne reconnaissaient d'autre autorité que celle des chefs particuliers qu'ils s'étaient choisis.

Dans cet embarras, le monarque songea à Du Guesclin; sa grande réputation militaire, l'affection et l'admiration, que lui portaient généralement tous les gens de guerre quels qu'ils fussent, le persuadèrent qu'il n'y avait au monde que ce vaillant guerrier qui pût avoir assez d'empire, assez d'ascendant sur les grandes compagnies pour engager leurs chefs à se plier à ses desseins.

Il manda le héros breton près de sa personne. Depuis long-temps il l'aimait moins comme monarque que comme ami sincère : il avait su apprécier l'âme franche et loyale de Du Guesclin autant que sa bravoure. Il lui ouvrit entièrement son cœur, lui fit connaître l'affliction que lui causaient les épouvantables désordres commis par les grandes compagnies, le danger auquel elles exposaient le trône et l'urgente nécessité d'en délivrer la France. Il lui fit part du seul moyen qu'il avait pu trouver pour parvenir à ce but, lui déclara qu'il avait jeté les yeux sur lui pour être encore, dans cette importante occasion, le libérateur de sa patrie, et l'engagea à se charger d'une mission auprès des chefs de cette armée rebelle, et même, s'il était possible, à en prendre lui-même le commandement en chef pour les emmener dans une expédition contre les Infidèles.

Du Guesclin entra parfaitement dans les vues de son souverain; non-seulement il les approuva, mais il se chargea avec empressement d'en être l'exécuteur. Depuis long-temps le désir de combattre les Sarrasins était entré dans son cœur; il était même prêt à se rendre isolément en Orient lorsque le roi lui confia

ses projets. Des raisons particulières, et que nous ferons connaître plus tard, lui faisaient souhaiter avec ardeur l'entreprise d'une nouvelle croisade. Qu'on juge avec quels transports il embrassa l'occasion qui se présentait si inopinément de voir réaliser la plus chère de ses espérances.

Le projet cependant fut soumis à un mûr examen. Le roi de Chypre, il est vrai, pressé par les Infidèles, invoquait à grands cris les secours de tous les princes chrétiens, et Du Guesclin, qui d'ailleurs était mu par quelques raisons personnelles, était d'avis de répondre à cet appel et de conduire directement en Syrie l'armée dont il allait avoir le commandement. Mais, pour cela, il fallait commencer par faire d'énormes dépenses, il fallait avoir une flotte pour transporter les nouveaux croisés en Orient, il fallait des approvisionnements de toute espèce pour les y alimenter pendant plusieurs mois, et la France était alors absolument hors d'état de faire les frais d'une pareille entreprise : elle fut jugée impraticable.

Sans donc renoncer au projet de croisade contre les Infidèles, auquel d'ailleurs Du Guesclin tenait infiniment, on considéra qu'on pouvait l'accomplir et aller combattre les sectateurs de Mahomet sans traverser les mers et les aller chercher si loin. Les royaumes de Grenade et de Murcie étaient encore au pouvoir des Maures, qui de là menaçaient d'envahir de nouveau la Castille, l'Arragon et le reste de l'Espagne ; on songea qu'on pourrait bien plus facilement et à bien moins de frais porter la guerre contre eux, et ce fut vers ce but que Charles V et son immortel général arrêtèrent qu'il fallait diriger les armes des futurs croisés.

Restait à engager les grandes compagnies à se rendre l'instrument principal de cette entreprise hasardeuse, et Du Guesclin accepta volontiers la mission de les y déterminer. La plupart des chefs lui en étaient connus, plusieurs avaient combattu sous ses ordres ou contre lui pendant la guerre de Bretagne ; il savait combien il en était estimé, il savait comment il fallait leur parler, par quels moyens il parviendrait à les persuader, et il ne douta pas qu'il ne réussît à les décider à le suivre en Espagne.

Les grandes compagnies se trouvaient alors campées près de Châlons-sur-Saône. Du Guesclin voulut s'y rendre sur-le-champ; mais le roi, qui avait quelque crainte de le compromettre avec des gens sans frein, et qui d'ailleurs voulait que l'affaire se traitât avec une certaine solennité, jugea à propos de leur faire envoyer d'abord un héraut chargé de demander à leurs chefs, de la part de Du Guesclin, un sauf-conduit en bonne forme, attendu qu'il voulait se rendre auprès d'eux pour leur faire part d'un projet dont l'exécution serait entièrement à leur avantage.

L'armée des routiers se composait alors de trente mille hommes, tous gens déterminés et vaillants soldats; on en voyait alors rarement d'aussi nombreuse, et les chefs qui la commandaient étaient des guerriers éprouvés dans cent combats. Campés, comme nous venons de le dire, auprès de Châlons-sur-Saône, après avoir exploité la Bourgogne, tous, à la vue d'un immense butin, se livraient à la joie. Ce n'était par tout le camp que jeux et festins : un grand nombre de jongleurs s'y étaient rendus pour amuser les officiers par leurs chansons et le récit de leurs fabliaux; connaissant l'humeur généreuse de ces guerriers, qui prodiguaient l'or avec plus de facilité encore qu'ils ne l'amassaient, ils en attendaient un copieux salaire. Nous ne parlons pas d'une foule de courtisannes qui, attirées par l'espoir d'arracher aux soldats quelque peu de leurs parts de prise pour prix de leurs complaisances, s'étaient répandues sous presque toutes les tentes, où régnaient la débauche et la licence la plus effrénée.

Le héraut de Du Guesclin apparut tout d'un coup dans le camp, au milieu d'une de ces bruyantes orgies. Un écuyer breton, qui reconnut sur sa cotte d'armes les armoiries de son maître, dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Voici des nouvelles de » la grosse tête ronde *; je reconnais sur la cotte de ce héraut » l'aigle qui fit tant de fois reculer les bataillons ennemis. A » coup sûr il y a quelque expédition, quelque grosse entreprise

* Il désignait ainsi Du Guesclin, qui avait en effet la tête grosse et les cheveux coupés fort courts.

» en jeu, et nous en aurons notre part. » Aussitôt le héraut fut environné, pressé par la foule des soldats, curieux de savoir quel motif amenait au milieu d'eux un envoyé du célèbre Du Guesclin. Celui-ci demanda à être présenté aux commandants, pour lesquels il était porteur d'un message. On le conduisit à Hugues de Caverlée et au Chevalier Vert, qui étaient les principaux chefs des compagnies, et il leur remit la lettre de Bertrand, par laquelle celui-ci leur demandait un sauf-conduit pour venir, disait-il, revoir ses anciens compagnons d'armes et goûter le bon vin qu'ils buvaient si bien sans l'avoir vendangé; il ajoutait dans sa dépêche qu'il avait en outre une sérieuse proposition à leur faire qui leur serait aussi honorable que lucrative.

Dès que l'intention de Du Guesclin fut connue des routiers, ce ne fut par tout le camp que cris et acclamations de joie. Le sauf-conduit fut expédié avec empressement. « Qu'il vienne, qu'il » vienne, s'écrièrent les chefs avec transport; qu'il vienne vite » parmi nous, dirent-ils au héraut, et faites-lui de notre part » tous les compliments qu'il mérite. »

Dès que Du Guesclin eut reçu le sauf-conduit, il se mit en route, accompagné de deux cents hommes d'armes, parfaitement montés et équipés d'une manière brillante; car, malgré sa modestie naturelle, il jugea nécessaire de se montrer en cette circonstance avec l'appareil et la dignité convenables à un général en chef des armées du roi. L'impatience que les routiers avaient de voir ce chevalier si renommé était telle que, lorsque le jour où l'on présumait qu'il devait arriver fut proche, ils sortaient chaque soir en foule de leurs cantonnements, se répandaient sur le chemin de Paris pour aller au-devant de lui et être les premiers à lui baiser les mains en signe de soumission et de respect. Ce jour désiré luit enfin; on aperçut de loin une troupe de cavaliers, dont les resplendissantes armures et les cottes d'armes diaprées de mille couleurs étincelaient aux rayons du soleil. Le glorieux étendard de Du Guesclin flottait dans les airs au milieu de cette cavalcade. Sitôt qu'on distingua *son aigle éployée*, les bruyantes acclamations, qui de toutes parts retentirent autour

du camp, avertirent les chefs de l'approche du général français. Caverlée monta aussitôt à cheval, ainsi que les principaux capitaines de ses bandes, et tous volèrent au-devant de Du Guesclin, qu'ils escortèrent ensuite jusqu'au camp, au milieu des cris de joie de toute l'armée.

Du Guesclin descendit au logis de Caverlée, où lui furent présentées aussitôt les insignes du commandement général des grandes compagnies. Il les refusa avec modestie et remercia les chefs en leur disant que le moment n'était pas encore venu de les prendre. Il voulait s'assurer auparavant s'ils étaient parfaitement disposés à se plier aux vues qu'il avait sur eux, et s'il pouvait fermement compter sur leur dévouement et leur entière soumission.

Caverlée donna le soir même à son hôte illustre un festin auquel furent invités tous les officiers de distinction. On ne s'occupa pendant cette soirée que de bonne chère et de divertissements; la discussion des affaires sérieuses fut remise au lendemain.

Dès le matin, Caverlée fut saluer Du Guesclin à son lever, accompagné du Vert Chevalier, de Mathieu de Gournay, Nicolas Scambourg, Robert Scott, Gauthier Huet, Arnaud de Cervolles, surnommé l'Archiprêtre, le Bègue de Villaines, et Jean d'Évreux, principaux commandants des compagnies. Ce fut alors que le général leur fit part de ses intentions, et leur développa ses plans en leur communiquant le projet de les emmener avec lui dans une croisade contre les Maures d'Espagne, expédition dans laquelle il eut soin de leur faire entrevoir qu'il y aurait autant de richesses que de gloire à acquérir.

Tous les chefs goûtèrent fort ce dessein et assurèrent Bertrand qu'ils étaient très disposés à y prendre part, fiers d'être conduits par un capitaine tel que lui, qui ne pouvait que leur faire cueillir, en tout temps comme en tout lieu, une abondante moisson de lauriers. Comme ils lui réitéraient leurs protestations de lui obéir ainsi qu'à un chef absolu et de le suivre partout où il voudrait les emmener, on vint avertir qu'une foule de soldats, environnant le logis, demandaient à grands cris à voir Du Guesclin. Le héros se rendit de suite à ce désir : il sortit et, à son aspect,

les cris d'enthousiasme qui l'avaient accueilli la veille se renouvelèrent avec des transports qui tenaient du délire. « Vive le » vaillant Bertrand! s'écriait-on de toutes parts, vive celui qui » est digne de commander à toute la terre! » Du Guesclin saisit cet instant favorable et, montant sur une petite éminence d'où il dominait tout le camp, il fit signe qu'il voulait parler. Les acclamations cessèrent et le plus profond silence leur succéda sur-le-champ. Du Guesclin prit la parole, et c'est alors que du Chastelet et Guyard de Berville lui font faire une harangue dans le style des orateurs du siècle de Louis XIV *, mais que nous rendrons, nous, telle qu'elle fut réellement prononcée, c'est-à-dire avec le style martial et franc qui appartenait à notre héros, mêlé d'un peu de cette grivoiserie soldatesque qu'il convenait parfaitement d'employer en parlant à des soldats de l'espèce de ceux qui composaient une telle armée.

* Pour donner à nos lecteurs une idée de la façon dont ces auteurs travestissent Du Guesclin, nous allons rapporter sa harangue telle que M. Guyard de Berville la lui fait faire :

« Qu'est-ce que je vois ici, soldats? Sont-ce là ces braves hommes qui » ont remporté tant de victoires en combattant pour leurs princes légitimes? » sont-ce là ces guerriers dont la valeur faisait l'admiration de toute l'Europe? » Que sont devenus ces soldats qui ont été l'espérance et l'appui de leur » patrie, et comment sont-ils devenus l'effroi des gens de bien? comment » les protecteurs des peuples peuvent-ils s'occuper de leur ruine et renoncer » à la gloire qu'ils ont acquise par tant de travaux et de sang? Je viens » vous proposer d'autres triomphes que ceux-là et plus dignes de vous, et » d'autres lauriers à cueillir. Allons ensemble à la conquête de l'univers, » et commençons par venger les Chrétiens de l'oppression où ils languissent » sous la domination des Sarrasins. Allons chasser les Infidèles des royaumes » de Grenade et de Murcie; allons nous enrichir de ces trésors immenses » qu'ils ont accumulés par leur tyrannie. Replaçons la croix de J.-C. partout où ils l'ont arrachée, et tâchons, par ces actes de piété, de fléchir » la colère divine qui s'est enflammée sur nos têtes pour tant d'actions cri- » minelles. » (*Histoire de Bertrand Du Guesclin, par M. Guyard de Berville, tome I, livre III, page 305.*)

« Or ça, compagnons, dit Bertrand, nous avons assez fait tout » ce qu'il fallait vous et moi pour nous damner corps et âmes ; » laissons là le démon et revenons à Dieu, car il faut toujours » finir par là. Je sais bien que la guerre est pour vous un » métier et que vous vivez de votre sang ; mais, par Saint-Yves, » il y a guerre et guerre : la bonne est là où se trouve la gloire, » et non pas là où sont les malédictions des pauvres gens. Que » me donnerez-vous, pillards que vous êtes, si je vous mène » en un pays où vous aurez à la fois gloire, profit et, par-dessus » le marché, de bons coups de lance et d'épée à échanger tant » qu'on voudra ? Mais, avant tout, donnez-moi à boire, quoique » vous ne méritiez guère, bandits et malandrins, que l'on boive » à votre santé. » En ce moment il se fit apporter un broc de vin, et, ayant rempli un hanap à pleins bords, il continua en ces termes : « A ta santé, Aymon d'Ortige, qui combattis si joli- » ment pour ta dame au tournoi de Rennes ; à ta santé, archiprêtre*, » ou plutôt archidiable maudit : combien t'ont valu tes méfaits et » pilleries en Alsace, où tu aurais fait grosse fortune si l'em- » pereur Charles IV t'avait laissé faire en paix la guerre? A ta » santé, Perrot de Savoie, que le ciel eût dû confondre quand » tu volas les monastères du Dauphiné ; à votre santé à tous, » vaillants hommes d'armes de tous pays, à qui Dieu donna la » valeur pour en faire un meilleur usage dès que vous en trouverez » l'occasion. Eh bien ! votre ancien compagnon d'armes ** vous » la fournit aujourd'hui, et qui m'aime me suive sans plus tarder. » Allons combattre ces chiens de Sarrasins maudits qui, par les » Espagnes, tyrannisent et molestent nos frères en Jésus-Christ ; » allons faire butin de leurs dépouilles et mériter que Dieu » nous prenne en grâce et nous remette tous nos péchés. »

* Sobriquet d'Arnaud de Cervolles, dont on ignore l'origine.

** Nous avons déjà dit que beaucoup de chevaliers, écuyers et soldats, faisant alors partie des grandes compagnies, avaient long-temps servi en Bretagne et en Normandie sous les ordres de Du Guesclin. Il retrouva donc là beaucoup de ses compagnons d'armes de Cocherel et d'Auray.

Il eut à peine achevé ces paroles, vivement applaudies par toute l'armée, que Hugues de Caverlée se jeta à son cou et l'embrassa avec transport en lui jurant qu'il le suivrait partout et lui obéirait en toutes choses. Le vicomte d'Auxerre, Arnaud de Cervolles, le Bègue de Villaines, etc., en un mot, tous les chefs qui l'environnaient lui firent la même protestation, en l'assurant qu'il pouvait compter sur tous leurs soldats.

Du Guesclin fut enchanté du succès de sa mission ; mais pour mieux l'assurer, car il connaissait assez l'humeur versatile des hommes et surtout des routiers, il leur déclara que, pour leur donner courage et mieux les affermir dans leur louable entreprise, le roi de France leur donnait parole de leur faire compter deux cent mille florins d'or au moment où ils quitteraient le territoire de ses états. Cette péroraison de son discours produisit le meilleur effet et garantit plus solidement encore le zèle et le dévouement des routiers.

Au reste, Du Guesclin prenait sur lui la promesse de ce paiement. Il n'avait pas été accrédité par le roi pour la faire ainsi en son nom, mais il la jugea absolument nécessaire, afin de s'assurer de la docilité de gens aussi avides pour le moins d'argent que de gloire, et il ne doutait point que Charles V n'approuvât et ne ratifiât l'engagement hardi qu'il prenait en son nom. Il ne se trompait pas : ce sage prince le confirma sans aucune difficulté. Il n'en fut pas de même de son ministre, le sire Bureau de la Rivière, quoiqu'il fût, aussi bien que Bertrand, animé d'un zèle sincère pour la prospérité de l'état et que le roi l'honorât de sa confiance entière ; mais il trouva mauvais que Du Guesclin eût ainsi disposé à son gré des deniers de l'état. De plus, favori du monarque, il ne voyait pas sans une naissante jalousie l'amitié qu'il avait pour le loyal guerrier. Tout porte ombrage aux courtisans ; la Rivière appréhenda que le crédit de Bertrand n'effaçât un jour le sien, et il lui voua dès-lors une inimitié dont le héros ne ressentit que trop par la suite les funestes effets.

Les capitaines des grandes compagnies, enchantés de la généreuse promesse qu'on leur faisait ainsi au nom du roi de France,

s'engagèrent unanimement à lui rendre toutes les places que, dans leurs coupables expéditions, ils avaient enlevées sur le domaine royal. Ils en firent la remise par écrit entre les mains de Du Guesclin, et des ordres furent aussitôt expédiés pour que la chose eût promptement sa pleine et entière exécution.

Il ne séjourna que deux jours au camp : il était empressé d'aller apprendre au roi la réussite de sa démarche et que le résultat en était conforme à toutes ses espérances. Sur l'assurance qu'il donna aux chefs de l'armée que le monarque, mettant le passé en oubli, les recevrait avec bonté, Caverlée et vingt-quatre des principaux chefs voulurent accompagner Du Guesclin à Paris, afin d'aller faire en personne leur soumission au roi et l'assurer pour l'avenir de leur entier dévouement. Ils se mirent donc en route pour la capitale, après avoir donné aux capitaines qui restaient au camp l'ordre de tout préparer et de se tenir prêts pour marcher au premier commandement.

Charles V, bientôt prévenu que son général revenait, accompagné de vingt-cinq chefs des routiers, qui venaient implorer sa clémence pour le passé et lui offrir leurs services pour l'avenir, se disposa à les accueillir favorablement. Mais leurs dévastations et leurs ravages les avaient rendus tellement odieux au peuple, qu'il craignit que leur présence n'excitât une émeute. Il envoya promptement un courrier à Du Guesclin pour lui porter l'ordre de ne les faire entrer dans Paris que la nuit, et de les conduire directement au Temple, où leurs logements étaient préparés. Quoique cette forteresse fût tout récemment comprise dans la nouvelle enceinte de la capitale, elle était fort éloignée des quartiers populeux, n'étant encore environnée que de champs et de terrains vagues qui l'isolaient en quelque sorte du reste de la ville. D'ailleurs, ses fortifications particulières pouvaient, en cas de révolte, la mettre à l'abri d'un coup de main, et les nouveaux hôtes du roi y pouvaient être en parfaite sûreté.

Du Guesclin, au reçu de cet ordre, laissa donc sa troupe approcher au train ordinaire de voyage et lui-même prit les devants pour informer en détail Charles V des circonstances de sa mission. Ce

bon prince éprouva une telle satisfaction de la promptitude avec laquelle il l'avait accomplie, qu'il laissa éclater sa joie en présence de toute la cour lorsque le chevalier parut devant lui : « Je savais bien, s'écria-t-il, que mon brave Breton seconderait » mes intentions et les ferait pleinement réussir; » puis il l'embrassa en ajoutant : « Mon cher Bertrand, le signalé service » que vous rendez aujourd'hui à la couronne m'est plus pré- » cieux que si vous m'aviez conquis toute une grande province. » — Du Guesclin exprima au roi combien il était lui-même reconnaissant des preuves de bonté dont il l'honorait et prit ce moment pour lui déclarer qu'un des points principaux qui avait déterminé la réussite de sa négociation avec les chefs des compagnies était la promesse des deux cent mille florins d'or, qu'il avait jugé nécessaire de leur faire en son nom, quoique S. M. ne l'eût pas accrédité pour cela. « Messire Bertrand, lui répondit le » roi, de rien ne vous meshaignez, je n'irois mie contre votre » parole quand vous auriez engagé le tiers de mon royaume. » Les deux cent mille florins d'or seront payés à Lyon lors du » passage de l'armée, c'est affaire à moi de les y faire re- » mettre. » (Anciens Mémoires.)

Des marques si éclatantes de l'amitié du roi pour Du Guesclin et de la confiance sans bornes qu'il avait en lui n'inspirèrent pas peu de jalousie à certains courtisans témoins de cette entrevue; et tels d'entre eux qui, en présence du roi, composant leur contenance sur la sienne, accablaient Bertrand de démonstrations d'affection et de respect, juraient tout bas en sortant du palais des Tournelles qu'ils ne laisseraient échapper aucune occasion de lui nuire.

Caverlée et ses compagnons, avec toute l'escorte de Bertrand, arrivèrent le lendemain à la nuit, et conformément aux dispositions prises à leur égard, ils descendirent au Temple, afin que leur présence à Paris fût absolument secrète; le roi, sous un prétexte spécieux, se rendit lui-même dans ce palais fortifié, et ce fut là qu'il leur donna audience. Ces guerriers coupables se prosternèrent devant l'auguste prince qui, les re-

levant avec bonté, leur dit que, pourvu qu'à l'avenir ils se conduisissent en gens d'honneur et qu'ils obéissent en tout au vaillant général qu'il mettait à leur tête, il ne se souvenait plus du passé et leur accordait sur cela amnistie pleine et entière. Ils furent pénétrés de la bonté et de la générosité du monarque. Caverlée, prenant la parole au nom de tous, lui dit qu'ils se repentiraient tant qu'ils vivraient d'avoir pu commettre des actions qui eussent déplu à S. M. et qu'ils allaient employer le reste de leurs jours à lui prouver leur repentir et leur entier dévouement.

Charles V les combla de présents, leur fit délivrer de suite des lettres de change pour le paiement des deux cent mille florins qui leur seraient comptés à Lyon, n'exigeant d'eux pour toute quittance que leur parole d'honneur qu'ils évacueraient instantanément le royaume et se rangeraient sous les ordres de Du Guesclin, son généralissime; ensuite il les congédia. Ils sortirent de Paris aussi secrètement qu'ils y étaient entrés, pour aller rejoindre leurs gens et se mettre immédiatement en marche pour l'Espagne. Du Guesclin leur dit qu'il les irait retrouver à Lyon où il serait rendu aussitôt qu'eux.

Dès que Caverlée et ses compagnons furent éloignés, on fit publier par tout Paris la nouvelle de la convention conclue avec eux, qu'ils allaient sortir pour toujours de la France et que c'était à Du Guesclin que la patrie devait sa délivrance d'un des plus grands fléaux qui l'eussent jamais désolée. Les Parisiens, dont il avait déjà été le libérateur, le comblèrent de bénédictions et son nom volait de bouche en bouche, accompagné de mille expressions d'admiration et de reconnaissance.

A peine le bruit de l'entreprise d'une nouvelle croisade, et d'une croisade commandée par le célèbre Du Guesclin, se fut-il répandu dans le royaume, qu'on vit accourir de toutes parts une foule de seigneurs et de chevaliers de distinction, empressés d'y prendre part et de se ranger sous sa bannière. Nous citerons parmi les principaux : le sire Antoine de Beaujeu, le sire d'Antoing, le sire de Brisnel, Jean de Neuville, Guyomars de

Bailleul, Lallemant de Saint-Venant, Jean de Berquettes, les trois frères Mauny, Guillaume Boistel, Launoy et Yvon de Keranlouet. Jean de Bourbon, comte de la Marche, et le vieil Arnould d'Andreham voulurent aussi prendre part à cette glorieuse expédition. Le premier était prince du sang, l'autre était maréchal de France; mais, malgré des rangs si éminents, tous deux tinrent à honneur de marcher sous les ordres de Du Guesclin.

Toute l'armée fut bientôt réunie à Lyon, où le rendez-vous général était donné. Du Guesclin, après avoir reçu les derniers ordres et pris congé du roi, vint se mettre à la tête de cette armée qui comptait près de quarante mille combattants. Il emportait avec lui les actions de grâces et les vœux de toute la nation. Par suite de sa renommée, par l'ascendant qu'elle lui avait donné sur une multitude d'hommes sans frein qui en avaient fait si long-temps la désolation, le peuple, délivré de leur joug, allait respirer en paix, l'industrie reprendre dans les villes sa vivifiante activité, l'agriculture allait refleurir dans les campagnes, l'état en un mot allait voir se rouvrir toutes les sources de sa prospérité.

La somme promise fut religieusement acquittée à Lyon; et, aussitôt après son paiement, toute l'armée se mit en marche et se dirigea sur Avignon. Du Guesclin, comme on le verra dans le dernier chapitre de cet ouvrage, avait des raisons particulières pour ne pas trop ménager le pape qui résidait alors dans cette ville; assez satisfait de trouver l'occasion de lui faire éprouver quelque vexation, il donna, pour prétexte apparent de sa marche à travers le comtat, que, partant pour une guerre sainte, il désirait recevoir avant tout, pour son armée qui en avait certes bon besoin, une absolution générale de tous ses méfaits antérieurs; qu'en outre, allant combattre pour l'intérêt général de la chrétienté, il était de toute justice que le Saint-Père contribuât pour quelque chose au succès de l'expédition, et que par conséquent il comptait bien lui faire déferrer ses coffres et lui en faire tirer certain nombre de sacs de florins, pour être distribués aux nouveaux pélerins et les encourager dans leur pieuse entreprise.

Le pape (c'était alors Urbain V) fut bientôt informé de la marche de l'armée sur ses états, et il ne fut pas peu effrayé en considérant qu'une nuée d'hommes, dont la plupart étaient naguère encore de véritables brigands, allait traverser ses terres et se proposait en passant de visiter Avignon. Il se hâta d'envoyer bien vite un de ses cardinaux, revêtu des pouvoirs de légat, au-devant de Du Guesclin, pour lui intimer l'ordre de passer outre sans séjourner en aucun endroit de son obéissance, lui enjoignant en cas de refus d'excommunier chefs et soldats.

Ce cardinal trouva la formidable armée, qui faisait trembler tout le conclave, campée à quelques lieues seulement d'Avignon. Elle présentait le singulier aspect de gens de toutes qualités, de toutes nations, dont plusieurs même, naguère ennemis, avaient combattu les uns contre les autres, mais que l'ascendant d'un grand homme avait su réunir sous le même drapeau et plier à la discipline. Les premiers qui s'offrirent aux regards de l'envoyé du pape, à son arrivée à la grande garde, furent précisément des Anglais de la division de Caverlée, gens peu respectueux pour tout ce qui tenait au pontificat. Ces soldats, en voyant le cardinal-légat, lui demandèrent de prime-abord, avec les termes d'une plaisanterie brutale, s'il leur apportait de l'argent. Cette question, si brusque et si inattendue, déconcerta la très sainte éminence, qui, considérant qu'elle se trouvait alors à la merci de gens auxquels un meurtre de plus ou de moins ne coûterait rien, et qu'elle n'avait nullement mission de leur donner aucune somme, commença dès-lors à regretter très fort de s'être chargée de l'ambassade, et eût voulu dans ce moment se retrouver bien en sûreté derrière les remparts d'Avignon.

Cependant Du Guesclin et les autres chefs, prévenus de l'arrivée du légat, et n'oubliant pas ce qu'ils devaient à son caractère sacré ainsi qu'à l'éminente dignité qu'il occupait dans l'église, furent au-devant de lui et le reçurent au milieu d'eux avec toutes les marques de la plus grande déférence et du respect le plus profond. Après les premiers compliments de part et d'autre, le légat leur exposa, au nom de Sa Sainteté, l'objet de sa mission.

Du Guesclin chargea le maréchal d'Andrèham de lui répondre d'abord ; ce vieux guerrier, dont il connaissait l'éloquence et la sagesse, avait été habitué dès son jeune âge à vivre au milieu des cours : il en connaissait le langage, et Bertrand le jugeait plus propre que lui-même à parler au légat d'une manière convenable. Le maréchal lui dit donc que toute l'armée qu'il avait devant les yeux était sortie de France dans le dessein d'expier par une guerre sainte tous les maux qu'avaient faits à la chrétienté grand nombre de ceux qui la composaient, et qui se repentaient de la conduite coupable qu'ils avaient tenue jusqu'alors ; mais qu'avant de l'entreprendre, ils avaient désiré obtenir du Saint-Père le pardon de leurs fautes passées et une absolution générale. Qu'en outre, sachant qu'il unissait à la puissance spirituelle celle d'un grand et riche prince temporel, ils ne doutaient pas qu'il n'exerçât envers eux sa libérale générosité et ne consentît de bonne grâce à contribuer à l'exécution de leur pieux dessein en leur faisant délivrer une somme de deux cent mille francs d'or.

A la conclusion de ce discours, le cardinal pensa tomber de son haut. Il répondit, tout troublé, qu'il avait bien le pouvoir d'absoudre, mais non celui de disposer des finances du trésor ecclésiastique ; que, par conséquent, il se rendait garant de l'absolution et de la bénédiction du Saint-Père, mais non pas du paiement de la somme demandée, qui lui paraissait d'ailleurs exorbitante. Du Guesclin, qui vit qu'une longue discussion allait s'entamer sur ce sujet, et qui n'aimait ni les longs débats ni les longues phrases, ne put contenir son impatience, et prenant lui-même la parole, il répartit au cardinal avec vivacité : « Sire, il convient avoir » en présent tout ce que le mareschal demande, car ycy y en » a il moult qui d'absolucion ne parlent point, et trop mieulx » aimeront avoir de l'argent. Car nous les faisons preudommes » malgré eulx, et les mettrons en exil, afin qu'ilz ne fassent » mal à nulles gens chrestiennes. Et quant ilz auront de l'argent » largement, si se tendront ilz à enviz de mal faire. Et pour » ce dites au Sainct Pere que nous ne les povons autrement em- » mener. » (Ancienne chronique de Du Guesclin.) Toutefois,

Bertrand, ne voulant pas qu'on lui reprochât d'avoir traité de turc à maure le père des Fidèles, réduisit la somme de moitié.

Le cardinal, ayant écouté ces paroles et entendant murmurer autour de lui des menaces de mettre au pillage tout le comtat d'Avignon si l'argent n'était délivré, répondit modestement qu'il allait retourner à la ville et rendre compte au pape de l'exigence de l'armée. Il se hâta de la quitter, car, dit une vieille chronique, il voyait autour de lui maints personnages dont les yeux avides paraissaient convoiter fortement sa robe de pourpre. Il se crut trop heureux d'être sorti sain et sauf d'entre les mains de tels dévots pélerins et jura à part lui qu'on ne le reprendrait plus à se charger de les aller admonester.

On l'attendait avec impatience dans Avignon. Dès qu'il y fut arrivé, il s'empressa d'aller rendre compte à Urbain V de tout ce qu'il avait vu et entendu au camp des aventuriers français, disant que c'étaient des gens capables de se porter aux plus grands excès si on ne satisfaisait pas à leurs demandes; qu'ils n'étaient pas gens à se payer de belles paroles, et qu'avec eux il fallait des arguments positifs.

Le pontife, en apprenant ces nouvelles, fut enflammé de courroux. « Comment, s'écria-t-il, tout le monde a coutume de nous » donner de l'argent, à nous, en nous demandant nos indul- » gences et notre absolution, et ceux-ci exigent que nous leur » donnions l'absolution et de plus notre argent * ! Ils osent ainsi » faire la loi au successeur de Saint-Pierre ! Ils n'obtiendront » rien de nous, et je les excommunie. »

Le cardinal, qui avait vu de près les gens que Sa Sainteté frappait ainsi des foudres de l'église, lui fit observer qu'ils n'en feraient aucun cas; que le pouvoir de l'excommunication n'avait aucune prise sur l'âme de pareils hommes; qu'une telle mesure

* On a accoustumé, ce disoit-il (le pape), de nous donner grands dons d'or et d'argent en la cité d'Avignon pour absoldre les gens; et il convient que nous absoillons ceux ci à leur devise, et encore que nous leur donnions du nostre! C'est bien contre raison. (*Ancienne chronique de Du Guesclin.*)

ne ferait au contraire que les porter à la fureur et les exciter à commettre tous les excès qu'on en pouvait redouter ; que, quant à lui, il pensait que le parti le plus sage était de les contenter en leur donnant ce qu'ils demandaient et de s'en débarrasser ainsi le plus tôt possible. . . . .

Urbain n'écouta pas ce conseil prudent ; loin de là, il exigea de l'infortuné cardinal qu'il retournât au camp de Du Guesclin, afin d'y fulminer lui-même l'excommunication. Le prélat, plus mort que vif, le conjura, les larmes aux yeux, de ne point le charger d'une mission semblable, assuré qu'il était de n'en pas revenir vivant. Le pape fut inflexible, et il lui fallut obéir. . . .

S'attendant donc à voler au martyre, le malheureux envoyé se remit en route pour l'armée, n'espérant plus jamais reprendre sa place au conclave. Heureusement pour lui, qu'en approchant du terme de son voyage, la première personne qu'il aperçut fut Du Guesclin lui-même, qui se promenait hors du camp accompagné de quelques officiers. Il le tira à l'écart, implora d'avance sa miséricorde pour l'action qu'il allait commettre, bien malgré lui, mais par l'ordre exprès du pape ; puis il ajouta d'une voix tremblante qu'il était chargé de l'excommunier lui et toute son armée.

Le général se mit à rire en voyant la frayeur du bon cardinal ; il le rassura en lui protestant qu'il ne lui serait fait aucun mal ; que d'ailleurs il n'avait pas besoin de passer outre et d'entrer dans le camp, que sa commission était faite, qu'il tenait l'excommunication pour bien et dûment lancée, et qu'il se chargeait lui-même de la signifier à ses soldats ; qu'il pouvait donc en paix reprendre librement le chemin d'Avignon. Le pauvre légat ne se le fit pas répéter, mille fois heureux d'en être quitte à si bon marché, et bénissant le hasard qui lui avait fait rencontrer si à propos le généreux Du Guesclin.

La nouvelle du fatal anathème, et surtout du refus de l'argent, fut bien vite répandue dans le camp. Dès-lors les soldats, n'observant plus aucune retenue, se répandirent de tous côtés dans la campagne, enlevant les bestiaux, les grains, les tonneaux

de vin, les outres d'huile, en un mot toutes les subsistances qu'ils pouvaient rencontrer. Du Guesclin les laissa faire ; il fallait vivre, on n'alimente pas une armée de quarante mille hommes avec de l'eau bénite et des *agnus Dei*. C'était principalement pour l'achat des approvisionnements de ses troupes que le général avait demandé des fonds au souverain pontife ; ne les obtenant pas, il laissait ses soldats s'approvisionner en nature et par leurs mains. — « J'admire, disait-il en plaisantant à ses principaux » lieutenants, j'admire la force des excommunications. Nos gens, » dès le commencement de la campagne, se conduisaient en gens » de bien ; mais, depuis que le pape les a excommuniés, ils ont » été changés tout d'un coup en autant de loups enragés. »

Des fenêtres du palais pontifical Urbain pouvait considérer à loisir les dévastations de ses riches campagnes : les routiers venaient les étendre jusqu'aux portes même d'Avignon. Il put comprendre alors la faiblesse de ses armes spirituelles et l'impuissance de ses anathèmes ; ce moyen commençait à s'user. Déjà deux de nos plus illustres rois de France, Philippe-Auguste et Philippe le Bel, avaient bravé ouvertement cet abus du pouvoir arbitraire de la cour de Rome ; on n'était plus au temps de Louis le Débonnaire.

Le pape se convainquit donc que son légat avait eu grande raison en lui conseillant de traiter à l'amiable avec les grandes compagnies. Il s'arrêta à ce dernier parti et vit bien qu'il fallait céder. Il crut d'ailleurs trouver un biais pour satisfaire à leur demande sans porter la moindre atteinte à son trésor : ce fut de faire la somme demandée en levant une contribution extraordinaire sur les habitants d'Avignon. La chose fut exécutée le plus promptement possible ; et dès que les cent mille francs d'or furent collectés au complet, le prévôt de l'église fut chargé d'aller les porter à Du Guesclin, ainsi qu'une bulle en bonne forme, par laquelle le Saint-Père levait l'excommunication et donnait à toute l'armée absolution pleine et entière avec sa bénédiction pour l'avenir.

La levée des deniers n'avait pu être faite si secrètement que

notre héros n'en eût eu connaissance, et la manière dont elle avait été faite n'était pas du tout conforme à ses intentions. C'était du trésor pontifical qu'il prétendait que fût tirée la somme exigée, et non pas des bourses particulières des pauvres bourgeois d'Avignon. Aussi, quand le prévôt se présenta bien joyeux devant lui, comptant bien cette fois le satisfaire entièrement par la remise de la bulle et des cent mille francs d'or, il fut bien étonné d'entendre Bertrand lui dire : « Dictes-moi, frare, et ne me le » celez pas, dond vient ce trésor ? l'a prins le pape en son trésor ? » — Et le prevost lui respondi que non, et que le commun d'Avignon » l'avoit payé chascun sa porcion. — Lors dist Bertran, prevost, » je vous promets que nous n'en aurons denier en nostre vie, » se il ne vient de l'argent du pape et de son riche clergié. » Et voulons que cet argent cueilly soit rendu à ceux qui l'ont » paié, sans ce que riens perdent du leur. Et dites bien au » pape qu'il le leur fasse rendre. Car, se je savoye que le contraire fust, il m'en peseroit. Et eusse ores passé la mer, si » retourneroy-je par deça. »

Cette fière réponse rapportée à Urbain, il lui fallut se soumettre à cet acte d'une sévère justice. Les deniers levés sur le peuple lui furent scrupuleusement rendus, et les cent mille francs, tirés enfin des coffres du haut clergé, furent livrés à Du Guesclin avec confirmation de l'absolution première. Ainsi l'orgueil et l'avarice de la cour ecclésiastique furent avec éclat et justement punies par le modèle des chevaliers français.

Cette affaire terminée, tout rentra dans l'ordre, et des démonstrations réciproques de bonne intelligence et d'amitié remplacèrent les discours et les actes hostiles. Du Guesclin, d'Andreham, Caverlée et enfin les principaux chefs de l'armée entrèrent dans Avignon et furent présenter leurs hommages au pape qui, faisant bonne mine à mauvais jeu, les reçut gracieusement, leur donna sa paternelle bénédiction, appela Du Guesclin *le héros de l'église et de toute la chrétienté*, le combla d'éloges personnels et donna de grandes louanges à sa sainte entreprise. Il est à croire qu'au fond du cœur il lui donnait mille malédictions.

Il est maintenant nécessaire que, pour l'intelligence des évènements subséquents de cette histoire, nous rétrogradions de quelques années dans le passé et que, laissant pour l'instant Du Guesclin à la cour d'Avignon, nous jetions un coup-d'œil rapide sur la situation politique de l'Espagne, où il va bientôt pénétrer avec son armée.

Le midi de la péninsule était encore sous la domination des Maures. Le centre et les provinces du nord, divisés en plusieurs royaumes, étaient rentrés depuis long-temps sous le pouvoir des Chrétiens. Alphonse XI, roi de Castille, le principal des rois espagnols de cette religion, était mort en 1350, et il avait laissé pour héritier de sa couronne Dom Pedro ou Pierre, son fils aîné, que ses actions odieuses firent bientôt surnommer *le Cruel.*

Né avec des inclinations naturellement vicieuses, Dom Pedro fut malheureusement environné dès sa jeunesse de mauvais gouverneurs qui, loin de s'efforcer de les détruire ou du moins de les modifier par une éducation sage, semblèrent ne s'appliquer au contraire qu'à les développer, dans la coupable espérance de les faire un jour servir à leurs intérêts particuliers. Ils commencèrent d'abord par lui inspirer de la défiance envers les seigneurs des premières maisons de la Castille, soutiens naturels de son trône; ensuite ils lui persuadèrent de cesser toutes hostilités envers les Maures et de se lier avec eux par un traité de paix et d'amitié durable. Une alliance si étrange, surtout pour cette époque, commença par indisposer ses sujets contre lui. Ces zélés Chrétiens ne purent voir sans une indignation profonde leur souverain s'allier avec un peuple qu'ils considéraient comme leur ennemi mortel. Le traité conclu par Dom Pedro avec les Infidèles de Grenade et de Murcie remplit donc toute la Castille de dissensions et de trouble. Toute la noblesse murmura hautement, et les indignes conseillers du prince en profitèrent pour exalter encore la haine que déjà il portait aux grands seigneurs de son royaume.

Son père Alphonse avait tendrement aimé Dona Leonora de Guzman; il avait eu de cette dame cinq fils et trois filles. L'aîné de ses fils était le comte de Transtamarre, ce Henri qui va jouer

un rôle si important dans les évènements que nous allons bientôt rapporter. On conçoit aisément que ce tendre et constant attachement d'Alphonse pour sa maîtresse eût révolté son épouse légitime, la reine Marie de Portugal. Dans son indignation, elle s'était éloignée de la cour; mais, dès qu'Alphonse fut expiré, elle y revint avec empressement, espérant intéresser son fils Dom Pedro à la venger d'une rivale détestée.

Pour conjurer l'orage qui grondait sur sa tête, Leonora de Guzman s'enfuit à son tour, emmenant avec elle tous ses enfants et même les deux frères cadets et légitimes de Dom Pedro, dont elle voulait se faire un appui. Elle prit la route de Medina Sidonia, ville qu'Alphonse lui avait donnée et où elle comptait se fortifier et se maintenir contre le ressentiment de la reine Marie et les entreprises de Dom Pedro; mais celui-ci la fit poursuivre : elle fut arrêtée à Séville et conduite prisonnière à Talavera. Ses enfants, plus heureux, réussirent à s'échapper et, cachés sous divers déguisements, errèrent quelque temps dans la Castille. Excité par sa mère, Dom Pedro envoya ordre à Alphonse d'Olmedo, gouverneur de Talavera, de faire mourir la malheureuse Leonora : cet ordre barbare fut exécuté sur-le-champ.

Les enfants naturels d'Alphonse furent bientôt informés du triste destin de leur mère. Craignant un sort pareil pour eux-mêmes, ils quittèrent l'Espagne et se réfugièrent à la cour du roi de Portugal. Ce prince les accueillit d'abord; mais craignant, s'il les gardait avec lui, de s'attirer une rupture avec Dom Pedro qu'il redoutait, il chargea un ambassadeur de négocier leur grâce près de lui et d'obtenir qu'ils pussent reparaître en Castille. Dom Pedro, n'ayant aucun motif personnel pour la refuser, et la vengeance de sa mère étant satisfaite par le meurtre de sa rivale, il accorda au roi de Portugal la demande qu'il lui avait faite en faveur de ses utérins.

Bientôt Dom Pedro éprouva à son tour la plus violente passion pour une demoiselle d'une noble famille Castillane, Dona Maria de Padilla. Elle se rendit à ses vœux et lui donna cinq fils. C'était une femme altière, ambitieuse, d'une beauté rare et d'un

esprit supérieur; elle eut bientôt pris le plus grand empire sur son royal amant, qu'elle sut plier à toutes ses volontés.

Les grands seigneurs, qui finirent par redouter son ascendant sur l'esprit du roi, ne virent pas de meilleur moyen de le détruire, ou du moins de le balancer, qu'en lui faisant contracter une alliance légitime avec quelque princesse d'un rang très élevé. Dom Pedro, tout entier à son amour pour Doña Maria, résista long-temps à toutes les supplications qui lui furent faites à cet égard. A la fin, fatigué de leurs sollicitations réitérées, il parut y céder et se rendre à la proposition qui lui fut faite d'épouser Blanche de Bourbon, fille de Pierre Ier, duc de Bourbon, et d'Isabelle de Valois, et par conséquent arrière-petite-fille de Saint-Louis. C'était une femme accomplie, autant par les grâces de sa figure, que par la douceur et l'aménité de son caractère.

Le mariage de cette auguste princesse avec le tyran de la Castille fut conclu le 7 juillet 1352. La solennité en fut célébrée avec magnificence; mais le soir même de ses noces, Dom Pedro lui fit le plus sanglant outrage : sous prétexte d'une indisposition, il refusa d'entrer dans l'appartement de la jeune reine et, la délaissant dans le lit nuptial, il fut partager celui de Maria de Padilla. Il fit plus encore les jours suivants : ayant envoyé cette maîtresse dans un château à la campagne, il fut l'y rejoindre et y passa avec elle plusieurs semaines, s'y livrant tout entier à son coupable amour, sans davantage se soucier de sa nouvelle épouse.

Cette action indigna toute la cour; mais le roi, se moquant des murmures qui éclataient contre lui de tous côtés et entouré de quelques favoris, plus dépravés encore que lui, ne se conduisit que d'après leurs avis et s'abandonna sans frein à toute la fougue de son caractère vicieux et sanguinaire. On lui avait inspiré de l'ombrage contre sa propre mère : il la chassa de la Castille; il fit égorger ses trois frères légitimes et eut l'horrible cruauté de faire exposer aux lions ses sœurs naturelles, les filles de Leonora de Guzman. Le roi maure Méhémet Le Roux, son allié et son ami, étant venu avec confiance le visiter à sa cour sur la foi

de leur traité de paix, le monstre le poignarda de sa propre main. Pour enrichir les compagnons de ses débauches et de ses crimes, il fit piller les monastères et dépouiller les églises de leurs biens; le viol et le meurtre lui devinrent familiers; il remplit la Castille de sang et de larmes. Depuis long-temps la reine, son épouse, l'intéressante et malheureuse Blanche de Bourbon, gémissait par son ordre dans un cachot du château de Siguença; il l'y fit étouffer afin de pouvoir se livrer sans obstacle à son nouvel amour pour Doña Jeana de Castro. Il flatta cette demoiselle de l'espoir de l'épouser et de la faire reine de Castille. Dom Pedro de Castro, son père, trop confiant en cette promesse, lui abandonna sa fille. Le tigre commença par lui arracher ses faveurs, puis, sa passion satisfaite, il la renvoya honteusement à son père.

Tant d'atrocités portèrent au comble l'horreur qu'il inspirait à ses sujets. Tous les seigneurs de la Castille craignirent eux-mêmes de devenir l'un après l'autre victimes de la férocité de leur souverain, et, dans cette appréhension, ils eurent recours à Henri de Transtamarre, l'aîné de ses frères utérins. Ce prince, doué des qualités les plus rares et les plus précieuses, était l'idole de la cour : il en était adoré autant que Dom Pedro en était haï. Ce fut à lui que la noblesse castillane s'adressa pour le prier de porter ses remontrances aux pieds du trône et d'exhorter Dom Pedro à abjurer pour l'avenir une conduite qui lui avait aliéné le cœur de tous ses sujets.

Auprès d'un homme aussi violent que Dom Pedro, la commission était délicate; néanmoins, malgré les dangers qu'elle présentait, Dom Henri, touché des malheurs de l'état, n'hésita point à s'en charger et il s'en acquitta en effet avec toute la chaleur de la plus persuasive éloquence. Le farouche monarque l'écouta et parut même en être d'abord ébranlé. Transtamarre crut avoir réussi, il crut avoir éveillé le remords et le repentir dans l'âme de son frère. Il sortait du palais, heureux d'un succès si inespéré et plein d'espoir pour l'avenir, lorsque Dom Pedro le fit rap-

peler, l'accabla d'injures et lui ordonna de sortir sur-le-champ de ses états sous peine d'être pendu.

Henri désespéré se retira avec soumission; mais ayant rencontré, au sortir du palais, un Juif nommé Jacob, principal conseiller et favori de Dom Pedro, il ne put maîtriser son indignation, et voyant en cet homme l'instrument principal de tous les maux de la patrie, il le perça de son épée et prit la fuite en toute hâte.

Ainsi réfugié d'abord en Arragon; mais le roi de cette contrée, redoutant le ressentiment de Dom Pedro, refusa de lui donner asile. Transtamarre passa donc les Pyrénées avec sa femme et son fils et se réfugia à la cour de France.

Le roi Jean accueillit avec égards cette famille proscrite, lui assigna une pension de dix mille francs par an et lui promit en toute chose protection et secours. Ces promesses ne furent pas vaines : une ligue puissante se forma par ses soins en faveur de Henri. Le roi de France était exaspéré contre Dom Pedro, à cause du meurtre de sa proche parente, la reine Blanche de Bourbon. Le pape ne l'était pas moins pour ses exactions et ses cruautés envers le clergé de ses états, ainsi qu'à cause de ses traités avec les princes mahométans d'Espagne; ces deux potentats se réunirent pour punir le tyran et mettre son frère à sa place.

Le pape commença donc par fulminer, en plein consistoire, une excommunication contre Dom Pedro : il le déclara indigne du trône, déchu de la couronne de Castille, délia tous ses sujets du serment de fidélité et nomma roi de Castille à sa place le prince Henri de Transtamarre.

De son côté, le roi Jean autorisa ce prince à lever des troupes dans son royaume pour soutenir ses nouveaux droits, et en effet Henri, s'étant rendu dans le midi de la France, y traita dès-lors avec quelques chefs de routiers qu'il engagea à son service. Il avait voulu intéresser à son parti Charles le Mauvais, roi de Navarre. Dom Pedro, d'autre part, négociait aussi avec lui dans le même but. L'astucieux Navarrois les amusa longtemps par de vaines promesses et les trompa tous deux.

Transtamarre, à la tête d'une petite armée, rentra donc en Espagne, comptant sur la fortune et surtout sur la haine des Castillans pour son frère, haine qui lui donnait à lui de nombreux partisans. Laissons-le commencer ses premières hostilités et retournons maintenant à notre Du Guesclin.

Après avoir, comme on l'a vu, mis si gaillardement le pape à contribution, Bertrand, n'ayant plus rien à faire dans les États de l'Église, passa le Rhône avec toutes ses troupes, qui s'acheminèrent en bon ordre à travers les riches campagnes du Languedoc. Il passa par Toulouse où le gouverneur de cette province, Louis d'Anjou, frère du roi de France, le reçut avec distinction ainsi que tous ses lieutenants qu'il combla de présents et des éloges les plus flatteurs. Il désira voir l'armée en bataille : Du Guesclin l'y fit ranger, et le prince, après l'avoir passée en revue, laissa à tous les soldats des marques de sa générosité. Il traita le même soir avec magnificence tous les chefs dans son palais, et profita du festin qu'il leur donna pour exprimer hautement devant eux l'indignation que lui causait l'assassinat de la reine Blanche, sa cousine, et le vif désir qu'il éprouvait que la mort de cette princesse du sang de France fût vengée par l'armée française, sur la personne de son bourreau Pierre le Cruel.

Il n'était pas un seul Français qui ne partageât le juste ressentiment du prince Louis. Le roi même, avant de congédier Du Guesclin, lui avait exprimé le vif désir que sa parente fût vengée, l'engageant, puisqu'il allait en Espagne, à punir lui-même le meurtrier de la reine Blanche.

Du Guesclin devant naturellement traverser la Castille pour aller combattre les Maures de Grenade, se décida donc sans peine à faire la guerre à Dom Pedro, ou plutôt à seconder celle que lui faisait déjà Henri de Transtamarre. Il ne croyait pas que cette guerre dût l'arrêter long-temps et retarder beaucoup l'accomplissement de ses desseins. Se fiant au nombre et à la bravoure de son armée, composée de guerriers éprouvés, il jugeait que le détrônement de Dom Pedro serait l'affaire d'un coup de main, et qu'en un mot ce ne serait qu'un court épisode, précurseur de

sa croisade. Il promit donc à Louis d'Anjou d'entrer dans toutes ses vues, et d'aller d'abord porter à Pierre le Cruel le prompt et exemplaire châtiment de ses énormes attentats. Mais le héros breton se trompa dans ses prévisions ; le sort en avait autrement décidé : il voulut que cette guerre de Castille, regardée comme un accessoire de l'expédition française, en devînt l'objet principal, et qu'elle fît même évanouir le projet subséquent de croisade, but auquel tendaient tous les vœux de Du Guesclin.

Ayant pris congé du prince, Bertrand quitta Toulouse, prit son chemin par Perpignan et entra en Arragon, dont le roi était aussi en guerre contre Dom Pèdre, lequel l'avait toujours battu et lui avait déjà même enlevé plusieurs places. L'arrivée de l'armée française fit changer subitement la face des choses.



CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE.

Du Guesclin et Henri de Transtamarre se réunissent en Arragon pour combattre Dom Pedro. — Ils le forcent à la retraite. — Du Guesclin commande en chef l'armée combinée. — Il prend successivement Maguelonne, Borja et Birbiesca. — Burgos lui ouvre ses portes. — Dom Henri y est sacré et couronné roi de Castille et de Léon. — La reine, son épouse, vient l'y joindre. — Fureur et désespoir de D. Pedro. — D. Henri et Du Guesclin marchent sur Tolède, qui se soumet volontairement. — Fuite de D. Pedro à Cardonne et de là à Séville. — Du Guesclin vient l'y assiéger ; il s'enfuit de nouveau et gagne le Portugal. — Prise de Séville. — Entrevue de D. Pedro avec le roi de Portugal, qui l'engage à aller demander du secours au prince de Galles. — D. Henri envoie Mathieu de Gournay en ambassade à Lisbonne. — Aventures de ce chevalier et succès de sa mission. — Les deux Juifs, meurtriers de la reine Blanche de Bourbon, sont dénoncés à D. Henri et livrés à Du Guesclin. — Combat juridique ordonné entre ces deux scélérats. — Conclusion miraculeuse de leur duel.

A la nouvelle de l'arrivée de Du Guesclin sur les terres de l'Arragon, l'armée castillane de D. Pedro, qui avait envahi ce royaume, se mit en pleine retraite, abandonnant précipitamment toutes les places dont elle s'était emparée. Du Guesclin, avec lequel Transtamarre avait opéré sa jonction, poursuivit l'ennemi sans relâche. Ce prince, dès le moment de leur réunion, se mit entièrement sous ses ordres, lui déclarant qu'il ne voulait plus être considéré dans l'armée que comme un simple chevalier. Du Guesclin eut donc la direction pleine et entière de toutes les opérations de la campagne. Bien convaincu que, lors d'une invasion, l'armée envahissante ne doit jamais perdre un seul ins-

tant, ne jamais montrer d'hésitation, mais pousser toujours en avant, il poursuivit Dom Pedro sans lui donner le temps de respirer et le chassa de l'Arragon presqu'avant qu'il eût eu un instant pour se reconnaître. Ainsi doivent manœuvrer les hommes que la nature a réellement doués du génie des conquêtes. Si tout récemment un prince, qui chercha aussi à reconquérir le trône en Espagne, n'eût pas manifesté ces lenteurs, ces hésitations timides, ces irrésolutions, déplorables attributs de tous ceux de sa famille, il eût promptement ressaisi un sceptre qui lui est échappé pour toujours.

Du Guesclin, ainsi que tous les grands hommes de guerre de toutes les époques, connaissait parfaitement le prix du temps, et jamais il n'en perdait une seule minute. Ses marches étaient toujours longues, mais exécutées avec promptitude; aussi ses ennemis le croyaient souvent encore bien loin que déjà il était sur eux. Ses attaques, rapides et vigoureuses, grâce à la sûreté de son coup-d'œil, déconcertaient ses adversaires et mettaient, dès le commencement du combat, le désordre dans leurs rangs.

Le roi d'Arragon voulait recevoir et fêter dans Sarragosse le libérateur de ses états; mais Bertrand remontra à Dom Henri qu'il fallait profiter du premier moment de stupeur et de désordre de l'armée de Dom Pedro pour le poursuivre et entrer en même temps que lui dans la Vieille Castille. On ne s'arrêta donc pas, et l'armée française continua sa marche. Le roi d'Arragon l'accompagna jusqu'aux frontières de ses états; là, avant de s'en séparer, il arrêta le mariage de l'infante, sa fille, avec Dom Juan, fils aîné du comte de Transtamarre, pour cimenter à jamais une alliance basée sur l'amitié et sur des intérêts communs; il décora Du Guesclin du titre de comte, fit distribuer à son armée une somme de deux cent mille livres et y joignit comme auxiliaires un corps de deux mille cavaliers et de trois mille hommes de pied de ses propres troupes.

Dom Pedro, en rentrant en Castille, commença par établir dans toutes ses places fortes des garnisons nombreuses. Il espérait ainsi retarder les progrès de Du Guesclin par les lenteurs de

siéges multipliés; il ignorait que la prise d'une place ne coûtait guère plus de temps au général français que le gain d'une bataille.

Du Guesclin ayant passé l'Èbre entra dans la Vieille Castille. Le premier obstacle qu'il trouva sur sa route fut la ville de Maguelonne *, place très forte, et que D. Pedro regardait comme l'un de ses principaux boulevards; elle était défendue par une garnison déterminée, et tout faisait craindre qu'elle fît une fort longue résistance. Ces considérations n'arrêtèrent point Bertrand, et quoiqu'il n'eût avec lui ni artillerie, ni machines, il assiégea Maguelonne dans l'intention de l'emporter par escalade, selon son usage ordinaire.

Le gouverneur fut d'abord sommé de se rendre; mais, sur la réponse qu'il fit qu'il s'ensevelirait sous les ruines de la place plutôt que d'oublier ce qu'il devait à son souverain légitime, Du Guesclin ordonna l'assaut sur trois points à la fois. Les Anglais attaquèrent d'un côté, les Français et les Espagnols auxiliaires d'un autre, Du Guesclin, à la tête de ses Bretons, commanda en personne la troisième attaque, qu'il dirigea sur l'endroit le plus difficile et le plus vaillamment défendu.

On mit trois heures entières à combler les fossés de la ville avec des fascines et des pierres. Des milliers de flèches et de dards que, du haut de leurs tours, les Castillans faisaient pleuvoir sur les travailleurs, les incommodèrent beaucoup et en tuèrent un grand nombre. A la fin pourtant ils réussirent, et les combattants purent planter leurs échelles et monter à l'assaut. La défense des assiégés fut terrible, l'exaltation de ces têtes espagnoles étant poussée au plus haut point; non-seulement les bourgeois voulurent y participer, mais encore leurs femmes et leurs enfants même volaient sur les remparts et, bravant tous les périls, versaient sur les assaillants de pleines chaudières d'huile et de poix bouillante; le feu grégeois, encore connu des Maures qui habitaient Maguelonne en assez grand nombre, pleuvait sur eux de tous côtés; des madriers,

* Et non pas *Mugalon*, comme la nomme du Chastelet.

précipités sur les échelles, les fracassaient, et les soldats qui les couvraient, brisés, écrasés, tombaient en foule au pied des murs, pour ne s'en plus relever.

Cette opiniâtre résistance, qui rappelait à Bertrand le siége meurtrier de Meulan, où il avait failli perdre la vie, lui suggéra l'idée d'une ruse qui eut un plein succès. Il feignit de recevoir tout-à-coup l'annonce que, du côté de l'attaque des Anglais, ceux-ci avaient complètement réussi et étaient maîtres de la muraille. « Et » quoi, compagnons, dit-il alors à ses Bretons, sera-t-il dit qu'au» jourd'huy les Anglais l'emporteront sur nous en courage? Ils sont » déjà sur les remparts et vous n'y pouvez gravir! » Ces paroles piquantes excitèrent ses gens et les remplirent d'une nouvelle ardeur; ils se précipitèrent en foule à l'assaut et donnèrent tant d'occupation aux assiégés, que, tandis qu'ils étaient tout entiers à la défense des créneaux, ils ne faisaient pas attention à ce qui se passait au pied des remparts. C'est ce que voulait le général. Il profita de ce moment pour y attacher ses sapeurs, sous la direction de Guillaume Boistel; ils travaillèrent si activement, qu'en moins d'une heure ils firent à la muraille une ouverture assez large pour y passer deux hommes de front. Du Guesclin s'y jeta le premier, l'épée au poing et sa hache d'armes pendue au cou. Suivi de quelques braves, il entra dans la ville au moment même où un écuyer normand, ayant gagné le parapet, y plantait l'étendard de France, en criant : *ville gagnée! N. D. Guesclin!* A ces cris, au tumulte qu'ils entendirent dans les rues, où des gens de Bertrand se répandaient en foule, les assiégés se virent perdus. Ils abandonnèrent précipitamment les murailles et les tours pour s'aller réfugier dans la citadelle.

La guerre a des droits terribles : il fallait d'ailleurs satisfaire les routiers, qu'on n'avait pu attirer hors de France qu'en leur promettant un riche butin en pays étranger. Maguelonne fut livrée au pillage et à toute la fureur du soldat. Les chefs eurent bien de la peine à soustraire à leur vengeance les habitants espagnols et chrétiens; mais, quant aux Juifs et aux Maures qui s'y trouvaient, ils furent égorgés impitoyablement.

Sans donner aux troupes victorieuses le temps de se refroidir, Du Guesclin se disposa à les mener à l'attaque de la citadelle; mais le gouverneur, voyant que sa résistance serait vaine, offrit de se rendre à discrétion, si l'on voulait du moins faire cesser le carnage. Du Guesclin accepta cette condition. Il ordonna d'épargner ce qui restait encore d'Infidèles. Le gouverneur et sa garnison eurent la vie sauve, mais rien que cela; ils n'obtinrent pas les honneurs de la guerre, et se retirèrent sans armes ni bagages.

Telle fut la première conquête, que, par les armes de notre illustre chevalier, Dom Henri fit dans la Castille.

D'après la manière dont nous avons parlé de l'aversion que Dom Pedro avait par ses cruautés inspirée à ses sujets, on s'étonnera sans doute de les voir, malgré leur haine, faire plus d'une fois en sa faveur d'héroïques résistances à l'armée d'invasion. Cet étonnement cessera quand on saura que ces efforts étaient excités, non par l'attachement du peuple pour un monarque qui l'opprimait, mais parce que la haine qu'il lui portait était moins grande encore que celle qu'il avait conçue pour les troupes de Du Guesclin. Si, en effet, Dom Henri se fût présenté pour détrôner son frère à la tête d'une armée composée d'Espagnols, l'affection que la nation lui vouait généralement l'eût fait triompher presque sans coup férir et lui eût assuré la prompte soumission des gouverneurs de provinces et de places fortes. Mais, au lieu de cela, il rentrait en Espagne avec l'appui de troupes étrangères, que les Espagnols ne regardaient que comme un ramassis de bandits de toutes nations. La renommée des routiers les avait précédés dans la Péninsule, et cette renommée, comme il arrive presque toujours, portée sur des ailes mensongères, s'était grossie de tout le prestige de l'exagération. D'après cela, les sujets de Dom Pedro, bien loin d'imaginer que l'armée de Du Guesclin comptait dans ses rangs un maréchal de France et une foule de chevaliers d'élite, l'honneur de la Bretagne et de la Normandie, obéissant à un chef aussi humain et généreux qu'il était brave, ne la considéraient que comme un rassemblement d'aventuriers sans frein, de brigands altérés

de sang et de pillage dont il n'y avait à attendre ni pitié ni merci. Ils en avaient conçu plus de frayeur que des cruautés même de leur souverain. Telle était la véritable raison de la fidélité qu'ils lui gardaient. En outre, la plupart des cités castillanes, quoique sous la domination chrétienne, étaient encore alors habitées par un grand nombre de Juifs et de Maures qui y étaient tolérés et y exerçaient librement leur trafic et leur industrie, même leurs religions respectives moyennant leur soumission aux lois du royaume. Cette population, plus encore que l'indigène, redoutait et détestait les nouveaux croisés dont ils n'espéraient aucun quartier et qu'ils savaient avides de leurs richesses.

Après la prise de Maguelonne, Du Guesclin s'empara d'une autre ville nommée Borja, située à deux lieues plus loin, et qui ne lui opposa pas une grande résistance. Dom Pedro s'était retiré dans la riche et grande ville de Burgos, capitale de la vieille Castille. Il attachait d'autant plus d'importance à sa possession que c'était dans sa cathédrale que, de même que dans celle de notre ville de Rheims, il était d'usage de sacrer et de couronner les rois. Résolu de la conserver à tout prix, il y concentra la majeure partie de ses troupes et en fit augmenter les fortifications déjà très imposantes.

De son côté, Du Guesclin, pressé de conclure son entreprise incidente, était impatient de s'emparer de Burgos, qu'il en regardait comme le terme. C'était là qu'en effet il se proposait de faire solennellement couronner et proclamer Dom Henri roi de Castille; car jusqu'alors ce prince ne portait dans l'armée que son simple titre de comte de Transtamarre.

Il fit donc avancer, à marches forcées, toute son armée sur Burgos, afin d'en faire promptement le siége; mais la bravade du gouverneur de Birbiesca (ville située à peu de distance de Burgos) l'obligea de le différer. Ce gouverneur, nommé Emmanuel Rodriguez de Sanagrias, lui envoya un héraut par lequel il lui fit dire que, puisqu'il passait à si petite distance de sa place, il espérait qu'il lui ferait l'honneur de vouloir bien s'y arrêter pour lui donner le passe-temps de quelques assauts, l'assurant

qu'il le recevrait de manière à le faire se souvenir de lui. Du Guesclin, irrité d'une telle rodomontade, suspendit sa marche sur Burgos et fut aussitôt investir Birbiesca.

Ici du Chastelet et Guyard de Berville lui font tenir de beaux discours et faire assaut de politesses avec le gouverneur avant que d'en venir aux mains; il font même envoyer par celui-ci au général français un présent d'excellent vin d'Espagne, etc., etc. Nous ne savons sur quelles autorités ces deux historiens appuient ces particularités dont ne parlent pas les anciennes chroniques et que nous regardons comme purement imaginaires. Tout ce que nous trouvons seulement, d'après les documents authentiques, c'est que Dom Henri, avant d'attaquer de vive force, fit sommer la ville de se rendre à lui et que le gouverneur lui ayant fait une réponse aussi arrogante que dédaigneuse, Du Guesclin dit au prince en son vrai langage : « A Dieu le veut, ce gars ne vous » doubte en rien, mais je vous le rendray bien brieff. »

Il s'occupa aussitôt des préparatifs de l'assaut et y employa le reste du jour. Il régla le plan d'attaque de manière à ce qu'elle eût lieu sur plusieurs points en même temps. Hugues de Caverlée, à la tête des Anglais, fut chargé d'assaillir le côté du quartier des Juifs; le maréchal d'Andreham, avec les volontaires français, devait attaquer du côté opposé; Bertrand, ayant avec lui ses Bretons et les Normands, se chargea de la porte principale. En attendant le lendemain, jour fixé pour donner l'escalade, il fit préalablement combler le fossé extérieur de la ville avec des fascines.

Pendant la nuit, le gouverneur Rodriguez de Sanagrias commanda une sortie, espérant surprendre les assiégeants et brûler les fascines dont ils avaient rempli le fossé. Il l'exécuta du côté du quartier des Anglais; mais son attente fut entièrement trompée : Caverlée faisait faire si bonne garde que ses gens, au lieu d'être surpris, battirent vertement les Espagnols et les forcèrent de rentrer précipitamment dans la ville.

Birbiesca était une place très forte; elle avait une double enceinte de remparts flanqués de tours, avec un fossé autour de chaque enceinte. Au point du jour, ses habitants, préparés à

la défense, bordaient de tous côtés les ouvrages. Du Guesclin fit sonner le signal de l'assaut, et la première enceinte fut emportée en un instant; la seconde, beaucoup plus forte, coûta plus cher aux assiégeants. Du Guesclin et le comte de la Marche, qui combattait à ses côtés, après avoir vu tomber autour d'eux plusieurs de leurs plus braves soldats, réussirent pourtant à enfoncer la porte. Mais ce succès ne leur fût pas très utile, car ils trouvèrent derrière un fort retranchement qu'il leur fallait emporter avant de pénétrer dans la place.

Caverlée obtint, de son côté, une plus prompte réussite. Il était parvenu à attacher ses sapeurs au pied de la muraille; ils y firent une ouverture par laquelle ils entrèrent dans l'intérieur de la place. Les Juifs qui défendaient le haut du rempart, se voyant pris en queue, l'abandonnèrent en désordre et on en fit un massacre affreux. Du Guesclin et le maréchal d'Andreham réussirent presque au même moment à gagner le haut du mur du côté de leurs attaques respectives, et dès-lors la ville fut en leur pouvoir. Une grande partie de la garnison parvint pourtant à gagner une grosse tour et à s'y barricader; sommée de se rendre à discrétion, elle refusa. Les vainqueurs mirent le feu à la tour, et tous ceux qui s'y étaient renfermés périrent au milieu des flammes.

On donna aux soldats la liberté de piller la ville, et ils y firent un butin considérable. Cela leur fit prendre de plus en plus goût à cette guerre d'Espagne; aucun ne regrettait plus cette France où ils avaient promis de ne plus revenir, puisque la nouvelle contrée dans laquelle on les avait conduits était pour eux une source de richesses qu'ils jugeaient intarissable. Le gouverneur Dom Rodrigue se rendit à Du Gueselin lui-même, en le priant de prendre sous sa protection sa femme et ses enfants, afin qu'il ne leur fût fait aucun outrage par la soldatesque. Le héros lui accorda cette grâce, et empêcha même qu'on ne touchât à rien de ce qui lui appartenait.

Dom Henri, qui n'avait point pris part à l'assaut, ayant été chargé par Du Guesclin du commandement d'un corps de réserve, qui ne devait donner qu'en cas de nécessité absolue, Dom Henri

entra dans la ville au bout de quelques heures, et, à sa prière, on y cessa le pillage. Les habitants, réunis dans la principale place, lui firent leurs soumissions et lui prêtèrent serment de fidélité. Le gouverneur offrit à Du Guesclin une forte somme pour sa rançon et celle de sa famille; mais le noble chevalier ne voulut rien accepter et leur rendit à tous la liberté avec cette générosité qui lui était ordinaire. On cite dans sa vie mille traits semblables de désintéressement et de grandeur d'âme. Si quelquefois on lui voit exiger avec insistance des sommes de deniers, ce n'est jamais que pour payer ses soldats, et nous verrons que, quand il ne pouvait les obtenir, il les payait avec les fonds qui lui appartenaient en propre, sans s'inquiéter si ses avances lui seraient remboursées ou non.

Au moment de la prise de la ville, deux bourgeois profitèrent du désordre qui y régnait pour s'en échapper sans être remarqués, et, croyant rendre un service signalé à leur souverain, ils coururent en grande hâte à Burgos pour lui donner avis que la place de Birbiesca, sur la force de laquelle il avait beaucoup compté pour arrêter l'ennemi, venait de tomber aux mains de Du Guesclin. Le zèle de ces deux malheureux fut bien mal reconnu : Dom Pedro, furieux de la perte de Birbiesca, n'écoutant que ses passions sanguinaires, les fit pendre immédiatement, les traitant de traîtres et d'imposteurs.

Cependant la prise de cette ville le consterna et le remplit d'un profond abattement. Il prévit, d'après cet exemple, que rien ne résisterait à la valeur de l'armée française et se regarda déjà comme dépouillé de ses états. Malgré la férocité de son caractère, ce tyran avait un ami, et un ami véritable, chose que des rois plus humains et plus dignes du trône ont souvent tant de peine à trouver! Dom Fernando de Castro, attaché au prince dès l'enfance, avait conçu pour lui, malgré ses vices, une affection qu'il sentit s'augmenter encore quand il le vit malheureux. Ce généreux Castillan, tout en blâmant les actions de son souverain, lui demeura toujours fidèle, et, dans cette circonstance, le voyant près de s'abandonner à un lâche désespoir, il s'efforça, par ses

discours et ses conseils, de relever son courage. Il lui représenta que ses affaires ne pouvaient être désespérées par la perte de deux ou trois places; que la Nouvelle Castille, Séville et la province de Léon lui restaient encore intactes, et que ses ennemis, avant de pouvoir s'en emparer, auraient bien des obstacles à vaincre, bien des forteresses à réduire; qu'au milieu de tout cela les chances de la guerre pouvaient enfin changer et cesser d'être favorables à Dom Henri. Ces représentations firent en effet reprendre cœur à D. Pedro; mais toutefois, ne se jugeant plus en sûreté dans Burgos, il se décida à en sortir et à se retirer à Tolède.

Pour ne pas décourager les habitants en leur faisant connaître ses craintes, il fit courir le bruit qu'il ne quittait Burgos que sur le bruit d'une sédition qui, ayant éclaté à Tolède, y rendait sa présence nécessaire pour ramener promptement les factieux à leur devoir. Il fit venir en sa présence les principaux bourgeois, auxquels il recommanda de maintenir, pendant son absence, le bon ordre et la fidélité parmi les habitants, les assurant, d'ailleurs, qu'il reviendrait bientôt au milieu d'eux.

Cependant, en quittant Burgos, il essaya secrètement la voie des négociations avec son frère; et, sous le nom de D. Fernand de Castro, qui feignit de s'établir entre eux comme médiateur, il envoya à Dom Henri un messager chargé de lui porter des propositions d'accommodement. En recevant ce message, le comte de Transtamare le communiqua à Du Guesclin et lui demanda ce qu'il en pensait. Celui-ci, qui désirait voir cette guerre se terminer promptement, afin de poursuivre ses grands desseins, répondit au comte que, si les conditions proposées par son frère lui semblaient assez avantageuses et assez solidement garanties, il lui conseillait de faire une paix qui épargnerait bien du sang chrétien; Dom Henri balançait. Sur ces entrefaites, la ville de Calahorra, dont les habitants détestaient le tyran, envoya faire sa soumission à Dom Henri. Ce succès inattendu flatta son ambition; le trône d'Espagne lui était dévolu par le pape; il crut qu'il ne devait pas hésiter à s'en emparer et qu'il ne pouvait rejeter l'occasion favorable qui lui avait fait trouver un si puissant secours dans l'armée de Du

Guesclin. Il ne voulut donc plus entendre parler d'accommodement, et il fut arrêté que l'on continuerait la guerre.

Bertrand, le voyant ainsi bien décidé, lui dit qu'alors il fallait pousser sa fortune et ne point faire les choses à demi; que, puisqu'il s'agissait de prendre possession de la couronne qui lui avait été donnée par le souverain pontife, il devait prendre le titre de roi et agir en véritable souverain. Tous les chefs de l'armée appuyèrent l'avis de Du Guesclin; le prince ne demandait pas mieux que de s'y rendre. Au milieu de toutes les troupes réunies dans Calahorra, Dom Henri fut donc solennellement proclamé roi de Castille (1366), en attendant qu'on pût faire la cérémonie du couronnement dans la ville de Burgos, où les ornements royaux étaient déposés, et dont il fallait avant tout se rendre maître. *

Sans perdre de temps, Du Guesclin mit son armée en marche sur Burgos. Son avant-garde était sous les ordres du maréchal D'Andreham, ayant avec lui Olivier de Mauny, Caverlée, Jean d'Evreux et Gauthier Huet; le nouveau roi Dom Henri marcha au centre; Du Guesclin se plaça à l'arrière-garde, ayant sous lui le comte de la Marche, le sire de Beaujeu, Guillaume Boistel, Guillaume de Launoy et Henri de Saint-Omer.

On fut bientôt informé dans Burgos de la marche de l'armée et la consternation la plus profonde se répandit dans cette ville. Dom Pedro y était généralement détesté; mais, d'une autre part, sur les raisons que nous avons précédemment déduites, on y redoutait extrêmement l'arrivée des étrangers : l'effroi qu'ils inspiraient les précédait partout. Les habitants n'osaient se flatter de résister à Du Guesclin avec avantage. L'image horrible du sac et du pillage de leur cité prise d'assaut se présentait à leur imagination épouvantée avec tous les prestiges qui accompagnent d'ordinaire la plus profonde terreur. Les plus sages et les plus judicieux

* Le premier usage que fit Dom Henri de son autorité royale fut un acte de reconnaissance envers Du Guesclin, auquel il donna le comté de Borgia.

d'entre eux pensèrent que le parti le plus raisonnable était de conjurer l'orage et de prévenir les maux qui les menaçaient en abandonnant ouvertement la cause du cruel Dom Pedro et en reconnaissant Dom Henri pour souverain.

Dans une circonstance aussi grave, l'archevêque de Burgos, prélat respectable et vénéré de tous, pensa qu'avant de prendre un parti si extrême il fallait connaître les sentiments des habitants et soumettre la question à une délibération solennelle des principaux bourgeois désignés par le peuple. Cet avis fut adopté, et tous les notables habitants furent en conséquence convoqués au palais épiscopal; on n'en excepta pas même les Maures et les Juifs dont un grand nombre habitait Burgos.

Le vénérable archevêque ouvrit son avis le premier : il représenta à l'assemblée que depuis long-temps Dom Pedro s'était rendu indigne du trône par ses innombrables cruautés, par le crime abominable qu'il avait surtout commis en faisant périr misérablement une princesse du sang de Saint-Louis, la reine Blanche de Bourbon, son épouse, par ses liaisons coupables avec les ennemis naturels de la chrétienté, ne choisissant jamais ses ministres et ses favoris que parmi des Juifs qui se faisaient un jeu d'exalter encore son caractère féroce et le portaient à mille persécutions envers ses sujets chrétiens; qu'enfin le pape lui-même, révolté des crimes de Dom Pedro, l'avait excommunié, déclaré déchu du trône et avait désigné le comte de Transtamarre, son frère naturel, pour lui succéder comme roi. Puis, par une brusque transition, le prélat peignit sous les couleurs les plus favorables le caractère de Dom Henri, prince généreux, doux et humain, dont le règne ne promettait aux Castillans que des jours heureux et paisibles. Par ce contraste habilement et éloquemment tracé, il prépara l'auditoire à se ranger à l'avis qu'il exprima de se soumettre à Dom Henri, de le reconnaître pour souverain et de lui envoyer promptement une députation pour lui faire connaître cette décision et lui porter la soumission de la ville. Toutefois, chacun devait à cet égard exprimer franchement son opinion, et afin qu'il le fît avec plus de liberté, il fut arrêté que, les no-

tables qui composaient l'assemblée se trouvant de trois nations différentes, Chrétiens, Maures et Juifs, chaque nation délibèrerait dans une chambre séparée et ferait connaître ensuite sa décision à l'archevêque.

Elle fut unanime : divisés par la religion, mais réunis par un intérêt commun, les notables de Burgos s'accordèrent pour reconnaître Dom Henri comme roi et pour remettre sans coup férir leur ville entre ses mains. Mais une difficulté se présenta quand il fallut nommer la députation qui devait aller lui porter cette nouvelle : personne n'en voulait faire partie, chacun avait au fond du cœur une crainte qu'il n'osait avouer. Dom Pedro était encore puissant; Du Gueselin ne serait pas toujours là pour le comprimer; il pouvait un jour rentrer dans Burgos en vainqueur et en roi irrité. Dans ce cas, ceux qui auraient été choisis pour aller offrir sa couronne à son frère devaient s'attendre à la mort la plus cruelle. Ce fut donc à qui n'accepterait pas ce dangereux honneur. Heureusement deux frères mineurs, se fiant à leur modeste obscurité, s'en chargèrent de bonne volonté. L'archevêque leur remit pour Dom Henri une lettre dans laquelle il lui apprenait que les habitants de Burgos, admirant ses hautes vertus, le reconnaissaient pour souverain, se soumettaient volontairement à sa toute-puissance et le recevraient dans leur ville avec le plus grand empressement.

Les deux religieux furent donc au-devant de l'armée qu'ils ne tardèrent pas à rencontrer. Leur arrivée y parut de bon augure et fit croire à quelque accommodement de la part des habitants, mais on était loin de s'attendre à un si entier succès, et lorsque Dom Henri apprit par la dépêche de l'archevêque que la capitale de la Castille se soumettait en le reconnaissant pour roi, ses transports de joie furent inexprimables. Il combla de présents les bons frères qui lui avaient apporté une si heureuse nouvelle, puis les renvoya à la ville en les chargeant de dire aux habitants qu'il se rendrait le lendemain même au milieu d'eux pour leur donner en personne des témoignages de sa bienveillance et de sa royale protection. Du Gueselin ne fut pas moins charmé que le prince d'un succès

si prompt et si inespéré. L'armée fit halte pour la nuit et fit retentir la campagne de mille cris d'allégresse en l'éclairant de ses feux de joie. Les deux religieux, en rentrant dans la ville et y racontant l'accueil gracieux que leur avait fait le prince, la remplirent de satisfaction et de bonheur. Ils annoncèrent qu'il y ferait son entrée le lendemain, et les habitants préparèrent toutes choses pour qu'elle se fît avec solennité.

Dès que le soleil brillant fit luire ses premiers rayons sur les campagnes fortunées de la Castille, un peuple immense sortit de Burgos pour se porter au-devant de son nouveau souverain. Il marchait en bon ordre, l'archevêque et tout le clergé en tête, portant croix et bannières et chantant à Dieu des hymnes en actions de grâces de ce qu'il leur allait donner un monarque aussi humain que généreux à la place du tigre qui les avait jusque alors gouvernés. En tête du cortége, marchaient les huit habitants les plus distingués de la ville, portant chacun une lance dorée au bout de laquelle était suspendue la clef d'une des huit portes de cette grande cité.

L'armée de son côté s'était mise en marche enseignes déployées et au bruit de tous les instruments de guerre du temps. * Henri de Transtamarre marchait en tête, magnifiquement monté et richement vêtu ; à ses côtés Du Guesclin, armé de toutes pièces, portait en main sa victorieuse épée, principal instrument de l'élévation du prince ; suivaient plusieurs seigneurs espagnols dont les vêtements brillaient de l'éclat de l'or dont ils étaient chargés ; enfin les principaux chevaliers de l'armée, ces constants et fidèles compagnons des travaux et de la gloire de leur illustre général. Tous ces guerriers, couverts de fer, présentaient à l'œil une pompe toute militaire, dont la noble simplicité contrastait avec le luxe des seigneurs castillans, mais qui n'en était peut-être par là que plus imposante.

* C'étaient des cornets, des clairons et des trompettes ; les tambours, d'origine sarrasine, quoiqu'importés en France à la suite des croisades de Saint-Louis, n'y étaient encore que de peu d'usage.

L'armée aperçut le cortége, qui venait au-devant d'elle, qu'elle était encore à trois lieues de Burgos. A son aspect, Dom Henri se sentit tellement pénétré de joie et d'attendrissement qu'il ne put retenir ses larmes. Les deux troupes se joignirent enfin. A la vue du vénérable archevêque qui conduisait celle des habitants, le nouveau roi, Du Guesclin et tous les chefs de son armée descendirent de cheval et mirent le genou en terre pour recevoir sa bénédiction. Le prélat lui fit une harangue dans laquelle, au nom de tout le peuple qui l'entourait, il le saluait comme roi et lui présentait les hommages et la soumission de tous. Dom Henri répondit qu'il les gouvernerait en père et qu'il les maintiendrait dans toutes les immunités, droits et usages dont ils avaient joui sous les rois ses prédécesseurs.

Accompagnés d'un cortége immense, qui faisait retentir les airs de cris de joie et de bénédictions, suivis de toute l'armée, D. Henri et Du Guesclin continuèrent leur marche vers la ville. Ils y entrèrent au bruit des cloches et aux acclamations du peuple. L'armée demeura dans les faubourgs, où on lui assigna ses logements ; le roi, Du Guesclin et les principaux seigneurs furent descendre au palais, où plus de cent seigneurs et dames des plus qualifiés les attendaient et les reçurent comme des anges libérateurs. On leur offrit un festin magnifique, pendant lequel Dom Henri charma tous les assistants par son aménité et ses manières affables ; enivré de bonheur, il voulait le faire partager à tous ceux qui l'environnaient. Mais, au milieu de cette ivresse, la reconnaissance fut le premier besoin de son cœur : en présence de toute cette nouvelle cour, il combla Du Guesclin des témoignages de sa gratitude et de son affection ; il se plut à proclamer hautement que c'était à lui seul qu'après Dieu il devait sa couronne.

Les habitants de Burgos fêtèrent à l'envi les soldats. Charmés de voir que ces hommes, qu'ils avaient redoutés comme d'effrénés pillards, comme des brigands sans pitié, étaient au contraire des guerriers valeureux, soumis à la plus exacte discipline et commandés par d'illustres chevaliers, ils leur prodiguèrent de toutes parts des rafraîchissements, des vivres, du vin, et,

pêle-mêle avec eux, célébrèrent joyeusement l'avènement de Dom Henri.

Du Guesclin, pour achever son ouvrage, persuada au prince, dès le jour même, qu'il fallait se hâter de consacrer sa royauté récente par la cérémonie de son couronnement, et profiter de l'enthousiasme du peuple pour y procéder sans délai. Mais Dom Henri, qui voyait ses affaires prendre la tournure la plus favorable, fut d'avis de différer de quelques jours. Il pensa que, pour donner à cette cérémonie auguste plus d'importance et plus d'éclat, il fallait qu'il y fît participer la reine son épouse, qui était demeurée en Arragon.

Bertrand en demeura d'accord; mais il le pria d'envoyer à la princesse l'ordre de se rendre au plus tôt à Burgos. Il regardait comme d'une importance extrême de hâter une solennité qui devait rendre aux yeux du peuple la personne de son nouveau monarque aussi sacrée qu'inviolable, et qui lui donnerait des droits plus positifs à opposer à ceux du farouche Dom Pedro. D'après cela, un courrier fut dépêché à la reine pour l'informer des évènements qui venaient de se passer, et lui porter l'injonction de venir sur-le-champ rejoindre son époux avec ses trois belles-sœurs qui étaient demeurées près d'elle.* On peut croire qu'elle ne différa pas d'un moment l'exécution d'un ordre aussi flatteur.

Au bout de peu de jours, Du Guesclin fut prévenu que la reine et sa suite approchaient de Burgos. Il monta aussitôt à cheval pour aller à sa rencontre, accompagné du maréchal d'Andreham, de Caverlée, des deux Mauny, de Jean d'Évreux et de Gauthier Huet. Aussitôt que la princesse les aperçut, elle se fit descendre de sa haquenée; les généraux français mirent également pied à terre et fléchirent le genou devant elle. Elle les releva de la manière la plus gracieuse et embrassa Du Guesclin. On la pria de monter dans une litière magnifique qu'on lui avait amenée

* Les sœurs de Henri de Transtamare, que, comme nous l'avons dit, le féroce D. Pedro avait fait exposer aux lions. Ces animaux, moins cruels que lui, avaient respecté, comme par miracle, les jours des trois princesses.

de la ville; elle s'y refusa d'abord, et voulut y faire son entrée à pied, au milieu des braves chevaliers de France, auxquels elle dit qu'il était bien juste qu'elle témoignât un peu de soumission à ceux qui, de femme fugitive et persécutée, venaient de la faire si grande dame. Cependant elle finit par céder aux instances de Du Guesclin et monta en litière avec ses trois belles-sœurs.

Ces trois princesses, étonnées, n'avaient pas assez d'yeux pour considérer le général breton; elles ne pouvaient accorder sa petite taille, la laideur de ses traits, avec cette éclatante renommée qui avait dès-lors rendu son nom célèbre dans toute l'Europe. En romanesques espagnoles, elles ne pouvaient s'imaginer un héros qui ne fût pas doué de tous les agréments extérieurs, de tous les charmes de la figure. « Mon Dieu, qu'il est laid! se di» saient-elles; comment peut-on être si disgracié de visage et » faire de si belles choses? » Mais laissons ici notre vieux chroniqueur, Trueller, nous faire le récit aussi piquant que naïf de cette entrevue entre les princesses castillanes et les chevaliers français : « Et tantost comme la royne approcha d'eulx (dit-il), » elle descendi jus de sa dite mule. Et aussi ilz mirent pied à » terre et vindrent à l'encontre d'elle. Adonc Bertran l'ala » embracier, et doulcement la salua, et lui dist qu'il fallait » remonter. Et elle dist que non ferait et que bien devoit aler » à pié avecques ceulx qui ainsi la faisoient servir et honnourer. » Car n'agaires estoit povre femme, qui n'avoit que donner et » toute nue, et maintenant l'avoient faite riche. Et les suers de » Henry commencierent moult à regarder Bertran, et dist l'une » d'icelles : Je voy merveilles que ce Bertran dont j'ai pieça oy » parler, est très lait, qui bien le regarde; et sy l'ay oy tant » honnourer et prisier! — Et la seconde dist : Dieu le vueille » saulver, on doibt mieux amer bonté que beauté. C'est le plus » vaillant et le plus eureulx et aventureux de batailler et de con» querre chasteaux et villes qui soit par deçà la mer. — Et la tierce » suer si dist : Or avisez il a bien corsage d'omme et chiere de » sanglier, les poings moult quarrez pour porter espée, et bien

» est taillié d'estre fort pour soutenir et endurer grans peines. »

La reine, environnée de sa suite et de la martiale cavalcade des généraux de l'armée, fit son entrée dans Burgos. Toutes les dames, dans leurs plus brillantes parures, vinrent se présenter devant elle et lui adresser leurs félicitations et leurs hommages. Enfin, elle se rendit au palais, heureuse et glorieuse d'être réunie à son époux triomphant.

On n'avait pas négligé les préparatifs du couronnement; tout était disposé pour qu'il eût lieu sans plus de délai. Le jour de Pâques 1366, Dom Henri reçut la couronne et fut sacré dans la cathédrale, par les mains de l'archevêque de Burgos. Cette importante cérémonie fut suivie de fêtes brillantes, pendant lesquelles le peuple ne cessa de manifester hautement son bonheur et la joie que lui causait l'espoir d'un doux avenir sous le sceptre d'un roi clément et généreux.

Ces réjouissances eurent enfin un terme. Alors Du Guesclin, se présentant un jour devant le roi, lui dit que sa tâche était terminée, que l'engagement qu'il avait pris de le placer sur le trône de Castille était accompli, que maintenant il ne lui restait plus qu'à accomplir de même celui qu'il avait contracté envers le roi des rois, envers Dieu, auquel il avait voué ses armes pour aller combattre les Infidèles et les chasser des royaumes de Grenade et de Murcie; qu'il le suppliait donc de lui donner congé et de lui permettre de continuer la sainte entreprise pour laquelle il avait quitté sa patrie et emmené avec lui une armée impatiente de le seconder dans ses pieux desseins. En un mot, il lui annonça qu'il se préparait à le quitter et à se mettre en route pour gagner le midi de la Péninsule.

Cette déclaration positive de Du Guesclin remplit l'âme de Dom Henri de tristesse et de consternation; il ne se sentait pas si bien affermi sur son trône qu'il n'eût encore besoin d'un puissant secours pour s'y maintenir. Son frère, réfugié dans Tolède, y avait appris avec des transports de rage les évènements qui venaient d'avoir lieu à Burgos; il armait de tout côtés pour s'en venger et venir l'y attaquer, et s'il se voyait une fois privé de

l'assistance de l'armée venue de France, il craignait fort que les chances de la guerre cessassent de le favoriser. Il réunit donc au palais tous les chefs de cette armée, Du Guesclin à leur tête, et après leur avoir peint avec éloquence l'état précaire et encore incertain de ses affaires, il les conjura dans les termes les plus pressants de ne le point abandonner qu'ils n'eussent mis Dom Pedro absolument dans l'impossibilité de lui nuire. « Si, après » tout, leur dit-il, votre vœu en prenant les armes était uni» quement d'aller combattre les infidèles, vous pouvez l'accom» plir sans cesser de servir ma cause, les villes qui sont en» core au pouvoir de Dom Pedro étant pleines de Juifs et de » Sarrasins qui y sont même en plus grand nombre que les » Catholiques. En leur faisant la guerre, vous ne ferez que suivre » votre premier dessein. »

Cette dernière raison ébranla Du Guesclin; pourtant il balançait encore. La reine, qui se trouvait présente, ajouta ses prières à celles de son époux, et joignant l'éloquence des larmes à celle de ses paroles, elle supplia Bertrand de ne les point abandonner. Elle lui remontra surtout que son armée ne se serait pas plus tôt éloignée, que Dom Pedro reviendrait fondre sur Burgos, à la tête des partisans qu'il était sans doute allé rassembler, et qu'alors, donnant un libre cours à ses cruautés et à ses implacables vengeances, il mettrait tout à feu et à sang dans cette malheureuse cité. Le Bègue de Villaines, vivement ému en voyant les pleurs qui inondaient le charmant visage de la princesse, ne put se contenir et dit que ce n'était pas assez que d'avoir bien commencé une affaire, qu'il fallait la pousser jusqu'au bout et la mener à bonne fin; qu'il était donc d'avis de ne point délaisser ainsi Dom Henri et de marcher droit sur Tolède pour y surprendre son adversaire et l'en débarrasser pour jamais. La reine fut si heureuse de voir ce chevalier, l'un des principaux de l'armée, épouser chaudement ses intérêts qu'elle se jeta à son cou et l'embrassa avec l'effusion du cœur le plus reconnaissant.

L'impulsion, donnée par le Bègue de Villaines, fut suivie instantanément par Gauthier Huet, Caverlée et le maréchal d'An-

drehem. Du Guesclin y céda lui-même, ne voulant pas encourir le reproche d'avoir manqué aux lois de la chevalerie en déniant le secours de son bras quand une dame, une belle reine, venait l'implorer.

Il fut donc arrêté que l'armée entière se mettrait en marche sur Tolède, afin d'en chasser Dom Pedro et de s'en emparer même s'il était possible. Le roi, inspiré par sa bravoure naturelle, ne voulut point demeurer oisif dans Burgos, tandis que tant de guerriers allaient combattre pour sa cause. Il accompagna Du Guesclin; et la reine elle-même, ne voulant pas laisser se refroidir le zèle de ses défenseurs, s'étant d'ailleurs aperçue, avec son tact de femme, de la vive impression qu'avaient produite sur eux sa beauté et toutes les grâces de sa personne, voulut aussi marcher avec l'armée.

Un espion, galopant à toutes brides, fut prévenir Dom Pedro de ce qui se passait et l'avertit que toutes les troupes, commandées par Du Guesclin, étaient en route pour Tolède. Rarement la bravoure accompagne la cruauté : le féroce Dom Pedro, en recevant cette nouvelle, ne songea qu'à la fuite, n'osant pas attendre ses ennemis et courir avec eux la chance des combats. Ce qui avait eu lieu à Burgos se renouvela à Tolède presque littéralement : le misérable prince y rassembla les plus notables habitants, les exhorta à lui rester fidèles et à résister vigoureusement aux étrangers qui allaient les attaquer pour soutenir l'usurpation de son frère; quant à lui, pendant ce temps, il allait leur chercher un puissant secours, avec lequel il viendrait bientôt les soutenir. Puis, faisant charger sur des chariots et des mules tous ses trésors, qui étaient immenses [1], il abandonna Tolède pour prendre

[1] Tous les chroniqueurs s'accordent à dire qu'entre autres choses précieuses, il y avait dans ce trésor une table, toute d'or massif, enrichie de grosses perles et de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les portraits en relief des douze pairs de France ornaient le pourtour de cette table, au milieu de laquelle était enchâssée une escarboucle, la plus grosse et la plus brillante qu'on eût jamais vue.

le chemin de Cardonne, accompagné de deux Juifs, ses ministres favoris, et du fidèle Dom Fernand de Castro.

De même qu'à Burgos, l'évêque de Tolède ne vit pas plus tôt le tyran loin de ses murs qu'il représenta aux habitants toute l'inutilité d'une résistance qui n'aboutirait qu'à attirer sur leurs têtes toutes les calamités de l'assaut et du sac de leur ville. Il leur remontra le peu de foi qu'on devait avoir dans les promesses de Dom Pedro, qui certes n'avait pas envie de revenir avec le secours dont il les avait leurré, puisqu'il avait emporté toutes ses richesses avec lui. Il conclut en les exhortant à faire leur soumission à Dom Henri et à le reconnaître pour leur souverain. De même encore qu'à Burgos, toute la population se rangea avec empressement à ces avis si sages. Les clefs de Tolède furent envoyées au prince, qui fit une entrée solennelle dans cette cité, où il fut accueilli et fêté plus en libérateur qu'en vainqueur, et où il donna à Du Guesclin, ainsi qu'aux chefs des grandes compagnies, de nouvelles marques de sa générosité reconnaissante. Grâce à leur puissant secours, il se voyait alors en effet parvenu au centre de l'Espagne et maître absolu des deux Castilles.

Pendant ce temps, Dom Pedro, poursuivi par la plus vive terreur, fuyait en toute hâte vers Cardonne. Il fit le premier jour une traite de quinze lieues sans s'arrêter, et mit entre lui et l'armée une vaste et épaisse forêt. Mais Bertrand ne voulait pas lui donner le temps de respirer et à peine l'entière soumission de Tolède fut-elle accomplie qu'il se mit à sa poursuite.

En apprenant que cette ville, suivant l'exemple de Burgos, s'était soumise à son frère sans faire aucune résistance, Dom Pedro se livra à tous les excès de la fureur et du désespoir : il maudit ses sujets qu'il traitait de traîtres et de perfides ; il donna surtout mille malédictions à Du Guesclin, principal auteur de toutes ses infortunes, et jura que, si jamais il tombait entre ses mains, il le ferait mourir de la plus cruelle des morts. Sa rage redoubla ainsi que ses frayeurs quand il apprit que ce terrible adversaire s'avançait pour le chasser encore de la ville

de Cardonne. En effet, l'armée, ayant franchi, non sans peine, l'épaisse forêt qui précédait cette place, s'en approchait avec rapidité. . . . .

Dans cette situation presque désespérée, D. Fernand, pour tâcher de calmer les transports furieux où elle jetait son maître, lui conseilla de tenter un accommodement avec D. Henri, lequel serait basé sur ces conditions : On lui remettait Burgos et la Vieille Castille, et Transtamarre jouirait de la souveraineté de la Nouvelle, ainsi que du royaume de Léon, à condition, toutefois, qu'il les tiendrait de lui à foi et hommage. De plus, D. Fernand qui, ainsi que D. Pedro, considérait Du Guesclin et son armée comme des espèces d'aventuriers qui ne cherchaient qu'à s'enrichir par la guerre et qu'on pouvait contenter en leur donnant de l'argent, proposa de leur faire compter une somme de deux cent mille livres, à condition qu'ils se disperseraient aussitôt. . . .

D. Pedro adopta ce moyen dans le but de temporiser et se promettant bien en lui-même de prendre sa revanche sur son frère, une fois qu'il serait parvenu à dissoudre la puissante armée qui l'avait soutenu jusqu'alors. Il envoya donc des ambassadeurs à D. Henri, chargés de lui porter les propositions d'accommodement que nous venons d'énoncer. . . . .

Ceux-ci trouvèrent l'armée campée aux bords d'une petite rivière, à la sortie de la forêt de Cardonne; introduits par Caverlée et Manny en présence de Dom Henri, ils lui exposèrent l'objet de leur mission. . . . .

Le prince en fut d'abord surpris; mais un instant de réflexion lui fit deviner les arrière-pensées et la perfidie de D. Pedro : il vit que ces propositions pacifiques ne tendaient qu'à éloigner de lui ses valeureux alliés, et qu'une fois privé de leur secours, son frère, se jouant de la foi jurée, lui ferait une guerre implacable. Il fit part de ses soupçons à Du Guesclin, qu'il consultait toujours en toutes choses. Le général lui dit qu'il y avait un moyen sûr de savoir si les intentions de D. Pedro étaient loyales, c'était d'exiger qu'il livrât, comme garants du traité de paix, sa propre fille et Dom Fernand en ôtages; qu'en outre,

lui, Du Guesclin, demandait positivement qu'on remît entre ses mains les deux Juifs Turquant et Daniot, ses favoris, qui avaient tué, par ses ordres, la reine Blanche de Bourbon, son intention étant de venger la mort de cette princesse, au nom du roi de France, en faisant périr les deux scélérats dans les flammes.

Les députés, auxquels on fit part de cet ultimatum, répondirent qu'ils n'avaient pas de pouvoirs assez étendus pour l'accorder; mais qu'ils en allaient rendre compte à D. Pedro. Celui-ci s'y refusa absolument, et par ce refus fit éclater sa mauvaise foi à découvert. Toutes négociations furent donc rompues, et le lâche D. Pedro s'enfuit de Cardonne comme il s'était enfui de Burgos et de Tolède; il se réfugia à l'extrémité de l'Espagne, dans la forte cité de Séville, où il espéra qu'enfin il pourrait résister à un ennemi qui ne lui donnait pas de relâche.

Du Guesclin, persuadé que, s'il pouvait, comme il n'en doutait guère, chasser encore D. Pedro de sa dernière retraite, il l'expulserait enfin de la péninsule espagnole, prit avec son armée la route de Séville. Dom Henri partageait son impatiente ardeur; encore un effort et il se voyait maître de tous les états qu'avait possédés son frère. Bertrand tenait beaucoup à accomplir ainsi glorieusement l'œuvre qu'il avait commencée; mais il tenait plus encore peut-être à s'emparer des deux Juifs, ministres des fureurs de D. Pedro et assassins d'une reine du sang de France, pour leur faire expier leur crime. Toutes ses troupes parurent donc bientôt devant les murs de Séville. A leur aspect D. Pedro sentit se renouveler toutes ses terreurs, et, dans son désespoir, il s'en prit aux instruments même de ses iniquités; il reprocha à ses deux favoris, Daniot et Turquant, de l'avoir poussé au crime par leurs conseils, et d'avoir ainsi attiré sur sa tête les malédictions d'un Dieu vengeur; de l'avoir rendu odieux à tous ses sujets et d'être enfin les causes premières de tous les maux dont il était accablé. Il les chassa de sa cour et leur ordonna de ne jamais reparaître en sa présence.

Les deux Juifs, qui connaissaient bien le caractère de leur maître, se crurent trop heureux d'en être quittes à si bon mar-

ché et qu'il ne leur eût pas fait couper la tête. Ils n'entreprirent donc aucune espèce de disculpation, ne firent aucune réplique et se hâtèrent de sortir de la ville pour se mettre hors de toute atteinte. Mais leur malheur voulut qu'ils rencontrassent des fourrageurs de l'armée de Du Guesclin, sous les ordres de Mathieu de Gournay, qui d'abord s'empara de leurs personnes et leur demanda qui ils étaient. Ces deux misérables, tombant à ses pieds, lui avouèrent qu'ils étaient Juifs et implorèrent sa miséricorde, lui offrant, si l'on voulait leur faire grâce de la vie, de faciliter aux troupes de Dom Henri les moyens de s'introduire dans la ville sans coup férir. Mathieu de Gournay leur répondit qu'à cette condition, non seulement il leur répondait de leurs jours, mais même qu'il les assurait d'avance qu'ils seraient richement récompensés. Puis il les conduisit à la tente du roi, auquel il les présenta.

Les deux Juifs, ayant bien soin de taire leurs noms qui les eussent fait reconnaître pour les meurtriers de la reine Blanche, renouvelèrent en présence du roi l'engagement d'introduire son armée dans la place, à condition qu'on leur laisserait la vie. Ils lui dirent que la population de Séville se composait de Sarrasins et de Juifs plus encore que de Chrétiens; que chaque nation y avait son quartier séparé, défendu par une citadelle gardée par cette nation elle-même; qu'ils étaient des principaux habitants d'entre les Juifs; qu'ils avaient une grande influence sur leurs compatriotes, et que, si on voulait leur permettre de rentrer secrètement dans la place, ils se faisaient fort de les déterminer à ouvrir les portes de leur quartier à l'armée assiégeante, pourvu qu'on respectât, avec leurs propres jours, ceux de leurs frères en religion, et même qu'ils fussent préservés du pillage.

D. Henri et Du Guesclin n'hésitèrent point à accepter des propositions si avantageuses; mais, pour être plus assurés de l'exécution de la promesse des Juifs, ils n'en renvoyèrent qu'un à Séville, et gardèrent l'autre en ôtage, lui déclarant qu'il serait brûlé vif si son compagnon usait de trahison.

Ce fut Turquant qui retourna à la ville; à la nuit tombante,

il s'y glissa par une poterne, et, s'étant fait reconnaître des siens, il fut introduit dans la citadelle confiée à leur garde.

Là, ayant fait rassembler les rabbins et les principaux d'entre eux, il leur raconta ce qui était arrivé à lui et à son compagnon ; de quelle manière D. Pedro, dans un de ses accès de fureur, les avait chassés de sa cour, et comment, en fuyant la ville, où leurs jours n'étaient plus en sûreté, ils étaient tombés entre les mains des soldats de Du Guesclin. Ils ajoutèrent que, D. Pedro paraissant se tourner contre les Juifs autant qu'il les avait jusqu'alors favorisés, ils avaient tout à craindre de ses violences ; qu'il leur serait plus avantageux d'être sous la domination de D. Henri, prince humain et modéré ; qu'enfin ils étaient chargés de leur dire de sa part que, s'ils voulaient favoriser ses projets et lui donner les moyens de s'introduire dans la ville, il leur garantissait à tous la vie, la liberté, la conservation de leurs biens et sa royale protection pour l'avenir.

Les Juifs, qui connaissaient assez l'humeur farouche et versatile de D. Pedro, furent effrayés par les paroles de Turquant ; et voyant qu'en effet le caractère de Dom Henri leur offrait plus de garanties pour leurs vies et leurs trésors, ils consentirent volontiers à lui donner les moyens de s'emparer de la ville et même de la personne de D. Pedro, ce à quoi on tenait beaucoup dans le camp français ; d'ailleurs, ils ne virent pas de meilleur moyen pour sauver toutes leurs richesses. En effet, si Séville était emportée de vive force, et ils ne doutaient pas qu'elle ne pût résister au nombre et à la valeur éprouvée des assiégeants, il était bien certain qu'elle serait alors mise à sac et au pillage.

Turquant, s'étant ainsi assuré de la bonne volonté de ses compatriotes, retourna au camp, où il rendit compte à D. Henri du succès de sa commission, l'informant en outre que les portes du quartier des Juifs lui seraient ouvertes le dimanche suivant, et que de là ses troupes pourraient facilement se répandre dans tout le reste de la ville et profiter de la première surprise des habitants pour se saisir des points fortifiés sans éprouver la moindre résistance.

Mais une imprudence de tous les Juifs qui avaient été appelés pour délibérer sur cette affaire la fit manquer absolument. Se croyant sûrs les uns des autres, et ne pensant pas qu'ils pussent être trahis par quelqu'un de leur propre religion, ils n'avaient pris aucune précaution pour se concerter entre eux sur ce sujet, quelque important qu'il fût. Leur assemblée ne fut pas secrète, et ils furent entendus par une belle Juive qui était en ce moment la maîtresse favorite de D. Pedro. Cette femme se hâta de lui aller apprendre le complot tramé contre lui par ceux de sa nation, qui se disposaient, lui dit-elle, à livrer la ville et surtout sa personne, s'ils le pouvaient, entre les mains de ses ennemis.

D. Pedro, qui jusqu'alors avait toujours aimé et protégé les Juifs, à cause des fortes sommes d'argent qu'il en tirait, fut d'abord fort étonné de cette nouvelle et refusait de croire à une telle trahison de leur part. Mais la belle Juive circonstancia si bien son rapport, lui donna tant de détails, lui nomma si exactement les principaux de ceux qui avaient poussé avec le plus d'ardeur pour l'adoption de cette perfidie, qu'il ne put plus lui rester aucun doute sur ce que lui dénonçait sa maîtresse préférée. Il lui exprima avec effusion toute sa gratitude pour le service signalé qu'il en recevait, et lui promit de lui témoigner sa reconnaissance par le don d'une telle fortune, qu'elle serait pour la vie la femme la plus heureuse de l'univers.

Mais ce premier moment de tendresse passé, la rage d'un côté et la terreur de l'autre se livrèrent dans son cœur un violent combat. Quoique maître du secret d'un complot qui devait le perdre, il vit bien qu'il ne pouvait compter sur le dévouement et la fidélité des habitants de Séville; que, lors de l'attaque de l'armée française*, la trahison sinon la force finirait par en

* Nous nous servons toujours ici de cette expression *l'armée française*, en parlant de celle de Du Guesclin, quoiqu'il y eût un grand nombre d'Anglais provenant des grandes compagnies et beaucoup d'Espagnols attachés à Dom Henri; mais les Français y étaient en majorité, et le général qui commandait en chef était Français lui-même.

ouvrir les portes à l'ennemi, et qu'enfin il n'y avait aucune sûreté pour sa personne placée entre une armée indomptable qui le menaçait, et des sujets dont il était abhorré et desquels la foi douteuse pouvait à tout moment le trahir en le livrant à un vainqueur implacable.

Il prit donc encore une fois la triste détermination de fuir. Il ne lui restait plus un seul point de refuge en Espagne où Séville était son dernier boulevard, du moins dans l'Espagne chrétienne. Il n'avait plus dans son désastre que deux partis à prendre : ou de se retirer à Grenade chez un prince sarrasin, ou d'aller demander l'hospitalité au roi de Portugal. Il choisit cette dernière alternative comme étant la moins humiliante aux yeux de toute la Chrétienté, et aussi parce qu'il espérait intéresser ce prince à sa destinée, et en obtenir quelques secours pour tenter de reconquérir sa couronne.

Avant d'abandonner la dernière cité qui lui restât, D. Pedro voulut du moins goûter un dernier plaisir, celui de la vengeance, et punir cruellement les traîtres qui avaient conspiré sa perte. Dissimulant les sentiments qui l'agitaient, il fit rassembler le jour même de son départ les principaux habitants de Séville, Chrétiens, Juifs et Maures, et là il joua la comédie qu'il avait déjà jouée dans toutes les places qu'il avait successivement délaissées ; c'est-à-dire que, feignant de les quitter pour aller au-devant d'un secours formidable, il les exhorta, en attendant son retour, à lui garder une fidélité inviolable, ainsi qu'à résister courageusement à ses ennemis. Il insista ensuite pour que les Juifs, qu'il nomma individuellement (et c'étaient ceux que sa maîtresse lui avait désignés comme les principaux fauteurs du complot dont elle avait été témoin), vinssent lui faire escorte, et l'accompagnassent jusqu'à une certaine distance de la ville, dans la crainte de quelque embuscade ennemie.

Ceux-ci, ne se défiant de rien, acceptèrent volontiers, bien loin de se douter que Dom Pedro, informé de leur perfidie, les attirât ainsi dans un piége. Le roi fugitif partit donc, emportant toujours avec lui ses trésors, suivi d'un assez bon nombre d'Es-

pagnols qui lui étaient encore attachés et des misérables Juifs auxquels, pour les mieux tromper, il paraissait montrer la plus grande confiance. Il marcha ainsi tout le jour, se dirigeant vers les frontières de Portugal. A la nuit, sur un signe fait à ses gardes espagnols, les Juifs furent cernés, saisis et pendus sur-le-champ aux premiers arbres.

Après cette exécution, Dom Pedro, sans être arrêté par la nuit, voulut continuer sa marche, tant il craignait d'être poursuivi par les Français; mais, un violent orage accompagné d'une pluie abondante augmentant encore l'obscurité, il s'égara; lui et sa suite errèrent long-temps à l'aventure. Le prince fugitif, dit la vieille chronique de d'Estouteville, exhalait alors sa fureur et son impatience par les plus épouvantables blasphèmes, invoquant à la fois le secours des saints et celui des démons: « Et » lors fist telle bruyne (dit cette chronique), que Pietre* et ses » gens ne savoient où ils aloyent, ou deçà ou delà, ne ne » trouvoient chemin ne sente. Adonc Pietre s'esmaya moult » durement, et se recommanda plus de cent foiz à Dieu et au » deable comme tout désespéré. Et ses barons lui disoient : Sire, » ayez bon cuer, et Dieu et sa mere vous secourra et sauvera. — Je ne » scay, dist-il, coment la fortune en va, mais je me tiens à » celui qui a le plus de puissance, soit de deables ou de Dieu. — » Adonc vint deux tonnoires, qui tonna tellement, que touz les » plus hardiz trembloient de paour. Mais oncques Pietre ne s'en » signa de paour qu'il eust, et moult avoit le cuer courroucié » et doulent. »

Ici d'autres vieilles chroniques rapportent un fait miraculeux que nous ne citons que pour donner à nos lecteurs une idée de l'ignorance du temps et de l'amour qu'on avait alors pour le merveilleux. Elles disent que, dans l'extrémité où Dom Pedro se trouvait réduit, égaré de chemin au milieu d'une nuit orageuse et sombre, il s'avisa de faire porter devant lui sa table

* D. Pedro.

d'or massif, au milieu de laquelle était enchâssée, comme nous l'avons dit, une escarboucle d'une grosseur extraordinaire, et que cette pierre, qui a la propriété de briller dans l'obscurité, rendait une lumière si éclatante qu'elle suffit pour guider toute la troupe et lui aider à retrouver son chemin. Cette fable est une absurdité : l'escarboucle, qui n'est autre chose que la pierre gemme que nous appelons grenat, n'a aucune propriété phosphorescente et ne produit aucune lumière, soit de jour, soit de nuit. Il faut donc croire que la clarté de l'aurore qui succéda à cette nuit désastreuse aida seule Dom Pedro à sortir d'embarras.

Cependant on apprit promptement à Séville l'exécution qu'il avait faite de quarante Juifs qui en étaient sortis avec lui. Ceux qui habitaient cette cité, furieux d'un tel acte de barbarie, jurèrent à leur tour de s'en venger; et quoiqu'ils connussent bien d'après cela que Dom Pedro et la population chrétienne de la ville avaient eu connaissance de leur conspiration, que par conséquent ils ne pouvaient plus mettre à exécution, ils ne s'en promirent pas moins d'aider de tous leurs moyens les assiégeants lorsqu'ils viendraient à l'assaut.

Le roi et son général, informés aussitôt que le complot était découvert, ne comptant donc plus sur le succès d'une ruse pour s'introduire dans Séville, ne songèrent désormais qu'à s'en emparer de vive force. Ils firent avancer leurs troupes vers les remparts que les Maures et les Chrétiens de la garnison se disposèrent à défendre; quant aux simples bourgeois, balançant entre leur haine pour Dom Pedro et leur crainte des assiégeants, ils ne voulurent point prendre les armes et demeurèrent dans l'inaction. Du Guesclin, néanmoins, sachant bien ainsi que Dom Henri qu'ils auraient toujours quelques intelligences dans le quartier des Juifs, fit diriger de ce côté-là sa principale attaque.

Effectivement ceux-ci ne firent guère qu'un simulacre de résistance et en fort peu de temps les assaillants furent maîtres des murailles et de la citadelle des Hébreux. Le Bègue de Villaines, Gauthier Huet, Caverlée, à la tête de leurs soldats, se

répandirent de là dans toute la ville et firent tout plier devant eux; les bourgeois, qui craignaient le pillage de leurs maisons, se réunirent à eux pour achever de réduire les troupes maures et chrétiennes de la garnison. Ces troupes, se voyant ainsi attaquées de tous les côtés à la fois et par des forces bien supérieures, mirent bas les armes et se rendirent à discrétion. Le roi Dom Henri, voulant faire contraster sa clémence avec la cruauté de son frère Dom Pedro, leur accorda quartier et pria Du Guesclin de préserver la ville conquise du pillage de ses soldats, promettant de les en dédommager amplement. Cette prière fut, comme on peut le croire, facilement accordée par le général, et ces traits de modération et d'humanité de la part d'un ennemi victorieux achevèrent de gagner à Dom Henri tous les cœurs des habitants de Séville. Les principaux d'entre eux lui en vinrent présenter les clefs et lui firent au nom de tous serment de fidélité.*

Par la réduction de cette importante cité, Dom Henri se vit entièrement maître des anciens états de Dom Pedro, c'est-à-dire des deux Castilles et de la province de Léon. Cette conquête, grâce à l'activité prodigieuse de Du Guesclin, avait à peine été l'ouvrage de deux mois. A la vérité, le prince déchu, aussi lâche qu'il était féroce, n'avait fait aucune résistance, n'avait jamais osé tenter le sort d'une bataille, ni même soutenir un seul siége dans les fortes places qu'il abandonna l'une après l'autre, sans chercher à s'y maintenir par les armes; si bien que, poussé de ville en ville, d'une extrémité à l'autre de ses états, il se vit enfin forcé d'en sortir, n'emportant avec ses trésors que sa honte et son désespoir.

Dom Henri, se voyant enfin délivré de toutes craintes et pai-

* Du Chastelet rapporte la prise de Séville d'une manière bien différente: il dit que le siége en fut long et meurtrier, et que cette ville fut mise à sac. Comme il ne cite point à cet égard ses autorités, et qu'on sait combien cet auteur est sujet à donner, dans ses récits, pleine carrière à son imagination, nous avons préféré suivre dans notre narration la version du manuscrit de d'Estouteville, à tous égards plus authentique.

siblement établi sur le trône où venait de l'élever l'épée de Du Guesclin, appliqua tous ses soins à rétablir le bon ordre dans l'administration de ses nouveaux états. Il n'oublia pas surtout de récompenser généreusement tous les braves qui l'avaient si bien et si fidèlement servi. Les capitaines des grandes compagnies furent comblés de ses bienfaits, de ses présents. Il donna à beaucoup d'entre eux de riches seigneuries en Espagne, où plusieurs sont toujours demeurés depuis, et où leur postérité même existe encore. *

Dom Pedro, pendant ce temps, arrivait à Lisbonne, où il implora la protection et les secours du roi de Portugal. Pierre le Justicier, qui occupait alors ce trône, l'accueillit avec tous les égards dus à son rang ainsi qu'à ses malheurs, lorsqu'il lui eut dit que son frère Henri, aidé de Du Guesclin à la tête d'une nuée d'aventuriers et de bandits ramassés dans tous les coins de la France, l'avait chassé de son royaume. Mais lorsque Dom Pedro lui eut demandé le secours de ses armes pour l'y rétablir, lui offrant, dans ce cas, de donner en mariage l'aînée de ses filles à l'infant de Portugal, il en essuya un refus positif. Pierre le Justicier lui allégua que son royaume, peu étendu d'ailleurs, était pauvre d'hommes et d'argent; qu'il ne pourrait lui accorder un secours suffisant, et qu'enfin il ne voulait pas, en se mêlant d'une guerre à laquelle il n'avait aucun intérêt direct, encourir le ressentiment du roi de France, et attirer par là, sur ses propres états, des malheurs incalculables. Au surplus, pour convaincre Dom Pedro combien il prenait part à son infortune, il lui offrit de demeurer à sa cour tant qu'il lui conviendrait de le faire, l'assurant qu'il y serait traité et servi en roi, qu'enfin il y trouverait un asile aussi sûr qu'honorable.

A cette offre généreuse, le roi de Portugal ajouta un excellent

* Celles de deux bâtards de Du Guesclin et du fameux Bègue de Villaines subsistent, dit-on, encore aujourd'hui dans la Castille. Toujours est-il certain que des seigneurs espagnols de distinction ont la prétention de descendre de ces vaillants chevaliers

conseil, le meilleur qu'on pût donner sans doute à D. Pedro dans la situation actuelle de ses affaires : « Les Français, lui » dit-il, ont été les principaux instruments de votre déchéance ; » que les Anglais, leurs éternels ennemis, le soient de votre » restauration. Adressez-vous à eux, réclamez leur secours ; il » n'y a pas lieu de douter qu'ils ne saisissent avec empressement » l'occasion de nuire à la France et de ternir surtout la répu- » tation de ce Du Guesclin, dont le bras leur a été si souvent » fatal ; ils ne demanderont pas mieux, j'en suis certain, que de » défaire ce qu'il a fait en Espagne. Vous n'avez même pas besoin » d'aller jusqu'à Londres pour demander leur assistance ; le prince » de Galles * est sur le continent, il est en Guyenne ; il est » investi des pleins pouvoirs du roi son père. Allez donc le trouver » à Bordeaux, et soyez sûr que ce généreux prince accueillera » favorablement votre requête. »

Ce conseil parut si judicieux à D. Pedro qu'il résolut de le suivre et de le mettre sur-le-champ à exécution. Le prince portugais lui donna un navire sur lequel il fit charger tous ses trésors, sans oublier, disent les chroniqueurs, sa fameuse table d'or massif ; puis, quand tout fut prêt, il s'embarqua, suivi de vingt-cinq chevaliers et de cinquante écuyers, et il fit voile pour Bordeaux, où il ne tarda guère à arriver.

On n'avait pas été long-temps sans savoir à la cour de Dom Henri, que le roi fugitif avait été directement à Lisbonne solliciter l'appui du roi de Portugal ; mais, comme on ignorait encore le refus que ce dernier lui avait fait de prendre les armes en sa faveur, cette nouvelle inquiéta Transtamarre. Il assembla en conseil Du Guesclin, le maréchal d'Andreham, Caverlée, le sire de Beaujeu et Mathieu de Gournay, et leur ayant fait part de

* Edouard, prince de Galles, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, et surnommé *le Prince Noir*, à cause de la couleur de sa cotte d'armes. Sa valeur, trop souvent fatale à la France, ses vertus, sa générosité, en faisaient un prince accompli, le plus illustre comme le plus digne des rivaux de Du Guesclin.

l'avis qu'il avait reçu concernant la démarche de son frère, il les pria de lui dire ce qu'ils jugeaient à propos de faire pour empêcher le monarque portugais d'entrer dans les intérêts de Dom Pedro.

Du Guesclin, prenant aussitôt la parole, dit que la première chose à faire dans cette conjoncture était d'envoyer, en ambassade à Lisbonne, un homme sage, brave et prudent, pour savoir d'abord où en était au juste la négociation entamée entre Dom Pedro et le roi de Portugal; ensuite, s'il y avait lieu de menacer ce dernier d'entrer dans ses états les armes à la main et de lui donner, par l'exécution de cette menace, trop d'occupation dans son propre royaume pour qu'il eût le temps et les moyens de donner du secours à tout autre. Du Guesclin regardait comme une bagatelle la conquête du Portugal. « Après l'avoir accom-» plie, ajouta-t-il, nous irons exterminer les Juifs et les Sarrasins » des royaumes de Grenade et de Murcie, puis nous passerons » en Palestine, pour reprendre sur les Infidèles tout ce que Godefroy » de Bouillon avait jadis conquis sur eux. » On voit, d'après cela, qu'au milieu des grands événements auxquels il prenait tant de part, notre héros ne perdait jamais de vue le but primitif et principal de son expédition.

Son avis fut adopté unanimement. Mathieu de Gournay, chevalier anglais, l'un des chefs des grandes compagnies, fut choisi pour ambassadeur de Dom Henri près du roi de Portugal. Ce chevalier accepta la mission avec d'autant plus de joie qu'il brûlait d'envie depuis long-temps de voir la cour de Lisbonne. Il partit donc promptement pour s'y rendre, accompagné de neuf écuyers. Peu de jours leur suffirent pour arriver dans la capitale de l'ancienne Lusitanie.

Avant de se présenter à la cour, l'adroit envoyé voulut d'abord avoir quelques informations préliminaires et, comme on dit, prendre langue. Descendu dans une simple hôtellerie, il questionna l'hôte, pour s'assurer que le roi était bien en ce moment à Lisbonne, savoir si D. Pedro était encore auprès de lui et quel accueil il en avait reçu. L'hôte lui répondit que la cour était en

ce moment dans la capitale, toute occupée de fêtes brillantes, qui avaient lieu à l'occasion des noces d'une dame de la première qualité, que le roi venait de marier avec un prince de son sang; qu'un tournoi magnifique devait avoir lieu le lendemain même, et qu'il arrivait bien à propos pour en avoir le spectacle; que, quant à D. Pedro, il avait depuis peu quitté Lisbonne, pour aller à Bordeaux, demander du secours au prince de Galles, afin de chasser d'Espagne D. Henri, Du Guesclin et tous les chevaliers qui l'avaient accompagné.

Cette dernière nouvelle étonna fort Mathieu de Gournay: il en fut même tout contristé, car il songea que, si le prince de Galles prenait parti avec D. Pedro contre Henri de Transtamarre, il lui faudrait quitter l'armée de Du Guesclin pour ne pas porter les armes contre ses propres compatriotes ni contre son prince naturel. Et, en effet, lorsque notre héros engagea les grandes compagnies, à Châlons-sur-Saône, tous les routiers anglais qui en faisaient partie ne lui avaient prêté serment que sous la réserve qu'il ne les obligerait pas à combattre contre le prince de Galles.

Soucieux de cette circonstance fâcheuse et impatient d'en apprendre plus certainement la vérité, Mathieu n'en eut que plus de hâte d'accomplir l'objet de sa mission et d'avoir audience du roi. On lui avait dit que ce prince était très populaire et de l'accès le plus facile; sans donc tarder davantage, et ne prenant que le temps de se vêtir d'une manière convenable, il résolut de se rendre au palais, quoiqu'en ce moment le monarque y donnât aux nouveaux époux un festin splendide.

Mathieu eut le bonheur, en montant le grand escalier du palais, d'y rencontrer un Anglais de sa vieille connaissance, avec lequel il s'était trouvé à la bataille de Poitiers. Cet Anglais, depuis long-temps au service du Portugal, tenait à la cour un rang assez distingué; il accueillit son compatriote avec de grandes démonstrations de joie; et apprenant qu'il était chargé d'une mission importante près de son souverain, de la part de D. Henri, il s'offrit sur-le-champ à lui servir d'introducteur, se faisant fort de lui faire obtenir audience aussitôt.

Mathieu, comme on peut croire, accepta l'offre avec empressement. L'Anglais le laissa donc dans un vestibule et fut prévenir le roi qu'un envoyé de D. Henri sollicitait l'honneur de lui être présenté à l'instant même; il ajouta que cet envoyé était un de ses compatriotes, un chevalier renommé, qu'il connaissait de longue date; il en fit, en un mot, un portrait si flatteur, qu'il inspira au monarque le désir de le connaître, et celui-ci ordonna de le lui amener de suite. Ce prince jugea même à propos d'envoyer au-devant de l'ambassadeur ses chambellans et son majordome.

En entrant dans la salle du festin, Mathieu s'agenouilla d'abord devant le roi, qui le fit aussitôt relever en lui demandant avec toute la bonne grâce possible des nouvelles de D. Henri, du célèbre Du Guesclin et de tous les autres braves chevaliers qui venaient d'accomplir une expédition glorieuse, mais pourtant, ajouta-t-il, injuste, puisqu'on avait toujours tort d'envahir les états d'un souverain légitime et de l'en expulser.

Mathieu de Gournay vit bien par ces dernières paroles que le monarque avait l'esprit prévenu contre D. Henri. Il prit la parole pour le justifier, allégua que, les crimes de D. Pedro l'ayant rendu odieux à ses sujets, eux-mêmes l'avaient déposé; que le pape l'avait frappé des foudres de l'église, déclaré indigne du trône et qu'il avait, de son autorité pontificale, déclaré D. Henri légitime souverain des deux Castilles. Pierre le Justicier, par pure obligeance, se contenta de ces raisons, auxquelles on eût pu faire quelques objections; puis l'ambassadeur lui ayant demandé s'il était vrai que, dans les circonstances présentes, il eût promis son assistance à D. Pedro pour l'aider à reconquérir sa couronne, il lui répondit que ce malheureux prince était venu effectivement lui demander des secours à cette intention, mais qu'il les lui avait positivement refusés, ne voulant pas troubler le repos de ses sujets ni compromettre ses propres états en se mêlant d'une guerre étrangère. Il ajouta qu'à cet égard il était fermement résolu à garder la plus stricte neutralité.

Mathieu le remercia, au nom de D. Henri, de ce qu'il s'était refusé à favoriser son ennemi. Puis le roi, le prenant par la main, le fit asseoir à sa table et l'engagea à prendre part à la fête.

Mais laissons un instant parler, sur la suite de cette entrevue, le théologal d'Arras; son style, simple et sans apprêt, nous en présente les particularités d'une manière aussi naïve que piquante. Il dit donc, en parlant de cette solennité : « On n'y épargna » pas les joueurs d'instrumens; mais leurs concerts ne plurent » aucunement à Mathieu de Gournay, qui n'étoit pas fait à ces » sortes de cacofonies *, dont les tons étoient si discordans qu'ils » luy écorchoient les oreilles. Il ne put dissimuler le peu de » goût qu'il prenoit à cette grossiere symphonie, disant qu'en » France et en Angleterre la musique avait bien plus de charmes » et que les instrumens y etaient touchez avec beaucoup plus de » délicatesse. Le roy luy fit entendre qu'il avoit deux hommes » de réserve, qui n'avoient point leurs semblables au monde sur » cet art, et que quand il les auroit entendu il en seroit telle- » ment enchanté, qu'il conviendroit que, dans toute l'Europe, » personne ne pouvoit enchérir sur le talent qu'ils avoient d'en- » lever le cœur par les oreilles. Le chevalier témoigna qu'il » s'estimeroit heureux s'il pouvoit avoir part à ce plaisir.

» Ce prince les fit appeler. Ils entrerent dans la salle avec une » fierté qui surprit Mathieu de Gournay; car, outre qu'ils étoient » vêtus comme des princes, ils avoient derriere eux chacun un » valet qui portoit leurs instrumens. Ce chevalier s'attendoit » à quelque chose de fort rare; mais il ne put se tenir de » rire, quand ils commencerent à jouer comme ces vielleurs **,

* Il paraît, d'après ce passage, que, quoique l'art de la musique fût peu avancé en France au quatorzième siècle, il l'était encore bien moins en Portugal et en Espagne. Dans ces contrées, on ne faisait alors usage que de la musique et des instrumens bruyants empruntés aux Maures ou aux Arabes, tels que trompettes, timbales, cymbales et cornets. En France, déjà depuis long-temps nos ménestrels jouaient du violon, de la viole et de la flûte, qui produisaient une harmonie beaucoup plus douce. Mathieu de Gournay y était accoutumé, ayant long-temps séjourné dans ce royaume.

** Ceci nous fait voir que la *vielle* était en France un instrument de musique des plus anciens, puisque, du temps de Du Guesclin, c'est-à-dire il y a près de cinq siècles, elle y était tombée en désuétude et depuis long-temps abandonnée aux mendiants. Effectivement, tout nous porte à croire,

» qui vont en France par les villages, quémander par les tavernes
» et les cabarets. Le roy voulut sçavoir le sujet de sa raillerie;
» mais ce prince fut encore bien plus déconcerté quand ce chevalier
» l'assura que ces instrumens étoient le partage des aveugles
» et des gueux, à qui l'on donnoit l'aumône quand ils avoient
» joué deux ou trois fois de la sorte que venoient de faire ces
» deux hommes qu'il estimoit tant. Il en eut tant de confusion
» qu'il jura qu'il ne s'en serviroit plus. En effet, il leur donna
» leur congé dès le lendemain, ne voulant plus retenir à sa cour
» de ces sortes de gens, qui lui faisoyent affront devant les étrangers
» qui seroient capables de le tourner en ridicule, quand ils diroient
» partout que le roy de Portugal n'avoit point de plus agréable
» concert, ny de plus charmant plaisir que celuy d'entendre des
» vielleurs, qui sont partout ailleurs si communs et si méprisez
» dans toute l'Europe. »

Le bon prince se consola de cette petite humiliation, dans l'espoir qu'il serait peut-être plus heureux le lendemain au tournoi qui devait avoir lieu. Il se flatta que la magnificence qu'il y déploierait, le nombre, la bravoure et l'adresse des chevaliers portugais qui devaient y figurer, donneraient au dédaigneux Anglais une haute idée de la splendeur de la cour de Portugal. Il l'invita donc, non seulement à assister à ce tournoi solennel, mais il le pressa encore d'y prendre part et d'entrer lui-même dans la lice, espérant secrètement que Mathieu pourrait être vaincu par un de ses sujets, et qu'à son tour il lui faudrait rabattre de son orgueil britannique. Il mit tant d'instance dans sa prière que le chevalier, qui d'ailleurs était bien aise de faire paraître en si belle occasion sa vigueur et son adresse, mit de côté pour un moment sa dignité d'ambassadeur et consentit à participer aux joûtes.*

d'après quelques passages de nos plus anciens chroniqueurs, que la vielle était connue en France dès la première race de nos rois, et que c'est le même instrument qu'on appelait alors la Rote (*Rota*).

* Mathieu de Gournay passait pour un des plus rudes champions de l'Angleterre et n'avoir jamais été renversé dans aucun tournoi. On disait même que, par sa valeur, sa force et sa dextérité, il était un de ceux qui avaient eu le plus de part au gain de la bataille de Poitiers.

Elles eurent lieu le lendemain, en présence de toute la cour et avec toute la pompe imaginable. Le bruit s'étant promptement répandu qu'un chevalier anglais des plus célèbres devait y prendre part, une foule immense y accourut pour être témoin de ses faits d'armes. Le prix du tournoi était une mule superbe estimée cent marcs d'argent, richement caparaçonnée et dont la selle était en ivoire avec le harnois d'or. Les courses eurent lieu de grand matin pour éviter la grande chaleur du jour. Il y eut, dit la chronique, force casques, force écus brisés, et nombre de chevaliers jetés sur la poussière; mais Mathieu y fut toujours vainqueur et désarçonna coup sur coup douze chevaliers portugais qui avaient voulu se mesurer contre lui.

Le roi de Portugal se désolait de voir ainsi toutes ses espérances trompées et ses chevaliers si gaillardement culbutés sous les rudes atteintes du chevalier anglais. Il pensait avec confusion que celui-ci, en quittant sa cour, n'en parlerait qu'avec mépris, et raillerait autant la valeur des Portugais que leur pauvre musique. Tout d'un coup il se souvint qu'il avait depuis quelque temps à son service un écuyer français, natif de la province de Bretagne, et qui avait la réputation d'être aux armes d'une adresse incomparable, qualité à laquelle il unissait une force physique telle que personne ne pouvait lutter contre lui. Il l'envoya chercher aussitôt, et, lui montrant l'Anglais que déjà toutes les dames proclamaient vainqueur avec de grands applaudissements, il lui demanda s'il se sentait le courage de s'éprouver contre lui. — « Lors, » dit le manuscrit de d'Estouteville, demouroit avecques le roy un » Breton de grant renommée, qui estoit nommé La Barre, lequel estoit » grant et fort, et avoit dure eschine, les poings gros et quarrez, » et de grosse taille par bras et par jambes; que ledit roy ap- » pela et lui dist : Vous avez renommée en Bretaigne et ailleurs » en maint pays, d'estre preux et hardiz. Auroie tu la char » si hardie que tu osasse jouster à cel Engloiz? — Et La Barre » luy respondi, sire par la Vierge Marie, s'il me devoit tuer de

» une lance si jousteroy-je à luy s'il vous plaist. * Qui dist le » roy. Puis le fist armer et monter suffisamment. »

La Barre, étant donc bien armé et monté sur un puissant coursier d'Andalousie, se présenta fièrement dans la lice, la visière basse et une forte lance au poing; il défia Mathieu de Gournay, qui, tout fier d'avoir successivement vaincu tous ses rivaux et se préparant à recevoir le prix du tournoi, regarda d'un air méprisant l'arrogant inconnu qui osait se présenter encore pour le lui disputer. Persuadé qu'il le vaincrait aussi facilement que tous les autres tenants, il accepta son défi sans balancer. Tous les spectateurs redoublèrent d'attention et de curiosité pour cette dernière course; la réputation de La Barre d'un côté, de l'autre les exploits que l'Anglais venait de faire aux yeux de tous, les tenaient en suspens sur l'issue de leur combat. Leur incertitude ne fut pas longue; le signal fut donné, les champions coururent l'un sur l'autre. Le vigoureux La Barre atteignit son adversaire si à plein et avec tant de force, qu'il lui fit rudement vider les arçons. La chute de Mathieu fut si lourde qu'il se cassa un bras et demeura à terre tout étourdi. Le roi, très satisfait de sa défaite, n'osa pas cependant trop faire éclater sa joie, par égard pour le caractère diplomatique dont le chevalier anglais était revêtu. Il commanda qu'on l'allât vite relever; il voulut même que le prix du tournoi lui fût adjugé pour le consoler de sa disgrâce, et puisque d'ailleurs il avait été si près de l'obtenir. Mathieu fut transporté dans le palais où les chirurgiens du roi lui remirent le bras et le soignèrent jusqu'à ce qu'en état de retourner à Séville, il eût pris congé du monarque pour aller rendre compte à D. Henri du succès de son ambassade.

En arrivant à la cour de ce dernier, avec son bras encore en écharpe, on lui demanda quel accident lui était arrivé. Mathieu raconta son aventure. Du Guesclin qui était présent lui en fit son compliment de condoléance, mais fut ravi au fond du cœur

* C'est-à-dire : « Quand il devrait me tuer d'un coup de lance, je joûterais » contre lui si cela vous fait plaisir. »

en apprenant que c'était un de ses compatriotes qui avait si bien ajusté un Anglais et avait si bien puni sa vanité.

Mathieu rendit compte à D. Henri du résultat de sa mission, lui apprit qu'en effet D. Pedro avait été bien accueilli à la cour de Lisbonne, mais que le roi de Portugal lui avait absolument refusé de prendre parti pour lui, et de lui fournir aucun secours, voulant demeurer neutre dans tout ce qui concernait les affaires d'Espagne; que, sur ce refus, D. Pedro l'avait quitté et s'était embarqué pour la France dans le dessein d'aller à Bordeaux implorer l'appui du prince de Galles.

D. Henri vit avec bien de la satisfaction qu'il ne serait point inquiété par le Portugal, comme il l'avait appréhendé; mais quand il apprit que son frère s'était rendu auprès du Prince Noir, il en fut vivement alarmé. Il avait besoin d'une longue paix pour rétablir l'ordre dans ses états et consolider une couronne à peine établie sur sa tête; la guerre était désormais ce qu'il craignait le plus, et il ne pouvait douter qu'Édouard, ne fût-ce que par haine pour les Français, n'entrât avec chaleur dans les intérêts de D. Pedro, en l'appuyant de ses puissants secours.

Un autre incident vint encore augmenter ses inquiétudes sur l'avenir; c'est que Caverlée, Gauthier Huet, Mathieu de Gournay et en un mot tous les chefs des routiers anglais lui déclarèrent positivement que, si le prince de Galles lui faisait une fois la guerre, ils seraient obligés d'abandonner son armée, ne s'étant engagés avec Du Guesclin qu'à la condition expresse qu'ils ne porteraient jamais les armes contre leur prince naturel. Henri ne put les blâmer d'une résolution si conforme aux lois de l'honneur, mais il les pria seulement d'attendre encore quelque temps, de ne point le quitter tant que l'affaire demeurerait incertaine et tant que l'Angleterre ne lui aurait pas officiellement déclaré la guerre. Ils y consentirent; mais à leur contenance troublée et incertaine, le nouveau roi vit bien qu'il ne les garderait pas long-temps sous ses drapeaux, et qu'il ne pouvait réellement faire fond que sur Du Guesclin, qui, ainsi que le maréchal d'Andreham,

le Bègue de Villaines et tous les aventuriers français jurèrent de ne point l'abandonner tant que D. Pedro serait en état de lui nuire.

Un évènement presque miraculeux vint en ce temps faire quelque diversion aux soucis de D. Henri. Nous allons le rapporter sur la foi du théologal d'Arras; car les autres historiens n'en parlent pas, et nous n'oserions nous-même le garantir.

On n'a point oublié Turquant et Daniot, ces deux Juifs, anciens favoris de D. Pedro, qui non seulement lui avaient conseillé de faire périr la reine son épouse, mais encore s'étaient chargés d'être eux-mêmes les exécuteurs de leur exécrable conseil. D. Henri, auquel ils avaient été utiles pour la réduction de Séville, était loin de les soupçonner d'être les auteurs d'un crime aussi atroce; leurs frères en religion leur gardaient sur ce sujet un secret scrupuleux, et ces deux misérables habitaient donc dans la ville avec une sécurité entière. Bien plus, Don Henri, qui avait voulu les récompenser du service qu'ils lui avaient rendu en lui facilitant la prise de cette importante cité, les avait nommés chefs du quartier des Juifs, les chargeant d'y exercer la haute police et d'en diriger toutes les affaires publiques. Ils s'acquittèrent de ces fonctions avec tant de morgue et de rigueur, ils exercèrent sur les autres Israélites de si insupportables vexations, que ceux-ci, poussés à bout, se vengèrent en les dénonçant au roi comme les véritables assassins de Blanche de Bourbon.

Henri fut aussi surpris qu'indigné en apprenant ce secret jusqu'alors si bien gardé. Du Guesclin réclama ces deux scélérats pour en faire justice exemplaire au nom du roi de France. On les arrêta aussitôt. Amenés devant Dom Henri, ils furent interrogés. Daniot protesta qu'il n'avait pris aucune part au meurtre de la princesse; qu'au contraire, malgré les ordres de D. Pedro, il s'était refusé à donner les mains à cet attentat; qu'il avait même fait tout son possible pour en détourner Turquant, lequel en avait été seul l'exécuteur.

Turquant vit bien qu'il était perdu; mais furieux de se voir

ainsi chargé par son complice, il voulut s'en venger en lui faisant partager son sort et l'entraînant dans sa propre perte. Il convint donc franchement qu'il était l'un des meurtriers de la reine Blanche, mais jura par tous les serments possibles que Daniot était l'autre, qu'il avait pris une part égale à cette horrible action, et que, tous deux s'étant introduits dans la prison de la princesse au milieu de la nuit, ils l'avaient étranglée dans son lit. Il ajouta à son récit tant de détails, il le circonstancia si bien que personne ne douta de la vérité de ses déclarations.

Cependant Daniot, redoublant d'audace, affirma de nouveau qu'il était innocent, traita son collègue de calomniateur, l'accusa de vouloir le perdre par jalousie de sa fortune et supplia le roi de ne point ajouter foi à ses allégations dont il ne pouvait produire aucune preuve.

Dom Henri, incertain, ébranlé par l'assurance que montrait ce Daniot, et craignant de faire mourir un innocent, ne savait trop à quoi se résoudre. Dans cette perplexité, Du Guesclin lui proposa de faire usage, envers ces deux Juifs, du moyen employé en France en pareil cas (c'est-à-dire dans les circonstances douteuses); moyen usité dès les temps de nos rois francs et par lequel il pourrait faire justice en mettant sa conscience en repos. C'était de les soumettre au *jugement de Dieu*, ou combat juridique, dans lequel chacun des accusés avait des chances égales de salut ou de punition.

Le roi adopta donc cette proposition : il annonça aux deux Juifs qu'ils se combattraient le lendemain en champ clos à armes égales, que le vainqueur serait reconnu pour innocent, mais que le vaincu, s'il n'était pas tué dans le combat, expierait son crime dans les flammes. Du Guesclin fut chargé de faire tout disposer pour ce jugement solennel et de présider lui-même au combat des deux accusés.

Des lices furent donc dressées dans ce but, et le lendemain, dès le grand matin, elles étaient environnées d'une foule immense de peuple qui brûlait de voir cette manière de rendre la justice, si extraordinaire en Espagne. Le roi et toute sa cour

voulurent y assister. Du Guesclin prit place comme juge du camp, et, tout étant prêt enfin, on introduisit Daniot et Turquant dans la barrière.

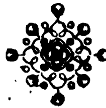
Ils étaient l'un et l'autre armés de toutes pièces; mais la lance, arme noble de la chevalerie, leur avait été interdite; on n'avait pas voulu qu'elle fût souillée en servant à des mécréants. Ils avaient seulement chacun une excellente épée et étaient tous deux fort bien montés.

Au signal donné, ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec toute la rage que le désespoir peut inspirer à des champions qui savaient qu'il n'y avait pas pour eux d'alternative entre la victoire ou la mort. Du premier coup qu'il donna, Turquant perça le bras de Daniot, et quoique le sang en jaillît en abondance, ce misérable n'en continua pas moins à combattre vigoureusement. La haine, la terreur de la mort, l'espoir de sauver leur vie les excitaient énergiquement et leur prêtaient des forces plus qu'humaines. A force de se frapper, leurs épées se brisèrent et volèrent en éclats. Alors tous deux sautèrent à terre et se saisissant corps à corps commencèrent une lutte dont l'acharnement et la longueur frappèrent de surprise tous les spectateurs.

Mais, tandis que ces deux scélérats, cramponnés l'un à l'autre, faisaient des efforts prodigieux pour se terrasser, un violent orage, chassé sur Séville, couvrait le ciel de nuages d'un noir affreux et semblait étendre un crêpe funèbre sur le champ du combat. Tout à coup l'éclair sillonne la nue, la foudre éclate et va frapper les deux champions qu'elle pulvérise et réduit en cendres à la vue de tous les assistants consternés et saisis d'effroi. Ainsi, par une espèce de prodige, le ciel vengea lui-même le meurtre d'une princesse du sang de Saint-Louis; c'était bien en effet le jugement de Dieu, car les deux meurtriers, aussi coupables l'un que l'autre, devaient être également atteints par la céleste vengeance.

Lefèvre ajoute que cet exemple miraculeux de la justice divine frappa tellement l'esprit des autres Juifs et même des

Maures qui habitaient la ville, que douze cents d'entre eux se convertirent subitement au christianisme et demandèrent le baptême.



CHAPITRE IX.

SOMMAIRE.

Soumission de la Galice à D. Henri. — Il conclut un traité avec Charles le Mauvais, par lequel celui-ci s'engage à garder la neutralité. — Arrivée de D. Pedro à Bordeaux. — Il se rend auprès d'Édouard, prince de Galles, dont il implore le secours. — Ce prince lui promet son appui contre D. Henri et Du Guesclin. — Ses préparatifs pour leur faire la guerre. — Entrée de l'armée anglaise en Espagne. — Perfidie de Charles le Mauvais. — Extrême disette qu'éprouvent les troupes du prince de Galles. — Défaite de son avant-garde par Du Guesclin qui lui enlève en outre un fort convoi de vivres. — Bataille de Navarette. — Tristes pressentiments de Du Guesclin qui n'est pas d'avis de la livrer. — Arrogance de D. Tellès, frère de Henri de Transtamarre. — Dispositions des deux armées avant la bataille. — Défection du corps espagnol de D. Tellès. — Efforts de valeur de D. Henri, de Du Guesclin et des autres chevaliers français. — Le prince de Galles est victorieux. — Retraite précipitée de D. Henri. — Du Guesclin est fait prisonnier. — Mauvaise foi de D. Pedro envers Édouard. — Ce prince se repent de l'avoir secouru. — Il tombe malade à Valladolid. — L'armée anglaise quitte l'Espagne. — Du Guesclin est renfermé au fort du Ha.

Il restait encore à D. Pedro un faible reste d'autorité dans la petite province de Galice, au nord de la péninsule espagnole. Dom Fernand de Castro, le plus sage et le plus fidèle de ses amis, s'était rendu dans cette province immédiatement après la prise de Cardonne et y employait toute son influence pour tâcher de la conserver à son maître. Dom Henri, informé de ses efforts et voulant les rendre nuls, se décida à se rendre lui-même en Galice pour en effectuer la soumission entière. Du Guesclin, qui connaissait le grave inconvénient de laisser les soldats dans l'inaction et surtout de prolonger leur séjour dans une ville où

les habitudes citadines qu'ils contractent amollissent leur courage et relâchent les liens de la discipline militaire; Du Guesclin, disons-nous, approuva fort le projet du roi et donna ordre à l'armée de se mettre en marche pour cette nouvelle expédition.

Ce fut au commencement de l'année 1367 que, traversant de nouveau avec son activité ordinaire la péninsule, mais cette fois du midi au nord, Du Guesclin et Dom Henri, suivis de toutes leurs troupes, arrivèrent sur les frontières de la Galice. Cette province fut envahie en moins de rien et ses habitants se soumirent sans aucune difficulté à la domination de Dom Henri; car, malgré les efforts de Dom Fernand, leur haine pour le joug sanglant de Dom Pedro n'était pas moindre que celle des autres Espagnols, et ils saisirent avec empressement l'occasion de le secouer. Dom Fernand tenta encore de résister dans une petite place forte, que l'histoire ne nomme pas, et où il s'enferma avec quelques gens de guerre. Mais, aux premiers préparatifs du siége, il demanda à parlementer et promit de rendre cette place si, dans un temps donné, il n'était pas secouru par Dom Pedro.

L'émule en perfidies de ce dernier, Charles le Mauvais, roi de Navarre, se trouvait alors dans Pampelune, sa capitale; Dom Henri craignit qu'en cas de déclaration d'hostilités de la part de l'Angleterre il ne se liguât contre lui avec cette puissance, et, malgré le peu de foi qu'on pouvait accorder à ses promesses, il désira, sinon s'assurer de son alliance, du moins l'engager à garder la neutralité et à ne point se mêler de cette guerre. Dans ce dessein, il se rendit à Pampelune et eut dans cette ville une entrevue avec Charles, à laquelle même Du Guesclin assista. Le résultat de la conférence fut que ce prince promit solennellement à Dom Henri qu'il demeurerait neutre et qu'il refuserait même le passage sur ses terres aux troupes anglaises que le prince de Galles pourrait envoyer pour remettre la couronne sur la tête de Dom Pedro.

Ici du Chastelet et Guyard de Berville font faire à Du Guesclin un voyage en France, dans le but d'y recruter de nouvelles troupes

en faveur de D. Henri. Ce fait est absolument inconnu du moins les anciens chroniqueurs, et après eux Ménars et Lefèvre, les meilleurs historiens de notre héros, n'en font aucune mention. Il paraît au contraire certain, d'après leur autorité, qu'il ne quitta pas l'Espagne et se tint constamment en Galice, auprès du roi son ami, se tenant sur le *qui vive*, et prenant toutes ses mesures pour que son armée, toujours fort nombreuse, fût bien disposée pour résister à celle du prince de Galles, dont on appréhendait l'invasion en Espagne.

Cette appréhension n'était pas sans fondement. D. Pedro, avec sa suite, était débarqué à Bordeaux. La première chose qu'il apprit, en arrivant dans cette ville, fut que le prince s'en était absenté et se trouvait pour lors à Angoulême avec son épouse et toute sa cour. Quoique vivement contrarié de ce contre-temps, le roi proscrit ne se rebuta pas et prit aussitôt le chemin d'Angoulême.

La nouvelle de son arrivée en Guyenne l'y précéda; le prince de Galles apprit avec une extrême surprise que le roi de Castille, dépossédé de ses états, se rendait près de lui en fugitif et venait lui demander son appui. En effet, l'expédition de Du Guesclin, son invasion et ses succès en Espagne avaient été si rapides que, dans ces temps où les communications d'un lieu à l'autre étaient difficiles, où le service des postes n'existait pas, on ignorait encore absolument en deçà des Pyrénées les événements importants qui venaient d'avoir lieu dans la péninsule.

En apprenant donc l'arrivée si imprévue de D. Pedro, le généreux prince de Galles voulut qu'il fût reçu, non en monarque dépouillé et méprisé, mais en roi et comme s'il eût été dans toute la plénitude de sa puissance. Il fit préparer un des hôtels de la ville avec la plus grande magnificence pour le loger avec sa suite, et envoya au-devant de lui le célèbre Jean Chandos, connétable de Guyenne, avec lequel nous avons déjà fait connaissance; il était accompagné d'une escorte de chevaliers d'élite.

D. Pedro, dès qu'il vit approcher ce cortége, descendit de sa superbe mule d'Arragon et courut embrasser Chandos. Il lui

récompensé aussitôt qu'il avait été détrôné et chassé de ses états par Du Guesclin, qui ne lui avait arraché le sceptre que pour le mettre entre les mains d'un usurpateur, d'un bâtard qui n'y avait aucun droit; que, dans le malheur qui l'accablait, il venait chercher un appui près du prince de Galles, qu'il savait être le plus généreux et le plus vaillant du monde, espérant qu'il voudrait bien s'intéresser à sa cause et l'aider à reconquérir le royaume qu'il tenait légitimement de ses aïeux. Chandos le consola et l'assura par avance que le prince, son seigneur, était disposé, autant que possible, à l'accueillir favorablement et à porter remède à ses disgrâces. Puis, il le conduisit dans la ville.

Introduit au palais, Édouard vint le recevoir à l'entrée de ses appartements. D. Pedro, affectant tous les signes de la plus vive douleur, le salua avec la déférence et l'humilité les plus profondes; puis, dans un long discours qu'il entrecoupa de soupirs et de larmes, il lui apprit qu'au mépris de toutes sortes de droits et de justice, un bâtard de son père, appuyé par les armes d'un aventurier breton, qu'on nommait Du Guesclin, s'était rendu l'usurpateur de ses états et l'en avait expulsé; que cet infâme* Du Guesclin, dont l'armée ne se composait que d'un ramassis de bandits de toutes les nations, parmi lesquels il y avait même beaucoup d'Anglais, l'avait dépouillé de tout, et réduit au misérable état où il le voyait, en excitant ses sujets à la révolte et à la trahison; que, forcé de s'expatrier pour sauver au moins sa vie, il avait recours à un prince plein de valeur et de magnanimité, espérant qu'il serait touché de ses infortunes, qu'il lui accorderait son appui et même le secours de ses armes, ne fût-ce que pour empêcher qu'un si pernicieux exemple de révolte et d'insurrection ne se propageât dans le reste de l'Europe.

Le prince de Galles connaissait trop bien la glorieuse réputation de Du Guesclin d'une part, de l'autre celle de cruauté

* Telle est l'épithète dont les historiens espagnols du parti de D. Pedro accompagnent le nom de Du Guesclin, qu'ils défigurent du reste étrangement, en l'appelant El *infame Cleclin*.

de D. Pedro, pour croire son discours à la lettre [illegible] démêler la vérité de l'artifice; mais, dans cette circonstance, il ne voulut voir en lui qu'un roi malheureux, qui faisait un appel à sa générosité, et jamais on ne l'avait invoquée en vain. L'élévation de son âme le porta d'abord à épouser la cause de l'infortune, qu'elle eût été méritée ou non. Il répondit donc au monarque espagnol qu'il embrassait son parti, et qu'il le soutiendrait par les armes, avec d'autant plus de chaleur, que sa cause était celle de tous les rois, et qu'il était de la plus haute importance de défendre contre toutes les tentatives d'usurpation de la part de sujets révoltés; qu'il pouvait donc compter de sa part sur un prompt et puissant secours. Ces paroles firent subitement passer D. Pedro de l'excès de la consternation à celui de la joie la plus vive. Pour mieux exprimer sa gratitude au prince anglais, il lui jura que, si jamais il se voyait remis par son appui en possession de ses états, il les tiendrait de lui à foi et hommage et se reconnaîtrait à jamais comme son vassal. En même temps, sur un signe de sa main, quatre écuyers espagnols apportèrent cette fameuse table d'or dont nous avons parlé, et il l'offrit à Édouard.

Le prince admira tellement ce riche présent et il en fut si charmé, qu'il voulut à l'instant même le faire voir à son épouse, et il le fit porter dans son appartement, en lui apprenant en même temps de qui il la tenait et la promesse de secours qu'il avait faite au roi castillan.

La princesse de Galles fut bien loin de partager l'enthousiasme de son mari; elle regarda la précieuse table d'or avec une grande froideur, et lui dit que ce présent pourrait lui coûter bien cher, qu'il ferait répandre bien du sang, qu'il se repentirait peut-être un jour lui-même d'avoir protégé la cause d'un barbare, l'exécration de ses sujets et le bourreau de sa propre épouse.

Édouard, tout en convenant que D. Pedro ne méritait guère qu'on s'intéressât à lui et qu'on prît les armes en sa faveur, répondit que sa parole était donnée et qu'il ne reviendrait pas sur une promesse faite solennellement. Sans doute au fond du cœur la politique, plus que le sentiment, dicta la détermination du prince.

Il voyait que la reconnaissance de Transtamarre envers la France, qui l'avait mis sur le trône, le rendrait l'allié le plus sincère de cette couronne, et que cette alliance lui donnerait par suite une puissance assez formidable pour éclipser celle de l'Angleterre, pour expulser surtout entièrement les Anglais du continent. Il était de son intérêt et de celui du roi son père de s'y opposer de tout leur pouvoir. Il ne balança donc pas à déclarer la guerre à D. Henri, et il fit tous ses préparatifs pour entrer prochainement en campagne.

Son premier acte d'hostilité fut d'envoyer à tous les Anglais, qui se trouvaient à l'armée de Du Guesclin, l'ordre le plus formel de la quitter sur-le-champ et de le venir joindre, sous peine d'être considérés comme des traîtres, d'être punis de mort et d'encourir en même temps la confiscation de tous les biens qu'ils possédaient dans les états britanniques.

Cette ordonnance, jointe à la déclaration de guerre qui la motivait, consterna D. Henri et le jeta dans le plus grand abattement. Il allait voir par là son armée considérablement diminuée et privée d'un grand nombre de valeureux guerriers. Du Guesclin, dont rien ne pouvait ébranler la fermeté, lui rendit le courage en lui disant qu'il ne se fallait point laisser abattre par la jactance anglaise; que le prince de Galles n'en était point encore où il espérait en venir, puisqu'il aurait avant tout une multitude de braves à combattre, et, ajouta-t-il, *maudit soit-il qui s'esbahira.*

Cependant, tous les Anglais des grandes compagnies, forcés d'obéir à l'ordre d'Édouard, se disposèrent à quitter l'armée et vinrent prendre congé de lui. Caverlée, leur chef principal, porta la parole au nom de tous, exprima leurs regrets au roi, lui protesta que, sans la circonstance impérieuse qui les forçait à le quitter, ils se fussent tous estimés heureux de combattre encore pour lui et de mourir à son service. Se tournant ensuite vers Du Guesclin, il lui témoigna la douleur qu'il éprouvait en particulier de ce qu'après avoir été si longtemps son compagnon d'armes, il allait être forcé de tirer son épée con-

tre lui; il le pria de lui permettre de l'embrasser une dernière fois, lui protestant que, quoi qu'il pût arriver, il serait toujours son ami. Bertrand lui tendit les bras en lui disant que, quoiqu'il lui en coûtât également de le voir s'éloigner pour combattre sous un autre drapeau, il ne pouvait qu'applaudir à sa conduite et louer la fidélité qu'il gardait à son souverain. Les deux nobles guerriers s'embrassèrent les larmes aux yeux, priant tous deux le ciel de ne pas les mettre dans le cas de verser le sang l'un de l'autre.

D. Henri, après avoir remercié tous ces braves Anglais de leurs bons et fidèles services, les combla de présents et leur fit ses adieux dans un festin splendide qu'il donna à leurs principaux chefs. Ils prirent ensuite la route de Bordeaux où le prince de Galles avait assigné le rendez-vous général de toutes ses troupes. Là vinrent le joindre avec leurs soldats le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le Captal de Buch, Guillaume Felleton et Jean son frère, les sénéchaux du Poitou et d'Aquitaine, le comte de Pembrook, le duc de Lancastre et nombre d'autres seigneurs anglais, de sorte qu'il se vit en peu de temps à la tête d'une formidable armée.

D. Henri expédia de son côté des courriers dans toutes les parties de ses états, avec ordre aux gouverneurs de provinces et des grandes villes de lui envoyer promptement le plus de troupes qu'ils le pourraient. Les Espagnols répondirent franchement à cet appel de leur nouveau souverain. La ville seule de Séville lui envoya vingt mille hommes, celle de Burgos dix mille; le roi d'Arragon, son allié, leva pour lui dix mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, tous bien équipés et montés. Ces Arragonais étaient commandés par le comte d'Aigue et le sire de Roquebertin. Avec de tels renforts, le total de son armée se trouva être de près de soixante-dix mille hommes. Elle était du reste dans le plus bel ordre, parfaitement approvisionnée en vivres, munitions de guerre, charrois et effets de campement. Elle présentait, disent les chroniques du temps, un coup-d'œil aussi admirable par la richesse et l'éclat des armures, des cottes d'armes et de

mille étendards brodés, qu'il était imposant par le nombre et la valeur des guerriers qui la composaient.

On entrait dans le printemps de l'année 1367; le prince de Galles, avant de franchir les Pyrénées avec ses troupes, envoya Hugues de Caverlée faire une reconnaissance pour s'assurer de l'état des passages de ces montagnes. Caverlée s'étant assuré que les défilés en étaient déjà praticables, l'armée anglaise les franchit et entra sur les terres de la Navarre après que le prince eut envoyé demander passage dans ses états au roi Charles le Mauvais, le priant en même temps de permettre à ses sujets de lui fournir des vivres qui leur seraient du reste exactement payés.

Charles, voyant cette nuée d'Anglais fondre sur ses domaines, n'osa leur en refuser l'accès; et malgré le traité qu'il avait récemment conclu avec D. Henri, il leur accorda passage sur ses terres et promit de leur fournir des subsistances. Il ne fut probablement pas fâché de trouver un prétexte spécieux (celui de l'impossibilité d'une résistance de sa part) pour rompre ses conventions envers Transtamarre; car, outre que la foi jurée n'avait jamais été pour lui d'aucun poids, il affectionnait bien plus les Anglais que les Français, et il embrassa avec joie l'occasion qui s'offrait d'être nuisible à ces derniers.

Quoi qu'il en soit, D. Henri, en apprenant que, sans même chercher à s'excuser envers lui sur la raison de force majeure, le Navarrois, au mépris de l'accord fait entre eux, laissait les Anglais passer librement à travers ses états, fut pénétré de la plus vive indignation. Pour le punir de son manque de foi, il envoya un parti de cavaliers, sous les ordres des deux frères Mauny, faire une course du côté de Pampelune. Ces deux chevaliers firent tant de diligence et prirent si bien leur temps, qu'ayant surpris le roi de Navarre, qui ne s'attendait à rien moins, ils le firent prisonnier et l'emmenèrent à l'armée franco-espagnole. Charles offrit de payer une forte rançon si on voulait le mettre en liberté et le laisser sur sa parole l'aller chercher à Pampelune. On se fiait trop peu à lui pour lui accorder cette grâce;

ainsi, en attendant la venue de sa rançon, on l'envoya sous bonne garde dans la citadelle de Borja, où il fut enfermé.

Après ce coup de main, D. Henri s'avança au-devant des ennemis et fit prendre position à son armée, auprès d'un petit village appelé Navarette *, devenu à jamais célèbre dans l'histoire par la mémorable bataille qui bientôt se donna dans ses plaines.

Le prince de Galles, de son côté, pénétrait de plus en plus dans la Navarre, mais avec beaucoup d'incommodités et de privations pour son armée. Le sol maigre et stérile de cette partie de l'Espagne ne lui fournissait pas de quoi la faire subsister. D'un autre côté, les paysans navarrois, effrayés de voir leur pays envahi par cette foule d'Anglais dont la gloutonnerie et l'ivrognerie étaient alors passées en proverbe, les paysans, disons-nous, craignant qu'ils ne prissent goût à leurs vins capiteux et ne finissent par s'établir fixement dans leurs campagnes, célèrent de toutes parts leurs provisions et cachèrent même tous leurs bestiaux du mieux qu'ils purent, refusant de leur rien vendre, à quelque prix qu'ils pussent offrir. L'armée d'Édouard n'avait donc d'autre ressource que la maraude pour se procurer des vivres; mais un moyen si précaire, qui peut quelquefois suffire pour alimenter une troupe de partisans, était bien loin de pouvoir subvenir aux besoins pressants d'une armée nombreuse : celle-ci éprouvait donc une disette qui s'augmentait de jour en jour, à mesure qu'elle s'avançait dans cette ingrate contrée.

Du Guesclin, ayant enfin appris que le prince de Galles n'était plus à une grande distance de Navarette, envoya des éclaireurs au-devant de lui pour tâcher de reconnaître avec précision la direction et les forces de ses troupes. Ceux-ci s'acquittèrent avec adresse de leur mission et revinrent dire au général français que l'armée ennemie, aussi forte au moins que la sienne, était composée des plus belles troupes qu'ils eussent jamais vues; mais qu'elles paraissaient fort affaiblies et exténuées par la faim. Ils lui apprirent aussi que l'avant-garde en était commandée par

* Navarette est situé sur les limites de la Navarre et de la vieille Castille.

Guillaume Felleton, lequel, avec six cents lances seulement, se trouvait très écarté en avant du gros de l'armée et cherchait à se procurer des vivres en pillant et ravageant tout sur son passage.

Du Guesclin fit partir de nouveau ses éclaireurs pour tâcher d'avoir encore sur les troupes ennemies, et spécialement sur les manœuvres de leur avant-garde, des renseignements plus circonstanciés. En attendant, il eut avec le Bègue de Villaines une conversation très sérieuse au sujet des évènements graves qui se préparaient. Ils allaient avoir incessamment le prince de Galles sur les bras. Son armée se composait de l'élite des guerriers de l'Angleterre et de la Guyenne. Bertrand ne les redoutait pas personnellement ; il eût été même plein de confiance dans le succès de ses armes, si son armée à lui n'eût été composée que des troupes françaises qu'il avait amenées en Espagne ; mais il avait une extrême défiance à l'égard des troupes espagnoles ; l'arrogance et la vanité castillanes lui semblaient de mauvaise augure. Il savait que la jactance n'est jamais la compagne de la véritable valeur ; il ne faisait aucun fond sur les continuelles et orgueilleuses bravades de la chevalerie espagnole. Il témoigna donc à son compagnon d'armes combien il craignait que toutes ces vaines apparences ne s'évanouissent au moment du danger, et que les sujets de D. Henri, qui faisaient la moitié au moins de la force de son armée, ne vinssent à lui manquer au besoin. « C'est surtout pour le roi que je crains, ajouta » Du Guesclin ; car, si nous perdons la bataille et que je sois » fait prisonnier, j'espère au moins m'en tirer et en être quitte » en payant une bonne rançon ; mais, si Henri, ce prince si » brave et si généreux, vient à tomber entre les mains du bar» bare D. Pedro, il le fera mourir cruellement. » . . . .

Le Bègue de Villaines essaya de le tranquilliser en lui remontrant qu'il n'était pas probable que toute cette noblesse espagnole, qui jusqu'alors avait eu toujours une si fière contenance et qui montrait même tant d'impatience de se mesurer avec les Anglais, ne tînt pas ce qu'elle promettait et vînt à manquer de courage en présence de l'ennemi. Mais, quoi qu'il pût dire, il

ne put vaincre les préventions de son général ni dissiper ses tristes prévisions.

Tandis que tous deux se livraient à leurs réflexions sur cette matière, les éclaireurs revinrent et leur apprirent qu'ils avaient rencontré Guillaume Felleton avec sa troupe, lequel, après avoir enlevé aux paysans un grand nombre de bœufs et de moutons, se disposait à rejoindre son corps d'armée avec ce convoi de bestiaux qui se montait à trois mille têtes.

Bertrand, concevant sur-le-champ combien il était important que ce convoi ne pût pas ravitailler les Anglais, résolut de le leur enlever avant qu'il n'arrivât à sa destination. S'étant donc concerté, pour l'exécution de ce projet, avec Dom Tellès, frère du roi Henri et maréchal de Castille, et le comte d'Aigue, ils partirent tous trois à la tête d'un fort détachement pour aller surprendre Felleton. Ils se firent précéder par un coureur qui, parlant bien la langue anglaise, pourrait se faufiler parmi les ennemis, leur faire prendre le change et les attirer dans une embuscade.

Du Guesclin, en effet, en disposa une dans un bois que les Anglais devaient traverser. Mais ceux-ci avaient aussi leurs éclaireurs, et le mouvement des troupes de Bertrand ne leur échappa point. Ils furent en informer Felleton, et l'avertirent qu'il allait être attaqué s'il continuait sa route dans la même direction.

Le capitaine anglais répondit que, si ceux qui le menaçaient n'étaient que des Espagnols, il ne reculerait pas devant eux, parce que, dit-il, ils avaient plus de fierté que de bravoure; mais que, si c'étaient des Français, la chose méritait plus de circonspection parce qu'ils avaient l'une et l'autre. Il voulut surtout savoir si Du Guesclin était de la partie, car il le redoutait extrêmement, ayant en mémoire l'exemple de son frère Jean, que notre héros avait autrefois si complètement et si parfaitement battu en Normandie. Il renvoya donc ses coureurs pour bien s'éclaircir sur ce point et lui en rendre un compte exact. Le hasard voulut que ces coureurs anglais rencontrèrent précisément, sans les reconnaître, le comte d'Aigue, général des Arragonais, qui s'était écarté du gros de sa troupe pour pousser seul une reconnais-

sance. Ils s'adressèrent à lui pour lui demander s'il y avait des Français dans le corps qu'ils avaient aperçu, et si Du Guesclin y était en personne. Le comte, qui avait ses instructions, leur répondit que non, et que ce corps était entièrement composé de Castillans qui étaient impatients de combattre. « Ils auront bientôt satisfaction », répliquèrent ces coureurs, et, tournant bride à l'instant, ils furent dire à Felleton qu'il pouvait s'avancer en toute assurance, car il n'allait avoir affaire qu'à des Espagnols seulement.

De son côté, le comte d'Aigue retourna vers Du Guesclin et l'informa de ce qui venait de se passer. D'après son rapport, ce dernier lui donna l'ordre d'attaquer de front les ennemis, de concert avec D. Tellès et leurs Espagnols. Pour lui, à la tête de ses Bretons, il se chargea de l'embuscade, afin de la faire donner à propos quand il en serait temps.

Les Anglais s'avancèrent en bataille en agitant leurs bannières, poussant des cris joyeux et montrant par leur contenance qu'ils comptaient sur une victoire facile. D. Tellès rangea ses soldats sur un front égal à celui de ses adversaires et en leur recommandant de tenir toujours leurs rangs bien serrés. Une chose assez remarquable, c'est que, d'une part comme de l'autre, les combattants avaient mis pied à terre. Il est à croire que le sol pierreux et inégal du lieu où ils se trouvaient les avait simultanément engagés à prendre cette disposition, un terrain de cette nature ne pouvant qu'être défavorable à la cavalerie.

Les deux bataillons se choquèrent la lance basse. Si l'attaque des Anglais fut impétueuse, la résistance des Espagnols fut opiniâtre; ils tinrent ferme, et pendant long-temps les deux fronts opposés ne purent être ni rompus, ni même entamés. Du Guesclin, voyant la victoire se balancer ainsi incertaine, jugea qu'il était temps de la faire se décider. Sortant de son embuscade, à la tête de ses gens d'armes, il chargea l'ennemi en flanc et l'enfonça aussitôt; le cri terrible de *N. D. Guesclin* détermina la déroute complète des Anglais; le plus grand nombre fut

taillé en pièces, le reste fut fait prisonnier; Felleton, percé de coups, expira sur le champ de bataille. Tout le bétail repris fut amené par les vainqueurs au camp de D. Henri, auquel ce premier avantage sembla d'un heureux présage pour le succès de la bataille décisive qui allait infailliblement se donner, peut-être le lendemain même.

Le prince de Galles, au contraire, fut très affligé en apprenant cet échec. Son armée, exténuée de besoin, eût été approvisionnée pour quelques jours au moins, si les bestiaux qu'avait pris Felleton y eussent été amenés. Il regrettait aussi beaucoup la mort de ce chevalier, qu'il considérait comme l'un de ses meilleurs généraux. Cet évènement ne le rendit que plus empressé de s'avancer vers l'ennemi et de lui livrer bataille; la victoire seule pouvait le tirer de la position critique où il se trouvait : s'il ne l'obtenait pas prompte et complète, il allait être forcé de tout abandonner et d'évacuer un pays où il ne pouvait faire subsister ses soldats.

D. Pédro, en apprenant la défaite de Felleton par Du Guesclin, se livra à ces transports de rage et de désespoir qui lui étaient habituels dans ses revers qu'il ne savait jamais supporter avec fermeté ni courage. Il donna mille malédictions à ce Du Guesclin, à ce démon qui lui avait toujours été fatal; et, frappé de l'idée que partout où ce mauvais génie se rencontrerait la fortune ne pouvait que lui être contraire, il était presque tenté d'abandonner son entreprise et de repasser les Pyrénées. Le prince de Galles lui-même était inquiet et incertain, n'ayant plus de quoi faire subsister son armée que pendant trois jours, et encore en la réduisant à la plus mince ration. Tout son monde périssait d'inanition si Du Guesclin, par sa tactique habile, trouvait moyen d'éluder une action décisive et faisait traîner la guerre en longueur. Dans cette conviction, le prince lui-même était ébranlé et penchait presque, comme D. Pedro, pour le parti de la retraite.

Le comte d'Armagnac fixa ses irrésolutions en lui faisant observer qu'au point où en étaient les choses, soit qu'ils avançassent vers l'ennemi, soit qu'ils fissent une marche rétrograde, ils n'en seraient pas moins victimes de la famine qui les harcelait; qu'il

pensait donc que le seul bon parti qu'ils pussent prendre était de marcher franchement à l'ennemi et de courir la chance des combats le plus promptement possible, puisque d'une manière ou d'une autre elle mettrait un terme à leurs calamités. « Si nous » sommes vainqueurs, dit d'Armagnac, nous trouverons des vivres » en abondance dans le camp de D. Henri; si nous sommes vaincus, » eh bien! il nous vaudra mieux encore mourir bravement les » armes à la main, que de périr lentement de faim et de misère. »

Persuadé par ce conseil, le prince de Galles adopta le parti de combattre, comme étant à la fois le plus sage et le plus honorable. Il ne songea donc plus qu'à marcher à l'ennemi et à trouver moyen de le contraindre à livrer bataille le plus tôt possible.

D. Henri, informé de l'approche de ses adversaires et voyant que l'action qui devait décider du sort de sa couronne était imminente, assembla tous ses généraux en conseil de guerre pour convenir du plan de la bataille qui allait se donner. Mais Du Guesclin, qui prit le premier la parole, ne fut point du tout d'avis qu'on la livrât; il n'était pas nécessaire, dit-il, de verser beaucoup de sang et de risquer le destin de la monarchie espagnole en un seul coup, lorsqu'il était certain qu'on pourrait réduire les ennemis et les forcer à évacuer l'Espagne sans presque tirer l'épée hors du fourreau. Il représenta qu'ils étaient réduits à l'extrémité par la famine et par les privations de toute espèce; qu'il savait par ses coureurs qu'ils ne pourraient tenir la campagne encore trois jours, et que, ce terme passé, ils seraient absolument forcés de battre en retraite pour ne pas périr de besoin. Il conseilla donc à D. Henri de former un camp retranché et de s'y tenir sur la défensive. Il se chargea d'asseoir ce camp et de le fortifier de manière à le rendre inattaquable. * « En » nous y tenant enfermés pendant quelques jours, dit-il, le » prince de Galles sera infailliblement forcé d'abandonner le pays

* Du Guesclin fut le premier de nos généraux qui apprécia tout l'avantage du système des camps retranchés et qui lui fit faire de grands pas vers sa perfection.

» et de se retirer. Cette retraite, faite par des hommes exténués, » fatigués, malades, n'aura lieu qu'avec un grand désordre; » c'est alors que nous sortirons pour nous mettre à leur pour- » suite : nous les chargerons brusquement en queue, la résis- » tance leur sera impossible, et je réponds qu'il n'en échappera » pas dix. »

Cet excellent avis, dicté par l'expérience à un général consommé, eût incontestablement assuré à Transtamarre le succès le plus complet si on s'y était conformé; mais le bouillant D. Tellès, son frère, tout gonflé d'orgueil par le léger avantage obtenu la veille par les troupes qu'il commandait, dit qu'il fallait profiter de l'ardeur des soldats pour attaquer et vaincre en un seul coup l'ennemi qui les menaçait, que les retards étaient souvent dangereux à la guerre, qu'une bonne occasion perdue ne se retrouvait plus, et il conclut à ce qu'on acceptât la bataille dès le lendemain même.

Du Guesclin soutint son opinion et fit observer qu'outre les avantages assurés qu'offrait le parti qu'il avait proposé, il le croyait d'autant meilleur que les chances de la bataille lui paraissaient douteuses. Il répondait bien, à la vérité, des troupes françaises et bretonnes; mais il ajouta, avec modération cependant, qu'il ne se croyait pas également assuré des troupes espagnoles. Il les jugeait trop peu aguerries pour se mesurer avec avantage contre celles du prince de Galles, qui, toutes affaiblies qu'elles pouvaient être par la disette, n'en étaient pas moins composées de soldats éprouvés dans de longues guerres, de chefs pleins de valeur et d'habileté, en un mot, de toute l'élite de la chevalerie d'Angleterre et d'Aquitaine.

Ces observations irritèrent D. Tellès, qui prétendit qu'avec ses Espagnols seulement, et sans le secours des Français, il se faisait fort de vaincre le prince Édouard. Il s'emporta au point de dire qu'il trouvait bien extraordinaire qu'un étranger, venu au milieu d'eux avec une bande d'aventuriers, voulût toujours leur faire la loi et faire prédominer son sentiment sur celui des autres. Enfin, oubliant toute mesure et le respect qu'il devait à

la présence du roi son frère, il osa accuser Du Guesclin de ne s'opposer à la bataille que par lâcheté ; il lui dit qu'il avait peur et qu'on voyait bien qu'il commençait à vieillir !....

Un tel outrage aussi peu mérité qu'inattendu frappa le héros breton au cœur. Jadis, au combat de Massoure, le comte d'Artois fit le même reproche au grand-maître des Templiers *, chargé par le roi de modérer son aveugle impétuosité. « Vous dites que » j'ai peur, lui répartit le chevalier du Temple ; eh bien ! allons » donc en avant, et je vous y mènerai si loin que vous n'en » reviendrez jamais. ** » Ici Du Guesclin fit exactement la même réponse à l'imprudent D. Tellès. Puis, se tournant vers D. Henri, il lui dit : « Sire, nous ferons ce que veut votre frere, mais » par ma foy se nous combatons demain, nous serons desconfiz » et avendra grant meschef sur vous. » (Ancienne chronique de Du Guesclin.)

Transtamarre, qui connaissait l'expérience de son général, voulut qu'on en revînt à son avis et blâma fortement D. Tellès de son insolente sortie. Mais le coup était porté : Du Guesclin, exaspéré de l'indigne reproche que ce dernier avait osé lui faire publiquement, ne voulut plus rien écouter. « Puisqu'on a voulu » combattre, dit-il, on combattra, et nous verrons qui des Espagnols » ou des Français s'enfoncera le plus avant dans les bataillons enne» mis. » Il ne fut donc plus question que de se préparer au combat.

Le prince de Galles, suivant un usage fréquemment observé dans ces temps, envoya un héraut accompagné de trompettes pour défier Dom Henri, lequel accepta le défi. Du Guesclin ne put s'empêcher de dire au héraut que, s'il en eût été cru, on aurait forcé son maître à la retraite sans en venir aux mains contre lui. « N'avez-vous pas bien faim dans votre camp, » lui demanda-t-il ? — Par ma foy, monseigneur, répondit le » héraut, il n'y a celui en notre ost qui n'eust bientôt mengié » deux œufs pelés s'il les tenoit. » Bertrand se mit à rire

* Guillaume de Sonnac.

** Le comte effectivement fut tué dans la mêlée, et Sonnac y perdit un œil.

et lui fit apporter du vin et du pain, ce qui fut un grand régal pour le pauvre homme qui n'avait pas bu de vin depuis plusieurs jours.

Ce fut le 3 avril 1367 que, de fort grand matin, les deux armées se trouvèrent en présence. Du Guesclin, étouffant ses tristes pressentiments, prit toutes les précautions possibles pour assurer la victoire à son parti. Il rangea son armée en bataille et la disposa comme de coutume en trois corps, mais non pas sur un même front. Il plaça le premier corps qu'il devait commander en personne un peu plus en avant; cette avant-garde était composée de six mille hommes d'armes français ou bretons : c'était l'élite de l'armée. Bertrand fondait sur elle sa plus ferme espérance; le maréchal d'Andreham y commandait sous lui.

Le second corps, ou, comme on disait alors, la seconde bataille, était composé de vingt-cinq mille hommes, tant cavalerie que gens de pieds, archers et arbalétriers, tous Espagnols ou Génois (les gens de trait étaient de cette dernière nation). Ce corps d'armée était commandé par les deux frères du roi, D. Tellès et D. Sanche; Du Guesclin le plaça un peu en dedans de l'avant-garde et eut la précaution de l'adosser à une rivière pour le mettre dans l'impossibilité de reculer ou de lâcher pied, car il ne pouvait revenir de ses fâcheuses préventions contre les troupes espagnoles et il en appréhendait toujours la défection.

Le troisième corps, commandé par D. Henri lui-même, fut posté un peu en arrière des deux premiers, et il se composait de sept mille hommes d'armes et de trente mille hommes de pied. * L'armée se trouva donc ainsi disposée en échelons, ordre de bataille apprécié par Du Guesclin, parce qu'il lui donnait plus de facilités pour que chacun de ses corps d'armée pût au

* Tous les historiens et chroniqueurs différant beaucoup entre eux sur le nombre des combattants qui, d'un côté ou de l'autre, se trouvèrent à la bataille de Navarette, nous prévenons que nous ne pouvons pas nous-même le donner avec précision et que nous n'en garantissons pas la parfaite exactitude.

besoin être soutenu par celui qui le suivait. Du Guesclin établit en outre un corps de réserve composé des Arragonnais.

Le prince de Galles, de son côté, rangea également son armée en trois corps. Le duc de Lancastre, son frère, commandait le premier; il avait avec lui Jean Chandos et Hugues de Caverlée; ce dernier, qui naguère combattait à côté de notre héros, se voyait alors avec douleur obligé de tourner ses armes contre lui.

Au second, commandait le prince Edouard lui-même; Dom Pedro était auprès de lui. Animé par la fureur et l'espoir de la vengeance, il soupirait après le signal du combat et jurait de ne faire aucun quartier ni à ses sujets révoltés contre lui ni à leurs auxiliaires.

Le troisième corps était sous les ordres du Captal de Buch, le même que Du Guesclin avait vaincu à Cocherel, et qui brûlait, en cette occasion, de prendre sa revanche. Il avait sous ses ordres le sire d'Albret et le comte d'Armagnac.

Enfin, la réserve de l'armée anglaise était commandée par le fameux Olivier de Clisson, breton affectionné au parti de Montfort, qui avait eu une grande part à la victoire que ce dernier obtint à Auray. Égaré par un esprit de vengeance personnelle, Clisson servait encore ici les Anglais qu'il haïssait; mais il devait bientôt revenir, par un sentiment plus honorable, sous l'étendard de son véritable souverain, et se montrer le vaillant défenseur des intérêts de la France.

Un peu avant que les trompettes sonnassent la charge, Chandos quitta tout-à-coup sa place et s'avança près du prince de Galles, devant lequel il fléchit un genou en lui présentant son pennon * roulé. Il lui dit : « Monseigneur, je suis chevalier il y a long-temps, » et, par vos bienfaits, je suis, grâce à Dieu, devenu assez puissant » et assez riche en terres pour être chevalier banneret (13). J'ai, » dans l'étendue de mes fiefs, plusieurs chevaliers et plusieurs » écuyers pour *accompagner et servir ma bannière*, si vous » daignez m'accorder cette qualité. » Le prince prit alors le pennon

* Bannière à queue terminée en pointe.

que lui présentait Chandos; il le déroula, tira son épée, avec laquelle il en coupa la queue, ce qui en fit une bannière carrée. Puis, la rendant au chevalier, il lui dit : « Voilà, brave Chandos, » votre bannière que je vous rends déployée ; vous êtes chevalier » banneret. » Chandos porta sa bannière aux gentilshommes sous ses ordres ; elle était chargée de l'écusson de ses armoiries, qui était d'*argent au pal fiché de gueules*. S'adressant ensuite à ses vassaux, il leur dit : « Messieurs, cette bannière est la vôtre ; » il y va de votre honneur, autant que du mien, qu'on la » voie précéder toutes les autres dans les rangs des ennemis et » qu'elle soit toujours généreusement défendue. » Tous lui jurèrent de faire leur devoir en braves gens, et il la donna à porter à un écuyer, nommé Guillaume Alery, dont le courage était à toute épreuve.

Nous nous sommes plu à rapporter cette anecdote pour faire connaître par quelle cérémonie un suzerain donnait la dignité de banneret à un simple chevalier, dignité qui lui conférait le droit de lever à ses frais des troupes pour son compte ou pour le service de son prince.

Tandis que cela se passait, D. Henri parcourait les rangs de son armée, exhortant chacun à se comporter vaillamment pour la défense de sa couronne, et surtout pour éviter les cruelles représailles auxquelles D. Pedro ne manquerait pas de se porter envers eux tous, si par malheur il était victorieux. Dans ce cas, en effet, on devait tout redouter de son implacable vengeance.

Cette armée offrait un coup-d'œil imposant, et jamais, disent les vieilles chroniques, on n'en avait vu de plus belle ; car, outre les troupes françaises, qui par le fait en étaient l'élite, la superbe cavalerie espagnole, dont les chevaux ainsi que les hommes étaient tout couverts de fer, avait l'apparence d'une muraille d'acier et semblait devoir être inébranlable. Le maréchal d'Andrehem, en la voyant rangée en si belle ordonnance, et faisant remarquer à Du Guesclin la contenance fière et assurée de tous ces brillants hommes d'armes, lui témoigna qu'il en espérait beaucoup et qu'un pareil bataillon devait tout renverser devant lui. — « Et moi,

» répondit le général en chef, je n'en attends rien de bon, et je
» suis sûr qu'ils ne soutiendront même pas le premier choc des
» ennemis. »

Le prince de Galles fit faire une courte prière par ses aumôniers, et montrant à ses troupes le bourg de Navarette : « C'est là, leur » dit-il, qu'il vous faut aller chercher à dîner, en passant sur » le corps de vos adversaires. » Puis, ayant donné ordre à Chandos, l'un de ses généraux d'avant-garde, de faire couper la tête au premier qui ferait mine de reculer, la charge sonna et cette avant-garde s'avança dans le plus grand ordre, en gardant un profond silence. Le corps du Captal de Buch s'avança pour la soutenir. Dom Henri, voyant ainsi ses ennemis s'ébranler, crut qu'il était de son honneur d'engager le premier la bataille. Ce prince était aussi brave, aussi téméraire que D. Pedro était lâche et craintif. Il s'élança sur les Anglais avec intrépidité, et attaquant la division du Captal de Buch, il en rompit les rangs, s'y enfonça l'épée à la main et, frappant à droite et à gauche, il tua dix Anglais qui avaient voulu tenter de l'arrêter. Monté sur un puissant coursier d'Andalousie, il le poussa avec une telle vigueur, qu'il perça entièrement à travers ce corps d'armée, renversant tout sur son passage, sans avoir lui-même reçu la moindre blessure. Du Guesclin, le voyant s'engager ainsi d'une manière si téméraire, craignit qu'il ne fût enveloppé et pris, ce qui, pour lui, équivalait à la mort. Il partit donc au galop, accompagné du Bègue de Villaines, pour aller le dégager. Mais tous deux furent agréablement surpris en voyant D. Henri qui, revenu sur ses pas au travers des rangs ennemis et s'y faisant jour avec autant de valeur, les rejoignait de lui-même. Du Guesclin lui représenta que sa vie comme souverain était trop précieuse à ses sujets et trop importante au succès de ses affaires, pour qu'il s'exposât avec une pareille témérité, qu'il était à propos qu'il se ménageât davantage. — « Quand un roi combat pour son trône, répondit » Transtamarre, il doit payer de sa personne. Et d'ailleurs, si je suc» combais, je préfère être tué dans la mêlée, plutôt que de tomber

» vivant entre les mains de D. Pedro et de porter ensuite ma
» tête sur un échafaud. »

Chandos pendant ce temps, de concert avec le duc de Lancastre, attaquait un corps d'Espagnols qu'il eut bientôt ouvert, seulement par l'effet des décharges de ses arbalétriers. Du Guesclin, qui avait l'œil à tout, s'apercevant de ce désavantage, accourut à la tête de sept cents hommes d'armes pour repousser l'avant-garde anglaise; il engagea avec elle un combat furieux, qui devint en moins de rien la plus sanglante mêlée. Le maréchal d'Andreham, Guillaume Boistel et le Bègue de Villaines abattaient tous ceux qui osaient leur résister, et Du Guesclin surtout faisait un grand carnage autour de lui. Chandos et le duc de Lancastre faisaient de leur côté des actions de valeur inouïes et bien dignes de leur haute réputation; mais pourtant leurs soldats pliaient, la victoire semblait prête à se déclarer pour les vaillants Français, lorsque le prince de Galles, qui s'en aperçut, pensa qu'il était temps de donner avec sa propre division; il jugea même qu'il ne pouvait trop se hâter de faire aussi donner sa réserve, s'il ne voulait essuyer la plus entière défaite.

La division du prince, qui était son corps d'armée, se composait de l'élite de ses troupes et de ses chevaliers. On y voyait, comme nous l'avons dit, les sires d'Armagnac et d'Albret, les sénéchaux de Bordeaux et de Poitiers, le sire de Mucidan, le comte Jourdain de l'Isle, les seigneurs de Pons, d'Auberoche et de la Réole. D. Pedro était aussi près d'Édouard, et, brûlant de se venger en se baignant dans le sang de ses sujets, il l'engagea à diriger son attaque sur le centre de l'armée ennemie, entièrement composé d'Espagnols et commandé par D. Tellès. Ce centre ne s'était pas encore ébranlé et n'avait jusqu'alors pris aucune part à l'action. Cédant au désir de D. Pedro, le prince de Galles chargea cette division qui semblait, par sa belle tenue, devoir faire une résistance formidable. Il la chargea avec une vigueur, hélas! bien inutile : ces fiers Espagnols, qui avaient tant promis de faire rage, et qui s'étaient vantés qu'ils remporteraient la victoire sans le secours des Français, ne soutinrent

même pas le choc des Anglais. Ils tournèrent le dos subitement et s'enfuirent en désordre, D. Tellès tout le premier, lui qui la veille avait si bassement insulté Du Guesclin en l'accusant d'un manque de courage. On les poursuivit l'épée dans les reins et on en fit une horrible boucherie. On se rappelle que notre héros, pour leur ôter la possibilité de fuir, les avait adossés à une rivière; cet obstacle ne les arrêta pas : ils se précipitaient en foule dans les eaux, où un grand nombre se noya. Gauthier Huet, qui les poursuivait, se jeta tout à cheval dans la rivière et en assomma à coups de hache plus de trente qui tentaient de se sauver à la nage. Le peu qui y parvinrent gagnèrent un bois voisin où ils se cachèrent pour éviter les coups d'un vainqueur implacable.

Dès que Du Guesclin s'aperçut de la lâche défection des Espagnols et de leur entière défaite, défection qu'il n'avait au reste que trop prévue, il jugea que tout était perdu et il ne songea plus qu'à sauver la personne de D. Henri pour le soustraire à la vengeance de son cruel compétiteur. Il poussa son coursier et, culbutant les Anglais qui se trouvaient sur son passage, il parvint jusqu'au lieu où Transtamarre combattait toujours avec un courage digne d'un meilleur succès. « Tout est fini pour vous, lui dit-» il, ce que j'avais prévu est arrivé : les vingt-cinq mille hommes, » que commandait D. Tellès, ont lâché pied sans résistance et » fuient le champ de bataille. Le corps d'armée du prince de » Galles va se retourner sur nous et nous serons accablés par » le nombre. Retirez-vous, éloignez-vous avant que notre défaite » ne soit consommée; il en est temps, si vous ne voulez pas » tomber entre les mains de D. Pedro; car, vous n'en doutez » pas, c'est à votre personne surtout qu'il en veut. » D. Henri, au désespoir, refusait de se retirer; il voulait se faire tuer, il voulait du moins mourir les armes à la main. Mais Du Guesclin, saisissant d'un bras vigoureux les rênes de son cheval, le tira malgré lui hors de la mêlée; et sur ce que le prince lui exprimait avec quelle douleur il se voyait forcé de se séparer de lui, combien il se repentait de l'avoir associé à son destin, puisqu'il

en allait partager la fatalité, combien il était désolé de ne lui laisser, pour prix de ses fidèles services que les chances d'une défaite et la captivité : — « Ne vous occupez pas de moi, lui » répondit Bertrand ; Dieu, qui protège les braves et ceux surtout » qui soutiennent une bonne cause, me suscitera, j'espère, les » moyens de sortir d'embarras. Ne songez qu'à vous mettre en » sûreté : gagnez la France ; je vous y rejoindrai, j'espère ; nous » y rassemblerons une nouvelle armée et nous pourrons encore » tenter la fortune des combats pour vous remettre sur le trône ; » elle ne vous sera pas toujours aussi défavorable. En attendant, » je vais avec mes Français protéger votre retraite. »

D. Henri, persuadé par ce discours, se laissa entraîner hors du champ de bataille, suivi seulement de quatre de ses chevaliers. Il embrassa Du Guesclin et le Bègue de Villaines qui l'avaient accompagné, puis il commença à s'éloigner. Un escadron anglais se trouva sur son chemin ; il dédaigna de l'éviter et, se précipitant au milieu avec ses quatre chevaliers, il s'y fit jour à grands coups d'épée, sacrifiant à son désespoir tous ceux qu'il put atteindre. Aucun ne put résister à la fureur de ces cinq braves guerriers, qui, en un instant, ne trouvèrent plus d'obstacle pour suivre leur route et se dirigèrent vers les frontières de l'Arragon. Mais avant tout D. Henri dépêcha un de ses compagnons à la reine son épouse, pour lui enjoindre de quitter Séville sur-le-champ avec toute sa cour, et de s'aller renfermer dans Transtamarre jusqu'à nouvel ordre de sa part.

Du Guesclin et le Bègue de Villaines, se rejetant dans la mêlée, y firent des efforts surnaturels pour retarder du moins la défaite de leur armée, et faire payer la victoire bien cher à leurs ennemis. Le maréchal d'Andreham les secondait valeureusement ; mais les troupes espagnoles, enfoncées de toutes parts, fuyaient de tous côtés. Les Anglais, dit Trueller, les chassaient devant eux comme des moutons, et la plaine de Navarette était couverte de ces fuyards. La division française seule montrait toujours une contenance intrépide et tenait ferme en criant : *Andreham et N.-D. Guesclin !* Le prince de Galles réunit toutes ses forces

pour écraser ce vaillant bataillon qui seul osait encore lui disputer la victoire. Il y éprouva une résistance à laquelle il ne s'attendait pas : Du Guesclin, d'Andreham et le Bègue de Villaines portaient des coups terribles à tous ceux qui osaient les approcher. Leurs soldats, Français, Bretons et Normands, animés par leur exemple, se battaient en désespérés. Le vieux maréchal d'Andreham arracha le grand étendard d'Angleterre des mains du chevalier qui le portait, le jeta à terre et le foula aux pieds. Les Anglais, étonnés, n'osaient plus assaillir ces intrépides guerriers; mais le duc de Lancastre et Chandos accoururent avec leurs gens et les enveloppèrent de tous côtés. Le prince de Galles, qui, tout en combattant, admirait la valeur indomptable de cette poignée de braves, s'arrêta un instant pour considérer leurs derniers et généreux efforts : Du Guesclin, le maréchal, Gauvain de Bailleul, Sylvestre de Budes, qui ce jour-là portait la bannière de notre héros, adossés contre une muraille, allongeaient encore des coups d'épée qui firent plus d'une fois reculer leurs ennemis. Mais enfin, ils allaient être accablés par le nombre, lorsque le prince Édouard, ne voulant pas que de si vaillants hommes perdissent une vie si glorieusement disputée, s'avança vers eux, s'en fit reconnaître et leur dit : « Rendez-vous, vaillants chevaliers, vous avez assez » fait pour la gloire; toute résistance de votre part serait désor- » mais inutile, ne vous faites pas tuer et réservez-vous pour » de plus heureuses occasions. Remettez-vous entre mes mains, » j'aurai pour vous tous les égards qu'on doit au courage mal- » heureux. » Les chevaliers français, épuisés de fatigue, et voyant qu'en effet il était inutile de prolonger désormais leur résistance, allaient remettre leurs épées au prince, lorsque le féroce Dom Pedro, accourant vers lui, le pria de ne faire aucun quartier à ces forcenés, parce que c'étaient eux surtout qui l'avaient chassé de ses états. Du Guesclin l'ayant entendu recueillit le reste de ses forces et lui déchargea sur la tête un si furieux coup d'épée, qu'il l'aurait fendue en deux sans la trempe excellente du casque de D. Pedro. Le prince tomba à terre tout étourdi. Du Guesclin, redoublant son coup, levait le bras pour l'achever, lorsqu'un Anglais

le saisit par derrière et l'empêcha de frapper. Alors il rendit son épée au prince de Galles; d'Andreham, le Bègue de Villaines, enfin tout ce qui restait encore de chevaliers et d'écuyers français ou bretons, suivirent cet exemple. Du Guesclin, en remettant son épée au Prince Noir, lui tint le même discours qu'autrefois lui avait tenu le roi Jean, après la désastreuse journée de Poitiers: « Si quelque chose peut me consoler dans ma disgrâce, lui dit-il, » c'est de n'avoir cédé la victoire qu'au plus brave et au plus » généreux prince de la terre. »

D. Pedro, revenu de son étourdissement, exhala sa rage contre Du Guesclin en l'accablant d'injures. Il supplia le prince Édouard de le lui laisser tuer, et il lui offrit, s'il voulait le remettre dans ses mains, de lui en payer son poids d'or; car, disait-il, tant que cet homme-là vivra, je ne me croirai jamais assuré de mon royaume. Édouard ne céda pas au désir de ce barbare: loin de là, il remit le héros entre les mains du Captal de Buch, le chargeant expressément de veiller sur ses jours et de le traiter avec les plus grands égards. Le Captal de Buch, en emmenant Du Guesclin, voulut le plaisanter, et lui dit avec son accent gascon: « Hé! donc, messire Bertrand, les armes sont journalières; » vous me fîtes autrefois prisonnier à Cocherel, et vous voilà » aujourd'hui le mien. — Avec cette petite différence, répondit » Bertrand, qu'à Cocherel vous fûtes réellement mon prisonnier, » mais qu'ici vous n'êtes que mon gardien. »

Le maréchal d'Andreham et le Bègue de Villaines, desquels D. Pedro avait aussi demandé les têtes avec instance, furent également confiés par le Prince Noir à la garde du Captal de Buch.

Telle fut l'issue de la bataille de Navarette, où, pour n'avoir pas suivi les conseils de Du Guesclin, D. Henri se trouva privé de ses états en bien moins de temps encore qu'il n'en avait mis à les conquérir. Cette défaite, en achevant de disperser les restes des grandes compagnies, anéantit pour jamais le grand projet de Du Guesclin, qui était comme on sait d'entreprendre avec elles une croisade contre les Infidèles, projet auquel il lui coûta beaucoup de renoncer. Mais, s'il ne put sous ce rapport remplir

son but favori, celui du roi de France ne s'en trouvait pas moins accompli, et grâce à l'influence ainsi qu'à l'habileté de l'illustre Breton, la France n'en était pas moins délivrée pour toujours du terrible fléau des routiers. Ainsi donc, quelque fatale qu'eût été pour ses armes la bataille de Navarette, Du Guesclin n'en avait pas moins rendu à la patrie le plus signalé des services.

D. Pedro, qui voulait sur toutes choses s'emparer de la personne de D. Henri, pour l'immoler à sa vengeance, ayant su qu'on ne l'avait pas trouvé parmi les morts, envoya à sa poursuite de tous côtés ; mais quelque diligence que fissent ses émissaires, ils ne purent atteindre le fugitif, qui, à l'aide d'un déguisement, parvint à se soustraire à toutes les recherches.

Le Captal de Buch, pour se conformer en toutes choses aux intentions du prince son seigneur, combla d'honnêtetés Du Guesclin prisonnier. Il lui dit que, s'il voulait lui donner sa parole de ne pas chercher à s'évader, il ne le ferait enfermer nulle part et le traiterait comme son commensal et son ami. « Et par » Dieu, dit Bertrand, si vous la dónnes voulentiers, et j'au» rois plus chier être mort, que mon serment eûsse faussé ne » rompu. » Sur cette assurance, il eut donc toute liberté au milieu de l'armée anglaise. D'Andreham et le Bègue de Villaines furent traités avec la même courtoisie.

Après la victoire de Navarette *, qui donnait une si grande prépondérance au parti de D. Pedro, la ville de Burgos, dont les habitants redoutaient ses cruautés, s'empressa de lui ouvrir ses portes. Il se préparait, en effet, à y commencer le cours de ses vengeances ; il brûlait surtout d'y sacrifier l'archevêque, parce qu'il savait que ce prélat avait le plus fortement contribué à faire mettre cette métropole sous l'obéissance de D. Henri, et qu'il l'y avait de sa main même sacré et couronné roi de Cas-

* Le gain de cette bataille, par le prince Édouard, brisa les fers de Charles le Mauvais, détenu, comme on l'a vu, dans le château de Borja, sous la garde des frères Mauny : Redevenu libre, ce roi retourna à Pampelune tramer de nouveaux complots contre la France.

tille. Mais le prince anglais s'opposa à ces réactions et lui déclara qu'en lui prêtant son secours pour le remettre sur le trône, il n'avait pas prétendu le mettre à même de signaler sa restauration par des actes de barbarie. Il lui dit, avec la fermeté la plus absolue, qu'il ne souffrirait pas qu'une seule goutte de sang fût répandue dans Burgos, puisque les habitants de cette ville s'étaient soumis à lui sans aucune résistance; qu'il entendait surtout qu'on respectât un prélat qui, par sa sagesse et ses vertus, honorait la religion catholique et faisait l'exemple de l'Église. Forcé de céder à l'ascendant d'Édouard, le tyran dissimula son ressentiment, se réservant de l'assouvir au centuple lorsqu'il n'aurait plus les mains liées par la présence de l'armée anglaise.

En quittant Bordeaux, D. Pedro, pour mieux faire entrer le prince de Galles dans ses intérêts, lui avait solennellement promis que, s'il mourait sans avoir d'héritiers légitimes (et jusqu'alors il n'en avait point), la couronne des deux Castilles serait reversible sur sa tête. Il lui avait même remis une charte scellée de son sceau, et par laquelle il lui faisait la cession de ses états, sauf la condition stipulée. De plus, il l'avait assuré que, violemment chassé de l'Espagne par les bandes de Du Guesclin, il y était l'objet des regrets de tous ses sujets, que chacun y déplorait son absence et le verrait remonter sur le trône avec des transports d'allégresse. Édouard alors l'avait cru de bonne foi; aussi fut-il extrêmement surpris de voir qu'à son entrée dans Burgos, le peuple, au lieu de manifester ces grands transports de joie, montrait la plus morne contenance; la consternation et la terreur régnaient dans tous les cœurs, se peignaient sur tous les visages. Ces démonstrations, si différentes de celles auxquelles il s'était attendu, d'après la mensongère assertion de son allié, éveillèrent dans son âme les premiers soupçons sur la franchise et la sincérité de D. Pedro. Pour éclaircir ses doutes, il voulut avoir avec l'archevêque un entretien particulier sur ce sujet. Le prélat lui dévoila alors toute la noirceur de l'âme du monarque castillan, lui dit que c'était un homme sans foi, sans religion, se jouant de celle des traités et des serments,

cruel, sanguinaire, s'abandonnant aux passions les plus criminelles, et du reste bien plus affectionné envers les Maures et les Juifs dont l'Espagne était remplie, qu'à l'égard des Chrétiens qu'il semblait même se faire un plaisir de persécuter. En un mot, il peignit D. Pedro comme un tyran, odieux à son peuple qui le repoussait et qui n'était en ce moment comprimé que par la terreur et par la puissance de l'armée anglaise.

Édouard commença dès-lors à se repentir d'avoir embrassé et soutenu la cause d'un pareil homme. Incapable de dissimulation, il fut le trouver lui-même et lui reprocha assez aigrement de l'avoir trompé : « Loin d'être, lui dit le prince, l'objet de l'amour » et des regrets de vos sujets, ils paraissent avoir si peu de » motifs de se louer de vous, que je vois votre nom seul ré» pandre la consternation sur tous les visages, et qu'au lieu de » cette allégresse dont vous m'aviez fait fête, la plus sombre ter» reur règne par toute la ville. Je ne veux point sonder ici » les raisons de cette aversion universelle dont je vous vois l'ob» jet, mais je suis bien aise, quant à ce qui m'est personnel, » de savoir de vous-même à quoi je dois m'attendre, quelle ré» compense je dois espérer pour avoir exposé ma vie et celle » de toute la fleur des guerriers d'Angleterre, dans l'unique but » de vous remettre sur le trône; pour avoir remporté cette victoire » à jamais célèbre qui vous rend à la vérité la couronne, mais » qui nous a coûté à nous des frais et des fatigues incroyables, » et a failli faire périr par la famine la plus formidable armée » que j'aie jamais commandée. J'espère qu'en tous cas vous vous » souviendrez de l'engagement solennel que vous avez pris de me » céder votre couronne si vous mourez sans héritiers. Si je vous » croyais seulement la pensée de me faire à cet égard la moindre » infidélité, fussé-je au-delà des mers, je les repasserais pour » vous punir et vous ôter non seulement vos états, mais encore » la vie. »

A un discours semblable, l'astucieux D. Pedro vit bien qu'il était en partie démasqué et qu'on avait inspiré au prince de Galles de violentes préventions contre sa personne. Pour les éteindre ou

du moins les affaiblir autant que possible, il lui fit de nouvelles protestations de dévouement et de reconnaissance, lui jura de nouveau qu'il tiendrait religieusement toutes les promesses qu'il lui avait faites, et qu'il irait même au-delà. Enfin, pour le satisfaire en tous points, il fit serment, sur les reliques de St-Jacques, conservées dans la cathédrale de Burgos, qu'il dépouillait toute espèce de ressentiment envers ses sujets, qu'il mettait le passé en oubli, et que personne ne serait ni inquiété ni puni pour la rébellion qui avait eu lieu en faveur du bâtard D. Henri.

Quant à ce qui était des frais de la guerre, D. Pedro promit au prince Édouard de les lui rembourser incessamment, et d'indemniser par de riches présents tous les officiers de l'armée anglaise des fatigues et des dangers qu'ils avaient essuyés pour son service. Il dit que, dans ce dessein, il allait envoyer dans ses différentes provinces ses trésoriers et ses collecteurs pour y recueillir l'argent nécessaire. En attendant qu'il arrivât, il assigna à son allié la ville de Valladolid pour y séjourner avec toutes ses troupes. Édouard s'y rendit donc; son armée y prit ses cantonnements, en attendant l'exécution des fallacieuses promesses du monarque castillan.

Celui-ci ne songeait qu'à les éluder. Bientôt le bruit de sa rentrée en Castille, soutenu par une armée puissante, celui de la défaite de Du Guesclin et de la fuite de D. Henri, se répandirent par toute la péninsule. La crainte de ses vengeances d'une part, de l'autre la bassesse et la lâcheté de la population, produisirent à Tolède, à Séville, en un mot dans toutes les autres villes des royaumes de Castille et de Léon, le même effet que ces sentiments avaient produit à Burgos. Le résultat en fut que ces cités lui envoyèrent des députations pour protester de leur soumission entière et lui prêter de nouveau serment de fidélité. Ainsi D. Pedro se vit redevenu en fort peu de temps maître absolu de ses anciens états, où D. Fernand de Castro, son fidèle ami, s'empressa de le venir rejoindre.

Quand ce roi déloyal vit de la sorte son autorité pleinement rétablie sur tous les points, la présence des Anglais lui devint

aussi à charge que leur secours lui avait été nécessaire. Il ne rêva plus qu'au moyen de s'en débarrasser; son avarice lui faisait regretter toutes les promesses qu'il leur avait faites, il n'en voulait tenir aucune. Il regrettait surtout son admirable table d'or massif, trésor inestimable que, dans un premier mouvement de générosité involontaire, il avait donnée au prince de Galles. Celui-ci réclamait vainement le paiement des sommes qu'il devait lui compter pour solde des frais de la campagne, il ne pouvait rien obtenir. D. Pedro, sous différents prétextes, retardait toujours ce paiement. Pendant quatre mois entiers, le prince attendit vainement, à Valladolid, l'exécution des promesses du perfide. Il vit qu'il en était joué et se repentit amèrement de tout ce qu'il avait fait pour lui. Les dévorantes chaleurs des quatre mois les plus chauds de l'année le firent tomber gravement malade; ses soldats, qui n'étaient point accoutumés au ciel brûlant de la Castille, succombaient eux-mêmes tour à tour. La maladie se répandit dans l'armée et décima ses rangs affaiblis. Dans cette triste situation, l'espoir de punir un traître fut même interdit au Prince Noir; il vit qu'il ne pouvait trop se hâter de quitter un climat si meurtrier pour des hommes habitués à la froide et brumeuse atmosphère d'Albion, et qui ne pouvaient exister sur ces terres demi-africaines. Il donna l'ordre du départ; chacun plia bagage et reprit avec joie le chemin des heureuses campagnes du Languedoc.

Pendant ces marches et contre-marches, Du Guesclin, traîné en captif au milieu de l'armée anglaise, supportait son malheur avec patience. Il n'osait encore parler d'être mis à rançon; il craignait que cette demande ne fût regardée comme prématurée. De plus, il appréhendait qu'on ne lui demandât, pour prix de sa liberté, une somme si exorbitante qu'il fût absolument hors d'état de la payer. Il se résignait donc en silence et suivait son vainqueur à travers les champs brûlés de la Castille, soupirant en secret après les bruyères et les verdoyantes forêts de la Bretagne.

Hugues de Caverlée, naguère son compagnon d'armes et qui

n'avait jamais cessé de lui porter l'affection la plus sincère, pénétra ses désirs et ses inquiétudes. Il voulut rompre la glace et parler au prince de Galles en faveur de son ami, dont il ne doutait pas qu'il n'obtînt la liberté à des conditions raisonnables. Dans cette intention, il alla trouver le prince Édouard, lui représenta combien il était triste pour Du Guesclin de se voir ainsi traîné sur les chemins à la suite d'une armée; que sa captivité durait depuis assez long-temps; qu'un si brave général méritait bien qu'on eût pour lui quelques bontés, et qu'il était convenable de lui rendre la liberté à des conditions équitables. Caverlée ajouta que Bertrand, simple gentilhomme breton, avait plus de valeur que de fortune, et qu'il espérait que le prince son maître voudrait bien fixer sa rançon à un prix modéré.

Édouard aimait lui-même et estimait Du Guesclin, pour lequel il n'avait cessé d'avoir toutes sortes de bons procédés; mais soit que le ressentiment de l'ingratitude de D. Pedro, ou les souffrances de sa maladie eussent aigri son caractère naturellement si généreux, il ne reçut pas la demande de Caverlée d'une manière satisfaisante. Il répondit à ce chevalier que c'était précisément cette grande bravoure de Bertrand qui le portait à le retenir prisonnier; que, s'il lui rendait une fois la liberté, ce serait déchaîner un lion qui ne demandait qu'à lui faire de nouveau la guerre; qu'il jugeait donc prudent de ne pas lâcher sur eux ce *dogue de Bretagne* qui avait été si souvent fatal aux Anglais.

Caverlée, tout affligé de ce refus, rendit compte à son ami du mauvais succès de sa démarche, démarche qu'il avait faite sans l'en avoir prévenu et de son propre mouvement. Du Guesclin l'en remercia vivement et, prenant son parti avec fermeté, lui dit que sa délivrance serait l'ouvrage de Dieu et du temps et qu'il saurait patienter encore, puisqu'il se trouvait d'ailleurs en compagnie de braves qui lui prodiguaient tant de marques de zèle et d'affection.

Il suivit donc l'armée jusqu'à Bordeaux, y jouissant de toute la liberté qu'il était possible d'accorder à un prisonnier sur

parole. Mais, arrivé dans cette ville, sa position devint plus pénible : le roi d'Angleterre avait été informé de la prise de Du Guesclin par son fils avec plus de joie que ne lui en eût causé l'annonce de la conquête d'une province. Pour rien au monde il n'eût voulu briser ses chaînes, et il envoya l'ordre de les resserrer plus étroitement. En conséquence, l'illustre prisonnier fut enfermé dans la forteresse du Hâ et confié à la surveillance des plus sévères gardiens.



CHAPITRE X.

SOMMAIRE.

Aventures de D. Henri. — Il se rend à la cour du roi d'Arragon, puis passe en France déguisé en pélerin. — Il va à Bordeaux. — Son entrevue périlleuse avec Du Guesclin prisonnier. — Il se rend ensuite à la cour du duc d'Anjou qui l'accueille favorablement. — Cruautés de D. Pedro en Espagne. — D. Henri relève une petite armée à la tête de laquelle il recommence la guerre en Espagne. — Prise de Salamanque. — Siége de Tolède. — Du Guesclin est mis à rançon. — Son entrevue avec le prince Edouard. — Générosité de ce prince, de son épouse et de Chandos envers le héros breton. — Il quitte Bordeaux pour aller recueillir de quoi payer sa rançon. — Il passe au camp du duc d'Anjou. — Siége et prise de Tarascon. — Générosité de Du Guesclin envers de pauvres chevaliers prisonniers. — Il arrive à Paris. — Son entrevue avec Charles V et son séjour dans la capitale. — Il se rend en Bretagne. — La noblesse bretonne paie sa rançon. — Du Guesclin en revenant à Bordeaux emploie cet argent à délivrer d'autres prisonniers français. — Grandeur d'âme du prince de Galles. — Le roi de France et D. Henri acquittent définitivement la rançon de Du Guesclin. — Il lève des troupes et rentre en Espagne par les défilés de Roncevaux.

Retournons maintenant à D. Henri qui, réfugié dans Transtamarre avec la reine son épouse, s'y livra dans les premiers instants à toute la douleur que lui causait la perte de la bataille de Navarette, qui le précipitait d'un seul coup d'un trône élevé sous d'heureux auspices. Mais ces premiers moments d'abattement passés, il sentit se réveiller toute l'énergie de son caractère : l'espérance et l'audace rentrèrent dans son noble cœur. Il lui restait encore des ressources dont, avec de la fermeté et du courage, il pouvait tirer un bon parti. Le roi d'Arragon était

son allié, la France était intéressée à le soutenir; enfin il était sûr que la grande majorité de la population castillane l'affectionnait autant qu'elle détestait D. Pedro. Avec de tels éléments de succès, il sentit qu'il ne devait pas désespérer de sa fortune et qu'il pourrait encore rétablir ses affaires.

Sa première pensée fut de se rendre auprès du roi d'Arragon pour pressentir ses dispositions et pour s'assurer par lui-même jusqu'à quel point ce monarque se sentirait disposé à embrasser ses intérêts. Il se décida donc à se rendre en personne auprès de lui. Toutefois, comme les émissaires que D. Pedro avait envoyés à sa recherche s'étaient répandus de tous côtés et qu'il était à craindre qu'il n'en rencontrât quelqu'un, il prit la précaution de se travestir en pélerin de Saint-Jacques en Galice. Lorsque la reine, son épouse, le vit dans cet équipage, après l'avoir vu naguère revêtir solennellement les ornements royaux dans la cathédrale de Burgos, son affliction fut si vive qu'elle ne put retenir ses pleurs. D. Henri la consola en lui faisant espérer qu'avant peu renaîtraient pour eux des temps meilleurs et qu'il allait travailler efficacement dans ce but. Enfin il se mit en route à pied, accompagné seulement de deux écuyers déguisés comme lui en pélerins, et tous trois se dirigèrent sur Perpignan, où le roi d'Arragon tenait pour lors sa cour.

Ils marchèrent avec tant de hâte et firent de si grandes traites, qu'au bout de quelques jours ils se trouvèrent auprès de Perpignan, sans avoir été reconnus par qui que ce fût. Le hasard leur fit rencontrer un chevalier arragonais qui leur demanda s'ils venaient de Saint-Jacques de Compostelle, ainsi que semblait l'annoncer leur costume. Sur leur réponse affirmative, ce chevalier les questionna beaucoup au sujet de la bataille de Navarette et leur demanda si on savait au juste où D. Henri s'était réfugié.

Celui-ci répondit qu'il croyait le prince à Transtamarre, déplorant la fatale issue de la bataille de Navarette, qui avait été perdue par la lâcheté du principal corps d'armée espagnole, lequel s'était

enfin sans rendre aucune espèce de combat ni faire la moindre résistance.

Sur cette réponse, le chevalier arragonnais se mit à dire qu'il plaignait beaucoup le roi Dom Henri, que c'était un brave et généreux prince, et qu'il faisait des vœux sincères pour que dans son malheur le ciel le prît sous sa protection. Il demanda ensuite s'il était vrai que le fameux Du Guesclin eût été pris dans la bataille, ainsi que le maréchal d'Andreham et le Bègue de Villaines. Les faux pèlerins l'assurèrent que oui.

D. Henri présuma, d'après le langage de ce chevalier, qu'on était favorablement prévenu pour lui à la cour d'Arragon; mais il crut prudent de ne pas se découvrir encore. Il dit seulement, qu'allant à Perpignan pour y voir le roi, que la renommée dépeignait comme le plus sage prince de toutes les Espagnes, il désirait beaucoup trouver quelqu'un qui lui facilitât les moyens d'entrer au palais avec ses deux compagnons.

Dans ces temps où l'on était tout aussi avide de nouvelles qu'aujourd'hui, mais où la lenteur et la difficulté des communications ne permettaient pas, à beaucoup près, d'en obtenir aussi promptement, les pèlerins étaient généralement très bien reçus partout; dans les châteaux comme dans les palais même, on les accueillait avec autant d'empressement que de plaisir, parce que, venant de contrées éloignées, ils avaient toujours un grand fonds de récits à faire et d'aventures à raconter. Le chevalier arragonnais, ne doutant donc pas que les trois pèlerins qu'il venait de rencontrer ne fussent vus avec plaisir à la cour, s'offrit aussitôt de lui-même à les conduire au palais, proposition qui fut acceptée de grand cœur par l'illustre aventurier. Ils entrèrent tous ensemble dans Perpignan. Ce jour-là, précisément, le roi mangeait en public. Les pèlerins purent donc assez aisément s'introduire dans la salle où il était à table. Grâce à la protection de leur conducteur, ils purent même se placer en face de lui, de sorte qu'ils ne tardèrent pas à en être remarqués.

Le roi, suivant l'usage du temps, leur fit porter quelques

mets et du vin, car la charité envers les pieux pèlerins était un devoir dont les princes mêmes ne s'affranchissaient point, tant on la regardait comme sacré. Le monarque, ayant terminé son repas, fit signe à D. Henri, dont la physionomie l'avait frappé, de s'approcher de sa personne. Le faux pèlerin obéit : « D'où » venez-vous et où voulez-vous aller, pèlerin ? » lui demanda-t-il. D. Henri répondit qu'il était Français et l'un des fugitifs de la bataille de Navarette; qu'il se rendait à Paris pour y servir le roi de France, son maître, dont il était sergent d'armes. — « Que Dieu vous conduise en paix et sûreté, reprit le roi ; et, » puisque vous allez trouver le noble roi de France, assurez-le » de mon affection et de mon dévouement à son auguste personne. »

D. Henri, voyant qu'il ne le reconnaissait point, lui demanda la grâce d'un entretien particulier, ayant, dit-il, des choses importantes à lui apprendre. Le roi le conduisit dans un appartement écarté où, quand ils furent seuls tous deux, Henri se dépouilla de son attirail de pèlerin, dit qu'il était l'infortuné D. Henri, son allié et son ami, et qu'il venait lui demander protection et secours.

Le monarque arragonnais, se rappelant enfin ses traits, l'embrassa affectueusement, s'excusa beaucoup de ce qu'il ne l'avait pas reconnu sur-le-champ, lui témoigna toute la part qu'il prenait à ses malheurs, mais lui avoua que pour le moment il n'osait mettre de troupes à sa disposition, dans la crainte d'attirer contre ses faibles états l'armée victorieuse du prince de Galles. Il lui conseilla d'aller effectivement en France où probablement il trouverait les moyens de lever de nouveaux soldats. — « Ah ! s'écria Henri, si seulement je pouvais ravoir mon incomparable Breton, mon brave et vaillant Du Guesclin, je » ne serais pas en peine du reste et tous mes revers seraient » bientôt réparés ! »

Voyant donc que pour le moment il n'avait point de secours efficace à attendre de l'Arragon, D. Henri et ses deux écuyers reprirent leur déguisement et se dirigèrent vers la France. Ce prince espérait que le duc d'Anjou, moins timide, embrasserait

plus utilement son parti et lui fournirait des gens de guerre. En quittant le roi d'Arragon, celui-ci lui promit toutefois que, lorsqu'il rentrerait en Espagne, à la tête d'une armée si faible qu'elle fût, il mettrait à sa disposition deux cents hommes d'armes bien équipés et payés pour quatre mois d'avance.

En entrant sur les terres de France, D. Henri apprit la retraite du prince de Galles et que Du Guesclin, d'Andreham et le Bègue se trouvaient détenus prisonniers à Bordeaux. Il ne put résister au désir de voir surtout le premier, afin de se concerter avec lui au sujet de ses affaires, avant d'entreprendre aucune nouvelle démarche. Il se résolut à tout braver, à tout risquer pour entrer dans Bordeaux et pénétrer jusques dans la prison même de Bertrand. En vain ses compagnons lui représentèrent les difficultés de cette entreprise, le danger extrême qu'il courait en s'allant ainsi jeter au milieu de ses ennemis, qui l'arrêteraient, qui le livreraient peut-être à Dom Pedro, s'il en était reconnu; rien ne put le dissuader, rien ne put le détourner de suivre les mouvements de son cœur intrépide.

Il entra à Bordeaux le soir, toujours caché sous des habits de pèlerin, et fut se loger dans une modeste hôtellerie. Ses deux écuyers, en la voyant remplie de soldats anglais, dont la plupart avaient été à la journée de Navarette, frémirent du danger auquel leur maître s'exposait. Quant à lui, après avoir soupé avec eux de bon appétit, il alla se coucher et s'endormit avec autant de sécurité que s'il eût été en sûreté dans son château de Transtamarre. Le lendemain, ils furent tous trois de bonne heure entendre la messe dans l'église de Notre-Dame. L'assemblée était très nombreuse et Dom Henri y reconnut plusieurs chevaliers français faits prisonniers à Navarette et qui se trouvaient sur parole à Bordeaux en attendant qu'ils pussent payer leur rançon. Après l'office, quelques-uns de ces chevaliers, qui avaient aussi aperçu les prétendus pèlerins, s'en approchèrent pour leur demander des nouvelles. Ayant appris qu'ils venaient d'Espagne, ils leur dirent : « Pèlerins, vous venez d'un pays » où nous avons eu pauvre rencontre. » — J'en ai eu ma

» bonne part, » leur répondit D. Henri, et telle qu'il m'en souviendra toute ma vie. » Pendant ce colloque, le roi reconnut parfaitement un des chevaliers pour un des Bretons de la compagnie particulière de Du Guesclin, et, voyant que celui-ci ne le remettait aucunement, il le tira à l'écart, lui demanda des nouvelles de son vaillant compatriote et surtout s'il songeait à recouvrer sa liberté, en payant bientôt sa rançon. Le chevalier lui répondit que, quant à cela, le maréchal d'Andreham et le Bègue de Villaines se tireraient aisément de captivité et obtiendraient une bonne composition; mais que, pour Du Guesclin, il n'y fallait pas songer, attendu que le bruit courait que le prince de Galles avait juré de ne jamais le relâcher ni pour or ni pour argent, tant il appréhendait un capitaine dont les armes avaient été si souvent funestes à l'Angleterre.

Cette réponse affligea beaucoup D. Henri, qui fondait son plus grand espoir sur l'épée de Du Guesclin et qui craignait de se voir privé pour jamais d'un si puissant secours. Il dit au chevalier qu'il avait le plus vif désir de voir Bertrand, et lui demanda s'il ne lui serait pas possible de leur procurer une entrevue. Tout en l'entretenant, il le mena jusqu'à son hôtellerie où, s'étant enfermé avec lui dans sa chambre, il se démasqua entièrement, lui dit qu'il était le malheureux D. Henri, obligé de fuir de l'Espagne, et qu'il avait pris le déguisement de pèlerin pour pouvoir, sans inspirer de défiance, tenter de pénétrer auprès de Du Guesclin, afin de recevoir ses conseils et de se concerter avec lui sur les mesures à adopter, d'après les présentes conjonctures, pour relever son parti. Il ajouta que, l'ayant reconnu pour un des braves Bretons qu'il avait vus souvent en Espagne en compagnie de son général, il n'avait pas craint de se dépouiller avec lui de son incognito et de se fier à sa loyauté. . . . .

Le chevalier breton, joyeux et flatté de voir qu'un si grand prince se confiât ainsi à sa loyauté, commença par l'emmener à sa propre auberge, où il pourrait être plus en sûreté que dans celle où il était descendu d'abord, et qui, étant toujours remplie

d'Anglais, n'était pour lui qu'un séjour fort dangereux. En arrivant dans son nouvel asile, son conducteur dit à l'hôtesse de lui tirer de son meilleur vin et de préparer un bon repas, parce que les pèlerins qu'elle voyait étaient ses compatriotes, et qu'il voulait bien les régaler à leur passage dans la ville de Bordeaux. Dès qu'ils eurent achevé le dîner, le chevalier dit au roi : « Demeurez ici tranquillement sans en sortir ni vous montrer ; moi, » je vais me rendre au fort pour sonder le pays, tâter le geôlier » de messire Bertrand et voir quelle espèce d'arrangement on » pourrait faire avec lui. » Laissant donc ses hôtes dans l'auberge, il se rendit à la prison, et, s'adressant au concierge, il se donna pour un chevalier prisonnier sur parole et qui, ayant obtenu la permission de se rendre en Bretagne, afin d'y chercher l'argent de sa rançon, désirait, avant de partir, parler à son compatriote Du Guesclin, et savoir s'il n'avait rien à mander par lui dans leur province natale.

Le geôlier, avide et intéressé comme tous les geôliers, lui dit qu'il ne demandait pas mieux que de le laisser parler à Du Guesclin, mais qu'il devait bien savoir que de pareils services ne se rendaient pas pour rien, et qu'il avait des ordres très sévères à l'égard de son fameux prisonnier.

Le chevalier, qui était pauvre, lui répondit que, quant à lui, il ne pouvait lui payer une grosse somme pour prix de la grâce qu'il sollicitait, mais que Bertrand, qui était généreux et serait enchanté de le voir, le récompenserait sans doute libéralement de sa complaisance. Le geôlier, ayant en effet éprouvé plus d'une fois les largesses de Du Guesclin, avoua qu'il avait tout sujet de s'en louer, et tellement même qu'il désirait qu'un aussi brave prisonnier ne sortît jamais d'entre ses mains, tant il était satisfait de ses manières. Dans l'espoir donc d'en obtenir de nouveau une bonne récompense, le cerbère anglais introduisit le chevalier breton dans la triste chambre où logeait Du Guesclin et les laissa seuls ensemble.

Notre héros crut de prime abord, en voyant entrer chez lui son compatriote dont il connaissait l'indigence, que celui-ci venait

le trouver pour lui emprunter de quoi payer sa rançon; et, avant qu'il eût ouvert la bouche, il le prévint en lui disant qu'il était lui-même en ce moment sans un seul denier, mais qu'il comptait recevoir de l'argent dans peu de temps, et qu'alors il aurait de quoi le racheter en même temps que lui. Le chevalier lui répliqua qu'il se trompait sur le sujet de sa venue, que ce n'était pas pour lui demander de l'argent qu'il le voyait en sa présence, mais bien pour lui apprendre que le roi D. Henri, caché sous un déguisement de pèlerin, était en personne dans Bordeaux, où il était venu dans l'unique but d'avoir avec lui une conférence.

A cette nouvelle inattendue, Du Guesclin fut frappé d'un tel étonnement qu'il en pensa tomber de son haut. Tout intrépide qu'il était lui-même, il frémit de cet excès de témérité de la part du prince, qui était venu se jeter ainsi de gaîté de cœur au milieu de ses ennemis, et qui était perdu sans ressource s'il venait à être découvert. Cependant, puisqu'enfin la démarche était faite, il n'était plus question de perdre son temps à la blâmer, mais bien d'en tirer le parti le meilleur et surtout le plus prompt. Sachant que son gardien était un homme avare et mercenaire, Du Guesclin fut certain qu'en lui donnant une bonne somme d'argent il se prêterait volontiers à introduire dans la prison le monarque travesti. Il fallait donc au plus tôt se procurer des fonds. Notre héros, comme nous venons de le dire, en manquait alors absolument; mais il y avait dans la ville un *Lombard* *, qu'il avait chargé de ses affaires, et qui lui fournissait de temps en temps de l'argent. Il songea à s'adresser à lui, et, afin de mieux tromper le geôlier, il lui dit qu'il venait d'apprendre qu'un pèlerin de Saint-Jacques, né en Bretagne et son vassal, se trouvait en ce

* Banquier et agent de change. Cette profession, au moyen-âge, était presque exclusivement exercée par des Italiens, natifs de Lombardie, d'où leur était venu le nom de *Lombards*. Répandus dans toutes les grandes villes de France, où ils exerçaient leur état lucratif, ils y habitaient d'ordinaire un quartier particulier. Nous avons encore à Paris une rue qui porte le nom de *rue des Lombards*, parce qu'elle était presque entièrement habitée par eux.

moment à Bordeaux, se rendant à Compostelle, pour y demander au saint la délivrance de son seigneur; que, désirant beaucoup lui parler et, de plus, le bien régaler et même l'assister de quelque argent pour lui aider à accomplir ce pélerinage, il le priait, lui, concierge, d'aller trouver le Lombard qui lui en fournissait, de lui demander de sa part quatre cents florins, sur lesquels il y en aurait cent pour lui s'il voulait laisser le pélerin venir dîner avec lui. Le geôlier y consentit de grand cœur et se chargea de la commission. Du Guesclin ayant confié son sceau pour lui servir de créance auprès du Lombard, il ne tarda pas à lui rapporter l'argent qu'il avait demandé. Pendant ce temps, le chevalier avait été avertir D. Henri du succès de ses démarches, et, dès le lendemain, jour convenu pour l'entrevue, ce prince se présenta à la porte de la prison, où il fut aussitôt introduit.

Transtamarre et son général se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion. Après les premiers transports d'attendrissement et de joie, le roi lui fit part du projet qu'il avait formé d'aller trouver le duc d'Anjou, frère du roi de France, espérant que ce prince s'intéresserait à sa cause et pourrait l'aider à la soutenir. Du Guesclin applaudit très fort à ce dessein et assura D. Henri que le prince Louis d'Anjou prenait à ses affaires autant d'intérêt que Charles V lui-même, et que certainement ni l'un ni l'autre ne l'abandonneraient dans la malheureuse position où il se trouvait. Il l'engagea donc à ne pas différer de l'aller joindre, mais surtout à quitter promptement Bordeaux, dont il ne pouvait trop tôt sortir.

Sur ces entrefaites, la femme du geôlier, qui leur avait préparé un repas aussi splendide qu'il s'en puisse donner dans une prison, vint les avertir que le dîner était servi. Ils passèrent dans son logement où la table était mise et commencèrent à manger. Pendant qu'ils prenaient leur repas, quelques signes d'intelligence, qu'ils s'adressèrent l'un à l'autre, furent surpris par le geôlier et éveillèrent ses soupçons. Il tira sa femme à l'écart et lui dit qu'il se doutait que le prétendu pélerin, qui mangeait avec Bertrand,

n'était qu'un espion, qui n'avait cherché à s'introduire dans le fort que pour lui donner les moyens de s'évader; qu'il allait en informer le prince de Galles, et, que, si ses soupçons se trouvaient vérifiés, leur fortune était faite. La geôlière avait conçu de l'affection pour Du Guesclin, dont l'humeur franche et joviale lui avait gagné le cœur; elle ne voulait pas qu'il arrivât quelque malheur à son convive, et elle chercha tant qu'elle put à dissuader son mari de sa mauvaise intention. Mais celui-ci, malgré les cent florins qu'il avait empochés de la main de son prisonnier, espérant recevoir du prince de Galles une bien plus riche récompense, persista dans le dessein d'aller de suite lui faire part de ses doutes. La geôlière, voyant qu'elle ne pouvait rien gagner sur l'esprit de son mari, rentra vite dans la chambre où mangeaient les deux illustres amis et prévint tout bas Bertrand du danger qui les menaçait. Celui-ci, comprenant toute la grandeur du péril, ne s'amusa point à faire de réflexions; il se leva brusquement de table, saisit un bâton et, courant au concierge, lui en asséna un tel coup sur la tête, qu'il le renversa à terre tout étourdi. Tout d'un temps, lui arrachant le trousseau de clefs qu'il avait à sa ceinture, il s'en servit pour ouvrir promptement les portes, pousser dehors D. Henri qui s'évada en toute hâte, puis, les ayant bien refermées pour qu'on ne pût se mettre à sa poursuite, il revint au pauvre geôlier, auquel il donna tant de coups, qu'il l'assomma presque et que le misérable fut contraint de rester au lit pendant huit jours pour se remettre. — Voici comment le manuscrit de d'Estouteville nous retrace cette scène dans laquelle notre Bertrand montra sa vigueur et sa présence d'esprit ordinaires :

« Le portier que des propous de Bertran avoit mué appella » sa femme à part et lui dist : Dame, j'ay grant souspeçon et » me doubte que icellui pellerin ne pourchasse aucune trayson. » Et pour ce j'en vueil aller avertir le prince. — La dame en » vint accointier ledit Bertran. Quant ledit Bertran l'entendi, » qui avoit le cuer hardi comme un droit lion, si s'en vint par » grant maltalent devers ledit portier, et luy donna tel cop d'un

» baston, qui le fist aler à genoulz. Puis luy tolli les clefs et » ouvry l'uis. Si mist dehors le roy Henry et les siens, ausquelz » il donna congié. Puis dist Bertran au portier, traistre, Dieu » vous puist cravanter *. Tant le démena que par telles paroles » comme de fait, icelluy portier fu du tout à son commandement. »

En effet, l'officieuse et adroite geôlière sut si bien tourner l'esprit de son mari, qu'il oublia les rudes gourmades de son prisonnier, lequel lui déclara d'ailleurs qu'avec lui il n'y avait pas d'alternative entre de l'argent ou des coups de bâton. « Si tu fais le bon » garçon, lui dit-il, tu en seras bonnestement guerdonné; mais » si tu fais le mauvais, je t'affolleray de coups **. » L'alternative n'était pas douteuse et le moulu concierge, qui venait d'éprouver qu'avec Bertrand il n'y avait pas loin de la menace à l'effet, prit le sage parti *de ne pas faire le maulvais*, et de préférer les florins aux coups de bâton.

Dom Henri et ses deux compagnons, après avoir quitté Du Guesclin, sortirent sur-le-champ de Bordeaux et ne firent qu'une traite jusqu'à Béziers. Cette ville étant hors de la domination des Anglais en Guyenne, le roi y quitta son déguisement. Il eut le bonheur d'y rencontrer un frère du Bègue de Villaines, qui lui témoigna beaucoup de dévouement et de zèle, et lui protesta de le servir et de le suivre partout. D. Henri lui ayant fait part de son intention de se rendre auprès du duc d'Anjou, le chevalier voulut lui faire escorte jusqu'à Villeneuve, près Avignon, où ce duc résidait alors.

Louis d'Anjou accueillit D. Henri avec la plus grande distinction; et quand ce dernier lui eut fait le récit de tous ses revers, le duc le consola en l'assurant que le roi son frère et lui-même feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour le réparer; qu'il fallait surtout commencer par briser les fers de Du Guesclin, de d'Andreham et du Bègue de Villaines, dont la valeur

* Dieu vous puisse étrangler.

** Je t'assommerai de coups.

était si nécessaire à sa cause ainsi qu'à celle de la France qui en était inséparable. . . . .

A la suite de cet entretien, le duc donna au roi de Castille un festin des plus magnifiques; la plus somptueuse vaisselle d'or et d'argent couvrait la table et le buffet : c'était le grand luxe de ces temps, luxe presque inconnu de nos jours. Aussi, quoique les beaux-arts fussent encore alors dans l'enfance, celui de l'orfèvrerie avait atteint un degré de perfection qui nous étonne quand nous considérons les chefs-d'œuvre qu'il a produits dès le moyen-âge. Les ornements ciselés ou en relief dont étaient enrichies les pièces de vaisselle aux quatorzième et quinzième siècles feraient honneur au talent des artistes les plus distingués d'aujourd'hui. D. Henri ne pouvait se lasser d'admirer celle que le duc avait fait étaler à ses yeux avec une magnificence presque royale. Mais il fut bien plus surpris lorsque ce seigneur, remarquant l'attention qu'il y portait, lui dit que tout était à lui et qu'il lui en faisait présent. Un si riche don transporta le monarque espagnol d'une reconnaissance et d'une joie d'autant plus vives que, dans l'état critique de ses affaires, il avait le plus grand besoin de fonds, et qu'il en manquait pour le moment. Il se promit bien de changer cette précieuse vaisselle en argent monnoyé et de s'en servir pour engager des soldats à la tête desquels il se proposait de rentrer au plus tôt en Espagne pour y recommencer la guerre. . . . .

Le duc d'Anjou poussa plus loin la générosité : il mit à sa disposition un petit corps de troupes. Avec ce faible noyau d'armée, le brave Henri ne balança pas à entreprendre de reconquérir ses états, espérant d'ailleurs qu'il le grossirait tout en allant avec de nouvelles recrues. C'est ainsi qu'un prince valeureux ne doit jamais désespérer de sa fortune ni abandonner lâchement son héritage; c'est ainsi qu'il doit agir lorsque, dépossédé de son trône par quelque grande catastrophe politique, il veut y remonter dignement; c'est ainsi que plus tard Henri IV, à la tête d'une petite armée, surmonta les formidables obstacles que lui opposaient et les ligueurs, et les Espagnols; et le fa-

natisme jésuitique, et que ce modèle des rois sut ressaisir le sceptre de ses ancêtres, qu'une odieuse faction voulut lui arracher; enfin, c'est ainsi que, plus tard encore et presque de nos jours, on a vu le brave prince Édouard Stuart, suivi seulement d'une poignée de serviteurs intrépides, entreprendre la conquête des royaumes d'Écosse et d'Angleterre, entreprise qu'il eût glorieusement accomplie si la France lui eût envoyé à temps le léger secours qu'elle lui avait promis.

Avant de repasser les Pyrénées, D. Henri, se trouvant si près d'Avignon, désira y aller pour rendre hommage au souverain pontife. Le duc d'Anjou voulut l'y accompagner en personne. Le pape, instruit de leur approche, envoya sa garde au-devant d'eux pour faire honneur à un monarque qu'il avait élu, ainsi qu'au frère du roi de France.

Tous deux furent accueillis par Sa Sainteté de la manière la plus favorable; elle confirma à D. Henri le don qu'elle lui avait fait de la couronne des deux Castilles, et loua très fort le généreux dessein qu'il avait de se mettre promptement en campagne pour en renouveler la conquête. Il lui promit aussi de l'aider dans cette entreprise par tous les moyens qui seraient en son pouvoir.

Pendant que D. Henri s'efforçait en France de relever son parti en s'assurant l'appui et le secours de puissants alliés, D. Pedro, en Espagne, le servait sans s'en douter plus utilement encore. Effectivement, ce prince ne s'était pas plus tôt vu débarrassé de la présence du prince de Galles et de son armée, que, libre de toute contrainte et donnant une pleine carrière à la fougue de son caractère cruel et vindicatif, il exerça contre ses malheureux sujets des actes de barbarie inouïs, pour les punir de s'être momentanément et si facilement soumis à son frère. Rapprochant de lui plus que jamais les Maures et les Juifs de ses états, concluant des alliances avec ceux de Grenade et de Cordoue, il s'acharna surtout sur la haute noblesse castillane ainsi que sur le clergé, qui s'étaient principalement montrés affectionnés à D. Henri. Ses vengeances, ses exactions, son avarice, réveillèrent

plus que jamais contre lui la haine de ses sujets. La comparaison qu'ils firent de ses actes sanguinaires avec ceux de justice et d'humanité qui avaient signalé le trop court règne de Transtamarre, leur fit vivement regretter ce dernier. Ils ignoraient quelle était alors sa destinée, mais le rappelaient de tous leurs vœux. Ils ne se doutaient pas que bientôt ils le verraient reparaître au milieu d'eux, et que sa vaillante épée devait étinceler encore aux rayons éclatants du soleil d'Ibérie.

Transtamarre, après avoir reçu la bénédiction du pape, après avoir exprimé sa vive reconnaissance au généreux Louis d'Anjou, repassa en Espagne les armes à la main. Ainsi qu'il l'avait espéré, sa petite troupe, qui n'était que de deux mille hommes, s'était augmentée en chemin de plusieurs soldats et aventuriers français ou bretons, débris de la fatale bataille de Navarette. Beaucoup d'Espagnols vinrent aussi rallier son étendard; dès son début, il obtint contre les troupes de son frère plusieurs avantages remarquables, dont le résultat principal fut de lui amener encore de nouveaux soldats, débris des grandes compagnies, et bientôt il se vit à la tête de trois mille hommes d'armes et de six mille hommes d'infanterie.

C'était encore bien peu de chose; mais, avec un chef tel que lui, l'audace tenait lieu du nombre, et de plus il avait affaire à un lâche qui ne savait jamais faire face au danger et reculait toujours devant lui. Calahorra et Burgos ouvrirent leurs portes à D. Henri, tandis que D. Pedro, qui n'osait le combattre, se retirait de plus en plus vers le midi de la péninsule.

La nouvelle des succès de D. Henri ne tarda pas à se répandre, et elle arriva jusqu'à Bordeaux. Le prince de Galles, toujours souffrant des suites de la maladie qu'il avait contractée en Espagne, révolté d'ailleurs de la conduite et de l'ingratitude de D. Pedro, ne songeait plus cette fois à lui prêter son appui. Mais les chevaliers français qu'il retenait captifs dans la capitale de la Guyenne, en apprenant les victoires de Transtamarre, déploraient amèrement leur sort qui les privait d'aller partager ses travaux guerriers et sa gloire.

Cependant, grâce à l'amitié et à l'intervention de Caverlée, et même de Chandos, le maréchal d'Andreham et le Bègue de Villaines obtinrent bientôt leur liberté, moyennant une rançon assez modérée. Mais le prince de Galles, obéissant d'ailleurs aux ordres de son père, ne voulut pas entendre parler de la délivrance de Du Guesclin; il fut inflexible sur ce point, et tout fit présager que la captivité de ce héros n'aurait aucun terme.

Le vieux maréchal d'Andreham, dont la santé était altérée par les fatigues de la première campagne d'Espagne, ne prit point part à la seconde. Il se retira auprès de Charles V, et demeura à Paris pendant assez long-temps. Quant au Bègue de Villaines, jeune, alerte et aventureux, le repos lui était à charge. Il ne fut pas plus tôt libre qu'il se rendit à Toulouse où était en ce moment le duc d'Anjou. Ce prince, fidèle à ses promesses et suivant en cela les intentions du roi de France, avait levé un nouveau corps de troupes pour aller grossir l'armée de D. Henri; il en donna le commandement au Bègue, et celui-ci, ravi de retourner au service d'un roi dont la bravoure et la bonté gagnaient tous les cœurs, enchanté de plus de revoir le beau ciel de la Castille, dont le climat lui plaisait fort, eut bientôt franchi les Pyrénées et rejoint l'armée de D. Henri, qu'il trouva occupée à faire le siége de Salamanque. On peut se figurer quelle fut la satisfaction du roi en recevant un tel renfort. Grâce à lui, la ville assiégée fut pressée avec tant de vigueur qu'elle fut bientôt obligée de se rendre.

La reine, épouse de D. Henri, en le voyant débuter si heureusement dans cette nouvelle campagne, ne pouvait se lasser d'en rendre grâce au ciel et de donner mille bénédictions au duc d'Anjou qui avait pris leurs intérêts avec tant de zèle et d'efficacité. Cette princesse seconda le roi avec ardeur et s'appliqua à lui recruter des soldats partout où elle put rallier des gens mécontents de la conduite de D. Pedro. Par ses soins, l'armée de Transtamare se trouva bientôt assez importante pour aller se présenter devant Tolède où D. Pedro avait concentré ses principales forces, et qu'il avait fait fortifier de nouveaux ouvrages qui semblaient de-

voir rendre cette ville imprenable. Pourtant, il n'avait pas osé y demeurer lui-même, et il en avait confié la défense à un gouverneur qui lui était entièrement dévoué.

L'armée de D. Henri investit la place de manière à la menacer principalement sur deux points. Le Bègue de Villaines, qui commandait l'avant-garde, fut chargé de diriger la première attaque. Le roi voulut conduire l'autre en personne; il avait avec lui le comte d'Auxerre, dont nous avons déjà si souvent parlé, le comte de Dampierre, Pedro de Sarmonte, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques de Calatrava, et l'archevêque même de Tolède, qui, abhorrant D. Pedro, était parvenu à s'évader de cette ville et à joindre D. Henri dans son camp.

Avant de commencer les attaques, on somma le gouverneur de se rendre. Celui-ci était un homme dur, inflexible et, comme nous l'avons dit, l'un des favoris de D. Pedro; il répondit à la sommation que, tant qu'il resterait un seul homme vivant dans la ville, jamais il n'en ouvrirait les portes à un usurpateur, à un bâtard. Il fit en même temps rassembler la garnison et les principaux habitants, auxquels il déclara qu'il ferait pendre sans miséricorde le premier d'entre eux qui ne ferait pas bien son devoir et qui parlerait de se rendre.

Laissons Transtamarre occupé du siége de Tolède, qui fut long et meurtrier, et retournons à Du Guesclin, toujours prisonnier à Bordeaux, où il se consumait d'impatience et d'ennui.

On ne trouve aucun exemple, dans l'histoire des guerriers illustres des temps anciens et modernes, qu'aucun ait été, autant que lui, l'objet de l'estime, des respects et même de l'affection de ses ennemis. Le sire d'Albret, Caverlée, le Captal de Buch et Chandos lui-même étaient péniblement affectés en voyant que des dispositions arbitraires et contraires aux lois de la guerre laissaient languir un des plus braves et des plus honorables chevaliers du monde dans une captivité dont on ne lui laissait même pas entrevoir la fin. Une telle injustice leur semblait révoltante, et ils ne pouvaient concevoir que le prince de Galles y prêtât si long-temps les mains. Déjà, d'une manière indirecte, ils lui donnèrent à

entendre que tout le monde en murmurait, et qu'il serait équitable de mettre Du Guesclin à rançon, comme avaient été mis les autres généraux français pris avec lui à la bataille de Navarette. Le prince ferma l'oreille à toutes les allusions, à toutes les ouvertures qui lui furent faites sur ce sujet.

Un jour enfin, qu'à la suite d'un grand festin, il se trouvait dans un état de gaîté qui paraissait le disposer davantage à la bienveillance, et qu'il venait de se retirer dans sa chambre accompagné seulement de ses plus intimes amis, le sire d'Albret, qui était du nombre, se décida à rompre la glace et à aller droit au but. Prenant donc la parole, d'abord avec ménagement, il lui demanda s'il pourrait, sans l'offenser, lui rapporter un bruit qui courait par la ville sur son sujet, et qui était déjà parvenu plus d'une fois à ses oreilles? — « Vous le pouvez sans crainte, » lui répondit Edouard, et je n'aurais aucun sujet de me louer de » celui de mes courtisans qui ne me rapporterait pas tout ce qu'on » oserait avancer quelque part contre mon honneur et ma réputation. » — Eh bien! donc, monseigneur, répliqua d'Albret, on dit que » vous ne retenez ainsi indéfiniment Du Guesclin en prison que » parce que sa valeur et son épée vous portant ombrage, qu'en un » mot vous le craignez. » Ce discours enflamma le prince; sa figure, dont la pâleur naturelle était encore augmentée par la maladie et la souffrance, se teignit de pourpre; il sentit son cœur se soulever d'indignation. Prenant pourtant de l'empire sur lui-même, il répondit avec un calme apparent, mais d'une voix haute et fière: « Je ne » connais pas la crainte, et, pour vous faire voir que je ne redoute » pas Du Guesclin plus que quelqu'autre que ce soit, qu'on aille le » chercher sur-le-champ et qu'on le conduise en ma présence; » là, devant vous tous, non seulement je le mettrai à rançon, » mais encore je le laisserai le maître d'en fixer lui-même la » valeur. »

Des écuyers furent aussitôt envoyés à la prison pour y chercher Du Guesclin. Ils le trouvèrent dans sa chambre, assis sur le bord de son lit et causant pour se désennuyer avec un des valets du concierge qui le servait habituellement. Un des écuyers anglais

le salua en lui disant qu'il venait lui apporter une bonne nouvelle. — « Puisqu'il en est ainsi, dit le chevalier breton, vous » ne me la direz pas sans que j'aie auparavant bu à votre santé » pour vous en remercier par avance, car il y a long-temps que » bonne nouvelle aucune n'est venue me sonner aux oreilles. » — Il fit aussitôt apporter du vin, et, après avoir trinqué avec les écuyers, ils lui dirent qu'il était question de lui rendre la liberté et qu'ils avaient ordre de l'emmener sur-le-champ chez le prince de Galles, qui voulait le voir pour traiter de sa rançon avec lui-même. A ces paroles inattendues, Du Guesclin fut si transporté de joie, si empressé d'obéir à cet ordre favorable, qu'il suivit en hâte les deux écuyers, sans s'être donné le temps de changer de vêtement et de prendre des habits convenables.

Il parut donc devant le prince vêtu d'une grosse casaque de drap gris toute usée, ainsi qu'un pauvre prisonnier. Chandos, Cavalée, le comte de l'Isle, le sire de Pamiers, le sénéchal de Bordeaux et plusieurs autres chevaliers, qui alors environnaient le prince, ne purent se retenir de rire en voyant la mauvaise mine et le piteux accoutrement du captif. Edouard partagea l'hilarité générale, puis lui demanda d'un ton de bienveillance comment il se portait. « *Sire*, répondit Bertrand, *quand il vous plaira* » *il me sera mieulx; et ai oy long-temps les souris et les* » *rats de Bordeaux, mais le chant des oyseaulx de mon* » *pays nou ja pieçà.* — Je veux vous donner le moyen d'en » avoir la joie, lui dit le prince. Le bruit court que je ne vous » garde si long-temps prisonnier que parce que je vous redoute; » on se trompe, Messire Bertrand, je ne connais pas la peur. » Je considère les braves gens, je les aime, mais je ne les crains » pas. Ainsi donc, soyez libre, je vous mets à rançon. »

Du Guesclin, s'inclinant profondément, remercia le noble prince de la grâce qu'il lui faisait; puis il le supplia de considérer que ses moyens pécuniaires étaient fort bornés; que le peu de fortune qu'il possédait, il l'avait acquis à la guerre, et qu'il avait engagé presque tout son bien, avant la campagne de Castille, pour procurer des chevaux aux hommes de sa compagnie; qu'en outre,

il devait à Bordeaux dix mille livres, pour la dépense qu'il avait faite en prison. En conséquence, il osait espérer que le prince le traiterait modérément pour sa rançon. Edouard fut curieux de savoir à quoi il avait employé les dix mille livres qu'il disait avoir dépensées dans sa prison, et il le lui demanda. — « *Sur mon foy,* » *monseigneur,* lui répondit naïvement Du Guesclin, *je les ay* » *despendu à boyre, à mengier, jouer, et faire aumosnes et* » *largesses.* »

Le prince, qui voulait l'éprouver et voir par lui-même si le héros breton avait le cœur aussi élevé que le bras vigoureux, lui dit : « Messire Bertrand, je sais que vous êtes de pauvre maison, » et je veux vous traiter en conséquence. Il ne tiendra qu'à vous » que je ne vous rende sur-le-champ la liberté sans qu'il vous » en coûte une obole. Je me contenterai de votre parole d'honneur » que vous ne porterez jamais les armes ni contre moi, ni contre » le roi mon père, ni contre les alliés de l'Angleterre. Je me » charge en outre, à cette condition, de payer les dettes que » vous avez contractées à Bordeaux. — Vous me mésestimeriez si » j'acceptais, monseigneur, répondit fièrement le chevalier, et je » m'étonne qu'un si grand prince que vous puisse me faire une » proposition semblable. J'aime mieux terminer mes jours en prison » que d'y adhérer jamais. Mes services appartiennent au roi de » France, pour qui j'ai porté les armes toute ma vie, et je ne » me départirai jamais du dévouement et de la fidélité que je dois à » mon souverain. — Je m'attendais à cette fière réponse, repartit le » prince avec satisfaction ; elle me fait voir, généreux Bertrand, que » vous êtes digne en tout de votre renommée. Fixez donc vous-même » le prix de votre rançon et, quel qu'il soit, je m'en tiendrai » satisfait. » Du Guesclin, qui, aux propositions du prince, s'était senti émouvoir d'un noble orgueil, répondit sans hésiter qu'il se taxait à cent mille florins d'or, que la liberté d'un homme qui avait commandé en chef des armées royales ne pouvait se racheter à un moindre prix. Edouard fut comme stupéfait de cette réponse : il ne pouvait faire accorder cette énorme somme avec ce que son captif avait dit de son indigence, et il fut prêt

à se fâcher, croyant qu'il se moquait de lui. « *Cet homme veut* » *se gaber de moi*, » dit-il aux seigneurs qui l'entouraient. Du Guesclin, devinant ce qui se passait en lui et craignant de l'irriter, se reprit en disant : « Eh bien ! donc, soixante mille francs d'or ; » je n'en rabattrai pas un denier. — Mais comment pourrez-vous » me payer une telle somme, lui demanda Edouard, puisque » vous vous dites si pauvre ; je vous assure que je vous aurais » délivré pour dix mille francs. — Monseigneur, répliqua Bertrand, » les rois de France et d'Espagne en paieront la moitié, et j'ai » des amis en Bretagne qui m'ouvriront volontiers leurs bourses ; » enfin si, malgré ces ressources, les finances manquaient encore, » toutes les femmes et filles de France fileront leurs quenouilles » pour avoir de quoi payer du fruit de leur travail le prix de » ma rançon. »

Dès ce moment, Du Guesclin fut libre sur parole et se disposa à partir pour aller chercher l'argent qui devait payer sa liberté. Quant à ses dettes, Chandos proposa de les acquitter sur-le-champ et lui offrit sa bourse, dans laquelle Du Guesclin ne voulut prendre que ce qui lui était nécessaire pour les frais de son voyage. En attendant le départ du chevalier, le prince de Galles le logea dans son propre hôtel.

Le bruit de sa délivrance ne se fut pas plus tôt répandu dans Bordeaux qu'une foule d'habitants s'attroupèrent dans les avenues de l'hôtel du prince pour tâcher d'apercevoir ce célèbre Du Guesclin, dont la renommée publiait partout la magnanimité et la valeur. Ces attroupements devinrent bientôt si considérables que pour les dissiper les officiers d'Edouard ne virent pas d'autre moyen que de prier le héros de contenter le désir impatient de ce peuple et d'avoir la complaisance de se montrer. Il s'y prêta volontiers et parut sur un balcon accompagné de quelques chevaliers anglais, avec lesquels il affecta de s'entretenir. En le voyant, les bons bourgeois de Bordeaux, frappés de sa laideur et de sa disgracieuse tournure, dirent qu'il avait la mine d'un vrai chef de bandits bien plutôt que d'un chevalier, et trouvèrent qu'on avait grand tort de le relâcher, parce que sans doute, pour trouver

l'argent de sa rançon, il allait se mettre à brigander et ravager le plat pays. Leurs femmes se disaient entre elles : « *Pourquoy » avons-nous icy musé et nostre mestier délaissié, pour re- » garder un tel damoisel, qui est un laid chevalier et mau » taillié.* » Mais il s'en trouva plusieurs dans cette foule qui rectifièrent l'opinion qu'on prenait de lui sur sa mauvaise mine et qui disaient tout haut : « Ce chevalier que vous trouvez si » laid est le plus généreux et le plus brave d'entre les braves ; » il n'y a ni ville ni citadelle, tant forte qu'elle soit, dont il » ne sache venir à bout, et sa vertu est tellement estimée dans » toute la France, qu'il n'y existe pas une âme qui ne se cotise » volontiers pour payer sa rançon. »

La princesse de Galles n'était pas alors à Bordeaux : elle se trouvait à Angoulême dont elle préférait le séjour ; mais lorsqu'elle apprit que son époux avait fait sortir Du Guesclin de prison et qu'il allait partir pour se rendre dans ses foyers, elle écrivit à Edouard pour le supplier de le retenir encore quelques jours et qu'elle allait venir de suite à Bordeaux, voulant absolument profiter de l'occasion pour voir cet homme extraordinaire, dont elle avait tant entendu parler.

Le prince ayant témoigné à Du Guesclin le désir de son épouse, celui-ci consentit avec plaisir à retarder son départ pour obéir aux souhaits d'une dame, lesquels d'ailleurs étaient si flatteurs pour lui. La princesse arriva promptement à Bordeaux. Bertrand lui fut présenté ; elle le reçut avec une grâce si séduisante qu'il en fut pénétré : il s'était jeté à ses genoux, elle le releva et voulut l'embrasser. Sur quoi le chevalier breton se mit à dire : « Je cuydois jusqu'ici estre le plus laid chevalier » de France, mais je commence à avoir de moy opinion meil- » leure, puisqu'une si belle et grande dame me octroye tant » de faveur. » (Ancienne chronique.)

La princesse le fit dîner avec elle, puis ayant su à quelle énorme somme sa rançon était taxée, elle fit éclater la grandeur et la générosité de son âme en voulant elle-même contribuer au paiement de cette rançon. Elle fit présent à Du Guesclin

d'une somme de dix mille francs, qui lui furent comptés sur-le-champ. Son ami Caverlée, qui s'était fort enrichi par le butin qu'il avait fait en Espagne, lui offrit vingt mille francs.

O générosité des temps chevaleresques, heureux les siècles qui te virent briller d'un si bel éclat! C'est dans un de ces siècles, que la sécheresse de l'âme des hommes de notre époque qualifie de barbares, que l'on voit un héros, justement redouté de ses ennemis, recevoir d'eux-mêmes les moyens de briser les liens qui retenaient sa vaillante épée au fourreau. C'est des mains d'une princesse d'Angleterre, c'est de celles de Chandos, de Caverlée, guerriers ses rivaux, ses adversaires, que Du Guesclin, leur prisonnier, reçoit en grande partie l'argent avec lequel il doit payer sa rançon! Peut-on, nous le demandons, peut-on citer de nos jours un seul exemple d'un désintéressement si généreux, d'une grandeur d'âme si admirable?

Du Guesclin, après avoir exprimé sa vive reconnaissance au prince, à la princesse et à tous ses amis, quitta enfin Bordeaux. Il avait été convenu entre Édouard et lui que, lorsqu'il aurait recueilli le complément de la somme fixée pour sa rançon, il reviendrait lui-même l'apporter; qu'en attendant, il ne lui serait permis de prendre part à aucun combat, ni même de porter son épée, comme étant jusque-là prisonnier sur parole; enfin, si contre toute attente il ne réussissait pas à ramasser l'argent nécessaire au rachat de sa liberté entière, il reviendrait loyalement se reconstituer prisonnier à Bordeaux.

Du Guesclin, cheminant sur un roussin de voyage, accompagné d'un seul valet de chambre, était à peine à une lieue de cette ville, qu'il rencontra un pauvre écuyer, marchant à pied, lequel ayant servi sous lui en Espagne le salua et le félicita de ce qu'il le voyait enfin libre dans la campagne, après avoir si longtemps langui dans une prison. Bertrand le reconnut et lui demanda où il allait lui-même en si piteux équipage. L'écuyer lui répondit qu'ayant été mis à rançon, on lui avait permis de l'aller chercher lui-même; qu'il s'était rendu dans son pays, afin d'y trouver de l'argent, mais qu'il n'avait pu réussir à faire la somme qui

lui était demandée, et que par conséquent il était obligé de s'aller remettre en prison à Bordeaux. — Combien te faut-il ? » dist Bertran. — Sire, il me faut cent frans. — Ce n'est pas » moult, dist Bertran. Avecques ce, t'en faut-il cinquante pour » avoir un bon cheval et autres cinquante pour toy ramener ? » Adoncques, commanda Bertran à son chambellan, baillez » lui deux cens frans que je lui donne. Si est bon homme d'ar- » mes, et le congnois bien. Il me viendra servir quand j'en » auray besoing. — Sire, dist l'escuier, Dieu vous doint bonne » vie et longue. Vous m'avez délivré d'un très mauvais glouton, » qui m'a bien tenu l'espace de trente jours les grésillons » ès doiz et les fers aux jambes. » (Ancienne chronique de Du Guesclin.)

Avant de se séparer de cet écuyer, Du Guesclin lui demanda d'où il venait. Celui-ci lui répondit qu'il venait de Tarascon et que cette ville était en ce moment assiégée par le duc d'Anjou, alors en guerre contre la reine de Naples, laquelle lui détenait injustement cette ville et quelques autres en Languedoc sur lesquelles elle revendiquait des droits illusoires. En apprenant cette circonstance, Du Guesclin, dont l'ardeur belliqueuse, trop longtemps comprimée pendant sa captivité, se réveillait avec toute son énergie, déplora le malheur de sa position qui ne lui permettait pas de prendre les armes pour aller seconder à ce siége les efforts du frère de son roi, prince dont il avait déjà été si honorablement accueilli, lorsqu'il conduisait les grandes compagnies en Espagne, et pour lequel il se sentait naturellement beaucoup d'inclination. Il pensa cependant que, s'il ne pouvait le secourir de ses armes, rien ne s'opposait à ce qu'il l'aidât de ses conseils, et il était certain que par là il pouvait encore lui être utile. Il se hâta donc de se rendre devant Tarascon, ce qui d'ailleurs ne le détournait presque pas de sa route, son intention ayant toujours été, avant de gagner la Bretagne, de passer par Paris, afin d'y rendre ses hommages au roi.

* Son valet de chambre.

** Les poucettes ou menottes.

Arrivé au camp du duc d'Anjou, ce prince, qui était loin de l'attendre, fut en le voyant bien agréablement surpris. Il s'informa avec empressement de l'état de ses affaires. Bertrand lui dit que tout allait bien, mais que tout serait encore mieux quand il aurait trouvé de quoi acquitter sa rançon. Le duc à ces paroles lui offrit encore de l'aider d'une forte somme, que le chevalier ne refusa pas, et pour lui en témoigner sa reconnaissance, il lui jura que encore qu'il ne lui fût pas permis de porter les armes, il ne s'éloignerait pas de sa personne qu'il ne l'eût rendu maître de Tarascon. Louis d'Anjou lui promit que toutes les opérations du siége ne seraient plus désormais dirigées que par ses conseils.

Peu de jours après, Olivier Du Guesclin, Alain de la Houssaye, le sire de Lescouët et les frères Mauny, tous depuis peu délivrés de prison, arrivèrent au quartier-général du duc où ils furent transportés de joie en retrouvant Bertrand, leur ancien commandant. Comme ils étaient tout-à-fait affranchis, celui-ci les exhorta à faire de leur mieux et à ne se point épargner pour le service du prince de France.

Jusqu'alors Tarascon avait opposé aux assiégeants une résistance très forte; mais un espion, qui parvint à s'y introduire, avertit le gouverneur que le fameux Du Guesclin et plusieurs autres chevaliers renommés étaient arrivés au camp. Cette nouvelle le consterna; comment pouvait-il espérer résister désormais à celui qui n'avait jamais jusqu'alors rencontré de place imprenable? Il envoya des émissaires près de la reine de Naples pour la prier de lui faire parvenir quelques troupes de renfort, qui pourraient se jeter dans la place. Mais le duc d'Anjou, qui la tenait étroitement bloquée, avait fait établir un pont de bateaux sur le Rhône; au moyen de ce pont, ses propres soldats pouvaient passer le fleuve et arrêter sur son autre rive tout secours qui pourrait arriver de ce côté, le seul qui fût resté ouvert.

Utilement secondé par l'expérience et les avis de Du Guesclin, le duc pressa le siége avec plus de vigueur que jamais. Il fit

établir devant la place une batterie de douze catapultes et de six balistes qui lançaient de lourdes pierres avec lesquelles les remparts étaient continuellement balayés de quiconque osait s'y montrer. Bertrand ne quittait pas cette batterie redoutable. Se mêlant parmi les ingénieurs qui en faisaient agir les machines, il en observait, en étudiait avec attention et la construction et le jeu. Il se convainquit par ses observations que, quel que fût l'effet de ces instruments de guerre, celui de l'artillerie à feu, dont l'usage commençait à se répandre, était bien plus prompt et bien plus efficace. Il comprit combien il serait avantageux de suppléer par les canons et la poudre aux défauts qu'offraient ces machines compliquées, dont le jeu était lent et le transport si difficile, qu'on préférait la plupart du temps les construire sur place : ce qui, au reste, ne se pouvait faire aisément quand la ville assiégée se trouvait en pays dépourvu de bois.

Bientôt les assiégeants eurent fait aux murailles une brèche praticable et plusieurs assauts furent donnés. Mais les habitants et la garnison se défendirent avec tant de valeur qu'ils ne purent être forcés. Du Guesclin, voyant par là que le siége pourrait bien traîner en longueur, essaya de les intimider, et étant monté à cheval, sans épée pour ne point violer sa parole, mais seulement tenant une baguette blanche à la main comme bâton de commandement, il s'approcha du bord des fossés et demanda à parlementer. Les principaux bourgeois de la ville accoururent sur le rempart pour écouter ce qu'il voulait leur proposer. « Or, » leur dist Bertran, se ne vous vous rendez de bonne voulenté » j'ay fait vœu à Dieu et à Saint-Yve que je y seray si longue- » ment, que par force de assault vous auray. Et à tous les ri- » ches bourgeois feray trencher les testes. Et le demourant, » c'est assavoir la moyenne gent, femmes et enfants et autres » pouvres, feray vuider de la ville sans or et sans argent, tous » nuz comme ils nasquirent. « (Ancienne chronique.)

Ces menaces, dans la bouche d'un tel homme, produisirent tout l'effet qu'il en avait espéré. Les bourgeois, intimidés, pressèrent le gouverneur de capituler, ce qu'il fut forcé de faire.

Au moment où la ville ouvrait ses portes au duc d'Anjou, une troupe de Provençaux à la solde de la reine de Naples arrivait pour la secourir; mais Olivier de Mauny, à la tête de sa compagnie, les attaqua et les défit en un instant.

Louis d'Anjou, ayant pris possession de la ville de Tarascon et reçu la soumission de ses habitants, Du Guesclin, quitte de son engagement envers lui, en prit congé, et après avoir fait promettre à ses anciens compagnons, les Mauny, les La Houssaye, les Lescouët, etc., de se rendre près de lui au premier mandement de sa part, il continua son chemin vers Paris. Mais, avant d'y arriver, il fit éclater encore son humeur généreuse et libérale, surtout envers les gens de guerre, dans une rencontre que nous allons rapporter.

Dix hommes d'armes, chevaliers ou écuyers, sortis récemment comme lui des prisons de Bordeaux, se rendaient aussi sur parole dans leur pays pour y chercher de quoi payer leur rançon. Ils étaient fort pauvres, mal vêtus et en triste équipage. Arrivant sur le soir dans une hôtellerie, ils y demandèrent à souper et le gîte pour la nuit. L'hôte leur trouva un air si misérable qu'il ne se souciait pas trop de les recevoir, et il hésitait à leur aller tirer du vin qu'ils lui avaient demandé, craignant qu'ils n'eussent pas de quoi le payer. L'un des écuyers, s'apercevant de son inquiétude, le rassura en lui disant que, quoi qu'effectivement ils ne fussent pas riches, puisqu'ils sortaient des prisons de Bordeaux, où ils avaient été retenus en même temps que leur général Du Guesclin, ils n'en avaient pas moins encore ce qu'il leur fallait pour payer leur écot. L'hôte n'eut pas plutôt appris qu'ils étaient des officiers de ce guerrier illustre, pour lequel il professait une grande admiration, qu'il leur dit qu'il ne recevrait pas d'eux un seul denier, et qu'à la considération de ce grand capitaine, il voulait les traiter gratuitement et les régaler de son mieux. Aussitôt il leur fit servir des pâtés, des viandes rôties et de son meilleur vin.

Ces hommes d'armes, tout en buvant et mangeant en voyageurs affamés, racontèrent à l'aubergiste comment Du Guesclin, taxé à soixante mille florins de rançon, était aussi parti de Bordeaux

sur sa paroisse pour aller chercher cette somme. Un aubergiste apprenant cette nouvelle, dit que, pour contribuer à la lui faire trouver, il se saignerait à blanc s'il le fallait; qu'il avait dix chevaux dans son écurie, cinq cents moutons dans ses bergeries, autant de pourceaux dans ses étables et plus de trente muids de vin en cave; qu'il vendrait tout cela de bon cœur s'il le fallait pour assister ce brave général, l'appui du pauvre peuple et l'ornement de la France. « *Et*, ajouta-t-il, *par Dieu qui peind en croix, et le tiers jour suscita, je vendrois aussi tous les draps que ma femme avoit aquatez quand feusmes mariez.* »

Tandis que l'hôte, attablé avec les gens d'armes, trinquait joyeusement avec eux à la santé de Du Guesclin, le hasard voulut que celui-ci arrivât précisément à la même hôtellerie. Il y entra et y demanda à loger. A son aspect, les gens de guerre qui le reconnurent aussitôt, se levèrent et le saluèrent avec toutes les démonstrations du plus profond respect. Du Guesclin reconnut bien aussi ses anciens compagnons d'armes de Navarette; mais, les voyant si mal vêtus et presque en haillons, il leur demanda si, depuis leur départ de Bordeaux, ils avaient fait quelques mauvaises rencontres et avaient été dévalisés par des voleurs. L'un d'eux répondit pour tous que, lorsqu'ils avaient été faits prisonniers en Espagne, ils avaient eu le malheur de tomber entre les mains de gens si avides et si intraitables qu'on les avait dépouillés de tout et traités avec tant de rigueur; qu'en effet leur misère était grande; qu'ils n'auraient même pu payer l'excellent repas qu'ils venaient de faire, si leur hôte ne le leur eût donné généreusement gratis, par cela seul qu'ils lui avaient dit qu'ils étaient de ses anciens soldats, et que, à sa considération il les nourrirait ainsi tant qu'ils voudraient.

Du Guesclin, ému du bon cœur de cet homme, qui d'ailleurs ne le connaissait pas, l'embrassa cordialement et se mit sans façon à table avec eux tous. A la fin du repas, il demanda aux hommes d'armes à combien se montait le total de leur rançon. Ils lui répondirent que pour tous dix cela se montait à environ quatre mille francs. « Ce n'est pas une affaire, » leur répliqua

» Bertrand; vous n'irez pas plus loin pour les trouver : je vais
» vous les faire donner, et, de plus, deux mille autres livres
» pour vous remonter, vous équiper et vous aider à faire votre
» voyage. Quant à ce bon hôte, qui vous a si bien régalés
» pour l'amour de moi, il mérite aussi une récompense,
» et je veux reconnaître l'affection qu'il témoigne aux pauvres
» militaires. »

Là-dessus, il fit venir son valet de chambre qui avait soin de son bagage et lui commanda de compter six mille francs aux hommes d'armes et mille francs à l'aubergiste. Tous comblèrent de bénédictions et de remercîments le généreux Du Guesclin. Le lendemain, ils se séparèrent : Bertrand continua son chemin vers Paris et les hommes d'armes, pleins de joie et de reconnaissance, retournèrent à Bordeaux pour s'acquitter. Mais, avant d'y arriver, ils prirent soin de se faire habiller proprement et d'acheter de bons chevaux avec lesquels ils rentrèrent dans cette ville dans un équipage parfaitement convenable à des gentilshommes. Toutefois, cette petite vanité pensa leur coûter cher : les Anglais, dont ils étaient prisonniers et qui connaissaient leur indigence, les voyant revenir si promptement et dans un équipage si leste et si propre, s'imaginèrent qu'ils n'avaient pu se remettre en tel état qu'en dévalisant les passants, et que sans doute ils avaient fait sur les chemins quelques vols considérables. Le sénéchal de Bordeaux voulut même les faire arrêter, tant la chose lui parut probable. Les pauvres diables racontèrent à ce magistrat la rencontre qu'ils avaient faite de leur général Du Guesclin, et que c'était à sa seule générosité qu'ils avaient dû les moyens de remonter leur équipage et de payer leur rançon. Leurs récits à tous furent tellement conformes, et ils les attestèrent par tant de serments, que le sénéchal ne douta plus qu'ils n'eussent dit la vérité et qu'il les renvoya libres, mais avec une grande frayeur d'avoir été si près de la potence. L'aventure s'ébruita dans tout Bordeaux, où chacun admirait la libéralité de Bertrand. Elle vint jusqu'aux oreilles du prince de Galles, qui, à l'heure de son dîner, manda le sénéchal pour se la faire raconter par lui-même.

La princesse, entendant son récit, dit que, loin de regretter l'argent qu'elle avait donné à Du Guesclin, elle aurait voulu lui en donner le double puisqu'il en faisait un si noble usage. Son époux ajouta que ce brave chevalier avait de si grandes qualités de valeur et de générosité, qu'il était certainement incomparable et n'avait point son semblable dans tout l'univers. C'était par de telles actions que Du Guesclin se rendait surtout cher à tous les gens de guerre, qui le considéraient comme leur appui, comme leur père, et se seraient mille fois sacrifiés pour lui. Aussi, dans toute la France, c'était toujours à qui servirait sous ses ordres, et il n'eût pas été embarrassé d'y lever promptement une armée, tant il y avait d'empressement à se ranger sous ses drapeaux.

Cependant, après quelques autres aventures du genre de celles que nous venons de raconter, il arriva naturellement que notre Bertrand, en semant ainsi son argent le long des chemins pour procurer la liberté aux autres, arriva à Paris la bourse fort légère, et qu'il ne lui restait pas grand'chose des sommes que la princesse de Galles, le duc d'Anjou et Chandos lui avaient données.

Le premier soin de Du Guesclin, dès son arrivée dans la capitale, fut de se rendre au palais des Tournelles * pour présenter ses devoirs

* Le palais des Tournelles, séjour favori de Charles V quand il était dans sa capitale, était situé vers le haut de la rue Saint-Antoine, entre l'église de Sainte-Catherine du Val des Écoliers et la Bastille, qu'à l'époque dont nous parlons on commençait à bâtir. Ce palais, qui doit son nom aux nombreuses tourelles dont il était flanqué, consistait en deux vastes bâtiments décorés avec tout le luxe d'ornement de l'architecture gothique. Chacun d'eux, séparé des autres par une cour en forme de croix, avait un corps-de-logis et deux ailes à plusieurs étages. Tous les angles rentrants ou saillants en étaient munis d'une tourelle, dont le toit en flèche était couvert de plomb doré et surmonté de girouettes également dorées.

La porte principale du palais des Tournelles donnait sur la rue Saint-Antoine. Au côté opposé était un enclos immense, qui renfermait de vastes et beaux jardins, où le roi aimait à se promener d'autant plus souvent, que la faiblesse de

au roi. Charles V reçut son vaillant breton avec la satisfaction la plus vive et lui prodigua toutes les marques les plus flatteuses de sa royale affection. Il le retint dix jours à Paris, pendant lesquels il le fit venir souvent près de sa personne. Il eut en particulier de longs entretiens avec lui et se plut à entendre de sa bouche même le récit de toutes ses aventures et de toutes les circonstances de la guerre d'Espagne, ce dont Du Guesclin lui rendit un compte aussi détaillé que fidèle, ajoutant que, dès que sa rançon serait payée, il retournerait, sous le bon plaisir de sa majesté, prêter à D. Henri le secours de son bras et punir, une fois pour toutes, l'assassin de Blanche de Bourbon. Charles V approuva ce noble projet; mais il lui fit promettre que si, même au milieu de cette nouvelle entreprise, la France avait besoin de son épée, il quitterait tout pour se rendre aux ordres de son souverain naturel. Le chevalier breton lui jura que, dans ce cas, rien ne pourrait le retenir loin de la France, à laquelle, avant tout, il devait ses services. Après avoir pris congé du roi et de la cour, où la faveur dont il jouissait lui faisait plus d'un jaloux, il prit le chemin de la Bretagne.

Il n'était pas sans quelque inquiétude en approchant de cette province : elle était alors sous la domination de ce Jean de

sa santé ne lui permettait pas de se distraire par le violent exercice de la chasse.

Cet enclos, de figure à peu près trapézoïde, était flanqué de distance en distance par d'assez fortes tours, alternativement rondes et carrées, et sur lesquelles les archers du corps montaient la garde jour et nuit. Du côté de l'est, l'enclos venait se joindre aux fortifications de Paris, proche la porte Saint-Antoine.

Tous les alentours des Tournelles, du côté du nord et de l'ouest, n'étaient que des champs et des cultures, qui pourtant se trouvaient compris dans la nouvelle enceinte que Charles V faisait alors bâtir pour enclore sa capitale d'une nouvelle ligne de fortifications.

La Place Royale d'aujourd'hui occupe une grande partie de l'emplacement où se trouvait le palais des Tournelles, abandonné et démoli au seizième siècle, après la mort de Henri II.

Montfort contre lequel il avait porté les armes pendant vingt ans, et dont il avait été le plus dangereux adversaire tant que vécut Charles de Blois. Il craignit que le duc trouvât mauvais qu'il se permît de revenir ainsi dans ses domaines. A tout hasard, il jugea prudent de le pressentir sur ce sujet; et s'étant arrêté à Craon, en Anjou, il envoya de là un de ses écuyers à Nantes, où Jean IV tenait sa cour, pour le saluer de sa part et lui demander s'il aurait pour agréable qu'il revînt en Bretagne dans ses foyers domestiques. Le duc avait trop d'esprit et de droiture pour repousser un guerrier admiré de toute l'Europe et auquel il ne pouvait reprocher la fidélité qu'il avait gardée jadis envers son compétiteur, puisqu'il croyait le bon droit de ce côté. Il fit donc répondre à Du Guesclin qu'il pouvait rentrer en toute sécurité dans sa province natale, qu'il y serait le bienvenu, et que tout le monde, lui-même le premier, serait charmé de l'y revoir.

Sur cette réponse favorable, Du Guesclin continua sa route; mais, malgré l'invitation gracieuse du duc, on ne trouve nulle part qu'il jugea à propos de s'y rendre. Au lieu de prendre le chemin de Nantes, en quittant l'Anjou, il suivit celui de Rennes, d'où, passant par Broons, lieu de sa naissance, il gagna la Roche-Derrien, seigneurie qui lui appartenait et où il retrouva son épouse, Tiphaine Raguenel.

Son premier soin fut de se concerter avec elle pour amasser l'argent de sa rançon, et sur ce sujet il lui dit qu'il fallait qu'elle lui remît les fonds provenant du revenu de ses terres et qu'elle avait touchés en son absence; il ajouta que, ces fonds ne pouvant encore suffire, il leur faudrait vendre toute leur vaisselle et même ses bagues et ses joyaux.

Tiphaine lui répondit que, s'il avait compté sur ces ressources pour s'acquitter envers le prince de Galles, il allait éprouver une grande déception; car de son chef elle en avait déjà fait usage et les avait employés à payer les rançons d'un grand nombre de pauvres écuyers et soldats bretons, qui avaient servi avec lui en Espagne, avaient été pris à Navarette et avaient été

envoyés sur parole dans leur pays pour y chercher de quoi se racheter; ce que la plupart n'ayant pu faire, elle y avait suppléé de son propre mouvement et avait employé à cela, non seulement tout l'argent de leurs revenus, mais encore celui qu'elle avait pu faire en vendant leur vaisselle et ses propres bijoux, sûre qu'elle était, ajouta-t-elle, que son époux ne désapprouverait pas sa conduite à cet égard.

Loin de la désapprouver, Du Guesclin l'embrassa tendrement et lui fit mille caresses de ce qu'elle l'avait si bien jugé d'après la noblesse de ses propres sentiments. Il lui dit qu'il aurait agi lui-même comme elle l'avait fait envers ses pauvres compagnons d'armes; que, pour ce qui regardait le paiement de sa rançon à lui, il n'en était pas en peine, et que, s'il n'avait plus d'argent, il en trouverait dans la bourse de ses amis.

En effet, le maréchal de Beaumanoir, le vicomte de Rohan, Charles de Dinan, l'évêque de Rennes, le sire de Craon et autres seigneurs, informés de son dénûment, se cotisèrent pour lui fournir la somme qui lui était nécessaire et rendre à la France, à l'Espagne, le valeureux Du Guesclin. Le comte de Laval seul lui donna quarante mille francs.

Notre héros, se trouvant donc en fonds, et ayant reçu les visites et les félicitations de ses parents, de ses amis, en un mot de presque toute la noblesse de Bretagne, de Normandie et d'Anjou, se remit en route pour Bordeaux, impatient d'acquérir promptement sa délivrance entière et d'acquitter la parole qu'il avait donnée au prince de Galles de lui remettre lui-même le prix de sa rançon.

Mais, irrésistiblement entraîné par sa générosité naturelle, il courut encore risque de voir sa captivité se prolonger indéfiniment, s'il n'eût rencontré des âmes aussi généreuses que la sienne. En passant par La Rochelle, il y trouva un grand nombre de ses anciens hommes d'armes, débris encore de l'armée de Navarette, et qui étaient retenus prisonniers faute d'avoir de quoi se libérer par argent. Traités durement par leurs vainqueurs, ces pauvres hommes d'armes étaient dans la plus grande misère

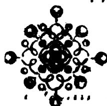
et souffraient de mille privations. Bertrand ne put les voir sans être profondément ému; et, suivant sans plus réfléchir les premiers mouvements de sa belle âme, il donna pour payer leur rançon tout l'argent qu'il avait apporté de Bretagne pour acquitter la sienne. Il les délivra tous; mais il arriva à Bordeaux sans qu'il lui fût resté un seul florin.

En cet état, il alla se présenter devant le prince de Galles, qui le revit avec plaisir et lui dit qu'il était charmé de pouvoir enfin le rendre libre tout-à-fait, car il avait appris qu'il avait aisément trouvé dans son pays l'argent destiné à payer sa liberté. — « Il est vrai, monseigneur, lui répondit Bertrand; » j'y avais même trouvé au-delà de ce qui m'était nécessaire; » mais j'ai employé toute la somme à briser les fers de plusieurs de mes anciens compagnons d'armes qui, plus malheureux que moi et n'ayant pas les mêmes ressources, couraient risque de mourir prisonniers. De sorte donc que je reviens » près de vous sans un seul denier. — Et comment donc allons-nous nous arranger? lui dit le prince en souriant malgré » son extrême surprise. — La chose sera bien aisée, reprit le » héros breton : je ne suis pas si difficile à prendre ici qu'à » Navarette; je connais le chemin de ma prison; je vais m'y » rendre et me reconstituer votre captif jusqu'à ce que mes amis » aient de nouveau trouvé le moyen de me délivrer. Dieu ne » m'abandonnera pas, sans doute, et bénira la charité que j'ai » eue envers mes pauvres compagnons d'infortune. — Non, sans » doute, il ne vous abandonnera pas, généreux chevalier, reprit le prince attendri, et pour commencer vous ne retournerez point à votre prison. Cette ville vous en servira; demeurez-y sur parole, et habitez mon propre palais jusqu'à ce » que vous ayez recouvré de nouvelles ressources. Libres ou captifs, » des guerriers tels que vous font l'ornement et la gloire de » la cour de tous les princes. »

Du Guesclin se prosterna pour remercier Edouard, qui le releva avec bonté et le recommanda aux soins de ses anciens amis, auxquels il le confia. Chandos et Caverlée prodiguèrent à l'illustre

prisonnier mille marques de leur estime et de leur affection. Mais, cette fois, il ne demeura pas long-temps avec eux : au bout de trois semaines, on vit arriver à Bordeaux des mulets couverts de housses fleurdelisées et chargés de sacs d'argent. Charles V, informé de tout ce qui venait de se passer, envoyait de quoi payer définitivement la rançon de son vaillant Breton (c'est ainsi qu'il appelait toujours Du Guesclin). Dom Henri lui-même, toujours occupé au siége de Tolède, envoya dans ce même but des sommes considérables ; de sorte que Du Guesclin se trouva avoir tout-à-coup bien au-delà de ce qu'il lui fallait pour s'acquitter. Il fut libre enfin de quitter la cour du prince de Galles, emportant avec lui l'estime et les regrets de tous ceux qui l'y avaient connu.

Il se rendit promptement à Toulouse, où il avait donné rendez-vous à ses anciens compagnons d'armes, et où il engagea de plus quelques soldats. Ayant ainsi réuni un millier de combattants, il reprit avec empressement le chemin de l'Espagne. Il rentra dans ce pays par les défilés de Roncevaux, si célèbres dans les fastes de notre chevalerie par la mort de Roland, ce paladin fameux, neveu de l'empereur Charlemagne, qui y fut tué en 778. Puis, marchant à grandes journées, il rejoignit D. Henri devant la ville de Tolède, dont ce prince n'avait pu s'emparer encore.



CHAPITRE XI.

SOMMAIRE.

Seconde campagne de Du Guesclin en Espagne. — Continuation du siége de Tolède. — Alliance de D. Pedro avec les princes sarrasins. — Bataille de Tolède. — Exploits du Bègue de Villaines. — Défaite de l'armée de D. Pedro. — Triste extrémité à laquelle ce prince est réduit. — Il rencontre un secours inattendu que lui amène D. Fernand. — Défaite des éclaireurs de l'armée franco-espagnole, commandés par Kerantouët. — Du Guesclin prend sa revanche et disperse les ennemis. — Fuite de D. Pedro en Afrique. — Son alliance avec le roi de Fez et son apostasie. — Le roi Ben-Miriam arme en sa faveur. — Il repasse en Espagne à la tête d'une armée formidable. — Bataille de Montiel. — Brillants exploits de Du Guesclin et du Bègue de Villaines. — Ce dernier est fait chevalier sur le champ de bataille par D. Henri lui-même. — Désespoir et fuite de D. Pedro. — Il s'enferme dans la citadelle de Montiel. — Blocus de cette place par l'armée de Du Guesclin. — D. Pedro tente de s'échapper. — Il est pris par le Bègue de Villaines et conduit au camp, où son frère le tue de sa propre main. — Le fort de Montiel se rend. — Du Guesclin est nommé connétable de Castille. — Résistance opiniâtre du gouverneur de Tolède. — Il se soumet enfin à D. Henri. — Message de Charles V, qui rappelle Du Guesclin en France. — Regrets et adieux de D. Henri. — Du Guesclin, avant de quitter l'Espagne, va prendre possession à main armée de son comté de Soria et du duché de Molines, à lui donnés par D. Henri.

D. Pedro, abandonné désormais de tous les princes chrétiens, qui tous successivement lui avaient refusé leur aide, eut recours aux rois de Grenade et de Murcie, auxquels, pour les intéresser à sa cause, il fit les plus belles promesses du monde, entre autres celle d'abjurer le christianisme et d'embrasser la religion de Mahomet, aussitôt qu'ils l'auraient remis en possession de ses

états. Les princes maures, séduits par ces protestations et voyant d'ailleurs des avantages pour leur politique à soutenir la cause de ce roi déchu, lui envoyèrent à Séville, où il s'était retiré, un corps de vingt mille hommes, commandé par un de leurs émirs les plus renommés. Ces vingt mille hommes, joints à dix mille Espagnols que D. Pedro avait encore sous ses drapeaux, composèrent une armée de trente mille combattants qu'il jugea parfaitement suffisante pour faire lever le siége de Tolède.

Avant de se mettre en marche pour cette expédition, l'émir rappela à l'allié de son souverain les promesses qu'il lui avait faites de se faire mahométan et d'épouser la princesse de Grenade pour la faire reine d'Espagne, aussitôt qu'il en aurait ressaisi le sceptre. D. Pedro lui renouvela ces engagements en les appuyant de tous les serments possibles, et l'armée se mit en campagne, s'avançant sur Tolède à grandes journées.

Du Guesclin fut bientôt informé de sa marche et de son approche par des paysans qu'il rencontra en battant l'estrade aux environs de la ville assiégée. Il apprit d'eux que l'ennemi n'en était plus qu'à deux lieues, et, sans perdre de temps, il prit toutes ses mesures pour l'attaquer à l'improviste. Il dépêcha en toute hâte un courrier au camp pour prévenir D. Henri et l'engager à se mettre à la tête de ses meilleures troupes, afin de couper le chemin à l'armée de D. Pedro, laissant le reste continuer le blocus sous les ordres de l'archevêque *, tandis que lui, Du Guesclin, à la tête du petit corps de cavalerie qu'il avait avec lui, chargerait l'ennemi en queue. D. Henri approuva entièrement ce plan improvisé et se mit en devoir de l'exécuter; mais son mouvement ne put avoir lieu si secrètement qu'un espion de D. Pedro ne s'en aperçût et ne fût aussitôt en donner avis à son maître.

Celui-ci, qui avait cru surprendre ses adversaires et les défaire

* L'archevêque de Tolède, ainsi que beaucoup d'autres prélats du moyen-âge, unissait les fonctions militaires à celles du sacerdoce et avait un commandement principal dans l'armée de D. Henri.

par une attaque brusque et inattendue, fut fort déconcerté en apprenant qu'au contraire ils marchaient au-devant de lui et s'apprêtaient à le combattre ; mais il n'y avait plus à reculer et il fallait sans différer davantage courir la chance des armes. Dom Pedro rappela donc tout son courage et chercha par ses discours à exalter celui de ses soldats ; monté sur un superbe cheval tigré, présent du roi de Grenade, il courait de rang en rang, exhortant chacun à bien faire son devoir en combattant avec intrépidité.

Les deux armées furent bientôt en présence et se chargèrent aussitôt. D. Pedro, altéré de vengeance à la vue de son ennemi, se précipita comme un furieux dans les rangs qui lui étaient opposés, frappant à droite et à gauche, abattant tout autour de lui, et cherchant à joindre son frère pour le tuer de sa propre main. Tout pliait devant lui, lorsque le Bègue de Villaines se présenta la hache d'armes à la main et avec une contenance où respirait la valeur audacieuse qui lui était naturelle. A l'aspect de ce brave chevalier, qui se préparait à fondre sur lui, Dom Pedro sentit faiblir son courage ; il s'arrêta d'abord, puis recula et rentra dans le gros de ses troupes pour chercher un abri derrière les lances des Sarrasins ses alliés.

Ceux-ci, qui ne s'intimidaient pas si facilement, attaquèrent l'armée franco-castillane avec une bravoure qui sembla d'abord faire pencher la victoire en leur faveur ; cette armée perdait du terrain et, malgré les efforts et l'exemple du vaillant D. Henri, elle était sur le point d'être enfoncée, lorsque Du Guesclin, à la tête de ses Bretons, sortit du lieu où il s'était posté comme en embuscade, et fondit à son tour sur l'ennemi. Il avait avec lui son frère Olivier, les deux Mauny et le brave Keranlouët, qui, dans cette journée, se couvrit de gloire. Rien ne put résister à l'impétuosité de leur attaque ; ils rétablirent en un moment l'avantage du combat en faveur de D. Henri qui, s'attachant lui-même à la personne de l'émir sarrasin, le perça mortellement d'un coup de lance. Les Infidèles, voyant tomber leur chef, perdirent courage et ne combattirent plus qu'en reculant. Keranlouët tua de sa main le premier ministre de D. Pedro, nommé Jean de Mayeul, et fit encore

d'autres exploits qui ne tardèrent pas à décider la victoire. Le Bègue de Villaines, enchanté de sa bravoure, l'embrassa sur le champ de bataille en lui disant avec transport : « Vray chevalier, » benoîte soit la mère qui te porta ! »

La déroute des ennemis fut complète ; on ne fit aucun quartier aux Sarrasins, presque tous furent impitoyablement massacrés. S'il faut en croire les chroniqueurs, et surtout l'historien Le Fèvre, des vingt mille qui avaient combattu dans cette journée, il n'en échappa que cinq cents, qui purent se soustraire par la fuite à l'impitoyable glaive des vainqueurs. D. Pedro ne dut son salut qu'à la vitesse sans exemple de son excellent coursier arabe, sur lequel il parvint à gagner un bois où il se cacha. Les soldats de D. Henri voulaient fouiller ce bois pour tâcher de s'emparer de la personne du malheureux prince ; mais le prudent Du Guesclin, redoutant quelque embuscade ou autre piége caché, ne le leur permit pas et fit sonner la retraite, content de l'avantage qu'il venait d'obtenir dans cette importante journée. Il détacha seulement quelques coureurs, qu'il chargea de cerner et d'observer le bois, afin qu'en tout cas personne ne pût s'en échapper sans être aperçu.

D. Pedro parvint pourtant à tromper leur vigilance et, grâce à la vitesse de son cheval infatigable, il gagna pays et s'éloigna de ceux qui avaient tant d'intérêt à s'emparer de sa personne. Il arriva le soir même dans la ville de Monteclara, où il prit un instant de repos ; mais jugeant, au froid accueil que lui fit le gouverneur de cette place, qu'il n'y serait pas en sûreté, il ne voulut point y passer la nuit, et, après s'être rafraîchi, il continua sa course fugitive, cherchant à regagner Séville.

Il fut bien inspiré en cette occasion ; car, dès le lendemain, D. Henri et Du Guesclin, avec leur armée victorieuse, se présentèrent à Monteclara, dont le gouverneur leur ouvrit les portes sans résistance. Il en remit les clefs au roi et se reconnut son sujet. Le prince profita de cette occasion pour récompenser le vaillant Bègue de Villaines, qui depuis long-temps le servait avec tant de zèle et de dévouement : il lui fit présent de cette ville

et de tout le territoire qui en dépendait et auquel était attaché le titre de comte.

L'armée ne passa qu'un jour à Monteclara; elle continua sa marche vers le midi de la péninsule. Toutes les petites places qu'elle trouva sur son passage se soumirent volontairement à Transtamarre.

D. Pedro, fuyant toujours devant lui, arriva, accablé de fatigue et le désespoir dans l'âme, devant la forteresse de Montiel. Il espérait y trouver un asile sûr; mais le gouverneur lui en refusa l'entrée. « Eh! quoi, lui dit l'infortuné prince, ne me reconnaissez-» vous pas, ne reconnaissez-vous pas D. Pedro, votre légitime » souverain? — Si, lui répondit le gouverneur, je vous reconnais » fort bien pour D. Pedro, mais non pas pour mon souverain; » votre apostasie et vos cruautés vous ont rendu indigne de ce » titre, et jamais vous ne mettrez le pied dans ma place. » Le prince, furieux de cette réponse, l'accabla de menaces et de malédictions, mais force lui fut de passer outre.

Errant au hasard dans la campagne, ne sachant que devenir et vers quel point de salut il pourrait se diriger, en proie à ses remords, à sa douleur, le malheureux D. Pedro était devenu, malgré ses crimes, un objet digne de pitié. Il était à peu près à six lieues par-delà Montiel, lorsque le hasard lui fit rencontrer un cavalier espagnol, auquel il demanda qui il était et où il allait. Ce cavalier lui répondit qu'il était attaché à la suite de Dom Fernand de Castro, lequel, ayant rassemblé à grand'peine une troupe de quinze cents hommes d'armes pour le service du roi D. Pedro, l'avait expédié en avant pour annoncer à ce prince l'arrivée prochaine de ce renfort.

A cette nouvelle si inattendue, le monarque fugitif sentit renaître l'espérance et reprit quelque courage. « C'est moi-même, » dit-il au cavalier, qui suis le malheureux D. Pedro; conduisez-» moi de suite vers mon fidèle Dom Fernand, dont je ne pourrai » jamais assez reconnaître le zèle et le dévouement à toute épreuve.» Le soldat obéit et guida son souverain avec tant d'habileté qu'il le fit arriver sans péril au corps d'armée que commandait Dom

Fernand. Il le trouva campé dans une prairie arrosée d'un ruisseau, sur les bords duquel les soldats s'étaient baraqués sous des huttes de branchages.

D. Fernand accueillit son roi malheureux avec toutes les démonstrations du dévouement le plus sincère, et, après avoir écouté le récit de ses infortunes, chercha à le consoler en lui faisant entrevoir l'espérance d'un meilleur avenir. L'occasion parut s'en présenter aussitôt; car tandis qu'ils s'entretenaient ensemble, on vint les avertir qu'une petite troupe de guerriers bretons venait d'être découverte à peu de distance, Cette troupe n'était autre qu'un corps de deux cents hommes d'armes, commandés par Keranlouët, et qui marchaient en éclaireurs en avant de l'armée de D. Henri. D. Pedro, charmé de cette nouvelle, pensa que ce serait un beau coup de filet à faire, s'il pouvait faire tomber ce détachement dans une embuscade. Il en fit disposer une derrière des haies, près desquelles Keranlouët et les siens allaient passer. Celui-ci s'en approcha sans défiance et fut attaqué à l'improviste par des forces bien supérieures aux siennes. Sans en être déconcerté, il rangea de son mieux son monde et fit face aux ennemis en criant *N. D. Guesclin.* La valeur suppléant au nombre, il résista long-temps avec avantage, mais enfin toute l'armée de D. Fernand, arrivant pour prendre part à l'action, il fut accablé par l'immense supériorité numérique des Espagnols : tout son monde fut taillé en pièces; il parvint lui neuvième à se tirer de la mêlée et à se réfugier dans un fourré épais où, après être resté quelque temps caché, il réussit à regagner l'armée de Du Guesclin, auquel il raconta son aventure.

Bertrand se disposa à lui faire avoir sur-le-champ sa revanche : il monta à cheval, se mit à la tête de la gendarmerie bretonne et marcha vers D. Pedro qu'il ne tarda pas à joindre. L'attaquer et mettre ses troupes en pleine déroute fut l'affaire d'un moment. Le prince fut cette fois encore forcé de recourir à la vitesse de son cheval tigre, pour échapper à Du Guesclin. Il s'enfonça dans les montagnes, laissant bien loin derrière lui

tous les autres fuyards, même le fidèle D. Fernand, qui, voyant tout désespéré et jugeant inutile de s'efforcer à l'avenir de rétablir les affaires d'un roi que la fortune semblait avoir abandonné sans retour, se retira de son côté dans la Galice où il demeura inactif sans vouloir prendre désormais aucune part aux évènements politiques de sa patrie.

Persuadé qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui en aucun lieu de la péninsule espagnole, D. Pedro se détermina enfin à en sortir. Il gagna, par des chemins détournés, un petit port du royaume de Grenade, s'y embarqua et fut se réfugier auprès de Ben Miriam *, roi de Fez. Accueilli par ce prince maure avec tous les égards dus au malheur, il lui fit le récit de toutes ses disgrâces et finit par implorer son secours pour combattre encore D. Henri, qu'il lui peignit comme un scélérat, un bâtard, usurpateur de ses états, et qui l'en avait chassé par le glaive d'un certain Bertrand, chevalier breton, qui, pour accomplir cette œuvre d'iniquité, s'était mis à la tête de tous les bandits et vagabonds de France. Ben Miriam se laissa persuader par les artificieux discours de son hôte royal : il partagea son ressentiment, lui promit de servir sa cause efficacement; mais il exigea que, préalablement et sans aucun retard, il abjurât sa religion, se rangeât sous l'étendard de Mahomet et épousât l'une de ses filles. D. Pedro, voyant qu'il n'était plus temps d'avoir recours à des délais et à des subterfuges, se soumit sans balancer à ces conditions, renia le Christ et jura d'observer religieusement la loi du faux prophète.

Cet acte détestable accompli, Ben Miriam se mit en devoir de tenir parole au prince et de rassembler une armée formidable pour rétablir dans ses états son gendre futur, car le mariage de D. Pedro avec la princesse maure avait été ajourné jusqu'après sa

* C'est ce prince sarrasin dont tous les chroniqueurs, et d'après eux les historiens modernes de Du Guesclin, ont défiguré le vrai nom en le changeant en celui de *Benmarine* ou *Belmarine*. Ils ont, en outre, pris son nom propre pour celui de son royaume.

restauration. Ben-Miriam chargea son propre fils, jeune guerrier, âgé seulement de vingt ans, mais d'une valeur déjà éprouvée, du commandement de cette armée, pour le transport de laquelle il fit équiper un grand nombre de vaisseaux bien avitaillés de toutes espèces de munitions de bouche et de guerre.

Le bruit d'un armement si considérable ne tarda pas à se répandre de l'autre côté du détroit ; deux esclaves gascons rachetés, et que les chroniqueurs nomment, l'un Pierre Floron et l'autre La Réolle, le firent circuler en Espagne et il arriva bientôt jusqu'à l'oreille de Dom Henri, qui d'abord en fut un peu troublé, surtout à cause de l'opiniâtre résistance de la ville de Tolède, qui continuait toujours et par laquelle il allait se trouver placé entre deux ennemis. Du Guesclin, au contraire, plein d'allégresse en apprenant cette nouvelle, le rassura en lui certifiant que cette armée d'Infidèles, quelque nombreuse qu'elle fût, ne se composait que de gens sans discipline, sans tactique et qui seraient aisément défaits par des troupes régulières et aguerries. « Et par Dieu, ajouta-t-il, puisque les Sarrasins viennent à nous, » il ne nous les faudra point aller querir en Syrie, ne Saint » Pierre à Rome, quand nous le trouvons à notre huis. »

D. Henri, raffermi par les paroles et par la contenance de son intrépide général, se disposa à marcher aussitôt à la tête de ses meilleures troupes au-devant de l'armée ennemie, dont il avait déjà appris le débarquement sur les côtes de Grenade et qui venait aussi à sa rencontre à grandes marches. Il envoya en même temps à la reine, son épouse, et à l'archevêque de Tolède, qui étaient restés au camp devant cette ville, l'ordre de la resserrer de plus en plus et de la battre sans relâche avec une batterie de vingt mangonneaux, qui devait jouer jour et nuit, afin de ne point laisser aux assiégés un seul instant de repos.

L'armée de D. Pedro, forte de cinquante mille combattants, presque tous Sarrasins ou Juifs, ayant franchi la Sierra Morena, s'avançait par le sud dans les plaines de la Manche ; tandis que celle de D. Henri, qui n'était que de vingt mille hommes seulement, y entrait du côté du nord. Ces deux armées ne tar-

dèrent pas à se rencontrer et les coureurs, envoyés en avant par Du Guesclin, lui rapportèrent qu'ils venaient de découvrir l'ennemi et qu'il arrivait droit vers eux.

Sur cet avis, D. Henri, Du Guesclin, le Bègue de Vilaines et les autres généraux de l'armée franco-espagnole s'assemblèrent en conseil de guerre et convinrent des mesures à prendre pour assurer le succès d'une bataille qu'on voulait être décisive. Il fut arrêté dans ce conseil que l'on s'attacherait sur toutes choses à se rendre maître de D. Pedro, mort ou vif; car il était sûr que, tant qu'il vivrait, il susciterait sans cesse à son frère de nouveaux ennemis et ne chercherait qu'à lui nuire. On décida encore qu'on ne ferait pas de prisonniers parmi les Sarrasins et qu'il n'y aurait aucun quartier pour eux, à moins pourtant, observa Du Guesclin, qu'ils ne se convertissent et ne consentissent à recevoir sur-le-champ le baptême. D. Henri, à l'issue de ce conseil, passa ses troupes en revue et les harangua en leur disant qu'il fallait redoubler d'ardeur et de courage pour un effort qui devait être le dernier et dont le succès lui assurait à jamais la couronne; que sans doute Dieu bénirait leurs armes puisqu'ils allaient combattre une armée d'Infidèles, ennemis du nom chrétien et réunis pour soutenir la cause d'un prince apostat et parjure.

Toutes les dispositions prises, on marcha résolument à l'ennemi, et, le 13 août 1368, les deux armées se trouvèrent en présence dans la plaine de Montiel. Henri fut un peu surpris en voyant que celle de ses adversaires était rangée en fort belle ordonnance et avait une contenance intrépide; sa supériorité numérique devait en effet lui inspirer une grande confiance. Du Guesclin rangea ses troupes et en forma trois gros bataillons: celui du centre fut commandé par le roi D. Henri en personne; il donna l'aile gauche au Bègue de Vilaines et se chargea lui-même de conduire l'aile droite au combat.

Le jeune émir, de son côté, disposa ses soldats en cinq bataillons qu'il rangea en croissant, dans le but d'envelopper les Chrétiens de manière à ce qu'il n'en pût échapper un seul. Du Guesclin, pour mieux juger de leur manière de combattre

voulut que les siens demeurassent immobiles et qu'on laissât l'ennemi attaquer le premier.

C'est ce qui eut lieu en effet ; l'émir fit porter son centre en avant. Bertrand, voyant ce mouvement, dit à ceux qui l'entouraient : « On sus, mes amis, vecy ces gars qui viennent, et par Dieu qui peina en croix et le tiers jour suscita, ils seront desconfiz et tous mestres. » Il fit aussitôt sonner la charge avec un grand bruit de trompettes, et sa *bataille* * s'avança. Le Bègue de Villaines fit le même mouvement ; les archers épuisèrent leurs traits, puis la gendarmerie commença le carnage.

Le Bègue de Villaines avait fait mettre pied à terre à ses cavaliers pour qu'ils pussent mieux jouer de la hache et de l'épée à deux mains ; lui-même était descendu de cheval. « Moult estoit le Bègue de Villaines bien armé, et tout à pié estoit et ses gens aussi, l'escu au col et le glaive au poing : dont il féry ung payen nepveu du roi de Belmarin si raidement, qu'il le perça tout oultre et toutes ses armeures et le rua jus tout mort ; puis retira son glaive et en occis le second et le tiers en escriant, *Nostre Dame ayt au roi Henry, huy verra l'en qui aquerra honneur !* » ** Ce vaillant chevalier combattait avec tant d'ardeur qu'il coucha par terre la première ligne du bataillon sarrasin qui lui était opposé, et dispersa promptement le reste, après en avoir fait une grande boucherie.

Un fuyard courut tout épouvanté vers l'émir et lui annonça la mort de son neveu. Ce prince en conçut une si vive douleur qu'il jura de la venger à l'instant par le sang de celui qui venait de le priver d'un parent qu'il chérissait. Il poussa vers le Bègue de Villaines, le joignit et l'attaqua ; mais le guerrier français lui déchargea, pour débuter, un si furieux coup d'épée sur le casque qu'il le fit tomber par terre étourdi et sans connaissance. Les Sarrasins se jetèrent en foule entre les deux cham-

* Ancien mot équivalent à *corps d'armée*.

** Notre Dame aide au roi Henri ! Aujourd'hui verra-t-on bien qui acquerra le plus d'honneur.

pions, les séparèrent et enlevèrent leur général évanoui. Le Bègue de Villaines, enveloppé de toutes parts d'ennemis acharnés, eût enfin succombé si Du Guesclin, qui s'aperçut de son danger, n'eût volé à son secours. Le cri de *N. D. Guesclin* animant ses Bretons, épouvantant l'ennemi, sa redoutable épée frappant mortellement de tous côtés, il eut bientôt dégagé le Bègue, et tous deux redoublant d'efforts, les Sarrasins plièrent et se dispersèrent devant eux. Le roi D. Henri, témoin de leur bravoure, en fut si charmé que, s'avançant vers le Bègue, il le fit chevalier* sur le champ de bataille. Pour Du Guesclin, qui l'était depuis long-temps, il lui réservait de plus grandes récompenses. ......

D. Henri avait voulu attaquer en personne le corps où commandait son frère; il voulait le combattre et terminer leur querelle par une lutte corps à corps dans laquelle il fallait absolument que l'un des deux succombât. Il aperçut bientôt ce prince renégat, environné de Juifs et monté sur un magnifique coursier d'Andalousie; il vit, brodés sur sa cotte d'armes, les lions de Castille qu'il portait lui-même sur la sienne. D. Pedro reconnut aussi son rival à ces insignes. Tous deux dévorés d'une égale ambition, tous deux animés d'une implacable haine, se ruèrent avec rage l'un sur l'autre et, l'injure à la bouche, s'attaquèrent avec fureur. Long-temps la trempe excellente de leurs armures rendit inutiles les coups multipliés qu'ils se portèrent. A la fin, Dom Henri, redoublant d'efforts, réussit à abattre D. Pedro et à le renverser par terre; il allait l'achever lorsqu'une foule de Sarrasins accourut et l'enleva vivant et sans blessures. Henri à son tour fut vivement

* On a vu ci-dessus qu'il l'avait déjà fait comte; mais autrefois l'ordre de chevalerie était une dignité purement militaire et indépendante de tout autre grade de noblesse. On pouvait donc être comte, duc, prince et même roi, sans pour cela être encore chevalier. Ainsi le roi Louis le Gros n'est souvent appelé, dans les titres du temps, que *le damoisel Louis le Gros*, parce qu'il n'avait pas encore été fait chevalier. François I[er] régnait qu'il ne l'était pas encore. On sait que ce fut des mains de Bayard qu'il voulut recevoir l'ordre de chevalerie, après la victoire de Marignan.

pressé par l'ennemi. Trop fier pour reculer d'un pas, il lui fit face avec valeur ; cependant, le nombre de ses adversaires croissant toujours, il prit son *olifant** et sonna *à son enseigne* pour appeler ses gens à son aide. Ils accoururent à ce signal et l'eurent bientôt tiré de presse. La bataille, engagée sur tous les points à la fois, continua avec un nouvel acharnement. D. Pedro, remonté et armé d'un sabre de Damas qui tranchait comme un rasoir, se rejeta sur D. Henri et lui porta un coup de taille qui heureusement n'atteignit que le cheval du roi. Le coup avait été asséné avec tant de vigueur que la tête du coursier en fut coupée. D. Henri se dégagea lestement des étriers et fut en un instant remonté par les siens. Déjà les ailes de l'armée sarrasine étaient en pleine déroute ; Du Guesclin et le Bègue de Villaines les taillaient en pièces. Le roi, ralliant toutes ses troupes, en dirigea l'effort sur le centre où combattait son frère. Réunis en colonne serrée, les Chrétiens firent une charge si impétueuse que leurs adversaires, fatigués d'un si long combat et découragés par la mort des principaux d'entre eux, ne purent soutenir ce dernier effort. Ils furent rompus et on en fit un carnage horrible, personne n'étant pris à merci. L'émir, fils du roi Ben Miriam, voyant la bataille perdue sans ressource, s'enfuit à travers champs et gagna une forêt qui servit d'asile aux débris de son armée. D. Pedro au désespoir prit aussi la fuite, et, accompagné de quatre cents hommes qui ne voulurent pas l'abandonner, il chercha en toute hâte à gagner la forteresse de Montiel, où n'était plus alors le même gouverneur qui lui en avait naguère refusé l'entrée. Le Bègue de Villaines s'aperçut le premier de sa retraite précipitée ; il se mit à sa poursuite ; mais D. Pedro, le gagnant de vitesse, atteignit la porte de ce château, s'y jeta à corps perdu, et quand le Bègue y arriva il la

* *L'olifant* était un cornet ou petit cor d'ivoire dont se servaient les chevaliers pour signaler un danger pressant. Ils le portaient dans les combats pendu à l'arçon de la selle. Nous avons vu dans quelques cabinets de curieux plusieurs de ces *olifants* travaillés avec beaucoup d'art et de recherche.

trouva refermée et bien barricadée. Sûr toutefois que le prince fugitif y était entré, et ne voulant pas qu'il s'échappât cette fois, il chargea l'un de ses fils de bloquer étroitement cette place avec quatre cents cavaliers d'élite, et il revint informer D. Henri de cet incident.

Le roi, en apprenant que son ennemi mortel était enfermé dans Montiel, ordonna que toute son armée, sans s'amuser à dépouiller les morts qui couvraient le champ de bataille, investît de tous côtés la forteresse, où D. Pedro serait pris comme au piége. Il fit seulement mettre cinq cents hommes d'armes à la garde du butin, en promettant qu'après la capture de son frère il en serait fait un partage général.

D. Pedro, qui s'était flatté qu'il se présenterait quelque incident favorable, au moyen duquel il pourrait s'esquiver de Montiel et aller de nouveau solliciter l'appui du roi de Fez, son allié, fut profondément consterné quand il vit que l'armée franco-espagnole dressait ses tentes et prenait ses quartiers autour de la place, et allait la tenir sous un rigoureux blocus. Il le fut bien plus encore lorsque le gouverneur lui apprit qu'il n'avait tout au plus que pour quinze jours de vivres, et que, ce temps écoulé, il serait dans l'absolue nécessité de se rendre.

Ce fut alors que ce misérable prince put faire un retour sur lui-même, sur ses cruautés passées, sur le meurtre de sa propre épouse, sur son apostasie et sur son alliance avec les ennemis de la Chrétienté. Il put reconnaître, dans la situation déplorable à laquelle il était réduit, l'effet de la justice d'un Dieu vengeur qu'il avait méconnu, et qui le punissait de tous ses crimes. Cependant il exhorta le gouverneur à résister le plus de temps qu'il le pourrait, la force de sa place lui en donnant les moyens. Pour lui, il espérait un jour ou l'autre trouver une occasion fortuite de tromper la vigilance des assiégeants, de s'échapper et d'aller de nouveau réunir un secours avec lequel il les forcerait bien à lever le blocus.

La forteresse de Montiel, assise au sommet d'un roc escarpé, était effectivement une place imprenable, à moins qu'on y sacrifiât beaucoup

du temps et qu'on y employât des machines de guerre. D. Henri en manquait, toutes les siennes étant employées au siége de Tolède. Dans cet état de choses, et au bout de plusieurs jours, Du Guesclin lui proposa encore pour en finir de faire avec son frère un accommodement par lequel celui-ci lui céderait absolument la couronne, en conservant toute sa vie la possession de quelque duché, où il pourrait finir ses jours honorablement et en repos. Dom Henri ne goûta pas trop ce conseil. Il connaissait la perfidie de son frère, qui se jouait de la foi de tous les traités; il était assuré que, quelques avantages qu'on pût lui faire, il ne demeurerait jamais en repos et qu'il lui susciterait sans cesse de nouveaux embarras. Toutefois, Du Guesclin insistant, le respect et la déférence qu'il avait pour les avis de son général le portèrent malgré lui à céder, et un héraut d'armes, suivi d'un trompette, fut envoyé sous les murs du château pour demander à parlementer. Le gouverneur parut aux créneaux; le héraut lui exposa l'objet de sa mission et les conditions que le roi son seigneur proposait à D. Pedro.

Sans faire aucune réponse, ce commandant fut de suite informer le prince vaincu de ce qu'on venait de lui dire. D. Pedro ne put croire qu'après tant de griefs Transtamarre fût encore porté à user envers lui de clémence. Il regarda la mission de son héraut comme un piége imaginé pour s'assurer s'il était bien réellement dans la place et s'emparer par ruse de sa personne. Il pria donc le gouverneur de le céler et de répandre le bruit qu'il était parvenu à en sortir depuis plusieurs jours, et qu'il avait gagné la campagne.

L'officier espagnol revint donc sur le rempart et, s'adressant à l'envoyé de D. Henri, il lui dit qu'il était venu trop tard, et que, depuis plus de douze jours, D. Pedro était furtivement sorti de sa forteresse.

Sur cette réponse, D. Henri tomba dans une grande affliction, se désolant d'avoir manqué une si belle occasion de terminer la guerre d'une manière ou de l'autre. Ce fut encore Du Guesclin qui releva ses espérances : trop expérimenté pour donner dans

un piége, quelque bien ourdi qu'il fût, sûr de la vigilance avec laquelle il avait fait garder tous les alentours de Montiel, il assura le roi que la réponse du gouverneur n'était qu'une ruse, un artifice imaginé pour le porter à lever le blocus de sa citadelle et faciliter ensuite l'évasion de son rival; qu'il était certain pour lui que D. Pedro était encore enfermé dans ses murs. Persuadé par ces raisons, D. Henri ordonna de resserrer Montiel plus étroitement que jamais, et jura de ne point partir du lieu qu'il ne s'en fût rendu maître, quand il devrait prendre au pied de ses remparts ses quartiers d'hiver. Il fit en grande hâte élever un mur qui ceignait entièrement le pied de la roche de Montiel, et cet ouvrage était presque achevé, lorsqu'au bout de quinze jours les assiégés, étant réduits à l'extrémité par l'épuisement de leurs vivres, D. Pedro craignit qu'ils ne le livrassent eux-mêmes à ses ennemis pour en obtenir une capitulation favorable.

Dans cette appréhension, il résolut à tout risque de tenter de s'évader. Pour le faire avec plus de silence et de secret, il ne voulut emmener avec lui que cinq de ses serviteurs et profiter des ombres de la nuit. Sortant donc tous les six par une poterne, au milieu d'une nuit obscure, ils descendirent furtivement le long du rocher, marchant à pied et tenant leurs chevaux par la bride. Ils arrivèrent au bas sans accident, et tournant tout autour, ils cherchèrent l'endroit où le mur de contrevallation encore inachevé laissait un libre passage. Ils s'avançaient avec la plus grande circonspection; mais, malgré toutes les précautions qu'ils prenaient pour éviter de faire le moindre bruit, quelques soldats de la troupe du Bègue de Villaines, qui se promenaient à l'entour pour jouir de la fraîcheur de la nuit, crurent entendre quelques sons. Ils coururent vite en avertir leur commandant, qui les renvoya sur-le-champ avec l'ordre d'observer attentivement ce qui pouvait y avoir donné lieu. Ces soldats remarquèrent les six fugitifs qui se glissaient le long du mur, et ils firent sur-le-champ le rapport de cette découverte. Le Bègue ne se douta pas à l'instant que ce pouvait être D. Pedro cherchant à s'esquiver; il crut d'abord que c'était une sortie que

voulaient tenter les assiégés, et, pour s'y opposer, il fit prendre les armes à une partie de sa division. Il s'approcha du mur, à l'endroit où il y restait encore un passage, et y aperçut dans l'ombre un cavalier qui mettait le pied à l'étrier. Le chevalier le saisit aussitôt au collet et l'arrêta en lui disant : « Je ne sais » qui vous êtes, mais de par Dieu vous ne m'échapperez pas. » C'était le malheureux D. Pedro lui-même qui, d'abord voulant faire résistance, tira son poignard et tenta de l'en frapper au ventre. Le Bègue, qui vit son mouvement, lui arracha son arme des mains et lui dit que, s'il ne se rendait sur-le-champ, il allait lui passer son épée au travers du corps. Ce fut alors que le misérable, se voyant perdu, déclara au chevalier français qu'il était D. Pedro en personne et qu'il chercha à le fléchir en l'apitoyant sur son sort. * « Haa! gentil Besgue, dist Pietre, je me rens » à vous : me convient-il morir et est mon jour venu où j'ay » tant évadé. — Sire, qui estes vous, dist le Besgue? — Hélas! » dist Pietre, je suis le plus meschant qui oncques regnast en » ce siècle. Roy Pietre me souloient appeller grans et petiz. Or » ne regneray plus au mien cuidier; car bien croy, qu'il me » faudra morir en bref temps. — Haa! sire, dist le Besgue, » le vaillant roy votre frère aura pitié de vous. » (Ancienne chronique de Du Guesclin.)

D. Pedro avait trop de raisons pour ne pas croire à la clémence de D. Henri; aussi ne cessa-t-il pas de supplier le Bègue et de lui offrir, s'il voulait lui sauver la vie en le laissant échapper, de lui donner trois villes, douze châteaux et douze mulets chargés d'or. Le noble guerrier ne se laissa point éblouir par des offres si magnifiques : il les refusa en disant à Dom Pedro qu'il était incapable de trahir les intérêts du roi qu'il regardait comme son seigneur, et, le prenant par sa robe, afin qu'il ne s'échappât point, il lui dit qu'il allait de ce pas le conduire à Transtamarre.

* Suivant une autre version, ce furent un chevalier, nommé Mortdat de Rouville, et son écuyer Goppin, tous deux servant sous la bannière du Bègue, qui mirent les premiers la main sur D. Pedro et le livrèrent ensuite à leur commandant.

Sur ces entrefaites, arriva le vicomte de Rouergue, qui prétendit qu'il devait partager avec le Bègue l'honneur de son importante capture. Celui-ci lui répartit qu'il n'y avait aucun droit, la capture ayant été faite sans sa participation et avant son arrivée; qu'au reste, il allait, s'il le voulait, soutenir son droit l'épée à la main, et vider ce différend dans un duel à armes égales. Le vicomte, l'entendant parler d'un ton si déterminé et sentant bien d'ailleurs qu'il avait tort, se radoucit aussitôt et répondit qu'il n'avait garde d'accepter ce défi d'un si vaillant chevalier, car, dit-il, je n'y trouverais pas mon compte. Ce court débat apaisé, le Bègue mena son prisonnier dans la tente d'Alain de la Houssaye, auquel il le donna à garder en attendant le moment de le présenter au roi qu'il envoya prévenir de l'évènement par Gilles du Bois, l'un de ses écuyers.

Il commençait à faire jour quand D. Henri apprit que son ennemi mortel, son compétiteur au trône, était enfin tombé en son pouvoir. La joie que lui causa cette nouvelle fut si grande qu'il se dépouilla du superbe manteau qu'il portait en ce moment et qu'il en fit don au messager qui la lui avait apportée. Il fut si impatient d'aller voir lui-même son terrible rival, devenu son captif et livré à sa discrétion après une lutte si longue et si acharnée, qu'il monta aussitôt à cheval et, sans s'embarrasser s'il était ou non suivi de ses principaux officiers, il courut au galop à la tente d'Alain de la Houssaye. Il y entra et y vit son malheureux frère, environné du Bègue de Villaines et de beaucoup d'autres chevaliers que la curiosité y avaient attirés. A l'aspect de son ennemi, le sentiment de la plus mortelle des haines et la soif de la vengeance mirent Transtamarre hors de lui: il oublia la générosité, l'humanité qui lui étaient naturelles, et la tente du chevalier de la Houssaye devint le théâtre d'une scène atroce.

D. Henri, transporté de fureur, tira sa dague et, se jetant sur l'infortuné D. Pedro, désarmé et sans défense, il lui en porta plusieurs coups au visage. Le captif, se voyant ainsi traité de prime-abord, en devint furieux à son tour, et avant qu'on eût

pût l'en empêcher; il se jeta à corps perdu sur son frère qu'il étreignit et avec lequel il engagea une lutte odieuse. Plus trapu et plus robuste que D. Henri, il le renversa par terre, mais tomba lui-même sur lui. Transtamarre, qui n'avait point abandonné sa dague, chercha à le tuer en lui en portant plusieurs coups dans le bas-ventre; mais il ne pouvait parvenir à le percer, D. Pedro portait sous ses habits un *jaseran** d'acier dont les mailles résistaient à tous ses efforts. Les spectateurs stupéfaits laissaient ainsi les deux frères s'acharner l'un sur l'autre avec l'animosité de deux bêtes féroces, lorsqu'arriva Bertrand Du Guesclin. En voyant D. Henri terrassé et étendu sous son ennemi qui se disposait à l'étrangler, il dit aux témoins de cette lutte dénaturée : « Eh » quoi! laisserez-vous donc ici tuer le roi Henri par un traître » renégat qui n'a fait de bonne action en aucun jour de sa vie? » Puis, s'adressant au bâtard d'Anisse, qui se trouvait le plus près de lui, il lui ordonna de secourir Transtamarre. Le bâtard obéit, prit D. Henri par une jambe et le mit à son tour sur son frère auquel il put enfin donner un coup mortel avec son poignard; D. Pedro expira. Le roi ordonna alors qu'on lui tranchât la tête. Un écuyer espagnol, dont le misérable avait violé la mère et tué le père de sa propre main, se présenta pour exécuter cet ordre, et d'un seul coup de hache d'armes il décapita le cadavre. Le tronc fut laissé sur la place; on jeta seulement dessus un méchant drap de bougran, et la tête fut exposée sur les créneaux du donjon de Montiel, dont le gouverneur venait de faire sa soumission.

D. Henri, par cette conduite féroce, ternit l'éclat de ses vertus. Vainement allèguerait-on qu'elle fut dictée par la plus juste des vengeances : l'assassinat d'un ennemi désarmé, et surtout d'un frère, est une action abominable, que rien ne peut justifier aux yeux de Dieu ni des hommes. On regrette de l'avoir vue accomplir par un prince si brave et si magnanime que ce Transtamarre,

* Légère cotte de maille que l'on portait souvent par-dessous les vêtements, par mesure de précaution.

jusqu'alors si digne d'admiration et d'éloges. Sans l'extrême promptitude avec laquelle se passa l'évènement tragique que nous venons de retracer, le généreux Du Guesclin s'y fût opposé sans doute.

D. Henri, par la mort de Pierre le Cruel, se trouva enfin maître absolu de la monarchie espagnole. Son premier soin fut de récompenser Du Guesclin d'une manière proportionnée à ses immenses services. Il le combla des plus riches présents et le nomma connétable de Castille.

Tolède seule et deux ou trois petites places résistaient encore. Le gouverneur de la première, qui ignorait la mort de D. Pedro, ne voulait pas entendre parler de se rendre. Le roi, désirant en finir avec cette ville, se disposait à ramener toute son armée sous ses murailles pour lui donner un assaut général, lorsqu'arriva de France un chevalier, envoyé par Charles V à Du Guesclin lui-même, pour lui porter un message important.

Par ce message, le roi de France informait son ancien général que les Anglais, ayant rompu la dernière trève conclue avec lui, étaient débarqués sur le continent, s'étaient répandus en foule dans le Boulonnais, l'Artois, le Poitou et la Guyenne, où ils exerçaient de grands ravages sous les ordres du fameux Robert Knolles, lequel s'était vanté de planter bientôt les léopards d'Angleterre sur les remparts de Paris. Charles rappelait à Du Guesclin qu'à son départ pour l'Espagne, il lui avait solennellement promis de revenir à son premier ordre dès que la France aurait besoin du secours de son bras. Le moment en était venu, et il lui ordonnait, en conséquence, de tout quitter pour revenir dans son royaume, y rassembler des troupes et marcher à leur tête contre les Anglais, ces éternels ennemis de la patrie.

Du Guesclin, à cet appel de son souverain, se sentit enflammé d'une généreuse ardeur; le désir de chasser les Anglais de son pays, de punir leurs déprédations et d'humilier leur arrogance le remplit d'impatience, et il brûlait d'autant plus de repasser les Pyrénées qu'il ne lui restait presque plus rien à faire en Espagne. Il y avait deux fois remis un roi sur le trône, accompli son vœu de combattre et de vaincre les Infidèles; la France

était à jamais délivrée du fléau des grandes compagnies ; rien ne devait donc plus le retenir auprès de D. Henri, auquel il communiqua les ordres de Charles V.

Mais Transtamarre le supplia de ne point le quitter encore et de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût mis la dernière main à ses glorieux travaux en lui aidant à réduire Tolède. Il ne pouvait sans lui compter sur la victoire ; avec lui il était sûr de l'obtenir. Bertrand, quoiqu'à regret, céda à ses instantes prières ; mais avec la détermination de ne rien négliger pour que la prise de cette ville ne pût l'arrêter long-temps.

Il concentra donc toutes ses forces sur Tolède ; et, pour décider le gouverneur à se rendre en lui donnant la preuve de la défaite de D. Pedro, il fit déployer à ses yeux, au milieu de ses lignes, le grand étendard de ce prince, pris à la bataille de Montiel. Le gouverneur, à cet aspect, demanda ce que cela signifiait. D. Henri, s'avançant alors lui-même sur le bord du fossé, lui dit qu'on avait voulu lui annoncer par là que D. Pedro avait été non seulement défait entièrement, mais encore tué, et qu'il avait eu la tête tranchée. L'opiniâtre gouverneur ne se laissa pas persuader par cette preuve ; il dit que cet étendard était contrefait, et que tout cela n'était qu'un piége grossier dans lequel il ne donnerait pas. Il jura de nouveau qu'il ne rendrait sa place qu'à D. Pedro lui-même.

Sur cela, le roi lui répondit que, s'il ne capitulait pas sous quatre jours, il le ferait pendre et traîner sur la claie autour de ses murailles, ainsi qu'il allait le voir faire de l'étendard de son défunt maître. En même temps il ordonna que ce drapeau, couché sur la poussière, fût traîné autour des remparts de Tolède ; puis il le fit déchirer et les lambeaux en furent jetés dans le fossé, aux yeux de toute la garnison accourue sur les créneaux.

Loin d'être intimidé par ce spectacle, le gouverneur en devint furieux, et il jura que, malgré la famine qui commençait à régner dans la ville, ses habitants mangeraient un homme sur cinq avant de se rendre.

Effectivement, il persista dans sa résistance avec une persévé-

rance inouïe. Réduits à la plus extrême disette, après avoir dévoré leurs chevaux, les chiens et les chats, les Tolédans essayèrent de se nourrir des herbes qui croissaient auprès des fossés. Trente mille succombèrent sous les atteintes cruelles de la faim. Vainement les assiégeants, pour les attirer hors de leurs murs et les obliger à une sortie, firent deux fois une retraite simulée, vainement on employa pour les réduire tout ce que la force unie à l'artifice est capable d'inventer, tout échoua contre les inexpugnables fortifications de la place et l'expérience de son commandant.

Enfin, pour en finir, D. Henri tenta un dernier moyen : l'archevêque de Tolède était, comme on le sait, dans son parti et dans son camp. Ce prélat était très vénéré et très aimé des Tolédans. Le roi imagina de le leur envoyer, sûr qu'ils respecteraient sa personne, et de le charger de les persuader que, D. Pedro étant réellement bien mort, leur résistance et la fidélité qu'ils lui gardaient étaient à l'avenir sans objet.

L'archevêque se chargea volontiers de cette mission. Il fut se présenter aux portes de la ville, dont tous les bourgeois s'empressèrent d'accourir à sa rencontre. Il leur fit un discours si éloquent sur l'inutilité de leur résistance, qui n'aboutirait qu'à faire couler sans but le sang de leurs frères, le sang chrétien; il leur jura si solennellement que D. Pedro était mort réellement, qu'il les persuada tous et que leur gouverneur, enfin convaincu, ne pouvant douter de la parole d'un prélat renommé par sa sagesse et ses vertus, consentit à se rendre et reconnut D. Henri pour son souverain légitime.

Cette importante affaire terminée, rien ne put retenir davantage Du Guesclin dans la Castille. Il prit congé du roi, de ce roi que deux fois il avait couronné de ses mains victorieuses. Pleins d'affection l'un pour l'autre, compagnons de travaux, de périls et de valeur, ils ne purent se séparer sans répandre des larmes. D. Henri combla de nouveaux présents son illustre connétable, voulut que quatre des principaux seigneurs de sa cour l'accompagnassent en France, fussent de sa part se présenter à Charles V

et l'assurassent à jamais de son amitié et de son inviolable alliance contre les Anglais leurs communs ennemis. Il termina en disant à Du Guesclin que, si jamais il éprouvait dans sa patrie quelque injustice ou quelque malheur, il le priait de se souvenir qu'il avait en Espagne un ami toujours prêt à l'accueillir avec empressement et près duquel il trouverait un refuge assuré contre les coups de l'adversité et les persécutions des hommes.

Les deux frères Mauny, La Houssaye, Guillaume Boistel, Kerantouët et plusieurs autres chevaliers volontaires, qui servaient depuis long-temps sous les drapeaux de Du Guesclin, le suivirent dans son retour. Mais le Bègue de Villaines et son fils, ainsi que ce qui restait de chefs des grandes compagnies, aventuriers qui ne possédaient rien, ne tenaient à rien dans leur patrie, demeurèrent au service de D. Henri et finirent par se fixer définitivement auprès d'un prince qui les enrichit et leur fit trouver dans ses états une autre patrie, où la postérité de quelques uns subsiste encore.

Du Guesclin, avant de quitter tout-à-fait l'Espagne, fut réduire à une soumission complète le comté de Soria et le duché de Molines, desquels D. Henri lui avait fait présent et où se trouvaient encore quelques débris des partisans de Pierre le Cruel. *

* Ce chapitre, dans le cadre duquel nous avons réuni l'exposé des événements de la seconde campagne de Du Guesclin en Espagne, est de cet ouvrage celui qui, quelque court qu'il soit, nous a donné le plus de peine, et nous a obligé au travail le plus épineux. On ne peut se faire une idée des erreurs et des confusions dont sont remplis les récits des anciens chroniqueurs au sujet de cette seconde guerre d'Espagne : outre que les noms propres d'hommes et de lieux y sont défigurés, on y trouve les anachronismes les plus absurdes, les fautes de géographie les plus grossières, les contradictions les plus étranges. Ainsi, par exemple, on y fait faire en moins de vingt-quatre heures une marche de cent cinquante lieues à l'armée sarrasine auxiliaire de D. Pedro. — On y fait ce prince aller par mer de Salamanque à Séville, quoique ces deux villes soient toutes deux en terre ferme sur le même continent. — Le royaume de Grenade, en Espagne, et celui de Fez, en Afrique, sont sans

cesse confondus. — L'émir Ben Miriam (que ces chroniques appellent le roi de *Bennemarine*) est tué dans un combat contre les troupes de D. Henri, puis on le retrouve ensuite vivant et régnant à Fez. — Le grand-maître de l'ordre de Calatrava est au nombre des généraux de D. Henri, au siége de Tolède; un peu plus loin, le même chroniqueur le présente amenant un puissant secours à D. Pedro, et, dans une rencontre, le fait être tué de la main de Keranlouët, l'un des capitaines de Du Guesclin, etc., etc. Nous ne parlons pas d'une multitude de fables et de récits merveilleux dont toutes ces absurdités sont entremêlées, et qui sont dignes de la bibliothèque bleue. Mais on conçoit combien il doit être difficile de bien coordonner les événements et de démêler la vérité au milieu d'un pareil chaos. Nous n'y sommes parvenu, si toutefois nous y avons réussi, qu'en nous aidant du secours des historiens espagnols qui ont traité ce sujet, Rodez d'Andrada, Surita l'Arragonais, et encore n'en avons-nous usé qu'avec beaucoup de circonspection, parce que ces historiens, attachés au parti de D. Pedro, et ne considérant D. Henri que comme un bâtard usurpateur, et Du Guesclin comme un chef de brigands, ne parlent de l'un et de l'autre qu'avec les préventions de la plus aveugle haine.

Ce qui étonne, c'est de voir que Mesnard et Le Fèvre, les meilleurs historiens de Du Guesclin, ont copié de bonne foi les erreurs que nous venons de signaler. Voici ce que dit avec vérité M. Petitot au sujet des mille et un récits apocryphes dont on a semé toutes les histoires de notre héros : « Il y a peu d'histoires auxquelles on ait ajouté plus de détails merveilleux; » et cela tient à des circonstances particulières que les annales indiquent, » mais dont elles ne font pas remarquer les conséquences nécessaires. Le » jeune Charles VI avait eu dès son enfance l'imagination frappée du récit » des exploits de Du Guesclin; il en parlait sans cesse et se montrait avide » de connaître toutes les particularités de la vie du connétable. Pour lui » plaire, on composa, dès le commencement de son règne, nombre de chro» niques et de romans en vers sur Du Guesclin. On chercha à rendre ces » ouvrages plus piquants en y ajoutant non seulement des prédictions, mais » des aventures incroyables. Ces chroniques, auxquelles leur antiquité donnait » du poids, sont devenues les guides des historiens, qui y ont puisé beau» coup d'erreurs et qui ont essayé vainement de concilier ou d'expliquer des » récits contradictoires ou fabuleux. »



CHAPITRE XII.

SOMMAIRE.

Déclaration de guerre de l'Angleterre à la France. — Sur la démission du connétable Moreau de Fiennes, le roi choisit Du Guesclin pour lui succéder et toute la France applaudit à ce choix. — Siége et prise du château de Soria. — Le maréchal d'Andreham y joint Du Guesclin auquel il annonce de la part du roi sa nomination de connétable et l'ordre de presser son retour en France. — Du Guesclin quitte définitivement l'Espagne avec le maréchal; il bat les Anglais en Gascogne, prend Moissac, Tonneins, Agen et Aiguillon. — Il entre dans le Périgord et y continue ses exploits contre les Anglais. — Prise de Limoges. — Un nouveau message du roi l'en fait partir sur-le-champ pour Paris. — Son arrivée dans la capitale et solennité de sa réception comme connétable de France. — Dispositions qu'il prend pour entrer de suite en campagne. — Réunion de l'armée à Caen. — Du Guesclin entre dans le Maine. — Bataille et victoire de Pontvallain. — Prise du château de Baux. — Stratagème du capitaine Cressonval. — Incendie de la ville de Saint-Maur sur Loire. — Du Guesclin pénètre en Poitou. — Siége et prise de Bressuire. — Mort du maréchal d'Andreham. — Du Guesclin va prendre ses quartiers d'hiver à Saumur. — Les courtisans tentent de lui nuire dans l'esprit du roi. — Charles V lui envoie l'ordre de licencier l'armée momentanément. — Affliction que cet ordre cause au connétable. — Magnifique présent que lui envoie D. Henri. — Il s'en sert pour payer ses soldats. — Il se rend à la cour. — Accueil qu'il y reçoit. — Discours hardi qu'il tient au roi. — Du Guesclin, plus en faveur que jamais, reçoit l'ordre de lever de nouvelles troupes et de tout préparer pour une nouvelle campagne.

Les Anglais, ne redoutant plus l'épée de Du Guesclin occupé hors de France par une guerre lointaine, jugèrent l'occasion favorable pour y recommencer les hostilités; l'Aquitaine, qui obéissait au prince de Galles, quoiqu'il fût alors retenu à Londres par une maladie incurable, se souleva la première et les Anglais

qui peuplaient cette riche contrée menacèrent le Poitou, le Roussillon et le comté de Foix. D'une autre part, vingt mille Anglais, débarqués dans le nord de la France, sous la conduite de Robert Knolles, ravageaient l'Artois, la Picardie et envahissaient la Champagne. La sûreté de la capitale même se trouvait compromise. La guerre se rallumait donc de toutes parts et plus implacable que jamais. Charles V appela au secours du trône sa noblesse et ses grands vassaux. Les ducs de Berry, de Bourgogne, d'Anjou et surtout celui de Bourbon, s'armèrent pour le défendre. Mais le roi n'avait à sa solde que peu de troupes régulières et il sentait combien il lui était nécessaire d'en avoir pour s'opposer avec succès aux efforts d'ennemis nombreux, parfaitement disciplinés et exercés au métier des armes. Il sentait surtout la nécessité de faire diriger toutes les opérations de la guerre par une volonté unique, par les ordres d'un seul chef dont l'ascendant pût commander cette discipline sévère sans laquelle il ne peut exister d'armée et faire taire les prétentions, les ambitions personnelles d'une noblesse, pleine de bravoure et de dévouement à la vérité, mais turbulente et peu disposée à se soumettre au joug d'une subordination aveugle. Le vieux connétable Robert Moreau de Fiennes lui restait il est vrai; mais ce guerrier vénérable, dont la vie entière s'était consumée au milieu des combats, était âgé de quatre-vingts ans; il était en outre accablé des infirmités qu'entraîne à sa suite le métier auquel il avait consacré son existence. Mandé par Charles V pour prendre, en vertu de sa charge, le commandement suprême des armées françaises, il avoua à son souverain qu'il ne se sentait plus en état d'en supporter le fardeau, que son grand âge lui ôtait les moyens de diriger une guerre qui exigeait de la part d'un chef autant d'activité que de vigueur. D'après cela, il le supplia d'accepter sa démission, de lui retirer l'épée de connétable pour la confier à des mains moins débiles et à un guerrier plus capable que lui de la porter glorieusement pour le salut de la patrie.

Charles ne put blâmer de cette démarche un héros qui avait si bien rempli sa longue carrière, il accepta donc sa démission.

Mais il fallait promptement lui donner un successeur ; plusieurs des princes français avaient des droits à cet honneur insigne ; mais le monarque était indécis sur le choix.

Dans sa perplexité, il demanda à Moreau quel était son propre avis sur cette matière importante. Le vieux chevalier lui répondit que sans doute le duc de Bourbon et les autres princes de sa famille étaient dignes en tous points d'être investis de la charge de connétable, mais que, dans les circonstances épineuses où l'état se trouvait alors et auxquelles il était urgent d'obvier efficacement, il était un homme qui, plus qu'aucun autre au monde, était capable d'exercer cette charge avec autant de gloire que de succès, et que cet homme était Bertrand Du Guesclin. L'éclat de ses grands faits d'armes, sa haute réputation militaire, sa probité, son désintéressement l'en rendaient digne à tous égards ; mais surtout l'affection que lui portaient les gens de guerre en général et l'ascendant qu'il avait sur eux tous, étaient cause qu'il serait plus que qui que ce soit capable de lever, d'organiser une excellente armée et de la conduire à la victoire. Il conclut en conseillant au monarque de lui donner pour successeur le vaillant chevalier breton.

Le roi fut d'autant plus charmé de cet avis qu'il s'accordait avec ses propres idées et que déjà lui-même il avait songé à Du Guesclin. Il appréhenda pourtant quelque murmure, quelque désaveu de la part des princes à cause de la modeste origine de Bertrand qui, s'il était nommé connétable, se trouverait appelé à les commander. Mais, quand l'affaire fut proposée en conseil, il eut le plaisir de voir qu'elle obtint l'approbation unanime, et les plus grands seigneurs déclarèrent que, quel que fût le rang que leur donnait leur naissance, il n'était aucun d'eux qui ne se tînt pour honoré de recevoir les ordres d'un général tel que Du Guesclin et de lui obéir en toutes choses en servant sous son étendard.

L'élection de Du Guesclin fut donc une chose dès-lors décidée ; il ne fut plus question que de l'en instruire et de le déterminer lui-même à accepter la première des grandes charges de la cou-

ronne. A cet effet, le roi fit partir pour l'Espagne le maréchal d'Andreham, ancien compagnon d'armes de notre héros; il lui remit ses dépêches pour lui et l'ordre de presser le plus possible son retour en France.

Bertrand faisait alors le siége du château de Soria, qui lui appartenait, mais où résistaient encore des partisans de D. Pedro et un assez grand nombre de déserteurs de l'armée de D. Henri. Ces derniers surtout, n'ayant que la corde à attendre, animaient leurs compagnons et les portaient à faire, tous ensemble, une résistance désespérée. Du Guesclin commanda une attaque générale en disant : « O le vouloir de Dieu et de Saint-Yves, nous » arons ces gars, ainçois que repairons en France! * » Il ordonna à ses archers de tirer contre les assiégés si vivement et si continuellement, qu'au milieu de la grêle de flèches qui tombait sur le rempart, aucun d'eux ne pouvait paraître aux créneaux sans être tué ou blessé. La muraille ainsi balayée, on monta à l'escalade. Trois cents Français furent en un instant dans la place. Les assiégés, se voyant perdus, se précipitèrent à genoux en criant miséricorde. On leur accorda la vie, excepté aux déserteurs; ils furent enchaînés, conduits sous bonne escorte à Burgos, où D. Henri tenait alors sa cour, et ils furent tous pendus.

Du Guesclin, maître paisible de ses possessions, au lieu d'en jouir et de se reposer après tant de travaux et de fatigues, se préparait à poursuivre sa marche pour rentrer en France, lorsque le maréchal d'Andreham, porteur des ordres et des dépêches du roi, arriva à Soria.

Du Guesclin fut bien étonné lorsqu'il apprit l'honneur éclatant que lui faisait son souverain en l'élevant à la dignité de connétable. Sa modestie le fit d'abord hésiter à accepter. Il dit au maréchal qu'il était de trop pauvre maison pour commander à tant de grands princes et de célèbres capitaines qui allaient

* Avec le vouloir de Dieu et de Saint-Yves, vous aurons ces gars avant que nous repassions en France!

se trouver sous ses ordres, et qu'un poste si élevé leur appartenait mieux qu'à lui. Mais d'Andrehan lui répondit qu'il n'était capitaine ni prince qui n'eût applaudi au choix du roi et qui ne se fît une fête de se trouver son subordonné. Il ajouta qu'enfin la volonté absolue du monarque était qu'il acceptât, parce qu'il n'avait d'espoir qu'en lui seul pour lui lever une armée bien organisée et composée de troupes aussi aguerries que rompues à la bonne discipline militaire.

Du Guesclin ne fit plus d'objection; mais il mit une condition à son acceptation : c'est que l'on s'engagerait à bien et régulièrement payer l'armée dont il allait prendre le commandement, la régularité de la solde étant le meilleur moyen d'exercer ensuite sur les troupes un empire absolu. Le maréchal lui promit, au nom de sa majesté, qu'il aurait toute satisfaction sous ce rapport, et qu'il répondait du paiement des gens de guerre qui seraient levés pour le service de l'état.

Toutes choses ainsi accordées, Du Guesclin et le maréchal franchirent les Pyrénées, suivis seulement d'un corps de cinq cents hommes d'élite. Si la plupart de ceux que notre héros avait amenés en Espagne y étaient demeurés au service de D. Henri, un grand nombre de gentilshommes espagnols, admirateurs de ses grandes qualités et jaloux de servir sous ses ordres, s'enrôlèrent dans sa compagnie d'hommes d'armes et l'accompagnèrent en France, où ils servirent sous sa bannière jusqu'à son décès. *

Cette petite troupe, ayant franchi les monts, entra dans le comté de Foix, où son général fut reçu par le comte avec les plus grands honneurs. Elle s'avança dans le Languedoc, où elle se grossit promptement d'un nombre de soldats et de gentilshommes empressés de servir avec Bertrand, qui se trouva en peu de temps à la tête de sept mille combattants. Il ne tarda pas à les essayer contre les Anglais, auxquels il enleva quelques châteaux dont

* On en verra la preuve dans les *monstres* ou revues des gens de guerre que nous rapporterons parmi les pièces historiques de l'époque, à la fin de ce volume.

les chroniqueurs ont tellement défiguré les noms qu'il ne nous a pas été possible de les reconnaître. * Ce début rendit son approche si redoutable aux ennemis que toutes les autres places qui se trouvèrent sur son passage s'empressèrent de se soumettre sans faire de résistance, et que leurs habitants firent entre ses mains serment de fidélité au roi de France. De ce nombre furent les villes de Moissac, Tonneins, Agen et Aiguillon.

Les Anglais fuyant devant lui de toutes parts, il entra dans le Périgord, dont le comte, accompagné de son frère Galleran, des sires de Mucidan et d'Aubeterre, vint au-devant de lui et lui fit dans sa ville de Périgueux l'accueil le plus distingué.

Quelques corps de troupes anglaises battaient la campagne aux environs et, s'étant emparés d'une abbaye située à peu de distance de la ville, et dont ils avaient expulsé les religieux, ils l'avaient fortifiée et s'y étaient si parfaitement bien retranchés que, depuis un an, on avait tenté en vain de les en débusquer. Du Guesclin, apprenant cette circonstance, résolut de les en chasser et dit qu'il voulait, à l'issue de leur dîner, en donner le spectacle aux bourgeois de Périgueux, qui, du haut des tours de la ville, pourraient voir comment il avait coutume de s'emparer d'une place.

Il rassembla incontinent sa compagnie d'hommes d'armes, qu'il fit suivre d'un bon nombre d'archers, et, s'étant mis à leur tête, il marcha vers l'abbaye aussi gaîment que s'il allait à une partie de plaisir. Il la trouva bien environnée d'un fossé dont la contrescarpe était fraisée de palis très aigus. Jamais il n'attaquait une place sans avoir préalablement sommé le gouverneur de la lui rendre. Il fit donc appeler le commandant anglais, et lui fit faire cette sommation dans toutes les règles. Celui-ci ne connaissait pas notre héros; aussi lui répondit-il d'un air délibéré que sa place était bonne et bien munie, ses soldats braves et aguerris, fort résolus à se défendre, et, qu'en conséquence, il ne la rendrait

* Ils les désignent par ceux de *Mensennay*, *Saint-Yves* et *Brendonne*. Nous ne pouvons reconnaître dans ces noms ceux d'aucune place forte du Midi.

à personne. « Si d'ailleurs j'avais cette faiblesse, ajouta-t-il, j'en » aurais à rendre compte au prince de Galles, mon maître; et » que pourrais-je lui dire quand il me demanderait pourquoi et » à qui je l'aurais rendue? — Vous n'auriez qu'à lui dire, ré» pondit notre héros, que vous l'avez rendue à Bertrand Du » Guesclin, et cela suffira pour vous mettre à l'abri de tout blâme » de sa part. »

A ce nom redouté, le capitaine anglais fut un moment intimidé et indécis; mais il reprit bientôt son assurance et dit qu'en effet il connaissait assez la réputation de celui qui allait l'attaquer pour être très honoré d'avoir affaire à un guerrier si renommé, mais que cela ne suffirait pas pour le justifier auprès de son prince s'il se soumettait sans coup férir; qu'au reste, ce Du Guesclin, dont on faisait tant de bruit, ne trouverait peut-être pas les lauriers aussi faciles à cueillir en France qu'en Espagne. — Ces derniers mots irritèrent Bertrand, qui donna aussitôt le signal de l'attaque. Le comte de Périgord avait voulu lui donner quelques petits canons qu'il avait dans sa ville capitale, mais il les refusa, disant que ce serait faire trop d'honneur à une bicoque que de l'assiéger dans les règles; que ceci était l'affaire d'un coup de main, et qu'il voulait l'emporter d'assaut.

Le fossé fut comblé avec beaucoup de promptitude, la palissade arrachée et les échelles dressées contre les murailles de l'abbaye. Le vicomte Galeran, le maréchal-d'Andreham, Jean de Beaumont et quelques autres seigneurs étaient spectateurs de ces travaux. Aussitôt qu'ils furent terminés, Du Guesclin, la rondelle au bras et la hache d'armes au poing, s'avança le premier pour monter à l'assaut, disant à ses compagnons : « Or avant ma noble mesguie *, à ces ribaux gars, à Dieu le veut! ils mourront tous. » Il se saisit aussitôt d'une échelle, la dressa lui-même et y monta avec autant de calme et de sang froid que s'il eût monté l'escalier de sa maison de Pontorson. Ses guerriers imitèrent son exemple avec ardeur. Galeran, voyant l'intrépidité de Du Guesclin, ne put

* Ma noble troupe.

s'empêcher de s'écrier, en s'adressant au maréchal d'Andreham : « Dieu ! quel homme est-ce là ! » — « Il ne faut pas que cela » vous surprenne, lui répondit le maréchal, ce ne sont là que » ses actions les plus ordinaires, et ce héros est si bien né pour » la guerre, il la fait avec tant de gloire et de succès, que » s'il était né roi de Jérusalem, tous les Payens de l'Asie se» raient bientôt défaits. »

Cependant, le maréchal, Galeran, les deux Mauny, le sire de Beaumont, etc., ne voulurent pas demeurer ainsi simples spectateurs des exploits de Du Guesclin sans partager ses périls et sa gloire; ils se précipitèrent à l'assaut aux cris de *Mont-Joye Saint-Denis !* * Les assiégés avaient beau faire pleuvoir sur eux de la chaux vive, des tonnes remplies de pierres, et jusqu'à des barres de fer rouge, rien ne put ralentir leur ardeur. Du Guesclin, parvenu le premier dans la place, marcha droit au gouverneur, auquel pour premier compliment il fendit la tête en deux d'un coup de sa hache d'armes. La mort de leur chef fit perdre courage aux Anglais; ils jetèrent leurs armes et se rendirent à discrétion. On leur accorda la vie, mais ils furent pillés et dépouillés par les soldats victorieux, qui firent un riche butin dans l'abbaye. Du Guesclin leur en fit faire entre eux l'égal partage, puis il rétablit les religieux dans leur maison dès le lendemain de sa prise.

Ce coup de main exécuté, il expédia en avant et directement pour Paris le maréchal d'Andreham, qu'il chargea d'annoncer au roi sa prochaine arrivée auprès de sa personne, mais qu'avant de se présenter à lui il voulait lui rendre encore quelque bon service. D'Andreham partit donc et, il prit les devants avec une escorte suffisante. Arrivé à la cour, il rendit compte au roi du succès de la mission dont il l'avait chargé, en l'informant que Du Guesclin, consentant à accepter l'épée de connétable, se rendait à la cour pour en recevoir l'investiture, mais qu'il voulait au-

* Cri de guerre de France, adopté désormais par Du Guesclin comme connétable de ce royaume.

paravant balayer le Limousin des Anglais qui infestaient cette province, qu'il lui fallait d'ailleurs traverser pour venir dans la capitale. Le maréchal fit en outre au roi le récit des derniers exploits de notre héros, exploits dont il avait été le témoin oculaire, et il augmenta par là l'impatience qu'avait le prince de revoir son fidèle Breton.

Bertrand, deux jours après la prise de l'abbaye dont nous venons de parler, prit congé du comte de Périgord et, à la tête de sa petite armée de sept à huit mille hommes, s'avança vers le Limousin. La ville de Limoges était alors au pouvoir des Anglais, et le duc de Berry, qui, en attendant l'arrivée du nouveau connétable, commandait une forte division de l'armée française, en faisait alors le siége. Il fut bientôt informé de l'approche du général en chef et, quand ce dernier arriva dans son camp, il l'y reçut avec tous les honneurs militaires, dus à sa haute dignité, et lui remit le commandement supérieur de son armée. Du Guesclin ne voulait pas l'accepter d'abord, alléguant qu'il n'avait pas encore reçu des mains du roi l'investiture de la charge de connétable; mais le duc insista en lui disant que, dès que les soldats, déjà fatigués de la longueur du siége de Limoges, le verraient à leur tête, ils reprendraient un nouveau courage et que la ville ne leur résisterait pas plus long-temps. Effectivement, dès que le commandant anglais, qui y était enfermé, apprit qu'il allait avoir affaire à Du Guesclin, il demanda à capituler. On lui accorda sa demande et, ayant obtenu de sortir vie et bagues sauves avec toute sa garnison, il rendit sa place à l'invincible chevalier breton, qui, à son tour, y mit pour la garder un nombre suffisant de gens de guerre.

Tandis qu'il était encore à Limoges, l'armée de Knollès, ayant ravagé la Champagne et le Gâtinois, marchait vers la capitale. Son avant-garde s'en approcha même de si près qu'elle brûla plusieurs maisons du village de Saint-Marceau. * Le roi voyant Paris

* Ce village ne tarda pas à s'étendre et à s'accroître de manière à devenir un faubourg de Paris.

menacé, y avait réuni une armée forte de quarante mille combattants, et dans laquelle on comptait plus d'un guerrier renommé; les principaux étaient le duc d'Orléans, les comtes d'Auxerre et de Tancarville, Louis de Sancerre, le comte de Joigny, le comte de Ponthieu, ceux de Dammartin, d'Harcourt et de Braine, le vicomte de Narbonne, le seigneur de Sempy, Gauthier de Châtillon, Odoart de Renty et Henri d'Estourmel.* Le monarque jugeait bien ces forces suffisantes pour repousser l'armée de Knolles et même la défaire entièrement; mais il voulait qu'elles fussent commandées par Du Guesclin en personne, et désirait ne rien entreprendre avant son arrivée à Paris. Il lui envoya donc à Limoges l'ordre de se presser, de laisser son corps d'armée s'avancer au train ordinaire, sous les ordres des frères Manny et de son frère Olivier Du Guesclin, et de se rendre lui en toute hâte auprès de sa personne, pour y prendre le commandement général de toutes les troupes françaises.

Bertrand obéit sur-le-champ et partit accompagné seulement de six écuyers; mais ne doutant pas que les Anglais, qui tenaient la campagne aux environs de la capitale, ne missent tout en œuvre pour s'emparer de lui; et, sûr que, s'il tombait une fois entre leurs mains, sa captivité serait alors sans terme, il prit pour lui et sa petite escorte la précaution de se déguiser en marchands. Au moyen de ce travestissment obscur, il passa sans accident au milieu des ennemis et arriva sans être inquiété dans les murs de Paris.

Le peuple, instruit de cette arrivée, se précipita en foule sur son passage; déjà habituée à le considérer comme le génie tutélaire de la France et le sauveur de la patrie, la multitude se pressait autour de lui et les cris de *Noël! Noël!* retentissaient

* Henri d'Estourmel était d'une illustre maison de Picardie qui subsiste encore à présent. L'un des membres de cette famille, Reimbold d'Estourmel, qui était à la première croisade, s'y est rendu célèbre. Ce fut lui qui sauta le premier sur les remparts de Jérusalem lors de l'assaut terrible qui fit tomber cette ville au pouvoir des Chrétiens, le 17 juillet 1099.

de toutes parts en signe d'allégresse. Le maréchal d'Andreham, envoyé de la part du roi, accourut au-devant de lui et le conduisit sur-le-champ à l'hôtel Saint-Paul. Messire Bureau de la Rivière, favori et grand chambellan de Charles V dont il était aussi ministre, vint le recevoir à la porte de ce palais et l'introduisit près de sa majesté.

Charles le reçut avec sa bonté ordinaire et en lui donnant les marques de la satisfaction la plus vive. Il voulut sur-le-champ avoir un entretien particulier avec lui. Dans cette conversation, il lui ratifia le choix qu'il avait fait de sa personne pour lui donner la charge de connétable de France. Puis il le consulta longuement sur les affaires du moment et sur ce qu'il croyait le plus convenable de faire dans l'occurrence actuelle, les Anglais s'avançant presque jusqu'aux portes de la capitale d'une part et de l'autre inondant le Maine et la Normandie, qu'ils avaient presque totalement envahis.

Du Guesclin fut d'avis que l'armée rassemblée à Paris était suffisante pour maintenir la sûreté de cette ville et tenir en échec les troupes de Knolles, mais qu'il fallait au plus tôt en lever une autre pour aller délivrer la Normandie et qu'il se chargerait spécialement de ce soin. Il ne manqua pas de faire observer au roi que pour lever ces nouvelles troupes, qui devaient être suffisantes pour combattre plus de trente mille Anglais, il lui faudrait ouvrir ses coffres, en tirer de quoi payer d'abord la montre de quinze cents hommes d'armes, au moins pendant deux mois, et assurer pour ce même temps la solde des archers et arbalétriers que l'on engagerait au service. « Sans argent on ne peut faire la guerre, » dit franchement au roi son loyal général ; lorsque les troupes » sont mal payées, non seulement elles ne servent qu'avec mol» lesse et tiédeur, mais on ne peut maintenir la discipline parmi » elles : elles ne songent alors qu'à piller pour vivre et ravagent » ainsi les campagnes qu'elles devraient au contraire défendre. » — Charles lui promit qu'il ferait tout son possible pour lui fournir les fonds nécessaires, quoique le trésor fût en ce moment fort appauvri.

Il voulut, à l'issue de cet entretien important, que Du Guesclin soupât avec lui, à sa table même. Le héros fut logé dans le palais, où un appartement magnifique lui avait été préparé. Une riche tenture de velours fleurdelysé décorait sa chambre à coucher, dont le lit à estrade était couvert de rideaux et de courtines semblablement brodés de fleurs de lys d'or.

Le lendemain, 2 octobre 1369, jour fixé pour la cérémonie par laquelle Du Guesclin allait recevoir officiellement l'épée de connétable, les princes du sang, les dignitaires de l'état, les généraux, les chefs de la magistrature, le recteur de l'université, le prévôt de Paris, même celui des marchands et les échevins furent convoqués à l'hôtel de Saint-Paul. Là, après avoir assisté à la messe dans la chapelle du roi, tout ce cortége se rendit dans la salle où était le trône. Charles V y était assis, revêtu des insignes de la royauté et environné de tous les grands officiers de la couronne. Il prit l'épée de connétable des mains du duc de Bourgogne, lequel en avait été provisoirement dépositaire, et, ayant fait approcher Du Guesclin, qui s'agenouilla sur les marches du trône, il la lui remit en lui disant : « Recevez, brave Bertrand, » cette épée royale, qui est l'épée de la France ; personne plus » que vous n'est digne de la porter. Mon choix et celui de tous » mes sujets vous ont désigné pour en être honoré. Acceptez-la » donc de mes mains, et j'ai la certitude que vous vous en » servirez glorieusement pour l'honneur de mon trône et le salut » de la patrie. »

Du Guesclin prit l'épée avec respect et, l'ayant tirée du fourreau, il jura qu'il ne l'y remettrait pas avant d'avoir chassé les Anglais de la France. Il supplia ensuite le roi, dans le cas où l'envieuse calomnie chercherait à lui nuire dans son esprit, de ne jamais le condamner sans l'avoir entendu lui-même. * Cette

* « Et le pria Bertran que si aulcuns traîtres en son absence, par traïson » ou loberie, rapportait aucun mal de luy, il ne croiroit point le rapport ; » ne jà ne luy en feroit pis, jusqu'à ce que les paroles fussent relatées en » sa présence. » (Ancienne chronique de Du Guesclin.)

Ceci rappelle les paroles du maréchal de Villars à Louis XIV, lorsqu'il

prière du noble guerrier était un pressentiment : il sentait combien l'honneur insigne que lui faisait son souverain allait lui faire de jaloux et d'ennemis à la cour; quoiqu'il en eût peu fréquenté le séjour, il avait jugé l'esprit des courtisans, il connaissait leurs intrigues et leurs perfidies, et il voulait d'avance se mettre en garde contre leurs atteintes.

Charles promit au nouveau connétable que personne ne pourrait jamais réussir à lui inspirer de préventions fâcheuses contre lui; mais il l'assura que, si cela arrivait, il écouterait toujours de ses propres oreilles ce qu'il aurait à lui dire pour justifier sa conduite et confondre la calomnie. Du Guesclin alors mit ses deux mains dans celles du monarque, lui fit serment de fidélité en qualité de connétable de France, et le roi le baisa à la bouche comme recevant son hommage lige. A la suite de cette cérémonie, il tint cour plénière pendant plusieurs jours de suite. Ces journées se passèrent en fêtes et en réjouissances publiques de toutes sortes. Tant qu'elles durèrent, Du Guesclin mangea constamment à la table même du roi.

Le connétable Du Guesclin vit arriver avec joie le terme de ces solennités, dont la pompe et le fracas lui plaisaient moins que le bruit des armes. Il lui tardait d'être aux mains avec les ennemis de la France. Chargeant donc de couvrir Paris l'armée qui s'y trouvait alors, et dont il laissa la conduite à Louis de Sancerre, maréchal de France, il partit pour la Normandie, afin d'y lever de nouvelles troupes auxquelles il assigna la ville de Caen pour rendez-vous général. Il n'eut pas de peine à trouver des combattants, même en nombre plus que suffisant; chacun s'empressait à l'envie de s'enrôler sous sa bannière. Mais le roi n'avait pu, quoi qu'il eût fait, lui faire compter une somme de deniers assez forte pour assurer la solde

fut prendre le commandement de l'armée avec laquelle il gagna la bataille de Denain, d'où dépendait le salut de la France : « *Sire*, dit le maréchal en prenant congé du roi, *je vais combattre les ennemis de votre majesté, je la laisse au milieu des miens.* » Les courtisans haïssaient Villars, dont la gloire et les grandes qualités écrasaient leur amour-propre.

de ce qu'il était indispensable d'engager, tant en cavalerie qu'en infanterie. Sans fatiguer le roi de nouvelles réclamations à cet égard, Du Guesclin trouva plus court de suppléer lui-même à la pénurie du trésor. Il écrivit à sa femme de le venir trouver à Caen et d'apporter avec elle tout ce qu'ils possédaient l'un et l'autre en vaisselle, argenterie et bijoux. Tiphaine Raguenel seconda le noble désintéressement de son époux : elle s'empressa de lui apporter ce qu'il demandait. Le tout fut vendu, et Du Guesclin se trouva avoir de quoi payer sa nouvelle armée pendant toute la durée de la campagne qu'il allait ouvrir. Cette armée surpassait de beaucoup le nombre d'hommes qu'il avait d'abord jugé à propos de rassembler ; ainsi, au lieu de quinze cents hommes d'armes qu'il avait dit au roi lui être nécessaires, il en engagea trois mille pour son service. Olivier de Clisson, qui alors était repassé du côté de la France, qu'il servit depuis avec zèle, Olivier de Clisson l'était venu joindre à Caen, et lui faisait observer qu'il avait peut-être tort d'enrôler ainsi plus de gens que l'état n'en pouvait solder. « Que voulez-vous, » lui répondit Bertrand, je ne puis refuser les offres de tant » de bons et braves soldats qui me demandent à servir sous mes » ordres : leur métier est la guerre ; s'ils ne la font pas aux » ennemis du roi, ils la feront à ses sujets ; ils les pilleront » pour vivre ; la nécessité en fera des brigands et vous verrez » ressusciter le fléau des grandes compagnies ! J'aime mieux » cent fois les prendre et les payer sur mon propre revenu. »

Avec Olivier de Clisson, d'autres chevaliers de renom s'empressèrent d'accourir sous les drapeaux du connétable. On y vit arriver en peu de jours son vieux compagnon, le maréchal d'Andreham ; l'amiral de France, Jean de Vienne, Jean et Alain de Beaumont ; Olivier Du Guesclin, son frère, s'y trouva, comme on pense bien, des premiers. Du Guesclin leur donna un repas splendide dont sa femme fit les honneurs. Chacun de ces vaillants généraux admira les grâces et l'esprit de Tiphaine Raguenel, digne compagne de leur illustre chef. On dit que le festin fut servi en entier dans de la vaisselle d'or, magnifique

présent que Dom Henri avait fait à Du Guesclin lorsqu'il quitta l'Espagne, et qu'à la fin du banquet ce généreux chevalier la distribua à ses convives, entre lesquels il en fit le partage.

Les deux armées françaises commencèrent simultanément leurs opérations contre l'ennemi. Celle de l'Ile de France, commandée, comme nous l'avons dit, par le maréchal de Sancerre, attaqua si vigoureusement les troupes de Knolles, et le brave maréchal * fut si vaillamment secondé par ses lieutenants-généraux Gaucher de Châtillon **, le vicomte de Narbonne, les sires d'Hangest et de Rayneval, que les Anglais ne purent tenir devant eux. Battus de tous côtés, ils furent forcés d'évacuer non seulement les environs de Paris, mais encore tout le Gatinais, l'Orléanais, le Berry, et de se replier jusque dans les montagnes de l'Auvergne. Knolles, honteux de cette déroute, se retira en Guyenne, où il demeura long-temps dans l'inaction, ne pouvant réussir à rallier les débris de son armée.

La seconde armée de France, celle de Normandie, sous les ordres immédiats du connétable Du Guesclin, entra dans le Maine et fut prendre position à Viré, où elle campa. Elle se trouvait là à quelques lieues seulement du principal corps des troupes anglaises de la province, lequel était commandé par un général de réputation, nommé sir Thomas de Grantson, et qui avait bara-

* Louis de Sancerre, digne émule de Du Guesclin, mourut en 1402, à l'âge de soixante ans. Charles VI voulut l'honorer de la sépulture royale, ainsi que l'illustre connétable l'avait été, d'après les ordres de son père. Il fut donc enterré à Saint-Denis, sous un sarcophage de marbre blanc sur lequel on voyait sa statue couchée et armée de toutes pièces. Lors de la violation des tombeaux par les monstres de 1793, le sien fut ouvert comme tous les autres, et on y trouva son corps desséché très bien conservé encore. Sa chevelure était surtout remarquable par sa longueur; elle était séparée en deux tresses, chacune de quarante centimètres de long.

** Fils du connétable du même nom, qui, sous le règne de Philippe le Bel, défendit si courageusement l'ordre des Templiers lors de l'inique procédure dont il fut victime.

qué dans une prairie voisine du village de Pontvallain, à six lieues du Mans.

Grantson, dont les forces étaient au moins égales à celles de Du Guesclin, avait encore avec lui les chevaliers les plus vaillants de l'Angleterre, tels que Hugues de Caverlée, dont nous avons déjà si souvent parlé, Cressonval (que les historiens modernes appellent Cressonnailles), Gilbert Guiffard, descendant d'un des principaux compagnons de Guillaume le Conquérant, David Hollegrave, Geoffroy Orselay, et Thuomelin Folisset. Néanmoins ce général n'apprit pas sans quelque inquiétude que le fameux Bertrand Du Guesclin se trouvait dans son voisinage et qu'il allait sans doute l'avoir très incessamment sur les bras. Devait-il l'attendre de pied ferme et courir contre lui les chances d'un combat? devait-il se mettre en retraite et lui abandonner par là le Maine et la Normandie en entier? C'est ce qu'il ne pouvait résoudre, et son esprit incertain flottait entre ces deux partis également extrêmes.

Pour mettre fin à ses doutes, il convoqua ses lieutenants en conseil de guerre et leur exposa la question. Il leur fit observer surtout qu'il y avait lieu de réfléchir mûrement avant de commettre la réputation de ses armes contre ce célèbre Du Guesclin, dont les expéditions mémorables retentissaient dans toute l'Europe, dont le nom seul était si redouté, qu'il répandait la frayeur et le découragement dans l'âme de ses ennemis. Il ajouta en outre qu'il avait appris qu'Olivier de Clissòn, presque son égal en valeur, servait aujourd'hui à ses côtés; que, si ce guerrier rivalisait de bravoure avec le connétable, il était loin d'avoir son humanité généreuse, et que, depuis qu'il avait changé de drapeaux, sa haine contre les Anglais était poussée si loin, qu'il ne leur faisait aucun quartier dans les combats, les massacrant impitoyablement de sa main même, ce qui lui avait valu le surnom de *Clisson le Boucher*.

Toutes ces observations, quelques judicieuses qu'elles fussent, n'intimidèrent point les autres membres du conseil de guerre. Hugues de Caverlée, prenant la parole au nom de tous, convint que, sans contredit, Du Guesclin était le premier capitaine de

son siècle; que personne mieux que lui ne pouvait apprécier son expérience et son intrépidité, puisqu'il avait long-temps combattu et avec lui et contre lui; mais qu'enfin il n'était pourtant pas, plus qu'un autre, exempt des caprices de la fortune de la guerre, ainsi que l'avaient prouvé les batailles d'Auray et de Navarette, où il avait été fait prisonnier; que cette fortune, dans les circonstances présentes, pouvait l'abandonner encore, surtout si on prenait bien toutes les mesures nécessaires pour s'assurer le succès. Pour cela, il conseilla au général anglais d'appeler à son armée toutes les troupes laissées en garnison dans les villes qu'il tenait dans les environs et de les concentrer auprès de lui. Il se chargea d'aller avec le capitaine Cressonval recueillir toutes ces garnisons et de les lui amener au camp de Pontvallain, ce qui alors lui donnerait une telle supériorité numérique sur l'armée française, qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'il la battrait infailliblement.

Sir Grantson goûta ce conseil, et, le cœur raffermi par les raisonnements de Caverlée, il l'expédia, mais avec beaucoup de secret, pour faire rallier toutes les garnisons, ne voulant pas surtout que son ennemi eût connaissance de ces mouvements qu'il aurait pu entraver. En même temps, son orgueil britannique lui inspira l'idée de prendre envers Bertrand une sorte d'initiative et de l'envoyer défier par un héraut d'armes.

Par un hasard singulier et qui eut une grande influence sur les évènements qui ne tardèrent pas à suivre, le sort voulut que ce héraut anglais, en approchant de Viré *, en rencontra un Français qui s'y rendait également, revenant du Mans où Du Guesclin l'avait envoyé pour quelque mission spéciale. Les deux officiers d'armes

* Et non pas Vire, comme l'a dit, par une grossière erreur, l'historien Guyard de Berville. La ville de Vire en Normandie étant éloignée de Pontvallain d'au moins trente-six lieues, Du Guesclin n'eût pu franchir avec ses troupes cette distance en une nuit, ainsi qu'il le fit pour aller surprendre les ennemis. Le Viré dont il s'agit ici est un bourg du Maine, situé à huit lieues à l'ouest de la ville du Mans et à dix lieues de Pontvallain.

se reconnurent à leurs cottes blasonnées et aux insignes de leurs fonctions (14); ils s'abordèrent et, continuant ensemble leur chemin, ils entrèrent en conversation. Le Français demanda à l'Anglais quelle sorte d'affaire l'appelait à l'armée du connétable. « Devinez, » lui répondit l'Anglais? — O! par mon âme, c'est pour demander bataille, répliqua le héraut de Du Guesclin; comptez » que vous l'aurez, car je connais monseigneur à tel qu'il ne » vous en fauldra ne que mars en carême. »

Arrivé à Viré, le héraut de Grantson fut introduit dans le château où le connétable avait pris son logement. Il l'y trouva se promenant dans la cour, environné du comte de Saint-Pol, du maréchal d'Andreham, d'Odoard de Renty, d'Olivier de Clisson, de Jean de Vienne et autres officiers supérieurs de son armée. Cet homme, élevant son caducée, se mit à genoux devant Bertrand et, avec toutes les formules de la plus respectueuse soumission, il lui remit le cartel de son maître, en lui disant que son intention était de l'attaquer partout où il le rencontrerait, de nuit ou de jour, sans garder avec lui aucune mesure ni aucune des règles usitées ordinairement en guerre. « Et tenez (dit le héraut) vecy » la lettre que Thomas de Grançon vous envoye. Laquelle Bertran » bailla à lire à un sien secrétaire à l'audience des barons qui » là étoient. Et contenoit ladite lettre, tout ce que icellui hérault » avoit devisé. Et quand Bertran l'entendi, si jura à Dieu à basse » voix serie, que jamais ne mangeroit excepté celle nuytée, » jucques à tant qu'il aroit vu les Englois et leurs gens. » (Ancienne chronique citée.) Puis il s'écria à haute voix. « Par » Dieu ces gens là me verront plutôt que besoin ne leur fut. »

Il fit gracieusement relever le héraut auquel il fit présent de quatorze marcs d'argent pour le récompenser, lui dit-il, de la bonne nouvelle qu'il lui avait apportée. Il ordonna ensuite à ses officiers de bien le régaler, de lui donner au château une chambre et un bon lit pour se reposer ensuite et de le renvoyer le lendemain matin au général Grantson.

Ce messager, largement festoyé, d'après cet ordre, par les gens de Du Guesclin, se mit en si belle humeur en trinquant

toute la nuit avec eux, but en si véritable Anglais de ces bons vins de France dont ils sont si friands, que, lorsqu'il lui fallut partir le lendemain pour rendre compte de sa commission, il lui fut impossible de se tenir à cheval, et qu'à quelques pas du camp de Viré il tomba ivre mort au coin d'un fossé, où il demeura à cuver son vin.

Du Guesclin, bientôt informé de cette circonstance, la jugea des plus favorables pour attaquer à l'improviste les Anglais à Pontvallain. Il savait qu'un ennemi surpris est à demi vaincu, et il ne perdait jamais de semblables occasions. Il commanda sur-le-champ que chacun s'armât et montât à cheval. Le temps ne favorisait pas son projet : il était affreux, il tombait une pluie continuelle, que poussait un vent impétueux. Aussi ses soldats furent stupéfaits de son ordre subit; ils balancèrent, et, pour la première fois, hésitèrent à lui obéir. Quelques seigneurs crurent devoir lui faire des représentations : ils lui firent observer que le moment était mal choisi pour tenter une expédition, que la pluie avait rompu les chemins et enflé deux cours d'eau qu'il leur faudrait passer, que la nuit était prête à tomber, que ses troupes avec de tels obstacles feraient une marche des plus pénibles, qu'elles arriveraient, accablées de fatigue et déjà presque hors de combat, sur le champ de bataille; enfin, ils l'engagèrent à différer son entreprise au moins jusqu'au lendemain matin.

Bertrand ne les écouta pas, ne voulant jamais remettre au lendemain ce qu'il pouvait accomplir le jour même, et, certain de défaire les Anglais s'il parvenait à les surprendre. Il jura de nouveau qu'il ne descendrait pas de cheval avant de les avoir joints, et déclara qu'il considérerait comme traître et comme rebelle à sa majesté, quiconque ne se mettrait pas sur-le-champ en devoir de suivre ses pas. En même temps il monta sur son coursier et se mit à la tête de cinq cents hommes d'armes choisis qui composaient sa garde. Jean de Beaumont voulut lui représenter encore qu'il fallait au moins faire allumer des torches pour s'éclairer de nuit dans les chemins que l'orage avait rendus impraticables. Le connétable rejeta cet expédient, qui eût pu révéler à l'ennemi le

secret de sa marche, et, sans rien écouter davantage, il partit au grand trot avec sa gendarmerie.

Les autres généraux ses lieutenants, voyant sa résolution inébranlable et animés par son exemple, se mirent en devoir d'obéir. Son fidèle compagnon, le maréchal d'Andreham, à la tête de cinq cents autres hommes d'armes, en donna le premier l'exemple et partit sur les pas de son illustre chef. Le maréchal de Blainville, Olivier de Clisson, le comte du Perche, l'amiral de Vienne, le suivirent avec leurs soldats. Ainsi firent à la tête des Bretons le vicomte de Rohan, les sires de la Hunaudaye, de Tournemine et de Rochefort; enfin toute l'armée s'ébranla et se mit en marche malgré la fureur des éléments conjurés. Cette marche nocturne et sous un continuel orage fut en effet des plus pénibles : le vent renversait les soldats, qui allaient se heurtant l'un l'autre au milieu d'une obscurité profonde; plusieurs s'égaraient à travers champ et ne savaient plus de quel côté se diriger; les chevaux butaient, s'abattaient, s'embourbaient dans des fondrières impraticables; le désordre était partout; personne ne pouvait plus reconnaître ni son rang ni son enseigne; la plus affreuse confusion régnait de tous côtés; la voix des chefs était méconnue et les soldats, pour la première fois, blasphémaient contre l'inflexible volonté de Du Guesclin, qui les faisait marcher par un pareil temps. Cependant, malgré les ténèbres, la pluie, le vent et la grêle, le désordre, les blasphèmes et les cris, on continuait d'avancer. « Mais ceulx especialement qui avec Bertran chevauchoient eurent » du mal à foison, car il chevaucha si fort que il estancha* » soubz lui deux bons chevaulx. Dont il fut assez blasmé par ses » hommes qui lui disoient : haa! sire nous perdons tous nos che- » vaulx, ne jamais ne nous en aiderons à nostre besoing, et aussi » avons assez perdu de nos gens, qui se sont esgarez pour l'orage » du temps, qui ne pourroient exploictier. — Seigneurs, dist Bertran » je vous en respondrey. Il sera tantost jour, que nous verrons » autour de nous. Se nous trouvons les Engloiz, nous nous bouterons

* Il creva sous lui deux de ses meilleurs chevaux.

» dedens et seront tantost desconfiz car nous les surprendrons. Et » se nous n'avons nul cheval, nous en conquesterons assez, ou » jamais n'en aurons besoing à nul jour. » (Chronique citée.)

Ainsi Bertrand les ranimait et réveillait leur ardeur par l'espoir d'un riche butin. Enfin cette nuit désastreuse cessa, et les premières lueurs du jour lui firent voir autour de lui sa seule compagnie d'hommes d'armes, dont chacun était trempé jusqu'aux os et presqu'épuisé de fatigue. Pour les faire respirer un peu et donner aux autres corps de l'armée le temps de le rejoindre, il fit halte au milieu d'une prairie, où chacun prit quelques instants d'un repos qui lui était bien nécessaire; car hommes et chevaux pouvaient à peine se soutenir.

Le jour croissant de plus en plus, Du Guesclin aperçut dans l'éloignement des troupes qui filaient le long d'une chaussée et qu'il reconnut pour être des soldats français. Il ne douta pas que ce ne fussent ceux de son corps d'armée commandés par Blainville, Clisson et d'Andreham. Cette vue ranima le courage de ses hommes d'armes qui, sûrs d'être puissamment secondés, se montrèrent impatients de voler au combat. Pour augmenter leur ardeur, Du Guesclin, qui ne doutait pas de la victoire, leur promit le pillage du camp anglais et le partage entre eux de tout l'or et de tous les effets précieux qui s'y trouveraient, ne voulant se réserver pour lui-même aucune part du butin. En conséquence, après s'être reposés une demi-heure et avoir fait à la hâte un léger repas, ses gens remontèrent à cheval et, sans attendre l'arrivée du gros de son armée, il les fit marcher à l'ennemi, qui n'était plus qu'à une lieue de là.

Quand il fut tout proche du camp anglais, Du Guesclin vit que tout y était dispersé et sans ordre et que certes on ne s'y attendait pas à une attaque prochaine. Effectivement, Thomas de Grantson lui-même était en ce moment sous sa tente, à déjeûner avec ses principaux officiers, avec une gaîté et une sécurité parfaites.

Sûr de les surprendre à l'improviste, le général français fit mettre pied à terre à tout son monde aussitôt qu'il fut à demi-

trait d'arbalète du camp. Il préféra combattre à pied à cause de la lassitude des chevaux qui n'en pouvaient plus. Il acheva de s'approcher en silence, ayant fait coucher les lances et les drapeaux pour n'être point aperçus des sentinelles et ayant fait défense de sonner clairons ni trompettes. Tout-à-coup il fit impétueusement charger aux cris de *Mont-Joye Saint Denis* et au bruit de tous ses instruments de guerre. Les Français se précipitaient sur leurs ennemis, les sabrant à droite et à gauche et les abattant sans résistance, car, dans le premier moment de surprise et d'épouvante, les Anglais ne songèrent qu'à fuir. Granlson, tout consterné de ce tumulte, parvint pourtant à rallier quelques hommes et faisant sonner à l'étendard réunit autour de lui un millier de combattants, avec lesquels il tenta de résister et d'établir le combat régulièrement.

Du Guesclin, voyant ce bataillon rangé en bon ordre et faisant bonne contenance, se jeta sur lui le premier et, suivi de quelques braves, il l'attaqua avec tant de vigueur qu'il le rompit et que, dans cette charge valeureuse, cinq cents Anglais mordirent la poussière. Les autres ne pouvaient revenir de l'étonnement que leur causait l'intrépidité du connétable qui, avec une poignée d'hommes, attaquait si audacieusement une armée nombreuse, y faisait un fracas horrible et remplissait tout à la fois les devoirs de général et de soldat.

Pendant cette mêlée, Grantson fit donner l'ordre au chevalier Orselay, l'un de ses lieutenants, qui occupait un quartier voisin avec huit cents hommes d'armes, de venir charger les Français en queue quand il en verrait l'occasion favorable et de se tenir jusque là en embuscade. Orselay obéit, et ayant tourné le champ de bataille, il fut se poster dans un petit bois où on ne pouvait apercevoir sa troupe. En même temps, une autre ordonnance de Grantson courut au bourg de Pontvallain, où était logé David Hollegrave avec cinq cents hommes et lui prescrivit de venir de suite à son secours.

L'arrivée de ce renfort ralentit un moment les exploits des Français; mais bientôt, redoublant d'efforts et exaltés par l'exemple

de leur invincible général, ils firent de nouveau reculer les Anglais. Du Guesclin, comme si la grandeur du péril eût redoublé son ardeur, se lançait au milieu d'eux comme un lion, les abattait, les renversait sous les coups de sa redoutable épée, dont il les frappait au défaut de leurs armes, sans faire de quartier à aucun. Le sire de Rayneval, Odoart de Renty, Enguerrand de Hesdin, l'un des héros de Cocherel, Jean de Beaumont et les deux Mauny, imitant son exemple, faisaient des prodiges de valeur et tout pliait sous les coups de ces braves chevaliers. Grantson, de son côté, cherchait à encourager les siens, les exhortant à tenir ferme encore un moment et leur disant qu'Orselay, qui allait charger et prendre les Français à dos, les mettrait sûrement en déroute et s'emparerait de la personne de Du Guesclin, qu'il se faisait une fête de présenter lui-même comme prisonnier au roi Edouard, et ajoutant que, si ce prince le tenait une fois, il ne le lâcherait pas pour tout l'or de la France.

Effectivement, dans ce moment même, Orselay et sa troupe s'avançaient pour envelopper Bertrand, et s'ils y eussent réussi, il était à craindre qu'ils ne lui arrachassent la victoire; car les Français, fatigués comme ils l'étaient, auraient probablement été accablés sous le nombre. Mais avant qu'il eût pu accomplir son dessein, Orselay fut bien étonné de se voir couper le chemin à lui-même par la colonne française qui arrivait bien à propos, conduite par les maréchaux de Blainville et d'Andreham, l'amiral de Vienne et Olivier de Clisson. A cet aspect, les Anglais de l'embuscade ne tentèrent même pas de combattre et s'enfuirent à la débandade. Orselay fut pris par Clisson qui lui demanda où était Du Guesclin. Le capitaine anglais lui répondit qu'il était près de là occupé à combattre Grantson, qui lui donnait fort affaire. « Vray Dieu, s'écria Clisson, s'il mésarrivait à Bertrand, » jamais je n'aurais joie en toute ma vie! Ores compagnons » piquons tous à lui. » Aussitôt d'Andreham et lui, suivis de quatorze cents hommes, coururent vers le champ de bataille où ils arrivèrent bien à temps, car les gens du connétable, fatigués

du carnage et des tribulations de la nuit précédente, avaient peine à continuer leur lutte inégale. Clisson, armé de sa hache, fit un affreux abattis d'Anglais et répandit la terreur dans leurs rangs; ils se rompirent enfin. Sir David Hollegrave se rendit son prisonnier. Grantson essayait en vain de tenir ferme, en vain Thuomelin et Guiffart lui arrivèrent avec un renfort de troupes fraîches, l'arrivée successive des sires de Rochefort et de la Hunaudaye, du vicomte de Rohan et du comte de Perche qui conduisaient l'arrière-garde française, rendit tous ses efforts inutiles. Dans son désespoir, il voulut du moins faire payer cher la victoire à ses adversaires et s'élançant sur Du Guesclin il prit sa hache d'armes à deux mains, l'éleva et allait lui en décharger sur la tête un coup terrible; mais, le connétable esquiva cette atteinte en s'inclinant légèrement et saisissant Grantson corps à corps il le jeta par terre et lui arracha sa hache, en lui disant de se rendre à l'instant ou qu'il allait le tuer avec son arme même. Grantson n'hésita pas et donna sa parole au victorieux connétable, dont il devint ainsi le captif au lieu de l'amener prisonnier à Londres comme il s'en était vanté.

Thuomelin Folisset combattait encore et refusait obstinément de se rendre. Uniquement armé d'une double masse ou bâton à deux bouts ferrés, dont il se servait avec une adresse remarquable, non seulement il s'en couvrait contre tous les coups qu'on lui portait, mais en frappait lui-même mortellement tous ceux qui osaient l'approcher. Regnier de Sussanville fut un de ceux qu'il assomma ainsi. Ce chevalier était grandement affectionné par Clisson: la mort de son ami mit celui-ci en fureur; il se rua sur Thuomelin et, du premier coup de sa redoutable hache, lui coupa en deux son bâton à deux bouts. L'Anglais mit aussitôt l'épée à la main et en porta un coup d'estoc dont il croyait percer Olivier de part en part; malheureusement pour lui ce coup n'eut aucun effet, car son épée se brisa contre l'excellente armure que portait Clisson. Ainsi désarmé, il se jeta à ses genoux et lui demanda la vie, en le priant de le recevoir prisonnier. Les chroniques, dont nous tirons ce récit, ne disent pas si Clisson l'épargna: son caractère cruel et implacable laisse du doute sur ce point.

Telle fut la victoire de Pontvallain, par laquelle Du Guesclin inaugura dignement son élévation au rang de connétable de France. Elle fut due surtout à son intrépidité, à son caractère entreprenant et à son infatigable persévérance. Séparé d'une armée mal en ordre, après une marche nocturne des plus pénibles, et à la tête de sa faible avant-garde seulement, il n'hésita pas à attaquer audacieusement un ennemi supérieur en nombre, et qu'il n'aurait pas vaincu facilement sans doute, s'il lui eût laissé le temps de se reconnaître.

Le butin que les Français firent dans le camp ennemi fut immense; « il n'y eut pas, dit l'historien Le Fèvre, jusqu'au moindre palefrenier et goujat qui n'eût son prisonnier et dont il n'espérât tirer une bonne rançon. » Le résultat de la bataille de Pontvallain fut la délivrance du Maine et de la Normandie entière, que les Anglais furent forcés de quitter en désordre pour se replier sur la Loire, et que Du Guesclin eut la gloire de remettre une seconde fois sous l'obéissance du roi de France.

Le connétable, après cette action signalée, entra au Mans avec son armée et l'y laissa reposer quelque temps, ce dont elle avait, comme on peut le croire, le plus impérieux besoin.

Là il apprit qu'un petit corps d'Anglais fugitifs s'était réfugié dans un château fort des environs, nommé le château de Baux.* Il voulut compléter la victoire qu'il venait d'obtenir en les débusquant de ce poste. Il fut donc sommer en personne le commandant, nommé Gauthier, de lui rendre sur-le-champ ce château, qu'il ne pouvait avoir la prétention de défendre contre l'armée royale. Gauthier, encore exaspéré par la défaite de Pontvallain, lui répondit par des bravades et osa même le menacer, s'il ne se retirait au plus vite, de faire tirer sur lui une baliste, qui allait l'écraser sous une grêle de cailloux. « Haa, larron! s'écria

* Du Chastelet l'appelle *Vaus*; les erreurs de noms et de positions géographiques fourmillent dans les histoires de Du Guesclin publiées jusqu'ici, et ce n'est pas une petite affaire que de parvenir à les rectifier. Le château de Baux n'existe plus aujourd'hui.

» Bertrand, tu es en ton cuidier; mais par la foy que je doibs » à Dieu, jamais ne mangeray ne ne beuray tant que je t'aye » pris ou mis en mon dangier. »

Il retourna aussitôt vers les siens auxquels, après avoir raconté l'insolence de cet Anglais, il dit qu'il était résolu de l'en punir sur-le-champ et qu'il fallait aller dîner dans le château. Il fit mettre pied à terre à sa gendarmerie et lui commanda de monter à l'assaut. Les échelles se trouvèrent de beaucoup trop courtes pour pouvoir atteindre les créneaux. Les assiégés, voyant cela, accablèrent les assiégeants de huées et de moqueries. Leur hilarité ne fut pas de longue durée : les cavaliers français, plantant successivement leurs dagues entre les assises dégradées de la maçonnerie du rempart, s'en firent des échelons, au moyen desquels ils parvinrent à en gagner la crête, tandis que les arbalétriers la balayaient en tirant sans discontinuer. Envahis de tous côtés aux cris de *Guesclin*, *Renty*, *Saint-Pol* et *Le Penhoët*, les Anglais abandonnèrent le parapet et tentèrent de se réfugier dans une tour; ils y furent suivis et forcés en un instant. Tous furent massacrés sans merci : les Français, outrés des railleries et des fanfaronnades de leurs ennemis, ne firent quartier à personne. Le commandant Gauthier parvint seul à se sauver en s'enfuyant par une poterne dont il s'était réservé la clef. Tandis que les soldats massacraient et pillaient, Du Guesclin arma chevalier sur-le-champ Roulequin de Rayneval, qui le premier était parvenu sur le rempart de la place assiégée, et y avait arboré l'étendard de France. *

Pendant son séjour au Mans, le connétable envoya de tous côtés des coureurs pour battre l'estrade et tâcher d'apprendre de quel côté s'était retiré le gros des fuyards de Pontvallain. Il fut bientôt informé que tous les restes de l'armée anglaise avaient gagné

* La prise de ce château est encore racontée avec quelque différence par Du Chastelet et Guyard de Berville, son copiste. Nous avons toutefois toujours préféré les versions de Ménard et de Le Fèvre, qui sont conformes à la chronique de d'Estouteville.

la ville de Saint-Maur-sur-Loire; qu'ils s'étaient bien retranchés sous le commandement du capitaine Cressonval; mais qu'ils étaient encore frappés d'une telle épouvante, qu'ils pâlissaient au nom seul de Du Guesclin, et qu'au moindre bruit qu'ils entendaient ils s'imaginaient voir son armée arriver sous leurs murailles.

Le connétable, apprenant cette nouvelle et voyant son armée reposée, rafraîchie et pleine d'ardeur, ne voulut pas rendre vaine l'appréhension de ses ennemis. Il se mit en marche vers Saint-Maur et forma le blocus de cette ville. Son intention, après sa prise, était d'ailleurs de pénétrer dans le Poitou, alors au pouvoir des Anglais, et de les en chasser.

Mais, au premier abord, ayant avec son coup-d'œil d'aigle mesuré la force et l'assiette de la place, il vit que sa prise ne serait pas l'affaire d'un jour. Saint-Maur était aussi forte par art que par nature; il lui faudrait des machines, et il y perdrait beaucoup de temps et d'hommes avant de s'en être rendu maître. Dans cette conviction, il songea à parvenir à ce but par quelque moyen plus prompt, un stratagème ou un accommodement.

Quelques chevaliers du pays étaient venus le rejoindre en cet endroit, entr'autres Guillaume Le Baveux, le sire de la Rochepozay et un autre chevalier qui ne se faisait désigner que par le surnom *du poursuivant d'amour*. Ils confirmèrent le connétable dans sa résolution, convenant qu'une place aussi forte, si on l'attaquait, exigerait pour sa réduction toute les lenteurs d'un siége en règle.

Du Guesclin se persuada qu'il pourrait facilement amener là un accommodement. Cressonval, gouverneur de cette ville, il l'avait beaucoup connu en Espagne, car ce capitaine y avait servi sous ses ordres, faisant alors partie des grandes compagnies. Tous deux même se portaient une affection réciproque; la seule politique de leurs souverains les avait depuis rendus adversaires sans les rendre ennemis l'un de l'autre. Le connétable lui envoya un héraut avec un sauf-conduit pour le prier de venir le visiter dans son camp afin de s'entretenir avec lui.

Cressonval se rendit sans balancer à cette invitation. Du Guesclin le reçut d'un air riant à l'entrée de son logis et lui dit : « Bien-» veignant sire, par Saint Maurice dînerez avec moi, et burez » de mon vin ainçois (avant) que partiez ; car vous avez esté » mon amy de piéça. » Puis il ajouta qu'il l'avait fait venir ainsi pour renouveler leur ancienne amitié le verre à la main, sans porter pour cela aucun préjudice au service des rois leurs maîtres respectifs.

Cressonval, ravi d'un tel accueil, répondit cordialement aux avances de Du Guesclin et tous deux, pendant le repas, conversèrent avec tout l'abandon de deux amis intimes qui se retrouvent après une longue absence ; ils se rappelaient l'un et l'autre leurs anciens exploits en Castille, sur quoi Du Guesclin prodiguait à son convive les louanges et les éloges, conjointement avec de larges rasades d'excellent vin d'Anjou. Après le dîner, et quand il vit le capitaine anglais tout-à-fait en belle humeur, il le tira à part et lui dit sérieusement qu'il l'engageait à bien réfléchir avant de prendre le parti de la résistance contre une armée aguerrie, commandée par le connétable de France en personne, ayant avec lui deux maréchaux et un amiral de France ; que, s'il se faisait assiéger et prendre de vive force, ce qui arriverait infailliblement, cela entraînerait pour la ville et pour lui des malheurs incalculables ; qu'il l'engageait donc à la lui remettre par accommodement, lui promettant de lui accorder la capitulation la plus honorable.

Mais Cressonval était aussi brave guerrier qu'il venait de se montrer bon convive ; il convint que sa ville n'aurait jamais été attaquée par de plus illustres chevaliers, ni par des troupes plus intrépides ; mais que la force de la place, d'ailleurs bien munie de toutes choses et défendue par une nombreuse garnison, lui permettait l'espoir de lui résister avec avantage ; que, d'après cela, rien au monde ne serait capable de le faire manquer à son devoir ni à la foi qu'il avait donnée au prince de Galles, de lui conserver la ville de Saint-Maur au péril de sa vie.

La hardiesse de cette réponse fit froncer le sourcil à Du Gues-

clin qui, se mettant en colère, jura : « Que par Dieu qui fut
» peiné en croix et le tiers jour suscita, et par Saint-Yves s'il
» attendait qu'il ait *trefs* * ne tente devant son fort, il le ferait
» pendre aux fourches. » Cette colère du héros breton intimida
Cressonval. Il le connaissait de longue date, il savait quelles étaient
son infatigable persévérance et son opiniâtreté pour pousser à fin
une entreprise ; il réfléchit donc qu'infailliblement, tôt ou tard,
Saint-Maur tomberait en son pouvoir. Dans le cas de prise d'assaut,
Cressonval savait aussi que le connétable n'était pas homme
à faillir à sa parole relativement à la pendaison. Ces réflexions
dont il fut subitement frappé lui firent perdre toute sa fermeté.
Il répliqua d'un ton plus modeste qu'il espérait qu'avant de
consentir à une affaire si grave, il lui serait du moins permis
d'aller prendre l'avis des officiers de la garnison et des principaux
d'entre les bourgeois, afin de les disposer lui-même à une
honorable capitulation. Du Guesclin trouva la chose de toute justice
et congédia son hôte, qui, remontant à cheval, s'empressa de
retourner dans la ville en promettant d'en apporter les clefs le
lendemain.

Il réunit avec ses officiers les plus notables habitants de St-Maur,
leur raconta en détail son entrevue avec Du Guesclin, qui,
leur dit-il, avait fait serment de ne point quitter du lieu qu'il
ne se fût emparé de la place, et de les faire tous pendre
s'ils se faisaient forcer l'épée à la main. Mais il ajouta qu'il lui
avait promis les honneurs de la guerre, avec vies et bagues
sauves, s'ils consentaient à se rendre à lui sur-le-champ.

La terreur que répandait le nom de Du Guesclin redoubla dans
l'âme des habitants de Saint-Maur quand ils entendirent le rapport
de Cressonval ; tous se hâtèrent de lui dire qu'il n'y avait
pas à balancer et qu'il fallait se rendre sans plus tarder. Tous
les officiers de la garnison, frappés d'un même effroi, opinèrent
de la même manière, un seul excepté. Ce fut un chevalier anglais
qui représenta à l'assemblée qu'une capitulation, si préci-

* *Trefs*, pieux de palissades.

pitée et consentie de leur part sur de simples menaces du général ennemi, ne les laverait jamais auprès du prince de Galles du soupçon de lâcheté et de trahison. La terreur avait tellement gagné tout l'auditoire que ce généreux chevalier ne fut point écouté. Chacun croyait déjà se sentir la corde au cou et aurait voulu être bien loin de là avec ses meubles et son argent. Cependant Cressonval éprouva quelques remords, et la honte qu'il ressentait de se rendre ainsi sans avoir au moins soutenu une première attaque, lui inspira, sinon le courage de l'attendre, du moins l'idée de se tirer d'affaire par un subterfuge, une espèce de terme moyen qu'il jugeait propre à mettre à couvert l'honneur des armes de l'Angleterre sans s'exposer à aucun péril. « Nous sortirons tous cette nuit de la place, dit-il, et Du Guesclin pourra s'en emparer ; mais il n'y trouvera plus que des » cendres : après en avoir retiré tous nos effets, nous y mettrons le feu en l'évacuant et nous nous rendrons en Poitou, où » nous serons en sûreté dans quelque bonne place forte, avant » que le connétable ait eu le temps de nous atteindre. »

Chacun applaudit à ce projet, et aussitôt qu'il fit nuit on disposa tout pour cette retraite : la garnison et les habitants, chargés de ce qu'ils avaient de plus précieux, défilèrent sans bruit, à la faveur des ténèbres et abandonnèrent Saint-Maur après y avoir mis le feu en plusieurs endroits. Cressonval et ses gens se dirigèrent en toute hâte sur Bressuire, ville alors très forte du haut Poitou et dont les Anglais étaient maîtres.

Du Guesclin, pendant que cela se passait, se reposait sans défiance, ne doutant pas que, dès le matin suivant, Cressonval ne vînt lui apporter les clefs de Saint-Maur. Il fut bien surpris lorsqu'un peu avant l'aurore on vint le réveiller et le prévenir que cette place était en feu. Il devina aussitôt le tour que lui avait joué le capitaine anglais et ordonna qu'on se précipitât pour éteindre l'incendie ; il n'était plus temps, il avait gagné de toutes parts et les édifices embrasés s'écroulaient de tous côtés avec un horrible fracas. Furieux de la tromperie de Cressonval, il donna l'ordre de lever le camp sur-le-champ et de se mettre à sa pour-

suite, espérant encore l'atteindre et le punir avant qu'il se fût mis à l'abri dans Bressuire, dont on lui dit que les Anglais avaient pris le chemin.

Mais la peur donnait des ailes à ceux-ci. Précipitant leur marche, ils arrivèrent à Bressuire, et déjà presque tous s'y étaient mis en sûreté lorsque l'armée française parut sous les remparts. Les fuyards avaient dit au commandant de la ville que cette armée était encore loin; mais à peine y étaient-ils entrés que la guaite *, qui était au haut du donjon, aperçut les bannières de Du Guesclin, de d'Andreham, de Clisson, etc., flottantes au milieu d'une armée nombreuse, qui s'avançait à grande hâte. Cet homme, à cet aspect, se mit à crier : « Trahison, trahison, voici Bertrand! ces Anglais » fugitifs nous ont vendus. »

Sur cela, ceux de Bressuire s'imaginèrent qu'en effet Cressonval et les siens étaient des traîtres, qui les avaient trompés exprès sur l'éloignement de l'armée royale pour les faire plus facilement surprendre. Dans cette persuasion, ils tombèrent de prime-abord sur ces malheureux fugitifs et les massacrèrent sans vouloir rien écouter. Cinq cents d'entre eux, qui se trouvèrent encore au dehors de la ville, dont le gouverneur avait fait fermer les portes, furent passés au fil de l'épée par les Français. Cette cruelle exécution achevée, Du Guesclin fit sommer ce gouverneur de se rendre. Il désirait beaucoup n'être pas arrêté devant cette place par un siége : premièrement parce qu'il n'avait pas de machines **, et en second lieu parce que, dans la précipitation avec laquelle il était parti des bords de la Loire pour poursuivre Cressonval, il

* Vedette ou sentinelle.

** L'activité et le caractère bouillant de Du Guesclin, surtout lorsqu'il s'agissait d'expéditions guerrières, ne lui laissaient pas la patience d'attendre ces lourdes et incommodes machines, dont le transport difficile entraînait toujours de longs retards. Aussi, sans autres moyens auxiliaires et seulement par l'excès de son audace incroyable, il enlevait presque toutes les places fortes d'assaut et à la pointe de l'épée.

n'avait pas eu le temps de s'approvisionner de subsistances, et que son armée en manquait.

Le gouverneur répondit d'abord à la sommation par des invectives : « Maudit soit, lui dit-il, le jour où vous êtes venu au monde, » pour être le fléau des Anglais, dont depuis quatre mois vous » avez mis à mort plus que toutes les autres nations ennemies » de l'Angleterre n'en ont tué dans l'espace d'un siècle! »

Du Guesclin, sans s'arrêter à ces propos, essaya encore de le persuader en lui promettant que, s'il consentait à lui remettre Bressuire, lui et ses gens auraient la vie sauve avec la liberté de se retirer où ils voudraient, en emportant toutes leurs richesses; mais que, s'il était obligé de les prendre à l'assaut, il les passerait tous au fil de l'épée, comme ceux de leurs compatriotes qu'il pouvait voir du haut des murs, gisants autour des fossés. Rien n'ébranla la résolution du commandant anglais, lequel, prenant Du Guesclin lui-même comme juge de la chose, lui demanda si, commandant une place des plus fortes, défendue par une garnison aguerrie, et bien pourvue de vivres et de munitions de toute espèce, il consentirait lui, Du Guesclin, à la rendre sans coup férir aux ennemis de son prince. — Notre héros fut forcé d'avouer qu'il ne le ferait certainement pas. — « J'agirai » donc comme vous agiriez vous-même, répliqua le capitaine » anglais, et je me défendrai jusqu'à la mort. »

Du Guesclin, que la nécessité d'avoir des vivres pressait, et qui semblait, en outre, avoir un secret pressentiment que la prise de Bressuire allait lui coûter cher, donna des éloges à la noblesse des sentiments de son ennemi et lui dit qu'il consentait à le laisser en repos et à s'éloigner de sa place sans l'inquiéter pour le moment, pourvu qu'il consentît à lui fournir des provisions de bouche, qu'au surplus il promettait de lui payer raisonnablement. — « Je vous fournirais volontiers des vivres, » et même pour rien, lui répondit l'Anglais, si je croyais qu'en » les mangeant vous en pussiez étrangler vous et tous les Français » de votre armée. » Cette brutale réponse irrita le connétable, qui s'écria en le menaçant : « Ah! félon capitaine! par tous les » saints, vous serez pendu par votre ceinture! »

Le maréchal d'Andreham, Clisson et les autres chefs, partageant l'indignation de Du Guesclin, dirent qu'il fallait, par une leçon terrible et sanglante, punir l'arrogance de ce gouverneur. Tout se prépara donc pour l'assaut. Jean du Bois, jeune chevalier breton, qui portait la bannière du connétable, jura qu'il la planterait ce jour-là même sur la plus haute des tours de Bressuire, ou qu'il lui en coûterait la vie. Les Anglais, de leur côté, se voyant menacés par l'élite des preux de la France, se préparèrent à la résistance la plus désespérée.

Après avoir fait en personne une reconnaissance exacte de l'assiette et des abords de la place, Du Guesclin commanda l'assaut et ses guerriers, malgré une grêle de dards, de flèches et de pieux ferrés, se précipitèrent dans le fossé ; puis, faute d'échelles, usant du même moyen dont ils s'étaient servis à l'attaque du fort de Beux ; c'est-à-dire en fichant entre les jointures des pierres de la muraille leurs dagues et leurs épées, ils s'en firent des échelons pour atteindre jusqu'au sommet, déployant dans cette circonstance une ardeur et un acharnement incroyables, tant ils étaient irrités des injures que le commandant ennemi avait prodiguées à leur général. Un grand nombre perdit la vie dans cette furieuse attaque et fut écrasé par les tonneaux pleins de pierres, que, du haut de leurs murs, les assiégés laissaient tomber sur eux. Leurs compagnons, brûlant de les venger, redoublaient de vigueur et d'audace, bien loin d'être intimidés de la mort de leurs camarades. Jean du Bois, celui qui portait l'étendard du connétable, approchait déjà des créneaux sur lesquels il avait fait serment de l'arborer, lorsqu'un Anglais tenta de l'arracher de ses mains en le saisissant par le fer de la lance auquel il était attaché. Mais du Bois, la poussant contre lui, lui creva l'œil droit et le mit hors de combat. Le maréchal d'Andreham fit, dans cette sanglante journée et malgré son âge avancé, des actions de valeur au-dessus de tout éloge : trois fois il atteignit le haut de la muraille et trois fois il en fut précipité dans le fossé, sans que son courage incomparable pût en être un seul instant ralenti. Mais, froissé par ces chutes et

couvert de blessures, on fut obligé de l'emporter malgré lui et de l'éloigner du combat. Du Guesclin et Clisson furent aussi blessés, mais non dangereusement, et ces illustres guerriers, après s'être un instant retirés pour faire mettre un appareil sur leurs plaies, retournèrent à l'assaut avec plus de vigueur que jamais. « Ores amis, criait Bertrand à ses soldats, je vous » advise que les viandes dont devez souper sont dans la place, » il vous les faut prendre ou cy mourir de male faim. » Les Français continuèrent leurs efforts, ceux des assiégés redoublèrent; depuis long-temps notre héros n'avait éprouvé une pareille résistance. Celle des Anglais leur était en effet inspirée par le désespoir, car ils sentaient trop bien que, s'ils étaient pris, il n'y aurait pour eux aucune merci à espérer d'un vainqueur irrité par des pertes considérables.

A défaut de machines, les Français entreprirent de faire brèche dans la plus vieille partie des fortifications en se servant, pour la démolir, de leurs piques, hallebardes, fauchardes et autres armes de hast. Ils parvinrent enfin, à force de persévérance et malgré la grêle de pierres qu'on faisait pleuvoir sur eux, à faire ainsi écrouler un pan de cette vieille muraille. Aussitôt l'élite des chevaliers de l'armée se précipita sur cette brèche. Jean du Bois y planta l'étendard du connétable, aux cris redoutés de *Guesclin, Guesclin!* Il fut suivi par l'amiral de Vienne, Keranlouët, Alain et Jean de Beaumont, les sires de la Hunandaie, de Rais, de Rochefort et de Vantadour, le chevalier inconnu, nommé le poursuivant d'amours, et Alain Taillecol, surnommé *l'abbé de Malepaye*, ancien chef des grandes compagnies, qui était demeuré au service de France. Les Anglais plièrent enfin devant tous ces preux. Du Guesclin, les voyant faiblir, cria aux siens : « Allons, mes enfants, allons, ces gars sont suppeditez! * » Les Français firent un dernier effort et entrèrent de tous côtés dans la ville, où ils firent une affreuse boucherie de leurs ennemis. Cinquante de ces malheureux tentèrent de se sauver par une po-

* Sont mis sous nos pieds, sont soumis.

terne; mais ils en étaient à peine sortis, qu'ils furent rencontrés par le maréchal d'Andreham qui, malgré ses dangereuses blessures, avait voulu retourner au combat, et qui en tua encore dix de sa propre main. Ce fut son dernier exploit, et pour sa gloire et pour la France; tant d'efforts lui coûtèrent la vie. Il tomba grièvement malade dès le lendemain et fut forcé de garder le lit, d'où il ne se releva plus. *

Les Français, maîtres de la ville, ne l'étaient pas encore de la citadelle, où beaucoup d'Anglais s'étaient renfermés, et dès le lendemain ils se disposèrent à l'attaquer; mais ceux qui étaient dedans, effrayés par le massacre fait la veille de leurs compatriotes, ne voulurent pas s'exposer à éprouver le même sort : ils se rendirent et eurent la vie sauve. **

Ainsi fut réduite la ville de Bressuire, dont la prise coûta la vie à un grand nombre de guerriers français, mais surtout à l'illustre Arnould d'Andreham, le doyen des maréchaux de France, depuis bien des années l'émule et le fidèle ami de Du Guesclin, dont il avait long-temps partagé les travaux et la gloire. Ce héros expira au bout de peu de jours des suites de ses blessures. Le connétable le pleura sincèrement; toute l'armée partagea son deuil; elle quitta Bressuire en emportant ses restes mortels, et Bertrand, s'étant retiré à Saumur, y fit faire au maréchal des obsèques dignes de son rang, de sa valeur et des nombreux services qu'il avait rendus à l'état.

L'armée française séjourna à Saumur pendant quinze jours. Du Guesclin attendait dans cette ville de l'argent pour payer ce qui était dû à ses soldats; car les deux mois de solde que le roi lui avait fait compter en entrant en campagne étaient plus qu'écoulés et payés, et il lui fallait de nouveaux fonds dont il envoya la de-

* Et là acoucha malade le noble mareschal d'Andrehem, qui oncques puis n'en leva, mais trespassa en ladite ville. Dieu ayt mercy de son ame, car il regna loyaulment ne oncques pensa mal. (*Ancienne chronique rapportée par Ménars.*)

** Les chroniques ne disent point si le gouverneur fut compris dans cette capitulation, ou s'il avait péri la veille, lors du sac de la ville.

mande à la cour. En attendant, il trouva moyen de porter un nouveau coup aux Anglais. Il apprit par ses coureurs, dont il envoyait toujours bon nombre de tous côtés, que Knolles, avec ce qui lui restait de l'armée d'Angleterre, renonçait à tenir la campagne pour le moment, et qu'il s'était déterminé à congédier ses troupes délabrées; il les dirigeait donc vers un des ports de la Bretagne *, toujours ouverte aux Anglais par leur bon ami le duc Jean IV, et là il comptait les faire embarquer sur des vaisseaux qu'avait amenés à cet effet le sire de Neuville. Du Guesclin sut même que ces troupes congédiées et Knolles lui-même étaient entre Nantes et Rennes, au château de Derval, dont le duc lui avait fait présent quelques années avant. Le connétable résolut d'aller les y surprendre et de les empêcher de se rembarquer. A cet effet, il détacha un corps de troupes suffisant et entièrement composé de Bretons. Olivier de Clisson, qui depuis long-temps convoitait le fief de Derval, le pria de lui donner le commandement de cette division, ce qui lui fut accordé bien volontiers. Le vicomte de Rohan voulut être aussi de la partie. Quelque diligence qu'ils fissent, ils ne purent cependant pas réussir à surprendre leurs ennemis dans Derval: ils ne les atteignirent que près de la côte où ils allaient s'embarquer. Sans se donner le temps de respirer, ils les attaquèrent avec tant d'impétuosité qu'ils les enfoncèrent en un moment. « *Guesclin et Clisson!* » criait Olivier en les écharpant à coups de hache; à mort traîtres » mescréans; jamais en Angleterre ne rentrerez sans mortel en- » combrier. » Neuf cents Anglais restèrent morts sur la place; le reste fut en grande partie fait prisonnier; le sire de Neuville fut de ce nombre. Trois cents de ces malheureux seulement parvinrent en fuyant à atteindre leurs vaisseaux et à faire voile pour l'Angleterre. Après cette expédition, Clisson fut rejoindre le connétable, auquel, comme trophée de sa victoire, il amena son captif le seigneur de Neuville. La promptitude et le plein

* Aucun des chroniqueurs n'a désigné ce port. Il est à croire que c'est Saint-Malo, à cause de sa proximité des îles anglaises de Jersey et de Guernesey.

succès avec lesquels il avait accompli cette entreprise lui valurent de grands éloges de la part de son chef, charmé de trouver en lui un capitaine si digne de le seconder.

Cependant Du Guesclin, moins heureux contre les ennemis qu'il avait à la cour que contre ceux de la France, ne recevait aucune nouvelle de l'argent qu'il avait demandé pour solder l'armée et il s'impatientait dans cette attente; car il projetait immédiatement une campagne en Guyenne, dont le succès devait expulser entièrement les Anglais du territoire français, ce qui eût mis le comble à sa gloire. Il n'était pas près d'atteindre encore à ce but généreux : les hommes de finances, les ministres et surtout Bureau de la Rivière, tous ses envieux et partant ses ennemis, cherchèrent à l'entraver dans ses grands desseins, en représentant au roi que son connétable n'était pas assez économe et ne ménageait point les deniers de l'état; qu'il en était trop prodigue envers les gens de guerre, et que, si l'on écoutait ses demandes continuelles d'argent, il épuiserait pour eux tous les revenus du trésor royal; qu'il devait d'ailleurs avoir trouvé de quoi les satisfaire amplement avec les riches butins qu'il avait faits dans les villes récemment conquises, et qu'il fallait qu'en temps de guerre le soldat trouvât moyen de vivre aux dépens de l'ennemi. Charles V ne prêta que trop l'oreille à ces raisons captieuses, et voyant que, pour le moment, les Anglais, vaincus et dispersés par Bertrand, étaient hors d'état de rien entreprendre contre sa couronne, il lui envoya l'ordre de licencier son armée.

Lorsque le connétable aperçut le courrier chargé de lui transmettre les intentions du monarque, ses premières paroles furent de lui demander s'il apportait de l'argent. Le courrier lui répondit que, bien loin de là, s'il ne lui en donnait à lui-même, il serait obligé de vendre son cheval pour avoir de quoi s'en retourner, tant il était dénué de fonds. En même temps il lui remit les dépêches du roi, contenant l'ordre du licenciement de l'armée et celui de se rendre en personne à la cour.

A la lecture de ces dépêches, l'indignation de Du Guesclin égala sa douleur; il vit d'où le coup partait, et il se répandit en propos

amers contre les perfidies des courtisans : « Grand Dieu ! s'écria-
» t-il, qu'est-ce donc que le service d'un roi, puisque les meilleures
» intentions y sont dénaturées ou méconnues ! Si on m'eût tenu
» la promesse si formellement faite d'assurer la solde à mon armée,
» avant peu j'eusse accompli la conquête de toute la Guyenne;
» au lieu de cela, je me vois forcé de renvoyer mes pauvres
» soldats à l'entrée de l'hiver, et sans même leur payer ce qui
» leur est dû ! »

Tandis que le héros exprimait ainsi le profond chagrin qu'il ressentait en son âme, un destin favorable lui fit arriver une consolation bien inattendue. Un messager, envoyé par D. Henri, lui arriva d'Espagne, amenant deux mulets chargés d'or, d'argent et de pierreries, dont ce généreux prince lui faisait présent en considération des grands services qu'il en avait reçus. L'arrivée d'un tel trésor vint bien à propos calmer la peine de Du Guesclin, qui n'en retint rien pour lui, mais l'employa en totalité à payer ses officiers et ses soldats. Il ne se réserva, de tant de richesses, qu'un petit vaisseau en or massif, dont il désirait faire hommage au roi.

D. Henri avait accompagné son présent de lettres dont le style, marqué au coin de l'amitié reconnaissante, fit grand plaisir à Du Guesclin. Le roi de Castille le priait, en outre, d'obtenir de Charles V que le Bègue de Villaines et son fils continuassent de rester à son service; car l'épée de ces vaillants capitaines lui était encore bien utile pour calmer les troubles qui n'étaient point entièrement apaisés dans ses états. Il promettait, en revanche, d'équiper prochainement, pour le service de la France, une flotte nombreuse et bien armée, qui contribuerait efficacement à en expulser totalement les Anglais.

Après avoir gracieusement récompensé le messager du monarque castillan, Du Guesclin, pour obéir aux ordres de celui de France, licencia à regret son armée, bien payée du moins et en état de vivre honnêtement jusqu'à l'ouverture de la campagne prochaine. Il renvoya à la cour le courrier qui lui avait apporté l'ordre du licenciement, en le chargeant d'y annoncer sa prochaine arrivée.

Puis, ayant mis de bons gouverneurs et de bonnes garnisons dans les places qu'il avait conquises *, il partit trois jours après pour se rendre lui-même près du roi.

Le courrier l'y avait précédé. Cet homme rendit compte à Charles de tout ce qu'il avait vu à Saumur, des regrets de Du Guesclin en congédiant une armée avec laquelle il projetait d'accomplir la délivrance entière du royaume, de l'indignation qu'il avait fait éclater en voyant qu'on manquait aux promesses positives qu'on lui avait faites de payer toujours les troupes régulièrement. « Enfin, » dit cet homme, messire Bertrand dit qu'il aimera mieux remettre » sa charge de connétable que de se voir désormais les bras liés » par de semblables déceptions. »

Après avoir écouté ce rapport, le roi, frappant sur l'épaule de Bureau de la Rivière, qui était en ce moment près de lui, lui dit : « Bureau, nous ne pourrons pas nous défendre d'ouvrir nos » coffres et de donner de l'argent à Bertrand, de peur que nous » ne venions à perdre un si grand capitaine et qu'il ne nous » échappe. » La Rivière qui, à part son inimitié personnelle pour le héros, n'avait rien tant à cœur que la prospérité de la France et la gloire de son souverain, convint lui-même que, plutôt que de perdre le secours de cette vaillante épée, qui seule mettait le royaume en sûreté contre les attentats de l'Angleterre, on devait tout sacrifier pour contenter le connétable.

Du Guesclin arriva à Paris accompagné seulement d'une suite de neuf personnes. Il se rendit au palais très simplement vêtu, selon son habitude, et encore animé par le ressentiment des désagréments qu'il venait d'éprouver. Le chambellan La Rivière, craignant que, dans son humeur et sa brusque franchise, il ne s'écartât, en parlant au roi, du respect qu'il lui devait, fut au devant de lui pour le disposer, par mille gràcieusetés, à témoigner au monarque autant de satisfaction que de soumission à ses volontés. Il l'assura qu'il venait de le laisser en disposition de lui

* Keranlouët fut nommé gouverneur de la Rochepozay, et Jean de Beaumont, gouverneur de Saumur.

accorder tout ce qu'il pourrait désirer pour les besoins de l'armée. Ces préliminaires n'étaient pas nécessaires : quelque sujet de peine qu'on eût donné au noble guerrier, quelque franc que fût son caractère, incapable d'aucun déguisement, il n'était pas homme à oublier les convenances au point de s'éloigner des formes respectueuses qu'un sujet doit observer en présence de son souverain.

La Rivière l'introduisit dans la salle du trône. Laissons ici parler, dans toute sa naïveté, notre vieille chronique qui rend ainsi compte de cette entrevue du roi et de son connétable ; son style pittoresque et vrai, quand elle fait parler ce dernier, vaut cent fois mieux que la longue paraphrase qu'en ont faite du Chastelet et surtout Berville, en style de régents de rhétorique :

« Lors s'en allerent devers le roy, qui seoit au hault dois.
» Lequel se dreça un pou encontre Bertran, et le prist par la
» main en disant : Bien veignez vous mon amy que j'aime en
» bonne foy, et à qui ne doy faillir en mon vivant de riens
» quelconques, ainçois vous doy honnourer et cherir comme
» moy. — Sire, ce dist Bertran, je m'en apperçoy mauvaise-
» ment, car vous avez osté tout mon estat et maudit soit l'ar-
» gent qui se tient ainsi coy. Et ne vault riens le conseil
» parquoy vos le tenez ainsi serré. Car trop mieulx le vault dé-
» partir à ceulx qui guerroyent voz ennemiz. — Quant le roy
» oy Bertran parler ainsi, si lui dist doubcement : Or ne vous veuillez
» courroucer, assez aurons argent, et n'ayez desplaisance se
» nous vous avons mandé. Car il nous plaisoit de vous veoir
» et vous dire nostre plaisir, ne le nostre argent n'est point si
» enfermé que vous ne puissiez bien par tout bouter la main.
» Mais beau sire nous lesserons le temps renouveller. — Sire,
» dist Bertran qui moult estoit courcié, de quoy vivront pour
» passer la saison les gens d'armes que j'ay laissié derriere pour
» la frontiere tenir et garder le pays si n'ont argent * ? Il con-

* Il entendait ici les garnisons qu'il avait laissées dans les places sur la Loire et les limites du Poitou : il n'avait pas voulu ni dû les licencier, c'eût été une imprudence inexcusable.

» vendra fuster* le dit pays pour eulx et payer sur les povres » gens. — Bertran, dist le roy, je ne le puis amender. Je ne » suis que un seul homme, si ne puis pas estriver contre tous » ceulx de mon conseil. Mais dedens trois jours feray déffermer » un coffre où vous pourrez trouver vingt mille frans. — Hé! » Dieu, ce dist Bertran, ce n'est que un desjuner! Je vois bien » qu'il me faudra départir de France, car je ne m'y sçay chevir, » si me convient renoncer à l'office que j'ay. — Non, fist le » roy, si vous convient le garder mon amy car à nulli ne le » voudrai-je confier, c'est mon plaisir et le bien de cest estat » de France. Mais ores Bertran, bien entendez que je ne puis » graude somme de denier pour le present recouvrer sans trop » fouler mes povres subjets. — Hé sire, lui respondi adoncques » Bertran, que ne faites vous saillir ces grans sommes de de- » niers que l'en cueille par le royaume sur marchans et pouvres » gens, tans d'impositions, treiziesme et quatorziesme, comme » foüages et gabelles, le dixiesme ne vient pas à vostre prouffit.** » Et puis que ainsy est, faites tout abatire afin que le peuple » se rejoysse. Et faites venir avant ces chapperons fourrez, c'est » assavoir prelaz et advocaz qui sont des mengeurs de chrestiens. » A tels gens doit-on faire ouvrir leurs coffres, et non pas à » pouvres gens qui ne font que languir. Car on doit querir » l'argent. Mais je voy aujourd'huy advenir le contraire; car » celuy qui n'a que un pou on le lui veult tollir; et celuy » qui a du pain on lui en offre. »

* Imposer, pressurer.

** Il disait bien vrai : il y avait alors si peu d'ordre dans l'administration des finances du royaume, les collecteurs et receveurs royaux en profitaient tellement pour voler avec impunité les deniers publics, qu'il ne rentrait pas chaque année au trésor la dixième partie des revenus de l'état. Cet état de choses dura encore long-temps. Le sévère et intègre Sully fut le premier des ministres français qui, par de justes et rigoureuses mesures envers les employés des finances, sut enfin y remettre de l'ordre. Aussi furent-elles florissantes tant que dura la sage administration de ce grand homme.

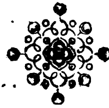
Ce discours remarquable peint avec vérité et en peu de paroles l'âme de Du Guesclin toute entière. Il nous montre ce héros tel qu'il était : serviteur courageux et loyal de son roi, père du soldat, ami du petit peuple et des pauvres dont en toutes circonstances il prit les intérêts avec chaleur et dont il eut toujours pitié même au milieu des horreurs de la guerre.

L'énergique et simple éloquence du connétable l'emporta dans l'esprit du roi sur les discours artificieux des courtisans. Il fut persuadé par des raisons si justes et si clairement exposées ; il aimait d'ailleurs Du Guesclin, il ne voulait point en le mécontentant s'exposer à priver l'état du secours d'un homme qui lui avait déjà rendu de si grands services : bref, il fit tirer de son trésor particulier les sommes nécessaires au paiement des garnisons frontières et les fit compter à Du Guesclin auquel il fit rembourser en même temps tout l'argent qu'il avait avancé de ses propres deniers pour la solde de l'armée, ainsi que le prouve un acte du mois de février 1370, que rapporte, à la suite de son ouvrage, Hay du Chastelet parmi d'autres pièces historiques.

D'après les ordres du roi, Du Guesclin, pour se disposer à entreprendre au printemps une nouvelle campagne, envoya en tous lieux ses mandements pour le rappel des gens de guerre licenciés et la levée de nouvelles recrues, auxquels il assigna rendez-vous général à Saumur, pour le mois de mars prochain. Il passa à la cour tout le reste de l'hiver, fêté, honoré et recevant chaque jour de nouvelles preuves de l'affection de son souverain, qui lui en donna une marque insigne en le désignant pour parrain de son second fils, Louis d'Orléans, * que la reine venait de mettre au monde. La cérémonie du baptême eut lieu dans l'église de Saint-Paul. Après que l'enfant royal eût été ondoyé, Du Guesclin tira son épée et la mit dans ses petites

* Ce fut ce prince malheureux, et qui donnait de si belles espérances, qui fut assassiné dans la rue Barbette, à Paris, le 23 novembre 1407, par les stipendiés du duc de Bourgogne, Jean sans peur. Le célèbre Dunois était son fils naturel.

mains en disant : « Monseigneur, je mets cette épée entre vos
» mains, priant Dieu qu'il vous fasse la grâce, et qu'il vous
» donne tel et si grand cœur, que vous soyez un jour aussi
» preux et aussi bon chevalier que fût onques roi de France
» qui portât épée. »



CHAPITRE XIII.

SOMMAIRE.

Combat naval de Guernesey et prise de cette île. — Campagne de Du Guesclin dans le Rouergue, la Saintonge et l'Aunis. — Prise de Moncontour et de Saint-Sever. — Réduction de Poitiers. — Prise des villes de Saintes, Taillebourg et Saint-Maixent. — Siége de La Rochelle. — Courage et dévouement à la France de Cadorier, maire de cette ville. — Il en chasse les Anglais par un stratagème et en ouvre les portes à Du Guesclin. — Mort de Tiphaine Raguenel. — Campagne de 1372. — Siége du fort de Benon, en Poitou. — Action barbare du gouverneur anglais. — Geoffroy Payen, l'un des officiers de Clisson, est pris et massacré dans une sortie. — Benon est emporté d'assaut. — Cruauté de Clisson. — Prise de Marans et de Surgères. — Délivrance de la duchesse douairière de Bourbon, prisonnière des Anglais. — Prise de Fontenay-le-Comte. — Formidable armement de l'Angleterre, dispersé par la tempête. — Réduction de Thouars. — Combat de Chisay. — Prise de Lusignan, Niort et la Roche-sur-Yon. — Soumission entière du Poitou. — Insinuations captieuses d'Edouard III au duc de Bretagne. — Celui-ci appelle les Anglais dans son duché. — Mécontentement du roi de France et indignation des Bretons. — Du Guesclin va combattre les Anglais en Bretagne, y prend d'abord Fougères et Saint-Aubin-du-Cormier. — Siége et prise d'Hennebon et de Concarneau. — Siége de Brest et de Derval. — Soumission de Nantes. — Nouvelle cruauté de Clisson au siége de Derval. — Révolte ouverte du duc Jean IV contre le roi de France. — Une nombreuse armée anglaise débarque en Picardie pour le soutenir ; elle est entièrement défaite par Du Guesclin. — Il se marie avec Jeanne de Laval.

Aussitôt que le retour de la belle saison permit de reprendre les opérations militaires, Du Guesclin rouvrit la campagne et prit le chemin de l'Anjou, suivi de toute l'élite de la noblesse française. Il fit un circuit pour traverser le Berry, dont le duc, accompagné d'une brave et brillante chevalerie, vint se réunir à

lui. Déjà quelques uns des lieutenants du connétable, entre autres Keranlouët, gouverneur de la Rocheposay, avaient recommencé les hostilités en Poitou, et, dans une escarmouche contre les Anglais, auprès du pont de Lussan, Guillaume Boistel avait tué de sa main le célèbre Chandos.* Une flotte, équipée par Charles V, battit, près de Guernesey, une escadre anglaise et ravagea cette île.** Une autre flotte promise par Henri de Transtamarre, pour opérer de concert avec l'armée du roi de France, avait mis à la voile, menaçait les côtes de la Guyenne et y tenait en échec une seconde escadre anglaise sous les ordres du comte de Pembroek. Le roi, voyant par cette diversion les conjonctures très favorables pour porter au plus tôt la guerre dans le midi, qu'occupaient toujours ses ennemis, envoya à Du Guesclin l'ordre de s'avancer dans cette direction, sans aller préalablement à Saumur. Le connétable obéit, envoya ordre à toutes les nouvelles levées rassemblées dans cette ville de le venir joindre à marches forcées, et, s'avançant lui-même dans le Rouergue, il débuta par prendre la ville d'Usez et le fort château de la Roche-Vauclerc.

Ces premiers succès répandirent la consternation et la terreur parmi les ennemis; ils n'osaient l'attendre nulle part pour soutenir une bataille, tout pliait ou fuyait devant lui. Ces fuyards se re-

* Voyez, à la suite de nos *Antiquités des Côtes-du-Nord*, une notice biographique détaillée sur cet illustre général anglais, digne rival de notre Du Guesclin.

** Elle était commandée par Yvain de Galles. Le Fèvre fait passer Du Guesclin lui-même dans l'île de Guernesey; mais ce fait n'est rien moins que prouvé, et son invraisemblance nous l'a fait rejeter. Si nous avions voulu admettre dans cet ouvrage une foule d'aventures que de simples traditions attribuent à notre héros, sans les appuyer d'aucunes preuves, nous eussions pu l'augmenter de beaucoup; mais mille récits merveilleux et souvent fictifs s'attachent toujours à la mémoire des grands hommes. Notre but principal étant que ce livre puisse être considéré comme un type historique, nous avons dû en écarter naturellement tout ce qui n'était pas constaté par des titres authentiques. La mémoire de Du Guesclin n'a d'ailleurs pas besoin d'être environnée d'une auréole imaginaire pour briller à jamais d'un immortel éclat.

plièrent sur Poitiers et sur les villes environnantes, dont les Anglais étaient encore les maîtres. L'armée française, revenant sur ses pas, les suivit dans cette province et y tint victorieusement la campagne. Avant d'aller assiéger Poitiers et La Rochelle, les deux principales places du pays, Du Guesclin, pour n'être pas inquiété pendant le cours de ces siéges importants, voulut s'emparer de Moncontour. Il détacha à cet effet le corps que commandait Clisson et lui ordonna d'attaquer cette place.

Elle fut valeureusement défendue, et Clisson, malgré sa bravoure et son expérience, ne pouvait obtenir aucun avantage sur les assiégés. Du Guesclin, impatienté de cette lenteur, se rendit en personne devant Moncontour. Sa présence seule inspira une telle ardeur aux soldats et tant de terreur aux ennemis que, dès le premier assaut qu'il commanda, cette ville fut emportée d'emblée.

Saint-Sever fut réduite de la même manière. Cette ville était assiégée sans succès par la division française sous les ordres du duc de Berry; le connétable y parut, et, malgré un puissant secours que le Captal de Buch et sir Thomas Percy amenaient aux assiégés, ils furent forcés et la ville prise au deuxième assaut.

Rien n'empêchait plus Du Guesclin de faire alors en règle le siége de Poitiers. Mais il n'en eut pas la peine : Thomas Percy et le Captal de Buch, qui s'étaient jetés dans cette ville, en apprenant la prise de Saint-Sever, furent saisis d'une terreur panique d'autant plus grande, qu'ils savaient que les bourgeois, détestant la domination britannique, ne demandaient que l'occasion d'ouvrir leurs portes et de se livrer aux Français. Ils n'attendirent donc pas l'attaque de ces derniers, et apprenant qu'ils s'approchaient, conduits par leur infatigable général, ils évacuèrent Poitiers nuitamment. Du Guesclin y entra sans coup férir au point du jour. A son arrivée, le peuple se répandit dans les rues, se précipitant au-devant de lui avec mille cris de joie et en le bénissant de l'avoir délivré du joug insupportable des Anglais.

Après avoir tout régularisé dans la capitale du Poitou, où il mit une forte garnison, Du Guesclin s'occupa de la ville de La Rochelle, dont il était d'autant plus urgent qu'il entreprît alors le siége, que les flottes (15) française et espagnole, commandées par Yvain de Galles et Dom Rodrigo, ayant opéré leur jonction, bloquaient cette ville par mer. Il fut donc l'investir avec le gros de son armée, et en même temps plusieurs divisions qu'il en détacha s'emparèrent presque sans combattre du château de Soubise, où le Captal de Buch fut fait prisonnier, des villes de Saint-Maixent et de Saint-Jean-d'Angely, de Saintes et de Taillebourg; de sorte qu'en peu de temps toute la Saintonge et le pays d'Aunis furent remis sous l'obéissance du roi de France. Les Anglais, entièrement démoralisés, et persuadés qu'aucune résistance n'était possible contre Du Guesclin, n'osaient presque plus lui en opposer.

Le gouverneur anglais de La Rochelle se nommait Philippe Mancel. Il logeait dans la citadelle d'où il dominait et commandait toute la ville, ce qui affligeait fort ses habitants, qui étaient bons Français et ne désiraient rien tant que de rentrer sous l'obéissance de leur prince naturel. Leur maire surtout, nommé Jean Cadorier, ne vit pas plus tôt les drapeaux fleurdelisés flotter autour des remparts, qu'il chercha dans sa tête par quel moyen il pourrait surprendre le gouverneur Mancel et ouvrir les portes de La Rochelle à Du Guesclin. Il crut enfin avoir trouvé un bon stratagème pour parvenir à son but. Il écrivit à Mancel, qui, de crainte de surprise, sortait rarement de sa citadelle, qu'il avait à lui communiquer une affaire importante concernant le bien du service du roi d'Angleterre, et qu'il le priait de venir dîner chez lui afin qu'ils en conférassent librement ensemble. Mancel accepta sans défiance l'invitation du maire qui avait pris secrètement toutes ses mesures et mis dans son intelligence les principaux d'entre les Rochellais. On dîna joyeusement et en grande compagnie; le gouverneur, échauffé par les bons vins que son hôte lui faisait boire largement, se mit en belle humeur, loua fort Cadorier de son zèle et de son dévouement au service de

l'Angleterre, et lui promit qu'il en informerait le roi. Après le repas, Cadorier, ayant fait retirer tous les serviteurs et demeurant seul avec Manoel et les échevins de la ville, tira avec grand mystère du fond d'une cassette une charte scellée du grand sceau royal d'Angleterre. C'était bien une véritable charte royale, mais ancienne et qui n'avait aucun rapport avec les affaires du moment. Comme Manoel ne savait pas lire, il était facile de lui donner le change sur ce sujet. Le maire mit donc ce parchemin entre les mains de son secrétaire, en lui ordonnant d'en faire hautement la lecture. Celui-ci, qui avait le mot, feignit tout en lisant que ce titre était un ordre d'enrégimenter sur-le-champ les Rochellais et de les mêler avec la garnison anglaise, afin que, par ce mélange avec d'anciens soldats, ils devinssent plus promptement aptes au service militaire. Manoel donna en plein dans le piége. Il fut aussitôt convenu que, dès le lendemain, sa garnison sortirait de la citadelle, se rendrait sur la place du château, où, de son côté, le maire avait fait assembler les bourgeois, et que là on procéderait sans plus tarder à l'organisation de cette nouvelle milice et à sa fusion dans les rangs de la garnison, après quoi on devait la passer en revue.

La chose fut exécutée telle qu'elle avait été convenue. Soldats anglais et bourgeois de La Rochelle furent réunis sur la place, et on procéda à leur organisation en compagnies mélangées des uns et des autres. Pendant ce temps, Cadorier avait fait filer par derrière des masures deux cents bourgeois qu'il avait fait mettre entre la place et le château, afin de couper toute retraite aux Anglais. Quand il vit ces deux cents hommes bien postés, à un signal qu'il donna, les autres Rochellais se jetèrent sur les soldats disséminés dans leurs rangs. Ceux-ci crièrent *à la trahison!* et essayèrent de se sauver dans la citadelle; mais quand ils virent que la route leur en était coupée et qu'ils étaient investis de tous côtés, ils jetèrent bas leurs armes et demandèrent quartier. On les fit prisonniers. Le maire envoya aussitôt prévenir au camp français qu'il était maître de la ville et que les portes en étaient ouvertes. Le duc de Berry reçut le serment de

soumission au roi de France, que les Rochellais firent entre ses mains, et le lendemain Du Guesclin entra dans La Rochelle où le courageux Cadorier reçut de grands éloges et de magnifiques récompenses pour l'important service qu'il venait de rendre à son roi légitime.

Au milieu de ces triomphes, le cœur de Du Guesclin reçut le coup le plus douloureux. Il paraît que ce fut vers cette époque (mais on en ignore la date précise) qu'il perdit son épouse Tiphaine Raguenel, objet de ses affections les plus chères. Cette femme, d'un esprit supérieur pour son époque, douée en outre d'une âme ardente, exaltée et d'un caractère magnanime, était digne en tout du grand homme auquel elle avait associé son existence. Du Guesclin la pleura amèrement et regretta surtout de n'avoir pas eu d'elle un seul enfant à qui il pût transmettre l'héritage de son nom et de ses vertus. Cette raison seule le détermina par la suite à former de nouveaux nœuds. *

Tiphaine Raguenel fut enterrée à Dinan dans l'église des Dominicains. Son cœur embaumé y fut retrouvé en 1809, avec celui de son époux.

Les Anglais, après la prise de La Rochelle, battus partout à plate couture, dispersés, écrasés par Du Guesclin, qui ne leur donnait pas un moment de relâche, ne pouvaient plus tenir la campagne. Les débris de leur armée furent se renfermer dans quelques forteresses qu'ils possédaient encore en Poitou avec les villes de Niort, Thouars et la Roche-sur-Yon. Le retour de l'hiver vint leur donner le temps d'y respirer, en arrêtant le cours des exploits du connétable. A cette époque, et bien long-temps encore après, l'usage des armées européennes était de suspendre toutes hostilités pendant la saison rigoureuse, de prendre ce qu'on appelait *ses quartiers d'hiver* et de demeurer dans l'inaction jusqu'au retour du printemps. Conformément à cette coutume, Du Guesclin dissémina ses troupes dans des cantonnements

* Du Guesclin épousa, en 1373, Jeanne de Laval, dame de Tinteniac. Il ne put non plus en obtenir de postérité.

à portée du théâtre de la guerre et lui se rendit à Paris pour prendre les ordres du roi, et concerter avec lui le plan de la campagne prochaine. Les chroniques authentiques ne nous donnent aucun détail particulier sur ce voyage du connétable à la cour; mais il paraît hors de doute que Charles V lui donna ordre de reprendre les opérations militaires en Poitou et de ne point les interrompre qu'il n'eût entièrement expulsé les Anglais de cette province, puisque nous l'y voyons de retour dès le mois de mars ou avril 1372, et y rouvrir les hostilités.

Il les commença par l'attaque de la forteresse de Benon, située au milieu d'une forêt assez étendue entre La Rochelle et Fontenay. Voici quelle fut la raison qui le détermina à ce début: Benon avait pour gouverneur un gentilhomme nommé Guillaume de Paux, lequel comptait parmi sa garnison six jeunes soldats rochellais de naissance, quoiqu'alors ils se trouvassent au service de l'Angleterre. Lorsque de Paux eût appris par quel stratagème le maire, Jean Cadorier, et ses compatriotes avaient remis la ville de La Rochelle sous l'obéissance du roi de France, il en éprouva un tel accès de dépit et de rage que, dans son transport, il ordonna qu'on coupât le nez, les oreilles, les lèvres et un poing à chacun de ces six malheureux soldats, quelque innocents qu'ils fussent du fait et quoiqu'ils eussent toujours servi en barbare avec fidélité. Il les renvoya ainsi mutilés à La Rochelle avec ordre de dire aux habitants qu'il ferait pendre sans miséricorde tous ceux d'entre eux qui tomberaient désormais entre ses mains.

L'aspect de ces six pauvres jeunes gens, ainsi cruellement défigurés, remplit leurs compatriotes d'indignation et de pitié. Mais, quand le bruit de la lâche et barbare vengeance du gouverneur de Benon parvint aux oreilles de Du Guesclin, il jura qu'il l'en punirait d'une manière éclatante, et, en effet, ce fut par le siége de sa place qu'il commença la campagne de 1372. Dans son impatience de s'en rendre maître, il ne donna pas le temps de confectionner des échelles susceptibles d'en faciliter l'escalade; celles qu'il avait étaient trop courtes, à l'exception de trois qui seules pouvaient

atteindre jusqu'au parapet des remparts. Clisson et les autres chefs de l'armée l'engagèrent à différer son assaut jusqu'à ce qu'on eût fabriqué un nombre suffisant d'échelles assez longues. Il n'en voulut rien faire : « Attaquons toujours, dit-il, avec ce que nous » avons, les ennemis ne nous résisteront pas; car des gens qui » se sont montrés si cruels ne peuvent être que des lâches. » L'attaque immédiate fut donc résolue. Benon était environnée d'un fossé profond qu'il fallut d'abord combler avec des fascines et des sacs à terre. Ce travail employa quelque temps, et, comme la nuit tombait lorsqu'il fut achevé, force fut de remettre l'assaut au lendemain matin.

Pendant la nuit, Guillaume de Baux ordonna une sortie dans l'espoir de mettre, par une terreur panique, le désordre au camp des assiégeants. Il avait déjà, dans ce dessein, fait répandre le faux bruit que le duc de Lancastre était en personne dans sa place avec des forces considérables. Il fit donc, au milieu de cette nuit, sortir douze de ses meilleurs cavaliers, montés sur d'excellents chevaux, avec ordre d'aller harceler les ennemis. Ces douze hommes d'armes furent attaquer à l'improviste une garde avancée que commandait Geoffroy Payen, l'un des meilleurs officiers de la division de Clisson. La garde, quoique brusquement surprise, se défendit vigoureusement; mais Payen, ayant été blessé dangereusement, fut mis hors de combat et ses gens, à cette vue, perdirent courage. Il se rendit prisonnier, ne pouvant plus faire aucune résistance personnelle, et les Anglais, satisfaits de la prise d'un capitaine, reprirent au grand trot le chemin de leur forteresse, l'emmenant avec eux sanglant et percé de coups. Vainement, au bruit de cette alarme, le camp français, ébranlé, envoya après lui un fort détachement pour le reprendre : il ne put être secouru à temps. Vainement le malheureux Payen, qui perdait tout son sang et se sentait défaillir, supplia-t-il ceux qui l'emmenaient de le laisser retourner au camp pour s'y faire panser et y prendre du linge, leur jurant sa foi de chevalier qu'il reviendrait ensuite se constituer leur prisonnier dans Benon; ils le refusèrent brutalement et, lui ayant demandé qui il était : « Je suis Breton, leur ré-

» pondit-il; je me nomme Geoffroy Payen, et je commande trente » hommes d'armes dans la bataille * de monseigneur Olivier de » Clisson. — Ah! scélérat, s'écrièrent les Anglais, que cette ré» ponse mit en fureur; tu vas mourir à l'instant puisque tu ap» partiens à ce tigre de Clisson, le plus cruel ennemi de l'An» gleterre. » En disant cela, ils le percèrent de nouveaux coups et le laissèrent mourant au milieu du chemin.

Payen eut encore assez de force pour se traîner dans le fossé qui bordait la route, mais il y resta sans mouvement et presque sans vie. Cependant Clisson, qui l'affectionnait particulièrement, ayant appris son désastre, accourait à la tête de ses gens d'armes dans l'espérance de le délivrer. Il entendit sur le chemin quelques faibles gémissements, s'arrêta, regarda et vit qu'ils venaient d'un homme couvert de plaies, étendu dans le fossé. Ayant mis pied à terre pour le secourir, il le reconnut pour son ami. On lui prodigua les premiers soins, ses blessures furent bandées à la hâte, on arrêta son sang et enfin on parvint à le ranimer assez pour lui faire recouvrer l'usage de la parole. Payen rouvrant un œil mourant reconnut aussitôt son général : « Ah! monsei» gneur, lui dit-il, gardez-vous bien de jamais tomber entre » les mains des Anglais! Ils m'ont fait prisonnier, je m'étais » rendu à eux de bonne guerre; mais, malgré leur parole, » voyez en quel état ils m'ont mis en haine de votre nom seul, » quand ils ont su que j'étais sous vos ordres! » Ces paroles dites, il expira dans les bras de son seigneur.

La perte d'un homme qu'il aimait beaucoup pénétra d'une vive douleur l'âme de l'implacable Clisson. Pour la première fois de sa vie peut-être, il sentit s'émouvoir son cœur de fer et des larmes rouler dans ses yeux; mais cette douleur ne fit qu'exaspérer son caractère sanguinaire, et dans sa fureur il jura sur le corps de son ami que pour le venger il ne ferait, pendant une année entière, aucun quartier aux Anglais qui tomberaient entre ses mains, de quelque rang ou qualité qu'ils fussent, mais qu'il les ferait tous mourir sans rémission. Il tint parole.

* C'est-à-dire le corps d'armée

Geoffroy Payen, excellent homme d'armes et loyal chevalier, fut universellement regretté dans l'armée française, qui, impatiente de satisfaire à ses mânes, se hâta de marcher à l'assaut. Mais n'ayant, comme nous l'avons dit, que trois échelles suffisantes et où tous voulaient monter à la fois, ils se nuisaient les uns aux autres, et les assiégés, profitant de leur désordre, les culbutaient et les renversaient du haut en bas en leur criant par dérision : « Retournez chez vous, messieurs les Français ! allez apprendre » comment il faut se tenir sur une échelle, vous n'en savez » pas encore bien la manière ! » Bertrand, voyant ce désavantage, eut aussitôt recours à un autre moyen ; il attacha ses sapeurs au pied de la muraille, et les faisant protéger par un corps nombreux d'arbalétriers qui en balayaient la crête par leurs continuelles décharges de carreaux, ces ouvriers ne tardèrent pas à faire une large ouverture aux fondements. Un grand pan du rempart s'écroula et les Français entrèrent victorieux dans la forteresse où ils firent main basse sur tout ce qui leur résista.

Le gouverneur la voyant prise se réfugia vitement dans le donjon, où il se barricada avec ce qui lui restait de soldats. Du Guesclin commanda aussitôt l'assaut de ce dernier refuge. Mais les Anglais, en voyant faire les préparatifs, et certains qu'ils ne pourraient résister long-temps aux vainqueurs, firent signe qu'ils voulaient capituler. Ils demandèrent à sortir vie et bagues sauves ; leur cruauté envers les soldats de La Rochelle, et plus récemment encore à l'égard de Geoffroy Payen, ne disposant pas le connétable à l'indulgence, il leur fit répondre qu'ils ne seraient reçus qu'à discrétion. Ces misérables furent forcés de subir cette dure nécessité, s'en remettant uniquement à la générosité française.

Avant qu'ils sortissent du donjon, Clisson demanda à Du Guesclin qu'il lui fit don de ces prisonniers pour sa seule part du butin. Le connétable, qui ne prévoyait pas dans quelle intention cette demande lui était faite, y acquiesça sans difficulté. Aussitôt qu'il l'eût obtenue, Clisson fit sortir les malheureux Anglais un à un et la corde au cou. A mesure qu'ils sortaient de la porte de la tour, l'inexorable capitaine leur abattait la

tête à coups de hache. Il en avait déjà tué douze de cette manière lorsque Du Guesclin, informé de cette odieuse boucherie, accourut et la fit cesser en disant à Clisson qu'il était indigne d'un chevalier de tuer ainsi ses ennemis de sang-froid et de faire le métier de bourreau. La générosité du connétable sauva la vie au reste des vaincus, qui furent envoyés prisonniers à Poitiers. Les fortifications de Benon furent remises en état et on y établit une forte garnison.

La prise de cette forteresse fut suivie de celle de Marans, qui se rendit à la première sommation. Du Guesclin fut ensuite se présenter devant Surgères, dont le commandant anglais tenait prisonnière la duchesse douairière de Bourbon, qu'il avait capturée par surprise et qu'il resserrait fort étroitement, espérant bien en tirer une rançon considérable. Ce gouverneur, nommé Bernard d'Ambas, n'essaya point toutefois de résister à l'armée royale et il capitula sur-le-champ. Mais, en même temps que les Français entraient dans Surgères par une porte, il en sortait par une autre, amenant avec lui sa captive. Il fut se renfermer avec elle dans une tour isolée, située à quelque distance et qu'on nommait la tour de Broë. C'était un fort si petit et si peu important qu'il se flatta que Du Guesclin n'y ferait pas attention, mais il se trompa. Le connétable, ayant vainement fait chercher dans les prisons du château de Surgères l'auguste princesse qu'il savait devoir y être détenue, fut aux informations et ne tarda pas à apprendre que d'Ambas l'avait amenée dans la tour de Broë. Il fut l'y attaquer, l'y força en un instant et délivra la princesse que son fils, lequel comme on sait se trouvait à l'armée, fit reconduire dans ses domaines, sous la sauve-garde d'une nombreuse escorte.

On fut ensuite attaquer Fontenay-le-Comte, dont le gouverneur anglais, Jean Harpedaine, se trouvait alors absent. Mais il était dignement remplacé dans ses fonctions militaires par son épouse, véritable héroïne dont le courage égalait la beauté et qui, malgré sa jeunesse, anima par sa grandeur d'âme et son exemple tous les soldats de sa garnison, qui, loin d'être intimidés

par la présence de Du Guesclin, se déterminèrent d'abord à une résistance opiniâtre.

La jeune dame, revêtue de pied en cap d'une étincelante armure, se présenta aux créneaux lorsque le connétable vint en personne la sommer de rendre la ville. Berville lui fait tenir à notre héros un long et éloquent discours, dans lequel elle lui cite Alexandre le Grand, Scipion, César, etc., dont probablement elle n'avait jamais entendu parler et que Du Guesclin lui-même connaissait à peine de noms. Nous ne nous arrêterons pas à ces amphigouris absurdes, et nous dirons tout simplement que l'héroïne anglaise refusa de se rendre ainsi sans coup férir, et qu'elle soutint même vaillamment un premier assaut. Mais sa garnison, effrayée des préparatifs d'un second, perdit courage et confiance et la pressa de capituler. Elle fut obligée de prendre ce parti, voyant bien qu'elle ne serait plus secondée par ses soldats, et elle envoya un parlementaire au camp français pour demander une capitulation. Du Guesclin, honorant en elle la beauté réunie à la valeur, lui accorda cette capitulation telle qu'elle pouvait la désirer. Elle sortit de la ville à la tête de sa garnison, avec tous les honneurs de la guerre, et emportant avec elle tout ce qui lui appartenait. Le connétable, en outre, lui donna, pour elle et les siens, un sauf-conduit pour se rendre librement à Bordeaux.

La forte ville de Thouars était encore occupée par les Anglais. A sa nombreuse garnison s'étaient joints tous ceux des seigneurs poitevins qui étaient attachés à l'Angleterre. Dès le commencement de la campagne, Du Guesclin désirait fortement remettre cette ville sous l'obéissance du roi; mais, avant d'en entreprendre le siége, il avait voulu réduire toutes les petites places dont les garnisons auraient pu harceler les derrières de son armée. Ce dessein étant accompli, il fut se présenter devant les murs de Thouars, dont le vicomte, seigneur de l'illustre maison de la Trémouille, se disposa à une valeureuse défense.

Le connétable vit de suite, par l'assiette et la force des ouvrages de la place, qu'il lui faudrait, pour la réduire, déployer tous ses moyens. Deux assauts meurtriers n'avaient pas eu de

succès. Il fit alors venir de Poitiers des canons, artillerie encore bien rare et dont les effets, aussi prompts que terribles, causaient généralement un grand effroi. Aussi, à l'aspect de la batterie assise par les assiégeants et qui allait foudroyer ses remparts, le vicomte sentit sa résolution s'évanouir et il demanda à entrer en composition, ce qui lui fut accordé, le héros breton saisissant toujours avec empressement les occasions qui se présentaient d'éviter l'effusion du sang humain, lorsque surtout elles ne pouvaient porter préjudice à l'honneur des armes de la France. Il fut donc convenu avec le vicomte que, si, avant le jour de la Saint-Michel, le roi d'Angleterre ou l'un de ses fils ne se présentait pas en personne avec des forces suffisantes pour faire lever le siége de Thouars, cette ville serait remise entre les mains du généralissime français. En attendant, le blocus en fut maintenu; mais le vicomte eut la liberté d'envoyer un exprès en Angleterre, pour prévenir le roi Edouard de l'accord fait entre Du Guesclin et lui, et le presser de lui envoyer du secours.

Edouard, qui sentait toute l'importance de la possession de la ville de Thouars, l'une des clefs du Poitou, possession qui lui donnerait toujours un pied dans cette province, prépara en effet, pour aller la secourir et tâcher de se la conserver, un armement formidable. Il était, dit-on, composé de huit cents navires de toutes grandeurs, sur lesquels furent embarqués cinq mille hommes d'armes (vingt mille cavaliers) et dix mille hommes de trait. Edouard, malgré son âge, voulut commander lui-même cette armée et aller se mesurer en personne avec ce Du Guesclin, si redoutable à l'Angleterre. Son vaillant fils, le Prince Noir, n'existait plus alors; mais le comte de Bordeaux, fils de ce héros, accompagna son aïeul que suivirent aussi le duc de Lancastre, les comtes de Salisbury, de Cambridge, de Warwick et de Stafford, toute l'élite enfin de la haute noblesse d'Angleterre.

Si cet armement menaçant eût réussi à prendre terre sur le continent, nul doute qu'il n'eût offert à notre connétable une illustre matière pour exercer sa valeur et remporter d'éclatantes victoires. Mais tous ces grands préparatifs se réduisirent à rien.

Les vents contraires ou des calmes absolus retinrent d'abord pendant un mois la flotte anglaise dans ses ports. Enfin elle en sortit; mais, toujours contrariée, elle eut une peine infinie à doubler l'île d'Quessant et à sortir de la Manche, où la repoussaient des vents constants et impétueux de l'ouest et du sud-ouest. Parvenue après bien des efforts à atteindre le golfe de Gascogne, elle y fut accueillie par une furieuse tempête qui la dispersa, la rejeta loin au large et fit périr un grand nombre de ses vaisseaux. Le reste, après avoir couru de grands dangers, eut bien de la peine à se réfugier, soit dans les ports d'Irlande, soit dans ceux d'Angleterre; et le vieil Edouard, dont la fortune semblait depuis long-temps avoir abandonné les drapeaux, vit encore une fois ses plus chères espérances déçues.

Le jour de la Saint-Michel, Du Guesclin envoya un hérault au vicomte de Thouars pour le sommer, aux termes de leur convention, de lui rendre la ville, aucun secours anglais n'ayant paru. Le vicomte, fidèle observateur de la foi des traités, ne fit plus aucune objection, et non seulement ouvrit à Du Guesclin les portes de la place, mais même prêta entre ses mains, pour lui et pour les habitants, serment de fidélité au roi de France, dont ils se reconnaissaient à l'avenir les très humbles sujets.

Il ne restait plus aux Anglais, dans toute l'étendue du Poitou, que les villes de Chisay, Lusignan, La Roche-sur-Yon et Niort. Cette dernière était la plus importante; aussi, avant d'aller en faire le siége, Du Guesclin, pour pouvoir y concentrer les forces nécessaires, voulut se rendre maître des trois premières et les attaquer toutes à la fois. Il se réserva Chisay, comme étant la plus forte; il chargea Olivier de Clisson du siége de la Roche-sur-Yon, et donna à Alain de Beaumont la direction de celui de Lusignan. Ayant donc formé le blocus de Chisay, où il commandait en personne, le connétable fut averti que le gouverneur anglais de Niort se proposait de venir l'attaquer dans ses lignes. Sur cet avis, Du Guesclin, comme il l'avait fait jadis en pareil cas au siége de Bécherel, retrancha son camp qu'il fit

clore d'un fossé profond, environné en outre de bonnes et fortes palissades. Il envoya ordre à Alain de Beaumont d'en faire autant devant Lusignan, et, quant à Clisson, il se fiait assez à son expérience pour être sûr qu'il ne négligerait aucune des précautions nécessaires pour assurer le succès de ses opérations.

Il était effectivement vrai que le gouverneur de Niort, dont la garnison, déjà nombreuse, venait de recevoir un renfort de quatre cents hommes, méditait une attaque du camp de Du Guesclin. Pour mieux le surprendre, il projetait cette attaque de nuit; et afin que, dans la mêlée et au milieu de l'obscurité, les Anglais pussent se reconnaître l'un l'autre, il arrêta qu'il leur ferait mettre leurs chemises par-dessus leurs cuirasses. * Au jour fixé pour l'entreprise, les Anglais, ainsi accoutrés, sortirent de Niort au nombre de quinze cents hommes, sous le commandement d'un gascon, nommé Louis Jaconvelle, qui avait juré de ne pas rentrer dans la ville sans y ramener Du Guesclin pieds et poings liés, quoique ce serment eût toujours porté malheur à ceux qui l'avaient fait jusqu'alors. Cette troupe fit halte dans un bois qui était à peu de distance de Chisay, et s'y embusqua pour y attendre la nuit. Mais le basard voulut que deux charrettes de vin, que l'on conduisait de Montreuil-Bellay au camp de Du Guesclin, passassent à portée de l'embuscade, qui ne put résister à la tentation d'une si bonne proie. Les Anglais s'emparèrent de ces deux charretées d'excellent vin. Altérés par la chaleur et la longue marche qu'ils avaient faite dans la journée, ils défoncèrent sur-le-champ les tonneaux et se mirent à boire tant et si bien qu'ils tombèrent tous, chefs et soldats, ivres morts sur la place.

La nuit vint; tous profondément endormis la passèrent à cuver leur vin au lieu d'aller attaquer le camp de Chisay. Un soldat breton, qu'ils avaient pris jadis et qu'ils retenaient de force depuis quatre ans dans leurs rangs, les voyant tous endormis, profita

* C'est d'après ce stratagème, souvent adopté autrefois dans les attaques nocturnes, que ces attaques ont pris le nom de *camisades*.

d'une si belle occasion pour s'évader et se rendre au camp de Du Guesclin, qu'il instruisit de toute l'affaire, en lui disant que le moment était des plus favorables pour aller surprendre et défaire ses ennemis. Dans le premier moment, Bertrand se défia du rapport de cet homme : il fut même tenté de le faire pendre, le prenant pour un espion; mais, à la fin, le pauvre soldat lui fit tant de serments, lui donna des renseignements si précis et s'offrit de si bonne foi à le guider vers le lieu où étaient les Anglais, qu'il le persuada de son innocence et le détermina à profiter de ses avis. Le connétable disposa de suite un corps de troupe nombreux pour marcher vers ceux qui s'étaient si bien fait fête de le prendre au dépourvu, laissant Jean de Beaumont pour garder le camp et pour continuer le blocus de Chisay.

Les Anglais, sortis de leur ivresse, furent bien étonnés de voir briller aux premiers rayons du soleil les armures des Français qui s'avançaient vers eux. Néanmoins, ils firent bonne contenance, se mirent promptement en bataille en s'adossant à la lisière du bois et attendirent leurs adversaires de pied ferme.

Du Guesclin, les voyant si bien disposés, fit faire halte aux siens, hors de la portée du trait, afin de les ranger dans l'ordre le plus avantageux pour charger les Anglais. « Couraige amis, » dit-il à ses soldats, je octroye qu'on me trenche les membres » se ne bées aujourd'huy l'orgueil des Anglais trébuchier. »

Les Anglais en effet voulurent, selon leur habitude, avoir l'air de le narguer. Trouvant qu'il employait trop de temps à mettre son monde en bataille, ils s'assirent par terre, les jambes croisées, à la manière des tailleurs, en signe de dérision, et lui envoyèrent dire par un héraut qu'ils lui conseillaient de leur demander la paix, car il paraissait, à la lenteur de ses préparatifs, qu'il n'avait guère envie de les combattre. — « Nennil, » dist Bertran, par ma foy, je n'ay envie de paix ne de con- » corde. Ceux du chastel sont desconfiz en présent, et Robert

» Myton * prisonnier. C'est signe que Dieu nous donrra victoire » prouchainement. Alez faire lever vos gens sur les piez. Car je » ne daigneroie assembler à eulx, se ilz n'estoient en estant. » — Si dist le herault, vous parlez saigement. — Adonc re- » tourna aux Engloiz et leur cria haultement : Or sus seigneurs » assaillez François, car ils ont ja desconfiz ceux du chastel, » le capitaine prins, et ses gens occis. Et ainsi feront-ilz de » vous se ne vous deffendez bien. — Lors se leverent Engloiz » en criant haultement : Saint George ! oubliez-vous ainsi vos » gens? » (Ancienne chronique de Du Guesclin.)

Les Anglais s'avancèrent les premiers à la charge, et leur premier choc fut si impétueux qu'ils firent reculer les lignes françaises de plus de vingt pas. Du Guesclin, étonné de voir les siens plier, leur reprocha aigrement leur faiblesse et leur ordonna de se faire tuer sur la place plutôt que de céder un pouce de plus de terrain. Leurs épées ne pouvant percer les armures des Anglais, qui étaient d'excellente trempe, il leur dit de les remettre au fourreau, mais de prendre leurs haches d'armes, leurs marteaux d'acier et d'en assommer leurs ennemis. Cet ordre fut exécuté avec autant de promptitude que de vigueur; le connétable, la hache à la main, animait les siens par son exemple et faisait un grand massacre des Anglais, qui reculèrent à leur tour. Leurs rangs furent rompus, enfoncés, et ils commencèrent à lâcher pied et à s'enfuir çà et là dans la campagne, voyant que les Français ne faisaient aucun quartier. Jaconvelle, désespéré de la déroute des siens, courut sur Du Guesclin, qu'il attaqua en écumant de rage et en lui portant un grand coup d'épée sur son casque.

* Robert Myton, gouverneur de Chisay, voyant qu'une grande partie des troupes de Du Guesclin avaient quitté le blocus pour aller attaquer le corps anglais de Jaconvelle, voulut tenter une sortie contre celles qui étaient restées au camp. Mais Jean de Beaumont, qui y commandait, le reçut si vertement, qu'après lui avoir tué beaucoup de monde, il le fit lui-même prisonnier et le reste de ses gens se réfugia en désordre dans la place. Il fit sur-le-champ informer son général de cet événement.

Ce coup ne fit que glisser dessus et ne put en entamer l'acier. Du Guesclin riposta à son ennemi en le saisissant par la visière et, la soulevant un peu, il lui enfonça sa dague dans l'œil droit; le fer pénétra dans la cervelle, et le capitaine anglais fut renversé sans vie sur un champ de bataille jonché des membres épars et des cadavres mutilés de ses soldats. La mort de Jaconvelle acheva de rendre complète la défaite des Anglais. Tout fut passé au fil de l'épée par les Français victorieux.

La garnison de Chisay, en apprenant la défaite de ceux dont elle attendait sa délivrance, ne voulut pas prolonger sa résistance : elle ouvrit ses portes au connétable. Le héros, pour couronner l'œuvre de cette nouvelle victoire, voulut sans perdre un seul instant tenter de s'emparer de Niort par un stratagème semblable à celui dont les Anglais avaient voulu se servir pour le surprendre dans le camp de Chisay. Il fit dépouiller deux cents cadavres anglais des chemises qu'ils avaient passées par-dessus leurs armes, et en fit revêtir deux cents de ses cavaliers. Il leur donna l'ordre de s'aller présenter aux portes de Niort, comme s'ils étaient Anglais eux-mêmes, réchappés du dernier combat, et d'en demander l'entrée; une fois dedans, de faire main basse sur la garnison anglaise, sûr qu'il était que les bourgeois, loin de leur résister, leur prêteraient plutôt les mains. Ces deux cents hommes d'armes exécutèrent parfaitement l'ordre qu'ils avaient reçu. Ainsi travestis en Anglais, ils arrivèrent à Niort en criant : *Saint-Georges !* et firent signe qu'on leur ouvrît promptement une des portes. La garnison donna pleinement dans le piége, les prenant réellement pour les fuyards de sa nation, poursuivis de près par les soldats de Du Guesclin. Une porte fut aussitôt ouverte; les Français s'y précipitèrent et se répandirent en un instant dans les rues en criant : *ville gagnée! N. D. Guesclin!* Les Anglais mirent bas les armes, et les habitants accueillirent avec des transports d'allégresse leurs braves libérateurs.

A la nouvelle des rapides succès de l'armée française, la Roche-sur-Yon ouvrit ses portes à Clisson. Lusignan seule résistait encore à Alain de Beaumont, que Du Guesclin avait chargé d'en faire

le siége. Pour en finir, il s'y rendit lui-même, et dès son premier assaut il se rendit maître de la ville. Mais il eut à regretter ici un de ses plus fidèles et de ses plus anciens compagnons, le brave Keranlouët, qui y fut tué sur la brèche, après avoir, pendant bien des années, combattu glorieusement pour la France aux côtés de son illustre général. Bertrand déplora amèrement la perte d'un si vaillant homme.

Ces derniers exploits terminèrent la campagne de 1372. Les Anglais furent totalement expulsés du Poitou, et cette belle et riche province, ainsi que l'Aunis et la Saintonge, rentra entièrement sous l'obéissance du roi de France. *

La perte qu'il faisait du Poitou consterna le roi d'Angleterre, qui regretta vivement la possession d'une contrée si fertile, si étendue, et dont la position était si favorable pour lui, puisque d'un côté elle était baignée par l'Océan et pénétrait de l'autre

* A notre grand regret, la chronique de d'Estouteville, la plus authentique et la meilleure de toutes celles qui ont été écrites sur Du Guesclin, celle qui nous a servi de principal guide dans cet ouvrage, s'arrête subitement ici, ou du moins présente une lacune considérable, sautant tout-à-coup de la conquête du Poitou au siége de Châteauneuf-Randan en Auvergne, où mourut le connétable. Elle franchit donc ainsi un espace de sept ou huit ans, et passe entièrement sous silence la campagne de Bretagne et autres faits historiques non moins importants; faits qui, dans les autres chroniques, sont rapportés avec une grande confusion et de nombreuses transpositions dans l'ordre des temps et des dates, sans compter qu'elles sont mêlées de fables et d'évènements imaginaires.

Il nous a fallu pourtant nous en servir, faute de mieux, ainsi que de l'ouvrage de Hay du Chastelet, pour continuer l'histoire de Du Guesclin, en y rectifiant le mieux possible les erreurs de dates ou de coordinations des évènements, ainsi qu'en élaguant les faits controuvés ou démentis par d'autres histoires contemporaines dignes de foi. Nous nous sommes aidé pour cela de plusieurs titres du temps qui, quoiqu'épars et isolés, sont bien authentiques; tels entre autres que ceux de la chambre des comptes, recueillis jadis par M. le président d'Hérouval, et que du Chastelet a publiés lui-même à la suite de son ouvrage, dont ils sont, à coup sûr, la meilleure et la plus importante partie.

jusqu'au centre de la France. Ce regret fut accompagné de la crainte bien fondée de voir incessamment la Guyenne lui échapper de la même manière, et il attachait encore bien plus d'importance à la possession de ce beau pays couvert de riches vignobles et qui renfermait l'opulente cité de Bordeaux. Édouard ne doutait pas qu'à sa prochaine campagne Du Guesclin n'y portât ses armes victorieuses; il craignit que le connétable n'en fît la conquête plus rapidement encore qu'il n'avait fait celle du Poitou. Les Anglais découragés, effrayés au bruit seul de son nom, étaient d'avance à demi-vaincus. Ils avaient perdu leurs meilleurs généraux. Le Prince Noir, Chandos, heureux rivaux de Du Guesclin, n'étaient plus là pour résister: ces héros n'existaient plus.

Pour conjurer l'orage qu'il voyait prêt à fondre sur ses possessions continentales, Édouard ne trouva qu'un seul expédient: ce fut de le détourner en obligeant le connétable à porter la guerre dans une autre province, où trop d'occupations lui seraient suscitées pour qu'il pût de long-temps penser à la Guyenne. Pour cela il songea à la Bretagne; ce théâtre lui parut favorable à ses projets, il ne s'agissait pour y attirer les troupes du connétable que de mettre cette province en révolte contre la France.

Il était assuré d'avance que la chose ne lui serait pas difficile. Le duc de Bretagne, Jean IV, était son gendre; ce prince, comme on l'a vu au commencement de cette histoire, devait sa couronne ducale à l'appui que lui avaient prêté les Anglais: il avait long-temps vécu parmi eux, il leur était très affectionné et était par le cœur bien plus Anglais que Français. Il prêta donc l'oreille aux discours captieux de son beau-père, qui chercha à lui persuader que, si une fois le roi de France se trouvait dégagé de toute guerre avec des étrangers, il tournerait ses vues vers la Bretagne et chercherait, au mépris du traité de Guérande, à y établir la maison de Penthièvre, dans la personne de la veuve de Charles de Blois. Il démontra au duc que par conséquent il était dans son intérêt de se réunir à lui,

de se ménager pour toujours l'appui de l'Angleterre et de rompre entièrement avec Charles V.

Jean IV ne prêta que trop l'oreille à ces insinuations perfides. Édouard prépara des forces militaires considérables et disposa toutes choses pour les transporter en Bretagne. Toutes ces menées n'eurent pas lieu si secrètement que Charles V n'en eût bientôt connaissance. Il en témoigna hautement son mécontentement au duc et lui ordonna de rompre ses négociations coupables avec les ennemis de l'état. Jean IV promit d'obéir et n'en continua pas moins ses manœuvres avec Édouard. Dès-lors, pour le forcer à y mettre un terme, le roi de France le somma en qualité de son vassal de se rendre à son armée et d'y faire son service militaire contre les ennemis de la France. Jean éluda, sous divers prétextes, afin de gagner du temps, et cependant il recevait des corps entiers de troupes anglaises : bientôt la Bretagne en fut couverte et il mit des Anglais en garnison dans les places de Morlaix, Quimper et Lesnéven.

Aussitôt les seigneurs bretons, qui détestaient les Anglais autant que leur duc les aimait, et qui étaient indignés de sa conduite déloyale, se saisirent des autres places fortes. Le comte de Laval se fortifia dans Rennes, le vicomte de Rohan s'établit à Vannes, le sire de Quitté à Dinan. Carhaix, Châteauneuf-du-Faou et Châteaulin furent aussi commandés par des gentilshommes Bretons : tous jurèrent d'y périr mille fois plutôt que de souffrir que les Anglais y missent le pied.

Ces derniers, enchantés de se revoir dans cette Bretagne qu'ils avaient si long-temps exploitée à leur profit et qu'ils comptaient bien pressurer de nouveau, au lieu d'y garder une stricte discipline, se mirent à la ravager, à piller les campagnes et à y commettre toutes les violences imaginables. Cette conduite acheva d'exaspérer la noblesse bretonne et de révolter le peuple. Tous invoquèrent l'appui du roi de France, leur suzerain, pour être délivrés du joug de l'étranger, et ils le supplièrent d'envoyer à leur secours son connétable, leur valeureux compatriote.

Tels furent les faits qui changèrent le cours des événements

et qui furent cause que la campagne de 1373, qui devait avoir lieu en Guyenne, prit une toute autre direction et que la Bretagne en devint le théâtre.

Charles V, se rendant au vœu de la population bretonne et de plus en plus irrité contre le duc, ordonna à Du Guesclin de marcher contre lui, de punir sa félonie et de combattre les Anglais à outrance par toute la province. Le connétable, à la tête de douze mille hommes de cavalerie (17), y entra par Pontorson, dont il était seigneur. Il avait sous ses ordres le duc de Bourbon, les comtes du Perche et d'Alençon, celui de Soissons et Louis de Sancerre, maréchal de France. A peine eut-il pénétré en Bretagne que le vicomte de Rohan, les sires de Beaumanoir, de Rieux et de Beaumont vinrent se réunir à lui à la tête de leurs vassaux. Cette armée s'empara d'abord de Fougères et de Saint-Aubin-du-Cormier, puis elle se dirigea sur Rennes, dont le comte de Laval, qui y commandait au nom de la Bretagne et de la France, lui ouvrit les portes. Du Guesclin, y ayant mis une bonne garnison, ne s'arrêta pas davantage et fut prendre le château de Gaël, place très forte et qui était une propriété particulière de Jean de Montfort. Celui-ci, furieux des rapides progrès du connétable et surtout de voir que ses sujets, au lieu de lui résister, passaient dans son armée, par haine pour les Anglais, se jeta tout-à-fait dans les bras de ces derniers; il fit remplacer par des officiers de cette nation tous ceux des gentilshommes bretons qui commandaient encore dans quelques unes de ses villes, se répandit en menaces terribles contre ceux qui rejoignaient en foule l'armée française, et, enhardi par l'arrivée d'un nouveau secours de quatre mille hommes d'armes venus d'Angleterre et débarqués au Conquet, il fit la faute de lever sur le peuple un impôt exorbitant pour les frais de la guerre qui s'engageait. Cette mesure impolitique acheva de faire soulever contre lui la Bretagne toute entière. L'armée de Du Guesclin s'augmenta d'un foule de mécontents et les paysans assommaient partout les commis ou percepteurs chargés de la levée de l'impôt ducal.

Jean IV, selon sa coutume ordinaire, au lieu de faire bravement tête à l'orage, qu'il avait si imprudemment provoqué, abandonna son duché, où il établit pour le représenter et agir à sa place le général anglais Robert Knolles; puis gagnant Concarneau, il s'y embarqua et se sauva chez ses chers Anglais, dont le vieux roi, satisfait de voir ses perfides desseins accomplis et la Guyenne sauvée aux dépens de la Bretagne, l'accueillit avec les plus grandes démonstrations de joie et lui rendit toutes sortes d'honneurs.

Du Guesclin n'avait dans cette campagne d'autre but que de chasser les Anglais de sa province natale; aussi s'attacha-t-il à les y poursuivre sans relâche et à y reprendre toutes les places fortes que le duc avait remises entre leurs mains. Il prit la tour de Solidor, près Saint-Malo, qui se rendit à sa première sommation. Il établit des garnisons suffisantes dans les villes de Vannes, Ploërmel, Jugon et le fort château de Sucinio, sur la côte du Morbihan. Ces mesures prises, il fut assiéger Hennebon.

Cette ville, quoique petite, avait des fortifications très fortes. On peut en juger encore par ce qui en reste aujourd'hui, et nous y voyons des tours dont la maçonnerie, d'une solidité remarquable, a plus de quinze pieds d'épaisseur. Aussi opposa-t-elle au connétable une résistance qu'il n'avait pas encore trouvée depuis son entrée en Bretagne. Plusieurs assauts furent donnés sans succès : la hauteur de ses remparts et la bravoure de sa garnison les rendirent inutiles. Bertrand alors fit miner la muraille et, par ce moyen, un pan s'en étant écroulé, il en résulta une large brèche, sur laquelle les assiégeants se précipitèrent, furieux des obstacles qu'on leur avait opposés et décidés à ne faire de quartier à personne. Pourtant Du Guesclin, considérant que les bourgeois d'Hennebon étaient Bretons et ses compatriotes, voulut les sauver des horreurs du pillage, et il eut assez d'ascendant sur ses soldats pour les empêcher de s'y livrer.

D'Hennebon l'armée franco-bretonne marcha sur Quimperlé. Cette petite ville fut enlevée au premier assaut. Le vicomte de Rohan, qui le dirigeait, parvint le premier sur la muraille et y planta sa

bannière rouge semée de merlettes d'or. On fit à Quimperlé un immense butin; on y trouva une des caisses de l'armée anglaise remplie d'or et d'argent, et en outre beaucoup de munitions de guerre et de bouche.

Du Guesclin fut ensuite assiéger Concarneau. Cette ville, située sur la côte méridionale de la Cornouailles, au fond de la baie de la Forêt, était très bien remparée.* Elle est assise sur un plateau rocailleux, que la mer environne de toutes parts quand la marée est haute, mais auquel on pouvait alors arriver à pied sec au moment du reflux. Le connétable, ayant bien reconnu l'assiette et la force de cette place, prit, pour lui faire donner l'assaut, le moment de la marée basse qui en rendait l'accès plus facile. Les Français se présentèrent valeureusement à l'escalade; mais la garnison anglaise leur résista avec une valeur égale et les repoussa plusieurs fois, malgré l'exemple et les efforts du duc de Bourbon, du maréchal de Blainville, des comtes d'Alençon et du Perche, du vicomte de Rohan, des sires de Beaumanoir et de Beaumont, qui se montraient toujours les premiers sur les échelles. Du Guesclin, voyant qu'ils ne pouvaient parvenir à gagner le parapet, recourut à ses travailleurs. Il en avait toujours une troupe considérable avec lui; ce corps de sapeurs était particulièrement commandé et dirigé par Alain Taillecol, surnommé l'Abbé de Malepaye, hardi chevalier qui avait été l'un des chefs des grandes compagnies et s'était depuis constamment attaché au service du connétable. Malgré les efforts des assiégés, ses sapeurs s'attachèrent là, à la muraille, et travaillèrent avec tant d'ardeur qu'ils y eurent bientôt pratiqué une large brèche. Le duc de Bourbon s'y jeta le premier avec le chevalier qui portait son étendard; mais au même instant celui-ci reçut tant de coups à la fois qu'il tomba expirant aux pieds de son maître. Tous ceux qui étaient

* Les fortifications de Concarneau sont encore aujourd'hui telles qu'elles étaient du temps de Du Guesclin, moins le donjon, très belle tour hexagone qui a été abattue de nos jours. La duchesse Anne de Bretagne fit faire quelques réparations à ces fortifications.

à l'escalade, abandonnant les échelles, vinrent se présenter à la brèche où le plus sanglant combat s'engagea de main à main. Cependant les Anglais commençaient à plier et la ville était sur le point d'être emportée lorsque le retour de la marée montante força les assiégeants à se retirer et à laisser ainsi l'action indécise, en remettant l'accomplissement au lendemain. Mais, pendant la nuit, les Anglais, après une mûre délibération, voyant bien qu'ils ne pourraient résister à un second assaut, se décidèrent à capituler. Ils envoyèrent un héraut d'armes à Du Guesclin pour lui faire part de leur détermination et lui soumettre les articles de la capitulation, qui leur furent accordés tels qu'ils les désiraient, c'est-à-dire qu'ils sortirent vie et bagues sauves avec la liberté de se retirer à Brest.

Cette prise de Concarneau porta un coup terrible au parti anglais en Bretagne. Il ne lui restait plus, dans toute la province, que Nantes, le château de Derval et celui de Brest ; ce fut là son dernier asile, c'est là que furent s'enfermer les débris des différents corps de troupes successivement défaits par Du Guesclin, et leur général Robert Knolles lui-même avec ses deux lieutenants, Robert de Neuville et le capitaine Milburne. A la vérité, tout leur faisait espérer qu'ils pourraient s'y maintenir jusqu'à ce qu'il leur vînt quelque puissant renfort, car Brest passait alors pour une place imprenable, tant à cause de son assiette avantageuse que par le nombre et la force de ses fortifications. *

Mais plus cette forteresse avait d'importance, plus le connétable sentait la nécessité de s'en emparer et d'en chasser les Anglais qui auraient toujours une grande influence dans le pays tant qu'ils en seraient les maîtres. Ayant donc pourvu à la sûreté de Concarneau en y laissant une garnison suffisante, il quitta la Cornouailles et, ramenant son armée dans le pays de Léon, il fut se présenter devant Brest.

La ville à cette époque n'était qu'une misérable bourgade et

* Voyez, dans le tome 1er de nos *Antiquités du Finistère*, une description très détaillée du château de Brest.

n'avait d'autre défense qu'une simple chemise*, incapable d'opposer aucune résistance; mais le château était si fort qu'il était, comme nous l'avons dit, réputé imprenable. Il était bâti sur un roc escarpé, dont la mer baignait le pied, à l'embouchure de la rivière qui forme aujourd'hui le magnifique port de Brest. Il n'était donc accessible que d'un seul côté, celui par lequel le rocher était joint à la terre; mais de ce côté ses approches étaient bien défendues par un fort ravelin construit en avant de la porte principale. La figure du corps de la place était celle d'un trapèze, flanqué de six grosses tours. Dans l'intérieur était un donjon formidable qui dominait tous les autres ouvrages et pouvait à lui seul passer pour une citadelle importante.

Du Guesclin disposa ses attaques par le côté de la terre, et tenta plusieurs assauts dans lesquels il perdit beaucoup de monde sans pouvoir obtenir d'avantages. Il vit bien qu'en effet il était presqu'impossible d'emporter Brest de vive force et que, s'il s'opiniâtrait à employer ce moyen, il ne réussirait qu'après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes et sacrifié l'élite de la chevalerie de France et de Bretagne. Il pensa qu'il pourrait parvenir au même but à beaucoup meilleur marché, en bloquant étroitement la place et la réduisant par famine. La garnison, grossie de tous les Anglais qui s'étaient réfugiés à Brest des divers points de la Bretagne, était extrêmement nombreuse: elle consommait donc journellement beaucoup de vivres; il était impossible que le château en renfermât une assez grande quantité pour nourrir pendant long-temps un aussi grand nombre de bouches. Du Guesclin pensa avec raison qu'en interceptant rigoureusement toute espèce de ravitaillements il parviendrait avant peu à affamer les Anglais et à les forcer à se rendre.

Pour parvenir à ce but, il établit tout son monde dans des redoutes, ou, comme on disait alors, dans de petites bastilles qu'il fit élever sur le terrain appelé aujourd'hui *le Parc à Ornou;*

* Simple mur d'enceinte sans fortifications flanquées.

elles tenaient la place en respect, ôtaient aux Anglais tout moyen de tenter des sorties et empêchaient absolument les communications venant du dehors.

Les prévisions de Du Guesclin ne tardèrent pas à se réaliser. La garnison anglaise vit au bout de deux ou trois semaines que ses provisions seraient épuisées avant peu et que, si elle ne recevait aucun secours, il lui faudrait infailliblement livrer la place au connétable. Dans cette persuasion, Knolles lui envoya un héraut pour lui proposer d'entrer en accommodement: c'est où notre héros l'attendait; aussi lui accorda-t-il volontiers cette demande. Il y eut suspension d'armes de part et d'autre, et il fut convenu que si, dans l'espace de six semaines, il n'arrivait point à Knolles de secours de l'Angleterre, Brest serait remis entre les mains de Du Guesclin.* Dans le cas contraire, les Français devaient lever le siége et se retirer.

Bertrand, laissant auprès de la place Clisson avec quelques-uns de ses capitaines pour garder ses lignes et veiller à l'exécution du traité, se retira en attendant, avec le gros de son armée, au centre de la Bretagne, pour y seconder le duc d'Anjou qui faisait alors le siége de Derval, château considérable et qui appartenait à Knolles lui-même. Ce général y avait mis une forte garnison, commandée par un capitaine nommé Jacques de Broce. Il soutint bravement trois assauts, mais il y perdit tant de monde qu'il reconnut qu'il ne pourrait résister à un quatrième. Il prit donc le parti d'entrer en accommodement avec les assiégeants et convint de leur rendre le château s'il n'était secouru dans l'espace de deux mois. Il avait fixé ce terme parce qu'il avait appris que le roi d'Angleterre rassemblait de nouveau une grosse armée pour venir fondre sur la France, par Calais et l'Artois, et qu'il ne doutait pas que d'ici là cette armée victorieuse n'eût reconquis la Bretagne au duc. Cet accommodement

* Entre le siége de Brest et celui de Derval, Du Chastelet fait passer Du Guesclin aux îles Jersey et Guernesey, dont il s'empara après avoir emporté d'assaut le château de Montorgueil; mais cette expédition est apocrypha.

fut donc conclu et des ôtages furent livrés de part et d'autre comme garantie de son exécution.

Du Guesclin revint devant Brest; mais, avant l'expiration du terme arrêté pour la reddition de cette place, elle fut secourue par une escadre anglaise qui, sous les ordres du comte de Salisbury, vint l'approvisionner par mer et y fit entrer des vivres par une fausse-porte qui donnait du côté de l'entrée du port *, sans qu'il fût possible à Du Guesclin, qui n'avait pas de navires, d'y mettre la moindre opposition.

Dès-lors, d'après sa convention avec Knolles, il dut lever le siége de Brest et cesser toute entreprise sur ce château. Avant de s'en éloigner, il mit cependant son armée en bataille et envoya un héraut défier le comte de Salisbury de descendre à terre et de le combattre en rase campagne. Le duc n'accepta pas ce défi : il répondit que lui et ses gens étaient hommes de mer et qu'ils n'étaient aucunement aptes à un combat sur terre; que d'ailleurs le dessein qui l'avait amené, celui du ravitaillement du château de Brest, était accompli et qu'il ne lui était pas nécessaire de tenter le sort des armes sans autre motif que celui de satisfaire à une vaine gloire.

Sur ces entrefaites, Du Guesclin reçut de Charles V l'ordre de se porter sur-le-champ sur Nantes, dont les habitants tenaient encore pour le parti de Montfort. Il n'eut qu'à paraître devant cette ville pour la ranger sous l'obéissance du roi, et par là toute la province lui fut soumise, sauf les deux seuls châteaux de Brest et de Derval.

Ce dernier, comme nous l'avons dit, devait se rendre à l'armée française s'il n'était secouru dans l'espace de deux mois. Le duc d'Anjou y tenait toujours en attendant un blocus d'observation. Knolles, auquel il appartenait, s'y rendit en personne aussitôt que la levée du siége de Brest lui en laissa la liberté. En y arrivant, il réprimanda fortement son lieutenant de Broce de

* Cette porte se voit encore aujourd'hui et donne sur le quai de Brest, entre la Mâture et la cale de la Rose.

l'accord qu'il avait pris sur lui de conclure avec les Français, pour la reddition de la place, et lui dit que, quoi qu'il en pût advenir, il ne le ratifiait aucunement. Vainement de Broce lui objecta que par ce manque de foi il compromettait les ôtages qu'il avait donnés en son nom, Knolles demeura inflexible et jura que les Français n'entreraient dans son château que par la brèche.

Du Guesclin avait détaché Clisson pour assister le duc d'Anjou au siége de Derval. Lorsque les deux mois stipulés dans la convention faite avec de Broce furent expirés, aucun secours n'ayant paru, le duc envoya sommer les assiégés de tenir leur parole; mais Knolles répondit qu'il désavouait ce qu'avait fait son lieutenant et qu'il regardait la convention comme nulle. La peine de cette déloyauté tombait d'abord sur les malheureux ôtages que de Broce avait livrés au nombre de quatre, deux chevaliers et deux écuyers. Le duc d'Anjou voulait qu'on se contentât de les retenir prisonniers; mais Clisson s'y opposa avec tant de véhémence que le duc finit par lui céder. Le chevalier breton fut sur-le-champ au bord du fossé, fit appeler Knolles, lui reprocha sa violation de la foi du traité, et lui dit que, s'il ne l'exécutait pas sur-le-champ, il allait faire à ses yeux couper la tête aux quatre ôtages anglais.

Knolles lui répondit sans s'émouvoir que, quoiqu'il tînt beaucoup à la conservation des jours de ces quatre gentilshommes qui étaient ses amis, il préférait les voir mourir plutôt que de souscrire à une capitulation honteuse; qu'au reste, si lui, Clisson, était assez cruel pour exécuter sa menace et faire couler le sang de quatre innocents, il avait de son côté quatre ôtages français qui lui répondaient des siens corps pour corps, et envers lesquels il exercerait d'exactes représailles.

Sans être arrêté par une si puissante considération, le sanguinaire Clisson fit aussitôt amener les quatre guerriers anglais sur le bord du fossé, les mains liées derrière le dos, et leur fit abattre la tête à la vue de toute la garnison de Derval qui, du haut de ses tours, vit avec indignation cette exécution barbare.

Knolles tint parole : à peine les quatre têtes des Anglais avaient-elles été tranchées par le fer du bourreau, qu'on vit s'avancer,

par l'une des fenêtres du château, de longs madriers sur lesquels on plaça des planches en forme d'échafaud. Ces sinistres préparatifs achevés, les Français, qui bordaient en foule le fossé, virent amener sur ce fatal plancher les quatre chevaliers, leurs compatriotes, qui étaient ôtages dans Derval, et, en présence de tout leur camp, ces infortunés furent à l'instant décapités par les ordres de Knolles.

Si Du Guesclin se fût trouvé au camp, cette scène atroce n'eût sûrement pas eu lieu : il n'eût jamais souffert cette froide barbarie de son lieutenant; mais il venait de se rendre à la cour où les ordres du roi l'avaient mandé. Au surplus, la férocité de Clisson fut promptement punie: à peine les huit victimes avaient elles été immolées, que Knolles fit contre lui une sortie si furieuse qu'il remporta sur les assiégeants un avantage signalé. Clisson, blessé dangereusement dans l'action, fut forcé de se retirer, et le duc d'Anjou leva le siége.

Des évènements plus graves se préparaient, et il était en effet important de réunir sur un autre point toutes les forces dont la France pouvait disposer. Edouard avait terminé tous ses préparatifs : une armée de soixante mille Anglais venait de débarquer à Calais; elle commençait à ravager l'Artois et menaçait la Picardie. Charles V avait besoin de toutes ses forces pour arrêter ce torrent; il rassembla donc ses troupes disponibles, et mit à leur tête son illustre connétable.

Du fond de l'Angleterre où il s'était retiré, et d'où il n'osait venir combattre conjointement avec ses puissants auxiliaires *, le duc de Bretagne, Jean IV, tout enflé d'orgueil et sûr du succès que lui promettait la nombreuse armée qui attaquait la France afin de soutenir ses intérêts, le duc de Bretagne, disons-nous, ne gardant plus aucune espèce de ménagement ni de respect envers le roi de France, lui envoya, par un héraut d'armes, un ma-

* Guyard de Berville donne vaguement à entendre que Jean IV descendit en France avec cette armée que commandait le duc de Lancastre; mais ce fait est fort douteux et n'est constaté par aucune pièce historique authentique.

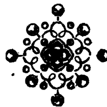
nifeste conçu dans les termes les plus arrogants, pour lui dire qu'il renonçait à son allégeance et qu'il lui déclarait la guerre. Charles ne fit aucune réponse officielle à ce manifeste; mais son armée se mit en marche et s'avança au-devant des Anglais, à travers lès plaines de la Picardie; elle était sûre de vaincre: Du Guesclin la conduisait, et, cette fois, s'affranchissant des usages ordinaires de la guerre, il ouvrit sa campagne au commencement de l'hiver.

On doit bien regretter qu'aucun historien, aucun chroniqueur ne nous ait transmis les détails de cette campagne, la plus savante et peut-être la plus glorieuse qu'ait jamais accomplie Du Guesclin. Tout ce qu'on en sait, c'est que le connétable, ayant établi son armée en camp volant, harcela l'ennemi sans relâche, et que, sans lui livrer de bataille générale, sans lui laisser le temps ni la possibilité de s'emparer d'aucune place forte, il le battit en détail, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, lui coupa les vivres partout, le chassa de la Picardie, de l'Ile-de-France, et le faisant toujours fuir devant lui, le battant sans cesse, le conduisit, à travers l'Orléannais, le Forez et le Limousin, jusqu'aux portes de Bordeaux, où de toute cette grande armée de soixante mille hommes il arriva à peine six mille hommes, harassés, affamés, exténués de fatigues et de privations de tout genre. Quoique les détails de cette campagne mémorable ne soient pas venus jusqu'à nous, ses grands résultats prouvent assez que Du Guesclin y déploya une habileté qu'aucun des généraux anciens ni modernes n'ont jamais surpassée; car, sans perdre presque personne, il poursuivit à travers la France une formidable armée d'invasion qu'il réduisit à fuir sans cesse devant lui et qu'il finit par anéantir, sans avoir été obligé de lui livrer une bataille générale et meurtrière.

Le duc de Lancastre, qui avait commandé cette armée vaincue et surtout cruellement décimée par la disette, reprocha aigrement au duc de Bretagne de n'avoir rien fait de lui-même pour venir en aide à ses alliés, auxquels il aurait dû pour le

moins fournir des vivres. Ces justes reproches suscitèrent une grande froideur entre les deux princes.

Ce fut après cette campagne d'hiver que Du Guesclin contracta son second mariage et qu'il épousa à Rennes Jeanne de Laval, fille unique de Jean de Laval, sire de Châtillon, et d'Isabelle, dame de Tintenìac. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, sa nouvelle épouse, non plus que la première, ne lui donna pas d'héritiers.





CHAPITRE XIV.

SOMMAIRE.

Campagne de Du Guesclin dans le midi de la France. — Mort d'Edouard III. — Renouvellement de la guerre en Normandie où Charles-le-Mauvais rappelle les Anglais. — Prise de Pont-Audemer et de Mortain par le connétable. — Siége de Cherbourg. — Délivrance de Saint-Malo, assiégée par le duc de Lancastre. — Nouvelle campagne de Du Guesclin dans le Midi. — Siége et prise de Bergerac. — Réduction du Languedoc sous l'obéissance du roi. — Félonie du duc de Bretagne. — Il se révolte contre Charles V. — Du Guesclin se trouve dans une position pénible et supplie le roi de ne pas l'obliger à faire la guerre à sa province natale. — Il est envoyé en Auvergne. — Siége de Châteauneuf-Randan. — Maladie et mort de Bertrand Du Guesclin. — Honneurs que lui rendent les ennemis après son trépas. — Deuil universel en France. — Charles V fait enterrer Du Guesclin à Saint-Denis au milieu des sépultures royales. — Résumé général des services rendus à la France par ce grand homme.

Au printemps de 1374, Du Guesclin se rendit dans le midi de la France à la tête d'une armée de vingt mille hommes, tant cavalerie que gens de trait. Il avait pour lieutenant le duc d'Anjou. Le but de cette nouvelle campagne était de s'emparer de quelques villes ou places qui avaient appartenu au prince de Galles (le Prince Noir), et que, depuis sa mort, le comte de Foix, allié des Anglais, occupait en leur nom. La première fut la ville de Lourdes, qui fut emportée d'assaut et mise à sac par les Français; puis celle de Sault, dont le siége fut plus long, mais qui fut enfin obligée de céder aux armes du connétable. Le comte, intimidé par ces deux premiers succès, abandonna la cause de l'Angleterre et, entrant en accommodement avec lui, fit sa soumission à la France.

Nous n'avons sur cette campagne, non plus que sur la précédente, aucuns détails particuliers; on sait seulement qu'elle fut aussi heureuse que rapide. La Réole fut prise par Du Guesclin au bout de trois jours de siége. Il ne lui fallut ensuite qu'une semaine pour soumettre, soit par force, soit par composition, Langon, Saint-Macaire et près de quarante châteaux fortifiés. Après ces exploits, si promptement accomplis, le héros breton retourna à la cour accompagné du duc d'Anjou, que le roi avait nommé son lieutenant-général sur le théâtre de la guerre. Elle se rallumait en Bretagne, car le duc Jean IV, profitant de l'absence du connétable, occupé comme on vient de le voir dans le midi de la France, venait enfin de débarquer en personne dans ses propres états, à la tête de trois mille archers anglais, et assiégeait déjà la ville de Quimperlé qui, défendue par Clisson, lui opposa une résistance à laquelle il était loin de s'attendre.

Toutefois, cette guerre fut tout-à-coup suspendue par une trève conclue à Bruges par l'intervention du pape, entre Charles V et Edouard III. A la promulgation de ce traité, le duc de Lancastre, qui régentait toujours Montfort, lui envoya l'ordre de cesser toutes hostilités dans le duché de Bretagne, où les affaires demeurèrent ainsi indécises.

Cette trève ne dura guère qu'un an. Elle fut rompue à la mort d'Édouard; aussitôt les Anglais, appelés d'une part en Bretagne par le duc Jean IV, de l'autre en Normandie par le traître Charles-le-Mauvais, y recommencèrent les hostilités. Du Guesclin se porta d'abord en Normandie où il saccagea tout le comté d'Évreux, appartenant à ce perfide. Il fut ensuite mettre le siége devant Pont-Audemer. L'usage de l'artillerie à feu, d'après ses conseils réitérés, commençait à se répandre, à se propager. Charles V, qui, de même que son généralissime, en sentait toute l'utilité et toute la supériorité sur les anciennes machines, avait fait fabriquer un assez grand nombre de canons de divers calibres, bien imparfaits encore sans doute, mais dont l'effet était dès-lors très redoutable. Du Guesclin en avait plusieurs dans son armée à l'attaque de Pont-Audemer, et il dressa une batterie au moyen de laquelle

il eut bientôt pulvérisé les murailles de cette ville. Ses habitants, voyant la brèche faite, n'attendirent pas l'assaut et se hâtèrent de se rendre, pour s'épargner de plus grands malheurs. Mortain, sans attendre l'arrivée de l'armée royale, envoya aussi sa soumission.

Charles-le-Mauvais invoqua à grands cris de nouveaux secours de l'Angleterre, dont le nouveau roi répondit à cet appel. Une armée, commandée par le duc de Lancastre, débarqua en Bretagne; une autre, sous les ordres de Robert le Roux, prit terre au port de Cherbourg. Du Guesclin, considérant que c'était presque toujours par ce port qu'arrivaient les Anglais lorsqu'ils tentaient d'envahir la Normandie, voulut le leur enlever et leur ôter ainsi cette clef de la province; il l'assiégea. La garnison fit une résistance vigoureuse; dans une sortie même, Olivier Du Guesclin, frère de Bertrand, fut fait prisonnier par un gentilhomme nommé Le Coq, qui l'envoya en Angleterre où il fut long-temps retenu.

Charles V dut sentir, en cette circonstance, combien il lui eût été utile d'avoir une armée navale; il n'en avait point alors; la France négligea trop long-temps cette utile ressource militaire. Cherbourg, place très forte et vaillamment défendue, continuellement, en outre, ravitaillée par mer, ne pouvait être réduite que par le concours simultané d'une attaque par terre et d'un blocus maritime. Privé de vaisseaux, Du Guesclin ne put employer ce moyen et fut contraint de lever le siége de cette ville importante. Le roi, d'ailleurs, lui envoya l'ordre d'aller faire lever le siége de Saint-Malo, investi par l'armée du duc de Lancastre. Il exécuta cet ordre sur-le-champ, et, en trois jours, il força à son tour les Anglais à se retirer et délivra Saint-Malo de leur présence. Il tint ensuite la campagne en haute Bretagne, cherchant à attirer le général anglais à une bataille générale; mais celui-ci l'évita toujours, et ennuyé, à la fin, des marches et contre-marches qu'il lui fallait exécuter sans cesse pour ne pas rencontrer l'armée française, rappelé d'ailleurs à Londres par des intérêts particuliers, il repassa en Angleterre et abandonna la Bretagne sans y avoir pu faire rien de décisif.

Privé du secours de chroniques certaines, il nous a été impossible de préciser les dates des évènements que nous venons de rapporter rapidement, faute d'en connaître les véritables détails, dont aucun ne nous a été authentiquement transmis. Il en sera à peu près de même, et par la même raison, pour ce qui nous reste à retracer de l'histoire de Du Guesclin.

Après l'abandon de la Bretagne par le duc de Lancastre, les historiens modernes font aussi brusquement quitter cette province par le connétable, pour le transporter de nouveau en Languedoc, sur une invitation du duc d'Anjou. Thomas Felleton, grand sénéchal d'Aquitaine, venait d'y faire trancher la tête au sire de Pamiers, sous prétexte d'intelligence avec les Français. Cette exécution révolta la noblesse gasconne et la fit s'armer contre l'autorité anglaise dont elle voulut secouer le joug. C'était pour seconder cette insurrection, favorable aux intérêts de la France, que le prince rappelait Du Guesclin dans les contrées méridionales.

Il s'y rendit donc, accompagné du maréchal de Sancerre, qui ne le quittait plus et lui avait voué l'amitié la plus vive. Déjà plusieurs chevaliers bretons les y avaient précédés; ils trouvèrent, en arrivant à l'armée du duc d'Anjou, Maurice de Tréziguidy, Alain de Beaumont, Héliot de Callac, Alain de la Houssaye et Thibaut du Pont, l'un des braves de Cocherel. Ils s'y étaient réunis avec le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, Bertrand d'Albret, son cousin, Jean et Pierre de Beuil, et autres seigneurs d'Aquitaine.

On décida de commencer les hostilités par le siége de la ville de Bergerac. Dès que l'armée française s'y présenta, les Anglais en évacuèrent précipitamment les faubourgs, qu'ils ne crurent pas pouvoir défendre, et furent se renfermer dans la place, qui était des plus fortes. L'armée se logea donc et se retrancha elle-même dans ces faubourgs abandonnés. Les formidables ouvrages de la ville en imposèrent tellement aux assiégeants, que, d'abord avant de l'assaillir, le duc d'Anjou fit assembler un conseil de guerre dans lequel on discuta la question de savoir si on tenterait de l'enlever de vive force, ce qui coûterait nécessairement beaucoup de monde, ou si on se contenterait de la resserrer par

un rigoureux blocus et de la réduire par famine. Du Guesclin, qui n'aimait les conseils de guerre que pour la forme *, et qui n'était jamais d'avis de temporiser, conseilla de donner l'assaut. Ses discours et son ascendant l'emportèrent, et l'attaque fut résolue.

Mais, avant d'en venir à l'assaut, il fallait ouvrir une brèche praticable, car l'escalade était impossible en raison de la grande élévation des remparts de la ville. Cette fois, il ne se trouvait pas de canons dans l'armée. La promptitude avec laquelle Du Guesclin l'était venu joindre d'un point très éloigné, ne lui avait pas laissé le temps d'y amener son artillerie, ce qui eût été aussi long que difficile, les canons alors n'étant pas encore montés sur des affûts roulants. On songea à une grande machine de guerre qui se trouvait à la Réole et qu'on nommait une *Truye ;* cette machine avait alors une grande réputation, du moins à ce qu'il paraît, puisque, dans un ouvrage connu de tout le monde, et écrit deux siècles plus tard **, il est encore parlé de *la grande truye de la Réole.* Cette truye n'était pas une simple machine de jet destinée à lancer des pierres, comme le dit Guyard de Berville; c'était une tortue de dimensions considérables et montée sur roues comme celle dont on peut voir la forme (fig. 8 de notre planche première). Elle était garnie en tôle pour être à l'abri des feux et artifices que l'ennemi eût pu lancer sur elle. Dans son intérieur, où cent hommes tenaient à leur aise, était suspendu un énorme bélier qu'ils pouvaient faire agir à couvert. En outre, par des ouvertures pratiquées aux deux

* Deux grands hommes de mer des temps modernes, Tourville et Duguay-Trouin, n'approuvaient pas plus que lui ces assemblées où l'on perd à discuter un temps souvent précieux. Le dernier surtout dit, dans ses Mémoires, que l'usage des conseils de guerre, pour décider une opération militaire quelconque, est pernicieux ou au moins inutile. Les avis y étant presque toujours partagés et chacun y faisant valoir le sien en l'appuyant de raisons spécieuses, il en résulte, dit Duguay-Trouin, qu'après le conseil, au lieu d'avoir pris une détermination fixe, le chef est plus flottant et plus embarrassé qu'avant.

** Rabelais, dans son *Pantagruel*, livre IV, chapitre XI.

côtés de la machine, on pouvait lancer sur les assiégés des dards et des carreaux d'acier, au moyen d'autres machines contenues dans la truye, et qu'on appelait alors des *couillarts*. Ces dernières n'étaient autres que des diminutifs de mangonneaux (voyez pl. 2, fig. 1) et jouaient par un mécanisme analogue. *

Il fut donc décidé que l'on enverrait à la Réole un détachement pour chercher la truye et l'amener au siége de Bergerac. Ce détachement, composé de trois cents lances, fut mis sous les ordres de Pierre de Beuil.

En attendant que la machine arrivât, Du Guesclin, ayant su que Felleton, à la tête de six cents lances, courait les environs et ravageait la campagne, l'envoya harceler par un corps de cavalerie, commandé par Yvain de Galles, Thibaut du Pont et Héliot de Callac. Felleton, de son côté, avait été informé qu'un détachement de l'armée française était en route pour la Réole; il forma le dessein de l'attendre dans une embuscade et de l'attaquer, ses forces à lui étant du double. Pierre de Beuil et les siens, marchant sans défiance, donnèrent effectivement dans cette embuscade; mais, quoiqu'attaqués à l'improviste, ils soutinrent vaillamment le choc et se défendirent avec courage; cependant le nombre de leurs adversaires, de beaucoup supérieur au leur, était au moment de les accabler, lorsque le hasard les servit bien à propos : les valets de la troupe française, qui étaient demeurés un peu en arrière, aperçurent de loin le combat et accoururent bien vite en criant : *N. D. Guesclin!* A ce cri redouté, les Anglais, qui crurent qu'un renfort arrivait à leurs ennemis, prirent l'épouvante et ne combattirent plus qu'en désordre. La troupe française, au contraire, le fit avec une nouvelle vigueur, et sa résistance prolongée donna le temps à Yvain de Galles, qui battait l'estrade aux environs avec ses deux cents cavaliers, d'arriver à son secours. Il chargea brusquement sur les Anglais

* Le grand mangonneau (catapulte des anciens) portait également ce nom de *couillart* ou *coïllart*, ainsi qu'on le verra dans un inventaire d'artillerie de 1391, que nous rapporterons à la suite de cet ouvrage.

qui, déjà en désarroi, n'échappèrent que par une prompte fuite à une défaite totale; à la suite de ce combat, la truye de la Réole fut conduite en sûreté au camp de Du Guesclin.

Ces préparatifs d'assaut et la vue de la machine consternèrent les habitants de Bergerac; la réputation du connétable redoubla leur effroi; ils ne voulurent pas, par une résistance qu'ils jugeaient impossible, s'exposer eux et leurs familles à la colère d'un si redoutable ennemi : ils se portèrent en foule chez leur gouverneur, Perduccas d'Albret, et, malgré son opposition, le forcèrent à capituler. Ainsi, malgré ses fortifications menaçantes, Bergerac fut rendue sans coup férir au connétable de France, qui y mit de suite une garnison.

Le siége de Bergerac est la dernière action de cette campagne de Guyenne, sur laquelle il nous soit parvenu quelques détails authentiques. Du Guesclin guerroya encore dans cette province, y prit Castillon, Saint-Macaire, Monségur et quantité d'autres petites places; mais l'histoire ne nous a transmis aucune des circonstances particulières de cette campagne, dans laquelle, à l'exception de Bordeaux, il soumit toute l'Aquitaine. Du Chastelet et Berville la prolongent jusqu'en 1379 et la font ainsi durer trois ou quatre ans, ce qui est peu probable : Du Guesclin n'était par un homme à employer tant de temps à la réduction d'une seule province, lui qui, en quelques mois seulement, avait conquis l'Espagne. Mais il ne nous reste rien d'ailleurs, absolument rien pour remplir autrement cette lacune de plusieurs années.

Dès l'an 1378, Charles V, de plus en plus offensé de la conduite du duc de Bretagne qui, outre son refus de faire son service féodal comme vassal de la couronne de France, lui avait déclaré la guerre par un acte formel et avait attiré tant de fois les ennemis sur le sol de la patrie, jugea qu'il était temps enfin de le punir. Il le fit assigner pour comparaître devant la cour des pairs le quatrième jour de décembre. Le duc n'obéissant pas, au jour fixé, le roi siégeant en plein parlement, environné de tous les princes du sang et de tous les pairs de France, sur les conclusions de l'avocat-général Canard, déclara Jean de Montfort

coupable du crime de félonie au premier chef, déchu de ses dignités de duc de Bretagne et de pair de France; son duché et ses autres terres confisquées et réunies pour toujours à la couronne de France.

Plusieurs auteurs ont regardé cette sévère décision du roi comme impolitique; les temps, allèguent-ils, n'étaient pas mûrs pour opérer cette réunion intime de la Bretagne au domaine de la couronne; l'esprit remuant et indépendant des Bretons s'y opposait. Nous ne discuterons point ici cette question qui sort d'ailleurs de notre sujet, et nous dirons seulement que Charles V éprouva ici ce qu'est la versatilité de l'esprit de l'homme. A peine l'arrêt de confiscation du duché eût-il été prononcé que tous les seigneurs bretons, qui depuis si long-temps étaient à son service et qu'il avait comblés de bienfaits, ces seigneurs qui avaient si vigoureusement et si constamment combattu contre leur duc qu'ils haïssaient à cause de son attachement pour l'Angleterre, quittèrent unanimement le service du roi de France, rappelèrent à grands cris Montfort au milieu d'eux et se disposèrent à le défendre contre toute tentative d'invasion des armées royales en Bretagne. Du Guesclin qui, en sa qualité de connétable de France, ne pouvait se soustraire aux ordres de son roi, et Clisson, qui haïssait mortellement le duc Jean IV, demeurèrent seuls auprès de Charles V.

Ce monarque ordonna aussitôt à Du Guesclin d'entrer dans la Bretagne et de s'en saisir à main armée. Vainement le connétable, affligé d'une telle mission, fit tout ce qu'il put pour le détourner de faire la guerre à ses compatriotes et il le supplia de recevoir plutôt en grâce les Bretons qui l'avaient toujours si bien servi dans toutes ses guerres. * Charles fut inflexible, il fallut obéir,

* Et pria le roi humblement
Que il voulust paisiblement
Avoir la paix o les Bretons
Qui en bataille sont si bons.
(*Ancienne chronique en vers.*)

et Du Guesclin, en se mettant en marche, eut la douleur de se voir abandonné de tous les gentilshommes de son pays, jusqu'alors ses anciens et fidèles compagnons d'armes.

Cette fausse position dans laquelle il se trouvait placé, entre son devoir, comme premier grand officier de la couronne, et l'obligation pénible de faire la guerre à sa province natale, remplit l'âme de Du Guesclin de la plus cruelle amertume et empoisonna les derniers temps de sa vie. Elle développa en lui le germe fatal de la maladie qui devait bientôt mettre fin à ses jours.

Ses troupes, considérablement affaiblies par l'abandon de tous les hommes d'armes bretons, ne firent que des progrès très lents. Le favori Bureau de la Rivière profita de cette circonstance pour noircir Du Guesclin dans l'esprit du roi et l'accuser de mettre de la tiédeur et de la mauvaise volonté dans cette guerre contre ses compatriotes. Charles V, dit-on, prêta l'oreille à ces insinuations perfides. Du Guesclin l'apprit et ses chagrins en redoublèrent; ils furent tels que l'on a dit que, dans l'excès de ses peines, il voulut se démettre de sa charge et renvoya au roi l'épée de connétable qu'il avait portée avec tant de gloire. Tous les historiens modernes l'ont affirmé et répété, se copiant toujours les uns les autres. Le célèbre D. Lobineau a ajouté foi à ce fait; on a même dit que Bertrand, dans son dépit, s'était déja mis en route pour la Castille où il voulait se retirer auprès du roi Henri. Tout cela est faux et controuvé; les auteurs, qui ont avancé ces circonstances et cette prétendue démission de Du Guesclin, se sont tous fondés sur une même source et les ont puisées dans les Mémoires de Louis III, duc de Bourbon, écrits par Jean d'Orronville. Mais ces Mémoires ont été composés en 1429, c'est-à-dire presque un demi-siècle après la mort de notre héros, et ils ont probablement commis une erreur puisque, dans des titres de 1379 et 1380, entre autres dans son testament, nous voyons Du Guesclin prendre toujours la qualité de connétable de France. Nous savons bien que Du Chastelet et Berville, pour ajuster toutes choses, ont dit que Charles

V avait refusé la démission de Du Guesclin et lui avait renvoyé l'épée de connétable, que celui-ci n'avait reprise qu'après avoir balancé long-temps; mais ils ont avancé ce dernier fait sans aucune preuve fondée.

Ce qu'il y a de plus probable, c'est que Du Guesclin, ne pouvant supporter la pénible obligation de combattre ses compatriotes et ses amis, supplia le roi de vouloir bien l'employer ailleurs, et que Charles V, comprenant enfin la fâcheuse position dans laquelle il avait mise un héros qu'il aimait et qui lui avait rendu de si immenses services, souscrivit à sa prière, le rappela de Bretagne, où le duc d'Anjou commanda à sa place, et l'envoya en Auvergne avec le maréchal de Sancerre pour y combattre les Anglais qui occupaient encore cette province en grande partie.

Mais Du Guesclin avait été frappé au cœur, et les traits de la calomnie firent ce que n'avaient jamais pu accomplir toutes les lances et les épées de l'Angleterre; la blessure était trop profonde pour pouvoir se cicatriser. Le connétable assiégeait Châteauneuf-Randan, en Gévaudan, lorsqu'il tomba grièvement malade. Une fièvre ardente alluma son sang et le réduisit en peu de jours à un état qui ne laissait plus d'espoir.

Il avait conclu une suspension d'armes avec le gouverneur anglais de Randan, et celui-ci s'était engagé à lui rendre la place s'il n'était pas secouru le 12 juillet (1380); aucun secours ne parut. Du Guesclin expira le 13, environné de tous les chefs de l'armée et surtout de son ami le maréchal de Sancerre, qui tous inondaient de larmes le lit mortuaire du héros. Du Guesclin mourant remit son épée au maréchal en le chargeant de la reporter lui-même au roi et de lui dire qu'après l'avoir portée avec honneur pour le soutien des droits de sa couronne, il mourait son plus fidèle serviteur. Puis, s'adressant à tous les guerriers qui l'entouraient et dont les sanglots attestaient éloquemment la profonde douleur, il leur dit ces paroles mémorables : « Amis bien vous souvieigne qu'en quel païs » que vous faciez la guerre, les gens d'églises, le povre peuple, » les femmes et les enfants, ne sont point vos ennemis. »

Ainsi finit, le 13 juillet 1380, à l'heure de midi précis, le plus grand capitaine qu'ait jamais eu la France, et sa mort fut pour elle une irréparable perte. Trois heures après qu'il eut rendu le dernier, soupir et lorsqu'on eut fait les premières dispositions pour les funérailles et remis un peu d'ordre dans le camp, qu'un si grand malhur avait rempli de trouble et de consternation, le maréchal de Sancerre, accompagné d'un héraut et de plusieurs trompettes, se rendit sur la contre-escarpe de la ville assiégée, d'où il fit appeler le gouverneur. Celui-ci ayant paru aux créneaux, le maréchal le somma, d'après les termes de la capitulation consentie avec Du Guesclin, de lui remettre la place, puisque le secours qu'il attendait la veille ne s'était point présenté. Le gouverneur répondit qu'il était prêt à le faire, mais que ce n'était qu'entre le mains de Du Guesclin lui-même qu'il voulait remettre les clefs d'une ville qu'il n'aurait jamais consenti à rendre à aucun autre; que, par conséquent, si le connétable voulait bien se présenter en personne, il allait lui ouvrir ses portes.

Sur cela, le maréchal lui apprit le décès du héros. Cette nouvelle inattendue surprit et affligea le gouverneur, car Du Guesclin était respecté et aimé même de ses ennemis, à cause de sa valeur toujours généreuse. Après un instant de réflexion, il dit à Sancerre : « Je ne suis engagé en rien envers vous, M. le maréchal; c'est » au connétable de France seul que j'ai promis de rendre ma ville. » Peut-être, par sa mort, d'autres se croiraient dégagés de » leur parole; mais moi, je veux encore la lui tenir et prouver » par là d'une manière éclatante le respect et l'estime que je » conserve pour sa mémoire. Je vais porter sur son cercueil les » clefs d'une ville dont il est réellement le vainqueur, et sous » les murs de laquelle je me serais enseveli avec toute ma gar- » nison plutôt que de la rendre à tout autre qu'à ce héros in- » vincible. »

Sancerre, charmé de cette réponse si glorieuse pour la mémoire de son ami, assura le gouverneur anglais que la capitulation serait exécutée à la lettre, telle qu'elle avait été convenue :

que lui et les siens sortiraient avec tous les honneurs de la guerre, emportant avec eux tous leurs biens, et qu'ils seraient libres de se retirer ensuite où bon leur semblerait. Il revint ensuite au camp faire tout disposer pour la cérémonie qui allait s'accomplir. Il fit mettre l'armée en bataille et sous les armes, tous les drapeaux déployés. Le corps de Du Guesclin fut revêtu de son armure et exposé sur le même lit où il venait d'expirer. Son épée de connétable fut posée nue à ses côtés sur un carreau de velours violet semé de fleurs de lys d'or. Les Anglais ne tardèrent pas à sortir de la ville, marchant en bon ordre, les armes hautes, les enseignes déployées et au son des instruments de guerre. Ils traversèrent ainsi le camp français. Le maréchal de Sancerre introduisit le gouverneur et tous ses officiers dans la tente où était exposé le corps du connétable, environné de tous les chefs de son armée et de ses hérauts d'armes, tous gardant un religieux silence.

Les officiers anglais fléchirent le genou devant ces restes inanimés, et, après une courte prière, le gouverneur prenant la parole, dit : « Ce n'est point à ce corps insensible, que je vois » ici gisant, c'est à vous, ombre illustre du plus grand des » guerriers, que je rends ma place. L'ascendant de votre grande » âme a seul eu le pouvoir de me réduire à remettre à la France » une ville que j'avais promis au roi d'Angleterre de lui conserver » jusqu'à mon dernier soupir. » A ces mots, il déposa les clefs de la ville aux pieds du défunt et se retira avec les siens. Ainsi, par cet honneur, dont l'histoire n'offre pas d'exemple, Du Guesclin triomphait à la fois et des ennemis et du trépas.

Le maréchal de Sancerre fit embaumer son corps, dont les entrailles furent déposées dans l'église des Cordeliers du Puy en Vélais. Le cœur fut mis à part pour être transporté, d'après les derniers vœux de Du Guesclin, dans l'église des Dominicains de Dinan et y être inhumé à côté de sa chère Tiphaine Raguenel, sa première femme. * Le corps demeura quelques jours exposé

* Lorsqu'on démolit en 1809 l'église des Dominicains de Dinan, ce cœur y fut retrouvé. Nous avons pu le voir nous-même, nous trouvant alors par hasard dans

dans l'église du Puy, où on lui fit plusieurs services, puis on l'achemina vers la Bretagne, pour qu'il fût déposé dans la sépulture de sa famille. Par tous les lieux où il passa, le peuple se portait en foule à sa rencontre, mêlant aux expressions de ses regrets les louanges et les bénédictions qu'il donnait à la mémoire du *bon connétable*, car c'est ainsi qu'il avait surnommé Du Guesclin, qui s'était toujours appliqué à alléger pour les pauvres gens le poids du fléau de la guerre. Partout les évêques et les chapitres religieux lui faisaient rendre les plus grands honneurs; mais la ville du Mans surtout surpassa ce qu'on avait déjà fait sous ce rapport : ses habitants n'avaient point oublié que, par la victoire de Pontvallain, Du Guesclin les avait délivrés de l'oppression des Anglais; ils en avait conservé une reconnaissance telle qu'ils arrêtèrent le convoi et voulurent absolument que les cendres de leur libérateur reposassent à jamais parmi eux. On eût peut-être été forcé de céder à leurs désirs, lorsqu'il arriva des ordres du roi, qui obligèrent les Manceaux à renoncer à leurs prétentions.

Charles V avait appris avec la plus vive douleur la mort de

cette ville. Il était renfermé dans une boîte de plomb, figurant elle-même un cœur, et placée sous une dalle de pierre, sur laquelle l'inscription suivante était gravée en caractères gothiques carrés grossièrement tracés :

Cy : gist : le : cueur : de
missire : Bertran : Du Gueaqin
en : son : vivat : conestable : de
Frace : qui : trespassa · le : XIII
jour : de : juillet l'an : mil : III^c^
IIII^xx^ *dont : son : corps : repose*
auecques : ceulx : des roys
à Sainct : Denis : en : France :

Au-dessous sont gravées les armoiries du connétable et un cœur. M. Néel, alors sous-préfet à Dinan, fit transporter avec pompe ces restes précieux dans l'église de Saint-Sauveur de la même ville, où ils sont demeurés depuis avec la même dalle de pierre placée par-dessus.

son fidèle connétable. Il l'aimait véritablement et pleura en lui l'ami, plus encore peut-être que le grand capitaine qui lui avait rendu tant de services. En témoignage de cette affection singulière, et pour honorer celui dont l'épée avait été la sauve-garde de la France et la terreur de ses ennemis, il voulut que Du Guesclin fût enterré à Saint-Denis, au milieu des sépultures royales, et que son corps fût déposé dans cette basilique, au pied du tombeau que déjà il avait fait préparer pour lui-même et où il descendit deux mois après. *

En conséquence donc des ordres du monarque, le corps de Du Guesclin fut transféré à Saint-Denis, accompagné d'une foule immense de seigneurs, de chevaliers, de religieux et de peuple. Le deuil était conduit par les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon. Arrivé dans l'église, il y fut déposé dans un caveau sur lequel on érigea le monument que nous voyons encore aujourd'hui, et qui a été sauvé de la fureur des révolutionnaires par le zèle courageux de notre digne et savant ami, M. Lenoir. Ce monument consiste en un sarcophage de marbre, haut de trois pieds, sur lequel est la statue de Du Guesclin, armé de toutes pièces (excepté la tête), et la cotte d'armes ceinte sur l'armure. Cette statue est couchée et les mains jointes, selon l'usage du temps. A l'extrémité du sarcophage, derrière la tête, on lit cette épitaphe, écrite sur une lame de cuivre, en lettres gothiques carrées, et que nous nous faisons d'autant plus un devoir de rapporter

* Cet insigne honneur accordé aux mânes de Du Guesclin, et que nul guerrier n'avait obtenu avant lui, fut rendu trois siècles après à un autre héros, le Du Guesclin de son époque : Turenne fut aussi enterré à Saint-Denis, par ordre de Louis XIV, ce roi auquel la postérité a justement décerné le surnom de *Grand*, et qu'elle lui conservera à jamais. C'est en vain qu'un troupeau d'écrivains de notre temps s'efforcent de jeter de la boue à la statue de ce grand monarque : ils ne peuvent y atteindre. Malgré tous leurs efforts, Louis XIV, quelqu'aient pu être les fautes de la fin de son règne, n'en sera pas moins *Louis le Grand* pour tous les siècles à venir, aux yeux de tous les vrais Français.

fidèlement, qu'elle a été dénaturée par presque tous les auteurs qui en ont parlé jusqu'ici, entre autres par Guyard de Berville :

Cy gist noble homme messire Bertrand Du Gueçlin, conte de Longueville et connestable de France : qui trespassa à Chastel-Neuf de Randan en Juvaudan, en la sénéchaucée de Beaucaire, le XIII jour de juillet, l'an M. CCC. IIII^{XX} priés Dieu pour lui. *

Neuf ans après la mort de l'illustre connétable, Charles VI, qui en était l'admirateur le plus enthousiaste, lui fit rendre de nouveaux honneurs. Le jour anniversaire de son décès, il lui fit faire en grande pompe un service solennel dans l'église de Saint-Denis. Il y assista lui-même, ainsi que tous les princes du sang, les grands dignitaires et toute la haute noblesse du royaume. L'évêque d'Auxerre y prononça l'éloge funèbre du héros, et, ainsi que le remarque le savant Le Laboureur, ce fut la première oraison funèbre publiquement prononcée en France. Un Breton, témoin oculaire de cette cérémonie, nous en a laissé une curieuse description en vers; nous la rapporterons à la suite de cet ouvrage, parmi les pièces historiques qui y sont relatives.

Si les services rendus à la France par Du Guesclin furent immenses, le roi du moins ne fut point ingrat envers lui, et il se plut à l'en récompenser avec magnificence. Outre le comté de Longueville et celui de Pontorson, il lui avait encore fait don successivement des terres de Fontenay-le-Comte, de Montreuil-le-Bonin, du comté de Montfort-l'Amaury, des seigneuries de Saint-Sauveur, de la Roche-Tesson, etc. Du Guesclin prend, dans

* Lors de la profanation des tombeaux de Saint-Denis, en 1793, celui de Du Guesclin ayant été ouvert, on y trouva, dans une châsse de plomb, son squelette bien conservé et parfaitement intact; les os desséchés en étaient très blancs. Ces restes, si glorieux, si respectables, furent jetés dans la fosse commune, où des infâmes, indignes du nom d'hommes, avaient déjà précipité ceux de tant d'illustres personnages; ils comblèrent ensuite cette fosse avec de la chaux vive.

quelques actes qui nous ont été conservés, le titre de *comte de Bourges*, quoique cette ville fût de l'apanage du duc de Berry; peut-être ce seigneur lui en avait-il fait don en son particulier, et la tenait-il de lui en arrière-fief. Charles V lui fit encore des présents considérables en argent et paya deux fois ses rançons. En 1378, il lui avait donné plus de quarante-six mille francs (somme considérable pour le temps), provenant de dépouilles de l'ennemi. On a vu, d'une autre part, avec quelle générosité le roi de Castille Dom Henri avait, de son côté, récompensé les services qu'il avait reçus de Du Guesclin, en le faisant comte de Soria et duc de Molines. Si l'on réunit aux revenus des terres qu'il possédait, tant en France qu'en Espagne, le traitement considérable qu'il touchait comme connétable de France, on verra que Du Guesclin se trouvait être, dans les dernières années de sa vie, un des plus riches seigneurs du royaume. Du reste, il usait généreusement de sa fortune : elle était celle de tous ses compagnons d'armes, de tous les gens de guerre, avec lesquels il la partageait libéralement, soit en leur faisant des présents considérables, soit en payant leur solde au besoin sur ses propres deniers. En outre, il tenait toujours un très grand état de maison, tout-à-fait digne du rang éminent où sa valeur l'avait fait monter.

Olivier Du Guesclin, son frère, après une assez longue captivité en Angleterre, d'où il ne se tira qu'en payant une forte rançon, fut après lui comte de Longueville; mais, en 1403, il vendit au roi ce comté qui devint l'apanage du prince Louis de France. Il succéda aussi à son frère dans la charge de connétable de Castille et se retira en Espagne, où l'avait appelé Dom Juan, fils et successeur de Henri de Transtamarre. Il mourut sans postérité.

Bertrand Du Guesclin, ainsi que nous l'avons dit, n'avait eu de ses deux mariages aucun enfant légitime; mais il avait eu trois fils naturels. Les deux premiers étaient nés en Espagne d'une demoiselle de Soria; l'un, qui se nommait Bertrand, fut commandeur de Neudeda, dans l'ordre militaire de Saint-Jacques de Calatrava. L'illustre maison de Fuentès, en Espagne, a la pré-

tention de descendre du second. Quant à son troisième fils, il était né en France; mais on n'a jamais su le nom de sa mère; le sien était Michel, ainsi que le prouve une quittance, relatée dans les registres de la chambre des comptes de Paris, datée de l'an 1380, et qui mentionne *la somme de neuf livres tournois payées par ordre du roi à Michel, fils bâtard du feu comte de Longueville, connestable de France, pour considération de plusieurs bons et agréables services que ledit Michel lui auroit fait en ses guerres, esquelles il a été pris plusieurs fois et mis en grande rançon.*

Ni Bertrand Du Guesclin, ni aucun de ses frères n'ayant eu d'enfants légitimes, la postérité de cette famille, rendue à jamais illustre, fut continuée par cet oncle de notre héros, frère cadet de son père, qui se nommait aussi Bertrand, et chez lequel il s'était réfugié à Rennes, lorsqu'à peine sorti de l'enfance, il s'enfuit de la maison paternelle *(Voyez page* 10, *chap.* Ier *de cette histoire)*. La postérité de cet oncle, qui fut nombreuse, se divisa en cinq branches, dont trois s'éteignirent successivement, et deux subsistaient encore à la fin du siècle dernier : la première, dans la personne de Gabriel-Henri-Bertrand, marquis Du Guesclin, capitaine dans le régiment de Noailles cavalerie * ; la seconde, dans celle de Françoise-Marie Du Guesclin, épouse du dernier marquis de Gêvres (Joachim Potier), gouverneur de l'Ile-de-France. Cette dame vivait encore à l'époque où Napoléon Bonaparte fut nommé premier consul; mais elle était réduite à un état voisin de l'indigence par suite de la tourmente révolutionnaire. L'illustre général l'apprit; il sut en même temps qu'elle était le dernier rejeton du sang des Du Guesclin ; c'était un titre sacré à ses yeux.

* Le père de cet officier était colonel d'infanterie; il se signala à la bataille de Fontenoy, où il eut une jambe cassée. La marquise de Pompadour, visitant avec Louis XV le champ de bataille le lendemain de la victoire, et y voyant le colonel Du Guesclin, blessé, encore étendu au pied d'un arbre (car on n'avait pas eu le temps de le transporter ailleurs), voulut mettre elle-même le premier appareil sur sa blessure.

Il assigna à la marquise de Gèvres une forte pension sur le trésor de l'état.

Nous avons dit que Bertrand Du Guesclin fut le plus grand homme de guerre que la France ait jamais eu, et en cela nous ne croyons rien diminuer à la gloire de nos grands capitaines des temps modernes, qui, comme nous, nous en sommes certain, lui décerneront ce titre, s'ils considèrent l'étonnante activité de sa vie, passée toute entière au milieu des combats, depuis son adolescence jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant un espace de près de quarante-quatre ans. A peine si, pendant tout ce temps, on lui voit consacrer quelques mois au repos ou au soin de ses affaires personnelles. Du reste, toujours à cheval, toujours le harnois sur le dos, toujours en marche, en campements, en siéges ou en batailles. Par son coup-d'œil sûr et la précision de son jugement, il fit faire à l'art militaire un pas immense, surtout si l'on a égard aux difficultés de tout genre que lui présentaient et l'esprit et l'ignorance de l'époque à laquelle il vivait, ainsi que l'insuffisance des moyens du temps. Il fut le véritable créateur de la tactique : avant lui les armées, prêtes à en venir aux mains, ne faisaient autre chose que se ranger sur un front parallèle à celui de l'ennemi et le charger ainsi sans aucune espèce d'art ni de précaution. Du Guesclin inventa les différents ordres de bataille, celui en croissant, celui en échelons, et il eut soin d'avoir toujours un corps de réserve, composé de troupes d'élite, qui, par une charge faite à propos, décidait la victoire en sa faveur lorsqu'elle lui était trop longuement disputée. Nul ne l'égala jamais dans l'art de dresser habilement une embuscade et de surprendre ses ennemis, auxquels, comme on a pu voir, il ne donnait jamais le temps de respirer ni de se reconnaître quand une fois il s'était mis à leur poursuite. Jamais personne n'avait su, dans l'occasion, prendre mieux que lui avantage des localités pour placer son armée dans une position favorable et s'assurer par là le succès. Si les batailles d'Auray et de Navarette furent perdues, c'est qu'il n'y fut pas le maître et qu'on n'y voulut pas écouter son avis, qui les eût sûrement fait gagner.

Dans les siéges, il se montra aussi fécond en ressources qu'intrépide. Deux places seulement lui résistèrent; mais le nombre de celles qu'il prit est incroyable. Presque toujours sans machines, sans artillerie, il s'en rendait maître par escalade et par des coups de main vigoureux. Quoique son titre de général eût pu l'en exempter, dans sa bouillante ardeur il montait le premier à l'échelle, et, lorsqu'il paraissait à l'assaut, la hache au poing, le bassinet en tête, en poussant son redoutable cri de guerre, rien ne pouvait lui résister.

Il fut le créateur de l'utile système des camps retranchés, jusqu'à lui tout-à-fait inconnu. Il contribua beaucoup par son influence à faire adopter et à propager l'usage des canons et à vaincre les préventions des guerriers français contre l'usage des machines à feu.

Enfin, il établit, dans les armées et dans le service militaire en général, un ordre, une discipline et une régularité qui, avant lui, y étaient totalement inconnus.

Tel est le résumé des services que ce grand homme rendit à l'art de la guerre en particulier; mais ceux qu'il rendit à la France sont immenses, et le souvenir en sera à jamais impérissable. Lorsqu'il entra à son service, elle était dans la situation la plus désespérée : son roi prisonnier, le dauphin presque fugitif, les Anglais maîtres de presque tout le royaume. — A sa mort, ils en étaient chassés, le trône de Charles V était fortement assuré et surtout le fléau des grandes compagnies avait disparu. Ces grands résultats furent son ouvrage; il laissa en mourant sa patrie glorieuse, paisible et florissante; sans lui peut-être, elle serait aujourd'hui une province de l'Angleterre. Nous devons aussi rappeler ses grandes actions en Espagne, où il releva deux fois le trône royal.

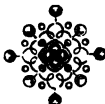
Pour donner le dernier trait à l'éloge de Du Guesclin, nous ne pouvons mieux faire que de répéter ici ce qu'en dit son compatriote d'Argentré, dans son Histoire de Bretagne (liv. VIII, chap. CCXCIIII de l'ancienne édition) :

« Ce fust l'excellence de la cheualerie, fust de sa personne » pour auoir combattu d'homme à homme en camp clos six

» ou sept fois, fust en conduite de bataille ou d'armées. Jamais » le grand nombre ne l'empescha de charger, et l'eussent bien » mieux aperceu les Anglais sur la fin, n'eussent esté les es- » troictes défenses que luy faisoit faire le roy de ne hazarder » jamais rien ny de combatre (de sa personne *) ce que luy » desplaisoit assez. Ce fust un homme sans fard, sans dissimu- » lation, le visage toujours ouuert, en mesme estat, prest de » quelque agreable parole, gay et accueillant, largè et libéral » du sien. Tout son meuble et bagues de sa femme se despen- » doient en aduancement de la solde aux capitaines et gens de » guerre et payement de rançon pour les pauures soldats; quel- » quefois hors de guerre, des soldats anglois mesme........ Il » estoit aduisé et prompt à l'exécution, l'ennemy l'auoit sur les » bras qui le pensoit à trente lieues loing........ Au milieu d'une » bataille froid et asseuré comme en sa chambre; au combat » furieux, fort et roide. Jamais n'assaillit place qu'il ne prist » de composition, sappe, escalade, ou par force, fors bien » peu. »

* Dans les derniers temps, Charles V, craignant que quelque coup aussi malheureux qu'imprévu ne le privât de son cher connétable, lui avait expressément défendu de se commettre témérairement ni de se jeter dans aucune mêlée et d'y combattre de main à main, comme il avait coutume de le faire.

Après sa mort, la charge de connétable fut quelque temps vacante. Tous les plus grands seigneurs de France, le maréchal de Sancerre, etc., la refusèrent en disant qu'après un si grand homme que Du Guesclin aucun d'eux ne se trouvait digne de la remplir. Cependant, à la fin, Charles VI obligea Clisson à l'accepter.





CHAPITRE XV.

PARTICULARITÉS SECRÈTES

SUR LA VIE DE

Bertrand Du Guesclin.



L'ordre des Templiers, fondé, comme on sait, en Palestine l'an 1118, par neuf chevaliers français, y prit promptement un grand développement. Le dévouement et l'abnégation de ses membres, leur valeur héroïque, leurs prodigieux exploits contre les Infidèles, acquirent promptement à cet ordre une si éclatante réputation que de toutes parts des enfants des plus nobles familles de l'Europe, des grands seigneurs et des princes même s'empressèrent d'y entrer. Protecteurs spéciaux des Chrétiens d'Orient, les Templiers rendirent en outre de si grands services aux armées croisées de Louis VII et de Philippe-Auguste que ces deux rois s'en déclarèrent les amis et les protecteurs. *

Les Chrétiens de Syrie, dépositaires naturels des saines et véritables doctrines de la primitive église, de l'église du Christ, telles que les leur avait transmises l'apôtre saint Jean, l'étaient

* On possède encore des lettres de Louis VII à son ministre, le célèbre Suger, dans lesquelles il rend compte des services essentiels qu'il avait reçus en Asie de l'ordre des Templiers, s'en déclare le protecteur, défend qu'il soit jamais porté atteinte à ses droits ni à ses biens dans toute l'étendue de son royaume, et enfin ordonne de rembourser promptement à l'ordre les sommes qu'il en avait reçues en prêt, pour subvenir aux besoins de son armée.

encore de la première version écrite de l'Évangile; texte précieux qui a depuis été successivement tant altéré et falsifié par les Chrétiens occidentaux, et surtout depuis le seizième siècle par les jésuites.

Ces Chrétiens orientaux, véritables pères de l'Église, furent long-temps, comme on le sait, faibles, peu nombreux, en butte aux exactions, aux persécutions de tous genres exercées contre eux par les Musulmans. Ils étaient réduits à trembler chaque jour pour leurs biens et pour leur vie, mais surtout pour le dépôt sacré qu'ils conservaient et qui leur était bien plus précieux, celui du manuscrit des saints Évangiles.

Lorsque les croisades, entreprises pour venir à leur secours et délivrer les saints lieux du joug de l'islamisme, eurent donné naissance à l'ordre des Templiers, ces Chrétiens crurent ne pouvoir mieux mettre en sûreté le dépôt demeuré entre leurs mains pendant plus de mille ans, et qu'ils avaient été réduits à cacher pour le soustraire à leurs ennemis, qu'en le remettant à la garde des chevaliers du Temple, l'éclatante bravoure de ces chevaliers leur étant un sûr garant qu'ils sauraient toujours et le conserver et le défendre. *

L'ordre du Temple vit ses richesses s'augmenter avec sa brillante réputation militaire. Ses conquêtes d'une part, de l'autre les nombreuses donations qui lui furent faites, y contribuèrent rapidement. Au quatorzième siècle, il possédait en Europe neuf mille domaines et il était fort et puissant. Riche, il excita la cupidité envieuse; puissant, on le crut redoutable; pratiquant

* Leur attente n'a point été trompée : malgré les grandes vicissitudes de leur ordre, les Templiers ont su conserver ce dépôt sacré jusqu'à présent, et il existe encore dans les archives du Temple à Paris. Ce manuscrit précieux, nous l'avons vu et eu entre nos mains; il est écrit en langue et en lettres grecques tracées en or sur onze grandes feuilles de vélin détachées, et il porte tout le caractère d'une haute antiquité. Il a été traduit en français (par M. Boissonade, croyons-nous) et imprimé, mais à un petit nombre d'exemplaires. Au reste, il n'est point en vente et ne se distribue qu'aux chevaliers de l'ordre. L'auteur de cet ouvrage en possède un exemplaire que chacun peut voir chez lui.

dans son intérieur le dogme véritable de la religion du Christ, ceux qui avaient intérêt à l'altérer le considérèrent en ennemis. Telles furent les trois causes qui, réunies, provoquèrent sa proscription.

En 1307, d'après les intentions du pape Clément V et du roi Philippe-le-Bel, tous les Templiers furent arrêtés en France le même jour et on leur fit leur procès. On accusa d'impiété ceux dont le sang coulait à flots depuis deux siècles dans les plaines de la Palestine, pour la gloire et la défense de la religion; on taxa de rébellion ceux dont l'épée avait vingt fois soutenu la couronne sur le front des rois. Enfin, on accusa des plus honteux excès ceux dont les écrits contemporains attestaient jusqu'alors la conduite régulière, les mœurs irréprochables. *

Au moment où commencèrent les persécutions de l'ordre, son grand-maître, Jacques de Molay, était en Chypre où il faisait vaillamment la guerre aux Turcs. Sur le bruit de l'arrestation de ses frères et des accusations lancées contre eux, il quitta tout et s'empressa de se rendre en France, à la tête de soixante de ses chevaliers, pour y prendre la défense de l'ordre. Mais, dès le début de la procédure, Molay put se convaincre qu'elle n'avait lieu que pour la forme: les règles de la justice y furent audacieusement violées; il vit que sa perte était jurée d'avance et qu'un pouvoir jaloux et cruel était déterminé à abolir entièrement la sainte milice du Temple.

Pour éluder ce résultat funeste et en empêcher l'exécution, autant qu'il était en lui, Molay prit de bonne heure la sage précaution de remettre le dépôt du trésor et des archives de son ordre entre des mains sûres et à l'abri des coups de ses

* Il est en effet certain que toutes les injures, les proverbes grossiers, etc., prodigués aux Templiers, n'ont pris naissance que depuis leur procès. Leurs accusateurs et leurs juges avaient intérêt à les inventer et à les propager parmi le peuple; mais, dans tous les actes, dans tous les écrits antérieurs à ce procès inique, il n'est parlé des Templiers qu'avec les plus grands éloges!

persécuteurs. Il fit secrètement tenir le tout au patriarche d'Orient, Jacques-Marc Larmenius, primat du Temple; il le désigna d'avance pour son successeur, s'il avait le malheur de succomber dans la procédure qui lui était intentée, en lui donnant en même temps l'ordre de conserver et de propager autant qu'il le pourrait la doctrine des chevaliers du Christ.

Le procès se continua, on sait de quelle manière; on en connaît aussi le tragique dénouement. Molay et beaucoup de ses chevaliers périrent victimes de la cupidité et du fanatisme le plus barbare. Le peuple français fut consterné de leur exécution; la noblesse, dont il n'était pas une famille qui ne comptât parmi ses membres au moins un Templier, cette noblesse guerrière pleura sur le martyre de tant de braves chevaliers, dont elle avait souvent admiré le courage et partagé les exploits.

Mais, si le nombre des Templiers que les bûchers consumèrent fut trop grand, le nombre de ceux qui y échappèrent fut plus grand encore. Nous ne parlons pas de ceux auxquels la reine de France, Jeanne de Navarre, donna généreusement asile dans ses états particuliers, ni de ceux non plus qui trouvèrent à la cour de Robert Bruce, roi d'Écosse, et à celle de Denis Ier, roi de Portugal, une auguste protection; mais en France même une quantité de ces illustres proscrits trouva un refuge assuré dans les châteaux-forts de leurs parents, de leurs amis, et ils y vécurent longtemps cachés et ignorés, échappant ainsi à la haine de leurs cruels bourreaux.

Le patriarche Larmenius qui, après la mort de Molay, avait pris le titre de grand-maître du Temple, accablé, en 1324, par l'âge et les infirmités, voulut transmettre sa dangereuse dignité entre des mains plus fermes et plus capables que les siennes d'en soutenir le fardeau. En conséquence, par une charte de cette même année, il la transféra au commandeur d'Alexandrie, en le chargeant de continuer à l'avenir la transmission de l'ordre, de ses rites et de ses statuts fondamentaux, dus à la sagesse de St.-Bernard.

Cette charte, que nous possédons encore, est un monument infiniment curieux, en ce que, tout en révélant l'existence de l'ordre

du Temple, continué jusqu'à nos jours, il nous apprend quelle fut la série de ses grands-maîtres depuis 1324 jusqu'à l'époque actuelle, chacun d'eux ayant été obligé d'y signer successivement, *manu propriâ*, son nom et la date de son acceptation du magistère. Or, dans cette série, où se lisent les noms les plus illustres de France, nous voyons, à la date de 1357, celui de Bertrand Du Guesclin. * Il est donc démontré, d'après cela, que le héros, dont nous venons de retracer l'histoire, a été du nombre des grands-maîtres de l'ordre du Temple pendant sa transmission secrète.

Le commandeur d'Alexandrie (frère Thomas Théobald), devenu grand-maître et étant repassé en Europe, pénétra jusqu'en France lorsque les premières fureurs des persécuteurs de son ordre commencèrent à se modérer. Il fit connaître son retour aux débris dispersés des Templiers, les réunit, les rallia autour de lui dans l'ombre du mystère, et la noblesse française ne tarda pas à apprendre que le phénix renaissait de ses cendres et que l'ordre du Temple n'était pas détruit; elle avait toujours été indignée des persécutions qu'il avait éprouvées, elle s'y précipita en foule et l'ordre se recruta, se propagea dans le silence, en attendant que des temps meilleurs lui permissent de reparaître au grand jour.

A Théobald d'Alexandrie succéda comme grand-maître Arnould de Bracque, qui exerça ces fonctions pendant neuf ans; après lui vint Jean de Clermont (en 1349). Il était de l'illustre maison de ce nom, second fils de Raoul de Clermont, seigneur de Thorigny, et de Jeanne de Chambly, dame de Mont-Gobert. L'un des plus vaillants guerriers de son temps, Jean de Clermont, fut un des plus fidèles et des plus dévoués serviteurs du roi Jean, qui l'avait fait son lieutenant-général en Poitou, Saintonge, Angoumois et

* Du Guesclin, comme nous l'avons dit, ne savait ni lire ni écrire; mais il est sûr qu'il savait du moins signer son nom. Outre la charte dont il est ici question, il reste de lui deux lettres, l'une adressée au duc de Bourbon, l'autre au duc d'Anjou, à la fin desquelles on voit sa propre signature. Nous rapporterons l'une de ces lettres ci-après.

Auvergne. Ce fut à ce grand-maître, mort en 1357, que succéda immédiatement Du Guesclin.

Quoiqu'il n'eût pas à cette époque plus de 27 ans, la grande réputation militaire dont il jouissait dès-lors, son caractère actif et déterminé le firent choisir de préférence à tout autre pour occuper ce poste éminent dans un ordre à la fois religieux et guerrier. On jugea avec raison qu'un homme tel que lui pouvait fortement contribuer à lui rendre son antique éclat et à y attirer par son exemple un grand nombre de néophytes. Quand il accepta le magistère du Temple, il n'y avait même pas certainement très long-temps qu'il faisait partie de l'ordre, car il y avait été initié sans doute par quelques uns des chevaliers français qui vinrent en Bretagne vers 1353, sous la conduite du maréchal d'Andreham, pour soutenir Charles de Blois. Quelques circonstances porteraient à penser que ce fut à Montmuran, après le combat qui y eut lieu *(voyez chap. II, page 23)*, que Du Guesclin, en recevant l'ordre de chevalerie des mains d'Elâtre du Marais, aurait été en même temps reçu Templier.

Quoi qu'il en soit, plusieurs actions de sa vie prouvent, concurremment avec la charte dont nous avons parlé ci-dessus, que depuis lors il appartenait bien réellement à cet ordre. En effet, ses principales pensées, ses projets constants, l'objet de tous ses vœux, sont d'aller combattre les Infidèles, et pour cela de passer en Orient. Nous le voyons, lors de son combat contre l'Anglais Brembro, pendant le siége de Rennes, entendre la messe avant d'entrer en lice, et faire publiquement, en allant à l'offrande, le vœu qu'il avait déjà fait secrètement, en recevant la croix rouge des Templiers, *de se consacrer tout entier à la défense de la religion chrétienne contre les Payens et les Infidèles* (chap. II, page 41).

Devenu grand-maître du Temple, il vit bien que les temps n'étaient pas propices pour rendre à l'ordre sa publicité et son existence politique en France. Ce n'était qu'en le ramenant en Syrie, sur l'ancien théâtre de sa gloire, que l'on pouvait parvenir à ce but important. Aussi voyons-nous Du Guesclin, libre

de toute espèce d'engagement après la conclusion de la guerre de Bretagne, concevoir le projet de passer en Orient à la tête de tout ce qu'il pourrait rassembler de volontaires pour y aller combattre les Sarrasins. — Charles V l'appelle près de lui pour se concerter sur les moyens de délivrer la France du fléau des grandes compagnies; tout aussitôt Bertrand, suivant son projet favori, n'en trouve pas de meilleur que de les emmener en Palestine; et lorsqu'autorisé par le roi il va prendre le commandement de ces redoutables bandes, il ne songe qu'à s'en servir pour exécuter ce projet. Dans la harangue qu'il leur fait à Châlons-sur-Saône, il les prévient qu'il se met à leur tête pour les emmener faire la guerre aux Infidèles; tous les routiers le suivent avec la même intention; nombre de seigneurs français, soit qu'ils fussent ou non initiés à l'ordre du Temple, s'engagent volontairement sous les drapeaux de Du Guesclin et veulent seconder son entreprise.

La cour de Rome s'était déclarée l'ennemie de la milice templière et l'avait persécutée cruellement. — Du Guesclin, son grand-maître, conduit les nouveaux croisés sur les domaines du pape, les ravage, lui fait la loi dans Avignon et venge sur Urbain les barbares exécutions commandées par Clément.

Les difficultés de se procurer les moyens de passer par mer en Orient modifient le plan de Du Guesclin : c'est aux Sarrasins d'Espagne qu'il va d'abord porter la guerre, pour en délivrer la Chrétienté. Une circonstance inattendue l'oblige encore à retarder l'accomplissement de son dessein : Henri de Transtamarre invoque le secours de ses armes contre le féroce Pierre-le-Cruel; le héros breton le lui accorde croyant finir promptement cette guerre de frère à frère et voulant d'ailleurs venger la mort d'une princesse du sang de France, assassinée par Pierre son époux; mais l'enchaînement des évènements subséquents finit par le forcer à renoncer à son projet de croisade, auquel pourtant nous le voyons souvent revenir pendant toute la durée de sa première campagne en Espagne.

Les longues calamités dont la France fut accablée, pendant

les règnes de Charles VI et de Charles VII, puis les querelles religieuses et les guerres qui s'ensuivirent au seizième siècle, plus tard enfin l'extension et la prépondérance des doctrines jésuitiques, furent les principaux obstacles qui s'opposèrent longtemps à ce que l'ordre du Temple reprît son existence publique; mais il n'en continua pas moins à se propager sous le voile du mystère, se recrutant toujours parmi l'élite de la noblesse française dans le clergé le plus éclairé, comptant toujours au nombre de ses chefs les plus illustres guerriers et même des princes du sang.

C'est ainsi qu'à Du Guesclin nous voyons succéder comme grands-maîtres des Templiers :

Jean III, *comte d'Armagnac*, de Fezenzac et de Rhodez (1381);

Bernard VIII d'Armagnac, frère du précédent, connétable de France et gouverneur-général des finances (1391). La faction bourguignonne le fit assassiner à Paris, le 12 juin 1418;

Jean IV d'Armagnac, fils du précédent (1418);

Jean de Croï, seigneur de Thou-sur-Marne, comte de Chimay et chevalier de la toison d'or (1451). Il était fils de Jean, sire de Croï, seigneur d'Araines et de Renty, tué en 1415 à la bataille d'Azincourt.

Ce grand-maître mourut en 1478. Lors de la réunion du convent général, assemblé pour lui donner un successeur, il s'éleva quelques discussions entre les membres de l'ordre qui en faisaient partie. Les uns, s'étayant de l'exemple de leurs prédécesseurs, qui avaient constamment choisi des grands-maîtres parmi les Templiers militaires, prétendirent que cette dignité ne devait jamais appartenir qu'à un guerrier. Les autres, persuadés que la haine que leur portait un clergé ultramontain était le plus grand obstacle à la restauration publique du Temple, pensèrent que le plus sûr moyen d'aplanir cette difficulté était de choisir pour chef un des prélats qui faisaient partie de l'ordre (et il y en avait alors comme depuis il y en eut plusieurs). La discussion de cette question amena de longs débats,

pendant lesquels le Temple fut provisoirement gouverné par un chevalier nommé Bernard Imbault, dont on ne connaît que le nom et sur lequel il ne nous est parvenu aucun détail historique. Enfin la majorité des suffrages se réunit en faveur de l'archevêque de Reims, *Robert de Lenoncourt*. Il fut proclamé grand-maître du Temple en 1478. Ce prélat était d'une ancienne et noble famille de Lorraine. Mais soit qu'il n'eût pas l'influence qu'on lui avait crue, soit qu'il rencontrât d'insurmontables obstacles, son magistère n'amena point les résultats qu'on en avait attendus; le parti militaire reprit sa prééminence et lui donna pour successeurs :

Galéas de Salazar (1496), chevalier, seigneur du Mez, fils de Jean de Salazar, conseiller du roi, et de Marguerite de la Trémouille;

Philippe Chabot, comte de Charni et de Brion, amiral de France, chevalier de l'ordre du roi et de celui de la Jarretière, gouverneur de Bourgogne et de Normandie (1516);

Gaspard de Saulx-Tavannes, maréchal de France (1544);

Henri de Montmorency, fils puîné du célèbre Anne de Montmorency. Il fut maréchal, puis connétable de France (1574);

Charles de Valois (1616) n'était pas, comme son nom pourrait le faire penser, issu de la branche royale de ce nom. Il n'était qu'un simple gentilhomme de Normandie et sa famille habitait les environs de Rouen. On ignore par quelle circonstance il se trouva succéder comme grand-maître du Temple à des chevaliers ayant, comme son prédécesseur, de si hautes positions sociales : tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il se démit volontairement en 1651 et fut remplacé par

Jacques Rouxel de Grancey, gouverneur de Thionville, maréchal de France et chevalier des ordres du roi;

Jacques-Henri de Durefort, *duc de Duras*, maréchal de France, capitaine des gardes du corps, chevalier des ordres du roi (1680);

Philippe d'Orléans, régent de France (1705);

Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils naturel légitimé de Louis XIV, et colonel-général des Suisses (1724);

Louis-Henri de Bourbon-Condé (1737);

Louis-François de Bourbon-Conti (1740);

Louis-Hercule Timoléon de Cossé, duc de Brissac, lieutenant-général des armées, commandant de la garde du roi Louis XVI (1776). Ce généreux guerrier se trouva chef de l'ordre du Temple à l'époque la plus désastreuse de notre histoire. Il sut, dans ces temps de douloureuse mémoire qui bouleversèrent toutes nos anciennes institutions, conserver le dépôt précieux qu'on lui avait transmis, et surtout garantir la milice templière de cette manie dangereuse d'innovations, qu'une fausse philosophie propageait en France pour le malheur de la patrie.

La révolution de 1789 éclata ; sa marche fut rapide, l'audace des novateurs s'accroissant en raison de l'insigne faiblesse du monarque, qui manqua vingt fois l'occasion où il aurait pu les arrêter d'un seul mot. Le grand-maître Cossé-Brissac prévit la catastrophe qui se préparait : il jugea qu'elle engloutirait et le trône et tout ce qui lui était attaché. Il vit qu'il serait une des nombreuses victimes de cette catastrophe sanglante, et, à l'exemple de Jacques de Molay, il songea de bonne heure à mettre à l'abri des événements les archives, titres et insignes de l'ordre du Temple. Pour cela, il ne trouva pas de meilleur moyen que de les confier aux mains de personnes sûres, appartenant à l'ordre, mais qui, par leur naissance et leur position moins élevée, fussent moins en évidence et moins exposées que lui aux fureurs révolutionnaires. Il confia donc ces précieux monuments, en présence de trois témoins, aux mains de son ami, le chevalier Radix de Chevillon.

Toutes les prévisions du grand-maître se réalisèrent, malgré ses efforts, au 10 août 1792, où il commandait la garde constitutionnelle de Louis XVI : le trône de France s'écroula, lui-même fut massacré quelques temps après, à Versailles, avec d'autres prisonniers transférés dans cette ville des prisons d'Orléans où ils étaient détenus.

Le dépositaire des archives du Temple les conserva fidèlement au milieu de la tourmente révolutionnaire. Avant son décès, il

les remit lui-même entre les mains du sieur Jacques-Philippe Le Dru, le 10 juin 1804. Mais à la mort de ce dernier, cet important dépôt tomba en des mains vulgaires qui, loin de l'apprécier et de le remettre à qui de droit, en ont au contraire étrangement abusé. Il en est résulté qu'on a vu à Paris, dans ces derniers temps, des saltimbanques, s'affublant du titre et du costume de Templier, se donner publiquement en spectacle comme sectaires d'une religion nouvelle. Les véritables Templiers, dispersés dans les provinces ou dans d'autres royaumes d'Europe (le Portugal, la Belgique et l'Angleterre), ont protesté contre ces actes et contre la spoliation de leurs titres. Ils n'ont pu les recouvrer encore, mais ils ont du moins signalé les faussaires. Les grands prieurs d'Helvétie et de Portugal travaillent avec zèle à la réunion des vrais chevaliers conservateurs de l'esprit des statuts de l'ordre, ainsi qu'à l'élection d'un nouveau grand-maître, qui ne peut être choisi que parmi nos illustrations militaires.

Nous avons cru ce précis nécessaire pour faire connaître comment l'ordre du Temple, dont Du Guesclin fut grand-maître, depuis sa prétendue destruction, s'est conservé et perpétué jusqu'aux temps les plus modernes. Nous revenons maintenant à la charte de transmission, cette charte de 1324, sur laquelle figure la signature de notre héros, et que nous avons eu occasion d'examiner plusieurs fois.

Elle est écrite sur une très grande feuille de parchemin et le texte en est encadré dans des ornements gothiques architecturaux, enluminés suivant le goût du temps. On y voit des lettres majuscules fleuronnées et enluminées. Dans la première, qui est un E, on a représenté un petit Templier armé de toutes pièces, appuyé sur un grand bouclier blanc chargé de la croix rouge de l'ordre.

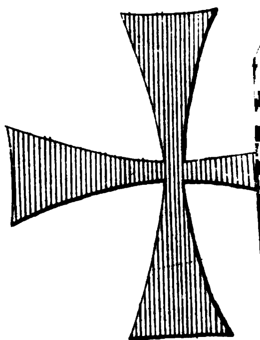
Au bas pend un sceau à queue, attaché par des lacs de parchemin. Ce sceau est en bronze, particularité remarquable *; il

* Tous les sceaux qui accompagnent les bulles de la cour de Rome sont pareillement en métal, mais d'ordinaire en plomb. On peut en voir deux ou trois exemples sur des bulles conservées aux archives de la ville de Quimper, et qui proviennent de celles d'anciens monastères de ce diocèse.

représente la croix de l'ordre environnée de ces mots : *Militiæ*
[redacted]

perpetuiter quatuor supremi magistri vicarii, supremam potestatem, eminentiam et auctoritatem super universum ordinem, salvo jure supremi magistri, habentes : qui vicarii magistri apud seniores secundùm professionis seriem, eligantur. Quod statutum è com-

les remit lui-même entre les mains du sieur [redacted]



...le des quatre premieres l...

* Tous les sceaux qui accompagnent les bulles de la cour de Rome sont pareillement en métal, mais d'ordinaire en plomb. On peut en voir deux ou trois exemples sur des bulles conservées aux archives de la ville de Quimper, et qui proviennent de celles d'anciens monastères de ce diocèse.

représente la croix de l'ordre environnée de ces mots : *Militiæ Templi, sigillum.*

Voici la copie du texte que nous avons déjà publié dans un autre ouvrage, mais qu'il est nécessaire de reproduire dans celui-ci :

« Ego frater Johannes Marcus Larmenius hyerosolymitanus, Dei gratiâ et secretissimo venerandi sanctissimique martyris, supremi Templi militiæ magistri (cui honos et gloria) decreto, communi fratrum consilio confirmato, super universum Templi summo et supremo magisterio insignitus, singulis has decretales litteras visuris, salutem, salutem, salutem.

» Notum sit omnibus tàm præsentibus quam futuris, quod deficientibus propter extremam ætatem viribus, rerum angustiâ et gubernaculi gravitate perpensis, ad majorem Dei gloriam, ordinis, fratrum et statutorum tutelam et salutem, ego suprà dictus, humilis magister militiæ Templi, inter validiores manus supremum statuerim deponere magisterium.

» Idcircò, Deo juvante, unoque supremi conventûs equitum consensu, apud eminentem commandatorem et carissimum fratrem Franciscum Thomam Theobaldum Alexandrinum, supremum ordinis Templi magisterium, auctoritatem et privilegia contuli; et hoc præsenti decreto, pro vitâ confero, cum potestate secundùm temporis et rerum leges, fratri alteri, institutionis et ingenii nobilitate morumque honestate præstantissimo, summum et supremum ordinis Templi magisterium, summamque auctoritatem conferendi. Quod sic ad perpetuitatem magisterii successorum non intersectum seriem et statutorum integritates tuendas. Jubeo tamen ut non transmitti possit magisterium, sine commilitonum Templi conventûs generalis consensu, quoties colligi valuerit supremus iste conventus; et rebus ità sese habentibus, successor ad nutum equitum eligatur.

» Ne autem languescant supremi officii munera, sint nunc et perenniter quatuor supremi magistri vicarii, supremam potestatem, eminentiam et auctoritatem super universum ordinem, salvo jure supremi magistri, habentes : qui vicarii magistri apud seniores secundùm professionis seriem, eligantur. Quod statutum è com-

mendato mihi et fratribus voto sacrosancti suprà dicti venerandi beatissimique magistri nostri, martyris (cui honos et gloria). Amen.

» Ego denique fratrum supremi conventûs decreto, è supremâ mihi commissâ auctoritate, scotos templarios ordinis desertores, anathemate percussos, illosque et fratres Sancti Johannis Hyerosolimæ dominiorum militiæ spoliatores (quibus apud Deum misericordia) extrà girum Templi, nunc et futurum, volo, dico et jubeo.

» Signa ideò, pseudo-fratribus ignota et ignoscenda constitui, ore commilitonibus tradenda, et quo in supremo conventu, jam tradere modo placuit.

» Quæ vero signa tantummodò pateant post debitam professionem et equestrem consecrationem, secundùm Templi commilitonum statuta, ritus et usus, suprà dicto eminenti commendatori à me transmissa, sicut a venerando et sanctissimo martyre magistro (cui honos et gloria) in meas manus habui tradita. Fiat sicut dixi, fiat amen.

» Ego Johannes-Marcus Larmenius dedi die decimâ tertiâ februarii 1324. »

A la suite commencent les acceptations du magistère par les grands-maîtres, ses successeurs, conçues en ces termes :

« Ego Franciscus Thomas Theobaldus Alexandrinus, Deo juvante, supremum magisterium acceptum habeo, 1324.

» Ego Arnulphus de Braque, Deo juvante, supremum magisterium acceptum habeo, 1340.

» Ego Johannes de Chromontanus, Deo juvante supremum magisterium acceptum habeo, 1349.

» Ego Bertrandus Du Guesclin, Deo juvante, supremum magisterium acceptum habeo, 1357.

» Ego Johannes Arminiacus, Deo juvante, etc. — *Idem* 1381.

» Ego Bernardus Arminiacus. — *Idem* 1392.

» Ego Johannes Arminiacus. — *Idem* 1419.

» Ego Johannes Croyus. — *Idem* 1451.

» Ego Robertus de Lenoncourt. — *Idem* 1478.

» Ego Galeatius de Salazar. — *Idem* 1497.

» Ego Philippus Chabotius. — *Idem* 1516.

» Ego Gaspardus de Salciaco Tavannensis. — *Idem* 1544.

» Ego Henricus de Montemorenciaco. — *Idem* 1574.

» Ego Carolus Valesius. — *Idem* 1616.

» Ego Jacobus Ruxellius de Granceyo. — *Idem* 1651.

» Ego Jacobus Henricus de Duroforti dux de Duras. — *Idem* 1681.

» Ego Philippus dux Aurelianensis. — *Idem* 1705.

» Ego Ludovicus Augustus Borbonius, dux du Maine. — *Idem* 1724.

» Ego Ludovicus Henricus Borbonius-Condæus. — *Idem* 1737.

» Ego Ludovicus Franciscus Borbonius-Conty. — *Idem* 1741.

» Ego Ludovicus Hercules Timoleo de Cossé-Brissac. — *Idem* 1776.

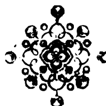
» Ego Claudius Mathæus Radix de Chevillon, Templi senior vicarius magister, adstantibus fratribus prospero Maria Michaële Le Charpentier de Saintot, Bernardo Raymundo Fabré, Templi vicariis magistris, et Johannes Baptista Augusto de Courchant, supremo perceptore, hasce litteras decretales à Ludovico Hercule Timoleone de Cossé-Brissac, supremo magistro, in temporibus infaustis mihi depositas, fratri Jacobi Philippo Le Dru, Templi seniori vicario magistro tradidi; ut istæ litteræ in tempore opportuno, ad perpetuam ordinis nostri memoriam juxtà ritum Orientalem vigeant. Die 10 junii 1804. »

On ne peut douter que dans le temps même, c'est-à-dire en 1324 ou peu d'années après, plusieurs copies de cette charte n'aient été faites pour être distribuées dans les diverses maisons de l'ordre qui cherchaient, quoique d'une manière occulte, à se réorganiser dans les provinces. Nous possédons en effet un morceau d'une de ces copies que le hasard nous a fait trouver parmi plusieurs anciens parchemins, que nous achetions, il y a une douzaine d'années, chez un relieur qui les employait à recouvrir des livres classiques et qui les avait lui-même acquis depuis long-temps, parmi beaucoup de vieux titres dispersés pendant la Révolution,

et qui provenaient des archives de l'évêché de Quimper. Il est facile de s'expliquer comment des titres de l'ordre du Temple ont pu se trouver parmi ces archives : il y avait autour de Quimper plusieurs commanderies* et chapellenies Templières, dont les papiers saisis lors du procès de l'ordre ont dû naturellement être portés à l'évêché. Malheureusement la charte que nous possédons n'est pas entière : ayant déjà été coupée par l'ouvrier qui nous l'a vendue, la fin y manque. Nous donnons ici un *fac simile* des trois premières lignes du commencement au-dessus desquelles est peinte la croix rouge orientale accompagnée des initiales V. D. S. A., *Vive Dieu Saint Amour*, qui était le cri de guerre des Templiers. Cette charte est écrite en caractères bien évidemment de l'écriture du quatorzième siècle.

* Entre autres, celle de Kergouïec, dont les ruines existent encore et sont d'un style d'architecture très remarquable, imité exactement sur celui des édifices d'Egypte. Le nom de *Kergouïec* n'est pas moins digne d'être remarqué : il signifie en breton *Manoir du savoir, de la science.* Les Templiers, en effet, possédaient des connaissances, une instruction bien supérieures à leur époque; leurs fréquentations continuelles avec les Arabes les avaient fait initier par ceux-ci aux sciences physiques et mathématiques, cultivées en Orient dès le temps des croisades. De là les accusations de sorcellerie lancées, par le fanatisme et l'ignorance, contre ces infortunés chevaliers.

(*Voir le Tome II de nos* ANTIQUITÉS DU FINISTÈRE.)



NOTES

RELATIVES A L'ART MILITAIRE EN FRANCE,

dans le moyen-âge.

(1) **Roussin.** On nommait ainsi, au moyen-âge, les chevaux de service sur lesquels les gentilshommes montaient lorsqu'ils allaient en voyage, ou sur lesquels on chargeait le bagage. Les chevaux dont ils se servaient pour la guerre, beaucoup plus grands et plus forts, en raison du poids des armes du cavalier qui les montait et de leur propre harnois de combat, s'appelaient alors *dextriers* ou *grands chevaux*.

(2) Le siége d'une place forte, avant que l'invention du canon se fût répandue, était une opération infiniment plus longue et plus compliquée qu'elle ne le devint lorsque l'usage de l'artillerie à feu se fut généralement propagé. Telle fut la révolution que cette artillerie produisit dans la poliorcétique, qu'avant son invention l'avantage dans un siége était entièrement du côté des assiégés, tandis qu'aujourd'hui il se trouve au contraire du côté des assiégeants.

Effectivement, avant l'adoption du canon en France, il n'était pas rare de voir un simple château, défendu seulement par trente ou quarante hommes, résister à des forces assaillantes infiniment supérieures, et les arrêter très longtemps aux pieds de ses remparts. Une forteresse tenait des armées entières en échec pendant plusieurs mois, pendant des années même, surtout quand elle était favorisée par la nature de son assiette. Le Château-Gaillard, près des Andelys, en Normandie, coûta cinq mois de siége et de combats meurtriers à l'armée française, commandée par le roi Philippe-Auguste en personne (1202). Le château de Puiset, entre Orléans et Chartres, fut assiégé pendant trois ans par l'armée de Louis le Gros. La ville de Saint-Jean d'Acre, en Syrie, assiégée par les croisés de France, d'Angleterre et d'Autriche, en 1189, ne fut prise qu'au bout de deux années, après de efforts inouïs et des pertes considérables en hommes.

Très souvent, dans le moyen-âge, il arrivait que l'armée assiégeante, qui dans ces occasions perdait toujours beaucoup plus de monde que la garnison assiégée tant par les armes que par les maladies amenées par le malaise ou l'intempérie des saisons; il arrivait, disons-nous, que l'armée assiégeante, privée de vivres et de fourrages, était obligée d'abandonner son entreprise et de se retirer sans avoir pu réussir.

Aujourd'hui c'est tout le contraire : il est bien démontré qu'à présent ville assiégée est ville prise, et que, grâce à l'inévitable effet du canon, la plus forte place est obligée de se rendre au bout de deux ou trois mois de siége, si elle n'est pas secourue par des forces extérieures.

Nous allons faire connaître quelles étaient en France les opérations d'un siége avant le milieu du quinzième siècle et par conséquent du temps de Du Guesclin. Mais auparavant donnons à nos lecteurs une idée générale de la manière dont alors les places étaient fortifiées.

A l'exception de quelques villes de France, qui avaient été murailléés par les Romains pendant leur domination dans les Gaules, les autres n'avaient généralement d'autres défenses que des palissades de bois environnées de fossés. Sous les règnes de nos rois francs, il n'y eut guère d'autres fortifications. Il est douteux même que le règne de Charlemagne en ait vu naître d'autres, puisqu'en 885, lorsque Paris, capitale de son empire, fut assiégée par les Normands, cette ville n'avait que des fortifications de bois; et cependant elle résista pendant deux ans, grâce à la valeur d'Eudes, comte de Paris, et d'Eble, son neveu, abbé de St.-Germain-des-Prés, qui le seconda avec intrépidité.* Les Normands furent forcés de lever le siége.

Cependant il est bien certain que ce fut vers la fin du neuvième siècle que, d'une part l'extension du système féodal, de l'autre la nécessité de résister sur tous les points aux entreprises réitérées des Danois ou des Normands, propagèrent, si elles ne le firent pas naître, le système des fortifications en pierres. C'est à cette époque surtout que la France se couvrit d'une multitude de châteaux et de forteresses, et qu'on vit toutes ses cités s'enfermer dans une enceinte de maçonnerie flanquée de tours.

Les premiers châteaux forts consistaient uniquement en une très grosse tour à plusieurs étages. Ces tours étaient construites sur une butte de terre conique, élevée à dessein et dont la base était environnée d'un fossé revêtu d'un retranchement circulaire en terre ou *vallum*. Nous possédons en Bretagne de nombreux vestiges de ces forteresses primitives, et nous en avons décrit plusieurs dans notre ouvrage spécial sur les Antiquités de cette province.** Leurs

* Abbon, religieux de cette même abbaye, témoin oculaire, nous a laissé un récit très détaillé et en vers latins de ce siége mémorable.

** On peut se les procurer chez l'éditeur de notre Histoire de Du Guesclin.

murs étaient d'une épaisseur remarquable, solidement maçonnés à chaux et à sable. Cette épaisseur toutefois diminuait graduellement d'étage en étage, et il y en avait ordinairement quatre, en comptant la plate-forme supérieure. Au rez-de-chaussée étaient les écuries et un puits, afin de pouvoir se procurer de l'eau en cas de siége. Le premier étage servait pour les magasins et les logements des soldats. Le seigneur habitait les étages supérieurs.

Dans la suite, on trouva plus commode d'avoir les écuries et autres servitudes en dehors de la tour ; alors on y ajouta une enceinte pour enclore ces nouveaux bâtiments. Cette enceinte fut assez épaisse pour que, sur sa crète, on pût faire au besoin circuler des gens de guerre abrités par un parapet crénelé. Tel fut le commencement des remparts.

Ces enceintes, d'après les vestiges qui nous en restent, étaient généralement elliptiques, ovales ou de figure approchante, et la tour ou *donjon*, élevée sur sa butte factice, était placée à une des extrémités de l'ellipse. Les écuries, étables, etc., se trouvant alors en dehors de ce donjon, il n'était plus nécessaire que sa porte fût de plain-pied avec l'extérieur; aussi voyons-nous que souvent cette porte est pratiquée au premier étage, et qu'on y parvenait par un escalier volant et extérieur, lequel se détruisait en cas de siége, ce qui rendait plus difficile pour l'ennemi l'accès de la forteresse.

En peu d'années, l'art se perfectionnant, on ajouta à l'autre extrémité de l'enceinte une seconde tour, mais moins haute et ordinairement moins forte que le donjon primitif.

Dans la suite, et principalement au commencement du douzième siècle, lorsqu'on donna plus d'étendue aux châteaux et aux forteresses, on multiplia diversement le nombre des tours, selon les cas et les circonstances locales. L'enceinte en fut flanquée de distance en distance ; elles étaient rondes, carrées ou polygones. Mais, en outre, l'usage d'en avoir une beaucoup plus forte que toutes les autres, et presque toujours élevée sur une butte ou entourée d'un fossé particulier, se conserva toujours. * Ces fortes tours ou donjons étaient la dernière ressource, le dernier réduit des assiégés lorsqu'ils avaient été forcés d'ailleurs. L'ennemi était maître du château, qu'ils résistaient encore dans ce refuge d'où ils pouvaient du moins obtenir une capitulation quelconque.

Les tours de nos anciennes forteresses étaient terminées supérieurement par une plate-forme et couronnées d'un parapet crénelé et saillant d'environ trois pieds. Cette saillie était soutenue par des encorbeillements en pierre de taille entre lesquelles étaient pratiquées des ouvertures verticales appelées *Machicoulis*. Ces ouvertures servaient à jeter sur les assaillants, en cas d'escalade, de

* On peut voir sur ce sujet, dans nos *Antiquités des Côtes-du-Nord*, la description et le plan détaillé du château de Tonquedec, la plus belle forteresse de l'ancienne Bretagne, et celle que les ravages des hommes encore plus que du temps nous ont laissée la plus entière.

l'eau bouillante, du plomb fondu, de la chaux vive, de l'huile ou de la résine enflammée, etc., etc. Dans beaucoup de villes et de forteresses, les remparts et les courtines qui unissaient les tours étaient pareillement munis de machicoulis. On apportait même souvent un certain luxe dans le travail de leurs encorbellements, qui étaient fréquemment enrichis d'ornements gothiques remarquables. On en voit de ce genre aux jolies fortifications de la ville d'Avignon, en Provence, aux tours d'Elven et de Oudon, en Bretagne, ainsi que dans beaucoup d'autres lieux.

Nous croyons que c'est des Arabes que, lors des croisades, nous avons emprunté cette sorte d'ouvrage de fortifications. Celles des Romains ne présentaient pas de machicoulis; les anciennes forteresses normandes et anglo-normandes, dont les débris nous restent encore, n'en ont pas non plus. Enfin, nous n'en avons jamais trouvé dans aucun ouvrage de fortifications françaises antérieur à l'an 1100.

Les tours étaient souvent encore surmontées de tourelles. La cage de leur escalier était ordinairement prise dans l'énorme épaisseur de leur maçonnerie. Aux différents étages étaient pratiquées des ouvertures qui allaient en s'évasant de l'extérieur à l'intérieur, et qui servaient à tirer sur l'ennemi avec des armes de jet. On les appelait *Meurtrières* ou *Barbacanes*.

Plusieurs châteaux ou forteresses avaient une double et même une triple enceinte flanquée, comme cela se voit entre autres au Château-Gaillard que nous avons déjà cité ci-dessus; et toutes les fois que les localités le permettaient, la place était environnée d'un fossé avec ou sans eau.

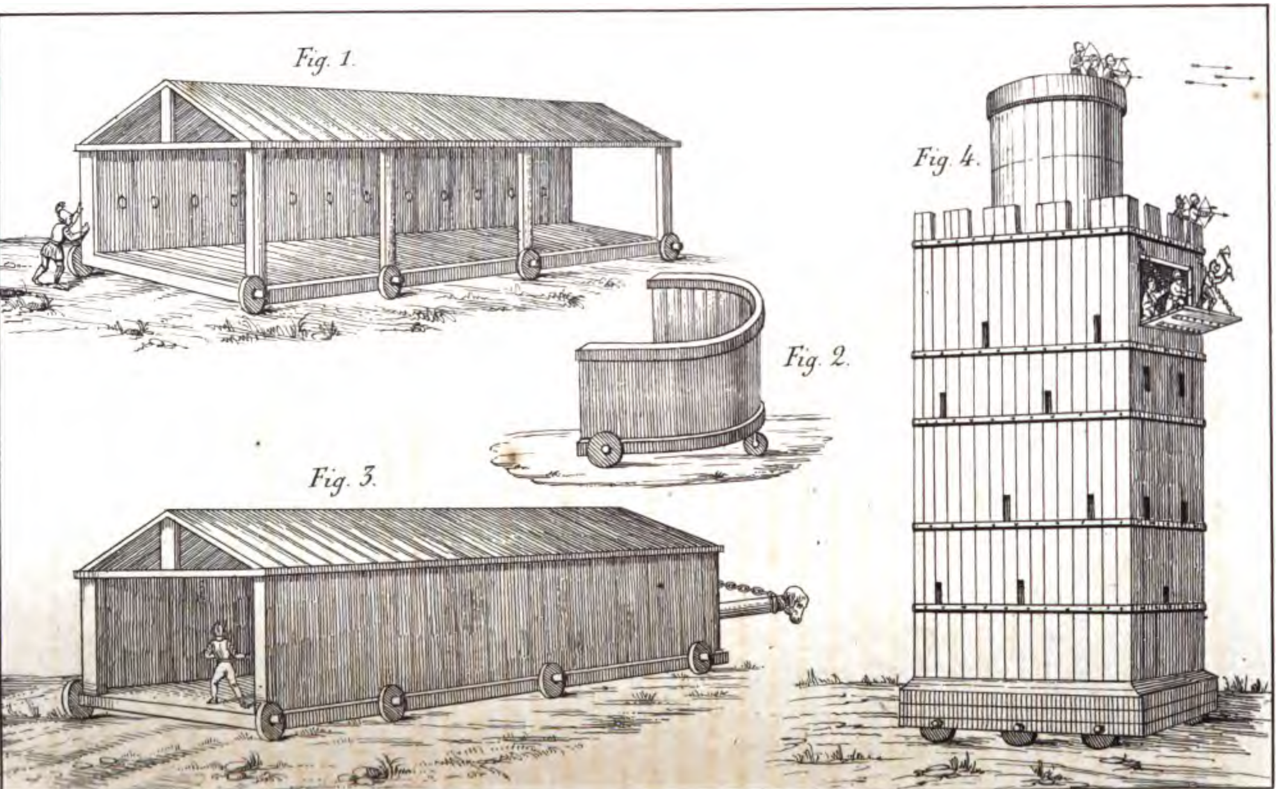
Les portes, comme l'endroit le plus important, étaient la partie la plus fortifiée : on les pratiquait d'ordinaire entre deux fortes tours surmontées de tourelles. Elles étaient voûtées, basses, étroites et longues. Un pont-levis et une herse les fermaient, et on y ajoutait encore, dans l'occasion, de fortes barricades.

La herse était un grillage formé de grosses pièces de bois ferrées, et qui tombait par une coulisse du haut de la voûte du portail.

Souvent, du haut de cette voûte, en cas que la porte fût forcée, on laissait tomber sur l'ennemi, par des ouvertures faites exprès, une ou plusieurs grosses poutres appelées *Orgues* ou *Assommoirs*.

En dehors et en avant des portes, on établissait un ouvrage avancé qui les masquait; il s'appelait *Ravelin*. Aujourd'hui, où il est toujours d'usage, quoique sous une autre forme, on le nomme *Demi-Lune*.

Les villes étaient fortifiées suivant le même système que les forteresses particulières, et offraient ainsi, sur une plus grande échelle ou un plus grand développement, les mêmes particularités. Elles avaient aussi, en guise de donjon, un emplacement particulier établi sur un point dominant et défendu par de forts ouvrages, lequel servait de réduit en cas que le reste de la place fût emporté : c'est ce qu'on appelait *le Château* ou *la Citadelle*.



Machines d'approches.

1. La Tortue d'approche — 2. Le Mantelet — 3. La Tortue bélière ou Dondaine — 4. Le Béfroi.

Voyens actuellement de quelle manière une armée assiégeante procédait à l'attaque d'une ville ou forteresse ainsi fortifiée, et décrivons les machines de guerre employées dans les siéges antérieurement à l'usage des canons.

Il s'agit toujours, en pareil cas, de faire d'abord ses *Approches*. On ignorait autrefois l'art des tranchées et des gabions, au moyen desquels on parvient aujourd'hui jusqu'à portée des ouvrages extérieurs d'une place. On y suppléait par des moyens plus compliqués. On construisait de longues baraques de bois montées sur roues, dont le toit et le côté extérieur seulement étaient fermés. On les plaçait bout à bout et sur deux rangées parallèles, de manière à former ainsi une galerie couverte à l'abri de laquelle les soldats et les travailleurs pouvaient agir sans crainte. On nommait ces baraques *Tortues d'approches* (pl. I, fig. 1) ou *Galeries de vigne* (vinea), à cause de la ressemblance de leur charpente avec une espèce de treillage. Leur côté extérieur était percé de meurtrières par lesquelles on lançait des flèches ou des dards sur les ennemis, lorsqu'ils tentaient quelques sorties dans le but d'arrêter les travaux des assiégeants.

Ceux-ci parvenaient, au moyen de ces longues galeries, jusqu'au bord du fossé de la place assiégée. Il fallait alors combler ce fossé avant de pouvoir faire agir le bélier ou d'en venir à la sape. On y procédait au moyen d'une autre machine du même genre, appelée *Mulot* (musculus) ou *Tortue de comblement*. Cette machine porta encore le nom de *Truie*. C'était aussi une baraque roulante, mais fermée des deux côtés et ouverte seulement par les deux bouts. A celui qui était tourné vers la place était adapté un large avant-toit, lequel, étant très prolongé en avant, pouvait garantir les ouvriers. Ceux-ci, placés dessous, jetaient dans le fossé des pierres, des sacs de terre, des fascines, en un mot tout ce qui pouvait contribuer à le combler. Cette machine était recouverte extérieurement avec des cuirs verts, pour la garantir du feu que les assiégés faisaient pleuvoir dessus afin de l'incendier.

Lorsque le fossé était comblé, on faisait rouler le mulot jusqu'au pied du rempart, et, toujours abrités par son avant-toit, les sapeurs commençaient à miner le pied de la muraille pour la faire écrouler. Outre ces noms de mulot et de truie, la tortue de comblement était encore appelée *Chat*, comme on le voit dans Joinville *, et plus anciennement encore dans un passage du poème de *la Philippide*, par Guillaume Le Breton; le voici :

Hoc faciunt reptare Catum tectique sub illo suffodiunt murum.

Guillaume Guyart, qui vivait au commencement du quatorzième siècle, décrivant le siége du château de Boves, en Picardie, par l'armée de Philippe-

* En 1249, après le combat de Massoure, Louis IX tenta de combler, au moyen de deux *Chats*, un bras du Nil qui le séparait de l'armée des Sarrasins. Mais ceux-ci, au moyen de leurs feux grégeois, parvinrent deux fois de suite à incendier ces machines.

Auguste désigne cette même machine par le nom de *Chat*. Il dit :

« Devant Boves fut l'ost de France
» Qui contre les Flammens contence
» Li mineurs pas ne sommeillent
» Un *Chat* bon et fort appareillent
» Tant œuvre dessous et tant cave
» Qu'un grand pan de mur détravent.

Et ailleurs, il dit encore :

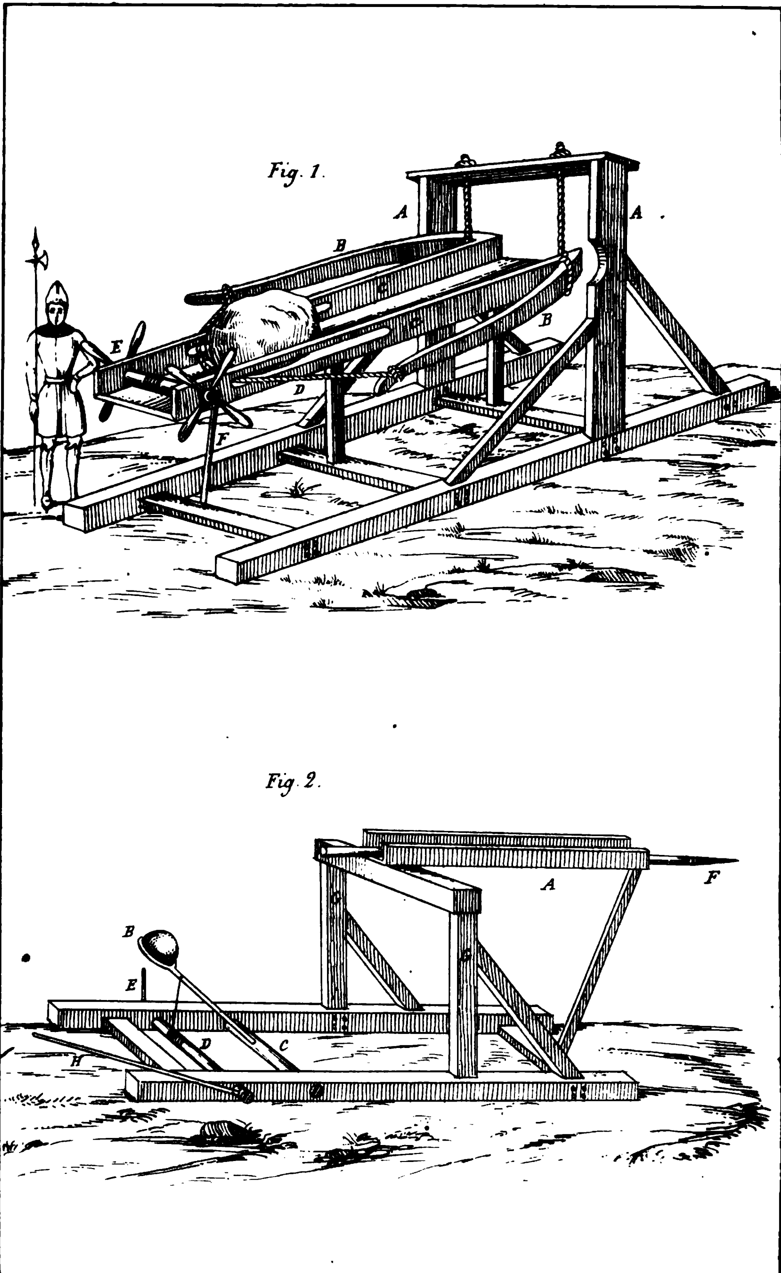
« Un *Chat* font sur le pont attraire
» Dont pieçà mention nous feismes
» Qui fit de la roche meismes,
» Li mineur dessous se lancent
» Le for mur à miner commencent
» Et font le *Chat* si aombrer
» Que rien ne les peut encombrer. »

On se servait aussi souvent, pour mettre les travailleurs à l'abri, d'une espèce de claie ou palissade demi circulaire, montée sur roues, et qui s'appelait *Mantelet* (plutæus); nous en donnons la figure pl. I, fig. 2. Abbon en fait mention page 505 de sa description en vers du siége de Paris par les Normands, en 885 :

Mille struunt etiam celsis tentoria rebus
Tergoribus collo demptis tergoque juvenum
Bis binos tressisve viros clypeare valebant
Quæ Plutæus *calamus vocitat cratesque latinus.*

— Le mantelet, du reste, était, comme on peut le voir, une machine bien inférieure au chat ou tortue d'approche.

Outre les travaux des sapeurs, on employait encore, pour faire brèche aux murailles d'une ville assiégée, le moyen du *Bélier*, employé de toute antiquité par les anciens peuples de l'Europe. Le bélier, comme tout le monde sait, était une grosse poutre ferrée par l'un de ses bouts et suspendue, au moyen de chaînes, sous le toit d'une baraque roulante ouverte à ses deux extrémités (pl. I, fig. 3), et appelée *Tortue bélière*. Des soldats placés dessous imprimaient au bélier un mouvement de va et vient par lequel ils effectuaient des chocs violents contre le mur, dont les pierres ne tardaient pas à éclater, à se détacher et à tomber en ruine. Pour annuler les efforts du bélier, les assiégés y opposaient des balles de laine, des pièces de toile tendues ; ils tâchaient de le saisir, de le renverser avec de longues tenailles, ou enfin d'incendier la tortue, que l'on nommait aussi *Dondaine*, sous laquelle agissaient ceux qui faisaient mouvoir le bélier.



d'après les dessins de Mr de Fréminville. Lit. d'A. Preux et Cie Bost

Machines de jet.

1. La Catapulte ou Mangonneau.
2. La Baliste.

Cet instrument de guerre portait quelquefois le nom de *Carcambusse*, ainsi que le témoigne ce passage d'Abbon : . . . .

Arietes, Carcamusas *vulgò resonatos*.

Tandis que l'on faisait les approches et que l'on sapait les murs de la ville assiégée, les machines de jet, ou *Balistiques*, jouaient en même temps. Ces machines étaient principalement la *Catapulte* ou *Mangonneau*, et la *Baliste*.

Le mangonneau, nommé aussi *Pierrier* ou *Pierrière* (pl. 2, fig. 1), est une machine dont le jeu était fondé absolument sur le mécanisme de l'arc. C'était, en effet, un arc énorme dont les bras, formés de deux pièces de charpente d'un bois très élastique, étaient saisis dans des cordes de crin extrêmement tendues et tordues. Ces cordes étaient fixées perpendiculairement dans deux traversins de bois qui unissaient les montants de la machine.

Entre les deux bras d'arc qui en constituaient la pièce principale, était un conduit sur lequel se plaçaient les projectiles, et dans les parois duquel était pratiquée une rainure par où glissait la corde d'arc servant à tendre le mangonneau. Cette corde, faite en crin ou en nerfs commis ensemble, se tendait au moyen d'un treuil placé à l'extrémité du conduit. Sur ce treuil se roulait une autre corde garnie d'un croc de fer qui saisissait celle de l'arc, laquelle, lorsqu'elle était par ce moyen tendue ou bandée, s'arrêtait avec une longue cheville de fer. Alors on plaçait sur le conduit, soit les pierres, soit les dards ou pieux ferrés que l'on voulait lancer; on décrochait la corde du treuil, et, en retirant subitement la cheville d'arrêt, l'arc se détendait avec force et faisait partir le projectile avec une raideur et une vitesse considérables.

Au moyen du mangonneau, on lançait des pieux ferrés de six à douze pieds de long et des pierres du poids de six cents, douze cents et jusqu'à quinze cents livres. Il portait à trois cents toises de but en blanc; mais en lui donnant une inclinaison convenable, il pouvait porter jusqu'à cinq cents toises.

Notre figure 1, planche II, aidera à la description pour bien faire connaître cette sorte de machine.

En voici l'explication :

A Montants de la machine.

BB Bras d'arc ou ressorts saisis dans des cordes de crin extrêmement tendues.

C Conduit pour les projectiles.

D Corde de l'arc glissant dans une rainure pratiquée aux deux côtés du conduit.

E Treuil sur lequel se roule une corde armée d'un croc qui saisit celle de l'arc qu'elle est destinée à tendre.

F Cheville d'arrêt pour tenir la machine bandée.

Un vieux poème du temps de Saint-Louis nous parle ainsi du mangonneau :

« Ils ont aussi des mangonneaux
» Ainsi que li pople les nome
» Dont ils jettent les pierres. »

Abbon dit qu'au siége de Paris, les Normands firent jouer à la fois une batterie de cent catapultes ou mangonneaux :

Tunc centena quium pepulit cum sanguine vitam
Centeno Catapulta *nimis de corpore pernix.*

La baliste, quoique destinée au même objet que le mangonneau, était cependant différente; elle n'agissait pas par la détente d'une corde d'arc, mais par celle d'un simple ressort.

Sur des montants perpendiculaires (pl. II, fig. 2) était adapté un conduit horizontal dans lequel se mettait le projectile. Un cuilleron, placé sur un axe mobile, était ajusté au bas des montants; on y plaçait un second projectile et on le tendait au moyen d'une corde de crin, roulant autour d'un treuil, jusqu'à le mettre dans une position voisine de l'horizontale. En lâchant ensuite brusquement cette corde, le cuilleron se redressait avec roideur, lançait la pierre qu'on y avait placée, et frappant en même temps violemment contre le dard posé dans le conduit de la baliste, le lançait à une grande distance.

Notre figure, dont suit l'explication, représente la machine chargée, tendue et prête à jouer :

A Conduit dans lequel on plaçait un trait ou pieu ferré.
B Cuilleron destiné à supporter la pierre qui va être également lancée.
C Axe mobile du cuilleron.
D Treuil ou vireveau sur lequel se roule la corde destinée à lancer le cuilleron.
E Cheville d'arrêt pour tenir le cuilleron tendu.
F Pieu ferré prêt à partir.
G Montants de la machine.
H Bras destiné à virer le treuil pour tendre le cuilleron.

La baliste pouvait lancer des quartiers de roc ou des sacs de pierrailles du poids de quatre cents livres. On y mettait aussi des boulets de plomb. Cette machine, moins puissante que le mangonneau, ne portait pas à plus de deux cents toises de but en blanc.

Les défenseurs de la ville assiégée faisaient usage de ces mêmes machines contre les assiégeants, et leurs remparts étaient bordés de mangonneaux et de balistes, avec lesquels ils les accablaient de traits, de pierres, etc.

Lorsque, par les moyens que nous venons de décrire, on avait comblé le fossé et fait aux murailles de la ville assiégée une brèche praticable, alors on donnait l'assaut. Ces actions étaient toujours meurtrières et terribles : l'audace et l'intrépidité d'une part y luttaient de l'autre contre le courage opiniâtre ou les efforts du désespoir. Les longues épées, les haches d'armes, les piques, les pertuisanes se heurtaient, se croisaient, immolaient les combattants pressés dans le chemin étroit et dangereux qu'ils s'étaient frayé au milieu des décombres roulant sous leurs pieds, et qui les entraînaient souvent dans leur chute du haut des tours qui dominaient cette brèche sanglante ; la résine enflammée, l'eau et l'huile bouillantes, la chaux vive, une grêle de flèches et de pierres pleuvaient sur les assaillants. Ce n'était qu'après des efforts incroyables, après avoir bravé la mort multipliée sous mille formes, qu'ils parvenaient enfin à arborer sur le théâtre de leur valeur leurs enseignes triomphantes.

Souvent, sans prendre le temps de faire de brèche, les assiégeants donnaient l'assaut par escalade, au moyen de longues échelles dressées contre les murailles. Cette manière, que préféra toujours Du Guesclin dans les nombreux siéges qu'il entreprit, était sans doute plus expéditive, mais aussi bien plus difficile et plus dangereuse.

On employa aussi un autre moyen plus ingénieux et moins périlleux, mais qui exigeait des travaux compliqués : les assiégeants construisaient des tours de bois montées sur roues, et dont la hauteur égalait celle des murs de la ville attaquée. On les approchait, et dès qu'elles en étaient à portée suffisante, on abattait de leur sommet un pont-levis qui atteignait le parapet du rempart, et par lequel les soldats contenus dans la machine pouvaient facilement y parvenir, tandis que des archers en écartaient les défenseurs à coups de traits. On a pu voir, au commencement de cet ouvrage, qu'au siége de Rennes le duc de Lancastre employa une de ces machines.

Ces tours de bois roulantes se nommaient *Béfrois* (pl. I, fig. 4). Leurs roues jouaient par un mécanisme intérieur, de sorte que ceux qui les faisaient mouvoir étaient parfaitement à l'abri. On les garnissait en cuirs verts du haut en bas, pour les garantir du feu que les assiégés lançaient dessus afin de les incendier.

Quelquefois, du sein de ces machines menaçantes, s'élevait à volonté, au moyen d'un très grand écrou, une tourelle qui les surmontait et dominait tous les points de la place assiégée. Cette tourelle était couverte d'archers dont les traits, lancés sans interruption, mettaient le désordre parmi les ennemis et en balayaient le rempart, tandis que par le pont du béfroi les assaillants s'y précipitaient. C'est ce que nous avons représenté dans notre figure.

Avant que la poudre à canon fût inventée, on ne réussissait pas moins à pratiquer des brèches, à faire écrouler les défenses d'une place assiégée par le moyen de la mine. Voici comment ces mines se pratiquaient : on creusait, sous

la partie des fortifications que l'on voulait renverser ; une excavation plus ou moins considérable, dont on soutenait en même temps la voûte par des poutres et des étançons. Ce travail achevé, et les fondations du mur ne portant plus que sur ce merrain, on y mettait le feu. Ces appuis une fois consumés, toute la maçonnerie qu'ils avaient instantanément supportée, n'ayant plus d'appui, venait à s'écrouler et formait une brèche qui donnait accès dans la place.

D'autres fois, sans chercher à opérer aucune démolition, les assiégeants conduisaient une mine ou long souterrain jusque dans l'intérieur de la place même où ils allaient le déboucher. Par ce souterrain, ils parvenaient aisément à s'introduire dans la ville. On a vu Du Guesclin employer ce moyen aussi hardi que dangereux, car si les assiégés pouvaient découvrir l'existence et la direction de cette mine, il leur était facile d'y accabler leurs ennemis et de la combler.

Lorsque la forteresse que l'on se proposait de prendre était située sur une hauteur, telle qu'une colline ou un roc escarpé, les travaux du siége se compliquaient, parce qu'il fallait nécessairement élever des terrasses pour mettre les machines des assiégeants à portée de pouvoir agir.

La construction, l'inspection générale, la répartition, etc., de toutes ces machines si long-temps usitées en France, ainsi que le commandement des ingénieurs, des ouvriers et soldats qui les faisaient agir, étaient attribués au grand-maître des arbalétriers, lequel avait en outre le commandement général de tous les gens de trait du royaume. Cette charge, qui était une des grandes charges de la couronne de France, fut toujours dévolue à des seigneurs de distinction. Le grand-maître des arbalétriers réunissait dans ses attributions celles qui ont été annexées depuis aux charges de grand-maître de l'artillerie et de colonel-général de l'infanterie française. Un titre du quatorzième siècle nous en donne ainsi le détail :

« Le maistre des arbalestriers a toute la cour garde et administration avec la
» connaissance des gens de pied étant en l'ost* où chevauche le roi, et de tous
» les arbalestriers, des archers, de maistres d'engin, de canonniers, de char-
» pentiers, de fossiez et de toute l'artillerie de l'ost à toutes les monstres. A
» l'ordonnance sur ce à la bataille ; premier assiet les escoutes**, envoye
» querre le cry de la nuit*** ; et se ville, forteresse ou chasteau est prins, a
» luy appartient toute l'artillerie quel que soit qui trouvée y est. Et se l'artillerie
» de l'ost est commandée à traire aux ennemis, le revenant de l'artillerie est à
» luy. Item a son droit sur oyes et chièvres qui sont prises en fait de pillage sur
» les ennemis du roy. »

Le terme *Artillerie* est de beaucoup antérieur à l'invention des canons ; il

* L'armée.

** Les sentinelles.

*** Le mot d'ordre.

s'appliquait, long-temps auparavant, aux machines de guerre que nous venons de décrire, et vient des mots *ars*, *artis*, à cause de l'*art* avec lequel elles étaient construites. Guillaume Guyart, que nous avons déjà cité, dit effectivement, en parlant de la bataille de Mons en Puelle, donnée en 1304, et où certes il n'y avait pas de canons :

Nul ne pense à lescherie *
Plusieurs vont à l'artillerie
Qui fust sans que ce truffe lise
Près des tentes du roy assise.
Artillerie est le charroy
Qui par duc par comte ou par roy
Ou par aucun seigneur de terre
Est chargée de quarriaux en guerre
D'arbalestes, de dards, de lances
Et de targes d'une semblance.

Les soldats chargés de faire jouer les machines de guerre ou *Artillerie* étaient naturellement appelés *Artilliers* (d'où *Artilleurs*), comme on le voit dans ce passage d'une ordonnance d'Édouard III, roi d'Angleterre, où il est dit :

« *Item ordinatum est, quod sit unus* Artillator *qui faciat ballistas, carellos,*
« *arcos, sagittas, lanceas spiculas et alia arma necessaria pro garnisionibus cas-*
« *trorum.* »

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici, et on y lira sans doute avec plaisir un passage du roman de Claris **, écrit dans le treizième siècle, et où l'on verra un détail très bien circonstancié des opérations d'un siége à cette époque.

Li roi Artus
Comande en la forest aler
Le merrien trancher et doler
Et faire engins et mangoniaux
Et grans béfrois riches et biaux ;
Chaz pour les grans fossés emplir.
Cilz dedans pensent d'els garnir :
Mangonniax font por fors giter,
Hourdiz por les creniax garder,
Darz et pieus agus por lancer
Barbacanes por enforcier,.

* A la ribotte, à la ripaille.

** Manuscrit n° 7534 de la Bibliothèque du Roi.

Barres et portes couleïces,
Et granz trenchées treilleïsses ;
Bien s'appareillent por défendre
De ceus qui les cuident sorprendre.
Li roi fet ses engins drécier
Et vers les hauz murs charroïer
Bibles et mangonniax getter,
Et les chaz aux fossés mener
Les béfrois traire vers les murs;
Cil dedenz ne sont pas séurs.
Quant les engins voient venir
Aus murs montent pour maintenir
La cité contre ceux de fors.
Li roi Artus et ses efforts
S'en vont avant por assaillir.
Escuyers veïssiez saillir
Par les engins pour euls couverre,
Par les chaz vont portant la terre
Les fossés emplent férement ;
Et cils dedens communément
Traient d'aubalestes et dars :
Carrels volent de toutes parts
Car aus béfrois sont li archiers
Et li plus mestre aubalestrier,
Qui à ceus desus les murs traient.
Li roi Artus sa gent s'escrie,
Avant franche chevalerie.
Lors veïssiez les chaz mener
Et les plusors aus murs muïer :
Li auquant drécent les eschieles
Par les murs et fortes et fieres;
Mès cil lor lancent piez agus,
Et poiz chaude mellée à glus
Et eue bouillante et chaudierre ;
Par force les metent arriere.
Li lendemain si croïment
Aus engins corent les sergens,
Aus portes vont li chevalier,
Aus béfroïs li aubalestier.
Cil de laïen montent as murs
Ne doutent rien, ainz sont séurs ;

Dont recomence li assauz.
Li chevaliers vers les portaus
Des lices couper se travaillent;
Mès cil de la citer lor saillent,
Lor lices durement défendent;
D'une part et d'autre contendent
De bien fere, de bien férir,
Et de bien l'estor maintenir,
Aus lices est granz li estors,
Et aus fenêtres et aus tours
Rest li assauz. De toutes parz
Volent carrel, et pel et darz;
Et pierres grans et les perriares *
Et les bibles ** qui sont trop fieres
Gétent trop menuétement.
Li chevalier communément
Sont aus lices, là se combatent;
Li uns d'euls les autres abatent.
Claris et Laris et Gauvain
Sagremor et messire Yvains ***
Sont devant, les epées tretes.
Lors ont les envaïes fètes
A ceus dedens dont trop perdirent;
Par force les lices perdirent.
Aux meistres barres sont venu;
Là ont le chaple maintenu:
Mès li nostre tozjours s'enforcent
Ne font pas semblant que ils dorcent;
Cil sont charpentier devenuz.
Tant fu li assauz maintenuz,
Tant si pénerent fiérement
Nostre baron comunément,
Qu'en la cité les embatirent.
Assez de lor genz i perdirent.
Cil des béfrois jusqu'aus murs vienent,
Les épées en lor mains tiennent:

* La *Perrière* ou *Pierrière*; c'est, comme nous l'avons dit, le Mangonneau.

** La *Bible* est la même chose que la Baliste.

*** Claris, Laris, Gauvain, Sagremor et Yvain sont cités dans tous les romans de la Table Ronde, et étaient du nombre des preux qui accompagnaient toujours le roi Artus.

Toute jour fut l'assaus tenus,
Tant que li vespre fu venus.

(Pendant la nuit, les assiégés tiennent un conseil de guerre, se résolvent à se rendre et envoient le lendemain un hérant au camp d'Artus pour lui demander à capituler.)

Afin de ne point hérisser ces pages de notes, nous allons donner la traduction de ce morceau dont le langage, déjà bien ancien, pourrait être inintelligible pour beaucoup de nos lecteurs :

« Le roi ordonne d'aller dans la forêt abattre et tailler du bois pour faire des » engins, des mangonneaux et de beaux et forts béfrois. De leur côté, les ha» bitants de la ville s'occupent de se bien défendre : ils font des mangonneaux » pour jeter des pierres en dehors, des hourdis pour abriter les créneaux, et ils » préparent des dards et des pieux aigus pour les lancer sur les assaillants, des » barres, des coulisses pour fortifier les portes, et ils creusent de profondes » tranchées. Ils se mettent de la sorte en mésure de résister à l'ennemi qui croit » les surprendre. Le roi fait dresser ses machines et les fait approcher de la ville. » Il fait jouer ses balistes et ses mangonneaux, avancer les chats ou tortues près » du fossé, et conduire les béfrois au pied du rempart. Ceux de la ville ne sont » pas très rassurés ; cependant, dès qu'ils voient approcher les engins, ils » montent sur la muraille pour la défendre contre les assaillants. Artus marche » à l'attaque avec ses troupes ; alors vous eussiez vu les écuyers s'avancer sous » les tortues pour être à couvert, et, portant la terre sous les chats, combler » hardiment le fossé. Les assiégés leur lancent des traits d'arbalète et des dards. » Les carreaux volent de tous côtés. Du haut des béfrois, les archers du roi et » ses meilleurs arbalétriers tirent sur les défenseurs de la muraille. Artus alors » crie à sa troupe : *En avant, braves chevaliers!* Aussitôt vous eussiez vu les » chats rouler et déjà toucher la muraille. Les soldats dressent leurs fortes » échelles ; mais on jette sur eux des pieux pointus, de la poix bouillante et de » la glu, ainsi que des chaudières d'eau bouillante, ce qui les force à reculer. » Le lendemain, l'assaut recommence : les sergents courent aux engins, les » chevaliers aux portes, et les arbalétriers aux béfrois. Les assiégés remontent » sur leurs murailles, ne redoutant plus rien et se croyant sûrs de vaincre en» core leurs ennemis. L'assaut recommence. Les chevaliers qui sont à la porte » travaillent à couper les lices ou barrières. Ceux de la ville font une sortie pour » les défendre. De part et d'autre chacun fait de son mieux et s'efforce de se » signaler et de bien soutenir le combat. La mêlée devient très vive dans cet en» droit. On recommence à attaquer les tours par leurs fenêtres. Les carreaux, » les pieux et les dards volent de tous côtés. Les perrières et les balistes mena» çantes lancent des pierres sans discontinuer. Les chevaliers se pressent et com» battent aux barrières ; chacun d'eux cherche à abattre un ennemi. Claris,

» Laris, Gauvain, Sagremor et messire Yvain sont à leur tête l'épée à la main.
» Les chevaliers de la ville reculent, se retirent derrière les grosses barricades,
» et là maintiennent encore le combat. Mais les nôtres redoublent leurs efforts;
» ils ne s'endorment pas et deviennent charpentiers. Ils combattent si vigou-
» reusement qu'ils forcent leurs adversaires à rentrer dans la ville avec une
» grande perte de leurs gens. D'un autre côté, ceux qui étaient dans les béfrois
» s'élancent sur les murs l'épée au poing. L'assaut dura toute la journée, jusqu'à
» ce que le soir vînt le suspendre. »

(3) L'ancienne armure défensive des Français a éprouvé, selon les différentes époques, plusieurs changements ou variations. Nous ne la connaissons bien exactement qu'à dater de la fin du dixième siècle. Le défaut de monuments antérieurs, l'obscurité des écrivains du temps, font que nous n'avons que des idées fort vagues sur la panoplie française lors de la première et de la seconde race de nos rois.

Sous le règne de nos rois chevelus, on portait des cuirasses, des casques et des boucliers. Mais, quoique quelques antiquaires aient voulu préciser la forme et la matière de ces armes, il est certain qu'elles ne nous sont que mal connues. Aucun monument de ce temps ne nous éclaire sur ce sujet. On n'en voit quelques exemples que sur les monnaies mérovingiennes, où de grossières effigies nous montrent quelques uns des successeurs de Clovis portant le casque et la cuirasse. Si l'on peut juger de leur forme d'après ce que nous en indique le dessin barbare de ces effigies, il paraîtrait qu'elle se rapprochait de celle des cuirasses et des casques des Romains, que les Francs leurs vainqueurs auront essayé d'imiter. Quelques casques francs de nos monétaires se rapprochent aussi de beaucoup de ceux que portaient et que portent encore de nos jours quelques peuplades tartares.

Nous n'avons pas de meilleures données sur les armures du temps de la seconde race. Quoique Eginhard et le moine de Saint-Gal nous aient donné la description de l'armure de Charlemagne, leurs descriptions sont si peu intelligibles qu'il est bien difficile d'en rien déduire. Le moine de Saint-Gal, en parlant de l'armure de cet empereur, lui donne, outre le casque et la cuirasse, des brassards et même des bottes de fer :

« *Coxarum exteriora ..... in eo ferreis ambiebantur bracteolis.* »

Mais une importante question archéologique, et que cet écrivain n'éclaicit pas, est de savoir si ces brassards et ces bottes étaient en lames de fer ou en mailles. Le père Daniel, dans son histoire de la milice française, résout cette question de son chef et sans fournir de preuves à l'appui, il affirme que le tout était en

mailles. Quoique nous penchions pour son avis, nous n'oserions pourtant affirmer la chose d'une manière aussi positive.

Les troubles de l'empire, après la mort de Charlemagne, ses dévastations par les Normands, nous ont laissé si peu de monuments carlovingiens que, malgré des recherches assidues, nous n'en avons connu qu'un seul de leur époque où fussent représentées des armes défensives, et encore ce monument est détruit depuis long-temps : nous voulons parler des statues qui décoraient le portail de l'abbaye de la Madeleine, à Châteaudun, édifice fondé par Charlemagne. Ce monarque y était représenté, ainsi que plusieurs princes et autres grands personnages de son temps, entre autres le célèbre Roland, son neveu. Quelques uns de ces personnages, et particulièrement ce dernier, avaient la tête couverte d'un casque, mais ne portaient aucune autre espèce d'arme défensive. Ce casque d'ailleurs, de la plus grande simplicité, n'était qu'une calotte hémisphérique sans autre ornement qu'une légère bordure surmontée d'un rang de clous.

Toutes ces statues de l'abbaye de Châteaudun, aujourd'hui, comme nous venons de le dire, totalement anéanties, ont été figurées dans le tome V des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mais d'une manière fort inexacte.

Avec le onzième siècle nous arrivent pour la première fois des documents bien certains sur l'armure défensive des Français de cette époque. Malgré les ravages du temps et ceux du vandalisme, il nous reste encore d'assez nombreux monuments authentiques qui nous permettent d'en donner une description positive.

L'armure principale des chevaliers était une chemise à manches, faite en mailles de fer, c'est-à-dire en petits anneaux de ce métal passés les uns dans les autres. Elle se nommait *Haubert ;* elle était surmontée d'un capuchon pareillement en mailles, qui recouvrait la tête en encadrant tout le visage et qui se rabattait à volonté sur les épaules. On nommait *Haubert doublier* celui dont les anneaux ou mailles étaient passés l'un dans l'autre deux à deux ; ce qui, rendant sa contexture plus serrée, lui donnait beaucoup plus de force.

Afin que le haubert eût la résistance nécessaire, on portait par-dessous une épaisse camisole à manches, faite de taffetas bourré de crin et piquée. Cette camisole se nommait *Gambeson*, *Gambisson* ou *Gobisson*, ou simplement *Gambe :*

« Puis li font vestir un *Gambé*
» De soie et d'auquetout porpoint
» Qu'il y ont un aubert vestue
» Si fort que ne craint un festu
» Cop d'épée, ne cop de lance. »

(Roman de Perceval le Gallois, Ms. du 13e siècle.)

Le gambeson, par son poids et son épaisseur, était un vêtement fort incommode, surtout dans les grandes chaleurs.

Les cuisses, les jambes et jusqu'aux bouts des pieds étaient garantis par des *Chausses de mailles* : c'était un pantalon pareillement en mailles de fer, et dont le haut s'accrochait aux pans du haubert.

Le *Casque* des chevaliers du onzième siècle était toujours d'une grande simplicité, comme nous le font voir encore beaucoup de monuments de ce temps. Ce n'était qu'un bonnet de fer hémisphérique, sans visière, sans gorgerin et presque sans aucun ornement.

L'*Écu* ou *Bouclier*, fort grand et de forme triangulaire, était d'ordinaire fait en bois, revêtu de cuir et de lames de fer ou de cuivre. Les chevaliers le portaient suspendu à leur cou et tombant sur tout le côté gauche du corps. Quand ils combattaient à pied (ce qui était rare alors), ils portaient un petit bouclier rond ou ovale, garni de courroies dans lesquelles ils passaient le bras.

Au siècle suivant, le casque, que l'on appelait *Héaume* ou *Hiaume* (et non pas *Heaume*, comme on l'écrit et prononce souvent mal à propos), changea de forme, et au lieu d'être hémisphérique, on éleva son sommet et on lui donna la figure d'une olive coupée en deux. En outre, à l'exemple des Normands, qui introduisirent cet usage, on ajouta par-devant une bande de fer verticale qui couvrait le nez en descendant du front au menton, et qui, d'après cela, se nommait *Nasal*.

Au treizième siècle, nouveau changement : d'élevé et pointu au sommet, le héaume devint tout-à-fait plat. On y ajouta une visière mobile et une barbure, de sorte qu'il enfermait la tête en entier et couvrait tout le visage. Ce casque informe se voit représenté dans tous les monuments du temps de Saint-Louis, et on en voit plusieurs exemples aux précieux vitraux du chœur de la cathédrale de Chartres, qui datent du règne de ce roi.

D'ailleurs, tout le reste de l'armure défensive demeura toujours le même, c'est-à-dire l'équipement complet en mailles. Sous Saint-Louis, cependant, on commence à voir des chevaliers recouvrir le devant de leurs jambes d'une pièce de fer nommée *Grève*, mise par-dessus les chausses de mailles; et lorsqu'ils voulaient s'armer à la légère, ils substituaient à leur embarrassant haubert un corps de cuirasse en plaques d'acier. Joinville est le premier qui en fasse mention.

Par-dessus le haubert, les chevaliers portaient toujours une tunique longue et flottante, faite d'étoffes plus ou moins précieuses, et sur laquelle ils faisaient d'ordinaire broder leurs armoiries. Cette tunique s'appelait *Cotte d'armes.*

Les écuyers étaient armés comme les chevaliers, mais moins pesamment; ils n'avaient qu'un casque sans visière et une légère cotte de mailles nommée *Hauberjon* ou *Haubergeon*. — L'infanterie n'avait qu'une casaque de buffle appelée *Hocqueton ;* elle y joignait un bonnet de fer et un bouclier rond.

Au quatorzième siècle, c'est-à-dire vers l'an 1330, on se dégoûta tout-à-fait du haubert, que ses garnitures obligées rendaient accablant dans les climats chauds de l'Egypte et de la Syrie, où nos Croisés en avaient fait l'expérience. On y substitua une armure complète, composée de plaques et de lames de fer artistement jointes et articulées ensemble de manière à permettre, en jouant les unes sur les autres, tous les mouvements possibles. Le test des animaux crustacés semblerait réellement avoir fait naître l'idée de cette ingénieuse armure dont nous allons indiquer les différentes parties :

1° *La Cuirasse* ou *Corps de cuirasse*, qui enfermait effectivement tout le tronc du chevalier, se composait de deux grandes plaques de fer jointes latéralement et s'ouvrant par le côté.

2° *Les Brassards*, en lames de fer articulées, surtout aux coudes, garantissaient les bras.

3° *Les Épaulières*, pièces de fer qui joignaient les brassards à la cuirasse en recouvrant les épaules.

4° *Les Gantelets*, en buffle, étaient recouverts par-dessus en lames de fer articulées.

5° *Les Tassettes*, grandes pièces de fer qui pendaient du bas de la cuirasse sur le haut des cuisses.

6° *Les Cuissards*, plaques de fer qui recouvraient le devant de la cuisse. (Ils en recouvraient aussi le derrière dans les armures faites pour combattre à pied.)

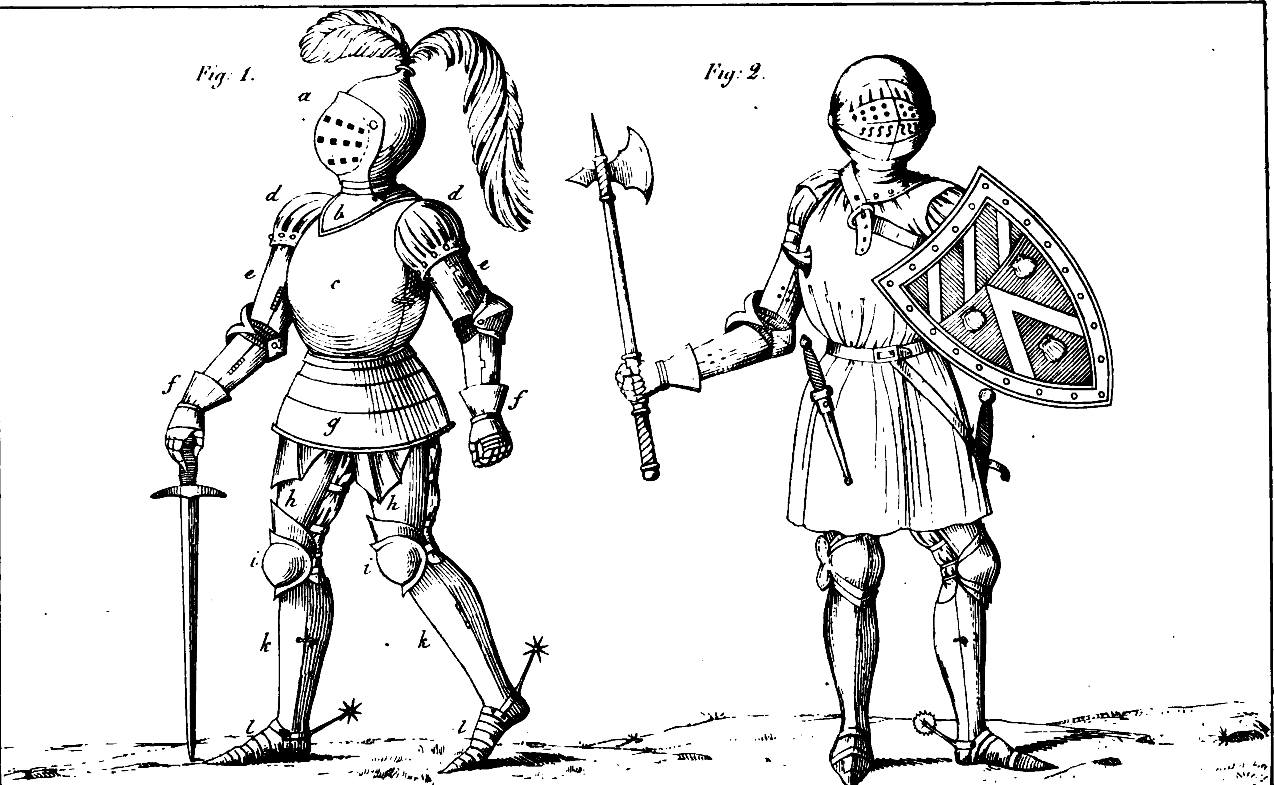
7° *Les Grèves*, pièces qui enfermaient la jambe en entier, comme une bottine, et s'ouvraient sur les côtés ; elles étaient articulées avec les cuissards par des genouillères.

8° *Les Solerets* étaient des lames de fer qui couvraient tout le dessus du pied.

9° *Le Casque* au quatorzième siècle avait une forme plus élégante qu'au précédent ; il était arrondi ou à sommet élevé. Il enfermait complètement la tête et avait une visière composée d'une ou de plusieurs pièces mobiles. La visière est quelquefois nommée aussi *Ventaille.* Des lames de fer tenant au casque entouraient le cou et composaient le *Gorgerin*, qui joignait le casque à un *Hausse-Col* garantissant le haut de la poitrine.

Telles étaient les pièces qui composaient l'armure d'un chevalier du temps de notre Du Guesclin, et au moyen desquelles, son corps et ses membres étant entièrement couverts de fer, il se trouvait armé de pied en cap, ou *armé à blanc*, comme on disait alors, à cause de l'éblouissant éclat de ces armes bien polies.

Nous avons représenté, d'après des monuments bien authentiques de l'époque, plusieurs de ces armures dans nos planches III et IV ; achevons de faire connaître, en renvoyant à la fig. 1 de la pl. III, le nom et la position des différentes pièces de l'armure d'un chevalier du quatorzième siècle :



1. Armure d'un Chevalier du quatorzième Siècle. — 2. Chevalier du même temps, ayant sa cotte d'armes ceinte sur l'armure et son écu suspendu au col comme pour combattre à Cheval

d'après les dessins de Mr de Fréminville.

Lit. d'A. Proux et Cie Brest

A Le casque ou héaume, orné de son panache ou *plumail*.
B Le hausse-col.
C La cuirasse.
D Les épaulières.
E Les brassards ou garde-bras.
F Les gantelets.
G Les tassettes.
H Les cuissards.
I Les genouillères.
K Les grèves.
L Les solerets.

Malgré la substitution de cette armure de plaques au haubert, l'usage des mailles ne fut point encore absolument abandonné, et on les combinait souvent, aux quatorzième et quinzième siècles, avec les pièces de lames pour en faciliter le jeu, surtout aux articulations des membres. Ainsi, dans le chevalier représenté pl. IV, fig. 1, on voit qu'une partie des brassards est en mailles, ainsi que le gorgerin de celui de la fig. 2. L'écuyer de la fig. 3 porte encore un haubergeon avec des manches et un capuchon de mailles.

Du reste, l'armure des écuyers ne différait généralement point de celle des chevaliers : seulement les ornements dorés leur étaient interdits.

Les chevaliers portaient toujours sur leur cuirasse la tunique armoriée ou cotte d'armes, mais la longueur en était diminuée. Aux douzième et treizième siècles, elle tombait presque jusqu'aux pieds; au quatorzième, elle ne venait plus qu'aux genoux, ainsi qu'on le voit dans la fig. 2 de notre troisième planche. Par contre, les éperons qui, jusqu'au temps de Saint-Louis inclusivement, étaient fort courts et sans molettes, devinrent au quatorzième siècle d'une longueur démesurée et eurent une molette large comme la paume de la main.

Au côté droit de la cuirasse, les hommes d'armes, chevaliers ou écuyers, adaptaient, au moyen de vis, une branche de fer saillante appelée *Faucre*, et qui leur servait à mettre la lance en arrêt, en y accrochant l'encoche pratiquée pour cet effet au bas de la hampe de la lance. On peut remarquer ce faucre, que l'on mettait et que l'on ôtait à volonté, dans la fig. 2, pl. III.

L'écu du quatorzième siècle (voyez même figure) était moins grand que ceux des époques précédentes, et, quand on combattait à cheval, se suspendait au cou par une courroie, ainsi qu'on le voit ici.

Dans les assauts ou tous autres combats de pied, on faisait usage d'un bouclier rond plus léger, passé au bras gauche et nommé *Targe*, *Rondelle* ou *Rondache*. Dans ces mêmes occasions, lorsqu'on voulait s'armer à la légère, tel que l'est l'écuyer de la pl. IV, fig. 3, on se couvrait la tête d'un simple casque sans visière ni autres accessoires, et qui portait le nom de *Morion* ou *Bassinet*.

Les archers, arbalétriers et simples fantassins étaient beaucoup plus légèrement et moins complètement armés que les cavaliers ; souvent ils ne portaient qu'un bassinet et une cuirasse, ou une petite cotte de mailles nommée *Jacque* ou *Jacquette* (voyez la pl. V).

(4) On nommait *Lambrequins* ou *Volets* de longues bandes d'étoffe de soie brodées et découpées, que l'on attachait derrière les casques dont on se servait dans les joûtes et les tournois, comme pour y servir d'ornement. Ces lambrequins étaient fixés à une autre pièce d'étoffe roulée et comme tordue, qui faisait tout le tour du casque et se nommait *Bourrelet* ou *Tortil.*

Les casques de tournois offraient en outre quelques différences avec ceux dont on faisait usage dans les batailles. Les premiers, toujours plus légers, étaient ordinairement plus riches d'ornements et surmontés d'un *Cimier.* C'était quelque figure d'animal ou tout autre objet faisant allusion à la devise du chevalier qui en ornait son casque. Ainsi, les uns y mettaient un lion, un aigle, un paon, des tours de ville, une tête de mort, etc., etc. Ces objets étaient faits en cuir bouilli peint et doré selon le cas.

(5) Les machines de guerre dont on faisait usage au moyen-âge portaient le nom générique d'*Engins* (du mot *ingenium*). Ceux qui les construisaient s'appelaient *Engeigneurs*, d'où l'on a fait *Ingénieurs.*

Tous les ingénieurs ou constructeurs de machines, ainsi que ceux qui étaient chargés de les faire jouer, constituaient, dès avant le quatorzième siècle, un corps particulier, lequel, comme nous l'avons dit dans la note 2, était sous le commandement et la direction d'un officier-général nommé grand-maître des arbalétriers, parce qu'il était aussi le chef suprême de tous les gens de trait de l'armée.

Cette charge, qui donnait un rang éminent, fut même une dignité de la couronne. Voici la série nominative de ceux qui l'ont occupée en France depuis le règne de Saint-Louis, qui paraît en avoir été le créateur, jusqu'à sa suppression après la mort d'Aymar de Prie, tué en 1513, à la bataille de Novarre :

1. Thibaut de Montléart, en 1250.
2. Renaud de Rouvroy. — 1274.
3. Jean de Burlas, sénéchal de Guyenne. — 1284.
4. Jean le Picard. — 1298.
5. Pierre de Courtisot. — 1303.
6. Thibaut, sire de Chepoy. — 1304.
7. Pierre de Gallard. — 1310.
8. Étienne de la Baume, dit le Gallois. — 1339.
9. Mathieu de Roye. — 1346.
10. Robert de Goudelot, sénéchal d'Agénois. — 1350.

Pl. IV.



Hommes d'armes et Ecuyers du quatorzième siècle.

11. Baudouin d'Hennequin. — 1359.
12. Hugues de Châtillon, seigneur de Dampierre. — 1365.
13. Marc de Grimaut. — 1375.
14. Guichard Dauphin, seigneur de Jaligny. — 1379.
15. Renaud de Trie exerça cette charge en 1394 et 1395, par destitution du précédent, qui fut rétabli ensuite en 1399, et qui la possédait encore en 1403.
16. Jean de Hangest. — 1404.
17. David de Rambures. — 1411.
18. Jean de Torsay. — 1415.
19. Jacques de la Baume. — 1418.
20. Hugues de Launoy. — 1421.
21. Jean Mallet de Graville. — 1425.
22. Jean Sire et Ber d'Auxi. — 1461.
23. Aymar de Prie meurt en 1512 et n'est point remplacé. La charge de grand-maître de l'artillerie succède à celle de grand-maître des arbalétriers, avec les mêmes attributions, à peu de choses près.

(6) Les dextriers ou grands chevaux étaient ceux dont les chevaliers ou écuyers se servaient à la guerre, et qu'ils ne montaient pour ainsi dire qu'au moment du combat, afin de ménager leurs forces. Ces coursiers étaient toujours choisis parmi les chevaux de race les plus grands et les plus forts, car ils avaient à supporter le poids d'un cavalier armé de pied en cap, et eux-mêmes étaient presque tout couverts de fer. Tout le devant de leur tête était garanti par une pièce nommée *Chanfrain*, du milieu de laquelle saillissait une longue pointe de fer se dirigeant en avant, de sorte que le chanfrain était en même temps une arme défensive et une arme offensive. Deux grandes plaques de fer, appelées *Flancars*, couvraient les flancs du dextrier, mais toutefois sans descendre assez bas pour gêner l'usage des éperons. Enfin, une autre plaque de fer, ou *Croupière*, défendait sa croupe.

(7) Les chevaliers, ou tous autres combattants à cheval, portaient leur écu suspendu au cou et non pas passé au bras gauche, comme beaucoup de gens le croient à tort, car cela leur eût ôté la faculté de se servir de ce bras pour manier la bride de leur cheval, ce qui est indispensable. Mais il pendait sur le côté gauche, qu'il couvrait en entier ainsi qu'une partie de la poitrine.

L'écu était triangulaire et convexe, de très grande dimension avant le treizième siècle ; nous le voyons alors diminuer de beaucoup et avoir à peine deux pieds de longueur au lieu de quatre qu'il avait auparavant. Son usage disparaît de 1570 à 1580, le développement des armes à feu le rendant à cette époque plus embarrassant qu'utile.

L'infanterie et même les gens d'armes, quand ils combattaient à pied, faisaient usage de petits boucliers ronds passés au bras gauche.

Les archers et les arbalétriers en avaient d'une autre espèce : c'étaient de grands pavois ovales ou carrés, faits en claie d'osier et recouverts de cuir. Ils étaient armés par le bas d'une pointe de fer servant à les planter en terre. De derrière cet abri l'archer ajustait et décochait son trait.

(8) La quittance suivante, donnée par Du Guesclin en 1361, fait voir que le capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes de cette époque l'administrait lui-même et faisait personnellement la répartition des prêts et paiements. Cette pièce provient de la Chambre des Comptes de Paris :

« Sçachent tuit que nous Bertrand Du Guesclin cheualier, confessons avoir eû » et receû, de Nicolas Odde conseiller du roy nostre sire, et commis par le dict » seigneur à faire les prests et payements aux gens d'armes, archiers et autres » qui sont venus et viendront pour seruir le roy nostre dict seigneur en ces pré- » sentes guerres en prest sur les gaiges de nous et des gens d'armes, des archiers » de nostre compagnie desseruis et à desseruir en ces présentes guerres du roy » nostre sire ès parties de Normandie, la somme de huit mil liures tournoises » en blanc XII en pièces Paris. Desquelles huit mille liures tournoises dessus- » dictes, nous nous tenons pour bien payez. Donné à Paris sous nostre scel le » vingt-quatriesme jour de décembre l'an mil trois soixante et un. »

(Revêtue d'un scel de cire rouge aux armes de Du Guesclin.)

(9) Ce qu'on appelait, au temps de Du Guesclin, une compagnie de cent lances, était un corps de quatre cents hommes, chaque homme d'armes ou *Lance fournie*, comme on disait alors, ayant à sa suite deux archers à cheval et un *Coustillier* attachés inséparablement à sa personne. Les fonctions du *Coustillier*, *Coustillier* ou *Groustilleur*, étaient d'achever avec un coutelas les ennemis que l'homme d'armes avait jetés par terre.

Plus tard, on ajouta aux archers et au coustillier, qui accompagnaient un homme d'armes, un *Artillier* (Artilleur) et un page ; de sorte que la *Lance fournie* se composait de six hommes en tout. Cette innovation eut lieu lors de l'établissement des compagnies d'ordonnance, par Charles VII, dans le quinzième siècle. Ainsi alors une compagnie de cent lances se composait de six cents hommes d'effectif.

(10) Nous avons déjà dit, dans la note n° 2, que le donjon d'un château ou forteresse en était la partie la plus forte, le réduit dans laquelle la garnison se réfugiait lors d'un siége, à la dernière extrémité.

(11) On appelait *Carreaux* les grosses flèches qui se lançaient au moyen de

l'arbalète, parce que leur fer était prismatique et pyramidal. Les flèches empennées et à fer barbelé portaient le nom de *Viretons*; on les lançait avec l'arc simple.

Le *Matras* était encore une sorte de grosse flèche ou plutôt de dard, qu'on lançait au moyen des grandes arbalètes de rempart et de la machine appelée *Couillart*, dont nous avons parlé en décrivant la truie de la Réole et dont il sera encore fait mention ci-après.

(12). Sous la première et la seconde race de nos rois, les armées françaises se composaient des troupes levées dans le domaine propre de la couronne et de celles que levaient au nom du roi les gouverneurs de provinces ou *Comtes*, lesquels, après les avoir équipées et pourvues de tout ce qui leur était nécessaire, les conduisaient sous le drapeau royal. On lit dans un capitulaire de Charlemagne, dont voici la traduction :

« Que le comte ait soin que les armes ne manquent point aux soldats qu'il doit » conduire à l'armée : c'est-à-dire qu'ils aient une lance, un bouclier, un arc et » deux cordes et douze flèches. Qu'ils aient des cuirasses et des casques. »

A compter du jour de sa levée, chaque contingent de province devait être pourvu par le comte de vivres pour trois mois, d'habits et d'armes pour six mois.

Si un homme libre, convoqué pour le service en vertu d'un ban impérial, manquait au lieu de réunion, assigné pour rendez-vous, il payait une amende de soixante sous d'or; et s'il n'avait pas le moyen de la payer, il devenait serf du prince et demeurait en état de servitude, jusqu'à ce qu'il eût amassé et acquitté cette somme.

Une chose fort bizarre, c'est que, d'après ces mêmes capitulaires, lorsque la faute était commise par un officier, il était condamné, non pas à une peine pécuniaire, mais à faire abstinence de viande et de vin autant de temps qu'il avait tardé à se rendre à son poste.

Les amendes étaient payées au comte, auquel il en revenait un tiers; les deux autres tiers étaient versés dans le trésor impérial.

L'empereur avait seul le droit d'exempter du service ceux qui y étaient naturellement appelés. Les nouveaux mariés en étaient exempts de droit pendant la première année de leur union.

Les parricides, les incestueux, ceux qui avaient tué un ecclésiastique ou qui avaient fait pénitence publique en punition de quelque action infamante, étaient honteusement exclus du service militaire.

L'article suivant des capitulaires peut nous donner un éclaircissement sur la nature de l'armure du temps de Charlemagne et nous confirmer dans l'opinion que nous avons émise ci-avant que cette armure était en mailles, parce qu'elle y est appelée *Brunia*, terme qui en basse latinité signifie une cotte de mailles ou

haubert. Cet article dit que quiconque possédait un bénéfice de douze métairies était obligé de servir avec une cotte de mailles : *Omnis homo de duodecim mansis bruniam habeat*, et s'il y manquait, il perdait le droit de la porter à l'avenir, ce qui était une sorte de dégradation. On pense avec beaucoup de vraisemblance que ceci a donné lieu au *fief de haubert* *, existant sous la troisième race.

Il était défendu aux évêques et autres bénéficiers ecclésiastiques **, d'avoir dans leurs magasins ou arsenaux particuliers un nombre d'armures excédant celui des soldats qu'ils devaient fournir pour leur contingent.

Quiconque quittait l'armée sans la permission du prince était puni de mort.

Celui qui prenait la fuite pendant le combat perdait ses charges, s'il en avait, et était déclaré infâme, au point que son témoignage ne pouvait plus être admis en justice.

Après la mort de Charlemagne, et sous les règnes de ses faibles successeurs, ces règlements, pour la plupart, tombèrent en désuétude. Le pouvoir presque absolu que s'arrogèrent alors les seigneurs, d'après l'extension que prit le système féodal, fit changer l'organisation et le mode de levée des troupes.

Lorsque le roi convoquait l'armée, sur son mandement, les seigneurs de grands fiefs étaient bien obligés d'y répondre et de lui amener leurs vassaux équipés, armés et montés, pour le servir. Mais ils n'étaient tenus qu'à un certain nombre de jours de service par an, et ce nombre ne pouvait, dans aucun cas, excéder quarante jours. Ce terme expiré, que la campagne fût finie ou non, chaque seigneur était libre de se retirer et d'amener avec lui ses vassaux sans que le roi pût s'y opposer. Il ne pouvait retenir auprès de lui que les troupes levées dans les domaines propres de la couronne. On sent combien était vicieux un semblable système, par suite duquel l'armée se dispersait et était dissoute quelquefois au moment d'accomplir les plus importantes opérations d'une campagne.

Philippe-Auguste, dans les longues guerres qu'il eut à soutenir, sentit bien toute la grandeur d'un tel inconvénient et, le premier de nos rois, il conçut et exécuta le projet d'avoir une armée permanente à la solde de la couronne : la conquête de la Normandie et l'importante victoire de Bovines furent les fruits glorieux de cette heureuse conception ; mais, après la mort de ce grand prince, ses suc-

* Les chevaliers, pendant long-temps, eurent seuls le droit de porter le haubert, mais ce droit se trouvait aussi annexé à la possession de certains fiefs par des individus qui n'étaient pas chevaliers et qui même n'étaient pas d'extraction noble.

** La possession de toute espèce de fief entraînait alors l'obligation du service militaire, les évêques, abbés, etc., se trouvaient donc, comme seigneurs temporels, dans le cas de fournir au prince leur contingent de troupes que long-temps ils commandèrent en personne. Quand ils ne purent plus, en vertu des canons des conciles, porter les armes eux-mêmes, ils se firent remplacer par un chevalier séculier qui conduisait leurs vassaux à la guerre, sous le titre de *vidame* (vice-domine).

cesseurs ne l'imitèrent pas, l'armée fut licenciée et les choses retombèrent dans leur ancien état.

Philippe-le-Bel, autre prince d'un grand génie et d'un caractère absolu, voulut avoir aussi une armée à lui et tout-à-fait indépendante des caprices des seigneurs. Il établit des compagnies soldées, dans lesquelles on s'engageait librement pour un temps fixé, moyennant une certaine paie. Mais elles ne constituèrent pas encore, à proprement parler, une armée permanente, parce que ce roi n'engageait ces sortes de troupes que pour un temps limité, celui de la durée d'une expédition, d'une campagne. Quand ensuite il n'en avait plus besoin, il les licenciait.

Ce système, dont l'usage dura jusqu'au quinzième siècle, était donc encore en pleine vigueur au temps de notre Du Guesclin. On a pu voir, dans le cours de cet ouvrage, à quel inconvénient désastreux il avait donné naissance : les gens de guerre, bien payés et nourris tant qu'on avait besoin d'eux, se trouvaient, à la paix, ou pendant de longues trèves, licenciés et renvoyés sans avoir d'autre moyen d'existence que leur épée. Alors la nécessité forçait ces hommes, dénués de toutes autres ressources, à faire usage de leurs armes pour se procurer leur pain. Ils s'organisaient en bandes ; de soldats qu'ils étaient, ils devenaient brigands et ravageaient le pays qu'ils avaient naguère défendu. Voilà ce qui donna naissance à ces routiers, à ces redoutables *grandes compagnies* qui désolèrent long-temps la France et dont Du Guesclin réussit à la délivrer, service immense rendu à la patrie et qui suffirait seul pour immortaliser le nom de ce grand homme.

Enfin, Charles VII établit *les compagnies d'ordonnance*, constamment organisées, soldées, équipées, en paix comme en guerre, aux frais de la couronne. Il créa quinze de ces compagnies, composées chacune de six cents cavaliers, ce qui forma un effectif de neuf mille hommes de cavalerie. Cet établissement excita une grande émulation parmi la noblesse : ce fut alors à qui entrerait dans les compagnies d'ordonnance, et le nombre des candidats excédant de beaucoup celui qu'avait fixé le règlement, une multitude de jeunes gentilshommes regarda comme une très grande faveur d'être admis à la suite de ces compagnies, en qualité de surnuméraires, et d'y servir à leurs propres dépens, en attendant qu'il se présentât une vacance pour y être admis définitivement.

Charles VII voulut avoir aussi une infanterie permanente et régulière, et pour cela il créa le corps des *francs-archers*; il ordonna pour le former que chaque bourg et chaque village du royaume lui fourniraient et entretiendraient, sur le revenu des tailles et gabelles, un archer tout équipé choisi entre soixante jeunes gens de chaque paroisse :

« . . . . . Ordonnons qu'en chaque paroisse de nostre royaume il y aura un

archer qui sera et se tiendra continuellement en habillement suffisant et convenable de salade *, dague, espée, arc, trousse **, jacque ou hucque de brigandine ***, et seront appellés les francs-archers.

Ce nom leur était donné parce que la même ordonnance les rendait *francs* de toute taille ou impôt.

Charles VII se forma ainsi un corps de vingt-deux ou vingt-trois mille hommes de bonne infanterie.

Depuis lors, les rois de France n'ont plus cessé d'avoir une armée permanente à leur solde; mais la composition et l'organisation de cette armée subirent des modifications diverses, selon les différents usages des temps et les exigences du service.

(13) Tant que dura le système féodal, on distingua en France deux classes de chevaliers, les bacheliers et les bannerets.

Les chevaliers bacheliers, ou *bas chevaliers*, dont ce titre n'est qu'une contraction, étaient ceux qui n'étaient pas assez riches pour lever sur leurs domaines des troupes à leurs frais et qui en guerre étaient eux-mêmes obligés de servir dans les compagnies d'hommes d'armes entretenues par les bannerets. Les chevaliers bacheliers ne pouvaient porter qu'une bannière à queue ou guidon triangulaire au bout de leur lance.

Les chevaliers bannerets, assez puissants pour équiper et entretenir en guerre une compagnie d'au moins vingt-cinq cavaliers, portaient la bannière carrée pour marque distinctive de leur rang supérieur.

(14) Les hérauts d'armes étaient des officiers dont les fonctions étaient jadis très importantes, surtout dans les siècles de chevalerie et de féodalité. Chaque royaume, chaque province, et même chaque grande seigneurie avait ses hérauts d'armes qui y étaient juges absolus sur toutes les matières relatives à la généalogie des familles, aux titres et aux droits de la noblesse, à ses armoiries, préséances et prérogatives honorifiques. Ces officiers furent longtemps les dépositaires de l'histoire particulière de chacune des familles nobles de leur province respective, et leurs fonctions exigeaient une mémoire prodigieuse. En outre, ils étaient employés dans des missions aussi importantes

* Nom qu'on donnait alors au casque emprunté du mot italien *celata*, parce qu'il *célait* ou cachait toute la tête.

** Carquois; cette trousse ou carquois contenait d'ordinaire dix-huit à vingt flèches.

*** La hucque de brigandine, ou tout simplement *brigandine*, était une cuirasse légère composée de plusieurs bandes de fer assemblées transversalement sur un cuir de cerf bien tanné et mégissé.

que délicates, proposaient les trèves ou suspensions d'armes, portaient les traités de paix et les déclarations de guerre, faisaient les proclamations royales, etc. Leur personne était inviolable et sacrée : un hérault, revêtu de sa cotte armoriée et son caducée à la main, pouvait impunément se jeter entre deux armées ennemies, au plus fort d'un combat : qui que ce soit n'eût osé leur faire la moindre offense.

Les hérauts avaient sous leurs ordres *les poursuivants d'armes*, qui n'étaient que des apprentis de l'art héraldique, destinés à devenir à leur tour hérauts d'armes en pied. Les uns et les autres étaient soumis à un chef suprême, appelé le *roi d'armes*, lequel était unique dans chaque souveraineté.

Les rois et hérauts d'armes, dans l'exercice de leurs fonctions, portaient par-dessus leurs vêtements *le tabard* ou cotte d'armes ouverte des deux côtés et sur laquelle étaient richement brodées les armoiries du prince qu'ils servaient. Ils étaient coiffés d'une toque ornée de plumes, et portaient en main le bâton doré ou *caducée*, marque particulière de leurs fonctions.

On trouve quelques traces de cette institution chez les peuples de l'antiquité : qui ne se souvient de Talthybius et Eurybate, ces hérauts fameux célébrés par Homère dans son Iliade? On y verra que leurs fonctions étaient dès-lors semblables à celles des hérauts d'armes du moyen-âge.

La profession de roi d'armes était regardée comme si honorable, ainsi que celle de héraut, que des chevaliers de renom se glorifiaient de l'exercer, ce qu'aucun auteur n'a jamais dit, mais ce qui est clairement prouvé par un monument très curieux qui existait dans une chapelle de l'abbaye de Saint-Quentin en Picardie, et dont nous possédons un excellent dessin : c'est la tombe de Robert de Susanne-Fauveau, roi d'armes de France sous le règne de Saint-Louis. Il y est représenté gravé en creux et armé à la manière du temps, le chaperon du haubert relevé sur la tête. Tout autour de cette pierre tombale, on lit cette curieuse inscription, écrite en majuscules gothiques :

Chi gist de Susanne Faviaus
Roi d'armes fors preus et loiaus
Plains des meurs de chevalerie
Esperanche de sa lignie.
Vainquierre fu et nient vaincus
Par tout fu monstrer ses escus.
Robert fu apelés par non
Li vrai Dix li fache pardon
M *et* CC *et* LX *ans*
Mourut dont mais hos fu dolas

Dans le contour de l'arcade ogive, qui encadre la figure de ce roi d'armes, on lit encore ces deux vers :

Vous qui passez dans ma lame
Proie Diu qu'ait merchi de m'ame.

Nous traduisons ci-après, en langage moderne, cette épitaphe dont le style, très vieux et en patois picard, ne serait peut-être pas compris de tous nos lecteurs :

Cy git de Suzanne-Fauveau,
Roi d'armes, fort, preux et loyal,
Plein des mœurs de chevalerie,
Espérance de sa lignée.
Vainqueur fut, et jamais vaincu.
Partout fut montrer son écu.
Robert fut appelé par nom,
Le vrai Dieu lui fasse pardon.
Mille deux cents et soixante ans
Mourut, dont maints hommes furent dolents.

Vous qui passez dans ma lame (*sur ma pierre*),
Priez Dieu qu'il ait merci de mon âme.

On voit, d'après cette inscription funèbre, que le roi d'armes, Robert de Suzanne, était lui-même un des plus preux chevaliers de Picardie.

(15) Les navires, dont on se servait en guerre au quatorzième siècle, étaient en général de deux espèces : 1° les galères, bâtiments ras et à voiles latines, plus généralement usitées toutefois sur la Méditerranée que sur l'Océan; 2° les *naufs* ou *ramberges*, vaisseaux de haut-bord, lourds et massifs, ayant leurs extrémités très élevées et qui portaient le nom de *châteaux;* celui de poupe était le *château d'arrière*, à la proue était le *château d'avant.*

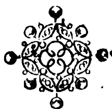
Au quatorzième siècle, les *naufs* ou *navires* n'avaient presque jamais que deux mâts, sur chacun desquels se hissait une immense voile carrée. Au haut de ces mâts étaient des hunes rondes, entourées de pavois trés élevés, et qui étaient uniquement destinées à placer des archers ; car alors il n'y avait encore ni mât supérieur, ni voile de hune ou *huniers.*

Lorsque les naufs avaient un troisième mât, il était placé tout-à-fait à l'arrière, près du couronnement de la poupe. On y établissait une voile aurique qui portait dès-lors, comme elle le porte encore aujourd'hui, le nom *d'artimon.*

(16) Nous avons déjà dit que l'art du mineur, avant que la poudre à canon fût en usage, consistait à creuser, sous les fondements du mur d'une ville assiégée, un souterrain dont on soutenait la voûte avec des étançons de bois, et qu'on remplissait de matières combustibles. On y mettait le feu, et, lorsque les étançons consumés venaient à manquer, la portion de la muraille qui portait dessus, n'ayant plus d'appui, s'écroulait et faisait brèche.

(17) On ne dit pas s'il y avait des fantassins joints à cette cavalerie, ou si les cavaliers en remplissaient ici les fonctions en cas de besoin. — Pendant long-temps, l'infanterie dans nos armées ne se composant que de gens des communes, et la cavalerie que de nobles, ceux-ci se seraient trouvés humiliés de servir à pied et s'y refusaient, à moins que ce ne fût dans un siége et un assaut.

Saint-Louis voulut le premier faire revenir sa noblesse d'un préjugé si absurde et si contraire à l'avantage du service. Plus d'une fois, en Egypte et en Syrie, il fit mettre pied à terre à ses chevaliers. Du temps de Du Guesclin, le préjugé était si affaibli que nous le voyons souvent lui-même combattre à pied ainsi que ses hommes d'armes. Dès le quinzième siècle, ce travers d'esprit était entièrement effacé, et le service à pied paraissait tout aussi honorable que celui de la cavalerie; la noblesse ne rougissait plus de s'y consacrer. La cavalerie cependant conserva toujours une sorte de prééminence.



OBSERVATIONS

SUR

les Figures de la cinquième Planche

ET SUR LE FRONTISPICE.

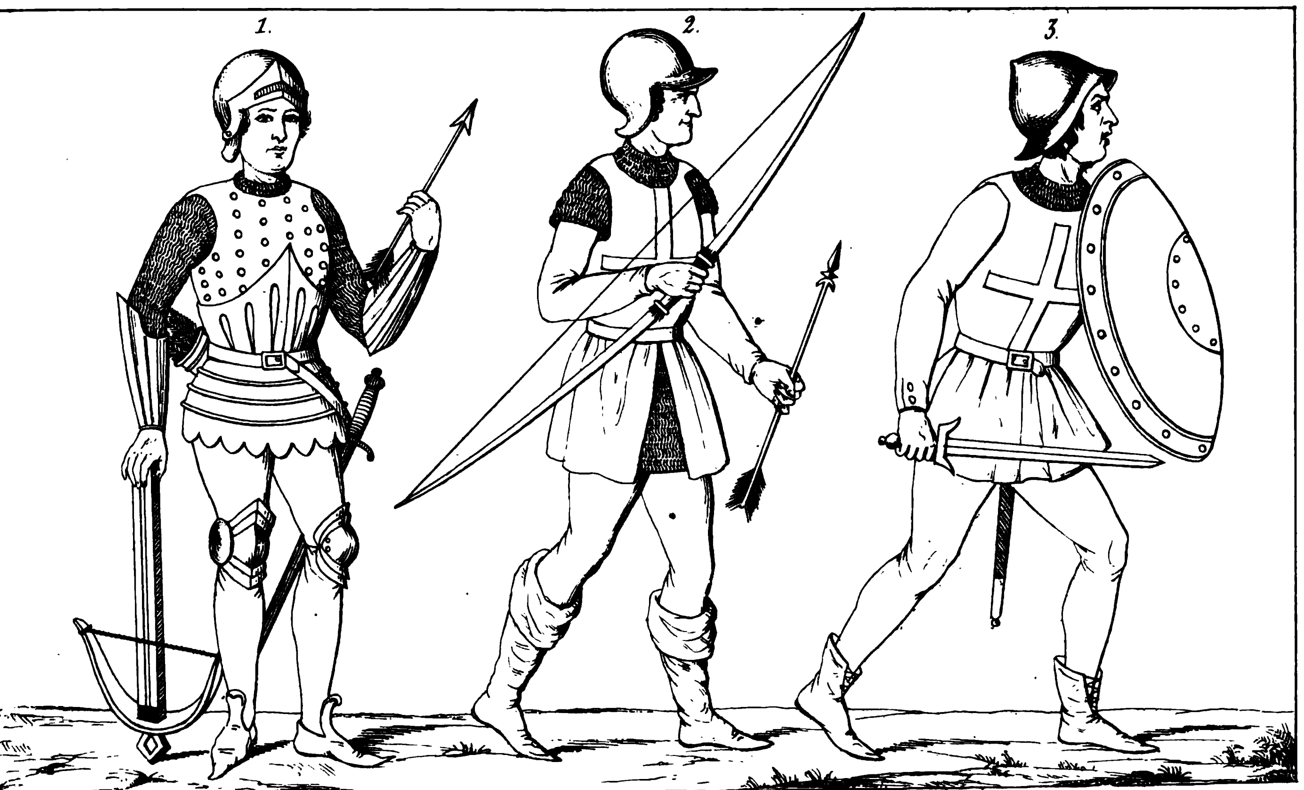
Nous avons représenté dans cette planche, d'après les précieuses miniatures du beau manuscrit de Froissart, de la Bibliothèque royale (fonds de Colbert), des fantassins du quatorzième siècle dans leur équipage militaire.

La figure 1 est celle d'un arbalétrier. Il est coiffé d'un *bassinet* et porte sous un justaucorps d'étoffe une jacque de mailles avec des avant-bras prismatiques en lame. Par-dessus son habit, il est armé vers le bas-ventre de cette sorte de demi-cuirasse que l'on appelait *hallecret*.

Les cuisses et les jambes sont couvertes d'un pantalon étroit, mais il a des genouillères. — Il est chaussé de souliers à la poulaine.

L'arbalète, sur laquelle il est appuyé, se bandait au moyen d'une machine, qui s'y adaptait chaque fois qu'on voulait tendre cette arme et que l'on appelait un *cranequin*. C'était une double roue dentelée, mue par une manivelle autour de laquelle se roulaient deux cordes armées de pieds de biche en fer qui saisissaient entre leurs mâchoires la grosse corde en boyau de l'arbalète. Quand elle était suffisamment tendue, on l'arrêtait sur une espèce de gachette, on plaçait le trait sur l'arme et, en décrochant la gachette, ce trait était lancé par l'effet de la détente et la force du ressort des bras de l'arbalète qui étaient en acier; le trait avait la portée d'un fusil de nos jours et perçait souvent d'excellentes armures avec son fer épais et pyramidal. Aussi cette arme était regardée comme tellement meurtrière qu'un canon du concile de Latran, en 1139, en interdit l'usage et qu'il fut abandonné pendant quelque temps dans les armées chrétiennes. Richard Cœur-de-Lion le fit renaître dans ses troupes, et, par une fatalité singulière, ce fut un trait d'arbalète qui lui donna la mort.

Pl. V.



Arbalétrier, Archer et simple soldat du 14 siècle.

Lit. d'A. Proux & Cie à Brest.

Nous voyons, en même temps, le roi de France Philippe-Auguste prendre à sa solde des arbalétriers et s'en servir dans ses armées.

La figure 2 représente un archer armé de l'arc simple. Il a sur la tête un morion et porte sous sa casaque d'étoffe une jaque ou jacquette de mailles.

La figure 3 est celle d'un simple soldat; il n'a d'autre armure défensive qu'un morion, une rondelle et un gorgerin de mailles.

La croix qu'on voit sur son justaucorps, ainsi que sur celui de l'archer, est la croix d'étoffe blanche que portaient aux 14[e] et 15[e] siècles toutes les troupes françaises. C'était par cette marque distinctive que les soldats d'une même nation pouvaient se reconnaître dans une mêlée, dans ce temps où ni l'uniforme ni la cocarde n'existaient encore. Les Anglais portaient des croix de couleur rouge.

Le portrait de Du Guesclin, placé au frontispice du livre, peut être considéré comme ce qui a jamais été publié de plus ressemblant et de plus authentique sur ce sujet. Il est fait sur la statue sépulcrale de ce grand capitaine, couchée sur son tombeau, à Saint-Denis. Or, cette statue, qui est du temps même, a été faite d'après le moule en plâtre pris sur le cadavre même de Du Guesclin, ainsi que cela se pratiquait dès le 14[e] siècle pour les rois, princes et grands hommes, ce qu'on appelait alors *prendre l'effigie*; et cette opération avait toujours lieu immédiatement après le décès, afin de conserver la ressemblance le plus possible.

Il est aisé de voir, en examinant cette statue, qu'elle a été faite sur le mort, d'après l'aplatissement et l'affaissement des traits de la figure.



PIÈCES HISTORIQUES.

I.

Lettre de Du Guesclin à Felleton.*

A Monsieur Guillaume de Felleton.

J'ai veu unes lettres que escrites m'avez, contenant la fourme qui s'ensuit :

« Mons' Bertrand Du Guerclin, j'ai entendu par Jean Le Bigot, vostre » escuyer, que vous avez ou devez avoir dit que si nul homme vourroit » dire que vous n'aurez bien et loyalement tenus vos hostâges à cause du » traictié de la paix de Bretaigne, en la maniere que vous l'aviez promis, » le jour que monsieur de Montfort duc de Bretaigne, et monsieur Charles » de Blois, avoient emprins de combattre ensemble sus la querelle de Bretaigne, » et que vous n'étiez tenus de tenir hostages, [illegible] notablement, » vous voudriez défendre devant vos juges. Sur quoi je vous fasse assavoir » que vous promîtes audit jour, par la foy de vostre corps, et entrastes » hostage, que vous devriez demorer sans y départir, jusques à tant que la » ville de Nantes seroit rendue audit monsieur de Montfort, duc de Bretaigne, ou » que vous auriez congié de mon dit seigneur; laquelle foi et hostages vous

* On doit se rappeler que Du Guesclin était du nombre des otages livrés par Charles de Blois à Montfort, comme garants du traité des Landes d'Evran. Ce traité ayant été rompu, les otages furent rendus de part et d'autre, à l'exception de notre héros, lequel, contre le droit des gens et [illegible] les usages de la guerre, fut retenu prisonnier par Montfort et mis sous la garde du sire de Felleton. Du Guesclin parvint à s'échapper; Felleton lui reprocha alors d'avoir manqué à sa parole. Du Guesclin n'en avait donné aucune et avait été retenu de force; aussi répondit-il à l'officier anglais par le cartel que nous rapportons ici (Voyez chap. IV, page 93). Felleton n'y répliqua pas.

» n'avez bien loyalment tenue, ains faussement l'avez faillie et de ce suis
» prest à l'aide de Dieu, par mon corps, de prouver contre vous, comme
» chevalier doit faire devant mons le roi de France. Tesmoing mon scel à
» cette cédule apposé et mis le 23 jour de novembre l'an mil trois cens
» soixante et trois. — GUILLAUME FELLETON. »

Si vous fas assavoir que o l'aide de Dieu je serai devant le roy de France notre sire, dedens le mardy avant la miequaresme prochain venant, si il est ou reaume de France en son povoir, et ou cas qu'il n'y seroit, je serai o l'aide de Dieu devant mons le duc de Normandie, celle journée; et quant est de ce que vous dites ou avez dit je déusse estre hostage, jusques à tant que la ville de Nantes fust rendue au comte de Montfort, et que j'aye ma foy et mes hostages faussement faillis et tenus, en cas que répons vous en appartiendroit et le voudriez maintenir contre moi, la je diré et maintendré devant l'un d'elz en ma leal déffence que mauvesement avez menti, et y seray se Diex plest tout prest pour y garder et deffendre mon honneur et estat encontre vous, si respons vous sied, et pour ce que je ne weil longuement estre en cest desbat o vous, je le vous fas assavoir ceste fois pour toutes, par ces lettres scellées de mon seel, le 9 jour de décembre, l'an mil trois cent soixante et trois.

BERTRAN DU GUERCLIN.

II.

Pacte d'alliance et de fraternité d'armes conclu entre Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson.

A tous ceux qui ces lettres verront, Bertran Du Guerclin, duc de Mouline, connestable de France, et Ollivier de Cliçon, salut : Sçavoir faisons, que pour nourrir bonne paix et amour perpétuellement entre nous et nos hoirs, nous avons promises, jurées et accordées entre nous, les choses qui s'ensuivent : C'est à sçavoir que nous Bertran Du Guerclin, voulons estre alié et nous alions à tousjours à vous, messire Ollivier, seigneur de Cliçon, contre tous ceulx qui pevent vivre et mourir, excepté le roi de France, ses freres, le vicomte de Rohan, et noz autres seigneurs de qui nous tenons terre, et vous promettons

aidier et conforter de tout notre povoir, toutes fois que metiez en aurez et vous nous en requerrez. *Item* que ou cas que nul autre seigneur, de quelque estat ou condition qu'il soit, à qui vous seriez tenu de foi et hommage, excepté le roi de France, vous vouldroit desheriter par puissance, et vous faire guerre en corps, en honnour ou en biens, nous vous promettons aidier, deffendre et secourir de tout notre pooir, si vous nous en requerez. *Item* voulons et consentons que de tous et quelconques profitz et droictz qui nous pourront venir et écheoir dore en avant, tant de prisonniers pris de guerre par nous ou nos gens, dont le prouffit nous pourroit appartenir, comme de pais raençonné, vous aiez la moitié entierrement. *Item* ou cas que nous saurions aucune chose qui vous peust porter aucun dommage ou blasme, nous le vous ferons sçavoir et vous en accointerons le plustost que nous pourrons. *Item* garderons vostre corps à nostre pooir, comme nostre frere. Et nous Ollivier, seigneur de Cliçon, voulons estre alié et nous alions à tousjours à vous messire Bertran Du Guerclin, dessus nommé, contre tous ceulx qui peuvent vivre et mourir, exceptez le roi de France, ses freres, le vicomte de Rohan et noz autres seigneurs de qui nous tenons terre, et vous promettons aidier et conforter de tout notre pooir toutes fois que métiez en aurez et vous nous en requerrez. *Item* que ou cas que nul autre seigneur de quelque estat et condition qu'il soit, à qui vous series tenu de foy ou hommage, excepté le roy de France, vous voudroit desheriter par puissance, et vous faire guerre en corps, en honnour ou en biens, nous vous promettons aidier, deffendre et secourir de tout notre pooir, si vous nous en requerez. *Item* voulons et consentons que de tous et quelconques prouffitz et droicts qui nous pourrons venir et eschoir dore en avant, tant de prisonniers pris de guerre par nous ou nos gens, dont le prouffit nous pourroit appartenir, comme de pays raençonné, vous aiez la moitié entierrement. *Item* ou cas que nous sçaurions aucune chose qui vous peust porter dommage aucun ou blasme, nous le vous ferons sçavoir et en accointerons le plustost que nous pourrons. *Item* garderons vostre corps en notre pooir, comme nostre frere : Toutes lesquelles choses dessus dites, et chacune d'icelles nous Bertran et Ollivier dessus nommez, avons promises, accordées et jurées, promettons, accordons et jurons sur les saints Evangiles de Dieu, corporellement touchiez par nous, et par les foys et sermens de nos corps bailliez l'un à l'autre *, tenir, garder, enteriner, et accomplir,

* Pour comprendre cette phrase, il faut savoir que, lorsque deux chevaliers contractaient ensemble le lieu de *fraternité d'armes*, ils se tiraient mutuellement du sang et le mêlaient dans une coupe de vin dont ils buvaient ensuite chacun la moitié.

sans faire ne venir encontre par nous ne les nostres ou de l'un de nous, et les tenir fermes et agréables à toujours. En tesmoin desquelles choses nous avons fait mettre nos sceaux à ces présentes lettres, lesquelles nous avons fait doubler. Donné à Pontorson, le vingt-troisieme jour d'octobre, l'an de grâce mil trois cens soixante dix.

Par monseigneur le duc de Mouline

VOISINS.

III.

Montre de Brumor de Laval (1370).

La montre de messire Bremor de Laual chevalier, un autre cheualier bachelier, quarante et un escuyers, et cinq archers non estoffez de sa compagnie, receüe à Saumur en..... des gens de la compagnie : messire Girart seigneur de Retz, sous le gouuernement de monsieur le connestable de France, le 7 jour de décembre **1370.**

Ledit messire Bremor cheual morel.	lxx. liu.
Messire Girard Rabassé cheual morel.	l. liures,
J. de Launay cheual gris roüen.	lx. l.
Yuon de Launay cheual blanc.	xl. l.
Yuon de Carmanach cheual bay rouge estimé.	ll. l.
Guillaume Normant cheual bay brun.	xxx. l.
Bertrand Mahé cheual morel.	xl. l.
J. Gofou cheual gris pour.	xxxviij. liu.
Yuon Carmaleuc cheual bay brun.	xxx. l.
Robert Danieu cheual noir gris.	xl. l.
Thomas Baisant cheual gris encendré.	xxx. l.
Guillaume Henry cheual noir.	xl. l.
Yuain de Keranroit cheual bay brun.	xl. l.
J. de Moncontour cheual bay rouge.	xxv. liu.
Guillaume de Beauchesne cheual gris.	xxx. liu.
Yuon de Maingarou cheual blanc liart.	xxv. l.

Alain Hermiot cheual noir	xxx. liu.
Herué de Penhouët cheual morel	xl. l.
J. de S. Aignan cheual fauue	l. l.
Oliuier de Tuec cheual gris	xxx. l.
Thibaut le Rouge cheual gris fauue	xxvi. l.
J. Butay cheual bigaye	xl. l.
J. Archambaut cheual noir montant	xx. l.
Estienne Masiers cheual bay brun	xlij. l.
Herué Gommelon cheual blanc gris	xliv. liu.
Rogier de Mareschal cheual liart	xl. liu.
Oliuier du Tellay cheual brun fauue	l. l.
J. Bonnevin cheual brun bay	xxviij. l.
Geoffroy Desfossez cheual brun bay	l. l.
Yuon Hauart cheual noir	xxv. l.
J. Autilli cheual morel museau blanc	xvi. l.
J. Sauuain cheual rouge	xvi.
J. de Montsereau cheual rouge bay	xx. l.
Louis Gojon cheual blanc gris	xxv. l.
J. Yuer cheual bay fauue	xxx. l.
Guillaume de Mausson cheual noir	xxvij. l.
Perrinet de Meaux cheual gris rouën	xxxv. l.
Hommet de Billy cheual tout noir	xxv. l.
Guillaume de Mouet cheual brun bay	xxxviij. l.
Regnaut Dougie cheual liart gris	xxvij. l.
Gillet de Lorraine cheual gris noir	
Jean de Lorraine cheual bay rouge	
Phelipon de Gien cheual bay	

Archiers

Hyuon de la Haye.

Oliuier de Mongemon.

Nicolas Targlezoy.

Perrot Lambert cheual fauue museau blanc.

Guillaume de Foillet cheual noir.

Observation. — Cette montre ou revue de gens de guerre est curieuse en ce qu'elle nous fait connaître la somme qui y fut payée à chaque homme d'armes, par mois. La paie des archers seulement n'y est pas mentionnée.

On y voit aussi que, dès le quatorzième siècle, comme encore aujourd'hui, on portait sur le contrôle d'une compagnie de cavaliers le signalement des chevaux.

IV.

Montre de Du Guesclin (1370).

Bertrand Du Guesclin duc de Moline, connestable de France, à nostre amé Estienne Braque trésorier des guerres du roy nostre sire, ou à son lieutenant, salut. Nous vous envoyons sous nostre scel la monstre de monsieur Alain de Rohan cheualier banneret, vingt-trois cheualiers bacheliers et deux cents quarante escuyers de nostre hostel et compagnie, receüe à Paris le premier jour de janvier l'an mil trois cents septante. Si vous mandons que vous nous fassiez prest et payement de leurs gages en la manière qu'il appartiendra. Donné l'an et jour dessus dit.

Cheualiers.

Messire Alain de Rohan, cheualier.
M. Conret Tusseray.
M. G. de Lannoy.
M. Geoffroy Budes.
M. Oliuier Porçon.
M. Raoul Coaquen.
M. G. de Bron.
M. Rus de Kergouardet.
M. Henry de Tibol.
M. Jean de Cournom.
M. Gnt de Loubin.
M. le vicomte de Roquebertin.
M. Jacques de Penhodic.
M. Maurice de Trézyguidy.
M. Olliuier de Launnois.
M. Jean de Beaumont.
M. Alain de Beaumont.
M. Eon de Penguil.
M. Raoul de Lalé.
M. Guillaume de Montbourcher.
M. Pierre Trousseau.
M. Jamet Œillecoute.
M. Maurice du Fresne.
M. Geffroy Feurier.

Escuyers.

Geoffroy de Paragar.
Jean David.
Henry David.
Gilles Langlois.
Eon Dagourcaux.
Jean Halebert.
Geoffroy Payen.
Oliuier de Coatquen.
Alain de Burleon.
G. Seigneur de Perigay.
Guillet Jean.
Michaut le Forestier.
Raoul Jacques.
Jean du Bois.
Eon Bressel.
Guillaume Rougier.
Maurice des Ferriers.
Robert de Morœil.
Alain de la Motte.
Jean de Trémereuc.

G. Denfernet.
Jean de Tregrandeul.
Henry Hardouin.
Perrot Mainguy.
Jean Poualen.
Jean Porçon.
Guillaume des Portes.
Mahé de Bufencout.
Jean de Vas.
Jean Le Roux.
Jean du Fournet.
Perrot du Fournet.
Henry Quartier.
Roche Rousse.
Guilebert Bodin.
Rolland Hamelin.
Jean Guillotieaux.
Alphonse Ferrande.
Geoffroy de la Chambre.
Jean Guérin.
Jean du Fresne.
Jean Herpin.
Hyues Darennes.
Jean le Taillandier.
Bertin de Blois.
Jean de Tuel.
Alain de Goillon.
Renaut Augier.
Perrinet de Voisins.
Pierre Trousseau.
Guillaume Chaperon.
Raoul de Plessis.
Thiebaut de la Motte.
Guillaume Demandon.
Jean de Langueuan.
André Thiebaut.
Robin de Buris.
Jean Raguenel.
Raoul Hay.
Lucas Hay.
Jean Le Page.
Jean des Fossés.
Olliuier de Vitré.
Robert le Bret.
Ermond Ville.
Guillaume Flombart.
Thibaut Gueruigné.
Geoffroy de Brehant.
Jean de Valée.
Jean de la Cornilliere.
Olliuier de Coetoreden.
Robert de la Cornilliere.
Geoffroy le Blanc.
Jean le Breton.
Bertrand Tirecoq.
Caro de Plumaugat.
Macé de Plumaugat.
Geoffroy de Plumaugat.
Bertin Guillart.
Guillaume Louuel.
Orengier.
Eon Pluer.
Jean Groignet.
Fevrier Coppe Gorge.
Alain le Roy.
Henry Coatual.
Raoul Januier.
Cosre.
Rolland de Querlam.
Geoffroy Oppinel.
Rolant Aleguer.
Guillaume de la Salle.
Guillaume de Quergueuilly.
Eroard Coubil.
Amelin Coubil.
Henry de Lobin.
Briçon de Nouueldorf.
Jean de Lindeloix.
Henri de Pustolène.
Perronet de Rian.
Zelebre de Zandir.
Jean Bostot.

Orsoy.
Guillaume Boais.
Guillaume le Bastard.
Copin Pomble.
Guillaume Thomas.
Brian de la Lande.
Jean Raguenel le Joune.
Hamelin de la Riuière.
Guillaume Regnaut.
Yuonnet Briant.
Gaudebœuf de la Riuiere.
Jean Blandin.
Colin Sebaut.
Alain Lucas.
Jean Dauille.
Jean Monet.
Michel Folet.
Loret.
Perrot Chemin.
Martin de Querbignon.
Jean de Launoy.
Perrot Lemercier.
Geoffroy le Polnie.
Jean Rigaut.
Jean Mesantais.
Herué le Sauuage.
Jean de Tournay.
Jean Merien.
Oliuier le Cosré.
Morice de Lannoy.
Jean Bouchart.
Jean Prudhomme.
Thomassin
Jean le Fauconier.
Simon de Parier.
Simonet.
Eon du Taillier.
Perrot Huon.
Maurice de Cuirano.
Rolant Hanous.
Eliot le Cosré.
Oliuier Rosmillart.
Henry Hermini.
Raoul de Quersaliou.
Enguerran Henry.
Merien Gelibert.
Guillaume de la Lande.
Alain de Laonnoy.
Rolant de Broeil.
Lucas le Cosre.
Jean de l'Isle.
Janin le Lou.
Hue Lamenan.
Brocoart.
Jacques le François.
Petre Lalement.
Sorembart.
Robinet du Hou.
Alain de Listré.
Guillaume Dominé.
Guillaume de Pleguen.
Perrin de Pleguen.
Raoul de Quersaliou.
Perrin de Quoetrimel.
Rolant du Heaume.
Gilles de La Noë.
Guillaume des Aunays.
Jean de Valsomme.
Guillaume Julien.
Guillaume de Ramuller.
Cormoray.
Colin Presleu.
Chanteau le Coin.
Guillaume Daugé.
Huon de Barà.
Jean de Lespine.
Guillaume le Breton.
Perrot de Lalbarestre.
Herué de Mauny.
Colin de Pontbrient.
A. Le Bouteillier.
Thomas le Voyer.

Bertrand de Montbourcher.
Raoul de Lespinay.
Olliuier Aguillon.
Alain du Vergier.
Guyon le Long.
Jean de la Motte.
Simon Rehart.
Pregent Preuost.
Alain Rolant.
Jean de Songnac.
Oliuier le Moyne.
Jean de la Tour.
Hurgaut.
Yuon Rolant.
Guillaume le Bron.
Guillaume de Quebriac.
Jean Canel.
Jean Ferrieres.
Guillaumet Hunaut.
Jean Roussel.
Guillaume Majoré.
Thomas de la Vimuille.
Jean de Montsereau.
Perrot de Villers.
Guillaume de Vier.
Guillaume de Pontayné.
Guillaume de Senoé.
Rolant Demené.
Perrot Clairiet.
Alain Gauthier.
Michaut Gajot.
Michel Rauot.
Bouillon.
Robert Coston.
Alain de Tregaranteuc.
Monsieur Pierre de Cerlis.
Lents de Fernelot.
Henry de Lemé.
Thierry de Normel.
Hubin de Cerlis.
Jean Hermes
Fideric Simple.
Clauez.
Jean de Loigny.
Jean de Diomont.
Robin Dambretan.
Huton de Rais.
Jean de Juston.
Robin de Amery.
Jean de la Chambre.
Jean Liel.
Guillaume de Marsnel.
Thomas de Chelleron.
Michel Lescot.

Observation. — On remarquera que dans cette montre les chevaliers seuls sont qualifiés de *messires*.

V.

Quittance d'Alain Taillecol, dit l'Abbé de Malepaye, commandant d'une compagnie d'hommes d'armes (1371).

Sçachent tous que je Alain de Taillecol escuyer, dit l'Abbé de Malepaye, confesse auoir receu d'Estienne Braque trésorier des guerres du roy nostre sire, la

somme de soixante-quinze francs d'or en prest sur les gages de moy et neuf autres escuyers de ma compagnie, desseruis et à desseruir en ces présentes guerres du roy nostre dit sire en bastides et estangs deuant Conches, sous le gouuernement de monsieur le connestable de France, de laquelle somme de soixante-quinze francs d'or dessus dits je me tiens à bien payez. Donné esdites bastides sous mon scel le vingt-sixiesme jour de juin l'an mil trois cens soixante et unze.

(Sceau dudit Alain Taillecol en cire rouge.)

VI.

Autre quittance d'Alain Taillecol (1365).

Sçachent tous que je Alain de Taillecol, autrement nommé l'Abbé de Malepaye, escuyer du roy nostre sire, confesse auoir eu et receu de Lucas Le Feure receueur general en cité et dioceze d'Angiers, des aydes ordonnez à leuer pour la prouision et défences du royaume, la somme de deux cents francs d'or de bon prix du coing du roy nostre sire à moy assignez à auoir sur ledit receueur pour messieurs les généraux esleus à Paris sur le fait, en rabatant de la somme de quatre cents francs à moy donnez par le roy nostre sire, à prendre sur les aydes ès pays d'Anjou et du Maine, en recompensation de certain don que le roy nostre dit seigneur me fist ja pieçà, après la promise de la ville de Nantes des terres et héritages qui furent maistre Jean de Hauicourt et ses freres, lesquelles terres et heritages ont estés vendus et deliurés audits freres pour les prix et traités faits entre le roy nostre dit seigneur et le roy de Nauarre, comme par les lettres du roy nostre dit seigneur peut apparoir, et auquel don des terres et heritages dessus dits j'ay renoncé et renonce par ces présentes et par lettres seellées du seel des contracts d'Angiers, desquels deux cents francs d'or dessus dits je me tiens à bien payé et content, et en quitte le roy, ledit receueur et tout autre à qui quittance en peut appartenir : En tesmoing de ce j'ay donné audit receueur ceste présente lettre de reconnaissance. Donné à Angiers sous mon seel le second jour d'auril l'an mil trois cents soixante et cinq auant pasques.

(Sceau en cire rouge.)

VII.

Montre de Girart de Retz (1370).

La reueüe de messire Girart sire de Retz cheualier banneret, dix chevaliers bacheliers, et soixante et seize escuyers de sa compagnie, receüe à Blois sous le gouuernement de monsieur le connestable de France, le vingt huictiesme jour de janvier l'an mil trois cents soixante et dix.

Cheualiers.

Ledit Messire Girart cheual noir gris.	cc. liu.
Messire Brumuel de Laual cheual bay trois pieds blancs. .	c. liu.
Messire Alain de Saffré cheual noir.	xl. l.
Messire Jean de Montbazon cheual gris encendré.	xl. liu.
Messire Olivier Pusse cheual tout noir.	xxx. l.
Messire Jourdain de Couloigne cheual gris.	xl. l.
Messire Hates Dupué cheual bay beausset.	l. liu.
Messire Jean Rabate cheual noir maliez.	xxx. l.
Messire Jean de Bec cheual fauue et quatre jambes noires.	xxx. liu.
Messire Jean de Venieres cheuual fauue bausset.	xxviij. liu.
Messire Jean de Chasteaubrient cheual gris pommelé. . . .	liv. liu.

Escuyers.

Jean Cardanlet cheual gris.	c. liu.
Jean de Senerat cheual liart.	lxxx. liu.
Olivier de Launay, cheual bay museau blanc.	lx. liu.
Bertrand Le Roux cheual sorbay.	xl. liu.
Bertrand Burin cheual liart.	xviij. l.
Guillaume de Quelineq cheual blanc.	xxv. liu.
Yonnet de Trenegay cheual tout noir.	xxxvi. l.
Guillaume Normant cheual brun bay.	xxx. l.
Oliuier Rioul cheual noir gris.	xxv. liur.
Pierre de Coulean cheual noir.	xxx. l.
Guillaume de Persanne cheual noir.	xl. liur.
Salmon du Bois cheual noir gris.	xlv. liu.
Guillaume Gojon cheual bay et quatre jambes noires. . .	xxx. l.
Geoffroy Gouheau cheual noir malt.	xxv. l.
Herué de Burin cheual tout noir.	xl. liur.

Bertrand Maheu cheual tout noir. . . . . xxv. l.
Jean de Bussay cheual gris moucheté. . . . . xl. l.
Jean de St.-Aignan cheual bay et quatre pieds blancs. . . xxvi. l.
Oliuier de Tralay cheual gris. . . . . xxx. l.
Alain du Bois cheual bay bausset. . . . . xxxv. l
Jean de la Forest cheual noir. . . . . xl. liur.
Perrot Goujon cheual noir. . . . . xxvj. liu.
Jean Archambaut cheual noir gris. . . . . xxxv. l.
Geoffroy Aiguillon cheual tout blanc. . . . . xxv. l.
Guillaume de la Broce cheual noir mal teint. . . . . xxx. liu.
Herué de Penchoet cheual bay. . . . . xxv. l.
Guillaume Henry cheual encendré. . . . . xxv. liur.
Jean Goujon cheual noir fendu. . . . . xl. l.
Guillaumet Souxbois cheual noir. . . . . xxvj. liu.
Guillaume des Places cheual bay. . . . . xxviij. liur.

. . . .

. . . .

. . . .

(Les autres noms sont presque effacés et illisibles.)

Les mareschaux de France à nos bien-ames les trésoriers des guerres ou à leurs lieutenants, salut. Nous vous ennoyons enclose sous le seel commun de la mareschaussée, la montre de messire Girart seigneur de Retz, cheualier banneret, dix autres cheualiers bacheliers et soixante et seize escuyers de sa compagnie, receüe à Blois le vingt-huitiesme jour de janvier l'an mil trois cents soixante et dix, pour seruir aux gages du roy nostre sire sous ces présentes guerres, sous le gouuernement de monsieur Bertrand Du Guesclin, duc de Molines et connestable de France, montez comme dans ladite moutre est contenu. Si vous mandons que audit messire Girart, fassiez prest des gages de luy et des autres contenus en ladite montre, en la maniere qu'il appartiendra. Donné audit lieu l'an et jour dessus dit.

(Le sceau de la maréchaussée de France en cire rouge.)

VIII.

Montre de Du Guesclin (1370).

Bertrand Du Guesclin duc de Molines et connestable de France, à nos amez les trésoriers des guerres du roy nostre sire, ou à leurs lieutenans et à chacun d'eulx,

salut. Nous vous envoyons sous nostre seel la montre de nous banneret, deux autres cheualiers banneret, vingt-deux cheualiers bacheliers et sept-vingt escuyers de nostre hostel. Faite à Dreux, le premier jour d'auril, l'an mil trois cents septante auant pasques.

Cheualiers.

Premierement nous banneret
Messire Oliuier de Mauny banneret.
Messire Henry de Mauny banneret.
Messire Geoffroy de Dinan.
Messire Bertrand de St.-Pern.
Messire Thiebaut de la Riuiere.
Messire Oliuier de Poiçon.
Messire Guillaume de Montbourcher.
Messire Robin de la Boissiere.
Messire Jean Raguenel.
Messire Pierre de Pons.
Messire Robin de Lanuallay.
Messire Jean Dorenge.
Messire Oliuier Du Guesclin.
Messire Jean de Ceris.
Messire Geoffroy de Maillechat.
Messire Alain de Beaumont l'aisné.
Messire Alain seigneur de Beaumont.
Messire Laurent de Meel.
Le seigneur de Cambray.
Le seigneur de Montenay.
Messire Eustache de Mauny.
Messire Jean de Penhœdic.
Messire Jean de Beaumanoir.
Messire Robert de Guité.

Escuyers.

Geoffroy Payen.
Oliuier de Coayquen.
Herué Lemenuen.
Guillaume seigneur de Perigny.
Alain de Busléon.
Jean Ferriere.
Gillet de Pleurs.
Bertrand de Montbourcher.
Jean Raguenel.
Copin Bomble
Jean du Fournet.
Pierre du Fournet.
Bertrand de la Lande.
Raoul Hay.
Guillaume Denfernet.
Pierre Dufresne.
Guillaume Desportes.
Robin de Bray.
Jean Dufresne.
Berthelot d'Engoulueut.
Robert de Champigny,
Pierre de Beauce.
Robert le Texue.
Jean Dauid.
Henri Dauid.
Guillaume de la Marche.
Jean Merrien.
Herué du Parc
Guillaume le Bouc.
Rolant Coaletgier.
Gillet Langlet.
Guillemet Bodin.
Jean de Neuville.
Jean de Bourgogne.
Bertrand de Blois.
Oliuier Romelin.
Guillaume du Chastelet.
Saigremor de Visque.

Hamonnet de Beaurinily.
Jean de Tremereuc.
Jean du Houx.
Guillaume Flambart.
Colin du Bouays.
Regnaut Auger.
Guillaume Martin.
Estienne Marcel.
Simon de Liere.
Jean Gomest *.
Louis Gensalers **.
Thomas Chanu.
Colin Dodeman.
Thomas Falestre.
Peret Simon.
Guillaume Desprez.
Alain de Mauny le jeune.
Guillaume Ermine.
Rollant Demesne.
Perrot Bertrand.
Robinet de la Bouteillerie.
Thomas de Quebriac.
Odinet de Pons.
Perrot de la Cornillère
Guyon le Long.
Guillaume le Lonc.
Oliuier Coacorden.
Henry Cartier.
Guillaume de Brais.
Guillaume de Guébriant.
Jacquet de l'Isle Angleche.
Henry de St.-Estienne.
Guillaume de St.-Estienne.
Ferrant d'Yuarge de Sorie ***.
Ferrant d'Yuarge de Seuille ****.
Berenger de Baille.
Guyon de St.-Peon.
Geffroy Prestel.
Perot Dies *****.
Garcies de Charnay.
Alfonse de Gonsallestre.
Perot Gonsales.
Gomez de Medren.
Garcie de Guyenres.
Dio Galoppes.
Aluarres Ferrandi.
Geffroy Beuctars.
Perrin Ferchaut.
Phelippot Merhant.
Jean Sauary.
Estienne Champion.
Guillaume Mallcart.
Alain de Crayne.
Raoul Piedeuache.

* Jean Gomez,
** Louis Gonzalez,
*** Fernand d'Yvargo de Soria,
**** Fernand d'Yvargo de Séville,
} gentilshommes espagnols qui avaient suivi Du Guesclin en France.

***** Ce nom et les sept suivants, qui sont espagnols et défigurés, comme on le voit dans l'original, doivent être lus ainsi :

Pedro Diaz,
Garcias de Charnay,
Alphonso de Gonsalve,
Pedro de Gonsalve,
Gomez de Medina,
Garcias Guttieres,
Dias Gallopez,
Alvarès Fernando,
} tous gentilshommes castillans qui s'étaient attachés à Du Guesclin et l'avaient suivi en France.

Geffroy Dit.
Bon de Oussé.
Robin de Boais.
Raoul Labbé.
Richart le Fretté.
Raoul de St.-Pol.
Jean Le Page.
Jean Ocquel.
Guillaume Hay.
André Thibaut.
Le Bouteiller de Doul.
Perrot de Languenguierre.
Oliuier Bonsel.
Geoffroy le Guiardier.
Alain de Cambout.
Oliuier Ferron.
Perrot le Bastard.
Thiebaut Angier.
Perrin Boais.
Thiebaut Boyars.
Rollant le Royer.
Guyon de Loncannay.
Jean de Cesnoen.
Jean Bernart.
Jean Lesnu.
Jean de Raciere.
Jean Vallée.
Jean de St.-Peon.
Oliuier de la Barre.
Maurice de Boisregnaut.
Jamet de Bangane.
Alphonse Fercaude.
Guillotteaux Chamberier.
Guillaume de Vaulx.
Jean Garin.
Guillaume de Guë.
Robinet de Chambalans.
Jean Sedille.
Jean de Breon.
Henri Harduin.
Oliuier de Vitel.
Jean Appert.
Alain de Litté.
Jean le Beurier.

(Petit sceau de cire rouge.)

IX.

Montre de Du Guesclin (1371).

Bertrand Du Guesclin duc de Molines et connestable de France : à Estienne de Braque trésorier des guerres du roy nostre sire, salut. Nous vous enuoyons sous nostre seel la reneüe de nous et des gens de nostre hostel, c'est à sçauoir nous banneret et autre banneret, trente et vn cheualiers bacheliers et deux cents dix huit escuyers de nostre compagnie. Fait en la bastide deuant Conches, le premier jour de juillet, l'an mil trois cents septante et vn.

Cheualiers.

Premierement nous banneret.
Messire Herué de Mauny banneret.
Messire Bertrand de St-Pern.
Messire Thiebaut de la Riuiere.
Messire Oliuier de Porçon.
Messire Guillaume de Montbourcher.
Messire Robin de la Boissiere.
Messire Pierre de Pons.
Messire Robin de Lanuallay.
Messire Oliuier Du Guesclin.
Messire Jean de Ceris.
Messire Geoffroy de Maillechat.
Messire Alain de Beaumont l'aîné.
Messire Alain seigneur de Beaumont.
Messire Laurent de Meel.
Messire Jacques de Penhœdic.
Messire Jean de Beaumanoir.
Messire Robért de Guité.
Messire Jean Dorenge.
Messire Jean de Treal.
Messire Guillaume Dorenge.
Messire Thibaut de St.-Didier.
Messire Guillaume de Birentz.
Messire Henri de Pledran.
Messire Geoffroy Le Neveu.
Messire Elie du Rouure.
Messire Jean du Mur.
Messire Berthelot le Roux.
Messire Raoul de Lisle.
Messire Raoul de Beauchamp.
Messire Gui Dangauuille.
Messire Sauuage de Pommereuil.

Escuyers.

Geoffroy Payen.
Oliuier Coayquen.
Herué Lemenin.
Guillot Huet.
Estienne Perceuaux.
Guillaume seigneur de Périgny.
Alain de Busleon.
Jean Ferriere.
Perrot Hunneaust.
Jean Kerueten.
Le Tort de Gauuille.
Henry des Loges.
Ferrenibaut de Briorne.
Lalemant de St.-Laurens.
Guillemin des Chesnes.
Aubert de Ronde.
Berrin de Balleyaux.
Perrinel Leame.
Mathieu de Bos Gvillavme.
Coppin Bouillé.
Jean du Sommet.
Robin Aumont.
Guillaume de Hodeuc.
Jean de Cambray.
Jean de Seuvilly.
Geffroy Heraut.
Rollant Mardrac.
Pierre Adrien.
Robin Gourmel.
Thomas Dupont.
Guillaume de Guemou.
Macé Giffra.
Jacquet Charil.
Oliuier Mouesnaut.
Jean Morin.
Geoffroy Conillet.
Gillet de Plouer.
Bertrand de Montbourcher.
Alain de Montbourcher.
Jean Raguenel.
Thomas de Guebriac.
Oudinet du Pont.

Bertrand de la Lande.
Guillaume Denfernet.
P. du Fresne.
G. Des Portes.
Jean de Burie.
Jean du Fresne.
Caron de Plumaugat.
Morice de Guinganou.
Julian de Tremerant.
G. Flanbart,
Colin du Bois.
Regnaut Augier.
Guillaume Martin.
Estienne Martel.
Simon de Litré.
Berthelot d'Engouleuent.
Nemet de Pleguen.
Thibaut de Chasteaubriant.
Pierre de Beaucé.
Robert de Texue.
Jean Dauid.
Henry Dauid.
Jean Merien.
Geoffroy de Pargan.
Guillaume de la Marche.
Hervé du Parc.
Guillaume Le Bouc.
Rollant Coaletgier.
Gillet Langlois.
R. Morin.
Jean de Bourgogne.
Bertrand de Blois.
Alain Romelin.
G. Rocherousse.
Guillaume du Chastelet.
Hignemor Disque.
Senry Quartier.
Guillaume Baus.
Guillaume de Guebriac.
Jacquet de Villanglèche.
P. de la Cornillère.
Alain de Coetcoreden.
Raoul de St.-Pon.
Jean Le Page.
Guillaume Hay.
André Thiebaut.
Le Bouteiller de Dol.
Perrot de Largentaye.
Oliuier Rousselet.
Geoffroy Le Guiadour.
Morice du Bois Rosant.
Gamet de Languenen.
Alphonse Ferrande(AlphonseFernand)
Guilloteaux Chambrie.
Guillaume de Vaux.
Guillaume du Gué.
Robin Chambalans.
Jean Sedille.
Hamon de Beauriuily.
A. de Littré.
Alain de Littré.
J. de Littré.
Henry de St. Estienne.
Jean Dorenge.
Yuon Briant.
H. de Voisin.
Regnaut de Bintin.
Geruaisot Aubert.
Thibaut de Gringe.
Thibaut de Champagne.
Robert de Champagne.
Jean de Champagne.
Jean Anne.
Geoffroy Maillechat.
Robert du Breuil.
Estienne Boternel.
Guillaume Brehen.
Jean le Boutillier.
Eon Le Rouge.
J. Adam.

Berengier de Baillé.
Ferrant d'Yvarge (Fernand d'Yvargo).
Antoine de St. Donatien.
J. Gomez.
Luis Gonzalez.
Ferrant Gonsalez (Fernand Gonzalez).
Pero Dies (Pedro Diaz).
Garcie de Chemay.
Alphonse Gonsale (Alphonse Gonsalve)
Ferrant Gonsale (Fernand Gonsalve).
Gomez de Medicris.
Garcias de Güimés.
Dias Galoppez.
Aluare Santudes.
Robin de Lieuon.
A. Le Roux.
Alain de Cambout.
J. Perceuaux.
Joachime Budes.
Geoffroy Visdelou.
Rolant Hongart.
Guillaume de Lanuallay.
Geoffroy de Lanuallay.
J. de la Chapelle.
J. Geslin.
Le Bouteiller de St. Brict.
J. Cadin.
G. de Plosagan.
Geoffroy Dauerty.
Guyon de la Coudroye.
J. de Liemy.
J. Cossay.
Petit Riuery.
Adamar de Bussy.
Guyot Darcy.
Le Castellain des Ciruets.
R. de Trouillo.
Robin de Pontbriont.
Jean Malherbe.
Richart Malherbe.
A. Le Bouteiller.
J. Parent.
Eon le Gaualer.
Richart Carguico.
Jean Monterer.
Alain Aguillon.
Robin de la Boissiere.
J. Monhugeon.
Christophe Mauzugeon.
J. de Forçon.
A. de la Forest.
Jean du Bois.
Guillaume Morillon.
Hue de Keradier.
G. Le Brigant.
P. de Lespinay.
Tristan Tirecoq.
G. des Annois.
G. de Bintin.
G. Orpinel.
J. Ambaut.
Herué de la Touche.
J. Coquel.
G. Maluesin.
G. de la Fontaine.
J. de la Voye.
J. de Pinteruille.
Perrinet de Villebresme
J. des Fossez.
J. de la Valié.
Herué le Bour.
Yuon Colet.
Henry Hardoüin.
J. Cerode.
J. Renait.
Guillaume Renaut.
Jean de la Riuiere.
Guillaume Pinel.
Guillaume Brunel.
Philippe du Houx.
Guillaume de Camadel.
Thierry des Nez.

Jean de Vaux.
Rollant Demené.
Robert Costou.
Geffroy des Eaux.
Geffroy Corbeil.
Macé Dauy.
Jean de Monseguy.
Guillaume de Tancy.
J. de Lespine.

Si vous mandons que vous fassiez prest et payement des gages de nous et des autres gens, en la maniere qu'il appartiendra. Donné audit lieu, l'an et le jour dessus dits, auec le sceau de monsieur le connestable.

Observation. On remarque toujours dans cette montre que les seuls chevaliers sont qualifiés du titre de messires, lequel ne se donnait jamais aux écuyers de quelque haute naissance qu'ils pussent être.

On continue d'y voir figurer les noms des gentilshommes castillans qui avaient pris du service pour la France sous la bannière de Du Guesclin.

X.

Montre d'Olivier de Clisson (1371).

La reueüe de monsieur Oliuier seigneur de Clisson et de Belleuille, cheualier banneret, un autre cheualier banneret, vingt-six cheualiers bacheliers, et huit vingt-deux escuyers de sa compagnie, receüe à Clisson le huitieme jour de decembre mil trois cents soixante et unze.

Cheualiers.

Ledit sire de Clisson.
Messire Jean de Rieux.
Messire Jean de Belozac.
Messire Amaury de Cliçon.
Messire Jean du Plessois.
Messire Jean Garnier.
Messire Guillaume des Sept Maisons.
Messire Jean Gaudin.
Messire Jean Augier.
Messire Hardy de la Porte.
Messire Jean de Fromentiers.
Messire Hugues le Jean.
Messire Charles de Chambly.
Messire Raoul de Chauuenieres.
Le sire de Montellais.
Messire Philippe Chenu.
Messire Guillaume de la Grésille.
Messire Geoffroy de la Grésille.

Messire Jean de Callart.
Messire Jean de Malestroit.
Messire Jean de la Banniliere.
Messire Jean Sauuain.
Messire Pierre de St.-Pierre.
Messire Jean de Sourses.
Messire Pierre de la Court.
Messire Jean de la Roche.
Messire. . . . . } ces deux noms illisibles dans l'original.
Messire. . . . .

Escuyers.

Eon de Lynerac.
Herué Malestroit.
Jean de Letrain.
Pierre de Breneon.
Eonnet de Manchic.
Guillaume Farnan.
Jean Landreau.
Macé de Ramquer.
Rolant de Cocaux.
Macé de Belosac.
Jean de Serent.
Rolant de Liré.
Huguet Vidy.
Guillaume Gogny.
Alain de Villenoue.
Guillaume Goubiau.
Hennequin Sergent.
Jean Balançon.
Jean Alusson.
Alain de Craigat.
Jean Keruarain.
Jean de Lohengat.
Jean de Karlac.
Jamet Durgrande.
Eonnet de Pont Rouaut.
Jean de Preanne.
Guillaume Riuant.
Oliuier de Vannes.
Jean de Beaumont.
Henri de Kargat.
Jean de St.-Aignen.
Perrot Quartaïé.
Guillaume Raymont.
Geffroy Congodionneur.
Jean du Butay.
Thibaut Gouljeau.
Jean Gouheau.
Mercier le Meignen.
Euonnet le Nuablere.
Jean de Nast.
Rochier Salemant.
Nicolas Bonier.
Guillaume Segourdo.
Loyer Guoçon.
Henry de Karnalieu.
Oliuier de la Bordonniere.
Henry Kerdalen.
Jacques Chapponnays.
Rolant de Richebourt.
Morice Penament.
Herué du Parc.
Jean de Querliuier.
Guicheneuc Cregain.
Yuon le Charpentier.
Briant Douuigne.
Jean de Montelais.
Morice Bonnet.
Macé Glahet.
Macé Chenu.
Guillaume Peland.
Thomas du Quesan.
Aymery du Piedonant.
Robert Chaperon.
Theuot Glahet.

Jean de France.
Guillaume Hallay.
Jean de la Chapelle.
Morice de St.-Aignen.
Alain de St.-Jean.
Jean de la Grée.
Jean de Luiurent.
Jean de Croche
Jean Guement.
Perrot Hocquemart.
Oliuier Le Clerc.
Perrot Taillebotte.
Aymeric de Belozat.
Denoual le Bloay.
Jean de Treslent.
Bouchet.
Guichennec.
Eon de Launay.
Oliuier de Ronquier.
Yuorque.
Jacques Goulle.
Guyot de Montigné.
Le Gallais Daunay.
Cordelier de Guesmes.
Jean de Vins.
Perrinet Chalifel.
Hulin de Cocherel.
Hannequin de Soufay.
Richart de Villonnierre.
Henry Karonet.
Morice Huon.
Alain Jousselin.
Pierre Souuergue.
Odin Creuernier.
Oliuier de la Chapelle.
Jean Triboullart.
Herué de Karmelet.
Eon de Villiers.
Guillaume Louisle.
Thomas le Normant.

Guillaume Chenu frere Me Philippe Chenu.
Guillaume du Partay.
Jean Doubigné.
Guyon Doubigné.
Jean Salmon.
Guillaume Le Comte.
Jean Dandigné.
Jean de la Gresille.
Guillaume de Mauzon.
Jean de Rasillé.
Jean de Venesay le Grand.
Jean de Venesay.
Thomas Panniel.
Jean de Boiscorâd.
Taupin Clerambaut.
Jean Malinan.
Jean de la Coudre.
Fouquet de Clerc.
Jean de Mauny.
Jean Clarot.
Guillaume du Cloistre.
Boniface de Chalen.
Antoine de Sallenoue.
Henry de la Tour.
Petremont de Remeré.
Le Bastard de Mont Marcux.
Couueillet de la Trenuille.
Jacob Lalain.
Guillaume Coatidanel.
Yuon Kerarihion.
Herué le Glong.
Salmon du Bois.
Oliuier de Vitré.
Guillaume Henry.
Bernard de Lespine.
Yuon Keramourer.
Salmon Basequet.
Guillaume Quermerien.
Pregent de Querbermes.

Jean Le Maistre.
Bernard Querennier.
Yuon Le Borgne.
Richart Poulart.
Yuon le Gouguyer.
Pregent de Querendonet.
Guyomart Presoulaz.
Yuon le Gomez.
Bernard de la Tour.
Guyomar Pousselin.
Brisset du Beffage.
Jean le Dioris.
Colin Nouuclet.
Jean Brest.
Estienne Boteau.
Yuon Laurens.
Oliuier Vairas.

XI.

Ordonnance de Du Guesclin.

Ordonnance de Monsieur le connestable au trésorier du roy pour la paye de Guillaume de Kermartin (1373).

Bertrand Du Guesclin duc de Molines counestable de France, aux trésoriers des guerres du roy nostre sire ou à l'un d'eux, salut. Nous avons ordonné aujourd'huy et par ces présentes voulons qui ait et demeure au chastel du Helqoit * le nombre de vingt lances sous le gouuernement de Guillaume de Kermartin escuyer aux gages du roy, et pour la garde et défence dudit chastel et païs d'enuiron. Si vous mandons par ces présentes que d'oresnauant vous faisiez prest et compte et payement audit Kermartin pour les dites vingt lances de mois en mois en la maniere accoustumée, jusques au cassement du roi nostre dit sire ou de nous, à commencer du quinziesme jour de ce mois de iuillet, et par rapportant coppie de ces présentes et quittance dudit Kermartin, tout ce que payé aurez pour ceste cause, sera alloué en vos comptes et rabattu de vos receptes sans contredit, nonobstant qu'il n'apparoisse de leur montre. Donné à Lentreguer ** le vnziesme de juillet l'an mil trois cents soixante et treize.

Par monsieur le Connestable
LANGVENAN.

(Un scel de cire rouge aux armes de Du Guesclin.)

* *Au château du Huelgoat.* Nous en avons retrouvé des vestiges sur le bord du chemin qui conduit du village du Huelgoat à la mine de plomb. (Voir nos *Antiquités du Finistère*, 2e partie.)

** Tréguier.

Observation. Cet ordre est très remarquable, en ce que Du Guesclin y prend sur lui de faire payer les vingt lances qu'il établit en garnison au Huelgoat, sans leur faire passer de revue ou *montre*, ce qui est contre l'usage généralement en vigueur alors et dont nul ne pouvait être exempté sans de très fortes raisons.

XII.

Revue du Sire de Léon (1378).

---

*La reueüe du sire de Léon baron, deux cheualiers bacheliers et vingt-deux escuyers de la compagnie dudit sire, estant aux gages du roi nostre sire en ces présentes guerres au païs de Bretagne faite à la bastide de St.-Goveznou * près Brest le 1 jour de feurier l'an* 1378.

Cheualiers.

Premierement le dit sire de Léon banneret.
Monsieur Pregent de Trelener.
Monsieur Herué de Leheuc.

Escuyers.

Guillaume de Leheuc.
Guillaume Riou.
Oliuier Telener.
Salmon Lemenuen.
Guilomar Huon.
Maurice Kerarsquer.
Jean Ginommar.
Nouel Rosseuf.
Bernard de Mescouez.
Herué Cozic.
Terlen de Bernel.
Jean Kerliner.
Morice Lohan.
Oliuier Le Moyne.
Jean Pen.
Yuon Brezal.
Oliuier de Corneuaille.
Guillaume Kerbellamf.
Herué de Rest.
Guyon Seneschal.
Yuon Guenaut.
Herué Guernoualan.

* La bastille de Saint-Gouesnou. Cette forteresse était située derrière l'église actuelle de ce village; elle subsistait encore au seizième siècle; on n'en voit plus aujourd'hui que l'emplacement. (Voir nos *Antiquités du Finistère.*)

XIII.

Extrait d'un registre de la Chambre des Comptes de Paris, marqué D. et contenant divers actes depuis l'an 1359 jusqu'à l'an 1381.

Sabbato die 13. Martij 1371. Natus fuit secundo genitus regis Caroli in domo S.-Pauli propè Parisius, et luna 15 martij baptizatus fuit in ecclesia prœdicta S.-Pauli, et tenuit eum supra fontes dominicus Ludovicus comes Stampensis *, et sic est nomen Ludovicus de Francia. Et tenuit eum supra fontes constabularius Franciæ dominus Bertrandus De Guesclin, qui post baptismum ipsius Ludovici supra fontes, ei nudo tradidit eidem ensem nudum dicendo galliceè, *monseigneur je vous donne ceste espée et la mets en vostre main, et prie Dieu qu'il vous doint ou tel et si bon cœur, que vous soyez encor aussi preux et aussi bon cheualier comme fust oncques roy de France qui portast espée.*

XIV.

Montre d'Olivier de Clisson (1380).

La reueüe du sire de Clisson banneret, deux autres bannerets, trente-deux chevaliers bacheliers, et de cent soixante et cinq escuyers de la compagnie dudit sire, estant aux gages du roy nostre sire en ces présentes guerres, faites à Ploermel en Bretagne le 1 jour de Septembre l'an 1380.

Cheualiers bannerets.

Ledit sire de Clisson banneret.
Le sire de Derual banneret.
Le sire de Rottenan banneret.

* Louis, comte d'Étampes.

Cheualiers.

M. Robert de Beaumanoir.
M. Almaury de Clisson.
M. Geoffroy de Pont-Glou.
M. Regnaut de Montauban.
M. Jean Souvain.
M. Guillaume de Ses Maisons.
M. Payen le Condest.
M. Jean Augier.
M. Pierre de Bois Hellion.
M. Siluestre de Campion.
M. Jean Garnier.
M. Guillaume Le Moine.
M. Jean sire de Montellays.
M. Aymery de Vernon.
M. Jean le Blanc.
M. Guillaume de Tehillac.
M. Syluestre du Chaffaut.
M. Bonabbes de Harllac.
M. Payen de Harllac.
M. Raoul de l'Isle.
M. Guillaume Cottereau.
M. Herué de Chasteaugiron.
M. Robert de Comenan.
M. Jean de la Barillière.
M. Geoffroy le Neveu.
M. Guillaume du Duaut.
M. Jean de Quetteueneuc.
M. Henry du Chastel.
M. Gadifer de la Salle.
M. Jean du Vergier.
M. Jean de Verrieres.
M. Jean de Chasteaubrient.

Escuyers.

Eon de Lesenaut.
Jean Harpedame.
Guillaume de Lescnan.
Thibaut Augier.
Oliuier de Lannay.
Jean de Lesqueran.
Perrotin Guidats.
Guillaume de Breneen.
Jean de Breneen.
Herué Presnou.
Guidaunes de la Salle.
Griffier Busson.
Colas du Pré.
Geffroy Jourdan.
Jean du Chageul.
Guillaume Lambra.
Eon du Fresnay.
Huet du Bellay.
Geffroy Boyer.
Guillaume Gasselin.
Guillaume de Lespine.
Jean de Serenc.
Morice Bonnet.
Eon de Condest.
Jean Hazart.
Guillaume de Loirenier.
Robert de Champeigne.
André de Préauué.
Guyon de Preauué.
Raoul le Guat.
Guillaume de la Mestarie.
Jean de St. Aignan.
Guillaume de Chasteaumellet.
Henry Kerdalen.
Oliuier de la Tronchoye.
Robin Hogues.
Guillaume Sagourdon.
Jean des Maiz.
Geoffroy Guillot.
Jacquet de la Riuiere.

Alain de Boishardy.
Jean de Rochefort.
Colin du Ruflay.
Oliuier de Crenan.
Hardouin Bertrand.
Alain du Parc.
Pierre du Parc.
Jean Le Voyer.
Oliuier du Margairon.
Geffroy Berthelot.
Jean du Paune.
Oliuier le Seneschal.
Jean Poulard.
Adam Sourd.
Jacques Goulay.
Regnier de Sauliz.
Geffroy de la Lande.
Guillaume Sauuage.
Macé de Bellossac.
Thibaut de Gohaut.
Gillet Soubois.
Guillaume Lagnet.
Jean Lagnet.
Georget de Marneil.
Olivier du Fresnay.
Regnaut de la Salle.
Oliuier Frezon.
Jean Ponce.
Raoul de Gonet.
Olichon Guillet.
Rollant Guillet.
Guillaume Quiengo.
Pierre de Fayel.
Guillaume de Luser.
Jean Bodin.
Alain Kerastonet.
Oliuier Boudart.
Perrot Bodarc.
Robinet de Comenau.
Guillaume Loste.

Perrot de Cobilly.
Robert le Chantre.
Philippe de Harouys.
Pierre du Ste.
Alain de la Villeneuve.
Siluestre de Coampazon.
Jean Beslant.
Thomas Tabaron.
Jean du Houlle.
Gillibert du Houlle.
Eon le Menart.
Jean de Lemdeuenu.
Jean de Camarin.
Eon le Camus.
Roland de Liré.
Geoffroy des Fossez.
Robinet Bazac.
Oliuier le Cozic.
Jean de Merrien.
Oliuier du Mesnil.
Richart de la Lande.
Bertrand de Brin.
Guillaume Hirel.
Jean le Clerc.
Guillaume des Places.
Guillaume Raymon.
Aymery Gonezon.
Guillaume Perien.
Jean Dauy.
Henry Dauy.
Jean de Beaumont.
Thomas de Beaumont.
Jean Traisneuaulx.
Rollant de Kerauallo.
Guillemet Bertran.
Thomas Bertran.
Rollant de Resiné.
Geoffroy Oppinel.
Guillaume Kermenen.
Pregent Darien.

Jean Le Maistre.
Alain Le Roy.
Denoual Lebloy.
Richart le Rosty.
Henry de Kerualen.
Jean Dionalen.
Eon Karbras.
Guillaume Mauleon.
Pierre Caillebotte.
Guillaume Omont.
Huet de Tremelent.
Guillaume de Bister.
Eon de St.-Martin.
Jean Mornar.
Morice Huon.
Jean de Harouis.
Oliuier de Coinbit.
Oliuier de la Grée.
Jean de Quaelin.
Jeamet Beron.
Jean Jeudiceau.
Guillaume de Coitiuy.
Oliuier Lepernen.
Guillaume Le Roux.
Jean du Boisbilly.
Oliuier Grignon.
Jean Conin.
Henry Lepnat.
Jean Perion.
Henry Poucelin.
Jean Payen.
Alain de Coemedeon.
Jean du Gualen.
Alain le Corrant.
Jean le Correut.
Pregent le Coreut.
Alain de Bellouen.
Henry de Timaudent.
Philippot du Chastel.
Saffray de Kermarquier.
Joulin du Port.
Jean Morin.

Pierre de la Gresille cheualier, commissaire de par le roy nostre sire en ceste partie, à Pierre Cochon trésorier des guerres du roy nostre dit seigneur, ou à son lieutenant salut. Nous vous certifions par ces présentes, qu'aujourd'huy premier jour du mois de septembre 1380, nous auons receu à Ploermel en Bretagne la reueüe du sire de Clisson banneret, deux autres bannerets, trente deux cheualiers bacheliers et huit vingts cinq escuyers de sa compagnie estant aux gages du roy nostre sire en ces présentes guerres. Laquelle reueüe nous vous enuoyons enclose et attachée à ces présentes sous notre seel. Si vous mandons qu'au dit sire de Clisson baron vous fassiez prest et payement des gages et estat de luy et des dits gens d'armes de sa compagnie ainsi qu'il appartiendra. Escrit au dit lieu de Ploermel sous nostre seel le premier jour du dit mois de septembre l'an 1380.

(Un sceau en cire rouge.)

XV.

Compte fait entre Charles V et Du Guesclin (1371).

Charles par la grace de Dieu roy de France, à tous ceux qui ces lettres verront, salut. Nostre amé et féal connestable Bertrand Du Guesclin comte de Longue-

uille, nous a requis que comme il nous ait pieçà baillé ses lettres par lesquelles il confesse auoir eû en prest de nous et nous deuoir plusieurs sommes de deniers; c'est à sçauoir trente mil francs d'or que nous lui fîmes prester et bailler en trois payements pour luy aider à mener en Grenade les gens des compagnies qui estoient en nostre royaume, lesquelles y mena et tant longuement hors de nostre royaume, et quarante mil francs d'or que nous fismes payer pour luy et à sa requeste à feu Jean Chandos duquel il estoit lors ou auoit esté prisonnier de la bataille de deuant Auray en Bretagne, et les luy deuoir de sa rançon, et trente mille doubles de Castilles dont nous feusme plegs et en fismes nostre debte, et les fismes payer pour luy et à sa requeste au prince de Galles duquel il estoit lors ou auoit esté prisonnier de la bataille de deuant Nadres * en Castille, et les luy debuoir de sa rançon. Et nous ayant mandé par plusieurs de nos lettres et messages à nostre dit connestable estant lors en Castille au seruice de nostre très cher et amé cousin le roy de Castille, que toutes autres choses laissées il nous vint seruir auec le plus grand effort de gens d'armes qu'il pust contre nostre aduersaire le roy d'Angleterre, qui nous auoit suscité guerre par luy et par ses sujets, amis et alliez, et il soit venu et ait ammené en nostre seruice des gens d'armes de la duché de Bretaigne et autres qui estoient au seruice de nostre dit cousin, lesquels nous ont seruy depuis sa venüe loyalement et profitablement en nostre dite guerre, et pour ce ayt grandement payé du sien et depuis qu'il fut venu deuers nous et nous l'eusmes fait nostre connestable, ait eû pour luy et les gens d'armes de sa compagnie et autrement pour le fait de nostre dite guerre faire par les mains de nos trésoriers des guerres ou de l'un d'eux, ou de plusieurs nos receueurs, plusieurs sommes de deniers, desquelles il a baillé ses lettres par lesquelles les confesse avoir eües en prest et ne s'en est pu décharger pour ce que nous n'auons pas voulu ains auons défendu expressement que l'on ne comptast à luy jusques à ores, et pour cause nous le voulions recepuoir à compte; et ce par la fin dudit compte est trouué que nous luy soyons en aucune chose tenus deduire ce en quoy il nous est tenu, et qu'il a receu du nostre comme dit est, nous luy en voulions faire faire satisfaction. Si vous faisons sçauoir que pour considération du bon et profitable seruice que nostre dit connestable nous fist quand il mena les dits gens des compagnies hors de nostre royaume, et autres, et depuis son retour en nostre dit royaume et fait encor chacun jour, nous luy auons octroyé de grâce spéciale et octroyons par la teneur de ces lettres que des dites sommes de francs et doubles d'or qu'il nous doit comme dit est, et de tout ce qu'il a eu par les mains de nos dits trésoriers des guerres et receueurs comme dit est et de toute autres choses esquelles nous est et peut estre tenu jusqu'aujourd'huy soit faite compensation à ce qu'il nous peut ou pourroit demander, et en quoy

* Navarette.

nous luy pouuons estre tenus, tant pour sa dite venue de Castille et de ses dits gens qu'il a amené lors en nostre seruice, que luy ou ses dits gens nous ont fait en nos guerres de tout le temps passé jusques aujourd'huy : Pourquoy donnons en mandement à nos amez et feaux les gens de nos comptes à Paris que à nostre dit connestable facent bailler ses dites lettres obligatoires des dites sommes des francs et doubles d'or à luy prestées comme dit est, et l'acquittent enuers nous tant de ce comme de toutes autres choses dessus dites, par telle maniere que luy et ses hoirs et successeurs en demeurent en telle seureté, qu'ils n'en puissent estre poursuiuis ou molestez au temps à venir, car ainsi le voulons nous estre fait, nonobstant quelconques dons ou graces que nous ou nos predecesseurs en auons faits à nostre dit connestable, et qu'en ces lettres ne soient exprimez ne ordonnances ou défences quelconques au contraire. En témoin de ce nous auons fait mettre nostre seel à ces présentes lettres. Donné à Paris le 19 jour de janvier l'an de grace mil trois cents septante et vn et le huictiesme de nostre règne.

Ainsi signé par le roy

YVO.

XVI.

Lettre du duc de Bretagne par laquelle il promèt au roi de France, sous la garantie de l'évêque de Saint-Brieuc et du sire de Clisson, d'être son loyal sujet, de ne jamais lui déclarer la guerre ni de donner jamais aucun secours ni aide à ceux qui la déclareraient au royaume de France (1369).

Nous Jean comte de Montfort, faisons savoir à tous, que nous confians au bon sens et loyauté de nos très chers et bien amez réuérend pere en Dieu l'euesque de St. Brieuc nostre chancellier, et nostre très cher et bien amé et feal cousin le sire de Clisson, et chacun d'eux auons faits et ordonnez, et par ces présentes lettres faisons et ordonnons nos procureurs généraux, ambassadeurs et messagers spéciaux, quant à nous excuser en nos excusations, et les causes d'icelles dire, proposer et alléguer, *à nostre souuerain seigneur Charles par la grâce de Dieu roi de France*, de non estre allé en personne deuers luy, et affirmer par nous et au nom de nous, lesdites excusations estres vrayes, et en outre leur auons donné et donnons, et à chacun, pouuoir et special mandement, de certifier et affirmer

pour nous, que nous ly tiendrons toujours nostre loyauté comme nous sommes tenus, *et ly serons bon et vray homme et sujet à la couronne de France, selon que nous sommes tenus par nos hommages* sans feintise ne aucun mal engin et sans faire le contraire par nous ne par autre à nostre pouuoir, et sans guerre ly mener; ne à son royaume ne donner confort ne ayde à autre, ne le faire en priué ne en appointement, ne trahison aucune leur faire ne perpétrer; et ce qu'ils ou l'un d'eux feront en ces choses aurons ferme et stable, et promettons loyalement et en bonne foi les tenir, sans venir encontre, et donnons pouuoir aux dessus dits et à chacun de les affirmer par serment au nom de nous si ils en sont requis : Et en témoins de ce auons fait mettre en ces présentes lettres nostre propre seel. Donné à Vannes le vingt cinquiesme jour d'octobre l'an mil trois cens soixante et neuf.

Observation. — On a pu voir dans le cours de l'histoire de Du Guesclin de quelle manière ce duc félon et déloyal, ce Jean IV, créature des Anglais, avait tenu cet engagement solennel.

Du reste, ce titre, entre mille autres du même genre, répond aux prétentions de certains écrivains modernes, historiens improvisés, qui soutiennent que la Bretagne, avant l'hymen de Charles VIII avec la duchesse Anne, était un état libre absolument indépendant du royaume de France. On voit ici que non seulement Jean IV y reconnaît Charles V pour *son souverain seigneur*, mais encore qu'il se reconnaît *son homme et sujet*, aveu qui comportait de droit *l'hommage lige*.

Ce titre, qui provient de la Chambre des Comptes de Paris, est du nombre de ceux dont on doit la communication à M. Vion d'Herouval. Du Chastelet l'a publié dans ses preuves.

XVII.

Don fait par le roi à Du Guesclin, du comté de Montfort-l'Amaury, et remise qui en est faite au domaine royal pour la somme de 15,000 francs d'or (1376).

A tous ceux qui ces présentes lettres uerront, Hugues Aubriot cheualier, garde de la préuosté de Paris, salut. Sçauoir faisons par deuant Nicolas Le Mire et Fabien de St.-Omer clercs, nos iurez du roi nostre sire en son chastellet de Paris fut personnellement estably noble et puissant seigneur monsieur Bertrand Du

Guesclin comte de Longueville, connestable de France, et afferma pour vérité que comme n'aguères le roy nostre sire luy eust donné pour luy et ses hoirs, successeurs et ayant cause de luy à toujours la comté de Montfort, auec toutes ses appartenances et appendances en quelconques choses, estimation et valeur qu'elles fussent, et soient pour certaines causes et considérations si comme ès lettres du roy nostre sire faites sur ledit don peut plus à plein apparoir, et depuis le roy nostre dit seigneur luy ayant fait dire qu'il veut auoir ladite comté pour la mettre et appliquer à son domaine ou autrement en ordonner à sa volonté; iceluy monsieur le connestable inclinant à ce et voulant faire et accomplir la volonté et plaisir du roy nostre dit seigneur, pour ce de son bon gré et certaine science, ladite comté de Montfort ensemble toutes les appartenances et appendances quelconques, transporta quitta et delaissa et par ces présentes transporte, quitte et délaisse à toujours au roy nostre dit seigneur, pour luy, ses successeurs et ayant cause de luy, cedant quittant et délaissant tout droit et toute action qu'il pouuoit auoir, et luy pourroit appartenir en ladite comté et en ses dites appartenances par vertu dudit don, ou pour quelconque autre titre, cause ou occasion que ce soit sans y rien retenir ni excepter et y renonça du tout et renonce par ces présentes toujours pour et au proffit du roy nostre dit seigneur et ses successeurs et ayant cause de luy, et luy en a rendu et baillé les lettres du don de ladite comté qui luy en auoient esté faites et baillées, ce transport et délaissement fut pour et parmis la somme de quinze mille francs d'or que le roy nostre dit seigneur, luy en a fait bailler et payer pour vne fois; duquel dit prix et somme ledit Monsieur le connestable se tient à bien payé, content et agrée à plain, et en quitta par ces présentes quitte du tout et à toujours le roy nostre dit seigneur et tous autres à qui quittance en peut et doit appartenir, et promet ledit connestable par son serment, pour ce fait solennellement sur les saints euangiles de Dieu, et par la foy de son corps pour ce donnée et baillée corporellement ès mains desdits notaires jurez, comme en la nostre pour le roy nostre dit seigneur, à non venir faire venir ou dire contre ce présent transport, délaissement ou quittance, ne contre aucunes des choses en ces lettres contenues, et à les entretenir et accomplir, et rendre et payer à plain touts les dommages, despens et interests qui faits, eux soustenus ou encourus, seroient en ce temps par son défaut, comme pour les choses dessusdites non tenues, entretenues et non accomplies, et oblige quand à ce, tenir et accomplir soy, ses biens, ses hoirs et les biens de ses hoirs meubles et immeubles, présens et à venir, quieux et où qu'ils soient, tous les quieux il a pour ce soumis à justice par nous, nos successeurs preuosts de Paris, et par tous autres justiciers, sous quelque jurisdiction qu'ils seront et pourront estre tenues pour ces lettres et leur teneur accomplir, et renonça en ce fait expressément du tout, ledit monsieur le connestable par son dit serment et foy, à toutes exceptions de deceptions, de mal, fraude, erreur, lezion ou conuention et decreances à toutes allégations, raisons, défences et oppositions, toutes lettres d'impetration

au contraire à la dispensation et absolution de son serment, à l'exception de ladite somme de quinze mil francs d'or, non auoir elle et receüe comme dit est, et généralement à toutes autres choses quelconques, qui tant de fait comme de droit, aider et valoir luy pourroient venir ou souffrir, venir contre lesdites lettres, effet et le contenu en icelles, et au droit disant généralement, renonciation, non-valoir. En témoins de ce nous à la relation desdits notaires jurez auons mis à ces lettres le seel de la preuosté de Paris, auec le seel dudit monsieur le connestable. Ce fut fait passé et accordé l'an de grace mil trois cents soixante et seize, le dimanche seiziesme jour de féurier.

NICOLAS LE MIRE.

FABIEN DE ST.-OMER.

XVIII.

Quittance du seigneur de Lannion dans laquelle Du Guesclin est qualifié du titre de prince (1373).

Sçachent tous que je Brient de Lanion cheualier gouuerneur de la comté de Montfort pour très noble et puissant prince monsieur Bertrand Du Guesclin connestable de France et comte dudit Montfort, confesse auoir eu et receu des aides sur le fait de la guerre par la main de Pierre frere Jean commissaire et receueur sur iceluy fait à Montfort, à Houdenc et ès pays d'environs, la somme de uingt neuf liures six sols huit deniers tournois en déduction et rabaits du tiers que ledit monsieur le comte prend par don du roy nostre sire des aydes courans en sa dite comté; c'est à sçauoir pour trois mois d'octobre, nouembre et décembre, des impositions des lieux dessusdits et païs d'enuirons de l'an soixante quatorze et finissant l'an soixante treize; de laquelle somme de vingt neuf liures six sols huit deniers je me tiens à bien payé et en quitte les des susdits Thomassin et Pierre et tous les autres à quittance en appartient. En témoins de ce j'ay seellé cette quittance en mon propre seel, et en graigneur sur ce d'iceluy y fait mettre le contre seel des seaux de la chastellenie de Montfort. Que fut faite et donnée le vendredy penultiesme jour de decembre l'an mil trois cens septante et trois.

(Sceau de cire rouge aux armes du sire de Lannion et sceau de cire brune à celles de Montfort.)

XIX.

Lettre de Du Guesclin au duc d'Anjou (1378).

A mon très redouté et très puissant seigneur monseigneur le duc d'Anjou et de Tourraine.

Mon très redouté et puissant seigneur, plaise vous sçauoir que ce mardy à vespres ay receû vos très gracieuses et aimables lettres, qu'il vous a pleu m'escrire par mon heraut, faisantes mention de vostre arriuée deuers le roy et de la relation que vous luy auez faite à part sur le fait de Bretagne par luy et vous, et puis fait faire par vostre chancelier en grand conseil, et que tout auoit esté dit à la louange et honneur de moy, et tellement que le roy en auoit esté très content et si a pris grand plaisir, et que à présent estoit bien en sagesse et sera encor plus, desquelles choses mon très redouté et puissant seigneur je vous mercy et vous regracy tant humblement et de cœur comme je puis et feroy et le doy bien faire; car oncques ne desseruy en aucune maniere le bien que autrefois et à ceste vous a pleu dire en mon absence, dont a jamais m'en repute pour plus tenu à vous, et Dieu me donne tant vivre que je vous puisse faire aucun seruice ou plaisir, car je y suis tenu, et maintefois plus que faire ne le pourroys et sçauroys, mon très redouté et très puissant seigneur, quand aux nouuelles de par deçà puisque j'enuoye par deuers le roy et vous mon cousin Alain de Mauny, pou est suruenu de nouuel, tout le nauire * des Anglois est encor à Quidalot à l'ancre dont ils arriuent premierement, et ne portent nuls des gens d'armes dudit nauire excepté le duc qui fut qui est à Dinan, et aucuns en sa compagnie qui là sont reculez, et ce mardy a tenu grand conseil où ont esté grand partie des barons ou autres nobles de Bretaigne, et ce jour y doit estre le vicomte de Rohan, car il a escrit à luy et à tous les autres barons du païs comme l'on m'a dit excepté à mon frere de Clisson ** comme je pense et à moy, et tiennent aucuns qu'il enuoira bientost les Anglois en disant qu'il se veut commencer à l'ordonnance desdits barons, et autres, et faire au roy ce que faire le deura, si ne le puis croire tant que je le voye, toutefois ils n'ont point commis ne fait guerre, ne gueres de dommage au païs puis

* Tout le navire, pour toute la flotte.

** On a vu ci-avant que Du Guesclin et Clisson avaient contracté ensemble le lien de la fraternité d'armes, en conséquence duquel ils se donnaient réciproquement le titre de *frères*.

leur venüe et aussi ils n'ont nul cheuaux, et doutent partir de leur nauire pour d'autant que les gens des galées qui toujours s'en tiennent pour y mettre le feu, et aussi je me tiens en ceste ville pour les y tenir et renconforter de viutes, artillerie, et poudres de canon dont ils auoient bien mestier, et aussy pour résister à mon pouuoir contre eux, se ils entreprennent à faire aucun fait, et certain; mon très redouté et très puissant seigneur en tout ce que j'ay et sçauray par deçà et ailleurs qui sera le profit et plaisir du roy et de vous, faire à mon pouuoir tout le mieux que je pourray et tant que en la fin ma loyauté se connoisse à l'aide de Dieu et de vous, car c'est le souuerain desir que j'ay, mon très redouté et très puissant seigneur, l'vne des plus grandes joyes et desirs que j'aye aujourd'huy, si est de vostre venue et vostre honnour et plaisir, et de souuent sçauoir les bonnes nouuelles du roy, de vous, et pour ce vous supplie humblement qu'il vous plaise m'en faire sçauoir et toujours me commandez et ordonnez vos bons plaisirs que à mon pouuoir accompliray jusqu'à la mort, mon très redouté et très puissant seigneur je me recommande à vous humblement comme vostre seruiteur et vous supplie de me tenir et mettre bien en gré du roy, et me recommande à luy, et je prie le Saint Esprit qu'il vous donne bonne vie et longue. Escrit à St.-Malo le dixiesme jour d'aoust. — Mon très redouté et puissant seigneur on dit nauire n'a cheuetaine de compte que le duc qui sut, messire de Caluelay, messire Charles de Percy, et messire Guillaume de Frontainin *, et ne puis sçauoir quel nombre de gens nous ont ni si arriue ou n'arriue doit venir.

Vostre petit seruiteur **BERTRAND DU GUESCLIN.**

XX.

Testament de Du Guesclin (1380).

In nomine domini nostri Jesu Christi amen. Incarnationis dominice anno ejusdem MCCCLXXX, *die nona mensis julii, et pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini Clementis septimi, indictione secunda. Norint universi, quod serenissimus potentissimusque dominus Bertrandus Du Guesclin comes Longueville, connestabulus Franciæ suum condidit ultimum testamentum de bonis suis disponendo et ordinando per modum qui sequitur infrà scriptus :*

* C'est-à-dire : sur ladite escadre, il n'y a d'autre chef digne d'être remarqué que le duc, messire de Calvelay (Caverlée), messire Charles Percy et messire Guillaume de Frontainin.

Au nom de la benoiste Trinité le Père, le Fils et le Saint Esprit; nous, Bertrand Du Guesclin, comte de Longuevilles, sain de nostre pensée, combien que par grâce de Dieu nous soions infirme de corps, sçavant qu'il n'est rien plus certain que la mort, ne rien plus incertain que l'oure d'icelle, ne voulant pas décéder intestat, faisons et ordonnons nostre testament et derniere volonté en la forme et maniere qui s'ensuit : Premierement nous commandons nostre ame à Dieu, à sa glorieuse mere et à toute la compagnie des cieux. *Item* nous elisons la sépulture de nostre corps estre faite en l'eglise des Jacobins de Dinan, en la chapelle de nos prédécesseurs, et nostre servige estre fait comme nos exécuteurs verront que à faire sera, et a iceux religieux nous donnons et laissons le prix que consteroit ou dit païs une fois paiées cinquante livres de rente, pour le remède et salut des âmes de nous et de nos prédécesseurs. *Item* nous voulons et ordonnons nos amendes estre düement faites et nos debtes estre payées à ceulx à qui il apparoistra düement nous estre tenus. *Item* nous ordonnons qu'un pelerin soit pour nous envée en veage à Saint Charles et à Saint Yves en Bretaigne et à chacun d'iceulx cinq cents livres de cire. *Item* nous donnons et laissons à la réparation de l'eglise de Chisec, cent francs une fois payés. *Item* nous donnons et laissons à touttes les paroisses où nous avons aucuns héritages, à chacune une vestemens de sainte église bons et suffisans pour estre nous et nos prédécesseurs participans ès prieres desdites églises. *Item* nous commandons et ordonnons que la chapelle que nous avons autrefois ordonnée à faire à St.-Sauveur de Dinan, d'une messe par chacun jour soit parfaite jusqu'à trente et cinq livres de rente si elle ne l'est dès à présent, pour le remède et salut de l'ame de nous. *Item* nous donnons à Bertrand Du Guesclin fils de nostre cousin messire Olivier Du Guesclin, ce que deux cent livres de rente pourront couster pour convertir en heritage en Bretaigne, ou la rente ly estre payée jusqu'à temps que le paiement ly en soit fait. *Item* nous donnons et laissons à nos serviteurs qui s'ensuivent les sommes ci-après déclarées, pour les bons services qu'ils nous ont faits et pour le salut de nostre âme. C'est à sçavoir à Thomas Guilloteaux cent livres, à Racoillé cent livres, à Jean Dufresne cent francs, à Goust des Portes cent francs, à Hervé Hay cent francs, à Breton de nostre bouteillerie cinquante livres, à Bodigan cinquante francs, à monsieur André Thebaut cent francs, à Hennequin cinquante francs, à Ferrandille cinquante livres, à Joachim de Sommieres cinquante livres, à Guillaume de Maczon cent francs, à Jean du Fournet cent francs, à Perrot du Fournet cent francs, à Maistre Jean le Gué cent francs, à Maistre Thomas Medeon cent francs, à Taillebodin cent francs, à Cenciltet cent francs, à Robinet de la cuisine cinquante livres. *Item* nous voulons et ordonnons que tous ceux qui ont eû administration ou receu aucune chose du nostre ou de nos choses à cause de nous, en rendent compte à nos exécuteurs, et si ils doivent, qu'ils payent, ou si on leur doibt qu'il leur soit payé. *Item* nous connaissons debvoir à messire Hervé

de Mauny, mille francs de pur prest en or comptant, que nous lui avons ordonné estre payé par le trésorier, lesquels nous luy ordonnons estre payé par les exécuteurs. *Item* nous connaissons avoir autrefois donné à Messire Alain de Burleon cent francs de rente à son viage, que nous voulons et ordonnons ly estre payés par nos héritiers et exécuteurs, pour les bons services qu'il nous a faits. *Item* nous voulons et ordonnons que Geoffroy de Quedillac soit récompensé sur nostre terre, si il aveneit qu'il perdit la sienne pour estre venu à nostre service de tant comme il en perdroit. *Item* nous voulons et ordonnons que le testament de nostre feüe compagne dont nous sommes chargé, soit parfait et accomply par nos exécuteurs. *Item* nous ordonnons que Jean le Bouteiller compte o nos exécuteurs et que ce qui sera dub luy soit payé. *Item* nous voulons et ordonnons que messire Alain de Burleon soit délivré et acquitté de toutes les obligations en quoy il est tenu pour nous. *Item* nous donnons et laissons à nostre amée compagne pour les bons et agréables services qu'elle nous a faits, tout le residu de nos biens meubles, nostre dite exécution préalablement accomplie, et avec ce voulons et ordonnons qu'elle jouisse, le cours de sa vie seulement, des conquests faits par nous, le mariage de lé et de nous durant. Et pour l'exécution des présentes, ordonnons tous nos biens meubles estre obligés desquels nous transportons dès à présent pour ce faire la saisine et possession à nos exécuteurs, et ou cas qu'ils ne pourroient fournir à ce, nous voulons et ordonnons de nos heritages estre vendus, pour le parfaire par la main de nos exécuteurs, comme ils verront qu'à faire sera. Et nous elisons nos exécuteurs pour nostre derniere exécution faire et accomplir. C'est à sçavoir nostre dite amée compagne, messire Olivier de Mauny, messire Hervé de Mauny, et Jean le Bouteiller, lesquels nous prions qu'ils en veillent prendre la charge, et les choses devant dites loyalement accomplir; et nous voulons que si tous ensemble ne pouvoient ou ne vouloient à ce vaquer ou entendre, que trois ou deux d'eux le puissent parfaire et accomplir, non obstant l'absence des autres auxquels nous donnons pouvoir de corriger, d'accroistre ou d'amenuiser ce qu'ils y verront qu'à faire sera, en ce présent testament; et voulons et ordonnons que ce soit nostre dernier testament ou volonté, et que s'il ne pouvoit valoir en tout, que il vaille en la partie que il devra et pourra mieux valoir, tant de droit que de coustume sans que l'une des deux parties soit corrompüe ou viciée par l'autre; et renonçons et rappellons tous autres testaments, si avant en avions fait autre fois. Et pour ce que ce soit chose ferme et estable en temps à venir, nous requerons à Jacques Chesal clerc, notaire et tabellion apostolique, que, en tesmoin de ce il fasse instrument et fasse mettre son seing à ce présent testament, et requerons à ceux qui cy après suivront, que au temps à venir si mestier est, ils en soient tesmoins. C'est à sçavoir Guhel Bolant, Jean de Perchon, Robert de Champagné, Guillaume Huson, Jean de Listré, Jean du Couldray, Guillaume du Couldray, Olivier Loncel, Pierrot Maingui, et plusieurs autres à ce appelés.

Ce fust fait en la maison de nostre habitation, au siège devant Chasteauneuf de Rendan, en la seneschaussée de Beaucaire, l'an et le jour dessus dits.

Quod idem testimonium, et omnia singula suprà scripta per eumdem testatorem ordinata, fuerunt per me dictum notarium in præsentia suprà dictorum testium lecta, publicata ac notificata, volente et requirente testatore supra dicto, de quo me dictum notarium requisivit fieri et confici prædictum publicum instrumentum, unum vel plura, et tot quot fuerint sibi aut suis necessaria ad dictamen cujusque sapientis, ipso producto vel non producto in judicio vel extra substantia non mutata. In premissorum testimonium et ad majorem firmitatem premissorum, ego dictus notarius premissa omnia in notam recepi et aliis occupatus negotiis per fidelem……, substitum meum hoc præsens et publicum instrumentum in hanc formam publicam redegi, scripsi, subscripsi et apposui sigillum meum.

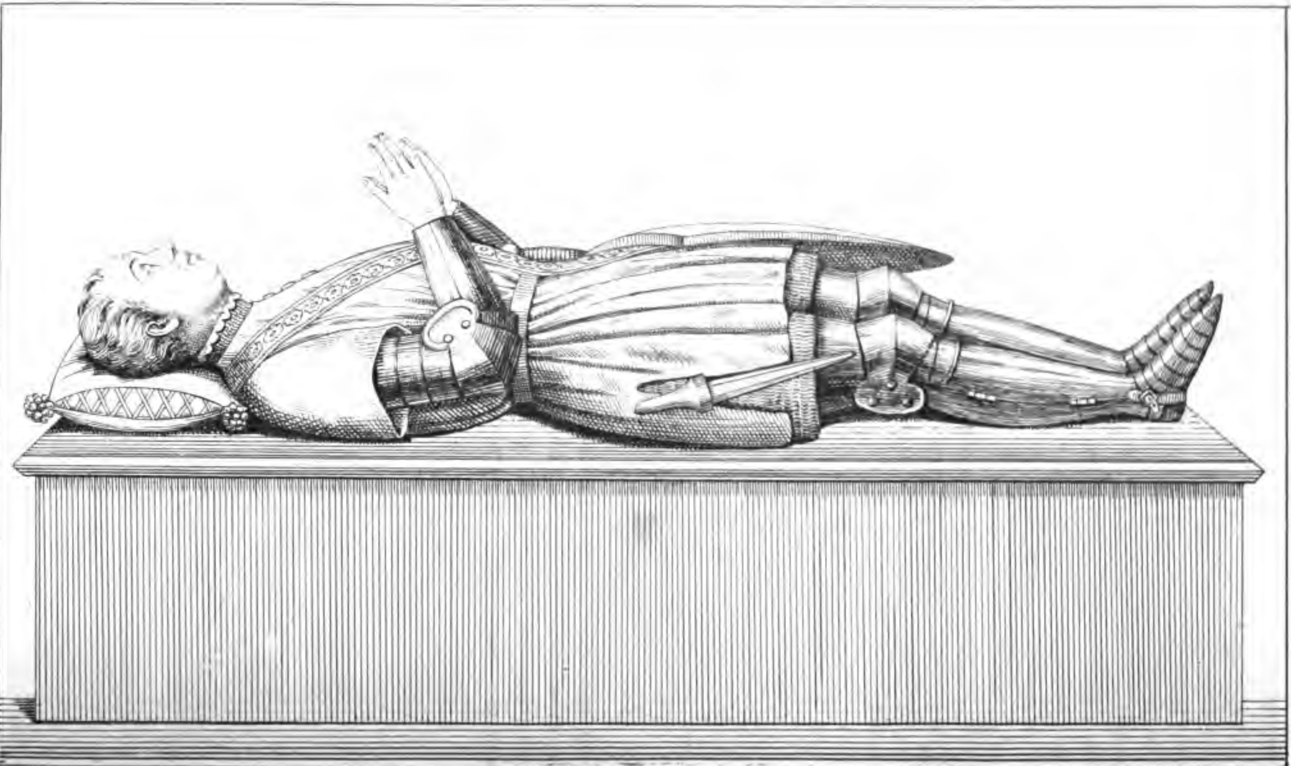
Codicille du Testament de Du Guesclin.

Sçachent tous présents et à venir que nous avons aujourd'huy veu, diligemment regardé et leu de mot à mot en nostre cour d'Angers, une lettre saine et entierre en scel et escriture, scellée en cuir double du scel de feu noble et puissant seigneur Bertrand Du Guesclin comte de Longueville et naguères connestable de France, non cancellée, non mal mise, non corrompeue en aucune partie d'icelle de laquelle la teneur s'ensuit :

Bertrand Du Guesclin comte de Longueville et connestable de France, sçavoir faisons à tous présens et à venir, que comme nous en nostre testament ayons donné et laissé à Bertrand Du Guesclin fils de notre cousin messire Olivier Du Guesclin, ce que deux cents livres de rente peuvent couster pour convertir en heritaiges en Bretaigne, ou la rente luy estre payée jusqu'à temps que le payement luy en soit fait; nous, en amplifiant nostre grâce audit Bertrand, pour ce qu'il porte nostre nom, et de par nous et pour faveur de plusieurs bons et agréables services que nostre dit cousin nous a faits, et esperons qu'il fera au temps à venir, de nostre certaine science, et de nostre grace speciale à iceluy Bertrand avons donné et octroyé, et par la teneur de ces présentes donnons et octroyons lesdits deux cent livres de rentes à ly estre assises et assignées sur nostre feage et domaine de la Cheverie* avec ses appartenances et sur nos autres terres, de proche en proche, de piece en piece, et de lieu en lieu, jusques au dit prix, et tellement que la dite rente ne puisse dépérir, ou cas que nous n'ayons hoir de nostre chair né, et procréé en mariage et avoir et tenir la dite assiette

* Dépendance de la terre de Sens.

Pl. VI.



Lit. d'A. Proux et Cie Brest.

Tombeau de Du Guesclin dans l'Abbaye royale de Saint-Denis.

dudit Bertrand, et de ses hoirs et de ceux qui auront leur cause pour en faire doresnavant toute sa pleine volonté, comme de sa propre chose à luy acquise par droit d'héritage; et à cet effet tenir et accomplir fermement et loyalement, et à garder ledit Bertrand de tout dommage par deffault de sa dite assiette, ly faire ou autrement nous obligeant nous et nos heritiers, et tous nos biens meubles et immeubles présents et avenir, en quelque lieu qu'ils soient, et chacun piece pour le tout, sans que nos hoirs ne autres à cause de nous applegement contrapplegement opposer, ne autrement, puissent aller encontre en aucune maniere. En tesmoin de ce nous avons fait apposer nostre scel à ces présentes.

Donné devant Chasteauneuf de Rendan, le 10 juillet l'an 1380. Ainsi signé par monsieur le connestable, présens messire Hervé de Mauny, messire Alain de Burleon, de Cadillac, le Macson. Et ce present *vidimus* fut donné à Angers et scellé du scel estably aux contracts de nostre dicte cour, le 16 jour d'aoust l'an de grace 1380.

Signé : PINRIOUST.

XXI.

Obsèques et Service solennel de Bertrand Du Guesclin, célébrés à Saint-Denis, par ordre de Charles VI, en 1389, poème du temps, composé par Guillaume de Quimper, manuscrit de l'église de St.-Aubin d'Angers.

1.

Jhesu Christ qui a grant poissance
Veuil tous ceux de mal garder
Qui du connestable de France
Monsieur Bertrant orront parler
Oyr porront de l'ordenance
Comment le roy qu'on doibt aimer
Fist faire à St.-Denys en France
Mémoire du noble guerrier.

2.

L'an de grace trois cent et mille
Et quatre vins et puis neuf ans
Sept jours en may ne fust pas guile
Fist de France le roy puissant
Faire un servise moult noble
A Bertraut qui tant fust vaillant
Maint roy, maint duc maint comteable
Furent au service présent.

3.

Oncques mes si noble assemblée
Ne feust veue nullement
Là ot mainthé thorche allumée
Et maint cierge certainement
Huit destriers c'est chos prouvée
Furent en armes noblement
De Bertrant qui l'ame ayt saulvée
Orent les armes pleinement.

4.

Quatre destriers qui en l'église
Furent en offrande menés
Deus en y ot de tête grise
Comme pour un tournoy armez
Et les autres deus en la guise
De guerre furent ordennez
Quatre escuyers pleins de franchise
Ot sus comme les destriers armés.

5.

Deux escus y ot por la guerre
Et deus auxi por le tournoy
S'il est nul qui me veuil enquerre
Qui les porta, mult bien le sçay
Je crois oncques home sur terre
Ne vit mes aussy bel arroy
Puis prescha l'evesque d'Auxerre
Mais ains de l'offrande diray.

6.

Il y avoit quatre bannieres
Deux pour guerre et deux pour tournoy
Quatre espées nobles et cleres
Deux d'un et deux d'autres pour vray
Or vuej à compter la maniere
De l'offrande sans nul delay
Là faisoient maintes prieres
Pour Bertrant prince duc et roy.

7.

Le Franc comte de Longueville
Porta le premier des escuts
Frere fust de Bertrant sans guile
Dieux rescieve l'ame là sus.
Li cons de Dammartin nobile
Fu avec luy n'en doubtez nulz,
Le second escus par St.-Giles
Fu porté du seigneur Cremus.

8.

Alain de Biaumont sans doubtance
Li porta et deux chevaliers
Monsieur Olivier sans faillance
De Mauny y porta le tiers.
Le quart escu par revérence
Fu porté de nobles guerroyers
Mauny, Beaumanoir en presence
Et Le Bègue fesoient le tier.

9.

Puis y fust noblesse haultaine
Quant vint aux espées porter
Quar le noble duc de Touraine
En porta l'une sans doubter
Et le comte chose est certaine
De Nevers volt après aller
Les autres de pensée saine
Allerent après présenter.

10.

De Navarre monsieur Pierre
Porta la tierce vrayement
La quarte présenta grant erre
Henry de Bar certainement,
Je crois qu'oncques en nulle terre
Ne fust plus noble parement
Qu'il ot pour ceulx qui gist en terre
A qui Dieu face sauvement.

11.

Quatre beunieres sans faillance
Ala on après présenter
L'une emporta par révérence
Le Beaudrain bien l'oy nommer
Trésiguidy de l'alliance
Et la seconde volt porter
Le mareschal sans défaillance
Qui Blainville se fait nomer.

12.

Monsieur Guillaume des Bordes
Avec celuy qui la portoit
Et la tierce portoit ly Borgnes
De Montdouchet, avec estoit
Un escuyer oui mult et noble
D'Angenais, et la quarte avoit
Grandpré, Beaujeu aussi par ordre
Chacun s'en offrée fesoit.

13.

Après cela je vous affie
Furent présentés li cheval
Le premier je vous certifie
Mena monseigneur de Laval,
Là bref fu en sa compagnie
Cliçon le bon seigneur loyal
Mena l'autre queque nul die
La marche fu, o luy esgual.

14.

Et le tiers destrier sans esloigne
Si fu présenté noblement
Par le noble duc de Bourgoigne
Et de Borbon certainement.
Le quart destrier sans nul essoine
Si présenta très noblement
Duc de Lorraine sans vergoigne
Phelipes de Bar ensement.

15.

Quant l'offrande si fu passée
L'evesque d'Auxerre prescha
Là ot mainte larme plorée
Des paroles qu'il recorda,
Quar il conta comment l'espée,
Bertrant de Glaesquin ben garda
Et comme en bataille rangée
Pour France grand peine endura.

16.

Les princes fondoyent en larmes
Des mots que l'evesque monstroit
Quar il disoit : plorez gens d'armes
Bertrant qui tretous vous amoit ;
On doit regretter les fetz d'armes
Qu'il feist on temps qu'il vivoit
Dieux ayt pitié sur toutes ames
De la sienne quar bonne estoit.

17.

Charles le noble roy de France
Qui Dieu doint vie et bonne fin
A fait faire ceste remembrance
Du noble Bertrant de Claiquin
Qu'on doit bien avoir souvenance
Du noble guerrier enterrain
Dieux otroit à s'ame honorance
Es lieux où sont ly seraphin.

AMEN.

Explicit iste liber, Deo gratias. Si male quod feci, veniam peto ; si bene, gratiam. Qui me scribebat Guillelmus nomen habebat..... Corisopitensis diocesis ; et habebat...... et fui scriptus in civitate avenionensium anno Domini M III[c] *nonagesimo.*

XXII.

Mémoire d'Artillerie de l'an 1391.

Deux canons dont l'un jette pesant de XII livres, l'autre de VI livres, coûtent tant pour les deux que pour les chieres qui a de ce faille. . . . XL liv. VII s.

Item Deux arbalestes. . . . . XIV liv.

Item Cent livres de pouldres, chacune livre coûte. . . . . X s.

Item Un millier de fers de carreaux et de viretons achetés de Nicolas le Serf. . . . . XII liv. X s.

Item XII, XX dondaines. . . . . XIV liv. X s.

Item Deux petits canons de cœuvre* pesant chacun XVIII livres VII l. IV s.

Item Deux angins, un angin et un coillart, charpenterie des deux angins. . . . . XC liv.

Charette qui amena le bouson pour ledit coillart **, attelée de XVI paires de bœufs. XI s. VIII d.

Item Deux milliers de fers.

Item Trois polies de cœuvre (cuivre) pour ledit coillart.

Item Deux voroes faites de deux cuirs de bœufs pour lesdits engins. . . . . VI liv.

Item Quatre livres de savon pour oindre les dix câbles. . . VI s.

Item A IV hommes du guet qui furent chacun huit jours à faire une fouce pour mettre le bouson dudit couillart.

(Chambre des comptes.)

XXIII.

Ordonnance de Charles VII pour la création des compagnies de Francs-Archers.

Ordonnons qu'en chaque parroisse de nostre royaume y aura un archier qui sera et se tiendra continuellement en habillement suffisant et convenable de salade, dague, espée, arc, trousse, jacque ou huque de brigandine, et seront appellés les francs-archiers; lesquels seront esleus et choisis par nos esleus en chaque élection, les plus droits et aisés pour le fait et exercice de l'arc qui se pourront

* Cuivre.

** Ainsi que nous l'avons dit dans le cours de cet ouvrage, la machine appelée *coillart* ou *couillart* était une sorte de catapulte ou mangonneau; il y en avait de toutes dimensions, depuis celles qui étaient assez petites pour être placées et jouer sous des tortues, jusqu'à celles qui, placées à découvert, étaient assez grandes pour lancer des poutres ferrées appelées alors *bouson* ou *boujon*, d'une taille et d'un poids considérables.

Le couillart dont il est question dans ce mémoire devait être une machine énorme, puisqu'il fallait 16 paires de bœufs pour trainer la charrette qui amena la poutre qu'il devait lancer.

trouver en chacune parroisse, sans avoir esgard ne faveur à la richesse et aux requestes que l'on pourrait sur ce faire. Et seront tenus d'eux entretenir en l'habillement susdit et de tirer de l'arc et aller en leur habillement toutes les festes et jours non ouvrables, afin qu'ils soient plus habiles et usitez audit fait et exercice pour nous servir toutes les fois qu'ils seront par nous mandez. Et leur feront payer quatre francs pour homme pour chacun mois pour le temps qu'ils nous serviront. Ordonnons qu'ils et chacun d'eux soient francs et quittes, et iceux exemptons de toute tailles et autres charges quelconques, qui seront sus, par de nous en nostre royaume, tant de fait et entretenemens de nos gens d'armes, de guet, garde et porte, que de toute autre subvention quelconque, excepté du fait des aydes ordonnez pour la guerre et gabelle de sel; deffendons à tous ceux qui seront commis à mettre sus et asseoir les tailles et autres impôts mis par nous, qu'ils ne les asseent; et aux sieurs capitaines, chastelains des chastelainies qu'ils ne les contraignent doresnavant à faire ledit guet et garde. Voulons qu'il leur soit baillé par nos esleus lettres d'affranchissement lesquelles voulons valoir comme si elles estoient obtenues de nous. Ordonnons qu'ils feront le serment par devant lesdits esleus de bien et loyaument nous servir en leur habillement envers tous et contre tous, et eux excitez en ce que dict est même en nos guerres et affaires toutefois qu'ils seront par nous mandez, et ne serviront aucun en fait de guerre ne audict habillement sans notre ordonnance. Voulons que les dicts francs-archers soient par nos dicts esleus enregistrez par noms et surnoms, et les paroisses où ils seront demeurans et que de ce sera fait registre en la cour. Donné aux Montils lès Tours l'an 1448 et de nostre règne le vingt-sixiesme.

CHARLES.

Observation. Quoique cette pièce et la précédente soient postérieures à la mort de Du Guesclin, elles sont encore très voisines de son époque et, de plus, infiniment intéressantes pour l'histoire de l'art militaire du temps. Nous avons donc cru utile, dans l'intérêt de cette histoire, de les insérer dans notre ouvrage qui est spécialement consacré à l'armée.

FIN.

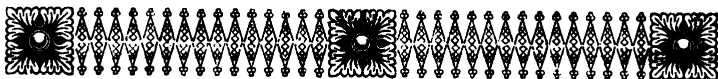


TABLE.



NOTES RELATIVES A L'ART MILITAIRE EN FRANCE, dans le Moyen Age.

PIÈCES HISTORIQUES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATUM.

Page 167., ligne 18. — *Au lieu de :* Louis XII, *lisez :* Charles VIII.





